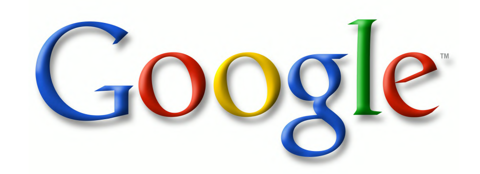
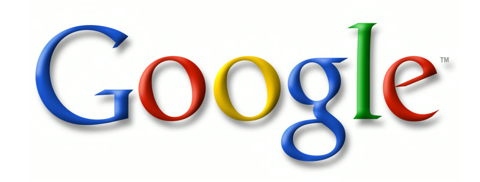
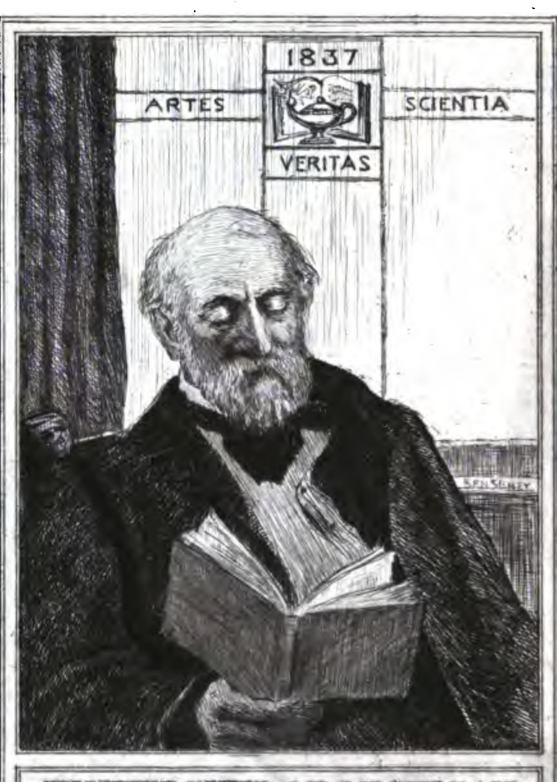
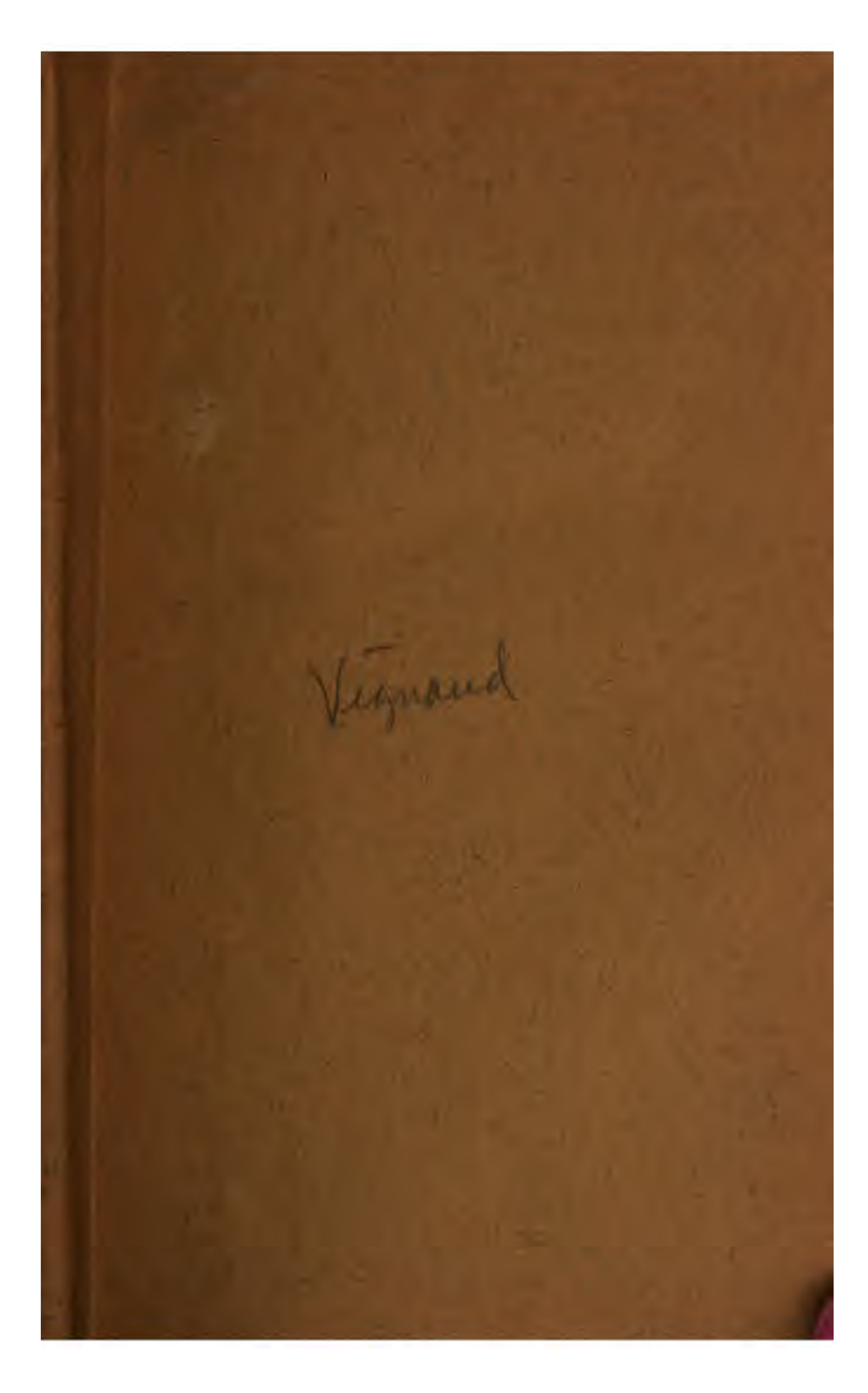

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS


Vignaud

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME TRENTE-UNIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

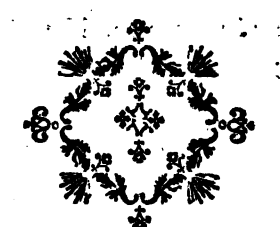
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, *Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.*

TOME TRENTE-UNIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

O



O, La quinzieme lettre & la quatrieme voyelle de l'Alphabet françois.

I. Ce caractere a été long-tems le seul dont les Grecs fissent usage pour représenter le même son, & ils l'appelloient du nom même de ce son. Dans la suite on introduisit un second caractere Ω, afin d'exprimer par l'ancien l'*o* bref, & par le nouveau l'*o* long. L'ancienne lettre O, ou o, fut alors nommée ὀμικρὸν, *o parvum*; & la nouvelle Ω, ou ω, fut appellée ὠμέγα, *o magnum*.

Notre prononciation distingue également un *o* long & un *o* bref; & nous prononçons diversement un hôte, *hospes*, & une hotte *sporta dossuaria*; une côte, *costa*, & une cotte, habillement de femme; il saute, *saltat*, & une sotte *stulta*; beauté, *pulchritudo*, & botté, *ocreatus*, &c. Cependant, nous n'avons pas introduit deux caracteres pour désigner ces deux diverses prononciations du même son. Il nous faudroit doubler toutes nos voyelles, puisqu'elles sont toutes ou longues ou breves; *a* est long dans *câdre*,

& bref dans *ladre; e* eſt long dans *tête*, & bref dans *il tette; i* eſt long dans *gîte*, & bref dans *quitte; u* eſt long dans *flûte*, & bref dans *culbute; eu* eſt long dans *deux*, bref dans *feu*, plus bref encore dans *me*, *te*, *de*, & dans les ſyllabes extrêmes de *fenêtre ; ou* eſt long dans *croûte*, & bref dans *déroute*.

Il y en a qui prétendent que la multiplication des lettres pour déſigner les différences proſodiques des ſons, n'eſt pas ſans quelques inconvéniens. Le principal ſeroit d'induire à croire que ce n'eſt pas le même ſon qui eſt repréſenté par les deux lettres, parce qu'il eſt naturel de conclure que les choſes ſignifiées ſont entr'elles comme les ſignes. Delà une plus grande obſcurité ſur les traces étymologiques des mots ; le primitif & le dérivé pourroient être écrits avec des lettres différentes, parce que le méchaniſme des organes exige ſouvent que l'on change la quantité du radical dans le dérivé.

Ce n'eſt pas au reſte que nous ne louions les Grecs d'avoir voulu peindre exactement la prononciation dans leur orthographe ; mais, nous penſons que les modifications acceſſoires des ſons doivent plutôt être indiquées par des notes particulieres, parce que l'enſemble eſt mieux analyſé, & conſéquemment plus clair ; & que la même note peut s'adapter à toutes les voyelles, ce qui tend à la diminution des caracteres & à la facilité de la lecture.

L'affinité méchanique du ſon *o* avec tous les autres, fait qu'il eſt commuable avec tous, mais plus ou moins, ſelon le degré d'affinité qui réſulte de la diſpoſition organique ; ainſi, *o* a plus d'affinité avec *eu*, *u*, & *ou*, qu'avec *a*, *ê*, *é*, *i*, parce que les quatre premieres voyelles ſont en quelque ſorte labiales, puiſque le ſon en eſt modifié par une diſpoſition particuliere de la langue, les levres étant dans le même état pour chacune d'elles. L'abbé de Dangeau, avoit inſinué cette diſtinction entre les voyelles.

Voici des exemples de permutations entre les voyelles labiales, & la voyelle *o*.

O changé en *eu ;* de *mola* vient *meule ;* de *novus*, *neuf ;* de *ſoror*, *ſœur ;* qui ſe prononce *ſeur* ; de *populus*, *peuple ;* de *cor*, *cœur*.

O changé en *u* ; c'eſt ainſi que l'on a dérivé *humanus*, *humanitas* de *homo*, *cuiſſe* de *coxa*, *cuir* de *corium*, *cuit* de *coctus ;* que les Latins ont changé en *us*, la plupart des terminaiſons des noms Grecs en *os* ; qu'ils ont dit, au rapport de Quintilien & de Priſcien, *huminem* pour *hominem*, *frundes* pour *frondes*, &c.

Au contraire, *u*, changé en *o* ; c'eſt par cette métamorphoſe que nous avons *tombeau* de *tumulus*, *comble* de *culmen*, *nombre* de *numerus* ; que les Latins ont dit *hecoba* pour *hecuba*,

colpa pour *culpa*; que les Italiens disent indifféremment *fosse* ou *fusse*, *facolta*, ou *faculta*, *popolo* ou *populo*.

O changé en *ou*; ainsi *mouvoir* vient de *movere*, *moulin* de *moletrina*, *pourceau*, de *porcus*, *glousser* de *glocio*, *mourir* de *mori*, &c.

Les permutations de l'*o* avec les voyelles linguales sont moins fréquentes, mais elles sont possibles, parce que d'après la remarque de M. le Président de Brosses, il n'y a proprement qu'un son diversement modifié par les diverses longueurs ou les divers diametres du tuyau, & l'on en trouve en effet quelques exemples. *O* est changé en *a* dans *Dame*, dérivé de *Domina*; en *e* dans *adversùs*, au lieu de quoi les Anciens disoient *advorsùs* comme on le trouve encore dans Térence; en *i* dans *imber* dérivé du Grec ὄμϐρος.

Nous représentons souvent le son *o* par la diphthongue oculaire *au*, comme dans *aune*, *baudrier*, *cause*, *dauphin*, *fausseté*, *gaule*, *haut*, *jaune*, *laurier*, *maure*, *naufrage*, *pauvre*, *rauque*, *sauteur*, *taupe*, *vautour*. D'autres fois, nous représentons *o* par *eau*, *tombeau*, *cerceau*, *cadeau*, *chameau*, *fourneau*, *troupeau*, *fuseau*, *gâteau*, *veau*. Cette irrégularité orthographique ne nous est pas propre; les Grecs ont dit ὦλαξ & αὖλαξ, *sulcus*, sillon; τρῶμα & τραῦμα. *vulnus*, blessure; & les Latins écrivoient indifféremment *cauda* & *coda*, queue; *plaustrum* & *plostrum*, char; *lautum* & *lotum* au supin du verbe *lavare*, laver.

La lettre *o* est quelquefois pseudonyme, en ce qu'elle est le signe d'un autre son que de celui pour lequel elle est instituée; ce qui arrive par-tout où elle est prépositive dans une diphthongue réelle & auriculaire. Elle représente alors le son *ou*; comme dans *bésoard*, *bois*, *soin*, que l'on prononce en effet *bésouard*, *bouas*, *souen*.

Elle est quelquefois auxiliaire, comme quand on l'associe avec la voyelle *u* pour représenter le son qui n'a pas de caractere propre en François; comme dans *bouton*, *courage*, *douceur*, *foudre*, *goutte*, *houblon*, *jour*, *louange*, *moutarde*, *nous*, *poule*, *souper*, *tour*, *vous*. Les Allemands, les Italiens, les Espagnols, & presque toutes les nations, représentent le son *ou* par la voyelle *u*, & ne connoissent pas le son *u*, ou le marquent par quelqu'autre caractere.

O est encore auxiliaire dans la diphthongue apparente *oi*, quand elle se prononce *é* ou *è*; ce qui est moins raisonnable que dans le cas précédent, puisque ces sons ont d'autres caracteres propres. Or, *oi* vaut *è*, 1°. dans quelques adjectifs nationaux, *Anglois*, *François*, *Bourbonnois*, &c., 2°. aux premieres & secondes personnes du singulier, & aux troisiemes du pluriel, du pré-

sent antérieur simple de l'indicatif, & du présent du suppositif; comme *Je lisois*, *tu lisois*, *ils lisoient ; je lirois*, *tu lirois*, *ils liroient ;* 3°. dans *monnoie*, & dans les dérivés des verbes *connoître* & *paroître*, où l'*oi* radical fait la derniere syllable, ou bien la pénultieme avec un *e* muet à la derniere ; comme *je connois*, *tu reconnois*, *il reconnoît ; je comparois*, *tu disparois*, *il reparoît ; connoître*, *méconnoître*, *que je reconnoisse ; comparoître*, *que je disparoisse*, *que tu reparoisse*, *qu'ils apparoissent. Oi* vaut *è*, 1°. dans les troisiemes personnes singulieres du présent antérieur simple de l'indicatif, & du présent du suppositif; comme *il lisoit*, *il liroit*; 2°. dans les dérivés des verbes *connoître* & *paroître*, où l'*oi* radical est suivi d'une syllabe qui n'a point d'*e* muet ; comme *connoisseur*, *reconnoissance*, *je méconnoîtrai ; vous comparoîtrez*, *nous reparoîtrions*, *disparoissant.*

La lettre *o* est quelquefois muette ; 1°. dans les trois mots, *Paon*, *Faon*, *Laon*, ville, que l'on prononce *Pan*, *Fan*, *Lan*; & dans les dérivés, comme *Paonneau*, petit Paon, qui differe aussi de Panneau terme de ménuiserie, *Laonnois*, qui est de la ville ou du païs de Laon; 2°. dans les sept mots *œuf*, *bœuf*, *mœuf*, *chœur*, *cœur*, *mœurs*, & *sœur*, que l'on prononce *euf*, *beuf*, *meuf*, *keur*, *keur*, *meurs & seur ;* 3°. dans les trois mots *œil*, *œillet & œillade*, soit que l'on prononce par *è* comme à la fin de *soleil*, ou par *eu* comme à la fin de *cercueil.* On écrit aujourd'hui économe, économie, sans *o* ; & le nom Œdipe est étranger dans notre langue.

Grégoire de Tours nous apprend que le roi Chilpéric voulut ajouter une nouvelle lettre *o* dans l'alphabet des François, avec trois autres lettres. C'étoit φ, χ, θ, qui se prononcent, *ph*, *ch*, *th.* Il fit pour ce sujet, des ordonnances très-séveres ; mais, comme ces lettres étoient inutiles, cette nouveauté n'eut point de suite.

II Les Latins trouvoient tant d'affinité entre la lettre *o* & la lettre *u*, qu'ils les confondoient souvent & les écrivoient l'une pour l'autre. *Consol*, *equom*, *dederont*, *servos*, *volgos*, &c., pour *Consul*, *equum*, *dederunt*, *servus*, *vulgus*, &c. Quelquefois, ils mettoient aussi *o* pour *e*. *Vorsus* & *voster*, pour *versus* & *vester.* On trouve aussi *œ* & *oi*, pour *u*. *cœrare* pour *curare ;* & *oitier*, *oitile*, pour *utier*, *utile.*

O. seul signifie *officium*, charge ; *olla*, pot de terre, marmite; *omnis*, tout; *optimus*, très-bon; *optio*, option; *ordo*, ordre; *ossa*, les os; *ostendit* il a montré.

OA. *omnia*, tous. Ob. *obiit*, il est mort. Ob. C. S. *ob cives servatos*, pour avoir conservé des citoyens. Oct. *Octavius*, nom propre. O. E. B. Q. C. *Ossa ejus benè quiescant condita ;* que ces os inhumés reposent en paix. O. H. F. *omnibus honori-*

bus functus, qui a passé par toutes les charges honorables. Om. *omnes*, *omnium*, *omnibus*. Ona. *omnia*, OO. *omnes*, tous; ou *omnino*, entierement. O. O. *optimus ordo*, ordre excellent. Op. *oppidum*, ville, ou *opiter*, Jupiter, ou petit-fils; ou *oportet*, il faut; ou *optimus*, très-bon; ou *opus*, ouvrage. Orn. *ornamentum*, ornement. Optim. *optima*, très-bonnes.

III. Quand *o* est une note numérale, elle signifie onze, & avec une ligne au-dessus, onze mille. Chez les Grecs, cette lettre avec un accent aigu, fait soixante-dix, & soixante-dix mille, quand l'accent est au-dessous à gauche.

O A

OANNÈS, *Oannes* (*a*) monstre, moitié homme & moitié poisson, sorti de la mer Érythréenne, parut, dit Bérose, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avoit deux têtes; celle d'homme étoit sous celle de poisson. A sa queue de poisson étoient joints des pieds d'hommes, & il en avoit la voix & la parole; on conserve encore aujourd'hui son image peinte. Bérose dit de lui que c'étoit ζῶον ἄφρενον, ce que Goar traduit, *animal ratione destitutum*; mais, comme il paroît que ce n'étoit point là l'idée qu'en avoit l'auteur Chaldéen, & que le mot *aphrenon* n'est pas Grec, il faut qu'il y ait faute dans le texte de Syncelle, & il doit y avoit ἄῤῥενον, *strenuus*, comme l'a conjecturé un Sçavant moderne.

Quoi qu'il en soit, ce monstre, selon l'auteur Chaldéen, demeuroit le jour avec les hommes, sans manger; il leur donnoit la connoissance des lettres & des sciences, & leur enseignoit la pratique des arts, à bâtir des villes & des temples, à établir des loix, à s'appliquer à la Géométrie, à semer & à recueillir les grains & les fruits, en un mot tout ce qui pouvoit contribuer à adoucir leurs mœurs. Au soleil couchant, il se retiroit dans la mer, & passoit la nuit dans les eaux. Il en parut dans la suite d'autres semblables à lui, & Bérose avoit promis de révéler ces mysteres, dans les histoires des Rois, mais il ne nous en est rien resté. Le même Auteur ajoute qu'Oannès avoit laissé quelqu'écrit sur les origines, dans lequel il enseignoit qu'il y avoit eu un tems où tout n'étoit que ténebres & eau, & que cette eau & les ténebres renfermoient des animaux monstrueux; des hommes avec deux aîles, d'autres qui en avoient quatre, avec deux têtes dans un même corps, l'une d'homme & l'autre de femme, avec les deux sexes; qu'on en voyoit avec des jambes & des cornes de chevre; que d'autres avoient ou la partie antérieure,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 383, 384. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 138. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 27.

ou la postérieure du cheval; comme les Hippocentaures; que d'autres naissoient avec la tête d'un homme & le corps d'un taureau; que les chiens avoient quatre queues, ayant les parties de derriere comme les poissons; enfin que tous les animaux étoient d'une figure monstrueuse & irréguliere, & tels qu'on en voyoit les représentations, dans le temple de Bel.

Ce fait singulier nous a été conservé dans un fragment de Bérose. Sur quoi il est bon d'observer, 1°. que cet Auteur, après avoir fait la description du païs de Babylone, ajoute immédiatement après, que la premiere année parut cet homme extraordinaire, sans que cette année soit relative à aucune autre; ainsi, on ne peut rien conclure pour le tems où il parut. 2°. Le nom d'Oannès, ou Oès, comme le nomme Helladius, paroît être formé du mot Syriaque *Onedo*, qui signifie un voyageur ou un étranger. Ainsi, tout se réduit à dire que dans un tems qu'on ne sauroit déterminer, il arriva par mer un homme qui donna aux Chaldéens quelques principes de Philosophie, & quelque connoissance des anciennes traditions, & leur laissa des mémoires sur ce sujet. On ne l'a représenté comme une espece de monstre, moitié homme, moitié poisson, que parce qu'il étoit couvert d'écailles. On n'a dit qu'il se retiroit la nuit dans la mer, que parce qu'il se retiroit tous les soirs dans son vaisseau; qu'il ne mangeoit point, parce qu'il prenoit ses repas sur son bord; ainsi du reste. Ce que dit Helladius, dont nous avons un fragment que Photius nous a conservé, d'Oès, ou Oën, confirme l'explication que nous venons de donner de cette fable; car, cet Auteur, dont le récit convient assez avec ce qu'en a rapporté Bérose, ajoute qu'Oën, qui avoit des mains, des pieds, & une tête d'homme, étoit réellement un homme, & n'avoit été pris pour un poisson, que parce qu'il étoit couvert depuis la tête jusqu'aux pieds, de peaux de poisson. Ce qu'il dit ensuite, que l'on publioit qu'il étoit sorti de l'œuf primitif, d'où tous les autres êtres avoient été tirés, n'est fondé que sur la ressemblance de son nom, avec le mot Grec *Oon*, qui signifie un œuf; ou plutôt sur l'ancienne fable qui supposoit que tout étoit sorti d'un œuf. Remarquons en passant qu'Hygin dit aussi, apparemment d'après ces deux Auteurs, qu'Euhannès, ou, comme portent les imprimés, Euhadnès, dont le nom est une corruption de celui d'Oannès, étoit venu par mer en Chaldée, & y avoit enseigné l'Astrologie.

OARISTE, *Oaristus*, terme en usage dans la poësie Grecque, qui signifie un Dialogue entre un mari & une femme; tel par exemple que celui qu'on trouve au sixieme livre de l'Ilia-

de, entre Hector & Andromaque.

Scaliger remarque que l'Oariste n'est point, à proprement parler, un petit Poëme particulier, ni une piece de vers détachée; mais qu'il fait toujours partie de quelque grand Poëme. Il ajoute que l'endroit d'Homere, dont nous venons de parler, est proprement le seul Oariste qui se trouve dans les anciens poëtes Grecs.

OARSE, *Oarses*. *Voyez* Oarte.

OARTE, *Oartes*, Ὀάρτης, (a) le premier nom que porta Artaxerxe Mnémon, au rapport de Dinon, cité par Plutarque.

Il y en a qui lisent Oarse, au lieu d'Oarte.

OARUS, *Oarus*, Ὄαρος, (b) un des quatre grands fleuves qui, selon Hérodote, sortent du païs des Thyssagetes, & vont se perdre dans le Palus-Méotide. Darius, étant venu camper sur les bords de l'Oarus, fit faire en ce lieu huit grandes murailles également distantes l'une de l'autre, dont il subsistoit encore des ruines, du tems d'Hérodote.

OASIS, *Oasis*, Ὄασις, (c) nom commun à deux ou trois villes d'Égypte. Il y en avoit deux que l'on distinguoit par les surnoms de grande & de petite.

La petite Oasis, *Oasis magna*, Ὄασις μεγάλη, étoit située dans les montagnes de la Thébaïde, au couchant & aux confins de la Libye, dans une vallée qui conserve encore quelque chose de l'ancien nom avec l'article El; car, on la nomme El Ouah.

Hérodote nous apprend que, » des troupes qui avoient été » envoyées par Cambyse contre les Ammoniens, après » qu'elles furent parties de Thebes, allerent en suivant leurs » guides jusqu'à la ville d'Oasis qu'habitent des Samiens, » que l'on croit être descendus » de la tribu Eschrionienne. » Cette ville est éloignée de » Thebes de sept journées, » mais on n'y sauroit aller que » par un chemin sablonneux; » & la province où elle est située, est appellée par les » Grecs l'isle des Bienheureux. » On rapporte donc que l'armée de Cambyse alla jusqu'à » cet endroit, mais qu'il n'y a » personne qui en puisse rien » dire depuis qu'elle y fut arrivée, si ce ne sont les Ammoniens & ceux qui les ont » ouï parler; & néamoins elle » n'alla pas jusqu'à eux, & ne » retourna point sur ses pas. Les » Ammoniens disent que cette » armée étant partie d'Oasis, » & ayant fait par les sables » la moitié du chemin qui est » entr'eux & cette ville, il s'éleva un vent impétueux du » côté du midi, qui fit élever » des montagnes de sable sous » qui elle fut ensevelie. Ainsi,

(a) Plut. Tom. I. pag. 1012.
(b) Herod. L. IV. c. 123, 124.

(c) Ptolem. L. IV. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 254. Strab. pag. 813. Herod. L. III. c. 26.

» les Ammoniens rapportent » qu'elle disparut en un instant, & qu'elle fut défaite » par cette aventure. »

La petite OAsis, *Oasis parva*, Ὄασις μικρὰ, étoit à quelque distance plus vers le nord, au midi du lac de Kerron ou Kern; on nomme encore le lieu où elle étoit, la petite El Ouah.

Auprès de la plus grande de ces deux villes étoit l'affreux désert d'Oasis. Chacune de ces deux villes avoit un Nome. Ptolémée place après le lac de Mœris les nomes Oasites, & y met la petite & la grande Oasis.

Pline dit de même: » Il y a » deux nomes Arsinoïtes; ceux-» là avec le Memphite s'étendent » jusqu'à la pointe du » Delta, & ils sont limitrophes » des deux Oasites, du côté » de l'Afrique. » Strabon nomme Oasis avec un changement de lettres, Auasis. Quelques manuscrits & les imprimés ordinaires ont Anasis, qui est une faute; d'autres manuscrits portent Ἀυασὶς, qui est bon. Étienne de Byzance a lu de même. » Auasis, dit-il, ville d'Égyp-» te; quelques-uns la nom-» ment aussi Oasis. » On voit donc que c'est la même ville; mais, le passage de Strabon est remarquable. » Après Abyde, » dit-il, est la premiere Oasis » des trois qui sont en Afrique; » elle en est à la distance de » sept journées de chemin. C'est, » poursuit-il, une habitation » qui abonde en eau & en vin, » & qui ne manque point des » autres choses nécessaires. La » seconde est auprès du lac » Mœris, & la troisieme est voi-» sine de l'oracle d'Ammon. » Ce sont aussi d'excellentes » habitations. »

Il y a plus d'une remarque à faire sur ce passage. 1°. Trois villes nommées Oasis. 2°. Leur situation. La maniere dont Strabon s'exprime ne laisse aucune obscurité. La premiere Oasis, qui est vis-à-vis d'Abyde, est la grande Oasis de Ptolémée. La seconde, voisine du lac Mœris, est la petite Oasis du même Auteur. La troisieme est moins célebre; cependant, elle ne laisse pas d'être connue. Olympiodore, dont Photius nous a conservé un fragment, fait mention de trois Oasis, deux grandes, l'une extérieure, l'autre intérieure, c'est-à-dire, l'une plus près de la frontiere, l'autre plus avant dans l'Égypte. Il dit qu'elles sont à cent milles de distance l'une de l'autre. La troisieme, ajoute-t-il, est la petite Oasis, qu'un long intervalle sépare des autres. La troisieme, que nous cherchons ici, est une des deux grandes de cet Auteur, & elle doit avoir été voisine du temple de Jupiter Ammon. Elle a été omise par Ptolémée & les autres Géographes qui ne comptent que deux Oasis; & d'ailleurs cette troisieme ne devoit pas être dans l'Égypte même, mais dans la Marmarique, ou

dans le canton d'Ammon. Quant à la grande de Ptolémée, elle est nommée la haute, *Oasis superior*, par S. Athanase, qui a adressé aux solitaires relégués dans ces quartiers, une lettre où il leur trace l'histoire des Ariens. Elle étoit en effet la plus haute par rapport à la haute & à la basse Égypte. L'autre étoit nommée la basse ou l'intérieure par la même raison.

Lorsque les Historiens parlent d'Oasis, sans marquer laquelle des trois, il faut ordinairement l'entendre de la grande de Ptolémée, ou de la haute qui est la même; par exemple lorsqu'Hérodote raconte, ainsi que nous l'avons déjà observé, que l'armée de Cambyse, marchant contre les Ammoniens, fut ensevelie sous des monceaux de sable auprès d'Oasis, qui est à sept journées de chemin de la ville de Thebes, ou quand Zozime rapporte que Timase, chef des gens de guerre sous Arcadius, fut relégué à Oasis, & conduit à cet endroit par des gardes qu'on lui donna. Suivant ce dernier Écrivain & Sozomene, les environs d'Oasis étoient extraordinairement stériles, & personne de ceux qui y étoient confinés, ne pouvoit en sortir, parce qu'il falloit traverser un grand désert rempli d'un sable mouvant, sans habitation, sans aucun arbre, en un mot, parce qu'on n'y trouvoit rien qui pût servir d'indice pour retrouver son chemin. Ulpien, dans le Digeste, dit: *Est quoddam genus quasi in insulam relegationis in provincia Ægypto, in Ouasim relegare.* Il dit *quasi in insulam*, parce qu'Oasis étant entourée de ces affreux déserts de sable, il n'étoit pas plus aisé de sortir de-là, que de s'enfuir d'une isle entourée des eaux de la mer. On voit, par une loi du Code, qu'on y reléguoit les uns pour six mois, d'autres pour un an. Sozomene dit que Timase y fut relégué pour toute sa vie. Il y avoit à cette grande Oasis une forteresse nommée Ibis ou Hibis. La Notice de l'Empire met au département du commandant de la Thébaïde, *Ala prima Abasgorum hibe Oaseos majoris.*

La petite Oasis, ou la basse, avoit aussi sa garnison, & la même Notice met *Ala secunda Armenianorum Oasi minore.*

Il reste une difficulté à éclaircir. C'est la contradiction apparente qu'il y a entre les témoignages des Auteurs touchant Oasis. Zozime dit que ce lieu est extraordinairement stérile, & un séjour très-désagréable. Strabon, au contraire, assure que c'est une habitation qui ne manque ni d'eau ni de vin, & qui a tout le reste en abondance; à quoi on peut ajouter ce que dit Hérodote, qu'elle a été appellée par les Grecs l'isle des Bienheureux. Il est aisé de mettre d'accord ces Écrivains. Strabon parle du centre de la contrée, & non pas du désert qui l'environne; Zozime n'a eu égard qu'au désert, & ne

parle point du milieu qui est beau & fertile. Un lieu, situé au milieu d'un désert, tel que le décrivent ces deux Auteurs, peut bien n'être ni aride ni stérile. On en a la preuve dans l'article d'Ammon. Aussi Olympiodore & Strabon mettent-ils leur troisieme Oasis près de l'oracle d'Ammon.

La situation de ces trois Oasis est du reste doctement observée par de l'Isle dans sa carte de l'Égypte, où il marque très-bien les trois El Ouah. Les interpretes de Ptolémée disent que la grande Oasis est présentement Gademes. Ziégler le dit aussi, & Ortélius, après lui; en quoi il se trompe.

Sanson n'a pas mieux rencontré, lorsqu'il nomme la grande Oasis Alguchet, & la petite Éléocat, les plaçant l'une & l'autre au bord de deux lacs, dont les eaux se communiquent par une petite riviere qui va de l'un dans l'autre. Les Anciens disent en termes exprès que le désert d'Oasis est sans eau. Les deux lacs & la riviere sont de pure imagination.

OASITES, *Oasitæ*, Ὀασῖται, les habitans des villes du nom d'Oasis. *Voyez* Oasis.

OASITES, *Oasitæ*, Ὀασῖται, deux Nomes d'Égypte, ainsi appellés, parce qu'il y avoit dans chacun, une ville du nom d'Oasis. *Voyez* Oasis.

OAXE, *Oaxes*, fleuve. *Voyez* Oaxus.

OAXIE, *Oaxia*. *Voyez* Oaxus.

OAXIS, *Oaxis*. *Voyez* Oaxus.

OAXIS TELLUS. C'est la terre où couloit le fleuve Oaxe, & où étoit la ville d'Oaxus. *Voyez* Oaxus.

OAXUS, *Oaxus*, Ὄαξος, (a) ville de l'isle de Crete, selon Hérodote. Elle a été remarquable, en ce qu'elle a eu un Roi particulier, nommé Étéarque, dont la seconde femme donna lieu par sa méchanceté à de grands évenemens.

Vibius Séquester dit, à l'occasion du fleuve Oaxe, que c'est de ce fleuve qu'a été nommée la ville d'Oaxie. Il cite Varron pour garant. Étienne de Byzance dit : « Oaxus, ville de Crete, près d'Éleuthere. Elle a eu pour fondateur Oaxus, fils d'Apollon. » C'est Servius qui le dit en expliquant la premiere Églogue de Virgile où est ce vers :

... Et rapidum Cretæ veniemus Oaxem.

Il est vrai que ce Grammairien se trompe dans l'explication qu'il donne du mot *Creta* ; mais, cette erreur est utile par l'érudition qu'il apporte pour la défendre. Voici son explication. *Rapidum Cretæ* signifie, selon lui, un fleuve qui entraîne une terre blanche, semblable à la craie; car, poursuit-il, Oaxis est un fleuve de la Méso-

(a) Herod. L. IV. c. 154. Virg. Eclog. 1. v. 66.

potamie, qui, par sa rapidité, entraînant de la terre blanche, devient fort trouble; ou bien l'Oaxis est un fleuve de Scythie, il n'est point dans l'isle de Crete, mais c'est son eau qui est de couleur de craie. Ératosthene raconte qu'Oaxus étoit fils d'Apollon & d'Anchiale, & Varron dit que ce même Oaxus bâtit en Crete une ville qu'il appella de son nom.

Quos magno Anchiale partus adducta dolore,
Et geminis capiens tellurem Oaxida palmis,
Scindere dicta fuit.

On croit que cette ville est aujourd'hui Paléocastro dans l'isle de Candie.

OAXUS, *Oaxus*, Ὀαξὸς, fils d'Apollon & d'Anchiale. *Voyez* l'article précédent.

O B

OBADIA, *Obadia*, Ἀδιού, (*a*) de la tribu d'Issachar, étoit le second des fils d'Iszrahia.

OBBA, *Obba*, vase fort creux, dont on se servoit aux repas funebres.

OBDIA, *Obdia*, Ἀβδία, (*b*) fils d'Arnan, fut pere de Séchénias.

OBDIA, *Obdia*, Ἀβδία, (*c*) fut le cinquieme des fils d'Asel, un des descendans de Saül.

OBDIA, *Obdia*, Ἀβδία, (*d*) de la race des Lévites étoit fils de Séméias.

OBDIAS, *Obdias*, Ἀβδία, (*e*) un des vaillans hommes de l'armée de David. Celui-ci étoit venu joindre ce Prince dans le désert, avec plusieurs autres de la tribu de Gad. Le texte porte *de Gaddi;* mais, la suite du discours fait voir qu'il faut l'entendre de la tribu de Gad.

OBDIAS, *Obdias*, Ἀβδία, (*f*) un des premiers Seigneurs de la cour de Josaphat, fut envoyé avec quelques autres, de la part de ce Prince, dans les villes de Juda, pour instruire le peuple.

OBDIAS, *Obdias*, Ἀβδία, (*g*) un des principaux de Juda, qui signerent l'alliance, que Néhémias renouvella avec le Seigneur.

OBED, *Obed*, Ἰωβὴλ, (*h*) fut pere de Gaal, ennemi déclaré d'Abimélech.

OBED, *Obed*, Ὠβὴδ, (*i*) fils de Booz & de Ruth, fut pere d'Isaï & ayeul de David.

OBED, *Obed*, Ὠβὴδ, (*k*) de la tribu de Juda, fils d'Ophlal, & pere de Jéhu.

OBED, *Obed*, Ὠβὴδ, (*l*) fut pere d'Azarias, un des prin-

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 3.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 21.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 38.
(*d*) Paral. L. I. c. 9. v. 16.
(*e*) Paral. L. I. c. 12. v. 9, 14.
(*f*) Paral. L. II. c. 17. v. 7.
(*g*) Esd. L. II. c. 10. v. 5.
(*h*) Judic. c. 9. v. 26.
(*i*) Ruth. c. 4. v. 17.
(*k*) Paral. L. I. c. 2. v. 37, 38.
(*l*) Paral. L. II. c. 23. v. 1.

cipaux Officiers de Juda, du tems du grand pontife Joiada

OBED, *Obed*, Ωϐὴθ, (*a*) un des braves de l'armée de David.

OBED, *Obed*, Ω'ϐὴδ, (*b*) fut le troisieme des fils de Séméias, qui étoient des hommes très-forts.

OBÉDÉDOM, *Obededom*, Ἀϐεδδαρὰ, Ἀϐδεδὸμ, (*c*) fils d'Idithun de la race de Lévi, fut pere de Séméias, de Jozabad, de Joaha, de Sachar, de Nathanaël, d'Ammiel, d'Issachar, & de Phollathi. Il eut une si nombreuse famille, dit l'Écriture, parce que le Seigneur le bénit; & voici la source de sa bénédiction. Lorsque David transportoit l'arche d'alliance dans la ville de Jérusalem, Oza ayant témérairement porté ses mains sur l'arche du Seigneur, qu'il croyoit en danger de tomber, fut frappé de Dieu, & mourut sur le champ. David, effrayé de cet accident, n'osa transporter l'arche dans le lieu qu'il lui avoit préparé dans sa maison; il la mit en dépôt dans celle d'Obédédom, qui étoit près du lieu où Oza étoit mort. Mais non-seulement la présence de l'arche ne causa aucun dommage temporel à la maison de ce Lévite; mais on vit au contraire que le Seigneur le combloit de toutes sortes de bénédictions, ce qui détermina David à la transporter quelques mois après au lieu qu'il lui avoit destiné. Dans la suite, Obédédom & ses fils furent déstinés à garder les portes du Temple. Dans le second livre des Rois, Obédédom est surnommé Géthéen, apparemment parce qu'il étoit de Geth-Remmon, ville des Lévites au-delà du Jourdain.

OBÉLISQUE, *Obeliscus*, Ὀϐελίσκος, (*d*) espece de Pyramide quadrangulaire, longue, & droite, qui est ordinairement d'une seule pierre, & qu'on éleve dans une place pour y servir d'ornement. La proportion de la hauteur à la largeur est presque la même dans tous les Obélisques. Cette proportion est telle, leur hauteur est de neuf parties ou neuf parties & demie, & quelquefois dix de leur grosseur pas le bas; par le haut la largeur n'est jamais moindre de la moitié, ni plus grande que les trois quarts de celle d'enbas, & on place un ornement sur sa pointe, qui est émoussée. Nous nous proposons d'entretenir ici le lecteur des

(*a*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.

(*b*) Paral. L. I. c. 26. v. 7.

(*c*) Reg. L. II. c. 6. v. 10. *& seq.* Paral. L. I. c. 15. v. 21, 24, 25. c. 16. v. 5, 38. c. 26. v. 4, 5.

(*d*) Diod. Sicul. p. 29, 37. *& seq.* Herod. L. II. c. 101. *& seq.* L. III. c. 110. Plin. Tom. II. pag. 735. *& seq.* Strab. p. 805. Amm. Marcell. L. XVII. c. 4. Joseph. Contra Apion. L. I. pag. 1041. Tacit. Annal. L. II. c. 60. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 12, 13. Tom. VI. p. 625. l'Egypt. Anc. par M. d'Origny. Tom. II. p. 425. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 350. *& suiv.* Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 193. *& suiv.* T. III. pag. 162. *& suiv.*

Obélisques d'Égypte, parce que ce sont les seuls monumens qui subsistent de l'ancienne sagesse de ce peuple.

Diodore de Sicile, qui fait une grande description de l'ancienne ville de Thebes, & un détail très-circonstancié des augmentations qui étoient dues à Busiris, ne parle alors d'aucun Obélisque. C'est attester en quelque façon qu'il n'y en avoit point encore de taillés, & il confirme ce témoignage, lorsqu'il ajoute que des Rois, successeurs de Busiris, contribuerent à la décoration de cette ville, en y consacrant des Obélisques.

Le même Auteur dit bientôt après que Sésostris, qui conquit la plus grande partie de l'Afrique & de l'Asie, & qui se porta sur les frontieres de l'Europe, en dédia deux au Temple de Thebes, pour y être un monument éternel de l'hommage qu'il faisoit aux Dieux de toutes ses conquêtes & de sa reconnoissance. Diodore de Sicile donne à ces deux Obélisques, les premiers dont il parle, cent vingt coudées de haut; il dit encore que deux autres de cent coudées furent placés dans le Temple, qui étoit érigé au Soleil dans la ville d'Héliopolis, & que ce fut Sésostris II, fils & successeur de celui qui en avoit mis dans le temple de Thebes, qui les y consacra pour acquitter un vœu, & satisfaire aux ordres de l'oracle. Ce fils de Sésostris est appellé Phéron par Hérodote, qui le reconnoît de même pour auteur de deux Obélisques de cent coudées consacrés au même Temple par les mêmes motifs que rapporte Diodore de Sicile. Les deux Obélisques de Sésostris étant les premiers que Diodore de Sicile cite, après avoir dit que les successeurs de Busiris en ornerent la ville de Thebes, on doit penser qu'il a voulu faire entendre que non-seulement ils sont les premiers qui furent mis dans le Temple de cette ville, mais encore que les premiers, dont ce Temple fut orné, étoient dûs à Sésostris, l'un des successeurs de Busiris. Par la même raison, ceux qu'Hérodote & Diodore de Sicile disent que Phéron, fils de Sésostris, dédia au temple d'Héliopolis, sont les premiers qui furent élevés dans cette ville.

Ces deux Historiens, contens d'avoir fait connoître les Obélisques qui servoient de modeles, tant dans la haute que dans la basse Égypte, n'en parlent plus dans la suite de leurs histoires; cependant, ces modeles furent imités à l'envi par les Rois, peut-être par les villes & même par les particuliers.

Nos voyageurs en ont trouvé par-tout, & sans nombre, de renversés, & d'autres encore sur pied; & Tacite, Strabon, & Ammien Marcellin, furent étonnés de la quantité qu'ils en virent, soit entiers ou brisés, confondus dans les

ruines d'Héliopolis ou de Thebes.

Pline eſt, de tous les Anciens, celui qui s'eſt le plus attaché à faire connoître ces monumens. Il eſſaie même d'en découvrir les Auteurs ; il prétend que Mithrès, Roi de la ville du Soleil, reçut dans un ſonge l'ordre de faire tailler le premier Obéliſque, & de le conſacrer à la Divinité tutélaire de cette ville, c'eſt-à-dire, d'Héliopolis. Les rois Égyptiens avoient pluſieurs noms, & les Chronologiſtes ne donnent celui de Mithrès à aucun : en ſorte qu'il ſeroit difficile de reconnoître ce Roi & le tems de ſon regne, ſi le paſſage de Pline ne ſe concilioit avec ceux d'Hérodote & de Diodore de Sicile.

Le grand empire de Séſoſtris fut à ſa mort entierement démembré ; & ſon fils Phéron ne regna que ſur la baſſe-Égypte, dont Héliopolis, ou la ville du Soleil, faiſoit partie. C'eſt dans cette ville qu'Hérodote & Diodore de Sicile diſent que Phéron éleva les premiers Obéliſques, dont il ſoit parlé pour la baſſe-Égypte ; ils ajoutent que ce fut pour ſatisfaire aux ordres de l'oracle, qu'il en décora le temple du Soleil. Mithrès, dit Pline, pour obéir à un ſonge, fit tailler le premier Obéliſque, & le conſacra au temple du Soleil.

Un oracle ou un ſonge, que les Anciens regardoient également comme autant d'avertiſſemens des Dieux, ſont des motifs qui ſe reſſemblent ſi fort, qu'on peut reconnoître dans les paſſages de ces trois Auteurs le même Roi, fils du grand Séſoſtris, ſous les noms de Mithrès, de Phéron, de Séſoſtris II, & qu'il fut celui qui dédia le premier Obéliſque au Soleil, Divinité tutélaire d'Héliopolis ; pour imiter ſon pere, qui le premier en avoit dédié au dieu de Thebes.

Il ne paroît point, dans l'énumération des travaux dont les rois Égyptiens accablerent les Hébreux, qu'ils aient été employés à tailler ou à tranſporter des Obéliſques, ouvrage pénible, & dont par cette raiſon, ils euſſent été chargés ; de ſorte qu'il eſt vraiſemblable qu'on n'en avoit point encore entrepris, lorſqu'ils habitoient l'Égypte ; circonſtance qui autoriſe à en regarder comme le premier inventeur Séſoſtris qui a regné immédiatement après leur ſortie. Mais, nous avons moins beſoin de ſçavoir cette particularité, que le tems où ils ont été imaginés & à qui ſont dûs ceux que nous connoiſſons encore. Les paſſages d'Hérodote, de Diodore de Sicile & de Pline, en faiſant connoître les Auteurs des premiers Obéliſques, ſoit dans la haute, ou la baſſe-Égypte, déterminent l'époque de cette invention, par les tems où regnoient les Rois qu'ils nomment, & indiquent en même-tems qui eſt celui qu'on en doit regarder comme l'inventeur.

Les Obélisques de Sésostris, les premiers qui furent taillés, durent avoir été dédiés au temple de Thebes, vers l'an du monde 2543, environ vingt ans après qu'il fut de retour de sa grande expédition en Europe & en Asie. Pline dit qu'un Obélisque étoit l'ouvrage de vingt mille hommes pendant vingt ans. Les premiers, dont le temple du Soleil à Héliopolis fut enrichi, ne purent y avoir été mis qu'après l'an du monde 2000, c'est-à-dire, plus de trente ans après l'avenement de Phéron à la Couronne. Il avoit été privé, pendant dix ans, de la vue, & ce ne fut qu'après l'avoir recouvrée, & pour signaler sa reconnoissance de ce bienfait qu'il croyoit tenir du Dieu de la lumiere, qu'il fit tailler ces Obélisques.

Pline qui, dans les chapitres que nous avons cités, continue à rechercher les auteurs des Obélisques, dit que l'exemple de Mithrès fut suivi par les Rois ses successeurs, & particulierement par Sothis, qui en dédia de même au temple d'Héliopolis quatre de quarante-huit coudées, & par Ramisès dont il fixe le regne au tems de la prise de Troie, & qui en plaça une de quarante coudées. Il prétend que le même Ramisès étant allé habiter la ville de Mnévis, y érigea un Obélisque de quatre-vingt-dix coudées, & de quatre de face à sa base. Il est bon de remarquer que, quoiqu'il semble parler d'une autre ville, il désigne cependant toujours Héliopolis, qui fut la ville de Mnévis, c'est-à-dire, de ce bœuf consacré au Soleil, comme à Memphis, le bœuf Apis l'étoit à Osiris.

Smarrès & Eraphius, deux personnages inconnus par-tout ailleurs que chez Pline, en avoient, selon lui, fait tailler deux de quarante-huit coudées qui n'étoient ornés d'aucun Hiéroglyphe. Il décrit ensuite l'Obélisque de quatre-vingt coudées, attribué à Nectanébis, & que Ptolémée Philadelphe fit placer dans la ville, qu'il nomma Arsinoé du nom de sa sœur, que, selon l'ancien usage des Égyptiens, il avoit épousée. La même montagne d'où fut tiré l'Obélisque de Nectanébis, fournit des marbres pour six autres pareils, dont Pline ne nomme point les Auteurs. Il ajoute encore que les deux qui furent mis dans le Temple érigé à Jules César, en face du port d'Alexandrie, & qui n'avoient que quarante-deux coudées, avoient été l'ouvrage de Mesphées.

Tels sont les seuls Obélisques que Pline comprend dans l'énumération générale qu'il en donne. On y voit constamment, si on veut s'en rapporter aux anciens voyageurs que nous avons cités, que sa recherche ne s'étendoit point à tous les Obélisques qui subsistoient en même tems en Égypte; & en comparant ce qu'il en dit avec les passages d'Hérodote & de Dio-

dore de Sicile, on voit encore que les mémoires sur lesquels il travailloit, n'étoient point soumis à la Chronologie, ou qu'elle y avoit été très-défigurée. Indépendamment de ce nombre d'Obélisques, dont Pline fait l'énumération, il en cite encore dans les chapitres suivans deux autres, qu'Auguste fit conduire à Rome. Le plus élevé fut dressé dans le grand Cirque; & Pline prétend qu'il avoit été taillé par Sennésertée, Roi inconnu aux Chronologistes, & dont il fixe le regne au tems où Pythagore passa en Égypte.

Nous sçavons qu'alors toutes les différentes parties de l'Égypte étoient réunies sous les loix d'Amasis, contre qui Cambyse se prépara à cette guerre, qui fut si funeste à son successeur & à toute l'Égypte. Elle enleva la Couronne avec la vie à Psamménit, qui n'avoit succédé à son pere Amasis, que depuis six mois. Amasis avoit dédié au temple de Vulcain, à Memphis, une statue Colossale, érigé un vestibule au temple de Minerve à Saïs, & donné tant d'autres preuves de sa piété, qu'on peut croire avec Pline, quoiqu'Hérodote & Diodore de Sicile ne le disent point, qu'il avoit encore, à l'exemple de ses prédécesseurs, dédié un Obélisque au Soleil. Si rien ne confirme ce sentiment de Pline, rien aussi ne le contredit; mais, il feroit à désirer que, sans s'être contenté d'ajouter que cet Obélisque étoit de quatre-vingt-cinq pieds de haut, il eût encore indiqué le lieu d'où Auguste l'avoit tiré.

Le second des Obélisques, qu'Auguste a fait conduire à Rome, a été placé dans le champ de Mars, mais où, selon le plus grand nombre de ceux qui cherchent à reconnoître les vues de cet Empereur, il servoit de Gnomon. Pline, qui donne soixante-seize pieds à celui-ci, l'attribue à Sésostris, le plus célebre des Rois d'Égypte, qui fut contemporain de Moïse, & dont le regne est fixé à trois cens ans avant le siege de Troie.

Diodore de Sicile détaille avec attention tous les travaux de Sésostris, & ne le fait auteur que de deux Obélisques. Ils avoient, dit-il, cent vingt coudées, c'est-à-dire, deux cens cinq pieds de haut, environ la hauteur que Pline donne à l'Obélisque qu'Auguste avoit mis dans le champ de Mars. Cependant, la hauteur que Pline lui donne, se rapproche de la mesure prise sur cet Obélisque; de sorte qu'il est nécessaire de convenir, par la seule raison de cette différence, ou que Diodore de Sicile s'est mépris, en fixant l'élévation des Obélisques de Sésostris, ou que c'est mal-à-propos que Pline attribue celui-ci à ce Roi. Voyons lequel des deux pourroit s'être trompé.

Diodore de Sicile place dans le temple de Thebes les deux seuls Obélisques qu'il attribue à Sésostris; & Ammien Marcellin

lin dit affirmativement que ceux qu'Auguste fit transporter à Rome, & élever dans le grand Cirque & dans le champ de Mars, avoient été tirés de la ville d'Héliopolis. Strabon, qui écrivoit à la fin du regne d'Auguste, & qui mourut vers la douzieme année de celui de Tibere, avoit déjà parlé de deux Obélisques tirés des ruines du temple du Soleil, & qui furent conduits à Rome.

L'inscription, qu'Auguste fit graver sur le piédestal de l'Obélisque du champ de Mars, & qu'on y lit encore aujourd'hui, est une espece de preuve de ce que disent Strabon & Ammien Marcellin. Cette inscription, qui contient d'abord les titres d'Auguste, après avoir marqué la circonstance & le tems où il éleva cet Obélisque, apprend qu'il le dédia au Soleil.

IMP. CAESAR. DIVI. F.
AUGUSTUS.
PONTIFEX. MAXIMUS.
IMP. XII. COS. XI. TRIB. POT. XIV.
AEGIPTO. IN. POTESTATEM.
POPULI. ROMANI. REDACTA.
SOLI. DONUM. DEDIT.

Nous sçavons que les Romains introduisoient à Rome les Dieux & le culte des nations vaincues, sans cependant le confondre avec celui de leurs peres. Ils laissoient ces cultes étrangers, tels qu'ils étoient originairement, & Auguste se seroit écarté de l'usage constant, si à Rome, il eût dédié au Soleil un Obélisque qui fût en Égypte dédié au Dieu de Thebes; en sorte qu'il faut croire que celui du champ de Mars sortoit, comme le disent Strabon & Ammien Marcellin, du temple du Soleil à Héliopolis.

Il est donc bien constant que ce monument n'est point l'ouvrage de Sésostris. Pline l'attribue à ce Monarque, pour le parer du nom du plus célebre & du plus grand des rois Égyptiens, ou parce qu'il s'est laissé tromper pas une conformité de noms. Il a déjà été remarqué que les rois Égyptiens en avoient plusieurs. Sésostris est appellé Ægyptus, Séthos, &c. Manéthon le nomme Séthosis Ramessès; & il est possible que ce dernier surnom Ramessès, qui avoit été donné, ou à peu près le même, à plusieurs de ses prédécesseurs, & qui passa aussi à quelques-uns de ses successeurs, fût le principe de la méprise de Pline. Il est surprenant que ces considérations n'aient point contrebalancé, n'aient pas même fait abandonner l'opinion de Pline, & qu'au contraire, en annonçant la découverte de cet Obélisque, lorsqu'on en fait la description, on le donne toujours pour l'ouvrage de Sésostris.

S'il étoit possible de s'assurer que le surnom de Sésostris eût occasionné la méprise de

Pline, pour déférer en quelque forte à fes relations, il faudroit attribuer cet Obélifque à Ramifès, dont il fixe le regne au tems du fiege de Troie. Il dit que Ramifès avoit dédié au temple du Soleil à Héliopolis un Obélifque de quarante coudées, c'eft-à-dire, fuivant l'évaluation de la coudée Égyptienne, de foixante-huit pieds quatre pouces de roi. C'eft là ou environ la hauteur de celui dont il s'agit; il a un peu plus de foixante-fept pieds de roi.

Dans cette fuppofition, le nom de Ramifès devroit être l'un des furnoms du Roi de la baffe-Égypte, que les Chronologiftes nomment Thuoris, & Homere Thonis, dont Hérodote & Diodore de Sicile parlent fous les noms de Polybe, Protée ou Cétès; c'eft celui qui, felon Homere, reçut Ménélaus avec Hélene à leur retour de Troie, ou felon Hérodote, Pâris & la même Hélene, lorfque fuyant Sparte, ils furent jettés fur les côtes d'Égypte. Ainfi, cet Obélifque n'auroit été taillé qu'environ trois cens ans après Séfoftris; mais, il fortiroit du temple d'Héliopolis, comme Ammien Marcellin & Strabon le difent de ceux qu'Augufte a tranfportés à Rome.

Le nom de Ramifès pouvoit être auffi l'un de ceux de Mœris, roi de Thebes. Il vivoit auffi du tems du fiege de Troie, & donna fon nom au fameux lac qui fervoit à étendre les inondations du Nil. Mœris, quoiqu'il regnât à Thebes; avoit augmenté les temples de Memphis, y en avoit érigé de nouveaux; & il n'eft point contre la vraifemblance de penfer qu'il ait, à l'exemple de Thuoris & de fes prédéceffeurs, fait fon offrande au temple du Soleil à Héliopolis. Néanmoins, fi après être convenu que cet Obélifque ne peut être l'ouvrage de Séfoftris, on le donne à l'un ou à l'autre de ces deux Princes, ce ne fera encore que fur une fimple conjecture, autorifée en quelque façon par Pline, mais contredite par le travail de l'Obélifque même. Il eft actuellement expofé à la vue, & l'on a remarqué que les fculptures qui le décorent, font d'un ouvrage très-fin, très-délicat, très-bien terminé; ajoutons même très-fupérieur à celui des Hiéroglyphes qu'on voit fur les autres Obélifques de Rome.

En fe perfuadant que cet Obélifque fut taillé du tems du fiege de Troie, il faudroit convenir que l'art de la fculpture auroit toujours perdu dans la fuite chez les Égyptiens, puifque tous ceux qui ont été faits depuis, font infiniment moins corrects; mais, comme nous fçavons que les arts, tant que le premier Empire a duré, fe perfectionnoient d'âge en âge, l'élégance des fculptures de cet Obélifque comparé avec le peu de correction & la négligence du travail de ceux qui font connus, fait juger

qu'il eſt l'ouvrage de l'un des Rois qui regnerent immédiatement avant la conquête de Cambyſe, époque de la deſtruction de cet Empire.

C'eſt encore d'après une auſſi fauſſe tradition, que Pline donne au fils de Séſoſtris, qu'il nomme Nuncoréus, l'Obéliſque que Caligula fit conduire à Rome. Selon Hérodote, les Obéliſques dédiés au temple du Soleil par le fils de Séſoſtris, avoient cent coudées. Diodore de Sicile, en aſſurant qu'il ne ſuit point les relations hazardées par Hérodote, fixe de même à cent coudées la hauteur de ces Obéliſques. Comme il n'eſt rien qu'on puiſſe oppoſer à ces deux Hiſtoriens d'accord entr'eux, qui ont voyagé en Égypte, il faut croire que les Obéliſques du fils de Séſoſtris avoient, ſuivant l'évaluation, cent ſoixante-dix pieds dix pouces de roi, & l'Obéliſque de Caligula, tiré du Cirque du mont Vatican, n'a que ſoixante-douze pieds Romains.

Ammien Marcellin décrit l'Obéliſque, que le Grand Conſtantin fit tirer des ruines de Thebes, & que ſon fils Conſtance fit tranſporter à Rome & placer dans le grand Cirque, près de celui qu'Auguſte y avoit mis. Cet Auteur ajoute qu'alors on publioit que cet Obéliſque étoit l'ouvrage de Séſoſtris; ce fut ſans doute parce qu'il étoit le plus grand de tous ceux qui paſſerent les mers, & qu'il ſortoit du temple de Thebes. Cependant, les Obéliſques de Séſoſtris avoient, ſelon Diodore de Sicile, cent vingt coudées, c'eſt-à-dire, deux cens cinq pieds; & l'Obéliſque de Conſtantin n'en a que cent douze. On voit ici diſtinctement une conjecture hazardée, comme il n'arrive que trop communément, pour illuſtrer, ſans reſpecter la vérité des faits, un monument auquel on s'intéreſſoit alors. Cet Obéliſque n'eſt point l'ouvrage de Séſoſtris, puiſqu'il eſt de moitié, ou environ moins grand que ceux qu'il fit élever.

Nous ne devons plus eſpérer de découvrir les auteurs de ces monumens. Les inſcriptions Hiéroglyphiques, dont ils ſont ornés, peuvent en contenir les noms; mais, nous ne les liſons plus, & nous avons perdu les écrits des anciens Égyptiens. Cette célebre nation ne nous eſt connue que par les voyageurs Grecs, qui ne s'étant particulierement attachés qu'à s'inſtruire des loix, des mœurs & des uſages, n'apprennent, pour ainſi dire, que ce qui eſt du reſſort de l'hiſtoire générale, & ne déſignent point aſſez les Obéliſques taillés par les Rois dont ils parlent; ce qu'ils en diſent, ne peut ſervir qu'à empêcher qu'on ne les attribue à ceux auxquels ils n'appartiennent point. Notre reſſource ſeroit dans la tradition, mais elle ne ſe trouve nulle part; & nous en ſerons moins étonnés, ſi nous nous rappellons que ces an-

ciens voyageurs ne purent voir ſans ſurpriſe la prodigieuſe quantité de ces Obéliſques raſſemblés dans les Temples, & diſperſés dans les campagnes. Nous ſentirons qu'il n'étoit pas poſſible à cauſe du nombre infini qu'il y en avoit, qu'on leur en eût fait connoître les Auteurs, non plus que des autres monumens.

D'ailleurs, la tradition avoit dû être altérée en diverſes circonſtances. Le Gouvernement avoit changé de forme après la conquête de Cambyſe, & le païs fut ouvert alors à toutes les nations. La conquête d'Alexandre, le nouveau Gouvernement & les nouveaux habitans qu'y introduiſirent ſes ſucceſſeurs, en augmenterent le déſordre, qui ne devint que plus grand, lorſque cette riche province, réunie par Auguſte à l'empire Romain, reçut encore une foule d'autres habitans. Alors, les Égyptiens qui devoient même être regardés comme un peuple nouveau dans leur propre païs, ne conſervoient que de fauſſes idées ſur la plus grande partie des monumens, comme ſur les faits anciens; & les Califes ſucceſſeurs de Mahomet, enfin les Turcs augmenterent tellement le déſordre dans l'hiſtoire, en attribuant au patriarche Joſeph preſque tous les monumens qui reſtent en Égypte, que nous devons nous contenter de ſçavoir en général, que le plus grand nombre des Obéliſques eſt dû aux anciens Rois, & d'y admirer leur immenſe richeſſe, auſſibien que l'élévation du génie qui a conçu l'idée de pareils ouvrages.

Ces monumens, cependant, ne ſont pas les plus conſidérables qu'ils exécuterent; mais, ils étoient les ſeuls qui puſſent être tranſportés; & ils parurent ſi reſpectables aux vainqueurs du monde, qu'ils en firent l'ornement le plus diſtingué de la capitale de l'Univers. Indépendamment des quatre Obéliſques tranſportés à Rome par Auguſte, Caligula & Conſtance, on y en conduiſit encore deux autres qui furent placés à l'entrée du tombeau d'Auguſte; un autre fut élevé dans l'iſle du Tibre. Tous les Cirques ou Hippodromes en étoient décorés; de même que pluſieurs édifices publics & particuliers.

Les noms des rois Égyptiens qui les firent tailler ſont ignorés; & les noms de la plus grande partie des Romains qui firent paſſer à Rome ces Obéliſques, le ſont de même. Il y en avoit, ſelon le P. Victor, dans ſon détail des quartiers de Rome, quarante-huit, dont ſix grands & quarante-deux moindres, entre leſquels il s'en trouvoit de fort petits. Mais, cette ville, la plus grande, la plus peuplée, la plus riche, la plus décorée qui fut jamais, ayant été priſe & ſaccagée en 410 par Alaric, roi des Goths, en 455 par Genſeric, roi des Vandales, en 476 par Odoacre, roi des Hérules, & en 546 & 549 par

Totila, roi des Goths, & ses richesses devenues la proie des Barbares, n'ayant point assouvi leur fureur, cette ville, dis-je, fut, dans ces diverses révolutions, par-tout incendiée; les édifices les plus respectables furent abattus; la plupart des Obélisques brisés; presque tous resterent ensevelis sous les ruines, & bientôt après ignorés. Plusieurs, qu'on a découverts en différens tems, étoient embarrassés sous des fondemens d'édifices; un petit nombre de Papes curieux des monumens de l'antiquité, en ont relevé quelques-uns, qui, après avoir été, durant tant de siecles, l'objet des hommages criminels que les hommes rendoient aux Divinités du Paganisme, furent convertis en autant de trophées de la victoire remportée par la vérité sur l'erreur.

Sixte V, dans le court espace de son Pontificat, en fit ressortir quatre des entrailles de la terre. Il tira du grand Cirque ceux qu'Auguste & Constance, y avoient élevés; il mit le premier dans la place del Popolo, & l'autre dans celle de S. Jean de Latran; celui qu'il érigea en face de la Basilique de Saint Pierre, avoit été amené par les ordres de Caligula, & destiné par Néron à occuper le centre du Cirque du Vatican; & il plaça près de l'Église de Sainte Marie majeure, l'un des deux qui ornoient le tombeau d'Auguste.

Innocent X fit déterrer celui qui avoit été élevé dans le cirque de Caracalla, & il sert de couronnement à une des fontaines de la place Navonne. On en voit encore à Rome trois autres moins considérables, dont l'un est dans les magnifiques jardins du palais Médicis.

Germanicus, au rapport de Tacite, alla voyager en Égypte pour connoître l'antiquité. Il voulut voir les ruines de l'ancienne ville de Thebes; il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit ruinée; car, elle ne le fut que sous Auguste par Cornélius Gallus, premier gouverneur d'Égypte. On voyoit encore, dit Tacite, sur des colomnes des lettres qui marquoient les grandes richesses des Égyptiens; & Germanicus ayant demandé à un Prêtre du païs de lui expliquer ces Hiéroglyphes, ce Prêtre lui dit que ces lettres marquoient qu'il y avoit eu autrefois dans la ville sept cens mille hommes en âge de porter les armes, & que c'étoit avec cette armée que le roi Ramesfés s'étoit rendu maître de la Libye, de l'Éthiopie, des Medes, des Perses, des Bactriens, de la Scythie, de la Syrie, de l'Arménie & de la Cappadoce; qu'il avoit étendu son Empire jusques sur les côtes de Bithynie & de Lycie. On lisoit aussi sur ces colomnes les tributs qu'on levoit sur ces nations, le poids de l'or & de l'argent, le nombre des armes & des chevaux, l'ivoire & les parfums, le bled & les autres

tributs que chaque nation devoit payer, & qui n'étoient pas moins magnifiques, ajoute Tacite, que ceux que les Parthes & les Romains exigent aujourd'hui.

En un mot, les Obélisques nous ont laissé des vestiges étonnans de l'opulence des Rois d'Égypte; & l'explication que les Prêtres donnent dans Tacite, répond si bien aux figures que nous voyons gravées au sommet des Obélisques qui nous restent, singulierement de celui élevé à Thebes par Ramessès, qui est actuellement dans la place de Saint Jean de Latran, & dont on a donné une estampe au commencement de ce siecle, qu'il nous paroîtroit déraisonnable de révoquer en doute une puissance dont il nous reste tant de témoins & de monumens.

Il semble même que les Romains aient été effrayés d'imiter les Obélisques des Rois d'Égypte. Ces beaux ouvrages ont été pour l'Italie des bornes sacrées. La grandeur Romaine a cru, en les transportant, faire tout ce qu'elle pouvoit, & n'a pas osé en construire de nouveaux pour les mettre en parallele avec les Anciens. Au lieu donc que la pyramide de Cestius prouve qu'une famille particuliere a tenté un modele de ces pyramides si superbes & si exhaussées des Rois d'Égypte, la constance singuliere que personne n'a imité la structure des Obélisques, constate pleinement que les Empereurs eux-mêmes ne se sont pas hazardés d'opposer des ouvrages de ce genre à ceux de ces Monarques. Ils tiroient leurs marbres d'une carriere unique dans le monde. Cette carriere étoit située près de la ville de Thebes & des montagnes qui s'étendent vers le midi de l'Éthiopie & les cataractes du Nil. Quatre Obélisques d'Égypte, relevés par les soins de Sixte V, servent à justifier la magnificence de Sésostris & de Ramessès en ce genre. Cependant, le nom de Dominique Fontana qui les rétablit, est encore célebre à Rome, tandis que celui des Artistes qui les taillerent & les transporterent de si loin, est pour jamais inconnu.

OBLATION, *Oblatio*; (a) ce sont tous les dons qu'on offre à Dieu ou à ses Ministres, dans le culte public, soit en reconnoissance du souverain domaine que Dieu a sur toutes choses, & dont on lui consacre spécialement une portion, soit pour fournir à l'entretien de ses Temples, de ses autels, de ses ministres, &c.

Les Hébreux avoient plusieurs sortes d'offrandes qu'ils présentoient au Temple. Il y en avoit de libres, il y en avoit d'obligation. Les prémices, les décimes, les hosties pour le pé-

(a) Levit. c. 1. & *seq. Capit.*

ché, étoient d'obligation; les sacrifices pacifiques, les vœux, les offrandes de vin, d'huile, de pain, de sel & d'autres choses, que l'on faisoit au Temple ou aux Ministres du Seigneur, étoient de dévotion. Les Hébreux appellent en général Corban toutes sortes d'offrandes. Ils appellent Mincha les offrandes de pain, de sel, de fruits & de liqueurs, comme de vin & d'huile que l'on présentoit au Temple. Les sacrifices ne sont pas proprement des offrandes; on ne les désigne pas d'ordinaire par ce nom.

Les offrandes de grains, de farine, de pain, de gâteaux, de fruits, de vin, de sel, d'huile, étoient communes dans le Temple. Quelquefois, ces offrandes étoient seules, & quelquefois elles accompagnoient les sacrifices. Le miel ne s'offroit jamais avec les sacrifices, mais on pouvoit l'offrir seul, en forme de prémices.

Voici les regles que l'on observoit dans la présentation de ces offrandes, nommées en Hébreu Mincha, ou Korban Mincha; dans les Septante, offrandes de sacrifice, & dans Saint Jérôme de même *Oblationes sacrificii.* Il y avoit de ces sacrifices, ou de ces offrandes, de cinq sortes; 1°. de pure farine; 2°. de gâteaux de diverses sortes cuits au four; 3°. de gâteaux cuits dans la poële; 4°. d'une autre sorte de gâteaux cuits sur le gril, ou dans une poële percée; 5°. les prémices de grains nouveaux qu'on offroit ou purs ou sans mêlange, ou rôtis & grillés dans l'épi, ou hors de l'épi.

Les gâteaux étoient ou paîtris avec de l'huile d'olive, ou cuits dans l'huile, dans la poële, ou simplement frottés d'huile après avoir été cuits. Le pain, offert pour être présenté sur l'autel, devoit être sans levain, car le levain ne s'offroit jamais sur l'autel, ni avec les sacrifices; mais, on pouvoit faire des présens de pain ordinaire aux Prêtres & aux Ministres du Temple.

Les offrandes, dont on vient de parler, étoient instituées en faveur des plus pauvres, qui n'étoient pas en état de faire des sacrifices d'animaux. Ceux mêmes qui offroient des victimes d'animaux, n'étoient pas dispensés de donner encore la farine, le vin, & le sel, qui devoient accompagner les grands sacrifices; & de même ceux qui n'offroient que des oblations de pain, ou de farine, offroient aussi l'huile, l'encens, le sel, & le vin, qui en étoient comme l'assaisonnement. Le prêtre, qui étoit de service, recevoit les offrandes de la main de celui qui les présentoit, en jettoit une partie sur l'autel, & réservoit le reste pour sa subsistance. C'étoit là son droit comme Ministre du Seigneur. Il n'y avoit que l'encens qui étoit brûlé tout entier, le Prêtre n'en réservoit rien.

Lorsqu'un Israëlite offroit au Prêtre un pain, ou un gâteau

entier, le Prêtre rompoit ce pain ou ce gâteau, en mettoit à part ce qu'il en devoit prendre pour lui, & il réduisoit tout le reste en miettes, versoit pardessus de l'huile, du sel, du vin, & de l'encens, & répandoit le tout sur le feu de l'autel. Si ces offrandes accompagnoient une hostie d'un animal, offert en sacrifice, on jettoit le tout sur cette hostie, pour être consumé avec elle.

Que si ces offrandes étoient d'épis de nouveaux grains de froment ou d'orge, on faisoit griller ces épis au feu ou à la flamme; on les froissoit dans la main & on les offroit au Prêtre dans un vase; il jettoit dessus de l'huile, de l'encens, du vin & du sel, puis faisoit brûler cela sur l'autel, après en avoir pris ce qui lui étoit dû pour son droit.

La plupart de ces offrandes étoient volontaires, & de dévotion. Mais, quand on offroit un sacrifice d'un animal, il n'étoit pas libre d'omettre ces offrandes, on devoit fournir tout ce qui accompagnoit le sacrifice, & qui servoit comme d'assaisonnement à la victime. Il y avoit certains cas où la loi n'exigeoit que des offrandes de grains, ou de pain, par exemple, lorsqu'on offroit les prémices de ses moissons, soit qu'elles s'offrissent solemnellement au nom de toute la nation, ou par dévotion des particuliers.

Pour la quantité de farine, d'huile, de vin, ou de sel qui devoient accompagner les sacrifices, on ne voit pas distinctement que la loi l'ait fixée. Ordinairement le Prêtre jettoit une poignée de farine, ou de miettes sur le feu de l'autel, du vin, de l'huile & du sel à proportion, avec tout l'encens; mais, tout le reste étoit à lui, la quantité dépendoit de la libéralité de l'offrant. Dans plus d'un endroit, on remarque que Moïse ordonne un Assaron, ou un dixieme d'Epha de farine pour ceux qui n'avoient pas de quoi offrir les sacrifices ordonnés pour les péchés.

Dans l'offrande des prémices solemnelles pour toute la nation, on offroit une gerbe entiere de grain, un agneau d'un an, deux dixiemes, ou deux Assarons de pure farine arrosée d'huile, & le quart d'un hin de vin pour la libation.

Dans le sacrifice de jalousie, lorsqu'un mari jaloux accusoit sa femme d'infidélité, le mari offroit la dixieme partie du satum de farine d'orge, sans huile, ni encens, parce que c'étoit un sacrifice de jalousie, pour découvrir le crime de cette femme.

Les offrandes des fruits de la terre, de pain, de vin, d'huile, de sel, sont les plus anciennes dont nous ayons connoissance. Caïn offroit au Seigneur des fruits de la terre, ou les prémices de son labourage; Abel lui offroit des pré-

mices de ses troupeaux & de leurs graisses.

Les Païens n'avoient rien de plus ancien dans leur religion ques ces sortes d'offrandes faites à leurs Dieux ; ils offroient le pur froment, la farine, le pain.

Farra tamen veteres jaciebant, farra metebant,
Primitias Cereri farra resecta dabant.

Numa Pompilius, qui le premier donna des loix & établit la religion des Romains, leur enseigna à offrir aux Dieux des fruits, du froment, de la farine, ou de la mie de pain avec du sel, du froment grillé & rôti. Avant les sacrifices sanglans, ils n'offroient que ces objets.

Ante Deos homini quod conciliare valeret,
Far erat, & puri lucida mica salis.

Théophraste remarque que parmi les Grecs la farine mêlée avec du vin & de l'huile, qu'ils appelloient θύλημα, étoit la matiere des sacrifices ordinaires des pauvres.

La différence qu'il y avoit entre les offrandes de farine, de vin & de sel, dont les Grecs & les Latins accompagnoient leurs sacrifices sanglans, & celles dont les Hébreux se servoient dans leur Temple, consistoit en ce que les Hébreux jettoient ces Oblations sur les chairs de la victime déjà immolée & mise sur le feu ; au lieu que les Grecs les jettoient sur la tête de la même victime encore vivante, & prête à être sacrifiée.

OBNONCIATION, *obnunciatio.* S'il arrivoit que les Augures remarquassent au ciel quelque signe sinistre, ils faisoient dire, *Obnunciabant*, à celui qui tenoit les Comices, *alio die*, à un autre jour. La loi Ælia & la loi Fusia avoient institué l'Obnonciation ; mais, elle fut abolie cent ans après par la loi Clodia, les Augures abusant de la liberté qu'ils avoient de remettre les Comices, pour conduire les affaires comme ils le jugeoient à propos.

OBOLCOLA, *Obolcola*, Ὀβόλκολα, (a) ville d'Espagne, qu'Appien semble placer dans la Lusitanie. Cet Auteur dit que Viriatus y avoit mis une garnison, & que Servilianus ne laissa pas de s'en rendre maître. *Voyez* Obucola.

OBOLE, *Obolus*, Ὀβολός, piece de monnoie qu'on mettoit dans la bouche des morts. *Voyez* Naule.

OBOLE, *Obolus*, Ὀβολός, piece de monnoie Attique, qui faisoit la sixieme partie d'une dragme. L'Obole valoit 20 deniers ; trois Oboles, 60 ; & six Oboles faisoient une dragme. La dragme Attique pesoit 67 de nos grains ; la sixieme partie de

(a) Appian pag. 293.

67 est 11 $\frac{1}{6}$. L'Obole pesoit donc 11 de nos grains plus un 6e. de grain, ensorte que si l'argent étoit à 32 livres le marc, la dragme Attique seroit 1 sol 8 deniers $\frac{5}{6}$, c'est-à-dire, près d'un sol 9 deniers. Mais, comme l'argent est actuellement à 52 livres le marc, l'obole Attique reviendroit à 2 sols 5 deniers. Le docteur Brerewood estime la dragme d'Athenes environ 15 sols de notre monnoie, ce qui revient à notre même calcul.

Le terme d'Obole est tiré du mot Grec Ὀβολὸς, qui s'étoit fait de Ὀβελὸς, *veru*, broche, aiguille; & cette monnoie avoit pris ce nom, parce qu'elle étoit marquée d'une espece d'aiguille. La figure en étoit ronde comme celle des dragmes & des didragmes.

L'Obole, chez les Siciliens, étoit le poids d'une livre, & même une espece de monnoie.

Chez les Hébreux, c'étoit la vingtieme partie du sicle. *Siclus viginti Obolos habet*. L'Hébreu lit : *Le sicle vaut vingt gérahs*. Le gérah est la plus petite des monnoies Hébraïques. Elle vaut un sol, sept deniers, $\frac{15}{32}$ de deniers de notre monnoie.

OBOTH, *Oboth*, Ὠβὼθ, (*a*) un des campemens des Hébreux dans le désert. De Phunon ils allerent à Oboth, & d'Oboth à Jé-Abarim. Ptolémée parle de la ville d'Oboda ou Éboda, qui est la même qu'Oboth, dans l'Arabie Pétrée. Pline & Étienne de Byzance en parlent aussi. Étienne de Byzance l'attribue aux Nabathéens; & Pline, aux Helmodéens, peuple d'Arabie. C'est à Oboth que l'on adoroit le dieu Obodos, que Tertullien joint à Dusarès, autre Roi de ce païs.

OBRIMÆ FONTES, (*b*) les fontaines d'Obrima, lieu de l'Asie mineure, près du bourg nommé Aporidos Comé, dans la Phrygie. Il est fait mention des fontaines d'Obrima dans Tite-Live.

OBRIMO, *Obrimo*, un des surnoms donnés à Proserpine.

OBSÉCRATION, *Obsecratio*, (*c*) figure de Rhétorique, par laquelle l'Orateur implore l'assistance de Dieu ou de quelqu'homme.

Cicéron fait un admirable usage de cette figure dans la Harangue pour le roi Déjotarus, lorsqu'il dit à Jules César : *Per dexteram te istam oro, quam regi Dejotaro, hospes hospiti porrexisti; istam, inquam, dexteram, non tam in bellis neque in prœliis, quàm in promissis & fide firmiorem.*

Virgile dit de même :

Quod te per cœli jucundum lumen & auras,
Per genitorem oro, per spem surgentis Iuli,
Eripe me his, invicte, malis.

(*a*) Numer. c. 21. v. 10. c. 33. v. 43. Tom. I. pag. 340.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*c*) Cicer. pro Reg. Dejotar. c. 8. Virg. Æneid. L. VI. v. 363. & seq.

OBSECRATIONS, *Obsecrationes*, (a) nom que les Romains donnoient aux prieres & aux sacrifices, que le Sénat ordonnoit dans des tems de calamité. Ceux, qui avoient soin de les faire exécuter, étoient les Duumvirs, que l'on avoit créés pour cela, & c'étoit surtout alors qu'on ordonnoit des Lectisternes, qui se faisoient par l'ordre des Magistrats nommés *Quindecemviri sacris faciendis*.

OBSEQUES, *Obsequia*, derniers devoirs ou services, qu'on rend à un mort. On trouvera, sous le mot funérailles, la pratique de cette cérémonie chez plusieurs peuples du monde. » Je ne crois pas, dit Lucien, » après en avoir fait la peinture, que les monumens, les » colomnes, les pyramides, les » inscriptions & les oraisons » funebres à la mémoire des » défunts, puissent leur servir » là-bas d'attestations valables » de vie & de mœurs. »

La pompe des Obseques regarde la coutume ou la consolation des vivans, & jamais le besoin des morts. Criton demandoit à Socrate comment il vouloit être enterré. *Comme vous voudrez* répondit-il, *ou comme vous pourrez, rien ne m'est plus indifférent.*

La religion Chrétienne a eu raison de réprimer en plusieurs lieux la dépense des Obseques; car, comme le remarque l'Auteur de l'esprit des loix, qu'y a-t-il de plus naturel que d'ôter la différence des fortunes dans une chose & dans les momens qui égalisent toutes les fortunes.

OBSIDIONALE [Couronne], *Corona Obsidionalis*, (b) Couronne qui s'accordoit pour récompense à celui qui avoit obligé les ennemis de lever le siege d'une ville ou d'un camp, qu'ils assiégeoient. Elle n'étoit composée que de gazon, selon Pline. Cet Auteur ajoute que les autres Couronnes avoient été souvent données, soit par les Généraux, soit quelquefois même par le Sénat. Mais, celle de Gazon n'étoit jamais accordée qu'au sortir de quelque péril éminent, où une armée s'étoit trouvée engagée; ni donnée à aucun Général qu'elle ne lui eût d'abord été déférée par l'armée qu'il avoit tirée du danger.

Pline nous apprend ensuite que cette Couronne se faisoit avec le gazon même qui étoit trouvé sur le lieu où l'action s'étoit passée, & qu'on la nommoit Obsidionale, parce qu'on la donnoit au Général qui avoit délivré des troupes assiégées par l'ennemi.

Enfin, cet Historien, rapportant les noms de quelques Généraux en petit nombre, qui avoient reçu cet honneur, met

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 221.

(b) Plin. T. II. p. 267, 268.

en ce rang Q. Fabius Maximus. Sur quoi il obſerve que malgré le ſervice ſignalé qu'il avoit rendu à ſa patrie pendant ſa Dictature, en ſauvant une partie de l'armée commandée par M. Minucius Rufus, il ne fut pas néanmoins alors honoré de cette Couronne, ne l'ayant obtenue que quand il eut chaſſé Annibal d'Italie. Mais, il l'obtint avec les circonſtances les plus glorieuſes, car elle lui fut déférée, non-ſeulement par le Sénat & par le peuple, mais par toute l'Italie, & miſe ſur ſa tête, en quelque maniere, dit l'Hiſtorien, par les mains mêmes de l'Empire.

OBSQUES, *Obſci. Voyez* Oſques.

OBSTINATION, *Pertinacia*, (*a*) Divinité qui paſſoit pour être fille de la Nuit.

OBUCOLA, *Obucola*, (*b*) Ὀϐούκολα, ville d'Eſpagne dans la Bétique, ſelon Ptolémée. Elle eſt nommée Obulcula dans Pline, & Obucula dans l'itinéraire d'Antonin, ainſi que dans Hirtius Panſa. Le nom d'Obucula ſe trouve ſur deux routes différentes, l'une de Séville à Mérida, & l'autre de Séville à Cordoue.

Les manuſcrits varient beaucoup pour l'orthographe de ce nom dans l'Itinéraire. Les uns portent Obucula; d'autres écrivent autrement; mais, la premiere maniere eſt la plus commune.

Il eſt bon de remarquer que cette ville ne ſçauroit être l'Obolcola d'Appien, s'il eſt vrai que celle-ci étoit dans la Luſitanie; car, celle d'Antonin, étant entre Séville & Cordoue, étoit trop avant dans la Bétique pour pouvoir être attribuée à la Luſitanie.

Rodéricus Carus penſe que c'eſt à préſent il Caſtillo de la Mancloua, château de l'Andalouſie.

OBUCULA, *Obucula. Voyez* Obucola.

OBULTRONIUS SABINUS, *Obultronius Sabinus*, (*c*) un des Queſteurs chargés de la garde du tréſor public, ſous l'empire de Néron. L'an de Jeſus-Chriſt 56, il fut accuſé de procéder avec une dureté exceſſive contre les pauvres citoyens dont les biens avoient été confiſqués. A cette occaſion, l'Empereur ôta le maniment des deniers publics aux Queſteurs, pour en charger de nouveaux Officiers ſous le nom de Préfets ou d'Intendans. La forme de cette adminiſtration a ſouvent changé; car, Auguſte permit au Sénat de choiſir des Préfets pour en prendre ſoin. Dans la ſuite, pour éviter les inconvéniens qui ſont inſéparables de la brigue, on confia au ſort le choix des Prétoriens qui

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 361.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 4. Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. pag. 733.

(*c*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 28. Hiſt. L. I. c. 37. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 272.

devoient en être chargés. Mais, on reconnut bientôt que le hazard faisoit tomber ces emplois à des gens peu propres à les exercer. C'est pourquoi, l'empereur Claude les rendit aux Questeurs, & leur promit les charges sans qu'ils fussent obligés de les briguer, afin de les engager à s'acquitter de leur emploi avec autant de sévérité que d'exactitude, lorsqu'ils ne craindroient plus de se faire des ennemis. Mais, comme la Questure étoit la premiere des Magistratures, & que par cette raison l'âge & l'usage manquoient à ceux qui se trouvoient chargés d'un emploi si important, Néron le donna à des Prétoriens d'une expérience consommée.

Parmi les meurtres qui conduisirent Galba sur le trône, Tacite compte celui d'Obultronius Sabinus.

O C

OCALÉE, *Ocalea*, *Ocalee*, Ὠκαλέη, (a) ville de Grece dans la Béotie. Elle a été célébrée par Homere, qui en compte les habitans parmi ceux qui s'embarquerent pour le siege de Troie. Pline met Ocalée, sur la côte, au-dessous de Thebes.

Strabon est celui qui nous apprend le plus de détails de cette ville. » Ocalée est, dit» il, à distance égale d'Ha» liarte & d'Alalcomene, à » trente stades de l'une & de » l'autre. Elle est baignée par » une petite riviere du même » nom. » Quelques lignes plus bas, Strabon range cette ville au nombre de celles qui étoient à l'entour du lac Copaïs.

OCCASION, *Occasio*, (b) déesse que l'on considéroit comme celle qui présidoit au moment le plus propre à réussir dans quelque chose. Les Grecs en faisoient un Dieu qu'ils nommoient Καιρός, parce que ce mot, qui signifie Occasion, est masculin parmi eux. Le poëte Ion de l'isle de Chio disoit que ce Dieu étoit le plus jeune des enfans de Jupiter. Les Éléens lui avoient érigé un autel.

On représentoit pour l'ordinaire l'Occasion sous la figure d'une femme nue & chauve par derriere, n'ayant de chevelure que par le devant de la tête. Elle avoit un pied en l'air, & l'autre sur une roue, un rasoir d'une main, & un voile de l'autre. Posidippe, poëte Grec, avoit fait une description ingénieuse de l'Occasion, dans une de ses Epigrammes. Ausone l'a imité dans sa douzieme Épigramme.

OCCATOR, *Occator*, Dieu qui présidoit au travail de ceux qui hersent la terre à la campagne, pour en rompre les mottes, & la rendre unie. *Occare* veut dire herser, d'où vient le nom de ce Dieu; car,

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 8. Plin. T. I. p. 198. Strab. p. 410.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 232.

les Payens donnoient à leurs fausses Divinités des noms pris des choses dont ils leur attribuoient l'intendance. Ainsi, pour les Sarcleurs, ils avoient un Dieu qu'ils appelloient Sarritor; pour ceux qui semoient, ils en avoient un autre, qui s'appelloit Sator; & ainsi de plusieurs autres.

OCCIA, *Occia*, (*a*) célebre, vestale, qui, pendant cinquante-sept ans, remplit les fonctions de ce Sacerdoce, avec une grande réputation de sagesse & d'intégrité.

OCCIDENT, *Occidens*, à quoi l'on sous-entend le mot *sol*, soleil couchant. On appelle ainsi en Géographie la partie de l'horison où le soleil se couche, ou paroît se coucher. Ce mot a plusieurs degrés d'étendue qui en changent la signification; & comme ce que nous dirons de l'Occident, peut s'appliquer à l'orient, nous joindrons dans cet article, ce qui convient également à tous les deux.

L'Occident vrai est le point de l'horison, où le soleil semble se coucher dans le tems des équinoxes.

De même l'orient vrai est celui où il se leve dans la même saison. Ces deux points sont ceux où l'horison est coupé par l'Équateur. Celui qui est du côté de l'orient, est appellé point du vrai orient ou orient Équinoxial. Celui de l'Occident se nomme point du vrai occident Équinoxial.

Aussi-tôt que le soleil est dans l'Équateur, il avance vers le nord ou vers le midi, & s'en éloigne de jour en jour jusqu'à la distance de vingt-trois degrés trente minutes. Deux cercles, que l'on conçoit passer par les points qui terminent cette distance, sont ce qu'on appelle les Tropiques. Leur nom vient de ce que le soleil, étant arrivé à l'un des Tropiques, s'y arrête, & s'en retourne vers l'Équateur, & de-là vers le Tropique opposé.

Le tems de l'année où le soleil est dans l'Équateur, s'appelle l'Équinoxe, & alors les jours & les nuits sont d'une égale grandeur, qui est de douze heures; le lever & le coucher marquent alors l'orient vrai & l'Occident vrai. Cela arrive deux fois l'année, à l'équinoxe du printems, & à l'équinoxe de l'automne.

Le tems de l'année, où le soleil s'arrête à l'un des deux Tropiques, s'appelle Solstice. Ces deux Tropiques sont distingués par des noms convenables aux saisons que le soleil produit quand il s'en approche. Le Tropique qui est vers le pole septentrional, s'appelle le Tropique d'été, parce que nous avons cette saison quand le soleil y arrive. On appelle Solstice d'été le tems auquel le soleil s'y arrête; & alors nous avons les plus grands jours de

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 86.

l'année. Le Tropique qui eſt vers le Pole méridional, s'appelle le Tropique d'hiver, parce qu'alors le ſoleil eſt auſſi éloigné de nous qu'il peut l'être, ce qui nous donne l'hiver. On appelle Solſtice d'hiver, le tems auquel le ſoleil s'arrête à ce Tropique, & alors nous avons les plus courts jours de l'année.

Les points Solſticiaux, c'eſt-à-dire, les points où le ſoleil ſe leve & ſe couche dans le tems du Solſtice, donnent deux ſortes d'orient & deux ſortes d'Occident, également éloignés de l'orient vrai ou de l'Occident vrai.

Le point où ſe leve le ſoleil pendant le Solſtice d'été, s'appelle l'orient d'été. Celui où il ſe couche le même jour, s'appelle couchant d'été ou l'Occident d'été. Ils ſont l'un & l'autre à vingt-trois degrés trente minutes au nord du point du véritable orient ou du véritable Occident. Le point où ſe leve le ſoleil durant le ſolſtice d'hiver s'appelle l'orient d'hiver. Celui où il ſe couche le même jour, s'appelle le couchant d'hiver ou l'Occident d'hiver. Ils ſont l'un & l'autre à vingt-trois degrés trente minutes au midi du vrai orient, ou du vrai Occident. Il s'enſuit qu'il y a ſur l'horiſon un arc de quarante-ſept degrés de diſtance de l'orient d'hiver à celui d'été, & autant de l'Occident d'été à celui de l'hiver.

Les Géographes, trouvant cette expreſſion commode, s'en ſervent, lorſqu'ils voyent qu'un lieu n'eſt pas à l'orient vrai, ou à l'Occident vrai d'un autre lieu. Ils diſent alors à l'orient d'été ou d'hiver, ou bien au couchant d'hiver ou d'été. Mais, il ne faut jamais prendre cette expreſſion à la rigueur; car, outre qu'il n'arrive preſque jamais que pour s'en ſervir ils examinent ſi entre ce prétendu orient d'été & l'orient équinoxial il ſe trouve un angle de vingt-trois degrés & demi, il y a une autre raiſon priſe de la rondeur de la terre, qui rend ce calcul difficile. Il ſuffira de l'indiquer ici ſans l'approfondir.

L'inclinaiſon du globe vers les poles de la terre, cauſe une aſſez grande variété dans l'expoſition des différentes parties de la terre à la lumiere du ſoleil. De-là vient cette diverſité pour la durée des plus longs jours, entre les lieux ſitués ſous un même Méridien; c'eſt ce qui regle l'étendue & les bornes des climats. Quiconque fera réflexion ſur cette différence de la longueur des jours, comprendra que l'Orient d'été & l'Orient d'hiver ne peuvent avoir une meſure commune qui puiſſe ſervir à tous les climats également.

Cette raiſon demanderoit une diſcuſſion plus étendue, pour être miſe à la portée de certains lecteurs, qui n'ont que peu de connoiſſance du ſyſtême des ſaiſons, & de ce qui les produit, mais ce n'eſt pas ici le

lieu de nous étendre sur cette matiere. Cela suffit à ceux qui ont étudié les principes de la Géographie astronomique. Il paroît qu'on ne fait pas assez de réflexion sur la différence que la variété des climats doit mettre nécessairement entre l'orient d'été dans un climat, & l'orient d'été dans un autre. Outre l'abus que nous avons dit, qui est commun aux Géographes de se servir de cette façon de parler sans aucune exactitude, c'en est une autre de l'employer également sous le cercle Polaire ou sous l'Équateur.

Il y a moins de risque de se tromper en déterminant le rapport par un des trente-deux rhumbs de vent, pourvu que sur le terrein on ait égard à la déclinaison de la boussole, ou que sur la carte on tienne compte de la projection des Méridiens, ou de la courbure des paralleles. Baudrand, Corneille & autres, disent souvent au nord, au midi, à l'orient ou à l'orient d'été, d'hiver, au couchant, ou au couchant d'été, d'hiver, sans s'embarrasser d'une certaine justesse. Qu'une place soit au nord-quart, au nord-est, &c., ils disent au nord, c'est mal parler. Quand on sçait combien elle differe du vrai nord, il faut l'exprimer, sinon se servir d'une expression qui n'induise point en erreur; par exemple, on peut dire au nord oriental, ou au nord Occidental. Si l'autre ville est par rapport à celle-ci plus près de l'orient que du nord, alors il faudra dire à l'orient septentrional; & ainsi des autres points cardinaux. C'est une façon de parler plus vraie.

On entend quelquefois par Occident en général, tout ce qui est au couchant du Méridien d'un lieu, depuis un pole jusqu'à l'autre. Cet Occident est plus astronomique que géographique. Il en est de même de l'orient.

Il n'y a ni orient ni Occident que relativement, & par rapport à tel ou à tel autre païs. Ce qui est orient à un égard, est Occident à un autre. La Perse est orient pour la Turquie, & Occident pour l'Indoustan. Il en est de même pour quelque païs, ou quelque mer que ce soit. Nous appellons océan oriental, la mer qui baigne la Chine & le Japon, & où sont les Philippines, parce qu'il est à l'extrêmité orientale de notre Hémisphere. Mais, ce même océan oriental est océan Occidental pour les peuples de l'Amérique le long de la mer du sud, dont il est la partie Occidentale.

Les Italiens disent Ponente, pour désigner le couchant & l'Occident. Les Allemands, les Hollandois, les Anglois écrivent West, mais avec des prononciations différentes. Les Allemands & les Hollandois prononcent le w comme notre v François, & les Anglois prononcent cette même lettre comme notre diphthongue *ou*; &

c'est d'eux que nous avons pris la coutume de dire ouest, terme employé par les gens de mer, & dans le style de navigation, pour désigner l'Occident équinoxial.

OCCIDENT, *Occidens*, terme de Géographie, qui s'applique aux païs situés au coucher du soleil par rapport à d'autres païs ; c'est ainsi qu'on appelloit l'empire d'Allemagne l'empire d'Occident par opposition à l'empire d'Orient qui étoit celui de Constantinople. L'église Romaine s'appelle l'église d'Occident, par opposition à l'église Grecque; &c. Les François, les Espagnols, les Italiens, &c. sont appellés des nations Occidentales à l'égard des Asiatiques, &c.

OCCUPATION, figure de Rhétorique, qui consiste à prévenir une objection que l'on prévoit, en se la faisant à soi-même & en y répondant. M. Fléchier a mis cette figure en usage dans cet endroit de l'oraison funebre de M. de Turenne. » Quoi donc n'y a-t-il » point de valeur & de générosi» té chrétiennes? L'Écriture qui » commande de se sanctifier, ne » nous apprend-elle pas que » la piété n'est point incom» patible avec les armes? ... Je » sçais, Messieurs, que ce n'est » pas en vain que les Princes » portent l'épée; que la force » peut agir quand elle se trou» ve jointe avec l'équité; que » le Dieu des armées préside » à cette redoutable justice, » que les Souverains se font » à eux-mêmes; que le droit » des armes est nécessaire pour » la conservation de la société; » & que les guerres sont per» mises, pour assurer la paix, » pour protéger l'innocence, » pour arrêter la malice qui » se déborde, & pour retenir » la cupidité dans les bornes de » la justice. »

On nomme ainsi cette figure du mot Latin *occupare*, occuper, s'emparer, parce qu'elle sert à s'emparer, pour ainsi dire, de l'esprit de l'Auditeur. On l'appelle autrement préoccupation.

OCÉAN, *Oceanus*, Ὠκεανὸς, nom que l'on donne à cette immense étendue de mer qui embrasse les grands continens du globe que nous habitons. Les Grecs nous ont donné le mot *Océan*, formé d'Ὠκέως, *celeriter*, rapidement, & de ναίω, *fluo*, je coule.

On dit la mer simplement pour signifier la vaste étendue d'eaux qui occupent une grande partie du globe. L'Océan a quelque chose de plus particulier, & se dit de la mer en général par opposition aux mers qui sont emfermées dans les terres. L'Océan n'environne pas moins le nouveau monde que l'ancien; mais, dans les mers resserrées dans de certains espaces de terre, le nom d'Océan ne convient plus.

L'Océan lui-même se partage en diverses mers, non qu'il soit divisé par aucune borne,

comme des mers enfermées entre des rivages, & où l'on entre par quelques détroits, mais parce qu'une aussi grande étendue de mer que l'Océan, étant parcourue par des navigateurs qui ont besoin de distinguer en quel lieu ils se sont trouvés, on a imaginé des parties que l'on distingue par des noms plus particuliers.

Mais, en général, plusieurs Géographes ont divisé l'Océan principal en quatre grandes parties, dont chacune est appellée aussi Océan, & qui répondent aux quatre continens ou grandes isles de la terre, telles sont :

1°. L'Océan atlantique, qui est situé entre la côte occidentale du vieux monde, & la côte orientale du nouveau. On l'appelle aussi Océan occidental, parce qu'il est à l'occident de l'Europe. L'Équateur le divise en deux parties, dont l'une est contiguë à l'océan Hyperboréen, & l'autre à la mer Glacée ou mer Méridionale.

2°. L'Océan pacifique, ou grande mer du sud, qui est située entre la côte occidentale d'Asie & d'Amérique, & s'étend jusqu'à la Chine, & aux isles Philippines.

3°. L'océan Hyperboréen ou septentrional, qui environne le continent Arctique.

4°. L'océan Méridional, qui regne autour du continent Méridional, & dont l'océan Indien fait partie.

D'autres Géographes divisent aussi l'Océan principal en quatre parties de la maniere suivante. L'Océan atlantique, selon eux, en fait une partie; mais, ils ne l'étendent pas au-delà de l'Équateur, où ils font commencer l'océan Éthiopique. Ils comptent aussi avec nous l'Océan pacifique, & ils y ajoutent l'océan Indien; mais, nous avons plus d'égards dans notre division aux quatre grands continens. Quelques-uns ne le divisent qu'en trois parties; sçavoir, l'Atlantique, le Pacifique & l'Indien ; mais, alors ils donnent plus d'étendue à l'Océan pacifique. Chacun peut s'attacher à la divison qui lui semblera la meilleure; cela n'est pas fort important, car cette division n'est point faite par la nature même, c'est l'ouvrage de l'imagination seule.

L'Océan dans son étendue continuée environne toute la terre & toutes ses parties. Sa surface n'est interrompue nulle part par l'interposition de la terre ; il y a seulement des endroits où la communication ne se fait que par des trajets plus étroits.

La vérité de cette proposition ne peut se prouver que par l'expérience qu'on a acquise principalement en navigeant autour de la terre ; ce qui a été plusieurs fois entrepris & exécuté heureusement; d'abord par les Espagnols sous le capitaine Magellan, qui a découvert le premier le détroit auquel il a donné son nom; ensuite par

les Anglois, sçavoir, par François Drak, Thomas Cavendish & autres; & postérieurement par les Hollandois, &c.

Les Anciens n'ont jamais douté que l'Océan ne fût ainsi continué; car, ils supposoient que l'ancien monde étoit élevé au-dessus des eaux qui l'environnoient de toutes parts; quelques-uns même ont cru qu'il étoit flottant. Mais, quand on eut découvert l'Amérique, qui a beaucoup d'étendue du nord au sud, & qui semble interrompre la continuité de l'Océan, & que l'on eut trouvé les continens Arctique & Antarctique, alors on commença à changer de sentiment; car, on s'imagina que l'Amérique étoit jointe à quelque partie du continent Méridional, ce qui n'étoit pas sans vraisemblance, de même que la plupart de nos Géographes modernes supposent que l'Amérique méridionale est jointe au Groënland. Si ces deux conjectures eussent été justes, il s'en seroit suivi à la vérité que l'Océan n'environnoit pas toute la terre; mais, Magellan a levé tous les scrupules, & écarté tous les doutes à cet égard, en découvrant, en 1520, les détroits qui séparent l'Amérique d'avec le continent du sud, & qui joignent l'océan Atlantique avec la mer Pacifique. Ainsi, ce que les Anciens avoient supposé par une mauvaise forme de raisonner, l'expérience nous a démontré que c'est une vérité certaine. On en peut dire autant de l'Afrique, car les Anciens supposoient sans hésiter qu'elle étoit bornée au sud par l'Océan, & qu'elle ne s'étendoit pas si loin au-delà de l'Équateur, ce qui s'est trouvé exactement vrai; mais, quand les Portugais eurent navigé le long de la côte occidentale d'Afrique, & découvert qu'elle s'étendoit bien au-delà de l'Équateur, on douta alors si on pouvoit en faire le tour, de maniere à pouvoir y trouver un passage pour aller aux Indes; c'est-à-dire, si l'Afrique s'étendoit bien loin au midi, & si elle étoit entourée de l'Océan. Mais, Vasco de Gama leva encore ce doute; car, en 1494, il côtoya d'abord la partie la plus Méridionale du promontoire d'Afrique, appellé le Cap de bonne Espérance; nom qui lui fut donné par Jean II, roi de Portugal, en 1494, lorsque Barthelemi Diaz, qui d'abord en revint, quoiqu'il n'eût pas doublé ce Cap, faute de provisions, & à cause des tems orageux, lui eût donné une description détaillée de l'état tempestueux & orageux de la mer auprès de ce Promontoire.

OCÉAN, *Oceanus*, Ὠκεανός, (*a*) dont on a jugé à propos de faire une Divinité.

(*a*) Hesiod. Deor. Générat. v. 132. *& seq.* v. 337. *& seq.* Homer. Iliad. L. XIV, v. 300. *& seq.* Diod. Sicul. p. 8, 11. Pauf. pag. 63. Just. L. XII. c. 16. Virg. Georg. L. IV. v. 380. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p.

L'Océan tenoit à juste titre la place du premier Dieu des Eaux, puisqu'il en contient le plus grand amas, & qu'ils les communique aux autres mers & à toute la terre, par cette admirable circulation qui y porte par-tout la fécondité.

Les Poëtes qui l'ont personnifié, en ont donné la généalogie, & Hésiode nous apprend qu'il étoit fils du Ciel & de la Terre. » La Terre, dit-il, de » son mariage avec Uranus eut » l'Océan aux gouffres pro- » fonds, & avec lui Cœus & » Creius, Hypérion, Japet, » Rhéa, Thémis, &c. »

Comme ce Poëte joint la génération de l'Océan avec celle de plusieurs personnes qui ont véritablement existé, on seroit porté à croire qu'il s'agit dans cet endroit, non d'une génération purement physique, mais d'une génération naturelle ; & delà on peut croire que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Océan. Par-là on expliqueroit à la lettre 1°. ce que dit Homere, que tous les Dieux tiroient leur origine de l'Océan & de Téthys, parce que véritablement ils eurent un grand nombre d'enfans qui furent mis au rang des Dieux, comme les autres Titans. 2°. Ce que dit le même Poëte, que les Dieux alloient souvent en Éthiopie visiter l'Océan, & prendre part aux fêtes & aux sacrifices qu'on y offroit ; ce qui voudroit dire que tous ceux des Titans, qui, à l'occasion de leurs conquêtes, s'étoient établis en différens endroits, s'assembloient de tems en tems pour aller rendre leurs devoirs à l'Océan dans le lieu où il regnoit. 3°. Ce que l'on raconte de Junon qui avoit été élevée chez l'Océan & Téthys, parce que véritablement Rhéa l'envoya à sa belle-sœur pour qu'elle prît soin de son éducation, & pour la dérober à la cruelle superstition de Saturne. 4°. Ce que dit Eschyle, que l'Océan étoit intime ami de Prométhée, frere d'Atlas ; mais, il faut avouer en même-tems que les Anciens n'ont le plus souvent regardé l'Océan que comme une Divinité naturelle ; & comme son nom, suivant Diodore de Sicile, veut dire mere nourrice, c'est avec raison qu'on a dit qu'il étoit le pere, non-seulement des Dieux, mais de tous les êtres ; ce qui est vrai en ce sens, que l'eau contribue plus seule à la production & à la nourriture des corps, que tout le reste de la nature. En effet, suivant les expériences faites par les Anciens & par les Modernes, un arbre, ou une plante, consument dans leurs accroissemens plusieurs milliers de portions d'eau, contre une de terre.

Ce que les Grecs disoient de l'Océan, les Égyptiens le

182, 194, 196. *& suiv.* T. III. p. 285. T. IV. p. 289. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. T. IV, p. 292. T. V. p. 39. T. VI. p. 292. T. XII. p. 27. *& suiv.* T. XVIII. p. 3.

disoient du Nil, qui parmi eux a porté pendant un tems le nom d'Océan, & peut-être avec plus de raison, puisque c'étoit véritablement dans leur païs qu'avoient vécu les premiers Dieux. » L'Océan, chez les » Égyptiens, dit Diodore de » Sicile, n'est autre chose que » le fleuve du Nil, où ils pré» tendent que les Dieux ont » pris naissance, parce que de » tous les païs du monde, l'É» gypte est le seul qui ait des » villes bâties par les Dieux » mêmes. »

Les Grecs dérivoient le nom d'Océan du mot ὠκὺς, qui marquoit la rapidité de l'eau; ils l'appelloient aussi Βαθυδίνης, parce que son mouvement étoit vif & se faisoit dans le fond même des eaux. Euripide, dans son Oreste, lui donne l'épithete de *Tauriceps*, qui convient également à Neptune & aux fleuves mêmes, tant à cause des vagues agitées qui semblent imiter le mugissement de cet animal, que des branches différentes qui forment les rivieres, qu'on désignoit par des cornes. Ainsi, on dit qu'Hercule avoit arraché une des cornes d'Achéloüs, parce qu'il avoit fait rentrer dans le lit de ce fleuve un des bras qui inondoit l'Étolie.

L'antiquité ne nous a transmis que deux monumens qui représentent l'Océan; l'un est une statue qui a été déterrée à Rome vers le milieu du seizieme siecle, & qui nous fait voir l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, & ayant près de lui un monstre Marin qu'on ne connoît pas; l'autre est une pierre gravée de Beger, sur laquelle ce Dieu est pareillement peint sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes, où sont dans le lointain quelques vaisseaux.

C'est ici le lieu de dire un mot de ces fréquens voyages qu'Homere fait faire aux Dieux chez l'Océan, où ils alloient passer douze jours dans la bonne chere & les festins. Ce Poëte veut nous parler en cette occasion de la piété des peuples, & en particulier d'une ancienne coutume de ceux qui habitoient sur les bords de l'océan Atlantique, & qui célébroient dans une certaine saison de l'année des fêtes solemnelles, pendant lesquelles ils portoient en procession la statue de Jupiter & de leurs autres Dieux, leur offroient des sacrifices, & faisoient de grands festins, ce qui duroit douze jours. Pausanias, parlant de ceux des Éthiopiens qui habitoient la ville de Méroé & les plaines voisines, & qui passoient pour les plus justes de tous les hommes, dit qu'on croyoit que c'étoit chez eux que le soleil tenoit sa table; & ce fut sans doute de cette table & de ces festins que les Grecs, & ensuite les Romains, prirent l'usage de servir des tables devant les statues de leurs Dieux, cérémonie qu'ils nommoient Lectisterne.

Nous sçavons que ceux, qui ramenent à l'allégorie toutes les anciennes fictions, prétendent qu'Homere a voulu nous apprendre par celle-ci, que le soleil & les planetes dont les Dieux portoient les noms, se nourrissoient des vapeurs de l'Océan, mais avoit-il pensé là-dessus comme le philosophe Cléanthe?

Quoi qu'il en soit, la fable de l'Océan est très-obscure, & ce qui y a apporté tant de confusion, c'est qu'on y a mêlé l'histoire avec la physique & qu'on a regardé l'Océan tantôt comme un prince Titant, tantôt comme le grand amas d'eaux qui porte son nom. Les Anciens ont débité à ce sujet bien des choses, qu'il seroit également ridicule de rapporter toutes à l'histoire, ou toutes à la physique. On doit penser de même des enfans qu'on donne à l'Océan, & qu'il eut, dit-on, de Téthys sa femme & sa sœur, puisqu'on met de ce nombre nonseulement les fleuves, les Nymphes & les fontaines, mais encore la plupart des personnes qui avoient regné ou habité sur les côtes de la mer, comme Protée, Æthra, femme d'Atlas, Persé, mere de Circé, & plusieurs autres.

L'antiquité, dit M. l'abbé Banier, nous apprend peu de choses, touchant le culte de l'Océan. Justin est celui des Anciens qui en a parlé le plus clairement, lorsqu'il a dit qu'Alexandre, étant retourné à ses vaisseaux, fit des libations à l'Océan, en le priant de lui accorder un heureux retour dans sa patrie. Aristée étant allé trouver sa mere dans les grottes du fleuve Pénée, cette Nymphe, après avoir appris le sujet qui l'avoit amené, offre un sacrifice à l'Océan auteur de tous les êtres; mais, le sacrifice ne consiste qu'en de simples libations. Elle épancha, trois fois, dit Virgile, la liqueur sur les brasiers de l'autel, & trois fois une flamme éclatante sortit du feu sacré, & s'éleva jusquà la voûte.

OCÉANIDES, *ou* OCÉANITES, *Oceanides*, *Oceanites*, (a) Ὠκεανῖναι, Nymphes, filles de l'Océan & de Téthys. On en compte jusqu'à trois mille, au rapport d'Hésiode. Voici les noms des plus connues: Pitho, Admete, Ianthe, Électre, Doris, Prymno, Uranie, Hippo, Clymene, Rhodie, Callirrhoé, Zeuxo, Clytie, Idyie, Pasithoé, Plexaure, Galaxaure, Dione, Mélobosis, Thoé, Polydore, Cerceis, Pluto, Perseis, Ianire, Acaste, Xanthe, Pétrée, Ménestho, Europe, Métis, Eurynome, Télestho, Crisie, Asie, Calypso, Eudore, Tyché, Amphiro, Ocyroé, & Styx.

OCÉANIS, *Oceanis*, (b) Ὠκεανίς, l'une des trois plus

(a) Hesiod. Deor. Generat. v. 348. & *seq*. Vir. Georg. L. IV. v. 341. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 72.

(b) Diod. Sicul. p. 221.

grandes villes de l'isle de Panchaïe.

OCÉANITES, *Oceanitæ*, (*a*) Ὠκεανῖται, peuple de l'isle de Panchaïe, qui habitoit le mont Olympe Triphylien.

OCÉANITES. *Voyez* Océanides.

OCÉANUS, *Oceanus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

OCELLATA, *Ocellata*, (*b*) nom commun à deux sœurs vestales, qui furent condamnées à mort par l'empereur Domitien. On leur laissa cependant le choix des voies qu'elles voudroient prendre pour sortir de la vie.

OCÉLUM, *Ocelum*, Ὤκελον, (*c*) ville de la Gaule dont il est fait mention dans le premier livre des commentaires de Jules César, comme d'une position à l'extrêmité de la Province citérieure, ce qu'il faut entendre de la maniere dont usoient du terme de Province citérieure les Romains, pour qui la Gaule étoit Transalpine. On trouve également Océlum dans Strabon, qui dit que c'est là que le païs de Cottius se termine. Cluvier, Samson, M. de Valois, placent Océlum à Exilles; d'autres veulent que ce soit Oulx. Ces deux lieux sont entre Sézane & Suse, sur une route, où aucun des anciens Itinéraires, qui néanmoins se réunissent tous pour décrire cette route fort en détail, ne connoît Océlum. Le nom d'Exilles est *Exiliæ*, & celui d'Oulx est *Ultium*, dans des lettres de Cunibert, évêque de Turin, de l'an 1165 ou environ, que Gabriel Pennot, auteur d'une histoire de Chanoines réguliers, a rapportées. Outre que ces noms d'*Exiliæ* & d'Ultium ne rendent point celui d'Océlum, il faut observer que les lieux ainsi nommés étant renfermés entre l'*Alpis Cottia* & *Segusio*, Suse, qui étoit la résidence de Cottius, ne font point l'extrêmité de l'État de ce Prince, & par conséquent ne peuvent représenter Océlum, qui terminoit cet État, selon le témoignage de Strabon.

M. d'Anville, dans un ouvrage sur l'Italie, a fait voir qu'Océlum devoit être Uxeau, situé dans la vallée de Pra-Gelas & de Cluson, qui conduit dans la plaine de Pié-Mont par Pignerol. Le nom d'Océlum, ou Ocellum, en appuyant sur les consonnes, comme dans l'Anonyme de Ravenne, est le même qu'Uxellum, qui, dans la langue des Celtes, désigne un lieu fort élevé, ainsi qu'il est employé dans le nom d'Uxellodunum. Or, c'est précisément sous le nom d'Uxellum, qui nous représente Océlum, qu'il est fait mention d'Uxeau, dans l'acte de fondation de l'abbaye de Pignerol, par Adelaïde, fem-

(*a*) Diod. Sicul. p. 221.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 11.

(*c*) Cæs. de Bell. Gall. p. 12. Strab. pag. 179. Notice de la Gaule par M. d'Anville. pag. 500, 501.

d'Odon, comte de Suse, sous l'an 1064, & qui est rapporté par Guichenon, dans l'histoire de la maison de Savoie.

OCÉLUM, *Ocelum*, Ὄκελον, (*a*) ville d'Espagne, dans la Tarragonnoise, au païs des *Callaïci Lucensii*. Ce pourroît être l'Ocilis d'Appien.

OCHA, *Ocha*, (*b*) sœur du roi Artaxerxe Ochus. A la qualité de sœur elle joignoit celle de belle-mere d'Artaxerxe Ochus, car ce Roi avoit épousé sa fille. Malgré cela, il eut l'inhumanité de la faire enterrer toute vive.

OCHÉSIUS, *Ochesius*, (*c*) Ὀχήσιος, fut pere de Périphas, le plus vaillant & le plus fort des Étoliens.

OCHOZATH, *Ochozath*, Ὀχοζάθ, (*d*) ami d'Abimélech, roi de Gérare, vint avec ce Prince & Phicol, Général de son armée, pour faire alliance avec Isaac. Plusieurs interpretes, après le Chaldéen & Saint Jérôme, prennent Ochozath dans un sens appellatif, pour une troupe d'amis qui accompagnoient Abimélech. Les Septante donnent à Ochozath le nom de Paranymphe.

OCHOZIAS, *Ochozias*, (*e*) Ὀχοζίας, fils d'Achab, succéda à son pere au royaume d'Israël; mais, il ne regna que deux ans, partie seul, partie avec son pere Achab, qui l'avoit, dit-on, associé au royaume l'année d'avant sa mort. Ochozias imita l'impiété de son pere, & rendit ses adorations à Baal & à Astarte, dont Jézabel sa mere avoit introduit le culte dans Israël.

L'Écriture dit que le roi Josaphat ayant équipé une flotte à Asiongaber, Ochozias le pria de trouver bon que ses serviteurs allassent avec les siens à Ophir. Josaphat en fit apparemment d'abord assez de difficulté, puisque le troisieme livre des Rois porte qu'il ne voulut pas y consentir. Mais, les Paralipomenes marquent assez qu'enfin il y consentit, puisqu'ils nous apprennent que ces deux Princes ayant ensemble équipé une flotte, pour aller à Tharsis, le Seigneur irrité de l'alliance que Josaphat avoit faite avec ce Roi impie, permit que cette flotte fut fort maltraitée par les vents, de façon qu'elle ne put faire le voyage projetté.

Les Moabites, qui avoient toujours obéi aux Rois des dix Tribus, depuis leur séparation du royaume de Juda, se révolterent après la mort d'Achab, & refuserent de payer le tribut ordinaire. Ochozias n'eut pas le tems ou le pouvoir de les réduire; car, étant alors tombé de la terrasse de sa maison dans la chambre haute qui étoit au-dessous, il se blessa considéra-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6.
(*b*) Valer. Max. L. IX. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 418.
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 842, 843.
(*d*) Genes. c. 26. v. 26.
(*e*) Reg. L. III. c. 22. v. 40. & seq. L. IV. c. 1. v. 1. & seq. Paral. L. II. c. 20. v. 35. & seq.

blement, & il envoya de ses gens à Accaron, pour consulter Béelsébub sur sa maladie. Le prophete Élie alla par l'ordre du Seigneur au-devant de ces gens, & leur dit : » Est-ce » qu'il n'y a point de Dieu » dans Israël, pour aller ainsi » consulter Béelzébub, dieu » d'Accaron ? C'est pourquoi, » voici ce que dit le Seigneur : » Vous ne releverez point du » lit où vous êtes ; mais, vous » mourrez très-certainement. » Ayant dit cela, il s'en alla. Les gens d'Ochozias, étant revenus au Palais de ce Prince, lui dirent ce qui leur étoit arrivé. Ochozias leur demanda quelle étoit la figure & l'habit de cet homme qui leur avoit dit ces choses? Ils répondirent que c'étoit un homme vêtu de poil, & ceint sur les reins d'une ceinture de cuir. C'est Élie de Thesbe, leur répondit-il.

Aussi-tôt il envoya un capitaine de cinquante hommes, avec ses cinquante soldats pour arrêter Élie, & pour le lui amener. Mais, ce capitaine ayant parlé d'une maniere trop impérieuse à l'homme de Dieu, Élie fit descendre le feu du Ciel, qui le dévora avec ses cinquante soldats. Ochozias l'ayant appris, y en envoya un autre qui fut de même consumé par le feu de Ciel avec ses cinquante soldats. Un troisieme étant venu se mit à genoux devant Élie, le supplia de lui conserver la vie & de venir trouver le Roi. L'Ange du Seigneur dit intérieurement au Prophete qu'il pouvoit y aller, & qu'il n'avoit rien à craindre. Élie se leva donc, & alla trouver Ochozias, auquel il répéta ce qu'il avoit dit à ses gens, qu'il ne releveroit point de sa maladie. Il mourut en effet, selon la parole du Seigneur, & Joram son frere regna en sa place vers l'an 892 avant Jesus-Christ.

OCHOZIAS, *Ochozias*, (a) Ὀχοζίας, fils de Joram & d'Athalie, fille d'Amri, succéda à son pere au royaume de Juda, l'an 881 avant Jesus-Christ. On assure qu'Ochozias porta aussi les noms de Joachaz & d'Azarias.

Ce Prince fit le mal devant le Seigneur, car il marcha dans les voies de la maison d'Achab, roi d'Israël, à laquelle il étoit allié, puisque sa mere étoit de cette maison, & que lui-même en avoit pris une femme.

Suivant le quatrieme livre des Rois, Ochozias avoit vingt-deux ans, lorsqu'il commença à regner, & il ne regna qu'un an à Jérusalem. Mais, le second livre des Paralipomenes porte qu'il avoit quarante-deux ans, lorsqu'il commença à regner; ce qui est bien différent du texte du quatrieme livre des Rois, qui ne lui en donne que vingt-deux. Mais, on croit que le

(a) Reg. L. IV. c. 8. v. 24. *& seq.* c. 9. v. 21. *& seq.* Paral. L. II. c. 21. v. 2; 17. c. 22. v. 1. *& seq.*

passage des Paralipomenes est corrompu.

Joram, fils d'Acab, roi d'Israël, étant allé attaquer la ville de Ramoth de Galaad, que les Rois de Syrie avoient prise sur les Rois ses prédécesseurs, y fut dangereusement blessé, & se fit porter à Jezraël, pour s'y faire traiter. Ochozias, ami & parent de Joram, l'accompagna dans cette guerre, & vint ensuite lui rendre visite à Jézraël. Cependant, Jehu, fils de Namsi, que Joram avoit laissé au siege de la forteresse de Ramoth, se souleva contre son maître, & vint pour exterminer la maison d'Achab, suivant l'ordre du Seigneur. Joram & Ochozias, qui ne sçavoient rien de son dessein, allerent au-devant de lui. Jehu tua Joram d'un coup de fleche; Ochozias prit la fuite, mais les gens de Jehu l'atteignirent à la montée de Gaver qui étoit près de Jéblaam & le blesserent mortellement. Cependant, il eut assez de force pour aller à Mageddo, où il mourut. Ses serviteurs, l'ayant mis sur son chariot, le porterent à Jérusalem, où il fut enterré avec ses peres dans la ville de David. Voilà comme la chose est racontée au quatrieme livre des Rois.

Mais, les Paralipomenes racontent la chose un peu différemment. Comme Jehu alloit pour exterminer la maison d'Achab, il trouva les Princes de Juda, & les fils des freres d'Ochozias, qui le servoient, & les tua tous. Cherchant aussi Ochozias, il le trouva caché dans Samarie; & après qu'on le lui eut amené, il le fit mourir. On lui rendit l'honneur de la sépulture, parce qu'il étoit fils de Josaphat, &c.

Pour accorder le récit des livres des Rois avec ceux des Paralipomenes, on peut dire que dans le passage que nous venons de citer, Samarie est mise, non pour la ville, mais pour le Royaume de ce nom. Jehu, ayant appris qu'Ochozias étoit encore dans les terres d'Israël, & qu'il n'avoit pu regagner le païs de Juda, étant demeuré dangereusement malade à Mageddo, le fit apporter en sa présence, & le fit mourir.

OCHRAN, *Ochran*, Ἐχρὰν, (*a*) fut pere de Phégiel, chef de la tribu d'Aser, au tems de la sortie d'Égypte.

OCHUS, *Ochus*, Ὦχος, Ὄχος, (*b*) fleuve d'Asie. Ptolémée nous apprend à ne le point confondre avec l'Oxus; car, entr'autres fleuves qui se perdent dans l'Oxus, il compte l'Ochus & le Dargomane.

Ammien Marcellin, dont la Géographie est ici conforme à celle de Ptolémée, dit que les Bactriens ont sous eux diver-

(*a*) Numer. c. 1. v. 13.

(*b*) Ptolem. L. VI. c. 11. Plin. Tom. I. p. 314. Strab. p. 509, 510, 518. Q. Curt. L. VII. c. 10.

ses nations, que les Tochares surpassent, & que ces peuples sont arrosés de divers fleuves, comme en Italie, parmi lesquels l'Artémis & le Zariaspe, après s'être joints, ainsi que l'Ochus & l'Orgomane, après avoir mêlé leurs eaux dans un même lit, vont se perdre dans l'Oxus.

Les freres Valois remarquent que ce nom Orgomane est dans l'édition d'Augsbourg Dargamane, dans Ptolémée Dargomane, dans l'édition de Rome Orchamone, & dans un manuscrit de la bibliotheque de Colbert Orchomane.

Pline, parlant des Bactriens, dit qu'ils habitent de l'autre côté du mont Paropamise, à l'opposite des sources de l'Indus, & qu'ils sont enfermés par le fleuve Ochus; le P. Harduin l'explique par ces mots *Bactrianam claudit ab occasu*. Selon lui, l'Ochus terminoit la Bactriane au couchant.

Strabon parle aussi du fleuve Ochus; mais, il s'exprime de maniere qu'on ne peut sçavoir ce que c'est. L'Hyrcanie est, dit-il, divisée par l'Ochus & l'Oxus jusqu'à leurs embouchures dans la mer. Il avoit dit plus haut que la contrée Nésée faisoit partie de l'Hyrcanie; il dit ici que cette même Nésée est coupée par l'Ochus. Il poursuit : » Quelques-uns assurent » que l'Ochus entre dans l'O- » xus. Aristobule écrit qu'à la » réserve des fleuves des Indes, » on n'en a point vu de plus » grand que celui-ci dans toute » l'Asie, ce que cet Auteur & » Eratosthene ont pris de Pa- » trocle, & que par son lit » on descend quantité de mar- » chandises des Indes dans la » mer d'Hyrcanie, d'où on les » transporte dans l'Albanie par » le Cyrus, & ensuite par ter- » re jusqu'au pont Euxin. Les » Anciens parlent peu de ce » fleuve Ochus; cependant, » Apollodore, le même qui » a écrit les Parthiques, le » nomme de tems en tems, & » dit qu'il coule auprès des Par- » thes. » Après une digression sur les fables des Historiens d'Alexandre le Grand, Strabon continue ainsi : » Des mêmes » montagnes des Indes d'où » coulent l'Ochus, l'Oxus & » & plusieurs autres fleuves, » coule aussi le Jaxarte, qui, » comme tous les autres, dont » il est le plus septentrional, » a son embouchure dans la » mer Caspienne. » Strabon, dans un autre endroit, s'exprime de la sorte : » En fouissant » auprès de l'Ochus, on trou- » ve, dit-on, une source d'huile. » Les uns disent que l'Ochus » coule par la Bactriane; d'au- » tres disent qu'il coule auprès » de ce païs. Les uns lui don- » nent des embouchures diffé- » rentes de l'Oxus, avec le- » quel ils prétendent qu'il ne » se mêle point du tout, & » qu'il en est même à une assez » grande distance au midi, quoi- » qu'ils se déchargent l'un & » l'autre dans la mer en Hyr-

» canie. D'autres avouent que » ces deux fleuves sont d'a- » bord différens l'un de l'au- « tres, & qu'ils se joignent » ensuite. »

Avec des connoissances aussi incertaines que celles-là, il est difficile de dire ce qu'est l'Ochus aujourd'hui. Cependant, M. de l'Isle, dans son théâtre historique de l'an 400, fait tomber le Zariaspe, le Margus & le Zotale dans un même lit, avant qu'ils entrent ensemble dans l'Oxus. Selon lui, le Zotale est l'Ochus de Strabon, & & le Margus est l'Ochus d'Arrien.

M. d'Anville, dans ses cartes, fait sortir l'Ochus des montagnes qui séparoient la Bactriane de la Margiane. Delà il le conduit au travers de cette derniere province, & ensuite au travers de l'Hyrcanie, sur les frontieres de laquelle l'Ochus rencontre un lac. Au sortir de ce lac, le fleuve traverse le païs des Derbices, & se jette enfin avec l'Oxus dans la mer Caspienne.

Il y en a qui nomment aujourd'hui l'Ochus Obengir; d'autres l'appellent Dihas.

OCHUS, *Ochus*, Ὄχος, Ὦχος, nom que M. d'Anville donne à un fleuve dont il met les sources dans les montagnes de la Sogdiane. Ce fleuve, après en avoir reçu quelques autres, va se perdre au milieu des terres.

OCHUS, *Ochus*, Ὦχος, c'est-à-dire, bâtard, surnom qui a été commun à quelques Princes. Deux Darius l'ont porté, comme on peut le voir en cherchant Darius. Un des Artaxerxes l'a aussi porté. C'est celui dont il est parlé ci-après.

OCHUS, *Ochus*, Ὦχος, (a) fils d'Ataxerxe Mnémon, fut le plus méchant & le plus cruel des Rois de Perse. Il avoit eu trois freres plus âgés que lui, Darius, Ariaspe & Arsame. Darius le premier, déjà désigné Roi par Artaxerxe Mnémon, mais impatient de jouir, avoit été convaincu d'avoir attenté à la vie de son pere, & avoit reçu le châtiment d'un aussi grand crime. Après sa mort, Ariaspe eût été porté au trône par le vœu des peuples, moins parce qu'il étoit l'aîné de ceux qui restoient, qu'à cause de sa bonté & de sa candeur; mais, de fausses menaces qu'Ochus lui faisoit continuellement faire au nom de son pere, l'avoient réduit à un tel désespoir, qu'il s'étoit empoisonné lui-même. Arsame, fils d'une concubine, auroit eu sans doute de foibles prétentions à la Couronne, si sa capacité ne lui eût attiré toute la confiance d'Artaxerxe

(a) Diod. Sicul p. 506, 528, 529, 531. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 1024. *& seq.* Just. L. X. c. 3. Q. Curt. L. III. c. 13. L. VI. c. 2. L. X. c. 5. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. 2. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 409. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 146 Tom. XXI. pag. 45. *& suiv.*

Mnémon. Ochus, pour se débarrasser encore de lui, l'avoit fait assassiner. C'est ainsi que ce Prince s'étoit ouvert le chemin du trône, sur lequel il monta, après la mort de son pere, arrivée l'an 361 avant Jesus-Christ.

Plus la mémoire d'Ataxerxe Mnémon étoit honorée & respectée dans tout l'Empire, plus Ochus croyoit avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouveroit pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la noblesse, dont il venoit de se rendre l'horreur par la mort de ses deux freres. Pour empêcher que cette haine ne lui fît donner l'exclusion, il gagna les eunuques & les autres officiers qui se trouvoient auprès de la personne du Roi, & fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniment des affaires, donnant des ordres, & scellant des décrets au nom d'Ataxerxe Mnémon, comme s'il eût toujours été en vie, & dans un de ses décrets il se fit proclamer Roi par-tout l'Empire, toujours par ordre d'Atarxerxe Mnémon. Après avoir gouverné ainsi près de dix mois, se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son pere, & monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'Ochus. Selon Diodore de Sicile, on lui attribua le nom d'Artaxerxe, parce que son pére ayant regné avec beaucoup de gloire, de tranquillité & de bonheur, ses sujets voulurent conserver sa mémoire dans la personne de ses successeurs, & les obligerent à porter le même nom que lui. Mais, pour ce qui est d'Ochus, ils furent bien trompés dans leurs espérances, comme ses actions le firent bientôt connoître.

En effet, ce Prince ne fut pas plutôt parvenu au trône, que trop certain de l'aversion que les Perses avoient conçue pour lui, il crut ne pouvoir s'y maintenir que par les meurtres dont il remplit en peu de tems son Palais & tout l'Empire. La naissance, le rang, la proximité, le sexe, l'âge même ne mirent personne à couvert de ses fureurs. On raconte qu'il fit enterrer toute vive sa propre sœur; & qu'ayant fait enfermer dans une espece de cour les quatre-vingts fils d'un de ses oncles, avec leur pere, il les fit tous mourir à coups de fleches. Cet oncle est apparemment le pere de Sisygambis, mere de Darius Codoman. Car, Quinte-Curse nous apprend qu'Ochus avoit fait massacrer quatre-vingts freres de Sisygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'Empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la noblesse qu'il pouvoit soupçonner être tant soit peu mécontent.

Ochus ne tira pas cependant

de ses cruautés tout le fruit qu'il en espéroit. Loin d'avoir étouffé ou prévenu les révoltes, il les vit éclater plus que jamais de toutes parts. Prideaux a même cru que le soulevement général des provinces de l'Asie mineure, que Diodore de Sicile place sous la derniere année du regne de son pere, devoit être reporté sous le sien. On n'ignore pas que quelques Historiens ont transposé des faits d'un tems à un autre pour avoir occasion de débiter des fables. Cependant, nous n'oserions adopter ici l'opinion de ce sçavant Anglois, qui ne paroît soutenue que par des raisons de convenance, sans aucune autorité précise. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart de ceux qui s'étoient soulevés contre Artaxerxe Mnémon, ou persisterent dans leur révolte, ou se révolterent de nouveau contre Ochus. Un Auteur contemporain nous apprend que de la plupart de ses peuples, les uns ne lui obéissoient qu'à regret, les autres lui refusoient ouvertement l'obéissance; que les villes mêmes qui lui avoient été cédées par des traités, s'étoient soustraites à sa domination, & qu'enfin l'Égypte, la Phénicie, l'isle de Chypre, la Cilicie & plusieurs autres Provinces se défendoient avec succès contre les armées qu'il employoit à les réduire.

Afin de rendre plus clair le récit de ces objets importans, nous remonterons à des tems un peu antérieurs à celui de la date courante pour y trouver les causes & l'origine de cette guerre. Les Égyptiens s'étant soustraits au joug des Perses bien avant le tems où nous sommes, le roi Artaxerxe surnommé Ochus, que son inclination ne portoit pas à la guerre, demeuroit tranquille à leur égard. Les armées mêmes qu'il envoyoit en campagne, avoient mal réussi par l'incapacité ou par les mauvaises intentions des Généraux qu'il avoit mis à leur tête. Mais, quoiqu'il se sentît extrêmement méprisé par les Égyptiens, son indolence naturelle le rendoit insensible ou indifférent sur ce point. Enfin, apprenant que les Phéniciens & les Rois de Chypre, à l'imitation des Égyptiens, & pensant comme eux sur son sujet, se disposoient à une révolte générale, il se sentit piqué d'honneur & résolut de les remettre dans l'obéissance. Il ne voulut plus confier cette commission à des Lieutenans, & il prit le parti de marcher lui-même à la tête de ses troupes. Ainsi, après avoir fait un amas prodigieux d'armes & de vivres, il mit sur pied trois cens mille hommes d'infanterie & trente mille de cavalerie, trois cens galeres, & cinq cens vaisseaux de charge pour les provisions de tant de troupes. Il voulut tomber d'abord sur la Phénicie.

Ce Prince, ayant donc fait à Babylone la revue de sa ca-

valerie & de son infanterie, marcha droit contre les Phéniciens. Il fut joint dans sa route par le Satrape de Syrie, & par Masée, gouverneur de la Cilicie, dont les troupes ne firent avec celles du Roi qu'un corps d'armée. Tennès, roi de Sidon, emprunta de l'Égypte des soudoyés Grecs au nombre de quatre mille, commandés par Mentor de Rhodes. Mentor, tombant avec ce secours sur les Satrapes, les battit, & les poussa hors de la Phénicie. Il y eut en même-tems dans l'isle de Chypre une guerre liée avec celle-ci. Cette isle enfermoit neuf villes principales, qui avoient chacune sous leur dépendance un certain nombre d'autres villes plus considérables. Chacune des neuf premieres avoit un Roi, soumis néanmoins aux Rois de Perse. Ceux-ci, de concert entr'eux, & encouragés par l'exemple des Phéniciens, se révolterent en même-tems, & firent leur déclaration de guerre, en se portant tous pour Souverains indépendans. Ochus irrité de cette révolte écrivit à Idriéus, souverain de la Carie, qui venoit de monter sur le trône, mais qui par lui & par ses ancêtres étoit un ancien ami des Perses. Il l'invitoit à réunir contre les Rois de Chypre ses forces de terre & de mer. Idriéus mit aussi-tôt sur pied huit mille soudoyés & quarante galeres qu'il fit partir contre Chypre, en leur donnant pour commandant l'Athénien Phocion, & Évagoras qui avoit lui-même regné ci-devant en cette même isle. A l'arrivée de ces deux Généraux, les Rois de Chypre tomberent dans le découragement & dans une véritable crainte de l'avenir.

Cependant, le Roi de Perse partant de Babylone avec son armée s'avança vers la Phénicie. Mentor de Rhodes qu'on avoit mis à la tête des Sidoniens, qui sçavoit de quelles forces le Roi de Perse se faisoit suivre, & qui ne croyoit point tous les rebelles de la Phénicie joints ensemble capables de lui résister, jugea à propos de faire sa paix particuliere avec un tel ennemi. Ainsi, il envoya à l'insçu des Sidoniens le plus fidele des ses serviteurs nommé Thessalion au-devant d'Ochus. Il lui offrit non-seulement de lui livrer Sidon; mais encore de l'accompagner dans la guerre qu'il porteroit en Égypte, ajoutant qu'il lui seroit utile, comme sçachant parfaitement la disposition du terrein de ce païs-là, aussi-bien que le tems des accroissemens & des décroissemens du Nil. Le Roi, ayant écouté tout le détail que lui fit Thessalion, en fut extrêmement satisfait, & lui promit, non-seulement d'oublier la révolte de son maître, mais encore de lui faire des présens proportionnés aux services qu'il recevroit de lui. Mais, Thessalion ayant dit de plus que son maître souhaitoit que le Roi lui assurât ses promes-

ses en lui touchant dans la main, le Roi irrité qu'on se défiât de sa parole fit saisir Thessalion par ses gardes, & leur ordonna de lui trancher la tête. Thessalion conduit au supplice, lui dit : » Seigneur, si en qualité de » Roi, vous faites ce qu'il vous » plait, Mentor qui avec les » troupes qu'il a amenées en » Phénicie, peut exécuter ac- » tuellement tout ce qu'il vous » propose, ne fera rien du tout, » faute d'avoir un gage de vo- » tre foi. » Sur ces paroles le Roi rappella ses gardes, & leur ayant fait relâcher Thessalion, il lui mit sa main dans la sienne. C'étoit-là chez les Perses un signe de foi inviolable. Cet envoyé retournant à Sidon rendit compte à Mentor de tout ce qui lui étoit arrivé ; mais, on tint la chose secrete à l'égard des Sidoniens.

Le Roi, qui regardoit la réduction de l'Égypte, comme une entreprise de conséquence, d'autant plus qu'elle avoit déjà été manquée, envoya des Ambassadeurs aux principales villes de la Grece, pour les inviter à l'aider de leurs troupes dans une expédition si importante. Les Athéniens & les Lacédémoniens répondirent que leur intention étoit de conserver la liaison & l'amitié où ils étoient avec la Perse ; mais qu'ils ne pouvoient pas entrer en société de guerre avec elle. Les Thébains lui envoyerent mille hommes pesamment armés auxquels ils donnerent Lacratès pour Commandant. Ceux d'Argos lui prêterent trois mille hommes d'infanterie, dont ils ne choisirent pas eux-mêmes le chef, mais ils accorderent Nicostrate à la demande que le Roi avoit faite de lui. Les Grecs, établis sur les bords de l'Asie, fournirent six mille hommes pour leur part ; de sorte que la Grece entiere contribua de dix mille hommes à cette entreprise. Le Roi, arrivé par la Syrie dans la Phénicie, avant que toutes ses troupes l'eussent joint, plaça son camp auprès de Sidon. Pendant le tems qu'il avoit mis à parvenir jusques-là, les Sidoniens s'étoient eux-mêmes pourvus avec beaucoup d'attention & de diligence de toutes les choses nécessaires pour une vigoureuse défense.

Mais, Tennès avoit formé le projet de trahir ses propres sujets, & cela de concert avec Mentor. Dans cette vue, il sortit escorté de cinq cens hommes, faisant semblant de se rendre en un lieu, où les Phéniciens étoient convenus de s'assembler. Mais, sa personne étoit environnée de cent des plus illustres de ses citoyens, qu'il supposoit avoir choisis pour l'assister où il alloit. Quand il se vit à l'entrée de la tente du Roi, il lui livra lui-même les cent Sidoniens. Le Roi le reçut agréablement ; mais, il fit percer sur le champ à coups de traits les cent citoyens, comme ayant été les premiers auteurs de la révolte de leur nation. Quand on

on sçut cette nouvelle à Sidon, on y choisit cinq cens autres habitans des plus considérables de la ville, qu'on envoya en habits de supplians. A leur aspect, le Roi appella Tennès & lui demanda s'il étoit en son pouvoir de lui livrer ainsi tous les citoyens de sa capitale. Car, Ochus souhaitoit passionnément de se trouver maître de Sidon sans aucune forme ou aucune ombre de traité, afin qu'étant libre d'y exercer les vengeances les plus terribles, l'exemple de la punition qu'il imposeroit à cette ville, servît de frein à toutes celles qui seroient tentées de se soustraire à son obéissance. Tennès s'engagea à lui livrer tout Sidon. Ochus n'écoutant que sa fureur fit encore percer de traits les cinq cens supplians. Alors, Tennès retournant à Sidon persuada aux soudoyés amenés d'Égypte d'ouvrir les portes au Roi, c'est ainsi que Sidon retomba entre les mains des Perses. Ochus, voyant alors que l'indigne Roi de cette ville ne lui servoit plus de rien, le fit mourir en arrivant. Les Sidoniens de leur côté, s'enfermant avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons, y mirent le feu eux-mêmes. Ochus vendit un grand nombre de talens ce qu'on retira des cendres de cet embrasement; car, la grande opulence des citoyens fit qu'on y trouva une quantité prodigieuse d'or & d'argent fondu. Telle fut la catastrophe de la malheureuse ville de Sidon. Cet exemple retint les villes voisines dans la soumission aux Perses.

Ochus, ayant reçu après l'embrasement de Sidon, les troupes auxiliaires qui lui venoient d'Argos, de Thebes, & des villes Grecques de l'Asie, les conduisit toutes en Égypte. Mais, y étant entré du côté de ce grand marais qu'on appelloit le Barathrum, il y perdit une grande partie de son armée, faute de connoître la nature du lieu & les fausses apparences d'un terrein solide. Le Roi, continuant son chemin avec ce qu'il avoit pu sauver de ce fâcheux passage, arriva à Péluse, & campa devant cette place. De ce camp, il fit trois détachemens. Il donna à chacun un Grec & un Persan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacratès Thébain, & Rosace, gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le second fut donné à Nicostrate d'Argos, & à Aristazane l'un des premiers Officiers de la Couronne. Le troisieme eut pour commandant Mentor le Rhodien & Bagoas un des eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ses ordres particuliers. Le Roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choisi d'abord, pour attendre les évènemens, & être à portée de secourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanébos, roi d'Égypte,

s'attendoit depuis long-tems à cette invasion, dont les préparatifs avoient fait assez de bruit. Il avoit cent mille hommes sur pied, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Libyens, & le reste étoient des troupes Égyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontieres, & avec le reste il se posta dans les passages, pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Égypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poster devant Péluse, où il y avoit cinq mille Grecs en garnison. Lacratès en forma le siege. Celui de Nicostrate s'étant mis sur une escadre de quatre-vingts vaisseaux de la flotte de Perse, entra cependant dans une des bouches du Nil, & alla jusques dans le cœur de l'Égypte, où il débarqua, & se fortifia bien dans un camp dont la situation étoit fort avantageuse. Toutes les troupes d'Égypte, qui se trouverent dans ses quartiers-là, s'assemblerent aussi-tôt sous Clinius, Grec de l'isle de Cos, & se mirent en devoir de chasser l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes, où Clinius fut tué avec cinq mille de ses gens, & le reste fut entierement rompu & dissipé.

Cette action fut décisive pour le succès de cette guerre. Nectanébos, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, & ne prît Memphis la capitale du Royaume, accourut en diligence pour la défendre, & abandonna les passages, qu'il étoit de la derniere importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand les Grecs qui défendoient Péluse, apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, & traiterent avec Lacratès, à condition qu'on les renverroient en Grece, avec tout ce qui leur appartenoit, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement.

Mentor, qui commandoit le troisieme détachement, trouvant les passages débouchés & sans garde, entra dans le païs, & s'en rendit le maître sans aucune opposition. Car, après avoir fait courir le bruit dans tout son camp, qu'Ochus ordonnoit de bien traiter ceux qui se soumettroient, & d'exterminer ceux qui feroient de la résistance, comme on avoit détruit les Sidoniens, il laissa échapper tous ses prisonniers, afin qu'ils en portassent la nouvelle dans tout le païs d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes & dans leurs villages ce qu'ils avoient ouï dire dans le païs ennemi. La brutalité d'Ochus le fit croire, & la terreur fut si grande, que dans les garnisons de toutes les villes c'étoit à qui viendroit le plutôt se soumettre, les Grecs aussi bien que les Égyptiens. Nectanébos, désespérant de se pouvoir défendre, ramassa ses meilleurs effets, & se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais.

Ochus, ayant ainsi conquis entierement l'Égypte, fit démanteler les villes, pilla les Temples, & retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Égypte, & surtout de l'or & de l'argent, dont il emportoit des sommes immenses. Il en laissa le gouvernement à Phérendate, Persan de la premiere qualité.

Après un regne de vingt-trois ans, Ochus mourut du poison que lui donna Bagoas son favori. Cet eunuque, étant né en Égypte, avoit toujours conservé de l'amour pour sa patrie, & du zele pour sa religion. Quand son maître en fit la conquête, il s'étoit flatté d'adoucir le sort de l'une, & de garantir l'autre d'insulte. Mais, il ne put retenir la brutalité de ce Prince, & il se fit à l'égard de l'un & de l'autre mille choses que cet eunuque vit avec une extrême douleur, & dont le ressentiment lui resta toujours dans le cœur.

Ochus, non content d'avoir démantelé les villes, pillé les maisons & les temples, comme nous venons de le voir, avoit encore emporté toutes les archives, qui étoient déposées & gardées religieusement dans les temples des Égyptiens; & pour se moquer de leur religion, il avoit fait tuer le dieu Apis, c'est-à-dire, le taureau sacré qu'ils adoroient sous ce nom. Ce qui donna lieu à cette derniere action, c'est qu'Ochus étant aussi paresseux & pesant qu'il étoit cruel, les Égyptiens, à cause de cette premiere qualité, lui avoient donné le surnom choquant de l'animal stupide, auquel ils trouvoient qu'il ressembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien sentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion; & que cet âne qu'ils méprisoient tant, mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, & le fit apprêter ensuite par son cuisinier, & servir aux officiers de sa maison. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la suite, & les renvoya dans les endroits où elles avoient coutume d'être gardées. Mais, l'affront que l'on avoit fait à sa religion, ne se pouvoit réparer; & l'on croit que ce fut proprement ce qui couta la vie à son maître.

Sa vengeance ne s'en tint pas-là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi; & pour se venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux; & pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet de mécontentement avoit réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment; sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à

l'égard de son maître & de son bienfaiteur. Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arse, le plus jeune de tous les fils du feu Roi, & fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement & sans rival de l'autorité qu'il avoit usurpée.

Faisons remarquer ici en passant, le funeste effet de la mause politique des Rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté & d'intelligence que les autres, & par-là mériter quelque distinction. Il est du devoir d'un Prince éclairé de distinguer le mérite, mais un Prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître, le juge, & l'arbitre de tout. Un Prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de degrés pour monter sur le trône, & qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son maître en perfidie & en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il vouloit ne le pas craindre, il ne falloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable, en le rendant tout puissant.

M. Gibert croit qu'Ochus est le même Prince qui, dans le livre de Judith, est appellé Nabuchodonosor. *Voyez* Nabuchodonosor.

OCHUS, *Ochus*, Ὦχος, (*a*) fils de Darius, fut un des illustres prisonniers, faits par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus. Quinte-Curse fait mention de ce prince Persan en plusieurs endroits. Il paroît qu'il étoit encore bien jeune, quand il tomba entre les mains du Roi de Macédoine, qui le traita avec beaucoup de bonté & de générosité.

OCILE, *ou* OCILIS, *Ocile*, *Ocilis*, Ὄκιλη, Ὄκιλις, (*b*) ville d'Espagne qu'Appien désigne sous ces deux dénominations.

Cet Auteur nous apprend d'abord que cette ville, où les Romains avoient placé leurs vivres & leur argent, passa du côté des Celtibériens; circonstance qui détermine la position de cette place. Elle devoit être ou dans le païs, ou du moins vers les frontieres du peuple dont elle avoit embrassé le parti. Au commencement de la campagne suivante, Claudius Marcellus alla camper sous les murs d'Ocile, emporta la ville d'assaut, & ayant reçu des ôtages & trente talens d'argent, il pardonna aux habitans. Dans la suite, les Lusitaniens allerent faire le siege de cette place, qu'ils furent bientôt obligés d'abandonner, ayant été taillés en pieces par les Romains

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 8, 12. L. IV. c. 11, 14.

(*b*) Appian. p. 281, 287. Ptolem. L. II. c. 6.

qui étoient venus au secours des assiégés.

Quelques-uns croyent que ce pourroit être la même qu'Ocelum, dont parle Ptolémée, & que ce Géographe met chez les *Callaïci Lucensii*.

OCIUS. *Voyez* Orius.

OCNUS, *Ocnus*, (*a*) fils du Tibre & de la prophéteffe Manto, fut, selon Virgile, le fondateur de la ville de Mantoue, à laquelle il donna le nom de sa mere. Il étoit venu avec les soldats levés dans son païs au secours d'Énée contre Turnus.

OCRICOLON. *Voyez* Ocriculum.

OCRICULANA, *Ocriculana*, nom d'une tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

OCRICULANI. *Voyez* Ocriculum.

OCRICULI. *Voyez* Ocriculum.

OCRICULUM, *Ocriculum*, (*b*) ville d'Italie, dans l'Ombrie. Ptolémée la met dans le païs des Vilumbres. C'étoit, selon Strabon, une des villes mémorables, qui étoient dans le mont Apennin sur la voie Flaminia. Ocriculum n'étoit qu'à quelque distance du Tibre, & le Nar se jettoit dans ce fleuve, un peu au-dessus de cette ville, de sorte qu'elle se trouvoit entre les deux fleuves.

Les habitans d'Ocriculum furent reçus dans l'amitié du peuple Romain, l'an de Rome 445, & 307 avant J. C.

Il y a quelque variation dans la maniere d'écrire le nom de cette ville. Strabon écrit Ὀκρίκλοι, *Ocriculi*, ou plutôt *Ocricli* qui est au nominatif pluriel; & Ptolémée, Ὀκρίκολον, *Ocricolon*. Pline le jeune dit Ocriculum, qui se rapporte au nom que plusieurs donnent aux habitans de cette ville, qu'ils appellent *Ocriculani*.

Le nom moderne est Otricoli; ce qui avoit donné lieu de changer Ocriculum en Otriculum, dans quelques éditions de Tacite; mais, Rickius a corrigé cette faute sur l'autorité des manuscrits. Antonin la met à 12000 pas de Narni sur la route de Rome à Ancone.

OCTAÉTÉRIDE, *Octaëteris*, Ὀκταετηρίς, nom que les Grecs donnoient à un Cycle ou terme de huit ans, au bout desquels on ajoutoit trois mois lunaires. Ce Cycle fut en usage jusqu'à ce que Méton l'Athénien réforma le Calendrier, en inventant le nombre d'or, ou le cycle de dix-neuf ans.

OCTAVA, le huitieme du grain des porteurs. Sous le Triumvirat de M. Antoine, d'Octavien, & de M. Lépidus, les affranchis étoient tenus de donner le huitieme de leurs revenus. Dans la suite, on exigea le même impôt de toutes les marchandi-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 198. & seq.

(*b*) Strab. p. 227. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 171. Tit. Liv. L. IX. c. 41. Tacit. Hist. L. III. c. 78. Plin. L. VI. Epist. 25.

ses qui entroient. On appella les Receveurs, *Octaviarici*, Octaviaires. Les soldats, qu'on assignoit à quelqu'un pour le défendre des insultes du peuple, s'appelloient aussi *Octaviarici*.

OCTAVIA [la famille], *Gens Octavia*, (*a*) famille Romaine, originaire de Vélitres. Elle étoit anciennement une des premieres familles de cette derniere ville, comme plusieurs monumens en faisoient foi. Un des endroits les plus fréquentés de la ville, s'appelloit depuis long-tems le quatiers d'Octavius. On montroit un autel consacré à un homme de ce nom, qui commandoit dans une guerre contre un peuple voisin, & qui, averti, au milieu d'un sacrifice à Mars, de l'irruption subite des ennemis, enleva du feu les chairs de la victime à demi-rôties, les distribua selon la coutume, courut au combat, & revint triomphant. Il existoit même un décret public qui ordonnoit de faire tous les ans un sacrifice à Mars dans la même forme, & qui adjugeoit aux Octaviens les restes de la victime.

Cette famille, agrégée par Tarquin l'ancien à la classe inférieure du Sénat, puis mise au rang des familles Patriciennes par Servius Tullius, étoit redevenue ensuite Plébéienne, & fut enfin rétablie avec beaucoup de peine dans sa premiere dignité par le dictateur Jules César.

Cn. Octavius Rufus fut le premier des Octaviens, honoré d'une Magistrature par les suffrages du peuple. Il fut Questeur, & laissa deux fils, Cn. Octavius & C. Octavius, qui formerent les deux branches de la famille Octavia, mais avec des distinées fort différentes. Cn. Octavius & ses descendans furent tous élevés aux plus grandes charges; C. Octavius & toute sa postérité, soit hazard, soit inclination, demeurerent dans l'ordre des Chevaliers jusqu'au pere d'Auguste. Le bisaïeul de celui-ci servit en Sicile sous les ordres d'Émilius Papus, en qualité de tribun des soldats. Son aïeul borna son ambition aux charges municipales, & vieillit dans l'abondance & le repos.

OCTAVIAINS, *Octaviani*, (*b*) nom donné aux soldats de M. Octavius, lieutenant de Cn. Pompée.

OCTAVIANUM [BELLUM], (*c*) la guerre d'Octavius. C'est ainsi que Cicéron appelle la guerre entre Cn. Octavius & L. Corn. Cinna.

OCTAVIE, *Octavia*, (*d*) Ὀκταβία, Ὀκταουία, fille de C.

(*a*) Sueton. in August. c. 1, 2.
(*b*) Hirt. Pans. de Bell. Alex. pag. 724, 725.
(*c*) Cicer. Philipp. 14. c. 29.
(*d*) Tacit. Annal. L. IV. c. 75. Plut. Tom. I. p. 829. *& seq.* Dio. Cass. pag. 390, 410, 411, 709, 725. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 438. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 320. *& suiv.* Hist. des Emp. Tom. I. pag.

Octavius & d'Atia ou Attia, étoit sœur d'Octavien de pere seulement, étant sortie d'un premier lit, & niece de Jules César. Elle fut d'abord mariée à C. Marcellus, & il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit perdu ce premier mari, lorsqu'Octavien pensa à la remarier à M. Antoine. Celui-ci passoit pour veuf depuis la mort de Fulvie; car, pour Cléopatre, quoiqu'il ne disconvînt pas de ses intrigues avec elle, il ne la traitoit pas sur le pied d'épouse. Tout ce qu'il avoit d'amis sensés & judicieux, souhaitoient extrêmement qu'il épousât Octavie, en qui le mérite égaloit les charmes. Ils espéroient que cette Dame, joignant à une rare beauté la gravité des mœurs, la douceur de la société, & le bon esprit, ne pourroit manquer de se faire aimer de M. Antoine devenu son époux, & qu'elle le guériroit ainsi de sa folle passion pour la Reine d'Égypte, dont les suites les faisoient trembler. Ainsi, tous les vœux se réunissant pour une alliance si convenable en toutes manieres, bientôt l'affaire fut terminée, & le mariage célébré sur le champ, sans attendre même que le tems du deuil d'Octavie fût expiré; & comme cette circonstance lui eût imprimé une tache selon les mœurs Romaines, le Sénat par un décret exprès la dispensa de la rigueur de la loi.

L'année suivante, M. Antoine quitta l'Italie & passa en Grece, où il mena Octavie, dont il avoit déjà eu une fille. Il y resta trois ou quatre ans, après quoi il repassa en Italie, l'esprit aigri contre Octavien. Lorsqu'il eut abordé à Tarente, Octavie qui l'accompagnoit toujours, obtint de lui la permission d'aller trouver son frere, pour se rendre la médiatrice d'une réconciliation.

Elle employa auprès d'Octavien les prieres les plus touchantes; & en présence d'Agrippa & de Mécene, elle le conjura de ne point souffrir que de la plus heureuse de toutes les femmes elle devînt la plus infortunée. » Actuellement, » lui disoit-elle, tout le genre » humain a les yeux attachés sur » moi, & me félicite de partager » la grandeur & la gloire de » deux puissans Généraux, » épouse de l'un, & sœur de » l'autre. Mais, si le parti le » plus mauvais prévaut, s'il » faut qu'il s'éleve une guerre, » il est incertain lequel de vous » deux sera vainqueur ou vain- » cu. Pour moi, mon sort est » décidé; & je ne puis être » que malheureuse. » Des discours si tendres étoient bien capables de faire impression sur Octavien, qui aimoit sa sœur. Il alla donc trouver M. An-

58, 69, 170, 171. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 324. Tom. III. pag. 193. *& suiv.*

toine à Tarente, où ils se réconcilierent. Octavie étoit alors grosse, ayant déjà donné une seconde fille à M. Antoine. Après la conclusion du traité, M. Antoine partit pour l'Orient, laissant Octavie en Italie sous prétexte de ne la point exposer aux fatigues & aux périls de la guerre contre les Parthes, mais réellement parce qu'il commençoit à être las d'une femme si vertueuse, & que son cœur le rappelloit auprès de Cléopatre.

Quelques années après, c'étoit l'an 33 avant Jesus-Christ, Octavie obtint de son frere la permission d'aller trouver son mari. Il lui avoit accordé cette permission, moins pour lui faire plaisir, au sentiment de plusieurs, que dans la pensée qu'elle ne manqueroit pas d'être rebutée par M. Antoine; & qu'ainsi elle donneroit lieu, quoique malgré elle, à exciter contre son infidele & ingrat époux un mécontentement universel dans les esprits de la multitude, de qui elle étoit à juste titre singulierement honorée. Ce qu'il avoit prévu arriva. Lorsqu'elle fut à Athenes, elle reçut des lettres de M. Antoine, qui lui ordonnoit de ne point passer outre, se servant du prétexte de la guerre qu'il se préparoit à aller porter dans l'empire des Parthes. Octavie n'y fut point trompée, & elle pénétra aisément la raison d'un ordre si mortifiant. Cependant, toujours soumise, toujours remplie de douceur, elle écrivit simplement à son mari, pour lui demander où il vouloit qu'elle lui envoyât ce qu'elle lui amenoit de Rome. C'étoient des habits pour les troupes, des chevaux & des mulets pour les bagages, de l'argent, des présens pour les principaux Commandans & amis de M. Antoine, & par dessus tout cela, deux mille hommes d'élite bien armés, richement équipés, & distribués en cohortes Prétoriennes pour sa garde. Niger, qui étoit estimé & considéré de M. Antoine, fut le porteur de la lettre d'Octavie; & au détail de toutes les choses que nous venons d'exposer, il joignoit les éloges si justement dûs à celle qui l'envoyoit.

Cléopatre fut allarmée. Elle sentit qu'Octavie lui livroit un rude assaut, & qu'elle prétendoit reconquérir le cœur de M. Antoine. Cette Reine étoit trop intelligente & trop habile pour ne pas voir quels avantages avoit sur elle une épouse légitime, pour qui parloient la gravité de ses mœurs & la puissance de son frere. Elle craignit qu'à de si fortes armes Octavie ajoutant encore celles d'une douceur modeste, de l'attention à plaire à son mari, de la franchise & de la noblesse des procédés, ne devînt infailliblement victorieuse. Dans cette circonstance, l'artificieuse Cléopatre eut recours à des moyens qui lui réussirent parfaitement, puisque

M. Antoine ne permit pas à Octavie d'aller le trouver en Syrie où il étoit alors.

Octavie rebutée par son mari revint à Rome; & son frere, qui ne cherchoit qu'à aigrir la dissension, voulut l'obliger à sortir de la maison de M. Antoine, & à prendre un logement où elle vécût seule & comme n'ayant plus d'époux. Mais, cette vertueuse Dame lui déclara avec fermeté qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari. Elle le pria même, s'il n'avoit pas d'autres raisons pour faire la guerre à M. Antoine, d'oublier ce qui la regardoit personnellement. « Car, » il seroit honteux, lui disoit- » elle, que deux si grands & » si puissans Généraux, l'un » par le motif de l'amour pour » une femme, l'autre par celui » d'une jalousie, jettassent le » peuple Romain dans une » nouvelle guerre civile. »

La conduite d'Octavie répondoit à des discours si généreux. Elle demeura dans la maison de M. Antoine, prenant soin non-seulement des enfans qu'elle avoit eus de lui, mais de ceux qui étoient nés de Fulvie; & les amis de M. Antoine qui venoient à Rome pour quelque affaire que ce pût être, la trouvoient toujours disposée à les appuyer & à les protéger auprès de son frere. Mais, par des procédés si nobles, elle nuisoit contre son intention à M. Antoine. Plus elle montroit de mérite, & plus on étoit indigné des mépris & des injures qu'elle souffroit de sa part.

L'année suivante, M. Antoine consomma son divorce avec Octavie, en lui envoyant ordre de vuider sa maison. Elle sortit, emmenant avec elle tous les enfans de son mari, excepté l'aîné, qui étoit auprès de lui; & en sortant, elle pleuroit & plaignoit son sort, vraiment affligée de se voir l'une des causes de la guerre civile. Les Romains, spectateurs de cette scene si triste, en même-tems qu'ils partageoient sa douleur, déploroient encore davantage l'aveuglement de M. Antoine; sur-tout, ceux qui avoient vu Cléopatre, & qui sçachant par leurs yeux qu'elle ne l'emportoit nullement sur Octavie pour la jeunesse & pour la beauté, ne pouvoient concevoir un si fatal ensorcellement.

Après la mort de M. Antoine, arrivée l'an 30 avant Jesus-Christ, Octavie toujours fidelle à la mémoire même d'un ingrat époux, prit chez elle les enfans qu'il avoit eus de sa premiere femme & de Cléopatre, les fit élever avec les siens; & leur tint en tout lieu de mere. Elle fit Jule Antoine, né de Fulvie, son gendre en lui donnant en mariage Marcella, qu'elle avoit eu de son premier mari C. Marcellus, & elle maria une fille que M. Antoine avoit eue de Cléopatre, à Juba, le plus aimable & le plus lettré des Rois, qui avoit été élevé à Rome. Quant

aux deux filles qu'Octavie avoit eues de M. Antoine, l'aînée épousa Domitius Ahénobardus; & la jeune Antonia, si renommée pour sa vertu & sa beauté, fut femme de Drusus & mere de Germanicus.

Un fils qu'Octavie avoit eu de C. Marcellus, & qu'elle aimoit avec une tendresse inexprimable, étant venu à mourir ayant à peine vingt ans, la perte de ce jeune Prince qui étoit destiné à succéder à son oncle, lui causa une vive douleur, qui dura autant que sa vie. Car, on assure qu'elle passa tout le tems qu'elle survécut à son fils Marcellus dans le deuil le plus amer, le plus triste, & le plus sombre. Cette Dame, digne des plus grands éloges par toutes sortes d'endroits, porta la douleur de la perte de son fils jusqu'à un excès inexcusable. Depuis ce moment, elle ne cessa jamais de pleurer & de gémir; elle s'opiniâtra à ne rien écouter qui pût soulager sa tristesse; elle ne souffrit pas même qu'on entreprît de l'en distraire. Toute occupée d'une seule idée, livrée à un seul objet, elle se repaissoit de ses larmes. Elle ne vouloit avoir aucun portrait, aucune représentation d'un fils si tendrement aimé; elle ne permettoit pas même que jamais on le lui nommât. Elle haïssoit toutes les meres; mais surtout la jalousie la rendoit furieuse contre Livie, dont les fils paroissoient devoir profiter de la fortune destinée à C. Marcellus. Ne se plaisant que dans les ténebres & dans la solitude, elle sembloit comme éblouie du trop grand éclat qui environnoit son frere; & loin de chercher de la consolation auprès de lui, elle se cachoit & s'enfouissoit presque pour l'éviter. Pendant qu'elle voyoit autour de soi trois filles mariées, & plusieurs petits-fils, elle conserva toujours l'habit de deuil, en leur faisant l'affront de se regarder comme sans enfans au milieu d'une nombreuse & florissante famille. Elle vécut en cet état pendant douze ans entiers, & la mort seule mit fin à sa douleur.

Octavien, connu sous le nom d'Auguste depuis son avenement à l'Empire, qui avoit toujours beaucoup aimé sa sœur, lui rendit après la mort tous les honneurs imaginables. Il prononça son éloge funebre dans le temple érigé en l'honneur de Jules César; & Drusus, qui vivoit encore, en prononça un second de dessus la Tribune aux harangues. Les trois gendres d'Octavie, Drusus, Domitius, & Jule Antoine, porterent son corps au champ de Mars, où se fit la cérémonie des funérailles. Le Sénat honora sa mémoire par des décrets si flatteurs, qu'Auguste crut devoir les modérer. Il avoit bâti, du vivant de sa sœur, un monument qui en perpétuoit le nom, le portique d'Octavie.

OCTAVIE, *Octavia*, (a) Ὀκταβία, fille de l'empereur Claude & de Messaline, fut d'abord fiancée à L. Silanus; mais, Agrippine qui la destinoit à son fils Néron, fit rompre ce mariage, & engagea Claude à la donner pour femme à Néron, qu'elle épousa n'étant âgée que de 16 ans. Néron se dégoûta bientôt des charmes qui lui avoient fait rechercher avec tant d'empressement l'alliance d'Octavie; il la répudia sous prétexte de stérilité, & épousa Poppéa, femme ambitieuse & cruelle, qui, parvenue au comble de ses vœux, ne crut pas sa fortune & sa grandeur solidement affermies, si elle ne perdoit celle dont elle avoit usurpé la place. Néron, qu'elle gouvernoit, entra sans peine dans un dessein qui convenoit à ses sentimens; & de concert ils la firent accuser par un de ses officiers d'adultere avec un esclave musicien. Sur cette accusation, les femmes d'Octavie furent mises à la question; & quelques-unes succombant à la violence des tourmens chargerent leur maîtresse; le plus grand nombre fut de celles qui persisterent courageusement à rendre témoignage à son innocence. Elle fut cependant traitée comme si les preuves de son crime eussent été completes. Le divorce fut prononcé en forme, & motivé; & pour son logement & sa subsistance, on lui donna la maison de Burrhus, & les terres de Plautus; présens funestes, qui lui annonçoient un sort encore plus triste que celui qu'elle éprouvoit actuellement. En effet, au bout d'un espace très-court, Néron la relégua en Campanie, en lui donnant une garde.

Ces injustes & odieux procédés exciterent l'indignation publique. Les gens en place & qui marquoient par leur rang ou par leur fortune, murmuroient en secret. Le peuple, qui suit plus franchement les impressions de la nature, & qui craint moins, parce qu'il a moins à perdre, s'en plaignit avec une liberté & une énergie qui firent peur à Néron, & le déterminerent à rappeller la Princesse. Sur la premiere nouvelle qui s'en répandit, la joie s'empara de la multitude; elle court au Capitole pour rendre graces aux Dieux; les uns renversent les statues de Poppéa, les autres portent en triomphe celles d'Octavie, les couronnent de fleurs, & les mettent en honneur dans la place & dans les temples.

Cette espece de sédition acheva de ruiner les affaires d'Octavie. Sa rivale en qui la crainte se joignit alors à la haine, appréhendant ou que la multitude ne se portât à de plus grandes violences, ou que les

(a) Tacit. Annal. L. XI. c. 32. L. XII. c. 3, 58, 68. L. XIII. c. 12. L. XIV. c. 59. & *seq.* Dio. Cass. p. 692, 706, 707. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 105, 189, 236, 257, 262, 364. & *suiv.*

vœux du peuple, si violemment exprimés ne fissent changer Néron, résolut de pousser les choses à toute extrêmité, & elle y réussit ; car, la mort d'Octavie fut résolue. Il s'agissoit de lui trouver un crime. L'imputation du commerce adultere avec un esclave étoit visiblement frivole, & de plus détruite par les réponses des femmes appliquées à la question. Il falloit trouver quelqu'un qui avouât le crime, & sur qui l'on pût faire tomber le soupçon de mesures prises pour amener une révolution en faveur de la Princesse. On jetta les yeux sur le meurtrier de la mere de Néron. Cet homme, né avec les plus mauvais penchans, & habitué dans le crime, forge un rapport qui passoit même les ordres qu'il avoit reçus, & il fit sa déclaration en présence d'un nombre d'amis du Prince, qui étoient comme assemblés en Conseil. Néron profita de cet infame aveu ; & par une ordonnance publiquement affichée, il accusa Octavie d'avoir voulu gagner par les complaisances les plus criminelles le Commandant de la flotte de Misene, pour s'appuyer des forces qu'il avoit sous ses ordres ; & oubliant la stérilité qu'il lui avoit reprochée peu auparavant, il lui imputa de s'être fait avorter elle-même pour cacher ses désordres. En conséquence il la condamna à être enfermée dans l'isle Pandatarie.

Nulle exilée ne tira jamais tant de larmes des yeux des Romains. Plusieurs se souvenoient d'avoir vu Agrippine, veuve de Germanicus, éprouver de la part de Tibere un semblable traitement. La mémoire de Julie, fille du même Germanicus pareillement exilée par Claude, étoit assez récente. Mais, ces Princesses au tems de leurs disgraces jouissoient de la force de l'âge. Elles avoient eu quelques beaux jours ; & le souvenir d'une meilleure fortune pouvoit adoucir la rigueur de celle qui les persécutoit actuellement. Octavie n'avoit jamais ressenti que des malheurs. Le premier jour de ses noces avoit été pour elle un jour de sinistre présage, puisqu'il l'introduisit dans une famille qui devoit bientôt faire périr par le poison son pere & son frere. Une vile Esclave avoit obtenu sur elle une indigne préférence. Poppéa, rivale bien plus dangeureuse, en lui enlevant son mari s'étoit acharnée à sa perte. Pour comble de maux, elle se voyoit noircie d'une accusation plus cruelle que la mort même ; & cette jeune Princesse, dans la vingtieme année de son âge, partoit pour un dur exil, environnée de centurions & de soldats. Tout lui annonçoit une fin funeste & prochaine, qui pourtant ne venoit pas encore terminer ses infortunes.

Peu de jours après, on lui signifia l'arrêt de sa mort. Elle se

répandit en plaintes aussi justes qu'inutiles. Elle protesta qu'elle ne prétendoit plus au titre d'épouse, & qu'elle n'étoit plus que sœur de l'Empereur. [Néron avoit été adopté par Claude,] elle invoquoit les manes de leurs communs ancêtres, & enfin la mémoire d'Agrippine, du vivant de laquelle, s'il ne lui avoit pas été donné d'être heureuse, au moins elle ne craignoit pas de périr. Elle parloit à des barbares qui avoient des entrailles de fer & de bronze. On la lie par les quatres membres, on lui ouvre les veines; & comme le sang arrêté par la peur couloit trop lentement, on la porte dans un bain extrêmement chaud, dont la vapeur l'étouffa. Poppéa ne fut point satisfaite, qu'elle n'eût vu la tête de sa rivale. On la coupa, on la lui apporta, afin qu'elle pût repaître ses yeux de cet affreux spectacle, donné l'an de J. C. 62.

OCTAVIEN [C. JULES CÉSAR] AUGUSTE, (a) *C. Julius Cæsar Octavius*, ou *Octavianus Augustus*, Γ. Ἰούλιος Καῖσαρ Ὀκταυϊανὸς Αὔγουστος, fils de C. Octavius & d'Attia, sœur, ou, selon d'autres, niece seulement de Jules César, naquit sous le consulat de Cicéron, remarquable par la conjuration de L. Catilina, le 22 Septembre l'an de Rome 689, & 63 avant Jesus-Christ. On a débité bien des fables à ce sujet; & des Écrivains flatteurs n'ont pas manqué d'illustrer par des prédictions la naissance du maître de l'Empire.

On a dit que C. Octavius, son pere, étant venu tard au Sénat, & s'étant excusé sur les couches de sa femme, Nigidius Figulus s'écria: *Votre femme vient de nous donner un Maître*. Nigidius Figulus étoit un Sénateur très-sçavant, & qui en particulier, avoit fait une étude de l'Astrologie judiciaire. On peut croire que l'on a appliqué aussi à la naissance d'Octavien ce que nos saints Oracles ont prédit touchant l'avenement du

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 59. *& seq.* Dio. Caff. pag. 234, 239, 258, 269, 270. *& seq.* Strab. pag. 156, 236, 248. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 561. *& seq.* Suid. Tom. I. pag. 487, 488. Appian. pag. 531, 532. *& seq.* Tacit. Annal. L. I. c. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. *& seq.* L. II. c. 1, 3. *& seq.* L. III. c. 4. *& seq.* L. IV. c. 34. L. XIII. c. 6. Hist. L. I. c. 50. Plin. Tom. I. p. 73, 89, 140. *& seq.* T. II. p. 103, 111, 114, 118. *& seq.* Flor. L. II. c. 17. L. III. c. 12. L. IV. c. 3. *& seq.* Horat. L. II. Ode 6. v. 19, 20. L. III. Ode 3. v. 11. L. IV. Ode 4. v. 1. *& seq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 792. L. VIII. v. 678. Pauf. pag. 203, 214. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 432, 436, 441. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 447, 448. Tom. VIII. p. 14, 15, 32, 70, 87. *& suiv.* Hist. des Emp. Tom. I. pag. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 68, 74. *& suiv.* Tom. II. p. 541. Tom. IV. pag. 219, 220, 460, 461. Tom. V. pag. 235. *& suiv.* Tom. VI. p. 488, 489. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 403. *& suiv.* Tom. IX. pag. 44, 121, 144, 145, 237, 238. Tom. X. p. 90. *& suiv.* p. 468. Tom. XII. pag. 136. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 82. *& suiv.* Voyez les Vol. XIV, XV, XVI, XVIII, XIX, XX, XXI.

Messie. Les tems en étoient proches ; & le bruit de ces divines Prophéties s'étoit répandu parmi les Payens. On en trouvoit des traces dans les livres des Sibylles ; & c'étoit alors une opinion constante, au rapport de Suétone, que la Nature étoit en travail, & se préparoit à enfanter le Roi de l'Univers. Mais, rien n'est plus absurde que ce que le même Suétone rapporte d'après un affranchi d'Octavien, qui se nommoit Julius Marathus. Ce Julius Marathus avoit écrit que le Sénat, effrayé des prédictions qui couroient, avoit rendu un décret pour défendre d'élever aucun des enfans, qui naîtroient pendant cette année ; & que ce décret fut supprimé par ceux dont les femmes étoient grosses. Ce seroit faire trop d'honneur à un pareil conte, que de le réfuter.

On ne fera pas plus de cas d'un prétendu songe de Catulus, qui, dit-on, après avoir dédié le Capitole, vit deux nuits consécutives, un jeune enfant recevant de Jupiter des marques d'une faveur singuliere, & désigné par ce Dieu pour être le gardien & le défenseur de la République. Catulus ne connoissoit point cet enfant. Mais, on ajoute que le lendemain de son second songe, ayant rencontré le jeune Octavien, il le reconnut pour celui qu'il avoit vu entre les bras de Jupiter. Cette fable est si mal inventée, qu'on la lie avec la dédicace du Capitole, qui est antérieure de sept ans à la naissance d'Octavien.

Octavien commença de bonne-heure à se faire connoître & à répondre aux soins que son oncle prenoit de le produire. Car, comme Jules César n'avoit point d'enfans, & que les heureuses espérances, que lui donnoit un neveu, en qui tout annonçoit un esprit supérieur & de rares talens, lui avoient fait prendre la résolution de l'adopter, il s'appliquoit depuis quelque tems à le décorer & à lui fournir des occasions de paroître. Ainsi il l'avoit revêtu du sacerdoce, que L. Domitius, tué à la bataille de Pharsale, avoit laissé vacant par sa mort. Lorsqu'il triompha, il le fit marcher à cheval à côté de lui, orné de dépouilles & de marques d'honneur, quoique l'âge de ce jeune homme & la délicatesse de son tempérament l'eussent empêché de servir. Dans les fêtes qui suivirent ses triomphes, il l'établit intendant & président des spectacles, qu'il donna dans le goût & dans la langue des Grecs. Enfin, lorsqu'il partit pour la guerre d'Espagne, son dessein étoit de le mener avec lui. Mais, une violente maladie, dont la convalescence fut longue & pénible, retint Octavien à Rome ; & il ne put se rendre auprès de son oncle qu'après la bataille de Munda. Il fit en Espagne un très-beau personnage, quoiqu'il ne fût

encore que sur la fin de sa dix-huitieme année.

Dans le tems que Jules César punissoit les villes & les peuples, qui avoient favorisé le parti du jeune Pompée, Octavien rendit service à plusieurs de ceux, qui avoient ou à implorer la miséricorde du Dictateur, ou à lui demander des honneurs & des récompenses. Les Sagontins, en particulier, trouverent en lui un protecteur & un avocat; & quoique chargés d'accusations très-graves, ils obtinrent par son crédit leur pardon de Jules César. C'étoit alors l'an de Rome 707, & 45 avant Jesus-Christ.

L'année suivante, qui fut celle de la cinquieme dictature de Jules César, Octavien vouloit être son maître de la cavalerie; & il ne put être préféré à M. Lépidus, qui l'avoit déja été. Ce fut une mortification pour Octavien, mais adoucie néanmoins par l'assurance, que ses vœux n'étoient que différés & non rejettés; car, comme M. Lépidus étoit pourvu des gouvernemens de la Gaule Narbonnoise & de l'Espagne Citérieure, où il devoit incessamment se rendre, Octavien eut promesse d'être établi dans quelques mois maître de la cavalerie, & d'accompagner en cette qualité le Dictateur, son oncle, à la guerre des Parthes. Ces arrangemens, qui dépendoient de la vie de Jules César, furent troublés par sa mort funeste, qui arriva peu de tems après, pendant qu'il étoit encore Consul.

Octavien étoit depuis quelques mois à Apollonie en Épire, lorsque son oncle fut tué. Le tems qu'il y passa ne fut pas perdu pour lui; il l'employa à se perfectionner dans les exercices du corps & de l'esprit, & en particulier dans l'étude de l'éloquence, dont il avoit mené avec lui un maître célebre, Apollodore de Pergagame; car, il sentoit toute la nécessité du talent de la parole. Il y avoit consacré les prémices de son enfance, en prononçant, à l'âge de douze ans, de dessus la tribune aux harangues, l'éloge funebre de sa grand'mere Julie, sœur de Jules César. Il cultiva toujours ce talent dans le plus grand mouvement des affaires, & au milieu de la guerre même.

La nouvelle de la mort du Dictateur le surprit & l'affligea, sans l'abattre ni lui faire perdre courage. Il ne regarda point ses espérances comme ruinées. Il ne délibéra que sur les moyens de pousser sa fortune par lui-même, puisque son appui lui manquoit. Les Officiers des légions, qui étoient autour d'Apollonie, étant venus lui offrir leurs services, Agrippa & Salvidiénus, qui, dès-lors, lui étoient attachés, lui conseilloient de profiter de la bonne volonté des troupes. Mais, il jugea avec raison, que c'étoit un parti téméraire & précipité, que de se mettre à la tête d'une armée sans

aucun droit pour la commander, sans aucun titre même apparent, sans sçavoir l'état des choses, ni la disposition des esprits, soit du Peuple, soit du Sénat, soit des premieres têtes de la République. Il pensa qu'il devoit aller à Rome pour être à la source de tout, pour proportionner ses démarches aux besoins de chaque nouvelle circonstance; enfin pour s'appuyer de l'autorité publique, qui résidoit dans la ville comme dans son centre, & en emprunter de quoi donner un air de légitimité à ses entreprises.

En arrivant en Italie, il apprit la nouvelle du testament de Jules César & de son adoption; & sur le champ, il prit le nom de son pere adoptif, & se fit appeller C. Julius César Octavianus. C'étoit là contracter un engagement qui ne lui permettoit pas de suivre les conseils timides de sa mere Attia & de Marcius Philippus son beau-pere. Ils lui avoient écrit pour l'exhorter à se renfermer dans une vie privée & tranquille, & à craindre un sort pareil à celui de son grand-oncle, que tant de victoires remportées sur tous ses ennemis, n'avoient pu garantir d'une mort funeste. Octavien ne prit conseil que de son courage, & eut tout d'un coup sujet de s'en applaudir. Les légions, qui étoient à Brindes, sortirent au-devant de lui pour le recevoir. De toutes parts les vieux soldats, établis par le Dictateur dans les campagnes & dans les villes municipales, accoururent autour du jeune César; & il marcha vers Rome, accompagné d'une troupe nombreuse, qui grossissoit à chaque pas.

Tous ces guerriers ne respiroient que vengeance, & se plaignoient amérement de Marc-Antoine, qui gardoit, à leur gré, trop de mesures avec les meurtriers. Le jeune César, ou Octavien, pensoit comme eux. Mais, voyant tout le Sénat porté d'inclination à protéger les restaurateurs de la liberté, & craignant un concurrent dans son propre parti en la personne de Marc-Antoine, à qui son âge, son expérience, une bravoure reconnue, & la puissance du Consulat, donnoient tant d'avantage sur lui, il résolut de dissimuler. Et pendant que d'une part il flattoit les désirs & les espérances des gens de guerre, qui s'attachoient à lui, il se ménageoit de l'autre avec les Républicains. Pour coup d'essai, il trompa Cicéron.

A son arrivée à Rome, il trouva que Marc-Antoine dominoit presque absolument. Avant que de faire aucune démarche pour se porter héritier de Jules César, & pour obtenir du peuple une ordonnance, qui autorisât son adoption; il eut encore un nouvel assaut à soutenir sur cet article, de la part de sa mere Attia, qui, outre l'autorité que lui donnoit la Nature, méritoit encore tout

l'attachement & toute la tendresse de son fils, par l'attention extrême qu'elle avoit apportée à son éducation. Cette Dame, appuyée de Marcius Philippus, son mari, & de son gendre Marcellus, pressa instamment son fils de renoncer à une succession & à un nom qui l'exposoient à la haine du parti Républicain, à la jalousie de Marc-Antoine, & à mille périls. Toutes ces représentations furent inutiles. Le jeune homme demeura inébranlable, & protesta généreusement que jamais il ne se reconnoîtroit par son propre fait, indigne d'un nom, dont Jules César l'avoit jugé digne. Tout ce qu'il put accorder aux frayeurs de sa mere, ce fut de promettre d'agir avec beaucoup de circonspection ; & il tint parole.

Dès le lendemain de son arrivée, il alla se présenter à C. Antoine, qui en l'absence de M. Brutus, faisoit les fonctions de Préteur de la ville. Il demanda juridiquement d'être mis en possession de la succession de Jules César. Delà, quoiqu'il n'eût reçu aucune politesse de Marc-Antoine, qui n'avoit pas même daigné le faire complimenter de sa part, Octavien se transporta aux jardins de Pompée pour lui rendre la premiere visite, disant qu'il étoit juste que jeune & particulier, comme il étoit, il fit les avances vers un homme, qui le surpassoit de beaucoup en âge, & revêtu actuellement de la premiere dignité de la République.

Marc-Antoine étoit fort intéressé à s'opposer aux démarches d'Octavien ; & il voulut l'empêcher d'assurer pleinement son état. Octavien, irrité d'un procédé, qu'il traitoit d'ingratitude de la part d'un ami & d'une créature de son pere, n'en devint que plus ardent à poursuivre ce qu'il avoit entrepris ; & n'éprouvant que difficultés & qu'obstacles de la part de celui, de qui il se croyoit en droit d'attendre du secours, il chercha de l'appui du côté du Sénat & du peuple. Par le moyen de Cicéron sur-tout, il s'acquit la faveur du Sénat. Pour agir auprès du peuple, il auroit bien voulu avoir un titre ; & la place de Tribun, qu'Helvius Cinna, par sa mort, avoit laissé vacante, le tenta, & lui parut une occasion dont il devoit profiter. Quoique Patricien, quoique fort audessous de l'âge pour être Sénateur, il fit des pratiques secretes pour parvenir au Tribunat. T. Canutius, l'un des Tribuns, le secondoit. Mais, Marc-Antoine s'opposa encore ici à ses desseins, & lui ôta l'espérance de réussir. Il ne put lui ôter néanmoins la voie des largesses & des fêtes, amorces toujours puissantes auprès d'une multitude. Octavien, présenté au peuple par le Tribun T. Canutius, termina un discours très-flatteur, par s'engager non-seulement à acquitter le legs,

que Jules César avoit fait à chaque citoyen de trois cens sesterces, mais à y ajouter encore une libéralité de pareille nature en son propre nom.

Il donna aussi les jeux institués par le Dictateur en l'honneur de Vénus mere, & en mémoire de la victoire de Pharsale, ou, selon d'autres, de celle de Munda. Un college avoit été érigé exprès pour la célébration de ces jeux. Mais, ceux qui les composoient, ne voulant, ou n'osant point remplir leurs fonctions, Octavien s'en chargea, & en soutint la dépense, qui étoit énorme. Il prétendit même, suivant ce qui avoit été ordonné du vivant de Jules César, faire placer au milieu du théâtre la statue du Dictateur sur un trône enrichi d'or avec la couronne de pierreries; mais, M. Antoine, de concert avec les Tribuns, l'en empêcha, comptant pour peu de paroître manquer de reconnoissance envers un ami à qui il devoit tant, pourvu qu'il mortifiât son rival. Ce fut pendant ces jeux, que l'on vit au ciel cette fameuse comete, qui fut regardée par le vulgaire ignorant & superstitieux, comme le siege de l'ame de Jules César.

Pour fournir aux prodigieuses dépenses, soit des distributions d'argent promises au peuple, soit de l'appareil des jeux, Octavien n'eut d'autre ressource, que de vendre tous les fonds de la succession, & même son propre patrimoine, & jusqu'aux biens de sa mere & de son beau-pere, qui s'étoient enfin résolus à entrer dans ses vues, & à favoriser de tout leur pouvoir ce qu'ils avoient inutilement voulu empêcher. Il étoit parti de Brundusium avec quelqu'argent, que lui avoient remis ceux qui se trouverent dans cette ville dépositaires des deniers publics; mais, ces sommes vraisemblablement avoient été dépensées dans sa marche de Brundusium à Rome. Marc-Antoine, bien loin de relâcher aucune partie de celles sur lesquelles il avoit mis la main, se faisoit payer chérement la justice qu'il lui rendoit sur les choses les plus communes. Il le fatigua même par toutes les avanies, qu'il put imaginer.

La division entr'eux fut bientôt portée aux derniers excès. Marc-Antoine ne cessoit de donner de nouveaux sujets de plainte à Octavien; & celui-ci en prenoit occasion d'invectiver publiquement contre Marc-Antoine, s'arrêtant au coin des rues, & haranguant la populace, qui s'attroupoit autour de lui. Son nom, sa jeunesse, les tours insinuans & adroits, qu'il sçavoit employer, une physionomie douce & noble en même tems, l'injustice manifeste des procédés de Marc-Antoine à son égard, tout concouroit à rendre sa cause favorable. Les Officiers même de la garde du Consul, qui avoient tous servi sous Jules César, & qui étoient tendrement

attachés à sa mémoire, s'intéresserent pour son fils, & déclarerent à Marc-Antoine, qu'ils souhaitoient une réconciliation entre lui & Octavien. Une telle recommandation différoit peu d'un ordre auprès d'un homme, à qui l'affection des gens de guerre étoit absolument nécessaire pour exécuter ses projets. Elle se fit donc, cette réconciliation, mais de mauvaise foi de part & d'autre; & elle fut bientôt suivie d'une nouvelle rupture & de nouvelles démarches pour un racommodement. Tout ce manege aboutit enfin à une inimitié déclarée. Marc-Antoine accusa le jeune César d'avoir sollicité quelques soldats de sa garde pour l'assassiner, & fit comparoître ses soldats devant un tribunal domestique, composé de ses amis. Octavien jetta les hauts cris. Il vint à la maison du Consul pour se justifier; & n'ayant pas été admis, il demeura à la porte, faisant son apologie, déclamant avec force, & soutenant au contraire que c'étoit Marc-Antoine, qui, tous les jours, lui tendoit des embûches. Il y a néanmoins grande apparence que le fait articulé par le Consul étoit vrai. Séneque & Suétone le donnent pour constant; & Cicéron, dont l'autorité est audessus de toute exception, s'en explique d'une maniere à ne laisser aucun doute.

Après un si grand éclat, il ne restoit plus qu'à courir aux armes des deux partis; & c'est ce que firent Octavien & M. Antoine, chacun de leur côté. Mais, la différence de leur situation étoit grande à cet égard. Le premier, sans titre & sans autorité, n'avoit que la recommandation de son nom, son argent, ses promesses, pour attirer à soi les vieux soldats de son pere adoptif; au lieu que Marc-Antoine, non-seulement étoit Consul, mais avoit à ses ordres des légions toutes prêtes, dont le commandement lui avoit été assigné par autorité publique.

Octavien, voyant son adversaire se mettre en mouvement, avec des forces très-considérables, sentit qu'il alloit être accablé, s'il ne trouvoit le moyen d'assembler des troupes pour sa défense. Il parcourut la Campanie, le Samnium, & toutes les parties de l'Italie, où les vieux soldats de son pere avoient reçu des établissemens. Il réussit à s'en attacher un grand nombre, en leur donnant à chacun cinq cens deniers. En même tems, il travailla par des émissaires secrets à débaucher les légions de Marc-Antoine. En un mot, il n'omit rien de ce qui pouvoit le mettre en état d'opposer la force à la force. Pendant que Marc-Antoine étoit allé à Brundusium, il marcha vers Rome; & son fidele T. Canutius lui ayant convoqué une assemblée du peuple, Octavien prononça une harangue, dans laquelle, après avoir rappellé

les injuſtices de Marc-Antoine à ſon égard, & à l'égard de la République, il témoigna qu'il venoit defendre la patrie contre un cruel oppreſſeur.

Ce diſcours fut reçu agréablement de la multitude. Mais, les ſoldats, qui avoient cru qu'on les amenoit pour être les médiateurs d'une réconciliation entre l'ami & l'héritier de Jules Céſar, ou même pour agir contre les ennemis de ſa mémoire, furent très-indignés de ſe voir trompés dans leur opinion. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à tirer l'épée contre Marc-Antoine, autrefois leur Commandant, & actuellement Conſul. Ils demanderent donc leur congé à Octavien ſous divers prétextes, quelques uns même alléguant la véritable cauſe de leur mécontentement. Le jeune Céſar ſe conduiſit dans une ſi fâcheuſe circonſtance avec une prudence admirable. Comme il n'avoit aucun droit de les retenir, loin de marquer du chagrin de ce qu'ils l'abandonnoient, il conſentit à tout, ferma les yeux ſur les mauvaiſes excuſes, dont pluſieurs prétendoient le leurrer, tâcha d'éclaircir & de ſatisfaire ceux qui lui parloient vrai, les remercia tous de l'avoir eſcorté, & leur promit encore de nouveaux dons de ſa libéralité. Par cette douceur, il en gagna trois mille; les autres ſe repentirent bientôt de l'avoir quitté, & revinrent en foule autour de lui. Cependant, affoibli comme il ſe trouva d'abord, il ne crut pas devoir attendre Marc-Antoine dans Rome. Il en ſortit en diligence, & alla du côté de Ravenne, amaſſer des troupes & appuyer de près les émiſſaires, qu'il avoit dans les légions du Conſul, & qui travailloient par ſes ordres à les débaucher.

Tout lui réuſſit à ſouhait. Non-ſeulement les vieux ſoldats, ou vétérans, répandus dans les villes & dans les campagnes du canton, qu'il parcouroit, ſe rangerent avec empreſſement ſous ſes drapeaux, mais une des légions de Marc-Antoine, nommée la légion martiale, s'arrêta à Albe, ſans vouloir paſſer outre, & ſe déclara pour Octavien. Une autre, qui étoit la quatrieme, ſuivit peu de tems après cet exemple.

Outre le parti d'Octavien & celui de Marc-Antoine, il y en avoit encore un autre; c'étoit celui de Décimus Brutus, qui n'avoit que trois légions à oppoſer. Octavien, en ayant cinq à ſes ordres, pouvoit, avec ces forces, faire pencher la balance du côté pour lequel il ſe détermineroit. Il fut embarraſſé ſur le choix. Il haïſſoit Décimus Brutus, & il craignoit Marc-Antoine. Il lui étoit indécent de ſe liguer avec le meurtrier de ſon pere, & impoſſible de ne pas pouſſer Marc-Antoine, après l'avoir ſi cruellement offenſé. D'ailleurs, il avoit pris des engagemens avec le Sénat; &

l'autorité de ce grand corps lui étoit néceſſaire pour s'accréditer & pour légitimer ſa priſe d'armes. Il s'en tint donc à ſuivre la route dans laquelle il étoit entré ; & ſans faire aucune avance directe vers Décimus Brutus, il écrivit au Sénat pour lui offrir ſes ſervices & ceux de cinq légions, qu'il avoit raſſemblées dans la ville d'Albe. Il fit plus. Ses troupes lui ayant préſenté les faiſceaux & les haches, & l'exhortant à prendre la qualité de Propréteur, il déclara qu'il ne recevroit aucun titre d'honneur & de commandement que de l'autorité du Sénat. En même tems, il prit ſoin de s'attacher par une largeſſe les légions, qui avoient quitté Marc-Antoine ; & après qu'elles eurent fait l'exercice devant lui, il leur diſtribua cinq cens deniers par tête, & leur en promit cinq mille après ſa victoire.

Les offres d'Octavien furent acceptées avec beaucoup de témoignages de reconnoiſſance. Ce fut alors que ſe firent les derniers engagemens de Cicéron avec Octavien. Ce n'eſt pas qu'il ſe fiât pleinement à lui ; le contraire paroît dans ſes dernieres lettres à Atticus. Il fit cependant approuver & autoriſer, par un décret du Sénat, tout ce que Décimus Brutus & Octavien avoient fait & feroient à l'avenir contre Marc-Antoine. Et dans l'aſſemblée du premier Janvier de l'année ſuivante, il fut d'avis qu'on revêtît Octavien du titre de Propréteur, qu'on le fît Sénateur, qu'on lui accordât le privilege de demander les charges pluſieurs années avant l'âge preſcrit par les loix ; & tout cela paſſa. Q. Philippus y fit ajoûter encore l'honneur d'une ſtatue.

Dès qu'il fut poſſible de tenir la campagne, Octavien & A. Hirtius marcherent au ſecours de Modene, où Décimus Brutus étoit bloqué par Marc-Antoine. Celui-ci fut obligé de lever le ſiege, & de ſe retirer vers les Alpes, où Octavien ne jugea pas à propos de le pourſuivre.

Cependant, le Sénat travailloit à abaiſſer Octavien. Cicéron, ayant opiné pour lui accorder l'honneur de l'ovation, eut contre lui preſque tous les ſuffrages ; & ce qui montre manifeſtement le deſſein d'affoiblir le jeune Céſar, c'eſt qu'on entreprit de lui ôter & de faire paſſer ſous les ordres de Décimus Brutus la légion martiale & la quatrieme. Mais, les Sénateurs ne réuſſirent qu'à faire connoître leur mauvaiſe volonté. Ses légions ſe trouvoient trop bien avec le Général, qu'elles s'étoient choiſi, pour ſe laiſſer perſuader de le quitter. Le Sénat ne s'en tint pas là, & il ſe porta juſqu'à faire une eſpece d'affront à Octavien.

Celui-ci, de ſon côté, ſe préparoit actuellement à quitter le maſque, dont il s'étoit couvert juſqu'à lors, & à rompre avec le Sénat. On peut

même dire qu'il y étoit comme forcé. Il paroissoit clairement que cette compagnie se proposoit d'accabler le parti de Jules César, & de faire triompher les ennemis de sa mémoire & de son nom. Octavien avoit donc raison de se défier des Sénateurs, comme les Sénateurs avoient raison de se défier de lui. Leurs intérêts réciproques étoient directement contraires; & comme c'est l'intérêt qui gouverne les hommes, sur-tout ceux qui manient les grandes affaires, l'inimitié devenoit entr'eux irréconciliable. Il falloit ou que le Sénat fût écrasé, ou qu'Octavien pérît.

C'est ce que ce dernier avoit prévu dès le commencement. Son plan embrassoit la destruction de l'autorité du Sénat; & il en est convenu en quelque façon lui-même, puisqu'il s'est fait gloire toute sa vie d'avoir toujours eu en vue de venger la mort de son pere adoptif; ce qui ne pouvoit s'exécuter tant que le Sénat conserveroit quelque pouvoir. Il dissimula d'abord, pour ne pas avoir à combattre en même-tems, & le Sénat, & Marc-Antoine. Il poussa même la dissimulation jusqu'à concourir à la délivrance de l'un des meurtriers de Jules César. Il joua si bien son rôle dans cette guerre, que Cicéron lui rend témoignage qu'il n'y avoit rien à reprendre dans la maniere dont il servoit le parti sous lequel il s'étoit rangé.

Il ne tarda pas à trouver le prétexte qu'il cherchoit; & les Sénateurs prirent soin de le lui fournir. Toujours remplis du projet de détacher de lui les troupes, qui le reconnoissoient pour chef, & de les attirer à eux, ils ordonnerent aux députés qu'ils envoyoient à l'armée pour la distribution des récompenses, de parler aux soldats, saus qu'Octavien fût présent. Lorsque les députés furent arrivés, & qu'ils eurent notifié leurs ordres au jeune Général, il protesta qu'il ne les empêcheroit point de faire ce qui leur étoit commandé. Mais, il les avertit qu'ils prendroient une peine inutile, & que certainement ses soldats, sans lui, ne les écouteroient pas, ou ne leur donneroient aucune réponse. Il ne s'avançoit pas trop, & sans doute ses mesures étoient prises. Les députés s'en étant donc retournés, sans avoir rien fait, Octavien saisit cette occasion de faire toucher au doigt à ses troupes tout le manege du Sénat, & le dessein formé de semer la division entre les soldats & leur chef. Son discours fut reçu avec applaudissement. Et la tentative, faite pour lui enlever son armée, lui en assura davantage l'affection.

Dans le même tems, il fit des démarches pour se rapprocher de Marc-Antoine, sans pourtant entrer encore en négociation directement avec lui. Il commença à caresser beaucoup les prisonniers, tant Of-

ficiers que soldats, qu'il avoit en son pouvoir, recevant dans ses troupes ceux qui voulurent prendre parti avec lui, & accordant aux autres la liberté de se rendre auprès de leur Général. P. Ventidius étoit sorti du Picénum avec ses trois légions pour aller se joindre à Marc-Antoine. Rien n'eût été plus aisé à Octavien, que de le couper dans sa marche. Au contraire, lorsqu'il le sçut près de son camp, il l'envoya inviter à se ranger de son côté; ou, si P. Ventidius l'aimoit mieux, il lui permettoit de continuer, sans rien craindre, sa route vers Marc-Antoine; & il le chargeoit de lui reprocher l'ignorance de leurs communs intérêts. P. Ventidius profita de cette permission, & ne manqua pas de s'acquitter fidelement de son message. Cette conduite d'Octavien étoit parlante. Aussi un Officier du nombre des prisonniers, nommé Décius, partant d'auprès de lui pour aller retrouver Marc-Antoine, & lui demandant une explication de ses sentimens: *J'en ai assez fait*, répondit Octavien, *pour les esprits sensés & intelligens. Aux imbécilles & aux aveugles rien ne suffiroit.* Il s'ouvrit davantage dans des lettres à M. Lépidus & à C. Pollion, avec lesquels il n'avoit eu aucun différent, & qui, jusques-là, avoient paru demeurer neutres.

Octavien aspira ensuite au Consulat; & la demande lui en fut refusée par le Sénat. Cette compagnie, malgré cela, voulut le charger de faire la guerre conjointemrnt avec Décimus Brutus contre M. Lépidus & contre Marc-Antoine. Octavien, bien loin d'être disposé à se déclarer l'ennemi de ces deux Généraux, négocioit actuellement avec eux. Aussi non seulement il n'accepta pas comme une faveur la commission qui lui étoit donnée, mais il en prit un prétexte d'irriter ses soldats contre le Sénat. Il profita de cette occasion pour envahir le Consulat. Après les cérémonies de la prise de possession, le premier usage qu'il fit de la puissance Consulaire, ce fut d'assurer son état. Il mit le dernier sçeau à l'affaire de son adoption, en la faisant ratifier par une assemblée de Curies; ce que l'opposition & les chicanes de Marc-Antoine l'avoient empêché d'obtenir l'année précédente. Par cette formalité, il entra pleinement dans tous les droits de fils de Jules César. Il soutint bientôt l'engagement de ce titre en vengeant, par l'autorité publique qu'il avoit en main, la mort de son pere.

Il résolut ensuite de mettre la derniere main au traité de réconciliation & de ligue, qui se négocioit depuis quelque tems entre lui, Marc-Antoine & M. Lépidus. Leur entrevue se fit dans une isle de la riviere du Réno. Trois sieges avoient été posés au milieu de l'isle. Ils s'y assirent tous trois, Octavien au milieu comme Consul. Les

conférences durerent trois jours. Il y fut réglé *qu'Octavien abdiqueroit le Consulat, & qu'il le céderoit à P. Ventidius pour le reste de l'année; qu'ils s'établiroient Souverains Magistrats pour cinq ans, sous le titre de Triumvirs réformateurs de la République, avec la puissance Consulaire; qu'ils désigneroient sur le champ les Magistrats annuels pour les cinq ans que devoit durer leur Triumvirat; & cela, sans avoir besoin du consentement ni du Sénat ni du peuple.* Ils partagerent entr'eux, comme leur patrimoine, toute la partie de l'Empire dont ils étoient maîtres, ou se flattoient de l'être. Le lot de M. Lépidus comprenoit l'Espagne & la Gaule Narbonnoise. Marc-Antoine prit pour lui la Gaule conquise par Jules César & la Gaule Cisalpine. Octavien eut l'Afrique avec la Sicile & la Sardaigne; département dont il lui étoit plus aisé de s'attribuer le titre, que la jouissance réelle.

Les trois Chefs s'engagerent par serment à l'exécution de tout ce qui avoit été résolu; ensuite de quoi, ils firent part à leurs armées de ce qu'ils avoient conclu entr'eux. Octavien, à qui tous les honneurs étoient toujours déférés, parce qu'il étoit Consul, lut aux troupes assemblées tous les articles du traité, à l'exception de celui qui regardoit les têtes illustres qu'ils prétendoient abattre. Les soldats célébrerent, par des cris de joie, la réconciliation de leurs Généraux; ceux des différentes armées se saluerent comme amis. Et pour sceller par une alliance domestique cette paix, qui leur faisoit tant de plaisir, ils proposerent le mariage d'Octavien avec Clodia, belle-fille de M. Antoine, c'est-à-dire, fille de Fulvie, sa femme, & de P. Clodius l'ennemi de Cicéron. Cette jeune personne étoit à peine nubile; & Octavien avoit déjà pris des engagemens avec la fille de Servilius Isauricus. Il ne laissa pas de consentir à la proposition qu'on lui faisoit, se reposant sur les évenemens pour se débarrasser de ce lien, si, dans la suite, il ne lui convenoit pas.

Nos trois Généraux ligués avoient tant d'empressement de répandre le sang, que pour commencer les meurtres, ils n'attendirent pas qu'ils fussent arrivés à Rome. Ils y firent leur entrée en trois jours différens, Octavien le premier, M. Lépidus ensuite, & enfin Marc-Antoine, amenant avec eux chacun leur cohorte Prétorienne ou garde, & une Légion. Ce fut alors que l'on proposa la loi du Triumvirat, c'est-à-dire, cette loi fatale, qui établissoit trois souverains Magistrats réformateurs de la République avec la puissance Consulaire pour cinq ans; sçavoir, Marc-Antoine, M. Lépidus & Octavien, qui entreroient en possession de cette charge le vingt-sept Novembre suivant, & qui l'exerceroient jusqu'au dernier Décem-

bre de la sixieme année à compter de celle où l'on étoit. Cette loi fut suivie de celle de l'édit de proscription ; & le nombre des personnes proscrites par les Triumvirs, surpassa de beaucoup celui des personnes proscrites par C. Sylla. L'année suivante, qui étoit la 710 de la fondation de Rome & la 42e. avant Jesus-Christ, Octavien eut le dessous dans un combat naval contre Sext. Pompée, & tenta inutilement une descente en Sicile. Étant ensuite passé en Grece, pour aller joindre Marc-Antoine, il resta malade à Dyrrachium. Il étoit à peine rétabli, qu'il se remit en marche, & alla avec Marc-Antoine se camper vis-à-vis & à peu de distance de M. Brutus & de C.Cassius. Les deux Triumvirs s'arrangerent de façon qu'Octavien se trouva opposé à M.Brutus,& Marc-Antoine à C. Cassius. L'armée de M. Brutus fit des merveilles ; mais celle de C. Cassius fut défaite; & son chef, par un désespoir précipité, se tua lui-même. La mort de C. Cassius donna la supériorité aux Triumvirs. Telle fut l'issue de la premiere bataille de Philippes, où Octavien ne fit d'ailleurs qu'un très-petit personnage, parce qu'il n'étoit pas bien rétabli de sa maladie. Il s'y étoit fait porter au milieu de ses troupes rangées en bataille, non par bravoure, mais en conséquence d'un songe d'Artorius, son médecin, qui disoit avoir reçu ordre de Minerve d'emmener Octavien hors du camp. La précaution ne fut pas inutile ; car, si Octavien fût resté dans le camp, il ne pouvoit éviter d'être tué ou pris. Sa litiere, où l'on crut qu'il étoit couché, fut percée de coups. Il eut même beaucoup de peine à se sauver du champ de bataille. Il se jetta précipitamment vers les marais, d'où il gagna l'aîle que Marc-Antoine commandoit.

Cette bataille fut bientôt suivie d'une seconde, où les Triumvirs eurent encore l'avantage. M. Brutus, après sa défaite, se donna la mort. Octavien abusa insolemment de la victoire à l'égard des vaincus. Il fit égorger sans miséricorde tout ce qu'il y avoit de plus distingué entre les prisonniers; & il ne leur épargna pas même les insultes & les reproches remplis d'amertume. L'un d'eux lui demandant humblement la grace de la sépulture, il lui dit *que les vautours & les bêtes carnassieres seroient son tombeau.* Un pere & un fils le prioient de leur accorder la vie; il leur ordonna de tirer au sort, & il eut l'inhumanité de repaître ses yeux du cruel spectacle, qu'ils lui présenterent, lorsque refusant de profiter d'une grace si barbare, le pere se livra aux assassins, & le fils se donna la mort à lui-même. Aussi, une si horrible cruauté révolta contre lui tous les esprits ; & lorsque les prisonniers, chargés de chaînes, furent amenés aux vain-

queurs, tous, & particulierement Favonius, l'accablerent d'injures, pendant qu'ils saluoient Marc-Antoine avec respect, en lui donnant le nom de Général.

Aux termes du traité, qui faisoit la base de la ligue Triumvirale, les trois associés auroient dû partager également les fruits de la double victoire de Philippes. Mais, Octavien & Marc-Antoine, qui avoient toutes les troupes sous leurs mains, s'accorderent à dépouiller le foible M. Lépidus. Ils lui imputerent d'avoir entretenu, en leur absence, des intelligences avec Sext. Pompée; & sous ce prétexte, mais réellement parce qu'il étoit sans appui comme sans génie, ils convinrent de s'approprier les provinces de son département; sauf à lui donner, comme par une espece de commisération, l'Afrique proprement dite, supposé qu'il ne fût point trouvé coupable. Octavien, peu favorablement traité dans le premier partage, eut soin de se dédommager dans celui-ci. Il s'attribua les Espagnes & la Numidie. Il détacha même du lot de Marc-Antoine la Gaule Cisalpine, non pour l'ajouter au sien, mais afin qu'elle fût incorporée à l'Italie, suivant l'ancien plan de Jules César, & qu'elle cessât d'être regardée comme province. Le systême d'Octavien étoit de ne point désemparer l'Italie, & d'y établir solidement son autorité.

En arrivant à Brundusium, Octavien fut près de succomber à la maladie dont il étoit attaqué depuis son départ de Rome pour la Macédoine; car, il n'en avoit jamais été bien guéri. Le bruit même de sa mort se répandit, & excitoit déjà du trouble dans Rome. Déjà plusieurs concevoient des espérances & formoient des projets de changement. D'autres, au contraire, s'imaginoient que sa maladie n'étoit qu'une feinte, & qu'il en faisoit à dessein semer la nouvelle pour sonder les sentimens des Citoyens, & pour avoir lieu de réitérer les violences & les horreurs de la proscription. Dans une si grande fermentation des esprits, la présence d'Octavien à Rome étoit nécessaire. Il partit donc dès qu'il put supporter la fatigue du voyage; & il fit même marcher devant lui des lettres, qu'il écrivit au Sénat, pour calmer les craintes par des promesses d'une conduite douce & modérée.

Fulvie, femme audacieuse, en l'absence de Marc-Antoine son mari & d'Octavien son gendre, exerçoit dans Rome la puissance Triumvirale. Mais, Octavien n'étoit pas d'humeur à se laisser gouverner par cette femme, comme faisoit L. Antoine. En conséquence, bientôt la division se mit entr'eux, & devint ensuite une guerre ouverte. Ce fut à l'occasion de la distribution des terres promises aux soldats, que la discorde éclata. Octavien avoit beaucoup

à craindre du mécontentement des gens de guerre; leur insolence étoit extrême & proportionnée au besoin qu'ils sentoient que l'on avoit d'eux. Il se vit exposé plus d'une fois au danger de périr par leur fureur; & s'il s'en tira heureusement, ce ne fut que parce qu'il sçut allier la fermeté du courage avec l'indulgence qu'exigeoient les circonstances des tems.

Cependant, Fulvie, instruite de la débauche de Marc-Antoine en Orient, voulut se venger avec Octavien de l'infidélité de son mari. Le jeune Triumvir rebuta les avances de cette femme, aussi effrontée qu'impérieuse; & il lui renvoya même sa fille, en assurant qu'elle étoit vierge. Ce double affront mit Fulvie hors de toute mesure; & elle ne se donna point de repos, qu'elle n'eût excité une guerre, par laquelle elle se proposoit en même tems, & de satisfaire son ressentiment contre Octavien, & d'arracher Marc-Antoine à ses amours, en le mettant dans la nécessité de revenir en Italie. Octavien avoit de grandes raisons de craindre la guerre dans la circonstance où il se trouvoit. Il crut donc devoir tout tenter pour éviter d'en venir aux armes. Il accorda à L. Antoine & à Fulvie ce qu'ils lui demandoient, & consentit qu'ils présidassent à la distribution des récompenses, qui appartenoient aux soldats de Marc-Antoine. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient prétendre avec quelque couleur de raison. Mais, Fulvie vouloit se venger. Elle fit tant que la guerre fut enfin déclarée.

Octavien ne laissoit pas néanmoins d'être assez bien appuyé, ayant pour lui, outre ses propres troupes, une multitude de vétérans, encore plus redoutables par leur valeur & par leur expérience, que par leur nombre. L. Antoine, de son côté, paroissoit lui opposer des forces considérables, mais sur la plus grande partie desquelles il n'avoit qu'une autorité précaire. Aussi, Octavien fit cette guerre avec une supériorité, qui ne fut même balancée par aucune incertitude. L. Antoine, assiégé dans Pérouse par Octavien, fut contraint de venir se rendre à discrétion. Si nous nous en rapportons au récit d'Appien, il parla & agit en héros dans cette circonstance. Octavien à son tour affecta de la générosité: » Vous me désarmez, dit-il, » à L. Antoine, par la noblesse & la franchise de votre » façon d'agir. Si vous aviez » prétendu capituler avec moi, » vous me donniez alors toute » liberté d'user du droit de la » victoire. Mais, en remettant » à ma discrétion votre sort, » & celui de vos amis & de » vos soldats, vous me forcez » de considérer ce qui est digne de moi, & non plus ce » que vous méritez; & votre » cause ne pouvoit devenir

» meilleure, qu'en se joignant » à l'intérêt de ma gloire. » C'étoient là de belles paroles.

Mais, il ne paroît pas que dans la réalité, la clémence d'Octavien ait été au delà de ce que lui dictoit sa politique. Il traita honorablement L. Antoine, parce qu'il craignoit trop Marc-Antoine, pour ne pas ménager son frere. Il ne fit souffrir aucune peine aux soldats, soit vétérans, soit nouveaux, parce que ses propres troupes en auroient été offensées. Mais, pour ce qui est des gens qualifiés, Sénateurs ou Chevaliers Romains, dont il redoutoit l'attachement persévérant à la liberté de l'ancien gouvernement, il ne leur fit aucun quartier. Si quelques uns vouloient lui demander grace, ou s'excuser, il ne leur répondoit que ce mot barbare : *Il faut mourir.* La reconnoissance qu'il devoit aux services que T. Canutius lui avoit autrefois rendus contre Marc-Antoine, étant Tribun du peuple, ne put sauver de la mort cet ancien serviteur & ami, mais sans doute trop zélé Républicain. Enfin, on rapporte même, que sur le nombre de ceux qui tomberent sous sa puissance en cette occasion, il en choisit trois cens des plus distingués pour être immolés comme des victimes, le jour des Ides de Mars, au pied d'un Autel, érigé en l'honneur de Jules César. Il est vrai qu'il feignit d'avoir été forcé à ces actes de vengeance par les clameurs de ses soldats. Mais, c'étoit lui qui les excitoit sous main, & personne n'étoit trompé par ce grossier artifice ; lui seul est demeuré chargé de tout l'odieux d'une si horrible boucherie.

Par la défaite de L. Antoine, Octavien resta maître de toute l'Italie. Il le tint quelque tems auprès de lui sous une bonne garde, qui passoit néanmoins pour cortege, & qui l'accompagnoit comme par honneur. Bientôt, un tel prisonnier l'embarrassa en Italie ; & il l'envoya en Espagne avec le titre de Proconsul, mais sans aucune autorité réelle. Toute la puissance étoit entre les mains de ses Lieutenans, Sext. Péducéus & Carrinas, qui devoient répondre à Octavien de sa personne & de sa conduite. Depuis ce tems-là, il n'est plus fait mention de L. Antoine.

Cependant, Octavien voulut essayer de gagner Sext. Pompée, dont l'union avec Marc-Antoine, si elle eût été consommée, pouvoit lui devenir fatale ; & pour frayer les voies à une réconciliation avec lui, il songea à s'allier avec son beau-pere. Mécene fut chargé de la part du jeune Triumvir de demander pour lui en mariage Scribonia, sœur de L. Scribonius Libon. Celui-ci, charmé de joindre à la qualité de beau-pere de Sext. Pompée celle de beau-frere d'Octavien, y donna très-volontiers son consentement. Le mariage se fit, & Octavien épousa Scribonia, quoiqu'elle fût beaucoup plus

âgée que lui, & qu'elle eût déjà été mariée successivement à deux Consulaires, de l'un desquels elle avoit des enfans. Cependant, la paix ne put pas se conclure; & Octavien se voyant contraint de faire face en même tems à Marc-Antoine & à Sext. Pompée, commença par se débarrasser de M. Lépidus, qui lui étoit suspect, & il lui fit trouver bon d'aller dans son département d'Afrique, avec six légions, qui ayant appartenu à Marc-Antoine, conservoient encore de l'attachement pour leur ancien Général.

Il y eut néanmoins, quelque tems après, un traité de paix conclu entre Octavien & M. Antoine. On donna plein pouvoir à un comité, composé de trois Commissaires, Mécene stipulant pour Octavien, C. Pollion pour Marc-Antoine, & Cocceius, ami commun & sur-arbitre. Ces trois Négociateurs conclurent le traité sous l'autorité de l'armée, qui agissoit comme dépositaire de la souveraineté. Les articles du traité furent très-simples; oubli du passé; amitié & bonne intelligence pour l'avenir; nouveau partage de l'Empire Romain, dont la partie Orientale fut mise sous la puissance de Marc-Antoine, & l'occident sous celle d'Octavien. La ville de Scodra en Illyrie étoit la borne commune de ces deux grands départemens. L'Afrique fut laissée à M. Lépidus, toujours obligé de se contenter du lot que vouloient bien lui faire ses Collegues. Octavien se chargea de la guerre contre Sext. Pompée, si l'on ne pouvoit pas parvenir à un accommodement; & M. Antoine, de celle contre les Parthes. Il fut stipulé expressément que les deux Généraux auroient un égal pouvoir de lever des troupes en Italie. Mais, Octavien se conservoit toujours l'avantage de ne point désemparer la capitale & le siege de l'Empire. Cn. Domitius fut déchargé des condamnations prononcées contre lui, & le bon traitement qu'il avoit reçu de M. Antoine, approuvé par Octavien. Par rapport au Consulat, qui n'étoit plus qu'une ombre, mais une ombre respectable encore, & capable de reprendre vie entre les mains de quiconque sçauroit la ranimer, on convint que, lorsque les Triumvirs n'exerceroient point cette charge par eux-mêmes, ils la partageroient entre leurs amis. Enfin, le sceau de la réconciliation fut le mariage d'Octavie, sœur du jeune César, avec Marc-Antoine.

Tel fut le traité de Brundusium, qui délivra l'Italie de la crainte d'une guerre sanglante. La joie en fut si grande, que pour la témoigner aux deux Généraux, on crut ne pouvoir moins faire que de leur décerner l'honneur du petit triomphe.

L'année suivante, il se fit un changement dans le Consulat. Il n'y eut plus de Consul d'un an. La confusion & le désor-

dre regnoient dans tous les États. Rome & l'Italie étoient affamées par Sext. Pompée. Le peuple s'ameuta, & pressa les Triumvirs à grands cris de faire la paix avec ce Général. Octavien demeurant inflexible, l'indignation publique contre les Triumvirs se tourna en affection pour Sext. Pompée; & la multitude témoigna ses sentimens aux jeux du Cirque, où c'étoit l'usage de porter en pompe la statue de Neptune. Elle la reçut avec des applaudissemens extraordinaires, pour honnorer Sext. Pompée, qui se disoit le fils de ce Dieu. Octavien s'apperçut de cette affectation; & pour ne pas donner lieu à renouveller une pareille scene les jours suivans, où la fête se continuoit, il défendit qu'on y fit paroître la statue de Neptune. Mais, le peuple la demanda, & n'ayant point obtenu satisfaction, il s'emporta à une sédition furieuse. Les pierres commencerent à voler; & Octavien, étant venu se présenter à cette populace irritée, courut risque de la vie. Ni sa fermeté à s'offrir aux coups, ni ses représentations, ni enfin ses prieres, lorsqu'il vit que le péril devenoit pressant, ne pouvoient calmer la fureur de la sédition. Marc-Antoine, étant venu heureusement à son secours, parvint à le délivrer.

Octavien augmenta encore le mécontentement par la fête qu'il donna, suivant la coutume, à l'occasion du premier usage qu'il fit du rasoir, & des prémices de sa barbe consacrées en cérémonie à un Dieu. Les jeunes Romains ne se rasoient point jusqu'à l'âge de vingt-un ou vingt-deux ans, & se contentoient de se couper, avec des ciseaux, les poils de la barbe, qui devenoient trop longs. Octavien avoit attendu jusqu'à vingt-cinq ans. Il voulut célébrer ce jour avec magnificence & donna un repas à tout le peuple. Mais, au lieu d'attirer les applaudissemens de la multitude, il en renouvella les plaintes. On trouva qu'une dépense excessive & inutile étoit bien déplacée dans un tems, où les citoyens manquoient de pain. Il fallut qu'Octavien cédât enfin aux vœux du peuple, ou plutôt, à la nécessité, & donnât les mains à un accommodement avec Sext. Pompée. Cette paix causa une joie, égale à l'ardeur avec laquelle elle avoit été désirée, & ceux, qui en furent le moins contens, c'étoient sans doute les trois Chefs, qui l'avoient conclue. On peut bien assurer que surtout Octavien, en même tems qu'il la juroit, étoit très-résolu de la rompre à la premiere occasion. Ils en célébrerent néanmoins tous trois des réjouissances extérieures par des repas, qu'ils convinrent de se donner tour-à-tour.

Les affaires, qui occupoient Octavien, ne l'empêcherent pas d'être sensible à l'amour. Livie sçut lui inspirer une passion

forte & durable, plus encore par l'adresse de son esprit, que par les charmes de sa beauté. Elle étoit depuis peu de tems revenue à Rome avec son mari Tibérius Néron. Elle n'y fut pas long-tems sans attirer les regards d'Octavien. Il étoit marié; mais, l'humeur acariâtre de Scribonia sa femme lui déplaisoit; & peut-être la douceur insinuante de Livie ne contribua pas peu à lui faire trouver plus insuportables les manieres dures de Scribonia, Il garda si peu de ménagement avec elle, qu'il la répudia le jour même qu'elle étoit acouchée d'une fille, qui fut dans la suite la trop fameuse Julie.

Aussitôt, Octavien songea à contracter mariage avec celle qu'il aimoit. Un obstacle sembloit devoir le retarder. Elle étoit grosse de six mois; & l'on ne pouvoit, sans violer toutes les regles & toutes les bienséances, se dispenser d'attendre qu'elle eût fait ses couches. L'impatience d'Octavien ne put souffrir ce délai. Mais, atentif & habile à trouver des couleurs, qui sauvassent au moins les dehors, il consulta le college des pontifes sur cette singuliere question, *si une femme dans la situation où étoit Livie, pouvoit se marier légitimement.* A cette consultation, qui étoit plutôt une dérision, comme l'appelle Tacite, les Pontifes répondirent gravement, que si le pere de l'enfant pouvoit être incertain, il ne feroit pas permis de passer outre; mais que l'état d'un enfant conçu en légitime mariage étant assuré après six mois de grossesse de sa mere, il n'y avoit nulle difficulté dans le cas proposé. Telle fut la décision des Pontifes, conforme peut-être, dit Dion Cassius, à ce qu'ils avoient trouvé dans leurs livres. Mais, quand leurs livres auroient dit le contraire, leur réponse auroit sûrement été la même.

Il ne fut plus question alors que de la cérémonie du mariage, dans laquelle le mari de Livie fit la fonction de pere à son égard, & l'autorisa à s'engager avec Octavien. Dans le repas des noces, la simplicité d'un enfant, qui servoit de jouet & d'amusement à Livie, reprocha aux nouveaux mariés l'indécence de leur conduite. Car, comme Octavien & Livie étoient sur le même lit de table, & Tibérius Néron sur un autre, le petit esclave, qui n'avoit pas encore mis dans sa tête le nouvel arrangement des choses, s'approcha tout étonné de Livie, & lui dit: *Que faites-vous là, Madame? voilà votre mari*, en lui montrant Tibérius Néron, *qui est bien loin de la place où vous êtes.*

La paix, qui avoit été conclue l'année précédente entre Sext. Pompée & les Triumvirs, ne fut pas de longue durée; parce qu'Octavien & Sext. Pompée n'y avoient consenti que malgré eux. Le premier avoit deux flottes nombreuses, dont l'une étoit commandée par Cal-

visius Sabinus sur la mer de Toscane; l'autre, construite & équipée à Ravenne sur la mer Adriatique, avoit pour Amiral L. Cornificius. Ces deux flottes, dont Octavien voulut commander en personne la derniere, devoient, selon son plan, attaquer en même tems la Sicile, des deux côtés opposés; & ses légions se rendirent par terre à Rhege, afin d'achever la victoire en passant en Sicile, après qu'avec ses forces navales, il se feroit rendu maître de la mer. Mais, le succès ne répondit pas à des apprêts si redoutables & si bien concertés. Sext. Pompée avoit pris ses mesures pour résister avec vigueur. Ayant aussi partagé ses forces, il avoit envoyé Ménécrate à la tête d'une partie de sa flotte au devant de Calvisius Sabinus; & lui-même, il restoit à Messine pour y attendre Octavien.

Il y eut un premier combat naval près de Cumes, où l'avantage fut à peu près égal des deux côtés. Il s'en donna bientôt après un autre près du roc de Sylla; & la flotte d'Octavien y fut assez maltraitée. Une tempête, qui survint, acheva de ruiner ses forces navales. La perte qu'il avoit faite, étoit si grande, que, malgré l'indolence de Sext. Pompée, il eut besoin d'un intervalle de près de deux ans pour se remettre en force, & faire de nouveaux préparatifs. Car, les mauvais succès ne le rebuterent point; & il ne perdit jamais de vue le dessein de détruire l'ennemi de sa maison. Les murmures des peuples d'Italie, qui souffroient de la disette, furent pour lui un motif, non pas d'abandonner son plan, mais de faire toute la diligence possible pour l'amener promptement à une heureuse fin.

Cependant, les cinq années du Triumvirat étoient près d'expirer. Mais, ceux, qui, sous ce titre, avoient usurpé une domination tyrannique, n'étoient nullement disposés à s'en dessaisir, ni à rendre la liberté à leurs concitoyens. Loin de cela, ils se continuerent sans observer aucune formalité dans la puissance, dont ils s'étoient emparés; & sans aucune ordonnance du peuple, uniquement par leur propre fait, ils se décernerent à eux-mêmes un second Triumvirat, égal & semblable au premier pour l'étendue du pouvoir & pour la durée. Peut-être se crurent-ils suffisamment autorisés à en user ainsi par un décret du Sénat, rendu deux ans auparavant, qui validoit & ratifioit tout ce qu'ils avoient fait, & tout ce qu'ils feroient par la suite dans leur Magistrature.

Octavien, se préparant à revenir à la charge contre Sext. Pompée, étoit bien aise, pour se procurer de l'appui, de faire regarder sa querelle contre ce dernier rejetton de la maison du grand Pompée, comme intéressant tout le parti de Jules César. Il dépêcha donc Mécene à Marc-

Antoine

Antoine pour lui demander son adjonction & son secours. Il somma aussi M. Lépidus de venir avec lui achever la ruine de la faction ennemie. Celui-ci, à quelque dessein que ce puisse être, & plutôt, sans doute, pour profiter lui-même de la dépouille de Sext. Pompée, que pour appuyer son Collegue, assembla de grandes forces de terre & de mer, douze légions, cinq mille chevaux Numides, mille bâtimens de charge & soixante-dix vaisseaux de guerre. On voit par-là que sa puissance étoit considérable. Deux grandes provinces, l'Afrique proprement dite & la Numidie, lui obéissoient; & pour s'en rendre maître, il ne lui en avoit coûté que la peine de se présenter.

Marc-Antoine étoit à Athenes, lorsqu'il reçut le député d'Octavien; & il se préparoit à retourner en Orient pour pousser la guerre contre les Parthes. Il crut néanmoins devoir auparavant faire un voyage en Italie; & il y alla à la tête d'une flotte de trois cens vaisseaux. Mais, l'autorité de Plutarque & la suite des faits nous portent à croire qu'il venoit plutôt en ennemi d'Octavien que pour lui donner du secours. Des soupçons, des rapports, des jalousies, avoient aigri de nouveau les esprits de ces deux rivaux, qui toujours se tenoient en garde l'un contre l'autre. Marc-Antoine ayant abordé à Tarente, parce que ceux de Brindes ne voulurent point le recevoir, Octavie, qui l'accompagnoit, obtint de lui la permission d'aller trouver son frere, pour se rendre la médiatrice d'une réconciliation; & elle termina heureusement cette affaire.

Les différens articles ayant été réglés en assez peu de tems, on se sépara. Marc-Antoine repartit pour l'Orient, laissant Octavie en Italie sous prétexte de ne la point exposer aux fatigues & aux périls de la guerre contre les Parthes, mais réellement parce qu'il commençoit à être las d'une femme si vertueuse, & que son cœur le rappelloit auprès de Cléopâtre. Octavien accrû de nouvelles forces maritimes, se livra tout de bon à la guerre contre Sext. Pompée. Il avoit de grandes espérances. Outre que ses flottes étoient très-nombreuses, il comptoit beaucoup sur les avantages de la nouvelle construction de ses vaisseaux, qui, par leur force, par leur grandeur, & par les tours dont ils étoient armés, lui sembloient de sûrs garands de la victoire. Mais, une tempête, semblable à celle qui avoit fait échouer la premiere entreprise, vint encore troubler le nouveau projet d'Octavien, & rendit inutile, au moins pour un tems, un appareil si formidable. Sa flotte, qui n'avoit point de retraite commode, fut extrêmement maltraitée, non seulement par la tempête, mais par le perfide Ménas, qui en emmena ou brû-

récompenser celui, à qui il étoit redevable de la douceur de sa nouvelle situation, lui offrit le grand Pontificat, dont M. Lépidus étoit revêtu. Octavien soûtint le caractere de modération, dont il s'étoit fait une loi ; & il refusa une place très-importante & très-brillante, mais dont le titulaire ne devoit point être dépouillé de son vivant. Quelquesuns allerent jusqu'à lui proposer l'étrange expédient de faire mourir M. Lépidus, comme ennemi public. Ce conseil lui fit horreur ; & il déclara qu'il ne s'ouvriroit point la voie à l'usurpation par le meurtre.

Octavien se concilia encore l'affection des Citoyens par la conduite qu'il tint à l'égard de ce grand nombre d'esclaves, que Sext. Pompée avoit attirés en Sicile, & qu'il avoit incorporés dans ses troupes en leur donnant la liberté. Quoique cette liberté leur eût été ratifiée par le traité de Misene, Octavien ne se crut pas obligé d'observer à l'égard de ces misérables, au préjudice de leurs maîtres & du bien de l'État, une parole, qui lui avoit été extorquée par une sorte de violence. Il envoya aux différens quartiers, où ivernoient ses légions, des lettres qui furent toutes ouvertes en un même jour, & par lesquelles il étoit ordonné d'arrêter ces esclaves fugitifs. La chose fut exécutée sans aucun tumulte ; & lorsque les prisonniers eurent été amenés dans Rome, ils furent interrogés & examinés pour être rendus à leurs anciens maîtres. Ceux, dont les maîtres ne purent être découverts, Octavien les fit exécuter dans les villes d'où ils s'étoient enfuis. Un autre objet, bien digne de son attention, c'étoient les compagnies de brigands, qui s'étoient formées à la faveur de la licence & du désordre des guerres. Elles faisoient presque de petites armées, qui exerçoient plutôt des hostilités, que de simples vols dans Rome, dans l'Italie, dans la Sicile. Calvisius Sabinus, chargé par Octavien du soin d'arrêter ces horribles brigandages, vint à bout, dans l'espace d'un an, d'exterminer cette race de scélérats. La paix & la sûreté furent rétablies sur les chemins & dans les villes ; & les peuples furent si sensibles à ce bienfait, qu'ils en consacrerent l'Auteur parmi leurs Dieux tutélaires.

Octavien paroissoit donc tout occupé du bien public, tout rempli de vues pacifiques. Il brûla les lettres & les papiers, qui pouvoient être des monumens des divisions passées, & tenir en inquiétude bien des Citoyens. Il laissa les Magistrats annuels exercer leurs fonctions, & régler les affaires qui étoient du ressort de leurs charges. Enfin, il alla jusqu'à faire espérer qu'il abdiqueroit le Triumvirat de concert avec Marc-Antoine, dès que celui-ci seroit revenu de la guerre, qu'il faisoit aux

tuellement contre les Parthes. Cette derniere promesse n'étoit qu'un leurre ; mais, elle porta la joie au cœur de la Nation, toujours attachée au gouvernement Républicain. Le Sénat, pour inviter Octavien à tenir sa parole, & lui donner comme une compensation en échange du Triumvirat, lui offrit la puissance Tribunicienne pour tout le tems de sa vie. Par ce titre, sa personne devenoit sacrée & inviolable ; & il acquéroit le droit d'empêcher qu'il ne se fît rien dans la ville contre sa volonté. Mais, il n'avoit garde de renoncer, en se dépouillant du Triumvirat, au commandement des armées, qui faisoit toute sa force. Ainsi, il se tint ferme par rapport à la proposition du Sénat, ne jugeant pas à propos ni d'accepter la puissance Tribunicienne seule, qui l'auroit désarmé, ni de la joindre à la Triumvirale, de peur de piquer la jalousie de Marc-Antoine. Il ne paroît pas non plus qu'il l'ait absolument refusée. Il la remettoit à un tems plus convenable.

Afin que Rome se ressentît en toute maniere du retour d'une meilleure fortune, ce fut aussi cette même année, qu'Octavien commença à l'embellir par de nouveaux & superbes édifices. Un de ses grands objets dans toute la suite de sa vie & de son Empire, ce fut de décorer la capitale de l'Univers d'une façon digne de la majesté de ce titre. Il poussa en ce genre la magnificence si loin, qu'il se vanta d'avoir reçu une Rome de brique, & de la laisser toute de marbre. Mais, dans le tems dont nous parlons, le premier ouvrage, par lequel il entama l'exécution de son plan, ce fut un logement pour lui. Il avoit choisi l'emplacement du mont Palatin, & fait acheter par ses gens d'affaires un grand nombre de maisons de particuliers, qui lui formoient un terrein spacieux. Il s'y construisit un magnifique bâtiment, qui prit le nom de la colline, dont il occupoit une partie considérable, & fut appellé Palatium ; d'où est venu le mot de Palais en notre langue. Mais, il ne voulut pas qu'on eut à lui reprocher de n'avoir travaillé que pour lui. A l'occasion d'un tonnerre, qui étoit tombé sur une portion du terrein, qu'il avoit acquis, les Devins, que l'on consulta, ayant répondu que cet endroit étoit revendiqué par un Dieu, Octavien y bâtit du plus beau marbre un temple à Apollon, qu'il avoit toujours honoré comme son Dieu tutélaire. Il y joignit une bibliotheque, qui convenoit parfaitement à côté du temple du Dieu des arts ; & tout au tour il éleva des portiques pour l'usage & la commodité du public.

La bibliotheque d'Apollon Palatin [c'est ainsi qu'elle fut nommée] n'étoit pas seulement destinée à loger une collection de

livres, qui fit honneur au goût du Maître, & qui offrit un secours utile aux Sçavans. Octavien en fit comme une Académie, où des Juges examinoient les nouveaux ouvrages de Poésie; & ceux, qui paroissoit vraiment dignes d'être conservés & transmis à la postérité, étoient placés honorablement dans la bibliotheque avec le portrait de l'Auteur; encouragement puissant pour les arts, que la gloire sur-tout nourrit & porte à la perfection. Octavien les aimoit, comme ont toujours fait les grands Princes. Il les cultivoit lui-même; & sa protection fut constamment assurée à tous ceux, qui s'y distinguerent. Aussi l'on sçait assez combien ils fleurirent sous son Gouvernement, qui est devenu l'époque & la regle du bon goût.

Après la mort de Sext. Pompée, qui arriva vers l'an de Rome 717, & avant Jesus-Christ 35, il ne restoit plus à Octavien & à Marc-Antoine, vainqueurs de tous leurs ennemis, que de tourner leurs armes l'un contre l'autre, pour décider qui des deux demeureroit le maître de l'Empire. C'étoit le point de vue, qu'ils avoient toujours envisagé, surtout Octavien, dont l'ambition n'étoit distraite par aucune autre passion. Il s'écoula pourtant quelques années avant que la querelle éclatât.

Pendant que Marc-Antoine étoit partagé entre son amour pour Cléopâtre & ses projets chimériques contre les Parthes; Octavien tenoit ses troupes en haleine par des guerres moins brillantes que capables de donner de l'exercice à la valeur du soldat. Il se faisoit même une gloire, après avoir toujours jusques là employé ses armes contre ses concitoyens, d'en faire un usage plus innocent contre l'étranger. Les nations Illyriennes lui en présentoient l'occasion. Depuis la guerre entre Jules César & Cn. Pompée, elles n'avoient point cessé d'être en mouvement; & les Japodes venoient de faire récemment des courses jusqu'à Aquilée, & de piller Trieste, colonie Romaine. Il résolut donc de châtier ces peuples inquiets, & de les réduire au devoir. Mais, lorsqu'il se préparoit à marcher contr'eux, une sédition l'arrêta pour quelque tems. Dès qu'elle eut été appaisée, il partit & porta successivement ses armes victorieuses chez les Japodes, les Pannoniens, & les Dalmates. Pendant ce tems là, ses Lieutenans domptoient d'autres peuples, ou mal soumis, ou qui n'avoient jamais connu la domination Romaine.

Les deux principaux amis & les deux principaux confidens d'Octavien, étoient Agrippa & Mécene. C'étoit sur celui-ci en particulier que rouloient principalement les affaires de la ville & de l'Italie. Quoique, par une modestie, ou apparente, ou véritable, il n'ait jamais voulu s'élever au dessus du rang

de simple Chevalier, pendant qu'il lui étoit aisé de parvenir aux plus hautes dignités de la République, il avoit pourtant plus de réalité de puissance, que les premieres têtes du Sénat & les personnages Consulaires. Il fut durant plusieurs années Préfet de Rome, & par l'autorité de cette charge, créée exprès pour lui, il maintint le calme & la paix dans la capitale & dans l'Italie en des tems très-orageux, & malgré le mécontentement des peuples souvent chargés par ses ordres d'impositions très-onéreuses, mais nécessaires pour soûtenir les frais immenses de la guerre.

L'an de Rome 719, & avant Jesus-Christ 33, Octavien fut élevé au Consulat pour la seconde fois. Au commencement de cette année, il permit à Octavie, sa sœur, d'aller trouver son mari; & il lui accorda cette permission moins pour lui faire plaisir, au sentiment de plusieurs, que dans la pensée qu'elle ne manqueroit pas d'être rebutée par Marc-Antoine; & qu'ainsi elle donneroit lieu, quoique malgré elle, d'exciter contre son infidele & ingrat époux un mécontentement universel dans les esprits de la multitude, de qui elle étoit, à juste titre, singulierement honorée. Les vues politiques d'Octavien eurent le même effet, qu'il en attendoit. Les choses ne tarderent donc pas à s'aigrir entre lui & son collegue. Les Consuls, tous deux amis de ce dernier, quitterent Rome pour l'aller joindre, & Octavien donna une permission générale d'en faire autant à tous ceux qui le voudroient. Néanmoins, il s'en falloit bien qu'il fût suffisamment préparé pour soûtenir la guerre; & il craignoit beaucoup d'être attaqué pendant cette campagne.

En effet, outre qu'il lui manquoit bien des choses, les impositions, qu'il levoit sur le peuple d'Italie, aigrissoient contre lui les esprits. Il exigeoit des Citoyens le quart de leur revenu; & les affranchis étoient même obligés de payer le huitieme de leurs biens-fonds. De si violentes exactions exciterent des plaintes universelles. Tout étoit en trouble dans l'Italie; & il fallut employer les gens de guerre pour faire les levées des deniers & pour appaiser les émeutes. Dans une telle conjoncture, si Marc-Antoine eût fait diligence, & se fût montré de près avec les forces qu'il avoit amassées, il auroit pu mettre Octavien en grand péril. Mais, sa négligence pour les affaires, suite inévitable des folles passions & de l'amour du plaisir, lui fit manquer une occasion si favorable. Octavien eut le tems de rétablir le calme dans l'Italie, & de se réconcilier les esprits. Il fit donc à loisir ses préparatifs de guerre pendant toute cette année, travaillant en même tems à décrier de plus en plus son rival, & à mettre les appa-

rences de son côté. Plein de cette pensée, il reçut avec une extrême joie un transfuge d'importance, L. Plancus, qui vint alors se jetter entre ses bras, après avoir été longtems l'intime confident de Marc-Antoine.

Pour rendre Marc-Antoine odieux, il lut son testament au Sénat & devant le peuple; & il fit rendre ensuite un décret qui le privoit du Consulat & de la puissance Triumvirale. Octavien eut cependant l'attention de ne faire déclarer la guerre qu'à Cléopâtre. On prit dans la ville l'habit militaire, comme pour un péril imminent, & qui intéressoit le salut de la République; & toutes les cérémonies d'une déclaration de guerre en forme furent pratiquées solemnellement.

Octavien, dans le discours qu'il fit au peuple à ce sujet, affecta de dire que Marc-Antoine, ensorcelé & fasciné par une enchanteresse, n'étoit plus à lui; & que les chefs de la guerre contre les Romains seroient l'Eunuque Mardion, la coëffeuse de Cléopâtre, & sa Dame d'atour, qui régissoient les plus grandes affaires de l'Empire. Ainsi, tout ce ménagement pour Marc-Antoine, que l'on ne nommoit pas dans la déclaration de guerre, ne tendoit qu'à le rendre méprisable, & en même tems plus repréhensible & plus odieux, puisque sans être attaqué personnellement, il prenoit parti contre sa patrie & contre ses concitoyens pour une femme étrangere.

Marc-Antoine comprit parfaitement toute la malignité des dehors de modération que gardoit avec lui son Adversaire. Irrité à l'excès, il exigea un nouveau serment de ses troupes, & jura lui-même solemnellement, à la tête de son armée, qu'il ne feroit ni paix ni treve avec Octavien. Il ajouta qu'il abdiqueroit le Triumvirat, deux mois après la victoire. Quoiqu'il fût bien éloigné d'avoir une intention sincere d'acquitter cette promesse, il résista longtems au vœu de ses soldats, qui vouloient qu'il prît le terme de six mois; & ce ne fut qu'avec toutes les marques extérieures de répugnance qu'enfin il se rendit. L'animosité n'étoit pas moindre dans l'autre parti. Toute l'Italie s'engagea par serment à servir Octavien dans la guerre contre Marc-Antoine. La seule ville de Boulogne, qui, de tout tems, étoit sous la protection de la famille Antonia, demanda & obtint la permission de ne point entrer dans cette ligue contre son patron.

Toute l'année se passa dans ces préparatifs de guerre, sans aucune hostilité actuelle de part ni d'autre. Octavien voulut se donner le tems de se bien assurer de l'Italie, & prendre toutes les précautions nécessaires pour prévenir les mouvemens auxquels son absence pourroit donner lieu. Il avoit d'autant plus

sujet de craindre ces mouvemens, qu'il sçavoit que M. Antoine, à qui les opulentes contrées de l'Asie & de l'Orient fournissoient des richesses immenses, avoit envoyé des sommes considérables en Italie & dans Rome même, pour rechauffer le zele de ses anciens amis, & se gagner, s'il étoit possible, de nouveaux partisans. C'est ce qui détermina Octavien à distribuer une gratification à ses soldats, afin d'affermir leur fidélité contre les tentatives que l'on pourroit faire pour les corrompre. Il plaça aussi des troupes dans les endroits suspects, ou exposés à être insultés. Tout cela demandoit des soins & du tems. Ce fut vers ce tems-là qu'Octavien prit possession de son troisieme Consulat, l'an de Rome 721, & avant J. C. 31.

Jamais, on n'avoit vu rassemblées pour aucune guerre, soit étrangere, soit civile, des forces de terre & de mer, aussi puissantes & aussi nombreuses, que celles avec lesquelles Octavien & M. Antoine se préparoient à en venir aux mains.

Marc-Antoine avoit cent mille hommes de pied & douze mille chevaux. Dans ce nombre n'étoient pas comprises les troupes auxiliaires, que les Rois, ses alliés, lui avoient envoyées ou amenées. Bogud, roi d'une partie de la Libye, Tarcondimatus, roi de la Haute-Cilicie, Archélaüs de Cappadoce, Philadelphe de la Paphlagonie, Mithridate de Commagene, & Amyntas de Galatie, servoient en personne dans son armée. Le Roi des Medes, Hérode, l'Arabe Malchus, & Polémon, que M. Antoine avoit fait Roi d'une partie du Pont & de la Cilicie, lui avoient envoyé des secours. Sa flotte se montoit à cinq cens vaisseaux de guerre, dont plusieurs étoient à huit & dix rangs de rames, superbement ornés, suivant le goût de magnificence & même de luxe, qu'il portoit par-tout.

Octavien étoit moins fort. Quatre-vingt mille soldats légionnaires & un nombre de cavalerie, égal à celui de son ennemi, formoient son armée de terre. Sa flotte ne passoit pas deux cens cinquante bâtimens, qui même étoient beaucoup plus petits que ceux de M. Antoine, mais d'une meilleure construction, plus agiles, & surtout mieux garnis de matelots & de rameurs, qui entendoient parfaitement la manœuvre; au lieu que les grosses masses de la flotte ennemie étoient à demi-vuides, & n'avoient pour les servir, que des gens ramassés & la plupart enlevés de force, qui jamais n'avoient vu la mer, des moissonneurs, des muletiers, de jeunes gens presque encore dans l'enfance, que l'on prenoit sur les chemins, & dont on dépeuploit la Grece, sans pouvoir néanmoins parvenir à remplir les vaisseaux.

Tout l'empire Romain s'ébranla pour cette guerre. C'étoit l'Orient qui se heurtoit con-

tre l'Occident. La domination de M. Antoine s'étendoit depuis l'Euphrate & l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne. Il faut joindre encore à ces vastes régions, l'Égypte & la Cyrénaïque. Octavien avoit pour lui l'Afrique, depuis le canton de Cyrene jusqu'à la grande mer, l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie, l'Italie, les isles de Sicile & de Sardaigne. Mais, l'Italie ne lui fournissoit pas seulement des forces. Elle donnoit un grand relief & une décoration bien avantageuse à son parti, comme Virgile le fait sentir, lorsque décrivant la bataille d'Actium, il représente d'un côté Auguste menant l'Italie au combat, & accompagné du Sénat & du peuple, des dieux Pénates de Rome, & des grands Dieux tutélaires de l'Empire; & de l'autre part, M. Antoine traînant à sa suite des nations barbares, mille sortes d'armures différentes, l'Égypte, l'Orient, la Bactriane, & pour comble d'ignominie, une épouse Égyptienne, qui le suit, ou plutôt qui le domine.

Cependant, la belle saison commençoit à s'ouvrir; & il étoit tems d'entrer en action. Octavien rassembla à Brundusium & dans le voisinage non-seulement toutes les troupes, mais tous ceux qui marquoient le plus, & qui avoient quelque crédit dans l'ordre des Sénateurs & dans celui des Chevaliers. Il prétendoit employer les uns, & en tirer du service, s'assurer de la fidélité des autres; en les tenant auprès de sa personne. Et en même tems, il étoit charmé de mettre en évidence & de donner en spectacle à l'Univers les chefs & le corps de la nation Romaine, s'intéressant unanimement pour la défense de la cause. Parmi les soins de l'embarquement, une de ses attentions ce fut d'empêcher, à l'exemple de son grand-oncle, que ses vaisseaux ne fussent chargés d'une foule de gens inutiles & de provisions superflues. Il régla donc le nombre d'esclaves, que chaque Officier ou Sénateur pourroit mener avec soi, & la quantité de vivres, dont il leur seroit permis de se fournir.

En attendant que tout fût prêt pour le départ général, il détacha Agrippa à la tête d'une nombreuse escadre, pour aller inquiéter l'ennemi. Ce brave Commandant s'acquitta habilement & heureusement de sa commission. Il fit des descentes en plusieurs endroits de la Grece. Il emporta de vive force Méthone, ville considérable du Péloponnèse & défendue par une bonne garnison. Bogud, roi de Mauritanie, fut tué dans cette action. Mais, le plus important exploit d'Agrippa dans cette course fut la prise d'un grand convoi de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, qui venoit à Marc-Antoine de la Syrie & de l'Égypte. Après un si heureux commencement de campagne, Agrippa vint retrouver Octavien, qui, encouragé par ces pre-

miers succès, se hâta d'aller chercher l'ennemi avec toutes ses forces de terre & de mer.

Elles partirent toutes ensemble, & couvrirent la mer Ionienne d'une multitude prodigieuse de bâtimens, soit barques de transport pour faire passer en Grece quatre-vingt mille hommes de pied & douze mille chevaux, soit vaisseaux de guerre au nombre de deux cens cinquante. L'armée de terre débarqua au pied des mons Cérauniens, & elle avoit ordre de défiler le long de la côte jusqu'au golfe d'Ambracie. Octavien lui-même, à la tête de son armée navale, ayant pris en passant Corcyre, abandonnée par les ennemis, vint se rafraîchir dans un port formé par la riviere d'Achéron à son embouchure. Il y établit le rendez-vous général de sa flotte; & tout de suite il vogua vers le promontoire d'Actium, où peu s'en fallut qu'il ne surprît son ennemi.

Après quelques mouvemens, qui n'eurent pas le succès, qu'Octavien s'en étoit promis, il songea à s'établir & à se fortifier un camp sur la côte septentrionale du golfe d'Ambracie, à l'endroit où il bâtit depuis la ville de Nicopolis; & de son camp, il tira des lignes de communication avec le port Comarus, situé sur la mer Ionienne, à peu de distance du port formé par l'Achéron. M. Antoine occupoit les deux pointes, qui dominoient l'entrée du golfe. Il y avoit élevé des tours, & faisoit garder exactement l'embouchure par ses vaisseaux; en sorte qu'il étoit maître d'entrer dans le golfe & d'en sortir à sa volonté. Son camp s'étendoit dans la plaine au dessous d'Actium, séparé de celui de son ennemi par la largeur du même golfe.

Les deux armées resterent assez long-tems dans cette position, sans qu'Octavien pût parvenir à engager une bataille, quoiqu'il ne cessât de l'offrir à M. Antoine. Une même raison les déterminoit l'un à vouloir combattre, l'autre à le refuser. Les troupes de M. Antoine n'étoient pas encore toutes rassemblées; & il avoit le même intérêt à attendre celles, qui lui manquoient, que son adversaire à les prévenir. Tout se réduisit donc pendant un tems à des escarmouches, à de petits combats de cavalerie, à des prises de vaisseaux de charge, sans aucune action, qui pût passer pour importante.

M. Antoine ayant enfin résolu de tenter le sort d'un combat naval, Octavien fit de son côté les apprêts nécessaires, sentant parfaitement tout l'avantage que lui donnoit son ennemi, en lui présentant la bataille sur mer. Mais, malgré la disposition, où étoient les deux Généraux, d'en venir aux mains, pendant quatre jours le gros tems les en empêcha. Enfin le cinquieme jour, qui étoit le deux Septembre, s'étant trouvé clair, serein, tranquille, les

mit à portée de décider qui des deux resteroit le maître de l'Univers. Tout le monde sait que ce fut en faveur d'Octavien, que la fortune se déclara.

Octavien vainqueur passa la nuit sur son bord, parce qu'après le combat fini, il n'eut pas assez de jour pour regagner commodément la terre. Son premier soin fut d'envoyer Mécene avec une escadre à la poursuite de Marc-Antoine & de Cléopâtre; mais, ils avoient pris bien de l'avance, & il ne fut pas possible de les atteindre. Mécene, étant donc promptement revenu, partit sur le champ pour se rendre à Rome, & y faire sa charge de Préfet de la ville.

Lorsque les légions de M. Antoine eurent subi le joug, rien, ce semble, n'empêchoit Octavien de poursuivre en toute diligence son ennemi vaincu. Il auroit en cela imité l'exemple de son grand-oncle, qui, après la victoire de Pharsale, se fit un point capital de presser vivement Cn. Pompée, & de ne pas lui laisser le tems de se reconnoître. Mais, il s'en falloit beaucoup qu'Octavien n'eût dans la guerre une activité, pareille à celle du dictateur Jules César. Au contraire, il n'estimoit rien tant que la circonspection. Il avoit toujours à la bouche le proverbe Grec : *Hâtez-vous lentement*. Et il citoit volontiers un vers, dont le sens est qu'un Général précautionné est préférable à celui en qui domine la hardiesse. Il se persuada sans doute dans l'occasion, dont il s'agit, que M. Antoine étoit tombé si bas, que le délai de quelques mois ne pourroit pas lui donner moyen de se relever. Il commença donc par porter ses soins sur les objets les plus proches, qui, par eux-mêmes, étoient aussi très-importans.

Il rendit d'abord de solemnelles actions de graces à Apollon son Dieu tutélaire, & de tout tems honoré sur le promontoire d'Actium. Il lui consacra les prémices de sa victoire, c'est-à-dire, un vaisseau de chaque espece, choisi entre ceux qui avoient été pris sur M. Antoine, depuis trois rangs de rames jusqu'à dix. Ensuite, il tourna son attention vers cette immense multitude de troupes, dont il se voyoit environné. Il jugea nécessaire de séparer premierement l'armée de M. Antoine. Il licentia les plus vieux soldats, & incorpora les autres dans ses légions. Il ne voulut pas même tenir ensemble ses troupes. Il se hâta de renvoyer ses vétérans en Italie pour y attendre les récompenses, qui leur étoient promises. Il ne garda auprès de lui que ceux, qui n'avoient pas encore fini leur tems de service.

Il comptoit avec raison sur la soumission de ces derniers. L'espérance du riche butin, qu'ils se promettoient de faire en Égypte, étoit un puissant soutien, pour étayer leur fidélité. Mais, il avoit de l'inquié-

tude, au sujet de ceux qu'il faisoit passer en Italie, & qui, avides de récompenses, qu'ils croioient avoir bien méritées par leurs longs services, & qu'il n'étoit pas en état de leur payer actuellement, pouvoient s'impatienter du délai, & exciter quelque trouble. Dans cette circonstance, il crut devoir donner satisfaction aux peuples d'Italie, fatigués des impôts, que la nécessité de la guerre avoit fait établir; de peur que, s'il restoit parmi eux quelque levain de mécontentement, ce ne fût une occasion & un appui pour la mutinerie des troupes. Il fit donc cesser toutes les nouvelles impositions; & les affranchis en particulier, à qui il restoit un quatrieme payement à fournir, en furent dispensés. Cette remise fut reçue très-agréablement, & lui gagna tous les cœurs.

Parmi les soins, qui occuperent Octavien après sa victoire, un des principaux eut pour objet les prieres des vaincus, qui recouroient en foule à sa miséricorde, & la décision de leur sort. On peut dire en général, qu'il fit honneur à sa bonne fortune par la clémence avec laquelle il en usa. Les Rois & les peuples, qui avoient servi la cause de M. Antoine, n'éprouverent aucune cruauté de la part du vainqueur. Il se contenta d'imposer des amendes & des taxes sur les peuples, & de priver de leurs États les Princes, qui avoient porté les armes contre lui. Mais, il n'y eut point de sang répandu. Le seul Alexandre, accusateur de son frere Jamblique, & enrichi par Marc-Antoine des dépouilles du malheureux, parut indigne de pardon. Octavien le tint prisonnier jusqu'à son triomphe, où il le mena chargé de chaînes; & ensuite il lui fit couper la tête

Lorsqu'Octavien eut réglé à Actium les affaires, qui demandoient célérité, il vint par mer à Athenes, & bien loin de maltraiter la Grece, comme ayant secouru son ennemi, il soulagea la misere des peuples, en leur faisant distribuer ce qui lui restoit de provisions, que la guerre n'avoit pas consommées. Ils en avoient un extrême besoin; car, le païs avoit été horriblement foulé. On en avoit enlevé les vivres, les hommes, les bestiaux.

D'Athenes Octavien passa en Asie; & il se préparoit à aller en avant, lorsqu'il reçut avis, que ses vétérans en Italie ne se contenoient point dans le devoir, & qu'il y avoit parmi eux des mouvemens, qui menaçoient de sédition. Agrippa, lui envoya à ce sujet courriers sur courriers, le pressant de revenir, parce que sa présence étoit nécessaire. On étoit alors en hiver; & Octavien venoit de prendre possession de son quatrieme Consulat, dans lequel il se choisit pour collegue M. Crassus, fils du célebre M. Crassus, & si nous en croyons Dion Cassius,

ses fieres, dures, & hautaines. Cette comédie étant finie, & ces premiers dehors ayant été accordés au soin de sa réputation, il dépêcha Proculeius vers Cléopâtre avec ordre de tâcher de se rendre maître adroitement de sa personne. Car, il craignoit la dissipation & la perte de ses trésors, qu'elle avoit emfermés dans son tombeau; & il comptoit pour beaucoup la gloire de la mener elle-même en triomphe. Mais, il n'eut pas cette satisfaction, quoiqu'elle eût été prise d'abord vivante, parce qu'elle eut soin de se faire mourir, peu de tems après.

Octavien déclara qu'il avoit brûlé tous les papiers trouvés chez M. Antoine. C'étoit de quoi rassurer ceux, qui avoient eu des liaisons avec le parti malheureux, & qui pouvoient craindre d'être recherchés pour le passé. Cn. Pompée en avoit usé de cette façon à l'égard des papiers de Sertorius; & Jules César l'avoit imité, après la victoire remportée sur Métellus Scipion. Octavien voulut avoir l'honneur d'un procédé si généreux, & néanmoins ne pas se priver de l'avantage, que lui donneroient les papiers de M. Antoine contre ceux, qui s'opiniâtreroient à demeurer ses ennemis. Ainsi, en même-tems qu'il assuroit avoir tout brûlé, il en conserva soigneusement la plus grande partie; & il ne fit nulle difficulté de s'en servir dans la suite, lorsque l'occasion s'en présenta.

Sa conduite fut plus nette par rapport aux étrangers. Il trouva rassemblés à Alexandrie les enfans de la plupart des Rois & des Princes alliés ou dépendans de M. Antoine. Il y en avoit de l'un & de l'autre sexe, les uns retenus comme ôtages, les autres destinés aux plaisirs de M. Antoine, qui ne se faisoit point un scrupule, pour assouvir ses passions brutales, de déshonorer cette fleur de la noblesse de l'Orient. Le vainqueur les traita tous avec douceur. Il renvoya les uns; il en maria d'autres ensemble; il en retint plusieurs, sans user à leur égard d'aucune dureté. Dion Cassius nomme en particulier Jotapé, qui devoit épouser l'un des fils de M. Antoine; & les freres d'Artaxias, roi d'Arménie. Jotapé fut renvoyée au Roi des Medes, son pere, qui, dans les derniers tems, avoit recherché l'amitié d'Octavien. Au contraire, Artaxias ne put obtenir qu'on lui rendît ses freres, parce qu'il avoit massacré les Romains, restés dans son païs.

L'Égypte devenoit, par la victoire remportée sur Cléopâtre, païs de conquête & province Romaine. Octavien, usant du droit de vainqueur, en enleva des sommes immenses. Le Palais des Rois étoit rempli d'un amas prodigieux de richesses, que Cléopâtre avoit encore augmenté par ses rapines, & sur-tout en dépouillant les temples de tout ce qu'ils renfermoient

moient de précieux. L'horreur de ces sacrileges resta à Cléopâtre, & le profit en fut pour Octavien. Il fit aussi acheter aux Alexandrins & à tous les Égyptiens, le pardon qu'il leur accordoit, par de très-fortes taxes qu'il exigea. L'argent, qu'il retira ainsi d'Égypte, se monta si haut, qu'il en acquitta ce qu'il devoit à tous ses soldats, & fit encore à ceux, qui l'avoient suivi dans cette derniere expédition, une gratification de deux cens cinquante deniers par tête, pour leur tenir lieu du pillage d'Alexandrie, qu'il leur interdisoit. Il rembourse tout ce qu'il avoit emprunté pour soutenir la guerre. Il récompensa magnifiquement les Sénateurs & les chevaliers Romains, qui l'avoient servi. Enfin, Rome fut enrichie; & ses temples décorés des dépouilles de l'Égypte.

Il prit des précautions singulieres par rapport au gouvernement de cette Province. Pour prévenir l'effet de l'esprit inquiet & mutin des peuples, il ne voulut point qu'il y eût de Sénat ou Conseil public dans Alexandrie, quoique presque toutes les villes de l'Empire jouissent de cette prérogative; & en général il n'établit point dans l'Égypte la forme de gouvernement, que les Romains introduisoient dans leurs nouvelles conquêtes, & qui avoit toujours quelque chose de Républicain. L'Égypte fut gouvernée suivant un plan purement monarchique; & le Préfet lui représentoit ses anciens Rois. Tous ces arrangemens subsisterent & passerent en loi & en maxime d'État.

Pendant le séjour qu'Octavien fit à Alexandrie, il visita le tombeau d'Alexandre le Grand. Il toucha même le corps; & Dion Cassius a jugé à propos de remarquer que le bout du nez, sur lequel il porta la main, se réduisit sous ses doigts en poussiere. Les témoignages de vénération, qu'il donna aux cendres de ce Conquérant, les fleurs, qu'il jetta sur le monument, la Couronne dont il le décora, sont des objets plus dignes de mémoire. On vouloit lui montrer les tombeaux des Ptolémées; mais, il refusa cette offre, en disant qu'il avoit été curieux de voir un Roi, & non des morts. Il se dispensa, par un mot dont le sens est plus solide & plus judicieux, de voir Apis, qu'on l'invitoit pareillement à visiter. *J'ai coutume*, dit-il, *d'honorer les Dieux & non pas un bœuf.* Sur la fin de la belle saison, il sortit d'Égypte, traversa la Syrie, & vint en Asie pour y passer l'hiver. Il s'appliqua à en assurer la tranquillité & à établir son autorité dans ces vastes contrées, qui jusques-là, n'avoient jamais reconnu ses loix. Et pour faire sentir tout d'un coup la différence de son Gouvernement à celui de M. Antoine, il fit remettre dans les temples les statues, que son rival, pour fa-

tisfaire l'avidité de Cléopâtre, en avoit enlevées; restitution, que la religion & le goût des Grecs pour les arts rendoient infiniment agréable à ces peuples.

Il eut alors occasion de prendre quelque part aux affaires des Parthes, parmi lesquels il s'étoit excité des troubles & des divisions. Après quoi, il reprit le chemin de Rome, où un grand péril l'attendoit, si la vigilance de Mécene ne l'eût prévenu & dissipé. Le fils de M. Lépidus, jeune homme ardent & impétueux, avoit formé une conspiration pour l'assassiner à son arrivée. Mais, il fut arrêté, convaincu & mis à mort.

L'année suivante, Octavien prit possession de son cinquieme Consulat. Le Sénat n'avoit pas attendu la défaite entiere & la mort de Marc-Antoine, pour décerner des honneurs à son vainqueur. Aussi-tôt après la bataille d'Actium, on se hâta d'ordonner qu'il triompheroit de Cléopâtre; & à cet honneur, qui peut passer pour prématuré, puisque la guerre n'étoit pas encore finie, on en ajouta plusieurs autres. Il fut dit qu'on lui dresseroit deux arcs de triomphe, l'un à Brindes, l'autre dans la place publique de Rome; que l'on consacreroit dans le temple érigé en l'honneur de Jules César, les éperons des vaisseaux pris à Actium; que l'on célébreroit des jeux de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Octavien; que le jour de sa naissance & celui où la nouvelle de la victoire étoit arrivée à Rome, seroient des jours de fêtes; que lorsqu'il reviendroit à la ville, les Vestales, le Sénat, & toute la multitude des citoyens, avec leurs femmes & leurs enfans, sortiroient au-devant de lui pour le recevoir. Quant à ce qui regarde les couronnes & les statues, qui lui furent décernées, Dion Cassius jugeoit superflu d'en faire le dénombrement; & ce seroit chose encore bien plus fastidieuse pour nous, quand même nous aurions sur ce point des mémoires bien circonstanciés.

La mort de M. Antoine, qui mit le comble aux prospérités d'Octavien, & en assura la stabilité, devint une occasion & un motif de nouveaux hommages rendus à la Fortune. On déféra à Octavien un second triomphe pour raison de la conquête d'Égypte. Car, on avoit assez d'attention aux bienséance, pour ne faire dans l'intitulé des triomphes, aucune mention ni de M. Antoine, ni des Romains qui l'avoient suivi. On ordonna de plus que le jour où Alexandrie avoit été prise, fût célébré comme un jour de fête, & servît d'époque aux Égyptiens pour dater leurs années. Tout cela n'étoit qu'honorifique.

On y joignit le solide, en décernant à Octavien, pour toute sa vie, la puissance Tribunicienne, avec un droit mê-

me plus étendu, que n'avoient les Tribuns, dont le pouvoir étoit renfermé dans les murs de la ville ; au lieu qu'on lui permettoit d'exercer le sien, jusqu'à la distance d'un mille de Rome. Cette puissance lui avoit déjà été offerte quelques années auparavant, ainsi que nous l'avons rapporté ; & il ne l'avoit point acceptée. Il persista encore cette fois dans son refus ; & ce ne fut qu'après qu'il eut abdiqué son onzieme Consulat, que le Sénat la lui ayant de nouveau déférée, il consentit enfin à la recevoir, afin d'avoir un titre permanent d'autorité & de prééminence dans la ville sur tous les Magistrats. On le reconnut en quelque façon chef de la République, en ordonnant que son nom fût ajoûté à ceux du Sénat & du peuple dans les prieres & les vœux, que les Prêtres feroient pour le salut de l'Empire. Enfin, au premier Janvier, le Consul son Collegue & tout le Sénat jurerent l'observation de ses décrets & de ses ordonnances. On lui accorda encore quelques droits particuliers, comme celui d'augmenter à son gré le nombre des Prêtres ; droit, dont il se prévalut si bien, lui & ses successeurs, que la multitude de ceux, qui se trouvoient dans Rome revêtus de différens sacerdoces, devint excessive, & que, du tems de Dion Cassius, c'eût été une opération difficile, que d'en tenir un registre exact.

On ne s'en tint pas à accumuler sur sa tête tout ce que la condition mortelle peut recevoir de grandeur ; on l'associa aux Dieux, parmi les noms desquels on ordonna que le sien fût inséré dans les hymnes que l'on chantoit aux fêtes les plus solemnelles. Il fut enjoint pareillement de lui offrir des libations dans tous les repas publics & particuliers. Horace nous est témoin, que cette coûtume s'établit & se perpétua. *Chaque Citoyen*, dit-il à Auguste, dans une Ode bien postérieure au tems dont nous parlons, *vous invite comme un Dieu tutélaire au second service de ses repas. Il vous adresse d'humbles prieres ; il verse en votre honneur le vin de la coupe sur la table ; & il vous rend le même culte qu'à ses Dieux Lares, comme la Grece reconnoissante a divinisé Castor & le grand Hercule.*

Octavien reçut tous ces honneurs divins & humains & quelques autres, ou du moins il n'en refusa que très-peu. Par exemple, il déclara nettement ne point souhaiter que toute la multitude des Citoyens sortît au devant de lui, lorsqu'il feroit son entrée dans Rome. Du reste, non-seulement les titres, auxquels la puissance étoit attachée, mais même ce qu'il ne pouvoit garder que comme une simple décoration extérieure, lui plaisoit par plus d'un endroit. Son amour propre, sans doute, étoit flatté de tant de

témoignages de vénération ; & de plus il sçavoit que tout ce qui releve aux yeux des peuples la majesté de celui qui donne la loi, les dispose à lui mieux obéir. On doit attribuer à ce principe sa facilité sur tout à recevoir les honneurs divins ; & son zele pour les faire rendre à son pere adoptif. Il lui avoit construit un Temple dans Rome ; & il consentit que les peuples de l'Asie lui en élevassent un à Éphese, & les Bithyniens à Nicée, pour l'y honorer conjointement avec la ville de Rome. Il voulut que les Romains, établis dans ces Provinces, portassent à ce Temple leurs adorations, avec les naturels du pays. Le Mort ne recueilloit assurément aucun fruit de ces hommages ; mais, il en réjaillissoit une partie sur son fils, qui le représentoit.

Ce n'étoit pas assez pour Octavien d'être fils d'un Dieu, s'il ne devenoit Dieu lui-même. Il fut pourtant plus réservé par rapport à Rome, où il ne souffrit jamais que l'on consacrât aucun édifice à son culte. Mais, il le permit dans les Provinces. L'Asie & la Bithynie en donnerent l'exemple ; & en même tems qu'elles bâtissoient en l'honneur de Jules César les Temples, dont on vient de faire mention, elles en éleverent pareillement à Octavien, dans les villes de Pergame & de Nicomédie. Elles lui associerent aussi par son ordre la ville de Rome ; ce qui sembloit adoucir l'odieux de ces honneurs excessifs & sacrileges. Comme nulle contagion n'est si prompte que celle de la flatterie, bientôt toutes les Provinces suivirent l'exemple, que leur avoient montré les Asiatiques & les Bithyniens. Par tout l'Empire ce ne furent que Temples, jeux solemnels, colleges de Prêtres, érigés en l'honneur du Maître de l'Univers ; & ces Temples étoient communément plus beaux & plus ornés que ceux des anciennes Divinités, qu'un Dieu présent & visible obscurcissoit. Les Alexandrins, en particulier, lui construisirent un Temple magnifique, accompagné de portiques, de bibliotheques, de cours, de bois sacrés, de vestibules, de promenades ; & ils l'y honorerent sous le nom de César protecteur & patron des Navigateurs. Mais, revenons au voyage d'Octavien.

Après un séjour de plusieurs mois en Asie, il passa en Grece, & delà en Italie, & entra triomphant dans Rome. Il avoit trois triomphes à célébrer ; le premier sur les Dalmates, les Pannoniens, les Japydes, & autres Nations voisines, auxquelles on joignit dans l'intitulé du triomphe, les Moriniens, peuple Gaulois, & les Sueves, peuple Germain, que Carrinas, son Lieutenant, avoit repoussés, ou rangés à l'obéissance. Le second triomphe étoit pour la victoire d'Actium ; &

le troisieme pour la conquête de l'Égypte.

Nous n'avons point de description bien circonstanciée de ces triomphes. Mais, on ne peut douter que la pompe n'en fût magnifique, puisque tout le monde connu contribua à l'embellir. Avec les dépouilles des vaincus, on portoit les couronnes & autres dons, que les peuples alliés avoient coutume d'offrir en pareil cas, comme un tribut de reconnoissance & de félicitation. Suivoit le char du Triomphateur, en qui la jeunesse relevoit l'éclat de la victoire; car, il entroit alors dans sa trente-cinquieme année. Ses cheveaux de volée étoient montés, celui de la droite par Marcellus, neveu d'Octavien; & celui de la gauche par Tibere, fils de Livie, âgé pour lors de quatorze ans. Après le char, marchoient à la suite du Consul Potitus, qui avoit remplacé Apuleius, tous les Magistrats avec les ornemens de leur dignité, & les Sénateurs qui avoient accompagné Octavien dans ses guerres, & contribué à ses victoires, tous revêtus de robes bordées de pourpre. L'armée fermoit cette marche, distribuée en légions & en cohortes. Les Officiers & les soldats, qui avoient reçu des récompenses militaires, portoient ces témoignages de leur bravoure, dont la gloire retournoit à leur Général. Agrippa, soit qu'il eût pris rang parmi les Sénateurs, ou à la tête de l'armée, brilloit entre tous les autres, par l'étendard couleur de verd de mer, qu'Octavien lui avoit donné comme une preuve & un monument de la part, qu'il avoit eue à la victoire d'Actium. Nous ne parlerons point d'une foule infinie de peuples qui étoit accourue à un tel spectacle.

Des trois triomphes le plus riche fut le dernier, où parurent les dépouilles de l'Égypte. Cléopâtre en devoit faire le principal ornement. Au défaut de sa personne, Octavien fit porter un tableau qui la représentoit couchée sur un lit, & ayant un aspic ou même deux attachés à son bras. Les enfans de cette Reine, Alexandre & Cléopâtre, y furent menés captifs. Le char fut précédé sans doute de plusieurs autres prisonniers ou ôtages de différentes Cours de l'Orient.

Les triomphes d'Octavien furent vus très-agréablement par les Romains; & la nation y prit part avec une joie sincere. Les hommes capables de penser, sentoient toute la différence d'Octavien à Marc-Antoine; & puisqu'il falloit avoir un maître, ils jugeoient que la fortune les avoit bien servis en leur donnant le plus habile & le plus sage. La multitude étoit gagnée par son attention à la soulager, & par l'abondance de ses largesses. Octavien célébra ses trois triomphes au mois d'Août; & ce mois se passa en fêtes & en réjouis-

fances. Octavien, après ces triomphes, fit la dédicace d'un temple de Minerve, d'un autre temple en l'honneur de Jules César, & d'un grand édifice destiné aux assemblées du Sénat, qu'il nomma le Palais Jules. Il consacra dans ce Palais une statue de la Victoire, que l'on y voyoit encore du tems de Dion Cassius. Son intention, selon cet Historien, étoit d'attester par ce monument, qu'il tiroit de la victoire & des armes, son droit de commandement suprême. Il décora les deux temples, dont il vient d'être question & plusieurs autres, d'ornemens précieux enlevés d'Égypte. Ainsi il plaça dans le temple de Vénus une statue d'or de Cléopâtre, qu'il enrichit de magnifiques pendans d'oreille. Mais, ce fut au Capitole qu'il porta la plus grande partie des richesses, qui étoient le fruit de sa victoire. Il fit même rendre un décret du Sénat, pour en ôter comme profanes & souillés tous les trésors, qui y avoient été anciennement amassés, afin que la place fût libre pour les nouvelles offrandes, qu'il y consacroit.

La joie de ces fêtes, qui durerent plusieurs jours, fut un peu troublée, mais non interrompue par une indisposition d'Octavien, dont la santé étoit très-délicate. Il voulut que les spectacles se continuassent, quoiqu'il ne pût pas s'y trouver; & il donna commission à d'autres d'y présider en sa place. Pendant tout le tems des jeux, les Sénateurs s'étant distribués, selon un certain ordre, dresserent & couvrirent des tables chacun à leur tour dans les vestibules de leurs maisons. Ils invitoient les passans à y venir manger avec eux, suivant ce qui s'étoit pratiqué dans d'autres occasions de réjouissances publiques. Octavien ne se contenta pas de ces fêtes passageres. Il voulut transmettre à la postérité des monumens subsistans d'une victoire, qui le rendoit maître du monde. Il en établit à Actium & en Égypte. C'est ainsi qu'Octavien se félicita lui-même à la vue de toute la terre, d'être parvenu au comble de ses vœux.

Octavien se proposa d'abord de légitimer sa puissance; & dans cette vue, il feignit de vouloir l'abdiquer. Il prit là-dessus l'avis d'Agrippa & de Mécene. Le premier lui ayant conseillé l'abdication, l'autre l'en dissuada. Octavien étoit bien décidé avant les discours de ses deux Ministres. Ainsi, la contrariété de leurs sentimens ne l'embarrassa point; & après leur avoir témoigné à l'un & à l'autre une pareille satisfaction de la fidélité & du zele, dont ils venoient de lui donner une nouvelle preuve, en lui parlant avec une entiere liberté, il se déclara pour l'avis de Mécene, mais sans se départir des précautions, qu'il jugeoit nécessaires pour effacer la tache de violence & d'usurpation. Sa ma-

xime étant de se hâter lentement, il employa le reste de son cinquieme Consulat & tout le sixieme, à préparer les esprits & à arranger la situation des choses par rapport au grand ouvrage qu'il méditoit. L'opération la plus importante, dont il s'occupa, ce fut de rendre au Sénat son ancien lustre, en le purgeant d'une multitude de sujets indignes, qui s'y étoient introduits à la faveur de la licence des guerres civiles, & qui déshonoroient la majesté de ce grand Corps.

Son nom fut mis à la tête du tableau des Sénateurs; & il prit la qualité de Prince du Sénat; titre sans fonction, mais qui le flattoit, parce qu'il rappelloit une image de l'ancienne République, dont Octavien affectoit d'autant plus la ressemblance, qu'il en détruisoit la réalité. Malgré les retranchemens, qu'il avoit faits dans le Sénat, cette compagnie restoit encore plus nombreuse qu'il ne l'eût souhaité. Cette considération ne l'empêcha pas d'y introduire de nouveaux sujets, choisis sans doute entre les plus dignes.

Le Consulat étoit nécessaire à Octavien pour avoir un titre, qui le mît à la tête de la République. Il s'y perpétua encore pendant six années consécutives. Dans son sixieme Consulat, il prit pour collegue Agrippa. Jamais personne ne suivit plus constamment qu'Octavien un systême de conduite, jugé une fois utile à ses intérêts. C'est pourquoi, comme son objet actuel étoit de conserver l'extérieur des formes Républicaines, en même tems qu'il s'établissoit de plus en plus dans la possession d'une autorité Monarchique, il se rapprocha en bien des choses dans son sixieme Consulat, des procédés d'un Consul de l'ancienne République. Il partagea les faisceaux avec son collegue; & à la fin de l'année, lorsqu'il sortit de charge, il prêta le serment accoutumé en pareil cas.

Divers traits de bonne conduite, de sagesse, de générosité, remplissent l'année du sixieme Consulat d'Octavien. Il aida de ses libéralités plusieurs Sénateurs, en qui le mérite & l'éclat de la naissance n'étoient point soûtenus par des richesses convenables à leur rang. Par là il conserva à la République une de ses Magistratures, l'Édilité Curule, pour laquelle souvent il ne se présentoit plus d'aspirans. Il réforma l'administration du trésor public, qui avoit toujours roulé sur les Questeurs; arrangement sujet à inconvéniens, à cause de la jeunesse de ces Magistrats; car, la Questure étoit la premiere charge par où les jeunes gens entroient dans la carriere des honneurs. Octavien jugea qu'un objet aussi important que le soin du trésor public demandoit des hommes mûrs. Il en chargea en chef deux anciens Préteurs, réser-

vant sans doute aux Questeurs des fonctions subordonnées à ces Surintendans. Mais, son attention aux finances de l'État ne dégénéra point en vexations contre les particuliers. Au contraire, il les soulagea, en abolissant toutes les dettes contractées au profit du trésor public, dont il brûla même les titres.

Il embellit & décora la ville, soit par de nouveaux édifices, soit par la reconstruction des anciens. Ainsi, ce fut cette année qu'il acheva le Temple & la bibliotheque d'Apollon Palatin, dont il a déjà été fait mention. Et pour ce qui est des anciens Temples, ou autres édifices publics, qui tomboient en ruines, s'il restoit encore des héritiers & successeurs de ceux qui en avoient été les auteurs, il les exhortoit à réparer ces monumens de leur nom & de leur famille; sinon, il s'en chargeoit lui-même, mais sans s'en attribuer l'honneur, & le laissant tout entier à ceux qui les avoient fondés & bâtis.

Toutes les parties, comme l'on voit, du gouvernement d'Octavien tendoient au bien public. Il couronna tout ce qu'on vient de raconter par un acte vraiment magnanime. Il ne craignit point d'avouer à la face de l'Univers l'iniquité tyrannique de tout ce qui s'étoit passé sous le Triumvirat; & par un seul Édit il cassa & abolit toutes les Ordonnances de ce tems malheureux, tout ce que lui & ses collegues au Triumvirat avoient fait & statué jusqu'à son sixieme Consulat, voulant que cette époque fût regardée comme celle de la renaissance des loix, du bon ordre, & de la félicité publique.

Au commencement de son septieme Consulat, Octavien déclara au Sénat qu'il abdiquoit la souveraine puissance; ce qui causa une grande variété de sentimens parmi les Sénateurs. Ce n'étoit pourtant qu'une feinte de la part d'Octavien. Quoi qu'il en soit, tous les Sénateurs se réunirent à s'opposer à son abdication, & il n'eut pas de peine à se rendre. Il partagea alors les provinces avec le Sénat, & ne se chargea du Gouvernement que pour dix ans; mais, au moyen de continuations toujours répétées, il le garda toute sa vie.

Le partage des provinces entre Octavien & le Sénat fut arrêté le treize Janvier; & le dix-sept, Octavien reçut le nom d'Auguste. C'étoit alors l'an de Rome 725, & avant Jesus-Christ 27. Il réunit en même tems dans sa personne tous les titres de puissance. Le premier de ces titres fut celui d'*Imperator*; d'où est venu le nom d'Empereur. La puissance Proconsulaire, tous les droits du Consulat, le pouvoir Tribunicien, celui de la Censure, le grand Pontificat, tous ces titres furent déférés à Auguste. Quoiqu'il semblât ne manquer

rien à une autorité si absolue ; les loix pouvoient quelquefois en gêner l'exercice. Auguste trouva un remede à cet inconvénient. Il se fit donner une dispense universelle de l'observation de toutes loix. Cependant, la forme extérieure du Gouvernement fut conservée en bien des choses. Ce furent les mêmes Magistratures ; & il y eut de nouveaux Offices institués pour faire entrer un plus grand nombre de personnes en quelque part de la puissance publique.

Rome & l'Italie ne ressentirent pas seules les fruits & la douceur du nouveau Gouvernement. Les provinces, vexées auparavant par des Préteurs avides, tourmentées par autant de petits tyrans, qu'elles recevoient de Romains, constitués en dignité, déchirées & épuisées par les guerres civiles, se remirent enfin de tant de maux sous un Prince, qui, en faisant regner la paix, sçavoit aussi faire respecter les loix & rendre à tous une exacte justice. La sagesse d'Auguste fut donc comme une source féconde, d'où la félicité coula & se répandit sur toutes les parties de l'Univers. Ce Prince avoit coûtume de dire, au sujet d'Alexandre le Grand, qu'il s'étonnoit que ce Conquérant craignît de n'avoir plus rien à faire, lorsqu'il n'auroit plus de peuples à vaincre, comme si gouverner un vaste Empire n'étoit pas quelque chose de plus grand, que de le conquérir. Il vérifia ce mot en sa personne ; & il n'eut jamais d'occupation plus noble, plus glorieuse, ni plus héroïque, que lorsqu'il n'eut plus de guerres à faire, ni de victoires à remporter.

Reprenons le fil de l'histoire par les nouveaux honneurs & les nouveaux privileges que le Sénat décerna à Auguste, en même tems qu'il lui déféroit la puissance suprême. En qualité d'Empereur, ce Prince avoit une garde nombreuse, sous l'ancien nom affecté à la garde des Généraux, *Cohortes Pretoriennes*. Pour animer ces troupes à veiller avec plus de zele & de fidélité à la sûreté de la personne du Prince, le Sénat ordonna qu'elles recevroient une double paye. Il ordonna aussi que la porte de son palais seroit toujours décorée d'un laurier surmonté d'une couronne civique ; témoignage subsistant de la reconnoissance publique envers le vainqueur des ennemis de l'État, & le sauveur des Citoyens. Nous avons encore des monnoies frappées sous ce Prince, avec le double symbole du laurier & de la couronne civique, accompagnés d'une inscription, dont le sens est : POUR AVOIR SAUVÉ LES CITOYENS ; *OB CIVES SERVATOS*. Un des mois de l'année avoit reçu un nouveau nom, en mémoire de Jules César. C'est le mois de Juillet. On voulut

rendre le même honneur à Auguste ; d'où nous est venu le nom du mois d'Août.

Tout étant pacifié dans Rome, Auguste ne craignit point de s'en éloigner ; & il se transporta d'abord dans les Gaules, pour y régler l'état des choses, & en fixer l'administration par un ordre certain & véritable. Son dessein étoit de passer de-là dans la grande Bretagne. Mais, les choses paroissant se pacifier de ce côté, il tourna vers l'Espagne ; & ce fut à Tarragone qu'il prit possession de son huitieme Consulat. Il s'occupa en Espagne à peu près des mêmes soins qu'il avoit pris par rapport aux Gaules. Il trouva de grandes difficultés dans les guerres, qu'il eut à faire contre certains peuples d'Espagne. Les Cantabres surtout, avec les Astures, ne furent subjugués qu'avec une peine infinie.

Ce fut là le dernier exploit d'Auguste ; on ne le vit plus depuis ce tems là se mettre à la tête de ses armées. Il n'étoit point guerrier par goût & par inclination ; & s'il passa sa jeunesse dans les armes, ce ne fut que par la nécessité de remplir ses projets ambitieux, & pour s'élever à la place suprême à laquelle il étoit enfin parvenu. Il mit désormais toute sa gloire à bien gouverner ce vaste Empire, dont il s'étoit rendu le chef. Il fut si peu jaloux d'en étendre les limites, ou d'augmenter la célébrité de son nom par le brillant des victoires, qu'il évita la guerre contre les Barbares, voisins de la domination Romaine, avec autant de soin que les anciens généraux Romains l'avoient cherchée. Loin de les provoquer, souvent il fit jurer solemnellement à leurs Princes & à leurs Ambassadeurs, qu'ils observeroient fidelement la paix avec lui ; & pour s'en assurer, il voulut qu'ils lui donnassent en ôtages de jeunes filles, voyant que le sort de leurs enfans mâles les intéressoit moins sensiblement. Il eut pourtant des guerres à soûtenir, surtout contre les Germains ; mais, elles ne furent que défensives de sa part, au moins dans l'origine ; & il les conduisit par ses Lieutenans.

Il négligea même l'honneur du triomphe, que le Sénat lui décernoit par la réduction des Salasses, des Cantabres & des Astures. Il étoit assez grand, pour que le triomphe n'ajoutât rien à sa gloire. La gloire qui le toucha, ce fut celle d'avoir entierement pacifié les Espagnes, après deux cens ans d'une guerre presque continuelle. Il ferma à cette occasion, pour la seconde fois, les portes du temple de Janus.

Il y avoit long-tems qu'Auguste ne faisoit que languir ; il ne jouissoit que de quelques courts intervalles de santé, troublés par de fréquentes rechûtes. Il en eut une pendant son onzieme Consulat, laquelle fut

près de le mettre au tombeau. Il crut qu'il n'en reviendroit point. Ayant mandé les Magistrats & les principaux du Sénat & de l'ordre des Chevaliers, il remit en leur présence au Consul Pison, le registre général de l'Empire ; c'est-à-dire, l'état des revenus publics & des dépenses, le nombre des troupes de terre & de mer, qu'entretenoit la République, & des instructions sur tout le reste de ce qui appartient au Gouvernement. Il ne se nomma point de successeur, peut-être de peur d'en être démenti, & ne croyant pas son autorité encore assez affermie pour être respectée après sa mort. Seulement il donna son anneau à Agrippa. Cette préférence choqua infiniment Marcellus, & étonna tout le monde, parce qu'on n'avoit point douté jusques-là qu'il ne se destinât son Neveu pour son successeur.

Cependant, l'habileté ou le bonheur d'un Médecin délivra Auguste du danger de la mort, & l'Empire de la confusion, où il sembloit près de retomber. Le rétablissement de sa santé fut suivi de près de l'éloignement d'Agrippa ; & celui, qui avoit été l'occasion de la chûte de ce favori, ne jouit pas long-tems de la satisfaction d'avoir éloigné un rival si redoutable. Le jeune Marcellus, âgé à peine de vingt ans, neveu & gendre de l'Empereur, & destiné à lui succéder, au milieu de ces brillantes espérances, fut frappé d'une maladie mortelle. La même méthode, qui avoit sauvé Auguste, employée par le même Médecin, ou hâta, ou du moins n'empêcha pas la mort de Marcellus, qui fut d'ailleurs infiniment regretté.

Il s'étoit déjà écoulé huit ans depuis la bataille d'Actium ; & l'on s'accoutumoit à reconnoître dans Auguste, un droit légitime de commander, & à lui obéir comme au chef suprême de la République. Ainsi, le Consulat, dont il avoit cru avoir besoin, tant que sa puissance personnelle n'étoit pas solidement établie, ne lui sembla plus bon qu'à quitter, pour acquérir auprès de la multitude le mérite de la modération. Mais, il restoit encore un espace de son onzieme Consulat à remplir. Pour l'achever, il se détermina en faveur d'un sujet, dont le choix lui fit beaucoup d'honneur. C'étoit L. Sestius, qui avoit été Questeur de M. Brutus, du tems de la bataille de Philippes, & qui conservoit encore cherement la mémoire de son infortuné Général, gardant soigneusement son portrait, qu'il montra même un jour à Auguste, parlant de lui avec une singuliere vénération, & témoignant en toute occasion l'estime & l'admiration dont il étoit pénétré pour sa vertu. L'équité de l'Empereur, qui, bien loin de regarder l'attachement inviolable pour la mémoire de son ennemi, comme une raison de haine & de vengeance, le

récompenfoit par la plus éminente dignité, charma tout le monde, & fur-tout le Sénat, où vivoit encore un refte de penchant pour les anciens défenfeurs du Gouvernement Républicain.

Ce fut un motif pour cette compagnie de fe porter d'autant plus volontiers à remplacer par de nouveaux titres, celui qu'Augufte venoit de quitter. On lui déféra alors, & il reçut pour toute fa vie la puiffance Tribunicienne, qui lui avoit été offerte plufieurs fois, & qu'il avoit toujours refufée; la puiffance Proconfulaire hors de l'enceinte des murailles de Rome, pareillement à perpétuité, fans qu'il la perdît en entrant dans la ville, ni qu'il fût obligé de la renouveller, lorfqu'il en fortiroit; le droit de propofer un fujet de délibération dans chaque affemblée du Sénat, lors même qu'il ne feroit pas Conful; enfin la prééminence d'autorité fur les Gouverneurs actuels de toutes les Provinces, où il fe tranfporteroit. Augufte méritoit le zele, que lui témoignoit le Sénat pour fa gloire & pour fa grandeur, par les égards qu'il avoit lui-même pour cette refpectable Compagnie; car, il ne décidoit point les affaires par fa feule volonté. Il propofoit fes plans, exhortant tous les Sénateurs à lui donner librement leurs confeils, & promettant d'en profiter. Ce n'étoient point là de vaines paroles. Souvent fur les repréfentations qui lui furent faites, il réforma des projets déja annoncés.

L'année fuivante, le peuple voulut donner la Dictature à Augufte, qui la refufa. Pour donner néanmoins quelque fatisfaction à la multitude, il accepta la furintendance des vivres qu'elle lui offroit en même tems, telle que l'avoit eue autrefois Cn. Pompée. Comme le foin général de l'Empire ne lui permettoit pas d'entrer dans le détail de ce minifteré, il ordonna que tous les ans on choifiroit deux anciens Préteurs, qui, fous fon autorité, veilleroient à entretenir dans Rome l'abondance des vivres, & à diftribuer des bleds aux pauvres Citoyens.

On offroit encore à Augufte la Cenfure pour toute fa vie; & par une fuite du fyftême de modeftie apparente, qu'il s'étoit prefcrit, il refufa cette dignité. Il alla même plus loin; il fit créer Cenfeurs Paulus Emilius Lépidus & L. Munatius Plancus.

Ces deux Cenfeurs étoient à la vérité fans capacité; mais, Augufte fçut bien y suppléer. Il introduifit diverfes réformes, tendantes au bon ordre & à la tranquillité publique. Il aftreignit à des reglemens plus féveres, ou même caffa entierement les affociations d'arts & métiers, qui avoient fervi tant de fois d'occafion aux féditieux pour cabaler plus aifément & pour former des factions dangereufes. Il modéra la dépenfe des jeux, fixant les fommes,

qu'il seroit permis aux Préteurs d'y employer, & leur assignant sur les fonds publics, des secours qui les aidassent à supporter les frais excédans. Il défendit même aux Magistrats de donner des combats de Gladiateurs sans une permission expresse du Sénat, ni plus de deux fois en un an, ni au delà du nombre de soixante couples pour chaque fois. Il interdit aux fils & petits-fils de Sénateurs, aux Chevaliers Romains, aux femmes de condition, la licence indécente de se donner en spectacle sur la scene, quoiqu'il l'eût jusques-là tolérée & même autorisée en certaines circonstances. Enfin, comme Egnatius Rufus, dans son Édilité, s'étoit beaucoup fait valoir sur ce qu'avec ses esclaves il avoit arrêté plusieurs incendies, Auguste, pour ôter tout prétexte à ceux qui voudroient imiter ce jeune audacieux, attribua aux Édiles Curules six cens esclaves publics, qui seroient à leurs ordres, lorsqu'il s'agiroit d'éteindre le feu en quelqu'endroit de la ville.

C'est ainsi qu'Auguste soûtenoit le caractete de chef de l'Empire & de réformateur public, tandis que dans sa conduite privée, il gardoit une modération, qui le confondoit avec les particuliers. Dans les assemblées pour l'élection des Magistrats, il sollicitoit en personne en faveur de ceux auxquels il prenoit intérêt. Il donnoit lui-même son suffrage dans sa Tribu comme un simple citoyen. Il paroissoit souvent comme témoin devant les Tribunaux, répondoit aux interrogations des Magistrats, & souffroit qu'on le réfutât, quelque fois même avec aigreur.

Auguste entreprit ensuite un grand voyage, & voulut visiter toute la partie orientale de l'Empire. Il étoit bien aise sans doute d'y exercer en personne l'autorité suprême, qui lui avoit été déférée. Il pensoit avec raison que la présence du Prince contribueroit à y établir solidement l'ordre & la tranquillité. Il arriva d'abord en Sicile, où il accorda à Syracuse & à quelques autres villes, les droits de Colonies Romaines. En Grece, il ajouta au domaine des Lacédémoniens l'isle de Cythere, pour les récompenser de l'hospitalité, qu'ils avoient autrefois exercée envers Livie fugitive, du tems de la guerre de Pérouse. Les Athéniens, au contraire, qui avoient flatté bassement M. Antoine & Cléopatre, porterent alors la peine de leur penchant éternel à l'adulation. Auguste retrancha de leur petit État l'isle d'Égine & la ville d'Erétrie. Il leur défendit de vendre, comme ils faisoient, le droit de bourgeoisie dans leur ville. Il vint ensuite passer l'hiver à Samos; & c'est là qu'il reçut les Ambassadeurs de la Reine d'Éthiopie.

Dès que le printems fut venu, Auguste se remit en marche, & parcourut l'Asie propre, la Bi-

thynie, & les autres provinces de l'Asie mineure. Il agit partout en arbitre souverain. Il distribua les peines & les récompenses. Il fit des largesses aux uns; il imposa aux autres des taxes. Ceux qui éprouverent ses libéralités, furent spécialement les habitans de Tralles, de Laodicée en Phrygie, de Thyatire & de Chio, qui avoient beaucoup souffert par d'horribles tremblemens de terre. Mais, il priva de la liberté ceux de Cyzique; c'est-à-dire, qu'il leur ôta le droit de se gouverner selon leurs loix & par leurs Magistrats, & les assujettit à un Préfet ou Commandant qu'il leur nomma, parce que dans une émeute populaire, ils avoient maltraité d'une façon outrageante, des citoyens Romains, jusqu'à les battre de verges & les mettre à mort. Lorsqu'il fut en Syrie, il usa d'une pareille sévérité à l'égard des Tyriens & des Sidoniens, pour qui la liberté, dont ils jouissoient, n'étoit qu'une occasion de séditions & de troubles.

Auguste passa encore un second hiver à Samos; & afin que les habitans de cette isle se ressentissent de son séjour au milieu d'eux, il leur accorda la liberté & l'usage de leurs loix. Il y reçut une fameuse Ambassade de la part de Pandion & de Porus, rois des Indes. Tout l'Univers rendoit hommage à sa grandeur. Les peuples les plus barbares, les Scythes & les Sarmates, rechercherent son amitié. Mais, rien ne fut d'un plus grand éclat en ce genre que l'Ambassade des Indiens, dont nous parlons. Elle venoit conclure le traité d'alliance, déja ébauché par d'autres Ambassadeurs, qui étoient allés trouver Auguste à Tarragonne en Espagne, quelques années auparavant. Ceux qui vinrent à Samos, étoient réduits au nombre de trois par la mort de plusieurs de leurs Collegues, que les fatigues d'une marche de quatre ans avoient, disoient-ils, emportés. Ils présenterent à Auguste une lettre écrite en Grec par Porus, qui, suivant le style fastueux des Orientaux, se vantoit de commander à six cens Rois; & néanmoins il témoignoit estimer infiniment l'amitié d'Auguste, & lui promettoit passage sur ses terres, & secours en toutes choses licites & raisonnables.

Ils étoient chargés de présens qu'ils firent porter ou conduire à l'audience de l'Empereur par huit Esclaves, nus depuis la ceinture jusqu'en haut & parfumés d'aromates. Ces présens consistoient en perles, pierreries, éléphans, & en diverses singularités, capables d'exciter l'admiration. C'étoit un homme sans bras, qui, avec ses pieds, bandoit un arc, faisoit partir la fleche, portoit à la bouche une trompette dont il sonnoit, & exécutoit presque toutes les choses, que nous faisons avec nos mains. C'étoient des tigres, animaux qui n'avoient jamais

été vus des Romains, ni, selon que le pense Dion Cassius, des Grecs; des viperes d'une grandeur extraordinaire; un serpent de la grandeur de dix coudées; une tortue de riviere, qui avoit trois coudées de long, & une perdrix plus grosse qu'un vautour.

Pendant qu'Auguste étoit absent de Rome, le Sénat l'avoit nommé grand voyer, ou surintendant des grands chemins de l'Italie. Il exerça les fonctions de cette charge par le ministere de deux anciens Préteurs, qu'il établit ses Lieutenans en cette partie, & qui dresserent sous son autorité le célebre milliaire d'or, c'est-à-dire, une colomne occupant la tête ou l'entrée de la place publique, d'où partoient tous les grands chemins de l'Empire, qui se comptoient par milles.

Auguste, cependant étoit en marche pour retourner à Rome; & il étoit tems qu'il y revînt. A son approche, le Sénat s'empressa de lui décerner toutes sortes d'honneurs, en reconnoissance des sages dispositions qu'il avoit faites dans toutes les Provinces où il avoit passé. De tous ces honneurs il ne reçut qu'un autel, consacré à la Fortune de retour, & une fête anniversaire au jour de son arrivée. On vouloit aller au devant de lui hors des portes; & déjà tous les ordres se mettoient, pour cela, en mouvement. Mais, peu curieux du faste, & cherchant à épargner aux Citoyens de l'embarras & de la fatigue, il entra de nuit dans la ville, suivant la pratique, qu'il observoit volontiers par-tout où l'on prétendoit lui faire des entrées.

Le lendemain, étant venu au Sénat, il demanda pour Tibere, qu'il avoit laissé en Syrie, les ornemens de la Préture, & pour Drusus, frere de Tibere, la même dispense qui avoit été accordée à son aîné, c'est-à-dire, la faculté de parvenir aux Magistratures cinq ans avant l'âge porté par les loix. Il n'avoit pu jusques-là que tracer, pour ainsi dire, les premiers linéamens de la réforme, qu'il se proposoit d'introduire dans l'État. Les désordres, amenés par les guerres civiles, étoient trop anciens & trop accrédités pour pouvoir être déracinés sur le champ. Il auroit été à craindre d'aigrir les maux par des remedes brusques. Il résolut de reprendre actuellement ce grand ouvrage. Dans cette vue, il se fit continuer pour cinq ans la Préfecture des mœurs & des loix, & reçut la puissance Consulaire pour toute sa vie, avec toutes les prérogatives attachées à cette dignité, & la préséance sur les Consuls en charge; de maniere que sans être ni Consul, ni Censeur, il jouissoit réellement de tous les droits, qui appartenoient à ces grandes Magistratures.

Pour lui en faciliter l'exercice, les Sénateurs se montré-

rent disposés à jurer d'avance l'observation de toutes les loix, qu'il établiroit. Il les dispensa de ce serment, jugeant que si les loix leur convenoient, ils se porteroient d'eux-mêmes à les pratiquer ; & que si au contraire elles étoient dans le cas de leur déplaire, il n'y avoit point de serment, qui les empêchât d'en secouer le joug.

Auguste, après avoir pris la pécaution de s'associer Agrippa dans la puissance Tribunicienne, & de montrer ainsi un vengeur tout prêt à quiconque auroit la pensée d'attenter à sa vie, mit la main à l'œuvre de la réforme, & commença par le Sénat, qui, malgré les retranchemens déja faits dans une premiere revue, renfermoit encore un grand nombre de sujets peu capables de faire honneur à leur Corps. Car, ce Prince n'en vouloit pas seulement à ceux, dont l'audace lui étoit suspecte. La basse flatterie ne lui déplaisoit pas moins, sans parler des mauvaises mœurs & de l'indignité de la naissance. Il trouvoit même cette Compagnie en général trop nombreuse ; & il auroit fort souhaité de la réduire à l'ancien nombre de trois cens. Il s'estimoit heureux, disoit-il, si Rome & l'Italie pouvoient lui fournir trois cens dignes membres du conseil public de l'Empire. Mais, voyant que le projet d'une si notable diminution allarmoit étrangement les Sénateurs, il crut devoir aller jusqu'au nombre de six cens, qui avoit été celui des meilleurs tems de la République.

Quand son plan fut arrêté, pour procéder à l'exécution, il tenta une voie, qui le compromettoit peu ; & à l'imitation de ce qui se pratiquoit quelque fois dans la milice, il voulut laisser à la disposition des Sénateurs eux-mêmes le choix de leurs confreres. Il commença par en nommer trente, qu'il choisit, sous la loi du serment, entre les plus dignes, Ces trente, après s'être liés par un semblable serment, devoient en choisir chacun cinq, dont aucun ne fût de leurs parens ; & entre ces cinq, le sort décidoit de celui qui résteroit Sénateur. Les trente nouvellement élus devoient ensuite recommencer la même opération, jusqu'à la concurrence du nombre de six cens, Mais, il se commit des fraudes ; il survint des difficultés, qui dégoûterent Auguste d'un systême si avantageux en apparence, & qui l'empêcherent de le suivre jusqu'au bout. Néanmoins quelque tems après, il prit sur lui-même, avec le secours d'Agrippa, la consommation de l'ouvrage ; & il nomma aux places, qui restoient à remplir. Il fit même des reglemens sur la quantité de biens, que devoient posséder les Sénateurs ; & de peur que la pauvreté n'exclût du Sénat, des sujets doués d'ailleurs de toutes les qualités requises pour faire honneur à

la

la compagnie, & pour bien servir la République, Auguste, dans tous les tems, aida ceux qui se trouverent dans ce cas, & suppléa par ses libéralités à ce qui manquoit à leur fortune.

Après l'importante & délicate opération de la réforme du Sénat, l'Empereur tourna ses vues vers certains abus généraux, auxquels il tâcha de mettre ordre par de sages loix. Il en fit contre la brigue, contre la licence & le déréglement des mœurs, touchant les mariages & les adulteres. Le luxe des tables n'échappa pas non plus à sa vigilance.

L'an de Rome 736 & avant Jesus-Christ 16, quelques mouvemens des Germains déterminerent Auguste à faire un voyage dans les Gaules. Dès qu'il fut parti, il arriva dans Rome certains prétendus prodiges, à l'occasion desquels le Sénat ordonna que l'on fît des vœux publics pour son heureux retour; comme si sa présence eût dû être une sauve-garde contre tous les maux, dont le Ciel les menaçoit. Cependant, les affaires de la Gaule & les troubles que l'on y appréhendoit de la part des Germains, l'y retinrent toute cette année & les deux suivantes. Et c'est peut-être à ce retardement plus long que l'on ne l'avoit cru, qu'il faut rapporter une Ode, tout-à-fait tendre & gracieuse, qu'Horace lui a adressée.

De retour à Rome, Auguste refusa tous les honneurs, qu'on vouloit lui décerner. Il fit la revue du Sénat, & y retint plusieurs sujets, qui s'en éloignoient. La place de Grand Pontife étant enfin devenue vacante par la mort de Lépidus, sous les Consuls Tibere & Varus, Auguste joignit ce titre à tous ceux, dont il étoit déja revêtu, & la puissance sacrée à la puissance civile & militaire. Il se servit de sa nouvelle autorité, pour soustraire au peuple les alimens des superstitions, qui pouvoient remuer les esprits. On fit par son ordre une recherche exacte de tous les livres de divination & de prétendus oracles, répandus parmi les Citoyens. On en ramassa plus de deux mille, qui furent brûlés. Il y eut même défense à tous particuliers de garder aucun livre de cette espece au delà d'un certain nombre de jours. Ceux qui s'en trouvoient possesseurs, devoient les porter au Préteur de la ville, pour être soumis à l'examen & au jugement du college des Quinze. Les seuls livres Sibyllins furent conservés; & ce fut encore avec choix & discernement. Comme les exemplaires en étoient gâtés par vétusté, Auguste voulut que les Prêtres, qui en avoient la garde, les transcrivissent de leur propre main, pour n'en point communiquer la connoissance à des profanes. Ces nouvelles copies furent enfermées par son ordre dans des armoi-

res dorées, qu'il plaça sous la statue d'Apollon.

Les victoires, que les Lieutenans d'Auguste avoient remportées sur les Germains, procurerent à ce Prince l'honneur d'agrandir l'enceinte de la ville. C'étoit un privilege, qui n'étoit accordé qu'à ceux, qui avoient étendu les frontieres de l'Empire. La Germanie étant pacifiée, il ne resta plus ni guerre ni trouble dans toute l'étendue de la domination Romaine. Les Daces, les Pannoniens & les Dalmates avoient été réprimés & soumis par Tibere. L. Pison avoit réduit les Thraces par une guerre de trois ans, où il acquit les ornemens du triomphe. Les Parthes respectoient la grandeur Romaine, & se tenoient heureux de n'être point attaqués. Ainsi, Auguste recueillant par cette paix universelle, le plus doux fruit de ses travaux & de la sagesse de son gouvernement, ferma alors pour la troisieme fois le Temple de Janus, qui demeura en cet état pendant un espace d'environ douze ans.

Il employa ce tems de repos à faire de nouveaux reglemens. Il commença par une ordonnance pour empêcher que le Tribunat ne restât vacant. La discipline du Sénat fut encore l'objet principal de ses soins. Il établit pour les assemblées de cette Compagnie un usage tout à fait religieux. Il voulut que les Sénateurs, à mesure qu'ils arrivoient, & avant que de prendre place, offrissent de l'encens & du vin au Dieu, dans le Temple duquel ils s'assembloient. Il exigeoit l'attention des Sénateurs dans les délibérations; & pour cela, lorsqu'il s'agissoit de quelqu'affaire de conséquence, il demandoit les avis, non selon l'ordre accoutumé, mais indistinctement & au hazard, afin que chacun écoutât la proposition, comme ayant à opiner & à prendre son parti par lui-même, & non à suivre simplement le sentiment des autres. Il n'exigeoit pas moins l'assiduité. Elle avoit toujours fait une partie essentielle du devoir des Sénateurs, sous peine d'amende contre ceux, qui s'absentoient sans cause légitime. Auguste porta plus haut cette amende. Et comme souvent la multitude de ceux, qui se trouvoient en faute, leur procuroit l'impunité, il les soumit dans ces cas à tirer au sort; & de cinq l'un subissoit la peine portée par les loix. Au reste, il étoit aisé de remarquer les absens, & aucun ne pouvoit échapper. Car, à la porte du Sénat pendoit le tableau, contenant les noms de tous les membres de la Compagnie.

Le nombre des Sénateurs, requis pour faire un Sénatus-consulte, étoit fixé à quatre cens au moins; & ce nombre croissoit, selon la nature des affaires. L'état en fut dressé par Auguste conformément aux anciens usages. Si l'assemblée n'avoit pas le nombre prescrit, on

faisoit regître de l'avis de la pluralité, qui néanmoins n'avoit de force, qu'autant qu'il étoit ratifié dans une assemblée subséquente & suffisamment nombreuse. Tout cet ordre étoit fort beau, mais un peu gênant pour les Sénateurs. Auguste eut égard à la délicatesse de son siecle & peut être à l'intérêt de son autorité, en rendant les assemblées du Sénat moins fréquentes. Il statua qu'elles se tiendroient régulierement deux fois le mois, le jour des Calendes & celui des Ides, excepté les Ides de Mars, jour de la mort de Jules César, & par cette raison jour funeste & de mauvais présage. Le Sénat pouvoit aussi s'assembler extraordinairement en d'autres jours, s'il survenoit quelqu'affaire urgente; mais, ce cas étoit fort rare, sans doute, depuis que la puissance étoit dévolue à un seul.

Auguste accorda aussi aux Sénateurs deux mois de vacances, Septembre & Octobre. Pendant ce tems, le Sénat étoit réduit à ce que nous appellerions une chambre des vacations, moins nombreuse, & composée seulement de ceux que le sort avoit choisis.

Auguste accorda aux Préteurs de nouvelles prérogatives, & mit en œuvre un expédient extraordinaire contre la brigue. Il trouva le moyen d'éluder une loi, qu'il n'osoit abolir. C'étoit celle qui défendoit de mettre les esclaves à la question dans les procès criminels de leurs maîtres. Des soins encore plus dignes de lui, sont ceux qu'il donnoit à entretenir la commodité & la sûreté de la ville. Il établit, pour présider à tout ce qui regarde la conduite des eaux, un surintendant des aquéducs & fontaines publiques, qui fut le célebre Messala; & sous lui, des Magistrats & des Officiers, dont chacun avoit ses droits & ses fonctions. Pour les ministeres laborieux & serviles, il donna à la République une compagnie nombreuse d'esclaves, dressés à ces sortes de travaux, qu'Agrippa, par son testament, avoit légués à l'Empereur.

Rome avoit été de tout tems sujette aux incendies, comme il paroît par l'histoire de Tite-Live & par quantité d'autres témoignages. Ce fut un avertissement pour Auguste, de prendre des précautions, qui prévinssent un mal tres-dangereux, quand même la fraude ne s'en mêleroit pas, & de perfectionner la police sur un article si important. Il distribua la ville en quatorze quartiers, à chacun desquels il préposa l'un des Magistrats annuels, Préteurs, Tribuns, ou Édiles. Les Commissaires, qui subsistoient déjà avec le droit d'inspection sur un certain nombre de rues, furent subordonnés à ces Magistrats; & ils reçurent en même tems autorité & jurisdiction sur les esclaves, qui auparavant, sous la dépen-

dance des feuls Édiles, étoient destinés à porter du secours dans les incendies. Ces mesures ayant paru insuffisantes, & les incendies continuant d'être fréquens, Auguste, douze ans après, forma un Guet, composé de sept cohortes, n'enrôlant dans cette espece de milice, que des affranchis, & leur donnant un commandant général, tiré de l'ordre des Chevaliers. Ce Guet faisoit sa ronde exactement toutes les nuits, & procuroit sûreté aux citoyens, non-seulement contre les accidens du feu, mais contre les vols & les meurtres.

L'attention d'Auguste s'étendoit à tous les sujets de l'Empire. Aussi ce fut d'un consentement universel, qu'il reçut le titre de Pere de la Patrie; titre glorieux, quand il est aussi justement mérité. Le peuple commença; & pendant qu'Auguste étoit à Antium, il lui envoya une députation solemnelle pour le lui offrir. L'offre n'ayant point été acceptée, tout le peuple la réïtéra quelque tems après par une acclamation unanime, au moment que l'Empereur entroit au spectacle. Enfin, les Sénateurs s'étant concertés entr'eux, Messala porta la parole au nom de tous, & lui dit en pleine assemblée du Sénat: *César Auguste, pour le bonheur & la prospérité de votre personne & de votre maison*: (Vœu qui comprend celui de la félicité publique & du bonheur de l'Empire,) *le Sénat, avec le peuple Romain, vous salue & vous proclame Pere de la Patrie.* Tels furent les propres termes, également simples & énergiques, qu'employa Messala. Auguste fut attendri jusqu'aux larmes, & répondit: *Messieurs, parvenu au comble de mes vœux, que me reste-t-il à demander aux Dieux immortels, sinon que je puisse voir se soûtenir pour moi, jusqu'au dernier moment de ma vie, les sentimens que vous me témoignez?*

Des peres de famille ordonnoient par leur testament, qu'on les portât, après leur mort, au Capitole, & qu'on y offrît en leur nom des sacrifices d'actions de graces, pour acquitter le vœu qu'ils avoient fait, si en mourant, ils laissoient Auguste plein de vie. Plusieurs villes changerent en son honneur le commencement de leur année, & compterent pour premier jour celui où il les avoit visitées. Dans les provinces, outre les temples & les autels, qu'on lui dressoit, on établissoit des jeux pour célébrer la gloire de son nom tous les cinq ans. Les Rois, alliés de l'Empire, fonderent pour la plupart dans leurs États, des villes qu'ils appellerent Césarées. La plus fameuse, par rapport à nous, est Césarée de Palestine, bâtie par Hérode, & dont ce prince, qui n'étoit ni Juif ni Idolâtre, mais tout ce qu'il falloit être pour sa fortune, solemnisa la dédicace par des jeux accompagnés de toutes les superſti-

tions du Paganisme.

C'est au milieu de ces applaudissemens de tout l'univers, qu'Auguste reçut la quatrieme prorogation de la Puissance Impériale, qu'il avoit feint de n'accepter d'abord que pour dix ans. La seconde prorogation en 734, fut limitée à un tems plus court. Elle ne portoit que cinq ans; mais, elle fut suivie d'une autre pareille. Après les vingt ans révolus, il fit de nouveau semblant de vouloir se démettre; & il se laissa pourtant persuader de reprendre encore pour dix ans un fardeau si doux à son ambition, & dont, après tout, il étoit avantageux au genre humain, qu'il demeurât chargé.

Cette année, qui est la 744e. de Rome, est encore remarquable par l'ordre qu'Auguste introduisit dans le calendrier, qui avoit été dérangé par l'ignorance des Pontifes.

Trois ans après, Auguste, qui sembloit avoir renoncé au Consulat, puisqu'il l'avoit constamment refusé plusieurs fois, voulut cependant s'en décorer de nouveau, non pour lui-même, mais pour son fils Caius, qui, entrant alors dans sa quinzieme année, alloit prendre la robe virile. Le douzieme Consulat d'Auguste nous offre le plus grand évenement, qui fut jamais, la naissance du Libérateur, promis au genre humain; attendu depuis quatre mille ans, du Fils de Dieu, qui vint réparer notre nature en la prenant lui-même, & nous rendre le droit à la félicité éternelle. Auguste concourut, sans le sçavoir, à l'exécution des décrets de la Miséricorde Divine sur les hommes, par le dénombrement qu'il avoit ordonné trois ans auparavant, & qui s'exécutoit en Judée, au tems de la naissance de Jesus-Christ, arrivée le 25 Décembre de cette année.

Auguste, tout brillant de gloire, se vit couvert d'opprobre à la face de l'Univers, par les honteux déréglemens de sa fille Julie, qu'il avoit ignorés jusqu'alors. Il ne s'attendoit à rien moins, se fiant apparemment sur la bonne éducation, qu'il lui avoit donnée. Il en fut pénétré également de honte & de colere. Et n'ayant plus alors ni Agrippa ni Mécene, qui l'auroient calmé par leurs salutaires remontrances, il s'abandonna à toute la force des sentimens qui le transportoient. Il se tint caché dans son Palais pendant plusieurs jours, sans voir personne. Il délibéra s'il ne feroit point mourir une fille si criminelle; & s'étant déterminé pour l'exil, il dénonça lui-même au Sénat les déréglemens de Julie, non pas cependant de vive voix, ce qu'il n'auroit pu faire sans rougir, mais par un mémoire, que son Questeur lut en son nom & de sa part. Pour les corrupteurs de cette Princesse, ils furent punis par la mort ou par l'exil.

Après la mort de Caius César,

arrivée l'an de Rome 755 & de Jésus-Christ 4, Auguste adopta Tibere ; & en l'adoptant, il déclara avec serment, que le bien & l'utilité de la République lui avoient inspiré la démarche qu'il faisoit ; & il y avoit beaucoup de vrai dans cette déclaration si honorable à Tibere. Auguste, par cette adoption, n'avoit pourtant pas voulu concentrer en lui toutes ses espérances. Il adopta en même-tems Agrippa posthume, le dernier de ses petits-fils ; & quoique Tibere eût un fils, déjà parvenu à l'âge d'adolescence, l'Empereur l'obligea d'adopter son neveu Germanicus. La succession d'Auguste se trouvoit ainsi établie sur un grand nombre de soutiens.

Auguste, qui avoit pris au commencement de cette année, une cinquieme prorogation du commandement général des armées & du gouvernement des provinces de son ressort, continuoit de s'occuper du soin de régler la police intérieure de la République. Il fit une nouvelle revue du Sénat à laquelle il préposa trois des plus illustres membres de la Compagnie, avec le titre d'Inquisiteurs ou Examinateurs. A cette occasion, il usa de sa libéralité accoutumée pour retenir ou faire entrer dans le Sénat, des sujets que leur naissance y appelloit, mais que la modicité de leurs facultés en auroit exclus. Il fit aussi un dénombrement des habitans de l'Italie, dans lequel il ne comprit que ceux, qui possédoient la valeur de deux cens mille sesterces & au dessus, voulant épargner aux pauvres la peine d'une déclaration de leurs biens, qui ne pouvoit pas être fort utile à l'État. Dion Cassius fait encore mention d'une ordonnance d'Auguste par rapport aux affranchissemens. Elle fixoit l'âge, que devoient avoir, & les esclaves pour pouvoir être affranchis, & les maîtres pour pouvoir donner la liberté à leurs esclaves. Elle contenoit encore quelques autres réglemens.

Mais, de tous les évenemens de cette année, le plus glorieux pour Auguste, c'est le pardon, qu'il accorda à Cinna. C'est un fait, qui est devenu extrêmement célebre parmi nous, parce qu'il a fourni la matiere d'un des chefs d'œuvres de notre Théâtre.

Quoiqu'Auguste eût toujours été d'une santé très-délicate, les soins qu'il prit de la ménager, sur-tout par une grande sobriété, lui conserva assez de forces jusqu'à la fin, pour ne point traîner une vieillesse languissante & oisive. Il se procura des adoucissemens ; mais il ne fut jamais réduit à l'inaction. Agé de soixante-dix ans, il commença à ne se plus rendre si assidu aux assemblées du Sénat, & permit à cette Compagnie, de décider bien des affaires en son absence. On conçoit bien que ce n'étoient pas les plus importantes. Que-

tre ans après, il s'affranchit du cérémonial gênant des salutations tumultueuses & des repas publics. Il pria les Sénateurs de ne plus se donner la peine de venir exactement lui rendre des devoirs en son Palais, & de trouver bon qu'il se dispensât de se trouver avec eux aux repas de compagnie. L'an de Rome 764, au mois de Septembre, auquel il devoit entrer dans sa soixante-quinzieme année, ne pouvant plus que très-rarement aller au Sénat, il fit attribuer à son conseil privé la même autorité, dont jouissoit ce grand Corps.

Auguste affoiblit pareillement les droits du peuple, que son successeur devoit bientôt anéantir. L'an de Rome 758, les assemblées pour les élections des Magistrats ayant été troublées par des factions, L'Empereur nomma lui-même à toutes les charges; & les années suivantes, il recommandoit au peuple ceux à qui il destinoit les Magistratures, comme avoit fait le Dictateur Jules César.

Son zele pour la réforme des abus se soutint toujours dans une constante activité; les guerres ne l'empêcherent pas d'y travailler, parce qu'elles rouloient sur Tibere, qui en soutenoit le poids avec capacité & avec succès. Il fit sur-tout les derniers efforts contre le célibat, qu'il avoit déjà attaqué à diverses reprises, & dont l'usage se perpétuoit dans Rome, au mépris de ses ordonnances. On osoit même murmurer hautement contre ces loix; & l'an de Rome 760, dans des jeux auxquels l'Empereur assistoit, les Chevaliers Romains lui porterent leurs plaintes contre la sévérité des peines imposées au célibat, & le presserent à grands cris de les révoquer. Auguste, voulant leur faire honte de leur demande, ordonna qu'on lui amenât sur le champ les enfans de Germanicus, qui étoient déjà en assez grand nombre, quoique ce jeune prince ne fût que dans sa vingt-quatrieme année; & prenant quelques uns de ces tendres enfans entre ses bras, mettant les autres sur les genoux de leur pere, il les montroit aux Chevaliers, & invitoit la jeunesse Romaine à suivre un tel exemple.

Il fit plus, il commanda à peu près à tout l'ordre des Chevaliers de se présenter devant lui, partagés en deux bandes, ceux qui étoient mariés d'un côté, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Le nombre des derniers ayant de beaucoup passé les autres, il fut saisi d'indignation. Il commença par louer beaucoup ceux, qui, dans un honorable mariage, élevoient des citoyens pour la République. Mais ensuite, il invectiva avec véhémence contre les célibataires. *Si vous vous autorisez*, leur disoit-il, *de l'exemple des Vestales; vivez donc comme elles, & soumettez-vous à la même peine, en cas que vous*

manquiez à l'observation d'une exacte continence.

Auguste renouvella en 762 les loix contre les devins & les astrologues, peste publique, qui par des espérances trompeuses, irritent la cupidité des hommes, & portent également le trouble dans l'État & dans les familles. Il employa, pour en désabuser les peuples un moyen plus efficace que les loix. Ce fut d'en témoigner lui-même beaucoup de mépris. Pour faire voir combien il craignoit peu, par rapport à ce qui le regardoit personnellement, les prédictions des astrologues, il rendit public & fit afficher dans Rome son Theme natal, c'est-à-dire, un état de la position des astres telle qu'elle étoit au moment de sa naissance. Il eut encore soin de réprimer les faiseurs de libelles diffamatoires, qui font une autre espece d'hommes très-pernicieuse à la société.

Un réglement fort sage & tout-à-fait utile aux Propréteurs, c'est celui que fit Auguste au sujet des éloges, que les Gouverneurs se faisoient donner par les peuples soumis à leur puissance. Souvent après les avoir vexés par des rapines, ils extorquoient d'eux encore par de nouvelles vexations, des décrets d'approbation & d'actions de graces, ou ils tâchoient de les mériter par une molle indulgence. Ces bons témoignages servoient aux coupables de moyens de défense contre les accusations, que l'on eût pu leur intenter à Rome. Auguste, qui avoit à cœur, & l'honneur des sujets, & celui de l'Empire, voulut obvier à une fraude, qui servoit d'encouragement pour commettre l'injustice, & de rempart après qu'on l'avoit commise; qui rendoit le Gouvernement excessivement odieux, ou qui, au contraire, en avilissoit la Majesté. C'est pourquoi, il défendit aux villes & aux peuples des provinces de faire aucun acte, aucun décret, en faveur des Magistrats Romains, ni pendant le tems de leur gestion, ni avant soixante jours écoulés, depuis qu'elle seroit expirée.

Parmi tant d'abus, qu'Auguste tâchoit de détruire, il en est un auquel il se crut obligé de céder. Il avoit défendu aux Chevaliers de se battre comme gladiateurs. Mais, la fureur pour ces misérables combats étoit telle, que l'on méprisoit la flétrissure imposée par la loi. Auguste aima donc mieux lever la défense, pensant que l'exemple de la mort sanglante de quelques uns seroit plus puissante, que la crainte de l'ignominie. Il se trompa. C'est un mauvais moyen pour remédier au vice, que de lui lâcher la bride. Le concours des spectateurs, attirés par des noms illustres, l'autorité des Magistrats, qui donnoient les jeux, le consentement de l'Empereur, toutes ces circonstances augmenterent le mal & le perpétuerent.

Voilà ce que nous fournit de plus mémorable le gouvernement civil d'Auguste, pendant que Tibere fut occupé à conduire les guerres de Pannonie & de Germanie. Sous les Consuls Plancus & Silius, Auguste se fit renouveller encore pour dix ans la puissance Impériale, dont la derniere prorogation expiroit à la fin de cette année, qui étoit la 764e. de Rome. Il fit pareillement proroger la puissance du Tribunat, à Tibere qu'il traitoit en tout sur le pied de son successeur désigné. L'année précédente, en recommandant Germanicus au Sénat, il avoit recommandé le Sénat même à Tibere, comme au chef futur de l'Empire. Il lui faisoit prendre par-tout, au Sénat, au Conseil privé, la prééminence sur les Consuls. Il partagea avec lui les fonctions de la Censure; & ils acheverent ensemble le dénombrement du peuple Romain, qui se trouva comprendre quatre millions cent trente mille Citoyens.

Cependant, la santé d'Auguste dépérissoit de jour en jour. La maladie se déclara enfin par un affoiblissement de l'estomac & des intestins. Il fut attaqué pendant qu'il accompagnoit Tibere partant pour l'Illyrie; & ce fut pour lui, malgré son incommodité, un vrai voyage de plaisir. Il se promena le long de la côte délicieuse de la Campanie, & dans les isles voisines. Il séjourna quatre jours entiers dans celle de Caprées, goûtant la douceur d'un repos parfait, & se livrant à toutes sortes d'amusemens. Lorsque, pour y aller, il passoit à la vue de Pouzoles & devant le golfe, qui tire son nom de cette ville, un vaisseau d'Alexandrie arrivoit dans le moment. Tous ceux, qui montoient ce vaisseau, firent à Auguste une espece de fête. Revêtus de robes blanches, portant des couronnes, offrant de l'encens, ils le combloient de bénédictions & de louanges, criant à haute voix & à diverses reprises, que c'étoient par lui qu'ils vivoient; qu'ils lui devoient la sûreté de la navigation; que leur liberté & leurs fortunes étoient des bienfaits, qu'ils tenoient de sa sagesse & de sa bonté. Ces acclamations si touchantes pour un bon Prince le réjouirent beaucoup. Il donna à chacun de ceux qui l'accompagnoient quarante pieces d'or, en leur faisant jurer qu'ils n'emploieroient cette somme à aucun autre usage qu'à acheter des marchandises du vaisseau d'Alexandrie.

Pendant le séjour qu'il fit à Caprées, il se procura plusieurs petits divertissemens de cette espece. Ainsi, il distribua, entr'autres menus présens, à toutes les personnes de sa cour, des toges Romaines & des manteaux à la Grecque; à condition que les Grecs porteroient la toge, & les Romains le manteau. Il assista assidument aux jeux & aux exercices de la jeu-

nesse de l'isle, colonie Grecque, qui conservoit encore dans les mœurs de ses habitans, des traces de son ancienne origine. Il régala aussi toute cette jeunesse, permettant & même exigeant qu'elle se divertît avec une entiere liberté, & sans être aucunement gênée par sa présence. Le repas finit par livrer au pillage toutes les viandes & tous les desserts, qui étoient restés sur les tables. En un mot, il n'est aucune maniere de se réjouir innocemment, dont il ne s'avisât; soit que se sentant défaillir, il voulut faire diversion à son mal; soit qu'il suivît simplement l'impression d'une gaieté douce, qui lui étoit naturelle.

De Caprées il passa à Naples, toujours plus incommodé. Cependant, il voulut voir les jeux institués dans cette ville en son honneur pour être célébrés tous les cinq ans; & il y demeura d'un bout à l'autre. Il acheva ensuite sa route jusqu'au terme qu'il s'étoit proposé, c'est-à-dire, jusqu'à Bénévent, où Tibere prit congé de lui. Pendant qu'Auguste retournoit à Rome, son mal alla toujours croissant. Enfin, il devint si violent, qu'il ne lui permit pas de passer Nole. Il fallut succomber & se mettre au lit. Aussitôt, Livie dépêcha un courrier à son fils, qui à peine avoit eu le tems d'entrer en Illyrie. Tibere revint en toute diligence, & si nous en croyons Velleius & Suétone, il eut un grand & sérieux entretien avec Auguste. Tacite dit qu'on ne sçait point avec certitude, s'il le trouva encore vivant; car, tous les chemins étoient gardés exactement par les ordres de Livie; & il ne se répandoit de nouvelles que celles qu'elle avoit dictées.

Auguste ne fut pas long-tems malade au lit, & attendoit la mort très-paisiblement. Le dernier jour de sa vie, après s'être informé si la situation où il étoit, ne causoit point déjà quelque tumulte au dehors, il se fit apporter un miroir, & ordonna qu'on lui ajustât les cheveux, & que l'on tâchât de remédier à la difformité de ses joues pendantes des deux côtés. Il fit alors entrer ses amis, & les voyant au tour de son lit, il leur demanda s'il ne leur sembloit pas avoir bien joué son rôle dans la comédie de la vie humaine; & tout de suite, il ajouta un vers Grec, qui contenoit la formule par laquelle finissoient ordinairement les comédies: *Battez des mains, & applaudissez tous avec joie.* Après cet adieu comique, il commanda que tout le monde sortît; & il expira tout d'un coup entre les bras de Livie, en lui disant: *Livie, conservez le souvenir d'un époux, qui vous a tendrement aimée. Adieu pour jamais.* Il avoit toujours souhaité une mort douce; & le bonheur, qui l'avoit accompagné pendant toute sa vie, ne le démentit point encore dans ses derniers momens. . . . .

Il mourut à Nole le dix-neuf du mois d'Août, dans la même chambre où son pere Octavius étoit mort. Il avoit vécu soixante-seize ans moins trente-cinq jours, étant né l'an de Rome 689 le 22 Septembre; ou plutôt si l'on a égard à l'année de confusion, qui précéda la réformation du Calendrier par Jules César, & qui fut de quatre cens quarante-cinq jours, on trouvera qu'il avoit soixante-seize ans accomplis, & au-delà, lorsqu'il mourut.

La durée de sa puissance, si on la commence avec le triumvirat, dont il se mit en possession le 27 Novembre de l'an de Rome 709, sera de cinquante-cinq ans neuf mois, moins quelques jours. Si on date de la bataille d'Actium, qui le rendit seul maître de l'univers, cette bataille s'étant donnée le 2 Septembre 721, on attribuera à Auguste près de quarante-quatre ans d'exercice de la souveraineté. Mais, la vraie époque de son empire est le sept Janvier de l'année de son septieme consulat, qui est la sept cens vingt-cinquieme de Rome. Nous dirons donc qu'il a gouverné comme Prince & Empereur pendant l'espace de quarante ans sept mois & treize jours.

Après la mort d'Auguste, son corps fut porté de Nole jusqu'à Boville par les Sénateurs des villes, qui se trouvoient sur la route. A Boville, qui étoit près du mont Albain, à dix milles de Rome, l'ordre des chevaliers reçut le corps, & le conduisit en pompe dans la ville au lieu du dépôt, c'est-à-dire, dans le vestibule du palais Impérial. Le lendemain, le Sénat s'assembla avec toutes les marques extérieures de deuil & de tristesse. Les Sénateurs n'avoient point l'habit de leur ordre, mais celui des Chevaliers. Les Magistrats, sans robe prétexte, étoient vêtus comme de simples Sénateurs. Les Consuls ne prirent point leurs places accoutumées; mais, ils s'assirent, l'un sur le banc des Préteurs, l'autre sur celui des Tribuns. Tibere & Drusus son fils étoient en robes noires, sans aucune marque de dignité.

Tibere ouvrit la séance par un discours qu'il lut suivant l'usage pratiqué par Auguste, & qu'une douleur feinte l'obligea d'interrompre. Il joua si bien son personnage, que les soupirs & les sanglots parurent le suffoquer; & en disant qu'il eût souhaité que non-seulement la voix, mais la respiration & la vie lui manquassent en ce triste moment, il ordonna à son fils d'achever la lecture.

Le testament d'Auguste fut ensuite présenté par les Vestales, qui en étoient les dépositaires. Avant qu'on l'ouvrît, ceux, qui avoient apposé leurs sceaux comme témoins, les reconnurent; les Sénateurs, dans le Sénat même; ceux qui ne l'étoient pas, hors de la salle d'assemblée, où ils n'avoient pas droit d'entrer. Polybe, affran-

chi de l'Empereur, fit la lecture du teſtament, dont la date étoit antérieure de ſeize mois à la mort d'Auguſte, & par lequel ce Prince inſtituoit ſes héritiers Tibere & Livie, l'un pour les deux tiers, l'autre pour le tiers reſtant. Il ajoutoit une diſpoſition, qui paroît bizarre. Il adoptoit Livie, ſa femme, & lui ordonnoit de prendre les noms de *Julia Augusta*. Au défaut des premiers héritiers, Auguſte appelloit en ſecond lieu à ſa ſucceſſion ſes petits-fils & arriere-petits-fils, c'eſt-à-dire, Druſus pour un tiers, & pour les deux autres tiers, Germanicus avec ſes trois fils. Au troiſieme rang, il nommoit héritiers pluſieurs des premiers de la ville, qu'il haïſſoit pour la plupart, dit Tacite; mais il en uſoit ainſi, au jugement de cet Écrivain, par vaine gloire & pour ſe faire honneur auprès de la poſtérité, comme ayant rendu juſtice au mérite de ceux mêmes de qui il pouvoit n'avoir pas lieu de ſe louer. On doit remarquer que, dans toutes ces diſpoſitions, il ne s'agit point de la ſucceſſion à l'Empire, mais uniquement aux biens, qu'Auguſte poſſédoit comme perſonne privée.

Auguſte léguoit encore par ſon teſtament quarante millions de ſeſterces au peuple Romain, pour être diſtribués aux citoyens par tête, & trois millions cinq cens mille au corps des tribus, cent mille pour chacune; aux ſoldats de ſa garde mille ſeſterces par tête; à ceux des cohortes deſtinées pour la garde de la ville cinq cens; aux ſoldats légionnaires, trois cens. Et il ordonnoit que tous ces legs fuſſent payés comptant; ce qui n'étoit pas difficile, parce qu'il avoit eu la précaution de mettre en réſerve la ſomme à laquelle ils ſe montoient. Il faiſoit encore divers autres legs, la plupart peu conſidérables. Il y en avoit qui n'alloient qu'à vingt mille ſeſterces. Il excuſoit la modicité de ſes legs ſur la modicité de ſon bien, déclarant que ſes héritiers ne tireroient pas de ſa ſucceſſion plus de cent cinquante millions de ſeſterces, quoique dans les vingt dernieres années, il lui en fût revenu quatorze cens millions des legs teſtamentaires de ſes amis. Mais, il diſoit qu'il avoit employé ces ſommes, auſſi bien que les deux patrimoines, qu'il avoit hérités de ſon pere Octavius & du dictateur Jules Céſar, & toutes les autres ſucceſſions qu'il avoit recueillies, au ſervice de la République. Il ne fit mention dans ſon teſtament des deux Julies, ſa fille & ſa petite-fille, que pour défendre qu'après leur mort, on les inhumât dans ſon tombeau.

A ſon teſtament, Auguſte avoit joint trois mémoires, dont le premier contenoit ſes intentions & ſes ordres par rapport à ſa ſépulture. Le ſecond étoit une expoſition abrégée de ſa vie & de ſes actions, dreſſée par lui-même, & qu'il ordonnoit que l'on gravât ſur des tables

d'airain devant son mausolée. Les Sçavans regardent comme un fragment de cet écrit le monument trouvé à Ancyre en Galatie, dans lequel Auguste, parlant en premiere personne, raconte simplement & uniment & presque d'un style d'inscription, les principaux faits qui avoient illustré son empire. Ces deux mémoires furent lus après le testament. Pour ce qui est du troisieme, qui est le seul dont Tacite fasse mention, cet historien assure que l'on n'en fit lecture que dans l'assemblée du Sénat, qui suivit les funérailles d'Auguste.

Quand on eut fini les lectures, qu'on vient de marquer, on délibéra sur les honneurs, qu'il convenoit de rendre à la mémoire d'Auguste dans ses funérailles; & ce fut à qui imagineroit tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus excessif en adulation. La chose alla au point que tout le Sénat s'écria qu'il falloit que ce fussent des Sénateurs, qui portassent le corps au bûcher sur leurs épaules. Tibere y consentit, par une modération pleine d'arrogance, comme s'il n'eût pas osé résister au vœu unanime de la Compagnie.

Avant le jour des funérailles, le Prince fit afficher une ordonnance par laquelle il recommandoit au peuple de ne point troubler, par un trop grand zele, la pompe funebre d'Auguste, comme il étoit arrivé à celle de Jules César; & de ne point s'opiniâtrer à vouloir que le corps fût brûlé dans la place publique plutôt qu'au champ de Mars, qui étoit le lieu destiné pour cette cérémonie. En conséquence il y eut des troupes distribuées & postées d'espace en espace, comme pour empêcher les émeutes populaires. Cette précaution donna quelque matiere aux railleries de ceux, qui avoient assisté eux-mêmes aux funérailles de Jules César, ou qui en étoient instruits par le récit de leurs peres. » Que les circonstances sont différentes, disoient-ils! Alors la nation, » peu façonnée encore à la servitude, venoit de recouvrer » une lueur de liberté près de » lui échapper. Des factions violentes divisoient les citoyens. » Les uns regardoient le meurtre de César comme une action détestable; les autres en » exaltoient jusqu'aux cieux les » auteurs. Aujourd'hui, un » Prince, qui a vieilli dans » l'exercice de la Souveraineté, » qui a même affermi d'avance » la puissance de ses héritiers » pour l'oppression de la République, a sans doute un grand » besoin d'escorte militaire pour » assurer la tranquillité de sa » sépulture. »

Les obseques furent magnifiques. Dion Cassius nous en a laissé une description assez circonstanciée. Le lit de parade ouvroit la marche. Il étoit d'or & d'ivoire, & couvert de tapis de pourpre, relevés en broderie d'or. Le corps étoit en bas, enfermé dans le cercueil. Dessus parois-

soit une effigie en cire, représentant Auguste au naturel, revêtu des habits de triomphateur. Suivoient deux autres statues de ce Prince; l'une d'or, qui étoit destinée à recevoir les honneurs divins; l'autre, dont la matiere n'est pas exprimée, étoit portée sur un char de triomphe. Ces statues étoient accompagnées de celle de la Victoire, qu'Auguste avoit lui-même consacrée dans le Palais Jule. Autour marchoit en ordre un chœur de jeunes enfans de la premiere noblesse, qui chantoient des hymnes lugubres en l'honneur du Prince mort. Venoient ensuite en une longue file, les représentations de tous ses ancêtres, & même celles de tous les hommes, qui avoient été la gloire de toute la nation, à commencer depuis Romulus; & parmi ces noms illustres, Pompée n'étoit pas oublié. D'autres tableaux offroient aux yeux les témoignages de la gloire propre d'Auguste, c'est-à-dire, d'une part les images des peuples vaincus par lui, avec les caracteres & les habillemens, qui les distinguoient, & de l'autre les titres & les inscriptions des loix, dont il étoit l'auteur. Toute cette pompe s'arrêta dans la place publique; & là Drusus d'abord, Tibere ensuite, lurent un éloge funebre d'Auguste.

Pendant ce tems-là, le lit de parade étoit déposé sur la tribune aux harangues. Lorsque les discours furent finis, on se remit en marche, les Magistrats, tout le Sénat, l'ordre des Chevaliers, les cohortes Prétoriennes, & tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville, accompagnant le corps, que des Sénateurs portoient sur leurs épaules. On sortit par la porte triomphale, suivant qu'il avoit été expressément ordonné par le Sénat, & on arriva ainsi au champ de Mars. Là étoit dressé un bûcher, sur lequel furent placés le lit & le cercueil. Ensuite tous les colleges des Prêtres firent le tour du bûcher, & après eux le Sénat, les Chevaliers, les gens de guerre, entre lesquels ceux, qui avoient reçu d'Auguste des dons militaires, les jetterent sur son bûcher. Alors, les Centurions y mirent le feu, avec des torches allumées qu'ils avoient en main. Quand la flamme se fut élevée, du haut du bûcher partit un aigle, qui emporta au ciel l'ame de l'Empereur. Afin qu'il ne manquât rien à la comédie de l'Apothéose, un ancien Préteur, nommé Numérius Atticus renouvella l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Julius Proculus par rapport à Romulus. Il jura qu'il avoit vu l'ame d'Auguste s'envoler au ciel. Livie récompensa son parjure par un présent d'un million de sesterces.

Les cendres furent recueillies par les plus illustres Chevaliers, qui dans cette fonction, avoient Livie à leur tête. L'urne, qui contenoit les cendres, fut portée au mausolée, qu'Auguste lui-même s'étoit fait construire plus de quarante ans auparavant,

entre la voie Flaminia & le Tibre, & au tour duquel il avoit planté un bois pour servir de promenade publique.

Il falloit un temple dans Rome au nouveau Dieu ; & c'est la premiere chose qui fut ordonnée par le Sénat, après la cérémonie des funérailes. Auguste avoit souffert, comme on l'a dit auparavant, qu'on lui en érigeât dans les Provinces. Mais alors, ce fut dans le palais même, son ancienne demeure, qu'un temple lui fut consacré. En attendant que l'édifice fût prêt à le recevoir, on plaça sa statue d'or dans le temple de Mars, & on se hâta de l'honorer d'un culte impie & sacrilege. Livie voulut être la Prêtresse de celui, dont elle étoit déjà la veuve & la fille adoptive. On institua de plus un college de Prêtres en son honneur, qui fut nommé le college Augustal, & composé de vingt-un des premiers citoyens tirés au sort, à la tête desquels se mirent Tibere, Drusus, Germanicus & Claude depuis Empereur. On établit des fêtes, des jeux pour célébrer la mémoire d'Auguste ; & la maison, où il étoit mort à Nole, fut changée en un temple consacré à son culte.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Auguste.

Ce Prince fut ce qu'on appelle un très-bel homme ; & cela, dans toutes les différentes saisons de sa vie, mais très-peu curieux de ses graces. Nulle affectation, nulle parure. Il plaignoit le tems, qu'il lui falloit donner pour l'ajustement de sa tête, auquel il faisoit travailler plusieurs esclaves à la fois ; & lui cependant s'occupoit à lire ou à écrire. La sérénité & la douceur étoient peintes sur son visage. En même tems, il avoit le regard si vif, que l'on ne pouvoit sans quelque peine en soutenir l'éclat ; & il se sentoit flatté, lorsqu'on baissoit les yeux pour ne pas rencontrer les siens. Il étoit d'une taille au dessous de la médiocre, mais si bien proportionnée dans toute sa personne, qu'on ne s'appercevoit qu'il fût petit, que par la comparaison avec un plus grand, qui se tînt à côté de lui.

Les uns représentent Auguste comme un génie du premier ordre, vaste dans ses vues, juste dans ses projets, capable de former les plus grands desseins & de les exécuter, naturellement humain, & depuis l'extinction du Triumvirat, doux, clément, plein de bonté, & tel enfin, qu'il sembloit être né pour le bonheur de l'univers. Selon d'autres, c'étoit un Prince ambitieux, sans courage, entreprenant & timide en même tems, infidele avec ses alliés, cruel & implacable dans ses vengeances, superstitieux, sans mœurs & sans vertus. On distingue aisément dans ces deux portraits la flatterie & la malignité. Auguste n'a été ni si

grand, ni si bon, ni si foible, ni si méchant, qu'on nous le représente. Le caractere des hommes est ordinairement plus mêlé; & si ce Prince n'a pas possédé toutes les qualités, que lui donnent quelques historiens, il n'a pas aussi été tel que les autres l'ont dépeint. On ne sçauroit disputer au petit neveu de Jules César de grands talens. On voit dans ses desseins un courage qui étonne, un esprit de suite, & qui sçavoit distribuer dans des tems convenables l'exécution de ses projets; une grande pénétration pour connoître les hommes, beaucoup d'équité dans les emplois, qu'il leur donnoit. Il étoit toujours attentif aux affaires, cruel ou clément, selon que le tems & les injures le demandoient, ennemi des périls, poltron même, peut-être par politique. Il sçavoit couvrir ses défauts par l'art infini qu'il avoit de se donner les vertus, qui lui manquoient. Enfin, il étoit, comme il l'avouoit lui-même, un excellent comédien, & qui, sous le masque, sçut jouer différens rôles pour parvenir au premier.

On peut dire qu'Auguste est constamment l'auteur & le fondateur du gouvernement monarchique, tel qu'il subsista depuis lui dans Rome. Il trouva dans le dictateur Jules César, l'exemple de la maniere de s'emparer de la souveraine puissance. Mais, il ne dut qu'à lui-même la méthode d'en user, & ce sage tempérament, qui, mêlé de la forme monarchique & de la forme républicaine, convenoit seul à des hommes incapables de supporter, comme Tacite le fait dire longtems après à Galba, soit une pleine liberté, soit une entiere servitude. Sa longue vie lui donna moyen de faire prendre racine au nouveau plan de gouvernement, qu'il avoit imaginé; & par une jouissance paisible de quarante ans, il l'accrédita & le consolida si bien, que la durée en égala celle de la nation. Les premiers successeurs d'Auguste furent des tyrans, qui pousserent à l'excès l'abus de la puissance, dont ils étoient revêtus, mais néanmoins sans altérer le fond & la constitution essentielle du gouvernement; & il s'en conserva des vestiges très-marqués jusques sous les Empereurs, qui regnerent à Constantinople.

On ne peut donc trop étudier l'esprit & les maximes d'un Prince, qui est l'original & le modele de tous les empereurs Romains; modele suivi par les bons, & réclamé même par les méchans.

Son talent pour la guerre a été trop rabaissé par M. Antoine. Nous sçavons qu'il sortit victorieux de cinq guerres civiles dans lesquelles il parut toujours à la tête de ses armées. Dans celle contre les Dalmates, qu'il conduisit aussi en personne, il signala sa bravoure. S'il ne réussit pas également dans la

guerre

guerre contre les Cantabres, on peut s'en prendre à sa santé, qui étoit alors dans une situation déplorable. Il est bien vrai qu'il ne se porta jamais à la guerre, que par nécessité. Il ne vouloit point que l'on en entreprît aucune; à moins que le gain, qu'on s'en promettoit, ne surpassât de beaucoup la perte, que l'on pouvoit craindre. Il disoit que ceux, qui ne font pas difficulté d'acheter de petits avantages par de grands risques, ressemblent à des hommes, qui pêcheroient avec un ameçon d'or, dont la perte, si la ligne vient à se rompre, ne peut être compensée par le profit de la pêche, quelqu'heureuse qu'elle soit.

Il est vrai encore qu'il fit plus de conquêtes sur l'étranger par ses Lieutenans que par lui-même. Agrippa dompta entierement les Cantabres. Messala acheva de pacifier l'Aquitaine, qui n'avoit pas été soumise sans retour par Jules César. Drusus & Tibere subjuguerent les Athéniens & les Vindéliciens. Le même Drusus s'illustra par de grands exploits en germanie; & la conquête de toute l'Illyrie est l'ouvrage de Tibere. La gloire d'Auguste en fait de conquêtes est d'avoir sçu n'en être point avide. Il fit même de sa façon de penser en ce genre une maxime d'État, & conseilla à ses successeurs de ne point chercher à reculer les limites d'un empire déjà trop grand, & qui deviendroit plus difficile à gouverner, à mesure qu'il s'étendroit.

On voit dans tout cela, des preuves de prudence, & non de lâcheté. La sévérité d'Auguste à maintenir la discipline militaire est un nouveau trait, qui caractérise en lui une ame forte & élevée. On peut se rappeller comment durant les guerres civiles, mêlant l'adresse avec la fermeté, il arrêta des séditions d'autant plus dangereuses, que le soldat sentoit quel intérêt son Général avoit à le ménager. Depuis qu'il eut rétabli la paix & le bon ordre dans l'Empire, sa conduite à l'égard des troupes fut plus vigoureuse. Il n'accordoit les congés que difficilement; & ses Lieutenans mêmes n'obtenoient qu'avec peine la permission de venir passer l'hiver à Rome. Des Cohortes entieres, qui avoient fui devant l'ennemi, furent punies avec rigueur par son ordre; & après les avoir décimées, il fit distribuer de l'orge au lieu de bled, à ceux d'entre les coupables, à qui le sort avoit conservé la vie. Il soumit à la peine de mort les capitaines, aussi-bien que les simples soldats, s'ils avoient abandonné leurs postes. Pour les fautes plus légeres, il renouvella d'anciens châtimens militaires. En haranguant les soldats, il ne les appelloit point camarades, selon l'usage qui commençoit à s'introduire, & qui dans la suite prévalut, mais simplement soldats, comme du tems de l'ancienne République.

Il voulut que ses fils & beaux-fils, lorsqu'ils commandoient les armées, en fissent de même.

Auguste n'outra pourtant point la sévérité. L'humeur ne le dominoit pas ; & il distribuoit plus volontiers les récompenses que les peines. Entre ces récompenses, il faisoit une distinction. Celles qui portoient avec elles quelque profit par la richesse de la matiere, haussecols, brasselets d'or ou d'argent, il en faisoit largesse. Mais, pour les récompenses purement d'honneur, comme les couronnes murales, civiques, & autres pareilles, il les dispensa très-sobrement. Il vouloit qu'elles fussent bien méritées ; & la faveur n'influoit en rien dans la distribution, qu'il en faisoit. Souvent de simples soldats reçurent de lui ces brillantes décorations. L'intérêt qu'il avoit à ménager les premiers Citoyens de la République, l'engagea pourtant à se relâcher de la sévérité de sa maxime à l'égard du triomphe. Suétone assure qu'il l'accorda à plus de trente Généraux, & les ornemens de triomphateurs à un plus grand nombre encore. Telle est à peu près l'idée que l'on peut se former du caractere & de la conduite d'Auguste en tout ce qui concerne la guerre.

Quant au gouvernement civil, c'est sur-tout à cet égard qu'a éclaté la sagesse de ce grand Prince. Rien de mieux conçu que le systême, qu'il suivit pour rendre son autorité légitime, de tyrannique qu'elle avoit été auparavant. L'attention, qu'il eut de laisser une portion de sa puissance publique au Sénat & au peuple, étoit une sauve-garde par laquelle il mettoit en sûreté la part, qu'il se réservoit, & qui étoit sans doute la prédominante. Mais, si ce Gouvernement mixte fut utile au Prince, il ne le fut pas moins à la nation elle-même, à qui Auguste conserva les agrémens de la liberté, en y joignant les avantages de la tranquillité & du bon ordre ; en sorte que les Romains, également à l'abri de la licence tumultueuse d'une démocratie, & des vexations d'une puissance tyrannique, vivoient dans une liberté sage & sous une monarchie, qui n'avoit rien de terrible pour eux, ayant un Souverain sans éprouver la servitude, & jouissant des douceurs de l'état populaire sans l'inconvénient funeste des dissensions. Voici un tableau en raccourci du gouvernement d'Auguste.

Lorsque sorti des guerres civiles & devenu seul chef de la République, il entreprit de la gouverner comme Prince légitime, il en trouva toutes les parties dans une confusion horrible. Sa réforme embrassa tous les ordres, le Sénat, les Chevaliers, le peuple. Il voulut que la ville, l'Italie, & les provinces sentissent leur état amélioré sous son administration, & parvint à remplir un

si beau plan & d'une si grande étendue.

Nous avons rapporté avec quel zele & quelle persévérance il s'appliqua à rétablir, malgré les obstacles & même malgré les dangers, la décence & la splendeur du Sénat, avili par la multitude & par l'indignite des sujets. Il accorda de nouveaux privileges aux enfans des Sénateurs, ou leur confirma ceux, dont ils jouissoient anciennement. Il se fit un plaisir & une loi de les avancer. En général, il favorisa la Noblesse. Bien éloigné de cette basse jalousie, qui porte souvent les nouveaux Souverains à abaisser les anciennes familles, & à élever uniquement leurs créatures, Auguste, en même tems qu'il protégea & récompensa le mérite, même sans naissance, ne s'effraya point de le voir réuni avec la noblesse du sang. Il fit revivre par ses libéralités d'anciennes maisons, que l'indigence alloit éteindre; & la liste des Consuls, sous son Empire, présente d'ordinaire les noms les plus illustres de la République.

L'ordre des Chevaliers étoit appellé la pépiniere du Sénat, & tenoit dans l'État le second rang pour la dignité. Auguste, curieux de rendre à cet ordre son ancien lustre, en fit souvent la revue, & renouvella l'usage, interrompu depuis longtems, de la pompe solemnelle, dans laquelle les Chevaliers montant les chevaux, que la République leur entretenoit, revêtus de robes de pourpre, portant la couronne d'olivier & les marques d'honneur, que chacun avoit méritées par sa bravoure dans les combats, marchoient en cérémonie au nombre de quatre à cinq mille, depuis le temple de Mars ou celui de l'Honneur hors de la porte Colline, jusqu'au temple de Castor dans la place publique.

Ce n'étoit là qu'un éclat propre à frapper les yeux de la multitude. Auguste alla au solide; & s'étant fait donner par le Sénat dix assesseurs, il obligea tous les Chevaliers à rendre compte de leur vie & de leur conduite. Ceux contre lesquels il se trouva des reproches, furent les uns condamnés à des peines judiciaires, les autres notés simplement d'ignominie. La plupart en furent quittes pour des réprimandes. A cette sévérité envers les coupables, Auguste mêla l'indulgence pour ceux, que le malheur des tems plutôt que leur faute, excluoit de l'ordre des Chevaliers. Comme plusieurs avoient été ruinés par les guerres civiles, & ne possédoient plus la valeur des quatre cens mille sesterces, que la loi exigeoit, ils n'osoient prendre place dans les spectacles parmi leurs anciens confreres. Auguste le leur permit; & il dispensa de la rigueur de la loi ceux qui avoient possédé, eux ou leurs peres, la somme réquise pour tenir le rang de Chevaliers dans Rome.

Quant à ce qui regarde le peuple, nous avons parlé du soin que prit Auguste de l'amuser par les spectacles, & de le gagner par les gratifications, soit en bled, soit en argent. En cela, il travailloit pour ses propres intérêts; mais, c'étoit sans perdre de vue le bien public. En même tems qu'il se concilioit par ses largesses, l'affection de cette multitude inquiete, accoutumée à vivre dans la ville aux dépens de la République, il eut grande attention à protéger les laboureurs & les négocians, qui font la ressource & la subsistance de l'État. Il n'eut point aussi tellement égard à la manie de cette même multitude pour les spectacles, qu'il n'apportât quelque modération aux combats inhumains des gladiateurs. Il défendit que l'on produisît ces malheureux sur l'arêne sous la loi de combattre jusqu'à la mort. Il voulut qu'il leur fût permis d'espérer de sortir de ces jeux sanguinaires, sans être obligés de tuer ou de mourir.

Son zele pour la gloire de la nation, le porta à conserver, avec une sorte de jalousie, la pureté du sang Romain, & à empêcher qu'elle ne s'altérât par le mêlange des étrangers & des esclaves. Il fut donc très-réservé à accorder le droit de bourgeoisie. Tibere le lui ayant demandé par lettres pour un Grec attaché à sa personne: « Je » ne ferai point ce que vous » souhaitez, lui répondit-il, » à moins que, dans un en» tretien de vive voix, vous » ne m'ayez convaincu de la » légitimité des motifs, sur » lesquels vous fondez votre » requête. »

De toute antiquité, les esclaves, affranchis par des citoyens Romains, devenoient eux-mêmes citoyens. Auguste n'entreprit pas d'abolir un usage trop bien établi. Mais, il rendit les affranchissemens plus difficiles par les conditions & les clauses auxquelles il les assujettit. De plus, il déclara tout esclave qui auroit été mis dans les fers, ou appliqué à la question, incapable à jamais d'acquérir le droit de bourgeoisie Romaine, même par l'affranchissement le plus régulier & le plus complet.

La décence même de l'habillement Romain étoit un objet, qui le touchoit vivement. Il ne pouvoit supporter le discrédit, où tomboit la toge, dont l'usage s'affoiblissoit presque parmi le petit peuple, & par-dessus laquelle les honnêtes gens-mêmes s'accoutumoient à mettre un surtout, qui la cachoit. Un jour qu'il vit sur la place un grand nombre de Citoyens ainsi travestis, il prononça avec indignation ce vers de Virgile:

En, inquit,
Romanos rerum dominos, gentemque togatam.

Ce qui signifie: « Les voilà, » ces Romains, les maîtres de » l'univers, cette nation dont

» la toge est l'ornement propre » & distinctif. » Il chargea les Édiles d'empêcher qu'aucun citoyen parût autrement au Cirque & dans la place, que vêtu de la toge & sans surtout. La commodité prévalut sur ses défenses ; & l'usage des surtouts devint très-commun.

La ville de Rome changea entierement de face sous Auguste. Les anciens avoient été plus curieux de la rendre puissante par leurs conquêtes, que de l'embellir par les ornemens. Auguste n'épargna rien pour lui donner une magnificence digne de la capitale de l'univers. Le dénombrement des édifices, qu'il construisit, ou qu'il répara, lui ou ses amis, & les autres Grands de Rome à son exemple & sur ses invitations, seroit long & peu intéressant. Mais, il ne faut pas omettre ici deux obélisques, qu'il fit transporter d'Égypte à Rome, & qu'il plaça, l'un dans le grand Cirque, l'autre dans le champ de Mars. Ce dernier étoit surmonté d'un globe, qui servoit de gnômon à un cadran solaire & tracé sur le sol avec un art merveilleux.

L'Italie entiere refleurit par les soins d'Auguste. Il la repeupla au moyen de vingt-huit colonies, qu'il y fonda. Il orna plusieurs villes de beaux édifices, & leur assigna des revenus publics pour fournir aux dépenses communes. Comme les habitans de toutes les villes d'Italie étoient citoyens Romains, il voulut qu'ils en exerçassent les droits, au moins par leurs chefs, dans les nominations aux magistratures de Rome. Lorsque le tems des assemblées pour les élections approchoit, les Sénateurs des colonies & des villes municipales envoyoient à Rome leurs suffrages cachetés, & l'on y avoit égard. Attentif à soutenir les familles honorables, & à favoriser l'accroissement de celles du peuple, il admettoit volontiers dans le service de la cavalerie les jeunes gens de bonne naissance, qui lui étoient recommandés par les magistrats de leurs cantons ; & dans chaque ville où il passoit, en faisant sa ronde, les peres de famille, qui lui présentoient plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe, recevoient de lui autant de trois mille sesterces, qu'ils avoient de fils ou de filles.

Il a déjà été observé que les provinces se féliciterent beaucoup du changement introduit par Auguste dans le Gouvernement. Au lieu d'une multitude de maîtres, elles n'en avoient plus qu'un. Autrefois déchirées par les vexations des Grands de Rome, en proie à l'avidité des Gouverneurs, elles reclamoient inutilement les loix, du secours desquelles on les privoit par la violence, par la brigue, & enfin par l'argent. Alors au contraire, la puissance de l'Empereur les faisoit jouir des douceurs de la paix, tenoit en respect ceux qui les gouvernoient,

d'une leçon frappante, que lui fit Athénodore de Tarse.

Pour ce qui regarde la table, l'histoire ne l'accuse d'aucun excès en ce genre, si l'on en excepte un repas, qui fut appellé le repas des douze divinités, parce que les douze convives, qui s'y trouverent, six hommes & six femmes, avoient pris les ornemens & les attributs des douze principales divinités de l'Olympe. Auguste y représentoit Apollon. Il étoit jeune alors; mais, cette circonstance n'excuse pas une débauche impie & sacrilege, qui excita des murmures d'autant mieux fondés, qu'actuellement la ville souffroit la famine. Aussi le peuple cria-t-il le lendemain : *Que les Dieux avoient mangé tout le bled, & qu'Octavien étoit véritablement Apollon, mais Apollon le bourreau.* Ce Dieu étoit honoré dans un quartier de la ville, sous cette bizarre dénomination.

Du reste, on convient qu'il peut être cité en exemple d'une frugalité & d'une sobriété parfaites. Et ce ne fut que par ce régime qu'il poussa une santé délicate jusqu'à un âge auquel souvent ne parviennent pas les tempéramens les plus robustes. Il mangeoit peu & des choses communes. Il lui arrivoit rarement de boire plus d'une chopine de vin à ses repas, & communément il demeuroit beaucoup au-dessous. Sa table étoit sans somptuosité, si ce n'est aux jours de fêtes & de grandes cérémonies. Il y invitoit journellement ses amis & les citoyens distingués ; il avoit soin que la liberté & la gaieté fissent l'assaisonnement du repas. Il y mangeoit très-sobrement, & quelquefois point du tout, parce qu'il n'avoit point d'heure pour prendre de la nourriture, obéissant au sentiment du besoin, & ne le prévenant jamais. Ainsi on se mettoit souvent à table sans lui, & il soupoit avant ou après les autres, selon qu'il convenoit à sa santé.

La même simplicité, qui régloit sa table, régnoit aussi dans le reste de sa dépense. Une partie de ses ameublemens s'étoit conservée jusqu'au tems de Suétone. Cet écrivain atteste qu'ils atteignoient à peine l'élégance dont se seroit piqué un riche particulier. Il ne porta guere d'habits qui n'eussent été filés par sa femme, sa sœur, sa fille, ou ses petites filles. Son palais dans Rome n'étoit ni vaste, ni splendidement orné. On n'y voyoit pas une colomne, ni un carré de marbre. Pendant plus de quarante ans, il occupa le même appartement hiver & été. S'il se proposoit de travailler, sans être interrompu, il avoit un cabinet en haut dans lequel il se retiroit; ou bien il alloit chez quelqu'un de ses affranchis, qui eût une maison dans les fauxbourgs. Lorsqu'il étoit malade, chose tout à fait singuliere, il se faisoit transporter chez Mécene.

Les grandes & magnifiques

maisons de campagne lui déplaisoient, & il en fit détruire jusqu'aux fondemens une superbe, que sa petite fille Julie avoit bâtie à grands frais. Les siennes étoient modiques; & il s'étudioit moins à les enrichir de tableaux & de statues, qu'à les rendre commodes & agréables par des portiques, des bois, des promenades. Il y plaçoit dans les salles & dans les cabinets quelques productions rares de la nature, ou des monumens de l'antiquité. Suétone cite comme exemples subsistans encore à Caprées, dans le tems qu'il écrivoit, des armes d'anciens Héros, & des os énormes de monstres marins, que le vulgaire prenoit pour des os de géans.

Son jeu lui a été reproché; & nous lisons dans le même Suétone à ce sujet une épigramme maligne, qui se rapporte au tems de la guerre de Sicile contre Sext. Pompée. « Après que deux fois vaincu » sur mer, disoit l'auteur de » l'épigramme, Octavien a per» du sa flotte, afin de ne pas » toujours perdre, & d'être » enfin victorieux, il joue » perpétuellement aux dés. » Les critiques sur ce point ne l'allarmoient nullement. Il faut avouer que de la maniere dont il jouoit, il falloit être de mauvaise humeur, pour y trouver à redire. Le jeu n'étoit pour lui qu'un amusement, & il le jouoit très-petit, eu égard à son rang & à sa fortune; & ses procédés y étoient tout à fait nobles.

Un des traits des plus estimables du caractere d'Auguste, c'est qu'il fut bon & fidele ami. Il ne formoit pas aisément des liaisons d'amitié; mais une fois faites, il ne les rompoit pas légerement. Parmi tous ceux, qui eurent part à sa bienveillance, on ne trouvera guere que Salvidiénus & Cornélius Gallus, qui aient fini par une triste catastrophe, qu'ils s'étoient justement attirée. Pour ce qui est des autres, non seulement il récompensa leur vertu & leurs services, mais il excusa leurs fautes. Par une conduite si judicieuse, il mérita d'avoir de véritables amis, bonheur très-rare pour un Souverain. Les plus illustres, comme tout le monde sçait, furent Agrippa & Mécene, grands personnages, dont le mérite supérieur fait honneur au discernement d'Auguste. S'il intervint quelque nuage, quelque froideur entre lui & ces deux incomparables amis, il faut s'en prendre à la foiblesse de la vertu humaine; mais, il n'y eut jamais de rupture.

Son amour pour sa famille & pour ses enfans fut traversé par la mort prématurée des uns, & par l'indignité des autres, & peut-être de tous. Il faut excepter Agrippine, femme de Germanicus, qui seule se montra digne du sang d'Auguste & d'Agrippa, & à qui il procura le plus grand établis-

ferment, qu'il pût lui donner, dès que les circonstances ne lui permettoient pas de faire son mari Empereur. L'amitié constante d'Auguste pour Octavie prouve qu'il fut bon frere. On peut dire, en un sens, qu'il ne fut que trop bon mari, s'il est vrai qu'il ait laissé prendre un empire absolu sur son esprit à Livie. De graves historiens l'ont assûré; mais, s'ils n'en ont d'autre preuve que l'adoption de Tibere, cette démarche ne fut pas libre de la part d'Auguste; & pour le choix de son successeur, il prit moins conseil de Livie, que de l'état des choses, qui n'admettoit pas un autre arrangement.

Il eut de la bonté & de l'indulgence pour ses affranchis & ses esclaves, mais sans foiblesse. Il distinguoit les fautes pardonnables de celles, dont il étoit nécessaire de faire exemple. Dans une chasse, son Intendant, ou Maître d'hôtel, qui marchoit à côté de lui, frappé de crainte à la vue d'un sanglier furieux, qui approchoit, se cacha derriere l'Empereur, & l'exposa pour se sauver. Auguste aima mieux attribuer le fait à timidité, qu'à mauvaise intention. Il tourna en plaisanterie une aventure, qui avoit été périlleuse pour lui, mais innocente de la part de l'esclave. Au contraire, un affranchi, qu'il avoit toujours aimé, ayant été convaincu d'adultere, avec des Dames d'un rang distingué, il le condamna sans miséricorde à mourir. Il fit rompre les jambes à un Secrétaire, qui avoit reçu cinq cens deniers, pour donner communication d'une lettre confiée à sa fidélité. Le Précepteur & les premiers domestiques de son fils, Caius César, avoient abusé de l'occasion, que leur présentoient la maladie & la mort du jeune Prince, pour tyranniser les peuples. Auguste fit jetter les coupables dans le fleuve, avec une pierre au cou.

Personne n'ignore qu'Auguste protégea les Lettres, qui parvinrent sous son empire au plus haut degré de perfection, où les Romains les aient jamais portées. Il se faisoit un point capital d'encourager les talens. Le mérite supérieur, dans les ouvrages d'esprit, avoit droit, non-seulement à ses faveurs, mais à son amitié. Virgile & Horace en sont la preuve. Il alloit entendre les Orateurs, les Poëtes, les Historiens, qui, suivant l'usage établi alors, rendoient leurs ouvrages publics, en les récitant à un auditoire assemblé à cette intention.

On ne doit pas s'étonner qu'Auguste favorisât les Lettres, il les cultivoit lui-même. Il orna son esprit par la connoissance des arts des Grecs, dans lesquels il devint très-habile, non pas néanmoins jusqu'à écrire ou parler leur langue avec facilité. Dès sa premiere jeunesse, il s'étoit beaucoup appliqué à l'éloquence; & dans toute la suite de sa vie, il com-

posa avec un très-grand soin tous les discours, qu'il avoit à faire, soit aux soldats, soit dans le Sénat, soit devant le peuple. Il y réussissoit; & son éloquence a mérité d'être louée par Tacite, comme digne d'un Empereur. Ce qui est vraiment singulier, c'est que jusqu'aux conversations importantes qu'il devoit avoir, non seulement avec les personnes, qu'il voyoit moins souvent, mais avec Livie, il les écrivoit & les lisoit, afin de ne dire précisément que ce qui lui avoit paru nécessaire, ni trop, ni trop peu. Il prononçoit d'un ton de voix très-agréable; ce qui suppose qu'il avoit l'organe beau naturellement. Mais, il prenoit soin de l'exercer assidûment par les leçons d'un maître de prononciation.

Il ne se contenta pas de travailler des discours d'affaires; il fut auteur. Suétone cite de lui une réponse à l'éloge de Caton, par Brutus, des exhortations à la Philosophie, des mémoires de sa propre vie, qu'il conduisit seulement jusqu'à la guerre des Cantabres. Il essaya même de la Poësie, & l'on avoit de lui, au tems de Suétone, un poëme en vers hexametres, dont le sujet & le titre étoit la Sicile, & un recueil d'Épigrammes, qu'il s'étoit amusé à composer pour la plupart dans le bain. Il entreprit une tragédie d'Ajax; mais peu satisfait de son ouvrage, il le supprima. Et quelques-uns de ses amis lui ayant demandé ce qu'étoit devenu son Ajax: *Mon Ajax*, répondit-il, *s'est défait lui-même avec l'éponge*; allusion ingénieuse à ce que la fable rapporte de la mort d'Ajax, qui se tua lui-même en se perçant de son épée.

Le personnage d'auteur, ainsi qu'on le voit, n'étoit point regardé par Auguste comme audessous de la majesté du rang Suprême. Il en rougissoit si peu, qu'il lut à quelques amis assemblés dans une salle de son palais, sa réponse à Brutus. Comme la lecture le fatiguoit, parce qu'il étoit déjà âgé, il la fit achever par Tibere.

Son style étoit coulant, aisé, naturel. Il évitoit les pensées recherchées & puériles, l'affectation dans les tems & dans les arrangemens de phrases, les mots peu usités, & qui, pour se servir de son expression, sentoient le relant. Sa principale attention, qui a été celle de tous les grands maîtres dans l'art de parler & d'écrire, étoit de présenter sa pensée clairement. Il ne craignoit point de sacrifier l'agrément à la clarté; & il aimoit mieux employer les répétitions, ajouter les prépositions où l'usage les supprimoit communément, que de laisser la plus légere obscurité sur ce qu'il avoit voulu dire.

Tout ce qui s'écartoit de façon ou d'autre, du ton de la nature, blessoit son goût délicat & épuré. Il blâmoit également soit ceux qui, courant après les ornemens trop éclatans, don-

noient dans la pointe ou dans l'enflure, soit ceux qui, par un vice contraire, aimoient encore la rouille de la grossiere antiquité. Il faisoit sans cesse la guerre, & à la parure molle & efféminée du style de Mécene, & aux phrases entortillées de Tibere, & à l'éloquence asiatique & brillante d'une vaine pompe, qui plaisoit à M. Antoine. En écrivant à sa petite fille Agrippine, après l'avoir louée sur son esprit, il ajoutoit: *mais, donnez-vous de garde de l'affectation qui est toujours vicieuse & choquante.*

Avec tant d'excellentes qualités & tant de belles connoissances, Auguste avoit les mêmes superstitions, que le vulgaire. Nous ne parlons point ici de son respect pour la seule religion, qu'il connût. Ce respect, tout déplacé qu'il étoit, vaut encore mieux que l'impiété ouverte, dont la philosophie d'Épicure avoit infecté les esprits de tant d'illustres Romains. Nous ne lui ferons point non plus de procès sur la crainte excessive qu'il avoit du tonnerre; jusqu'à se renfermer, pendant les orages, dans un caveau obscur & souterrein. Cette infirmité étoit excusable par l'accident, qui l'avoit causée. Dans un voyage, qu'il faisoit de nuit, étant en Espagne, le tonnerre tomba près de sa litiere, & tua l'esclave, qui portoit le flambeau. Mais, ce qu'il est difficile de lui passer, c'est la foiblesse qu'il avoit de croire aux présages, à la distinction des jours heureux & malheureux, aux songes. En voici un seul trait.

En mémoire de l'aventure, dont on vient de parler, il avoit bâti sur le mont Capitolin, un temple à Jupiter Tonnant, & alloit assidument rendre à ce dieu de sa création, ses hommages religieux. Un temple, fréquenté par le Prince, le fut bientôt par le peuple; & Auguste eut à ce sujet un songe. Il crut voir Jupiter Capitolin, qui se plaignoit que son nouveau & méchant voisin lui enlevoit ses adorateurs; & il s'imagina répondre au dieu irrité & inquiet, que le Tonnant lui tenoit lieu de portier. Lorsqu'il fut éveillé, ce songe lui revint à la mémoire; & pour le vérifier, il fit mettre des sonnettes au haut du temple de Jupiter Tonnant, parce qu'elles sont d'un usage commun pour les portes & pour les portiers.

Une piété, si mal entendue & si puérile, convenoit bien peu à un Prince tel qu'Auguste, qui d'ailleurs avoit eu mille occasions de se tromper, des prétendues merveilles, que les Prêtres payens débitoient touchant leurs faux dieux. Pline nous a conservé un fait assez curieux en ce genre. Le temple de la déesse Anaïtis, extrêmement révéré en arménie, avoit été pillé par les Romains, lorsque M. Antoine fit la conquête frauduleuse de ce païs. La statue de la déesse, qui étoit d'or massif, fut enlevée & mise en morceaux. Le bruit se répan-

dit que le premier, qui avoit osé porter la main sur la déesse, frappé d'une subite apoplexie, étoit tombé mort à la renverse. Long-tems après, Auguste, se trouvant à Boulogne, soupa chez un vieux soldat retiré du service, qui avoit eu part à ce pillage. Il lui demanda ce qu'il y avoit de vrai dans ce bruit en question. *César*, répondit le soldat, *c'est la jambe de la déesse Anaïtis, qui vous donne à souper. Tout ce que je possede, n'a pas une autre origine.*

Ce mot pouvoit mener loin Auguste, s'il eût voulu le suivre. Mais, la religion entroit pour bien peu de chose dans les soins, qui l'occupoient, si non autant qu'elle pouvoit servir à sa politique. Son indifférence sur le seul objet véritablement intéressant produisit en lui une crédulité superstitieuse.

Voilà les principaux traits, sur lesquels chacun peut se former une idée de l'esprit & de l'ame de ce Prince fameux, le restaurateur de la paix & du bon ordre dans Rome & dans l'Univers, & plus digne par cet endroit, de nos éloges, que ni Jules César, ni Alexandre le Grand par leurs vertus guerrieres & par leurs conquêtes. Entre toutes ses vertus, la prudence, l'étendue & la solidité des vues tiennent incontestablement le premier rang, & le caractérisent d'une façon singuliere. Mais, il faut se souvenir que c'est d'Auguste que nous parlons, & non pas d'Octavien. Ce sont presque deux hommes; & personne n'ignore ce mot célebre, qui renferme un jugement très-équitable, touchant la totalité de la vie de ce Prince: *Il a fait tant de maux à la République Romaine & au genre humain, qu'il ne devoit jamais naître; il leur a causé tant de biens, qu'il ne devoit jamais mourir.*

OCTAVIUS MAMILIUS, *Octavius Mamilius. Voyez* Mamilius.

OCTAVIUS MÉTIUS, (a) *Octavius Metius*, dont il n'est fait mention que dans un passage de Tite-Live, sous l'an de Rome 459, & 293 avant Jesus-Christ.

OCTAVIUS [CN.], (b) *Cn. Octavius* Γν. Οκταούϊος, un des Ambassadeurs qu'on envoya de Rome aux Carthaginois & à Masinissa, l'an 200 avant Jesus-Christ. Six ans après, les Romains firent partir des colonies pour différens lieux de l'Italie. Il y en eut entr'autres, une d'établie dans la ville de Crotone, dont on venoit de dépouiller les Grecs. Cn. Octavius fut un des Triumvirs qu'on chargea de l'établissement de cette Colonie.

OCTAVIUS [CN.] RUFUS, *Cn. Octavius Rufus*, (c) est regardé par Suétone, comme le premier de sa famille qui ait obtenu une Magistrature par les suffrages du peuple. Il

(a) Tit. Liv. L. X. c. 41.
(b) Tit. Liv. L. XXXI. c. 11. L. XXXIV. c. 45.
(c) Sueton. in August. c. 2.

laissa deux fils, Cn. & C. Octavius, qui furent les souches de deux branches différentes. La branche de l'aîné exerça les premiers emplois de la République; & l'autre ne fut considérable, que pour avoir produit l'empereur Auguste.

OCTAVIUS [CN.], (a) *Cn. Octavius*, fils du précédent, fut nommé Préteur l'an 168 avant Jesus-Christ, & chargé du commandement de la flotte, qu'on avoit envoyée contre Persée, roi de Macédoine. Vers le même-tems, M. Claudius Marcellus, décemvir, étant venu à mourir, on lui donna pour successeur dans cette dignité Cn. Octavius.

Ce Général partit bientôt après, & arrivé en Macédoine, il joignit sa flotte à Orée. Le consul L. Emilius Paullus, chargé du commandement de l'armée de terre, ayant vaincu Persée, ce Prince se réfugia à Samothrace comme dans un asyle que ses ennemis respecteroient. Cn. Octavius, étant abordé avec sa flotte dans cette isle, n'entreprit pas d'arracher Persée de cet asyle par respect pour les Dieux qui y présidoient; mais, il tâcha, mêlant les promesses aux menaces, de l'engager à sortir de l'asyle, & à se livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Mais, dès qu'il eut fait publier par un héraut qu'il donneroit la vie & la liberté aux pages du Roi, & à tous les autres Macédoniens qui étoient à Samothrace, & leur conserveroit les biens & les effets qu'ils avoient avec eux, ou qu'ils avoient laissés dans la Macédoine, s'ils se rendoient aux Romains, Persée se vit abandonné de tout le monde, & chacun alloit avec empressement donner son nom au Tribun des soldats C. Postumius; & Ion de Thessalonique livra même au Préteur Cn. Octavius les jeunes enfans du Roi, en sorte qu'il ne resta auprès de lui que Philippe son fils aîné. Alors, il se remit entre les mains de Cn. Octavius lui & son fils, accusant les Dieux de ce temple qu'il avoit inutilement invoqués. Il eut ordre de passer dans la galere du Préteur, où on transporta tout ce qui lui restoit d'argent; & aussitôt la flotte prit le chemin d'Amphipolis. Delà Cn. Octavius écrivit au Consul, pour lui apprendre qu'il avoit le Roi en sa puissance, & qu'il le lui envoyoit dans son camp.

L. Emilius Paullus, regardant avec raison cette capture comme une seconde victoire, offrit aussi-tôt un sacrifice aux Dieux; & ayant assemblé son

(a) Plut. T. I. p. 268, 269. Tit. Liv. L. XLIV. c. 17. *& seq.* L. XLV. c. 5. *& seq.* Just. L. XXXIII. c. 2. Appian. p. 117. Sueton. in August. c. 2. Vell. Paterc. L. I. c. 9. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 51. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. p. 603. *& suiv.* Tom. V. p. 34, 35. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 65, 67.

Conseil, après lui avoir fait la lecture des lettres de Cn. Octavius, envoya Q. Élius Tuberon au devant de ce Prince, ordonnant à tous les autres de rester avec lui dans sa tente, & de l'y attendre. Jamais spectacle n'attira tant de monde.

Cn. Octavius ne revint à Rome que l'année suivante, & il obtint les honneurs du triomphe sans la moindre difficulté. Ce fut le jour même des Calendes de Décembre, qu'il fit la cérémonie de son triomphe naval, mais sans y faire paroître ni prisonniers ni dépouilles. Il distribua cependant à chacun des soldats soixante-quinze deniers, le double à chaque pilote, & le quadruple à chaque Capitaine.

Il parvint au Consulat, l'an 165 avant Jesus-Christ, & on lui donna pour collegue Manlius Torquatus. Il fut depuis un des Ambassadeurs qui furent envoyés en Syrie, pour y régler toutes choses conformément aux articles du traité, fait avec Antiochus le Grand, après la bataille du mont Sipyle. Ces Ambassadeurs passerent d'abord en Égypte, & de-là en Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouverent que le roi Antiochus Eupator avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le traité ne portoit. Ils firent brûler les vaisseaux & tuer les éléphans, & réglerént toutes les autres choses de la maniere qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, & souleva l'esprit du peuple contr'eux. Il y eut un particulier qui en fut si indigné, que de rage il se jetta sur Cn. Octavius qui étoit au bain & le tua l'an 162 avant Jesus-Christ. On soupçonna Lysias, régent du Royaume, d'avoir trempé sous-main dans cet assassinat. On envoya aussi-tôt des Ambassadeurs à Rome, pour justifier le Roi, & protester qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoya sans leur donner aucune réponse, pour marquer par ce silence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la personne de Cn. Octavius, dont il se réservoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire, il lui érigea une statue parmi celles des grands Hommes qui avoient versé leur sang pour la défense de la patrie.

OCTAVIUS [Cn.], *Cn. Octavius*, fils du précédent, ne nous est guere connu que pour avoir été Consul avec T. Annius Rufus, l'an de Rome 624, & 128 avant Jesus-Christ.

OCTAVIUS [Cn.], (*a*) *Cn. Octavius*, fils du précédent, fut créé Consul avec L. Corn. Cinna, l'an de Rom 665, & 87 avant Jesus-Christ, Cn. Octavius favorisoit le parti de L. Sylla; & son collegue, celui

(*a*) Appian. p. 389. *& seq.* Plut. T. I. pag. 429. Vell. Paterc. L. II. c. 22. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 556. *& suiv.*

de C. Marius. Il y eut à ce sujet une sédition des plus violentes. L. Corn. Cinna se jette sur les Magistrats qui lui sont opposés. Alors, Cn. Octavius, autour duquel s'étoient rangés en armes les anciens citoyens, & tous ceux qui aimoient la tranquillité publique, entre dans la place, attaque les factieux, les coupe en deux bandes, & les disperse; puis respectant la dignité Consulaire dans L. Corn. Cinna, & ne voulant point en venir aux mains avec son Collegue, il tourne vers le temple de Castor. Mais, ceux qui l'accompagnoient, n'imiterent pas sa timide circonspection. Ils poussent leur avantage, tuent un grand nombre des adversaires, & pousuivent les autres jusqu'aux portes de la ville. L. Corn. Cinna luimême est obligé d'abandonner Rome, & de se retirer en Campanie.

Le Sénat lui fit le procès, & déclara sa place de Consul vacante. On lui substitua L. Corn. Mérula. Alors, Cn. Octavius & son nouveau Collegue songerent à fortifier la ville & à la mettre en état de défense. Cependant, C. Marius qui étoit en Afrique, ayant repassé la mer, vint rejoindre L. Corn. Cinna. Ils résolurent ensemble d'aller attaquer Rome, & ils comptoient réussir sans peine. Outre qu'ils ne manquoient pas de forces, la froide & lente circonspection de Cn. Octavius leur donnoit une grande supériorité. C'est le sort des gens de bien d'être presque toujours attaqués avec avantage, parce que la probité leur interdit bien des ressources dont leurs adversaires se servent sans scrupule. Cn. Octavius ne manquoit ni de constance, ni même d'habileté. Mais, il s'attachoit à l'observance rigide des loix; & quelqu'un lui ayant conseillé d'armer les Esclaves, & de les engager par l'espérance de la liberté, à la défense de la ville, il répondit qu'il ne violeroit point les loix, en donnant aux Esclaves le droit de citoyens de Rome, pendant que par respect pour elles il en privoit C. Marius. Dans le parti contraire on pensoit d'une façon bien différente; on se fortifioit par toutes sortes de voies.

Comme Cn. Octavius étoit sorti de Rome, & qu'il tenoit la campagne, les ennemis vinrent lui présenter la bataille. Il semble que ce Général, dans l'état où étoient les choses, ne devoit pas balancer à accepter le défi de ses adversaires. Il n'y avoit qu'une bataille gagnée qui pût sauver Rome. Mais aussi une bataille perdue la livroit en proie à la violence, au pillage & à toutes les horreurs de la guerre. Cette derniere considération, conforme aux inclinations douces & un peu timides de Cn. Octavius, le retint. Il n'osa exposer la patrie à un si grand péril, & perdit tout en ne voulant rien hazarder.

tarder. Les désertions devinrent fréquentes; la disette, augmentant dans Rome, commençoit à y exciter les plaintes & le murmures de la multitude; de sorte que le Sénat découragé, & appréhendant que la ville ne fût prise de force, ou livrée par trahison, envoya des députés à L. Corn. Cinna pour traiter d'accommodement. Mais, ce fut inutilement. Cependant, l'armée de Cn. Octavius diminuoit de jour en jour par les désertions. Son crédit s'affoiblissoit encore davantage. Ni lui-même ne pouvoit compter sur la plupart de ceux dont il se voyoit environné, ni les soldats n'avoient de confiance dans un Général irrésolu, formaliste, & qui toujours craignoit d'en trop faire.

Dans ces circonstances, on prit le parti d'envoyer une nouvelle députation à L. Corn. Cinna; mais, on ne réussit pas mieux qu'on n'avoit fait la premiere fois. C. Marius & L. Corn. Cinna étant entrés dans Rome, cette ville fut livrée à toutes les horreurs de la guerre. Mais, Cn. Octavius ne fut pas témoin de ces maux; car, il avoit été tué avant même que les vainqueurs entrassent dans la ville. Il s'étoit retiré sur le Janicule avec un petit nombre d'amis, & quelques troupes qui lui étoient encore restées fidelles. Tous ceux qui l'accompagnoient, l'exhortoient à fuir. Mais, il déclara qu'étant Consul, jamais il n'abandonneroit Rome. Nous ne sçavons s'il comptoit sur les sermens de C. Marius & de L. Corn. Cinna, qui l'avoient fait assurer qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Mais, ce qui est certain, c'est qu'il avoit grande confiance aux Astrologues, qui lui avoient toujours promis d'heureux succès. Car, ce Magistrat, le plus modéré & le plus équitable des Romains, d'ailleurs homme ferme dans les maximes des ancêtres, & qui soutint toujours avec hauteur les droits de la dignité Consulaire, sans jamais l'avilir par d'indignes complaisances, ce même homme avoit un foible ridicule pour l'Astrologie & la Divination; & ce qui contribua beaucoup à sa ruine, c'est qu'il passoit plus de tems avec les charlatans & les devins, qu'avec les meilleures têtes du Sénat & avec les gens de guerre. Les véritables devins pour un homme de guerre & pour un homme d'État, ce sont les grands capitaines & les grands politiques; car, comme dit Euripide, les sages deviennent plus sages par la fréquentation des sages.

On assure qu'on trouva sur Cn. Octavius la figure de sa naissance qui avoit été dressée par un Chaldéen. Sur quoi M. Dacier fait cette remarque. Les figures de la naissance, dit-il, dressées sur l'état du Ciel au point de l'horoscope, sont bien anciennes. L'ignorance, entée sur l'envie naturelle à l'homme de pénétrer dans l'avenir, & d'être instruit sur tout ce qui

le regarde, a jetté dans cette imbécille superstition, dont on commence à peine à se désabuser.

Il y a, comme l'observe Plutarque, une contrariété assez remarquable dans C. Marius & Cn. Octavius, tous deux grands Capitaines, tous deux entêtés de la Divination; l'un fut sauvé, & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient eue. Cn. Octavius périt en s'abandonnant aux espérances qu'elle lui donna, car il resta dans Rome; & C. Marius se sauva par la grande confiance qu'il y eut, car cette confiance l'empêcha de s'abandonner au désespoir, & servit à retenir ses compagnons. Voilà comme une chose très-frivole & très-fausse produit par la persuasion des effets tout contraires.

OCTAVIUS [C. *ou* L.], *C.* ou *L. Octavius*, (*a*) fils du précédent, fut élevé au Consulat avec C. Aurélius Cotta, l'an de Rome 677 & 75 avant Jesus-Christ. Son neveu Cn. Octavius, dont il est parlé ci-après, y étoit parvenu avant lui, l'année précédente.

OCTAVIUS [M.], *M. Octavius*, frere du précédent, ne nous est guere connu. Il laissa un fils. C'est celui de l'article suivant.

OCTAVIUS [CN.], (*b*) *Cn. Octavius*, fils du précédent, parvint au Consulat l'an de Rome 676, & 76 avant Jesus-Christ, & eut pour collegue C. Scribonius Curion.

OCTAVIUS [C.], (*c*) *C. Octavius*, le second des deux fils de Cn. Octavius Rufus, étoit de l'ordre des chevaliers Romains.

OCTAVIUS [C.], (*d*) *C. Octavius*, fils du précédent, servit en Sicile, en qualité de Tribun des soldats, sous Émilius Papus.

OCTAVIUS [C.], (*e*) *C. Octavius*, fils du précédent, vieillit dans le repos, content d'un patrimoine très-considérable. Suétone dit qu'il borna son ambition aux charges municipales.

OCTAVIUS [C.], (*f*) *C. Octavius*, fils du précédent, & pere d'Auguste, fut dès sa jeunesse riche & estimé; & il est bien étonnant qu'on ait prétendu qu'il avoit été changeur & même courtier. Nourri dans l'opulence, il parvint facilement aux emplois, & les exerça avec distinction.

Ses ancêtres s'étoient toujours contentés du grade de Chevaliers. C. Octavius, qui le premier introduisit dans sa branche la dignité de Sénateur, & les charges Curules soutint

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 126.
(*b*) Roll. Hist. Rom. T. VI. p. 119
(*c*) Sueton. in August. c. 2.
(*d*) Sueton. in August. c. 2.
(*e*) Sueton. in August. c. 2.

(*f*) Sueton. in August. c. 2. *& seq.* Vell. Paterc. L. II. c. 59. Tacit. Annal. L. I. c. 9. Roll. Hist. Rom. T. VI. pag. 545. *& suiv.*

la splendeur de ces titres par sa vertu. Cicéron fait l'éloge de la conduite qu'il tint dans sa Préture ; charge à laquelle il fut élevé l'an de Rome 691, & 61 avant Jesus-Christ, & dans laquelle il se fit beaucoup estimer. Cicéron lui attribue toutes les qualités d'un grand Magistrat, l'affabilité, la douceur accompagnée d'une juste sévérité, l'exactitude dans la discussion des affaires. » Tous » les accès étoient ouverts pour » approcher de son Tribunal, » dit Cicéron. Le Licteur n'en » écarta personne ; l'huissier » n'imposa jamais silence. Cha» cun parla autant de fois & » aussi long-tems qu'il le vou» lut. Cette douceur paroîtroit » peut-être trop grande, si elle » n'eût servi à faire passer la » sévérité dont il usoit dans » d'autres cas. Des hommes » cruels & avides, qui s'étoient » enrichis sous L. Sylla, étoient » obligés par C. Octavius de » restituer ce qu'ils avoient in» justement & violemment en» levé. Ceux, qui, dans les » Magistratures, avoient rendu » des décrets injustes, étoient » jugés selon les mêmes loix. » Cette sévérité eût peut-être » semblé trop rigoureuse, si » elle n'eût été tempérée par » bien des ménagemens d'hu» manité & de douceur. »

Lorsque l'année de la Préture de C. Octavius fut expirée, on l'envoya gouverner la Macédoine, où C. Antonius, collegue de Cicéron dans le Consulat, s'étoit fait une fort mauvaise réputation. C. Octavius en partant fut chargé de détruire quelques restes des troupes de Spartacus, & de la conjuration de L. Catilina, qui réunis ensemble occupoient le territoire de Thurium, & il s'acquitta avec succès de cette commission.

Arrivé en Macédoine, il y fit preuve également de valeur & de justice. Il vainquit dans un grand combat les Besses & les Thraces, & reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*. Les sujets de l'Empire se louerent beaucoup de son administration, & il s'en fit extrêmement aimer. C'est de quoi nous avons encore Cicéron pour garant. Il représente à son frere, qui en étoit alors à sa troisieme année du gouvernement de l'Asie, que son voisin C. Octavius se fait adorer des peuples. » Et cepen» dant, ajoute-t-il avec dou» leur, il n'a jamais lu ni la » Cyropédie, ni l'éloge d'A» gésilaüs par Xénophon. Il ne » connoît point les exemples » de ces grands Rois, à qui » dans la Souveraine puissance, » il n'est jamais échappé un » mot dur, ni une parole déso» bligeante. » Cicéron a grande raison de faire honte à son frere de ce qu'il ne profitoit pas des belles connoissances qu'il avoit acquises. Car, en effet, de quoi nous servent les études & les lettres, si elles ne nous rendent pas bienfaisans & humains.

C. Octavius, après avoir paf-

sé deux ans en Macédoine, revint à Rome avec l'espérance du Consulat. Mais, il fut prévenu par la mort. Il avoit épousé en secondes noces Atia, fille de Julie, sœur de Jules César. C'est de ce mariage que sortit Auguste, qui n'avoit que quatre ans à la mort de son pere. Octavie, d'abord femme de Claud. Marcellus, & ensuite de M. Antoine, en étoit aussi sortie. Nous apprenons de Tacite que C. Octavius mourut à Nole.

On voit à Rome une inscription, conçue en ces termes; *Q. Octavius C. F. C. N. P. Pater Augusti TR. Mil. bis. Q. Edilis Pl. cum T. Toranio Judex. Quæstionum Imperator appellatus ex provincia Macedonia.*

OCTAVIUS [M.], (a) *M. Octavius*, collegue de Tib. Gracchus dans la charge de Tribun du peuple, l'an de Rome 619, & 133 avant Jesus-Christ. C'étoit un jeune homme grave dans ses mœurs, plein de modération & de sagesse, & d'ailleurs ami particulier de Tib. Gracchus. Aussi M. Octavius, par considération pour lui, refusa-t-il d'abord de s'opposer à son ordonnance pour le partage des terres. Mais, la plupart des Grands de Rome le pressant & le conjurant de les seconder, enfin comme entraîné par cette violence, il s'éleva contre Tib. Gracchus, & s'opposa à sa loi. Or, l'opposition d'un seul Tribun arrêtoit tout, & tant qu'elle subsistoit, on ne pouvoit passer outre. Tib. Gracchus, irrité de cet obstacle, retira cette loi dans laquelle il avoit gardé des ménagemens, & en proposa une autre plus sévere contre les riches, &, pour cette raison, plus agréable au peuple. Elle ordonnoit que tous ceux qui possédoient plus de terres que les anciennes loix ne le permettoient, les quitteroient sur le champ, sans parler d'aucun dédommagement.

Tous les jours il se livroit des combats entre lui & M. Octavius dans la Tribune. Mais, quoiqu'ils parlassent avec la derniere véhémence, ils ne se dirent jamais l'un à l'autre rien d'offensant, & dans la colere il ne leur échappa pas un mot que l'on pût taxer d'indécence; tant la bonne éducation a de force sur les esprits pour les contenir dans les bornes de la sagesse & de la modération. Tib. Gracchus, craignant qu'une vue particuliere d'intérêt ne fît agir M. Octavius, parce qu'il possédoit lui-même une assez grande quantité de ces terres qui relevoient de la République, pour l'engager à se relâcher de son opposition, lui offrit de le dédommager de ses propres deniers, quoiqu'il ne fût pas des plus riches. M. Octavius n'accepta point cette offre. Alors, Tib. Gracchus prit

(a) Appian. p. 356. *& seq.* Plut. T. I. p. 828. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. V. p. 203. *& suiv.*

un parti qui fut généralement désapprouvé par tous les gens de bien, & il résolut de déposer M. Octavius de sa charge de Tribun, désespérant de pouvoir jamais parvenir autrement à faire autoriser sa loi.

Avant néanmoins de se porter à cette extrêmité, il tenta les voies de douceur. Il le pria donc en présence de tout le peuple, & employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser, lui serrant les mains, & le conjurant de se départir de son opposition, & d'accorder cette grace au peuple, qui ne demandoit que des choses justes, & qui, en les obtenant, ne recevroit qu'une légere récompense de tant de peines, de travaux, & de dangers qu'il essuyoit pour la République. M. Octavius persista toujours dans son refus. Alors, Tib. Gracchus manifesta son dessein. » Nous » sommes, dit-il, deux colle» gues perpétuellement & dia» métralement opposés sur une » affaire de la plus grande con» séquence. Je ne vois qu'un » seul moyen de terminer la » querelle; c'est que l'un des » deux soit privé de sa char» ge. Je m'y soumets le premier. » M. Octavius peut mettre en » délibération ce qui me regar» de. Si ce peuple l'ordonne, » je descendrai simple particu» lier de la Tribune aux ha» rangues. » M. Octavius n'ayant eu garde d'accepter une pareille proposition : » Et bien, » reprit Tib. Gracchus, demain » je proposerai au peuple de » délibérer sur la destitution de » M. Octavius. Le peuple dé» cidera si un Tribun qui s'op» pose opiniâtrément à ses in» térêts, doit demeurer revêtu » d'une charge qu'il n'a reçue » que pour le protéger. »

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, Tib. Gracchus monta sur la Tribune, & tâcha encore, par les voies les plus tendres, de gagner M. Octavius. Mais, voyant qu'il étoit inflexible, il proposa l'ordonnance qui le destituoit de sa charge, & envoya le peuple aux suffrages. Il y avoit trente-cinq Tribus. Dix-sept avoient déjà donné leur voix contre M. Octavius, & il n'en falloit plus qu'une, après laquelle la pluralité étant formée le Tribun étoit déposé. Tib. Gracchus, ayant commandé qu'on s'arrêtât, recommença à le prier, l'embrassa devant tout le peuple, & lui fit toutes sortes de caresses & d'instances. » Ne vous exposez » pas, je vous en conjure, lui » disoit-il, à l'affront d'être dé» pouillé de votre charge par » le peuple; & épargnez à un » ancien ami le reproche d'a» voir été l'auteur d'une façon » de procéder si rigoureuse. » M. Octavius ne put entendre ces prieres sans être ému & attendri; quelques larmes coulerent; il garda le silence pendant un assez long-tems, comme délibérant sur le parti qu'il devoit prendre. Mais enfin, ayant jetté un regard sur les riches & sur

les possesseurs des terres, qui étoient en grand nombre autour de lui, il parut qu'il eut honte de manquer à la parole qu'il leur avoit donnée; & se tournant vers Tib. Gracchus, il lui déclara d'un ton ferme, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il voudroit.

Sa déposition ayant donc passé, Tib. Gracchus ordonna à un de ses affranchis de l'arracher de la Tribune; car, il se servoit de ses affranchis pour huissiers. Cette circonstance augmentoit encore l'indignité du traitement que souffroit M. Octavius. Cependant, le peuple, bien loin d'en être touché, commençoit déjà à se jetter sur lui, si les riches n'eussent couru à son secours, & ne se fussent opposés à la fureur de la multitude. M. Octavius se sauva à grande peine; mais, un de ses esclaves des plus fideles, qui s'étoit toujours tenu au-devant de lui pour le garantir & pour parer les coups, y eut les deux yeux crevés.

Après la destitution de M. Octavius, il ne restoit plus d'obstacle qui pût empêcher la loi du partage des terres de passer, Elle fut reçue, & ce partage ordonné.

Quelques années après, C. Gracchus, frere de Tib. Gracchus, voulut faire passer une loi, qui portoit que tout magistrat que le peuple auroit déposé, ne pourroit plus aspirer à aucune charge. Cette loi regardoit directement M. Octavius. Mais, C. Gracchus retira cette loi, à la priere de sa mere, qui s'intéressoit pour M. Octavius.

OCTAVIUS [L.] NEPOS, *L. Octavius Nepos*, (a) mourut en Cilicie, dont il étoit gouverneur. C'est vraisemblablement le même qui fut Consul l'an de Rome 677, & 75 avant J. C.

OCTAVIUS, *Octavius*, (b) lieutenant de M. Crassus en Asie, l'an 53 avant J. C. C'étoit un homme de tête. Il fut un des premiers à s'appercevoir de la mauvaise foi des Parthes, qui ne cherchoient qu'à tromper les Romains. Dans une circonstance fort périlleuse, s'étant fait conduire par des guides fideles, il gagna avec cinq mille hommes qui le suivirent une hauteur, où ils n'avoient plus à craindre la cavalerie des ennemis, Delà voyant le danger où étoit M. Crassus, il va à lui, & ses cinq mille hommes, animés par son exemple, le suivent. Ils se rangent autour de M. Crassus; & lui faisant un rempart de leurs boucliers & de leurs corps, ils s'encouragent à le défendre, & protestent qu'aucune flêche n'arrivera jusqu'à leur Général, avant qu'ils aient tous perdu la vie en combattant pour lui. C'est ainsi que M. Crassus fut tiré de ce danger.

Le général des Parthes l'in-

(a) Plut. T. I. p. 495.
(b) Plut. T. I. p. 562, 563. Appian. p. 149. *& seq.* Crév. Hist. Rom. T. VIII pag. 213. *& suiv.*

vita ensuite à une entrevue. M. Crassus s'y rendit, accompagné d'Octavius & de quelques autres officiers. Le dessein de l'ennemi étoit de prendre M. Crassus vivant. Les Romains s'en étant apperçus, Octavius saisit la bride du cheval de M. Crassus, & veut le faire reculer. Il tue le palefrenier de l'un des Barbares, & est lui-même renversé mort d'un coup de lance, dont il est percé par derriere. M. Crassus ne fut pas long-tems sans expirer sous les coups soit des ennemis, soit des siens qui voulurent lui épargner la honte de devenir prisonnier des Barbares.

OCTAVIUS [M.], (a) *M. Octavius*, lieutenant de Cn. Pompée, commandoit avec Scribonius Libon la flotte d'Illyrie & d'Achaïe. Un jour, étant venu avec ses galeres à Salones dans la Dalmatie, M. Octavius souleva les Dalmates & les autres barbares de la contrée, & détourna la ville d'Issa de l'alliance de Jules César.

Il tenta ensuite d'engager les Romains établis dans Salones, & maîtres de la place, à lui en ouvrir les portes. N'ayant pu y réussir, il voulut insulter la ville, & l'emporter d'emblée. Les Romains qui la défendoient, quoiqu'ils eussent peu de monde, résolurent de tout souffrir pour demeurer fideles à Jules César; & plutôt que de se rendre, ils mirent en liberté tout ce qu'ils avoient d'esclaves en âge de porter les armes, & ils couperent les cheveux des femmes pour les employer à des machines de guerre.

M. Octavius voyant leur opiniâtreté, assiégea la ville dans les formes, & dressa cinq camps autour de Salones. Les assiégés se défendirent avec vigueur; & quoique la disette des vivres les incommodât beaucoup, ils tinrent bon pendant un tems considérable. Enfin, ayant remarqué qu'un jour à l'heure de midi les soldats de M. Octavius n'étoient nullement sur leurs gardes, ils distribuerent au tour de leurs murs les femmes & les enfans pour tromper l'ennemi par une vaine apparence; & eux-mêmes soutenus des esclaves qu'ils avoient affranchis, ils firent une sortie si vigoureuse & si bien conduite, qu'ils emporterent les cinq camps de M. Octavius l'un après l'autre. Il fut donc obligé de se retirer honteusement; & ayant regagné ses vaisseaux avec les débris de ses troupes, il retourna vers Cn. Pompée à Dyrrachium.

Après la bataille de Pharsale, M. Octavius étoit revenu en Illyrie dans le golfe avec une grande flotte. Aul. Gabinius, qui se trouvoit alors dans la province, étant venu à mourir de maladie, M. Octavius se flatta qu'il se rendroit facilement maî-

(a) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 581. & seq. Hirt Pans. de Bell. Alex. p. 751. [illegible] de Bell. Afric. pag. 784. Crév. [illegible]om. Tom. VII. p. 548. & suiv.

tre de cette contrée. Mais, la fortune, qui, dit l'auteur de ce récit, peut beaucoup à la guerre, jointe à la valeur de P. Vatinius & à la vigilance de Q. Cornificius, ne souffrit pas qu'il triomphât long-tems du malheur d'autrui. Q. Cornificius ayant fait sçavoir à P. Vatinius les desseins de M. Octavius qui avoit fait alliance avec les barbares & attaqué plusieurs places par mer & par terre, P. Vatinius résolut, malgré la rigueur de l'hiver & son indisposition, car il étoit malade à Brundusium, de l'aller secourir, quoiqu'il n'eût rien de prêt pour ce sujet, & surmonta toutes les difficultés par la force de son esprit. Ayant donc passé en Illyrie, il reprit d'abord quelques places maritimes qui s'étoient rendues à M. Octavius, alla ensuite faire lever le siege d'Épidaure, que M. Octavius attaquoit par mer & par terre, & se retira après avoir chargé la garnison sur ses vaisseaux.

Cependant, M. Octavius, se fiant sur sa flotte & sur la foiblesse de celle de son ennemi, l'alla attendre dans l'isle de Tauris, par où il devoit passer au retour. Comme il fut près de cette isle, ayant ses vaisseaux écartés à cause du mauvais tems, outre qu'il croyoit l'ennemi plus éloigné, il apperçut tout à coup un vaisseau bordé de soldats, qui venoit à lui à toutes voiles. Aussitôt il se mit en état de le recevoir, ayant fait armer ses gens & planter l'étendard, pour avertir ceux qui le suivoient. Il accourut donc au combat tout préparé, & l'ennemi surpris; de sorte que M. Octavius se rangea en bataille avec plus d'ordre, & P. Vatinius avec plus de résolution. Car, quoique plus foible en nombre & en grandeur de vaisseaux, P. Vatinius alla attaquer le premier M. Octavius, & le choqua avec tant de violence, qu'il brisa l'éperon de sa galere. Le combat s'allume en même tems de toutes parts, & principalement à l'entour des Généraux, où chacun accouroit pour les secourir. Ceux de P. Vatinius avoient d'autant plus d'avantage, que combattant main à main dans un détroit, ils sautoient dans les vaisseaux ennemis, & suppléoient par leur valeur au défaut de leurs vaisseaux. Celui de M. Octavius fut coulé à fonds avec beaucoup d'autres, qui furent percés des éperons des galeres de P. Vatinius. On en prit plusieurs, dont on tua ou jetta dans la mer tous les soldats. M. Octavius se sauva dans sa chaloupe, & comme elle fut submergée par la foule, il gagna à la nage son brigantin. La nuit ayant séparé les combattans, il mit les voiles au vent, & se sauva avec peine à cause du mauvais tems, suivi de quelques-uns de ses vaisseaux, qui étoient échappés à la défaite. Quelque tems après, ayant eu le vent favorable, il se retira sur les côtes de la Grece, d'où il passa en Sicile, & delà en Afrique.

OCTAVIUS [L.], *L. Octavius*, (*a*) autre lieutenant de Cn. Pompée, fut envoyé par ce Général en Crete, pour prendre la place de Q. Cécilius Métellus, qu'on avoit chargé de réduire les corsaires de cette isle. L. Octavius, arrivé en Crete, entra dans les villes que Q. Cécilius Métellus assiégeoit, & combattit pour les corsaires. Mais, Q. Cécilius Métellus ne se rebuta point, & poursuivant ardemment son entreprise, il prit d'assaut ces corsaires, les fit tous mourir; & après avoir fort maltraité de paroles L. Octavius au milieu du camp, & lui avoir reproché son infamie, il le renvoya.

OCTAVIUS [L. & M.] LIGUR, *L. & M. Octavius Ligur*, (*b*) deux freres dont parle Cicéron dans un de ses discours contre Verrès.

OCTAVIUS [P.] BALBUS, *P. Octavius Balbus*, (*c*) sçavant jurisconsulte, dont Cicéron a fait le plus grand éloge. P. Octavius Balbus réunissoit toutes les qualités qui forment un parfait honnête homme.

OCTAVIUS, *Octavius*, (*d*) Poëte qu'Horace nomme parmi ceux dont il désire d'avoir l'approbation. On dit que ce Poëte mourut en buvant. Il nous reste une Épigramme faite à ce sujet.

OCTAVIUS [P.], *P. Octavius*, fameux gourmand, rival d'Apicius. *Voyez* Apicius.

OCTAVIUS FRONTO, (*e*) *Octavius Fronto*, ancien Préteur, qui, l'an de J. C. 16, se joignit à Q. Hatérius pour invectiver contre le luxe qui regnoit à Rome. *Voyez* Hatérius [Q.].

OCTAVIUS SAGITTA, (*f*) *Octavius Sagitta*, Tribun du peuple, qui, sous l'empire de Néron, l'an de J. C. 58, fut conduit par les fureurs d'un amour criminel à l'assassinat de celle qu'il aimoit, & conséquemment à sa propre ruine. Ayant conçu une passion violente pour Pontia femme mariée, il lui persuada d'abord de se laisser corrompre, & ensuite de se séparer de son mari. Le dessein d'Octavius Sagitta étoit d'épouser Pontia, & elle y avoit consenti. Mais, cette femme artificieuse se voyant libre, & espérant de se marier plus richement, refusa de tenir parole. L'amant désespéré se rend chez elle avec un poignard sous sa robe, accompagné d'un affranchi; & après une explication qui se passa en plaintes, en reproches, en menaces, enfin il prend son poignard, tue Pontia, & blesse la femme de chambre, qui accourut au secours de sa maîtresse.

Le crime étoit constant; mais,

(*a*) Plut. T. I. p. 634.

(*b*) Cicer. in Verr. L. III. c. 88. & seq.

(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 20. Orat. pro A. Cluent. c. 85.

(*d*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 82.

(*e*) Tacit. Annal. L. II. c. 33.

(*f*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 44. Hist. L. IV. c. 44. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 278, 279. T. III. p. 292.

l'affranchi, par une générosité louable, quoique dans une matiere très-criminelle, se chargeoit de tout, & soutenoit que c'étoit lui qui avoit tué Pontia, pour venger l'affront fait à son Patron. La déposition de la femme esclave dissipa ce nuage, & Octavius Sagitta condamné subit la peine portée par la loi du dictateur L. Sylla contre les assassins, c'est-à-dire, l'exil & la confiscation des biens. Car, telle étoit la douceur, ou plutôt la mollesse des loix Romaines, qu'elles ne prononçoient point de peines plus rigoureuses contre les crimes les plus atroces; & c'étoit par la puissance militaire que les Empereurs faisoient tant d'exécutions sanglantes.

Après la mort de Néron, Octavius Sagitta sortit de son exil; mais, il y fut renvoyé dans la suite par ordre de Mucien.

OCTIPEDES, *Octipedes*, (*a*) Ὀκτάποδες, nom que Lucien donne à une partie des Scythes. On appelloit de ce nom qui signifie à huit pieds, ceux d'entre les Scythes qui n'avoient que deux bœufs à leur chariot.

OCTOBRE, *October*, le huitieme mois de l'année de Romulus, d'où lui vint son nom, & le dixieme de celle de Numa, ainsi que de la nôtre. Ce mois a toujours gardé son premier nom, malgré les noms différens que le Sénat & les Empereurs Romains lui ont voulu donner. En vain le Sénat désira qu'on appellât ce mois, Faustinus, en l'honneur de Faustine, femme de l'empereur Antonin. Commode ne réussit pas mieux en le nommant Invictus, ni Domitien en l'appellant Domitianus. Ce mois étoit sous la protection de Mars.

Le 4 Octobre, on faisoit la solemnité du *Mundus patens*.

Le 12 fut consacré par un Autel à la Fortune de retour, *Fortunæ reduci*, pour flatter Auguste qui revenoit à Rome après avoir pacifié la Sicile, la Grece, la Syrie, l'Asie & les Parthes.

Le 13 arrivoit la fête des Fontinales.

Le 15 on sacrifioit un cheval à Mars, nommé *October equus*.

Le 19 on solemnisoit dans les armées la fête nommée Armilustre.

Le 28 & les suivans, se donnoient les jeux de la Victoire, institués par L. Sylla.

On célébroit à la fin de ce mois les Vortumnales & les jeux Sarmatiques.

OCTODURUM. *Voyez* Octodurus.

OCTODURUS, *Octodurus*, (*b*) lieu qui est appellé dans Jules César *Vicus Veragrorum*. Il étoit dans un fond, accompagné d'une petite plaine, & ceint tout autour de hautes montagnes. Comme ce lieu étoit séparé en deux par la riviere, Jules César en donna un côté

(*a*) Lucian. T. I. p. 645.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. pag. 93, 94. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 501, 502.

aux habitans, & prit l'autre pour soi, & s'y retrancha.

On sçait que c'est Martigni ou Martinach dans la partie inférieure du Walais, sur la Drance du Chablais, qui tombe près delà dans le Rhône, différente de la Drance du Chablais, que reçoit le lac de Genève. Les Véragres sont désignés dans Pline par le nom d'*Octodurenses*. On trouve Octodurus dans l'Itinéraire d'Antonin, & dans la table Théodosienne, sur une route qui conduisoit en Italie par l'alpe Pennine, ou le grand S. Bernard. Cette ville a tenu le premier rang *in valle Pennina*. Dans la notice des Provinces de la Gaule, *Civitas Vallensium Octoduro* est la seconde des deux cités, dont il est fait mention dans la Province des alpes Grecques & Pennines, la premiere étant *Darantasia*. Et la capitale des Sédunes, ou Sion, n'est devenue le siege épiscopal que par la translation de celui d'Octodurus, & cette translation étoit faite avant la fin du sixieme siecle. Une inscription, trouvée à Martigni, qui porte *FOR. CL. VAL.* c'est-à-dire, *Foro Claudienses Vallenses*, fait entendre qu'Octodurus avoit pris le nom de *Forum Claudii*.

L'abbé de Commanville dit dans sa table alphabétique des Évêchés : « Octodurum, ville » des Alpes cottiennes & de » l'exarchat des Gaules, qui est » un bourg dans le bas vallais, » nommé Martinach. Il y eut » évêché vers l'an 550, transfé» ré à Sion vers l'an 581. » Le P. Charles de S. Paul, dans sa Géographie sacrée, assure que Théodore, évêque d'Octodurus, est nommé au Concile d'Aquilée sous le Pontificat de Damase l'an 381 ; ainsi ce siegé est plus ancien que ne le dit l'abbé de Commanville. Constantius, autre évêque du même siege Octodurus, souscrivit l'an 517 au Concile d'Épaone ; ce qui fournit une autre preuve. Le tems de la translation de ce siege doit être entre Rufus, évêque d'Octodurus, qui souscrivit au Concile d'Orléans tenu en 541, & Héliodore, évêque de Sion, qui signa le second Concile de Mâcon en 585.

OCTOGÉSA, *Octogesa*, (*a*) ville de l'Espagne Tarragonnoise, au païs des Illergetes. Jules César dit : « Ayant pris cette » résolution, ils font rassembler » le long de l'Ebre toutes les » barques, & ordonnent qu'on » les mene à Octogésa. C'étoit » une ville située sur l'Ebre à » vingt mille pas du camp, » (qui étoit à Lérida). M. de Marca conclut de cette position sur l'Ebre à vingt mille pas de Lérida, qu'Octogésa devoit être au lieu où est aujourd'hui Mequinenza, au confluent de la Segre & de l'Ebre, comme l'a très-bien jugé Ambroise Moralès. Cette même ville fut ensuite nommée Ictosa par corrup-

(*a*) Caes. de Bell. Civil. p. 499.

tion, & fut un siége épiscopal, ainsi nommé dans une ancienne notice qui se trouve dans le cartulaire de l'église d'Oviédo. Istosa est aussi nommée comme évêché dans la notice des évêchés d'Espagne sous le roi Vamba. Par la description des limites des deux diocèses Lérida & Dertosa, il est visible qu'Ictosa étoit entre l'un & l'autre. De-là l'historien des comtes de Barcelone a sagement inféré qu'Octogésa & Mequinenza sont deux noms d'un même lieu. La conjecture d'Ortélius, que c'étoit la même chose qu'Érovisa ou Étobésa, ne sçauroit subsister, puisque cette derniere ville n'étoit point sur l'Ebre, comme il l'a cru, trompé par une fausse ponctuation.

OCTOLOPHUM, *Octolophum*, (*a*) nom de lieu. L'an 169 avant J. C., le consul Q. Marcius Philippus passa les montagnes près d'un lieu qui se trouve nommé Octolophum dans le texte de Tite-Live, tel que nous l'avons aujourd'hui. On peut douter s'il n'y a point de faute dans ce nom. Mais, ce qui est constant, c'est qu'il ne faut point confondre le lieu dont il s'agit ici avec Octolophum dans le païs des Dassarétiens vers la partie occidentale de la Macédoine; & que notre historien a voulu parler d'un lieu situé à peu de distance du mont Olympe, de Dium & de Phila.

OCTOPHORE, *Octophorum*, litiere portée par huit esclaves. Elle étoit plus encore à l'usage des femmes que des hommes; on s'en servoit à la ville, quand on étoit indisposé, pour aller en visite, & en tout tems pour aller à la campagne. Ce mot vient de ὀκτώ, *octo*, huit; & φέρω, *fero*, je porte.

OCYALE, *Ocyalus*, Ὠκύαλος, (*b*) un des Seigneurs Phéaciens, qui se présenterent un jour pour combattre à la course.

OCYLLUS, *Ocyllus*, Ὤκυλλος, (*c*) un des députés, que ceux de Lacédémone envoyerent un jour aux Athéniens pour leur demander du secours.

OCYPETE, *Ocypete*, terme qui veut dire *qui vole*. C'étoit le nom d'une des Harpyies. *Voyez* Harpyies.

OCYPODE, OCYTHOE, *Ocypode*, *Ocythoë*, l'une des Harpyies, la même qu'Ocypete. *Voyez* Ocypete.

OCYPUS, *Ocypus*, Ὠκύπους, (*d*) titre d'un Dialogue de Lucien, dans lequel l'auteur fait parler la Goutte.

Celui, qui est le sujet de ce Dialogue, Ocypus, fils de Podalire & d'Astasie, étoit d'une beauté & d'une force extraordinaires, & aimoit beaucoup la chasse & les autres exercices du corps. Comme il voyoit souvent ceux qui avoient la goutte, se plaindre vivement des douleurs, qu'ils en ressentoient,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 36. L. XLIV. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 559.

(*b*) Homer. Odyss. L. VIII. v. 111.
(*c*) Xenoph. p. 609.
(*d*) Lucian. T. II. p. 1064. & seq.

il se mit à se moquer d'eux, disant que c'étoit mal à propos qu'ils se plaignoient. La Goutte indignée, l'attaque. D'abord Ocypus en souffre patiemment les douleurs. Mais, à la fin, il est accablé, & succombe entierement. Tel est le sujet du Dialogue. Les interlocuteurs, outre la Goutte, sont Ocypus, le médecin, &c.

OCYROÉ, *Ocyroe*, Nymphe fille de l'Océan & de Téthis.

OCYROÉ, *Ocyroe*, (a) fille du Centaure Chiron & de la Nymphe Chariclo, naquit sur le bord d'un fleuve. Chiron prenoit grand plaisir à élever le fils du Soleil; mais, Ocyroé n'en avoit pas moins de soin. Cette fille ne se contentoit pas de sçavoir la science & les secrets de son pere, elle prédisoit aussi les choses futures, & faisoit voir ce que les destins ne vouloient par découvrir encore. Ainsi, un jour, ayant les cheveux épars sur ses épaules, & se sentant, dit Ovide, échauffée de cette divine fureur, qui montre à l'esprit qu'elle possede, ce qui n'est pas encore arrivé, elle jetta les yeux sur cet enfant, & lui parla de la sorte: « O précieux » enfant, qui seras un jour sa» lutaire à tout le monde! hâte» toi de croître, lui dit-elle, » les corps sujets à la mort te » devront bien souvent la vie. » Tu auras le pouvoir de leur » rendre l'ame que la mort » leur aura ôtée; mais, tu ne » feras pas ces merveilles sans » que les Dieux soient jaloux; » & la foudre de Jupiter, ton » ayeul, t'empêchera de con» tinuer ces prodiges. De Dieu » que tu auras été, tu devien» dras un corps sans ame, mais » ensuite tu seras encore fait » Dieu, & tes destinées se re» nouvelleront par deux fois. » Et vous, mon pere, qui êtes » maintenant immortel, & qui » avez été créé pour être pré» sent à tous les siecles, vous » souhaiterez de pouvoir mou» rir, lorsque vous serez tour» menté par le sang venimeux » d'un serpent, qui se répan» dra dans vos veines. Enfin, » d'immortel que vous êtes, » les Dieux vous rendront mor» tel, & les Parques auront le » pouvoir de couper le fil de » vos jours. » Il lui restoit encore quelque chose à dire; mais, les soupirs qui lui sortoient du cœur, lui couperent la parole, & les larmes qu'elle versa en même tems, furent suivies de cette plainte: « Mes » destins, dit-elle, ne le veu» lent pas; les Dieux me dé» fendent de parler davanta» ge; & j'ai perdu l'usage de » la parole. Quoi donc, la » science de l'avenir étoit-elle » si avantageuse, qu'elle ait dû » exciter contre moi la colere » de Jupiter? Je souhaiterois » maintenant d'avoir eu pour » mon partage une ignorance

(a) Ovid. Metam. L. II. c. 14.

» de toutes choses. Il me semble que mon visage commence à s'allonger. L'herbe me plaît déjà pour nourriture ; je brûle de courir par les campagnes ; je suis changée en une jument, & je commence à mieux ressembler à mon pere. Mais, pourquoi changer toute entiere, puisque mon pere est moitié l'un & moitié l'autre? » On entendit aisément le commencement de ses plaintes ; mais, on ne put en entendre la fin. Ce n'étoit qu'une voix confuse, qui ne ressembloit pas encore à la voix d'une jument, mais à celle d'une personne qui voudroit la contrefaire. Néanmoins bien-tôt après, elle commença à hennir, & marcha des mains & des pieds. Alors, ses doigts se resserrerent, & de cinq ongles il ne se fit qu'un grosse corne qui les joignit tous ensemble. Sa bouche s'ouvrit, son col s'allongea, le derriere de sa robe prit la forme d'une queue, & comme ses cheveux étoient répandus sur son col vers le côté droit, le crin en quoi ils furent convertis, demeura du même côté. Ainsi, elle changea de voix & de forme, & ce prodige ne lui laissa pas seulement son nom.

OCYTHOE. *Voyez* Ocypode.

O D

ODACON, *Odacon*, Divinité Syrienne, qu'on croit être la même que Dagon & qu'Oannès. *Voyez* Dagon & Oannès.

ODAI, *ou* ODAIA. *Voyez* Odaia.

ODAIA, *Odaia*, (a) nom commun à plusieurs Lévites. Le second livre d'Esdras en nomme deux qui signerent l'alliance faite avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone.

ODAIA, *Odaia*, (b) un des chefs du peuple qui signerent cette alliance dont nous venons de parler.

ODAIA, *Odaïa*, Ἰ'δουία. (c) une des femmes qu'épousa Ezra, & de laquelle il eut Garmi & Esthamo. Elle étoit sœur de Naham pere de Ceïla.

ODARÈS, *Odares* (d) selon la vulgate, Ὀ'δοαῤῥὴς selon les Septante, étoit un ennemi des Juifs. Il fut tué, ainsi que ses freres, par Jonathas. Il y en a qui lisent Odoarès.

ODAVIA, ou ODAVIE, *Odavia*, *Odavie*, (e) Ω'δαυία, fut pere de Cedmihel, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

ODE, *Ode*, Ω'δὴ, terme qui signifie, chant, chanson, hymne, cantique. Aussi ce terme, dans la poësie grecque & latine, désigne-t-il une piece de vers, qui se chantoit, & dont la lyre accompagnoit la voix.

Dans la poësie françoise, l'O-

(a) Esdr. L. II. c. 9. v. 5. c. 10. v. 10, 13.
(b) Esdr. L. II. c. 10. v. 18.
(c) Paral. L. I. c. 4. v. 19.
(d) Maccab. L. I. c. 9. v. 66.
(e) Esdr. L. I. c. 2. v. 40.

de est un poëme lyrique, composé d'un nombre égal de rimes plates ou croisées, & qui se distingue par strophes, qui doivent être égales entr'elles, & dont la premiere fixe la mesure des autres.

L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant jusqu'aux Cieux son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux;
. . . .
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriere;
Mene Achille sanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis;
. . . .
Son style impétueux, souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

C'est M. Boileau qui parle, & qui dans ces beaux vers, si dignes de la sublime matiere qu'il traite, donne sur cette espece de poësie des préceptes excellens, qu'il a essayé de pratiquer lui-même avec assez peu de succès.

I. Comme l'Ode est une poësie faite pour exprimer les sentimens les plus passionnés, elle admet l'enthousiasme, le sublime lyrique, la hardiesse des débuts, les écarts, les digressions, & enfin le désordre poëtique. Nous pouvons en croire Rousseau sur ce sujet. Écoutons-le.

Si pourtant quelque esprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les regles d'Euclide
Au désordre de mes discours;
Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
Fit même aux muses de Sicile
Approuver de pareils transports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Des plus grands maîtres de la lyre
Immortalise les accords.

L'enthousiasme, ou fureur poëtique, est ainsi nommé, parce que l'ame qui en est remplie, est toute entiere à l'objet qui le lui inspire. Ce n'est autre chose qu'un sentiment, quel qu'il soit, amour, colere, joie, admiration, tristesse, &c., produit par une idée.

Ce sentiment n'a pas proprement le nom d'enthousiasme, quand il est naturel, c'est-à-dire, qu'il existe dans un homme qui l'éprouve par la réalité même de son état, mais seulement quand il se trouve dans un artiste, Poëte, Peintre, Musicien; & qu'il est l'effet d'une imagination échauffée artificiellement par les objets qu'elle se représente dans la composition.

Ainsi, l'enthousiasme des artistes n'est qu'un sentiment vif, produit par une idée vive, dont l'artiste se frappe lui-même.

Il est aussi un enthousiasme doux qu'on éprouve, quand

on travaillle sur des sujets gracieux, délicats, & qui produisent des sentimens forts, mais paisibles.

Le sublime qui appartient à l'Ode, est un trait qui éclaire ou qui brûle. Voici comment il se forme, dit l'auteur des beaux arts réduits au même principe.

Un grand objet frappe le Poëte; son imagination s'éleve & s'allume, elle produit des sentimens vifs, qui agissent à leur tour sur l'imagination & augmentent encore son feu. De-là les plus grands efforts pour exprimer l'état de l'ame; de-là les termes riches, forts, hardis; les figures extraordinaires, les tours singuliers. C'est alors que les Prophetes voyent les collines du monde qui s'abaissent sous les pas de l'éternité; que la mer fuit, que les montagnes trésaillissent. C'est alors qu'Homere voit les signes de tête que Jupiter fait à Thétis, & le mouvement de son front immortel qui fait balancer l'univers.

Le sublime de l'Ode consiste donc dans l'éclat des images & dans la vivacité des sentimens. C'est cette vivacité qui produit la hardiesse des débuts, les écarts, les digressions, & le désordre lyrique, dont nous allons maintenant parler.

Le début de l'Ode est hardi, parce que quand le Poëte saisit sa lyre, on le suppose fortement frappé des objets qu'il se représente. Son sentiment éclate; part comme un torrent qui rompt la digue; & en conséquence il n'est guere possible que l'Ode monte plus haut que son début; mais aussi le Poëte, s'il a du goût, doit s'arrêter précisément à l'endroit où il commence à descendre.

Les écarts de l'Ode sont une espece de vuide entre deux idées, qui n'ont point de liaison immédiate. On sçait quelle est la vîtesse de l'esprit. Quand l'ame est échauffée par la passion, cette vîtesse est incomparablement plus grande encore. La fougue presse les pensées & les précipite; & comme il n'est pas possible de les exprimer toutes, le Poëte seulement saisit les plus remarquables, & les exprime dans le même ordre qu'elles avoient dans son esprit, sans exprimer celles qui leur servoient de liaison, ce qui fait qu'elles ont l'air d'être disparates & décousues. Elles ne se tiennent que de loin, & laissent parconséquent entr'elles quelques vuides, qu'un lecteur remplit aisément, quand il a de l'ame & qu'il a saisi l'esprit du Poëte.

Les écarts ne doivent se trouver que dans les sujets qui peuvent admettre des passions vives, parce qu'ils sont l'effet d'une ame troublée, & que le trouble ne peut être causé que par des objets importans.

Les digressions dans l'Ode sont des sorties, que l'esprit du Poëte fait sur d'autres sujets

voisins de celui qu'il traite, soit que la beauté de la matiere l'ait tenté, ou que la stérilité de son sujet l'ait obligé d'aller chercher ailleurs de quoi l'enrichir.

Il y a des digressions de deux sortes ; les unes qui sont des lieux communs, des vérités générales souvent susceptibles des plus grandes beautés poëtiques ; comme dans l'Ode où Horace, à propos d'un voyage que Virgile fait par mer, se déchaîne contre la témérité sacrilege du genre humain, que rien ne peut arrêter. L'autre espece est des traits d'histoire ou de la fable, que le Poëte employe, pour prouver ce qu'il a en vue. Telle est l'histoire de Régulus & celle d'Europe dans le même Poëte. Ces digressions sont plus permises aux Lyriques qu'aux autres, pour la raison que nous avons dite.

Le désordre poëtique de l'Ode consiste à présenter les choses brusquement & sans préparation, ou à les placer dans un ordre qu'elles n'ont pas naturellement ; c'est le désordre des choses. Il y a celui des mots d'où résultent des tours qui, sans être forcés, paroissent extraordinaires & irréguliers.

En général, les écarts, les digressions, le désordre, ne doivent servir qu'à varier, animer, enrichir le sujet. S'ils l'obscurcissent, le chargent, l'embarrassent, ils sont mauvais. La raison ne guidant pas le Poëte, il faut au moins qu'elle puisse le suivre ; sans cela, l'enthousiasme n'est qu'un délire, & les égaremens qu'une folie.

Des observations précédentes on peut tirer deux conséquences.

1°. Que l'Ode ne doit avoir qu'une étendue médiocre. Car, si elle est toute dans le sentiment, & dans le sentiment produit à la vue d'un objet, il n'est pas possible qu'elle se soutienne long-tems. *Animarum incendia*, dit Cicéron, *celeriter extinguuntur.* Aussi voit-on que les meilleurs Poëtes lyriques se contentent de présenter leur objet sous les différentes faces qui peuvent produire ou entretenir la même impression ; après quoi ils l'abandonnent presque aussi brusquement qu'ils l'avoient saisi.

2°, La seconde conséquence est qu'il doit y avoir dans une Ode, unité de sentiment, de même qu'il y a unité d'action dans l'épopée & dans le drame. On peut, on doit même varier les images, les pensées, les tours ; mais de maniere qu'ils soient toujours analogues à la passion qui regne. Cette passion peut se replier sur elle-même, se développer plus ou moins, se retourner ; mais, elle ne doit ni changer de nature, ni céder sa place à une autre. Si c'est la joie qui a fait prendre la lyre, elle pourra bien s'égarer dans ses transports ; mais ce ne sera jamais en tristesse ; ce seroit un

défaut impardonnable. Si c'est par un sentiment de haine qu'on débute, on ne finira point par l'amour, ou bien ce sera un amour de la chose opposée à celle qu'on haïssoit ; & alors c'est toujours le premier sentiment qui est seulement déguisé. Il en est de même des autres sentimens.

II. Il y a des Odes de quatre especes. l'Ode sacrée qui s'adresse à Dieu, & qui s'appelle hymne ou cantique. C'est l'expression d'une ame qui admire avec transport la grandeur, la toute-puissance, la sagesse de l'Être Suprême, & qui lui témoigne son ravissement. Tels sont les cantiques de Moïse, ceux des Prophetes, les pseaumes de David.

La seconde espece est des Odes héroïques, ainsi nommées, parce qu'elles sont consacrées à la gloire des Héros. Telles sont celles de Pindare sur tout, quelques unes d'Horace, de Malherbe, de Rousseau.

La troisieme espece peut porter le nom d'Ode morale & philosophique. Le Poëte, frappé des charmes de la vertu ou de la laideur du vice, s'abandonne aux sentimens d'amour ou de haine, que ces objets produisent en lui.

La quatrieme espece naît au milieu des plaisirs; c'est l'expression d'un moment de joie. Telles sont les Odes anacréontiques, & la plupart des chansons françoises.

III. La forme de l'Ode est différente suivant le goût des peuples, où elle est en usage. Chez les Grecs, elle étoit ordinairement partagée en stances, qu'ils appelloient formes, εἴδεαι.

Alcée, Sapho, & d'autres lyriques, avoient inventé avant Pindare d'autres formes, où ils mêloient des vers de différentes especes, avec une symmétrie qui revenoit beaucoup plus souvent. Ce sont ces formes qu'Horace a suivies. Il est aisé de s'en faire une idée d'après ses poësies lyriques.

Les François ont des Odes de deux sortes; les unes qui retiennent le nom générique, & les autres qu'on nomme cantates, parce qu'elles sont faites pour être chantées, & que les autres ne se chantent pas.

Le caractere de l'Ode, de quelque espece qu'elle soit, ce qui la distingue de tous les autres poëmes, consiste dans le plus haut degré de pensée & de sentiment dont l'esprit & le cœur de l'homme soient capables. l'Ode choisit ce qu'il y a de plus grand dans la religion, de plus surprenant dans les merveilles de la nature, de plus admirable dans les belles actions des héros, de plus aimable dans les vertus, de plus condamnable dans les vices, de plus vif dans les plaisirs de Bacchus, de plus tendre dans ceux de l'amour ; elle ne doit pas seulement plaire, étonner, elle doit ravir & transporter.

Les cantiques de l'Écriture & les pseaumes de David céle-

brent de grandes merveilles ; cependant, Rousseau & les autres Poëtes judicieux n'ont pas traduit toutes ces Odes sacrées ; ils n'ont choisi que celles qui leur ont paru les plus propres à notre poësie lyrique. Tout est admirable dans l'univers ; mais, tous ses phénomenes ne doivent pas entrer également dans l'Ode. Il faut préférer dans chaque espece les premiers êtres aux êtres moins sensibles & moins bienfaisans ; le soleil, par exemple, aux autres astres. Il faut rassembler dans leur description les circonstances les plus intéressantes, & placer, pour ainsi dire, ces êtres dans l'excès des biens & des maux qu'ils peuvent produire. Si vous décrivez un tremblement de terre, il doit paroître seul plus terrible que ceux que l'histoire a jamais fait connoître. Si vous peignez un paysage, il faut qu'il réunisse tous les charmes de ceux que la peinture a jamais représentés. Une Ode doit parler à l'esprit, au jugement, aux sens, au cœur, & leur offrir tour-à-tour les objets les plus capables de les occuper entierement.

Autant Érato est rébelle à ceux qui, sans autre guide que l'esprit, osent mettre un pied profane dans son sanctuaire, autant elle est favorable à ceux qui y sont introduits par le génie. Elle leur ouvre le champ le plus vaste, le plus noble & le plus beau ; elle leur permet & leur ordonne même de lâcher la bride à leur imagination, de prendre l'essor le plus rapide & le plus élevé, de se dérober aux regards des foibles mortels à travers les feux & les éclairs, de s'élancer jusqu'au plus haut des cieux, tels que des aigles intrépides, d'aller prendre la foudre dans les mains de Jupiter, pour en frapper les impies Salmonées & les orgueilleux Titans.

Des mouvemens imprévus, des idées saillantes, des expressions hardies, des images fortes, mais gracieuses, un ordre qui soit caché avec art sous un désordre apparent, beaucoup d'harmonie, des écarts éclatans, mais réglés par la raison, des transports sublimes, de nobles fureurs, &c. ; voilà les ornemens qui conviennent à l'Ode. Elle abhorre la médiocrité ; si elle n'échauffe, elle glace. Si elle ne nous enleve, si elle ne nous transporte par son enthousiasme, elle nous laisse transis & morfondus. C'est dans ce genre qu'on peut presque affirmer qu'il n'est point de degré du médiocre au pire. Le Poëte, pour donner de la vie aux sujets qu'il traite, doit les animer par la fiction, & les soutenir par les peintures & la cadence nombreuse. Tous les trésors de la fable, de la poësie, de l'imagination, & de toute la nature, lui sont ouverts ; il peut y puiser à son gré tout ce qu'ils renferment de plus frappant & de plus précieux.

Nous avons déjà eu soin d'insinuer, & nous le répétons encore, que tous les sublimes transports de l'Ode doivent être réglés par la raison, & que tout ce désordre apparent ne doit être en effet qu'un ordre plus caché. Il ne s'agit point de lancer au hazard des idées éblouissantes, ni d'étaler avec emphase un galimatias pompeux. Ce désordre même que l'Ode exige, ce qui est l'une de ses plus grandes beautés, ne doit peut-être avoir pour objet que le retranchement des liaisons grammaticales, & de certaines transitions scrupuleuses qui ne feroient qu'énerver la poësie lyrique. Quoi qu'il en soit, c'est à l'art de régler le désordre apparent de l'Ode. Toutes les figures si variées & si hardies doivent tendre à une même fin, & s'entre-prêter des beautés mutuelles.

L'Ode, où l'on chante les Dieux ou les Héros, doit briller dès le début même. L'hyperbole est son langage favori. Le Poëte y peut promettre des miracles. La carriere qu'il doit fournir est si courte, qu'il n'aura pas le tems de perdre haleine, ni de réfroidir ses lecteurs; c'est-là l'Ode pindarique. Elle commence souvent dans Pindare par la description sublime de quelques phénomenes naturels, dont il fait ensuite l'application à son sujet. La surprise est le sentiment qu'elle doit produire. Toutes les Odes de ce genre qui ne portent pas ces caracteres, ne méritent que le nom de stances.

Il est un autre genre d'Ode moins superbe, moins éclatant, mais non moins agréable; C'est l'Ode anacréontique. Elle chante les jeux, les ris folâtres, les plaisirs & les agrémens de la vie champêtre, &c. Jamais la lyre du voluptueux Anacréon ne raisonne pour célébrer les Héros & les combats. Partagé entre Bacchus & l'Amour, il ne produit que des chansons inspirées par ces deux divinités.

Il tient parmi les Poëtes le même rang qu'Épicure parmi les Philosophes. Toutes ses Odes sont courtes, pleines de douceur, d'élégance, de naïveté, & animées d'une fiction toujours galante, ingénieuse, & naturelle. Son imagination livrée toute entiere aux plaisirs, ne lui fournit que des idées douces & riantes, mais souvent trop capables d'allarmer la vertu.

La dixieme muse, la tendre & fidelle Sapho, a composé un petit nombre d'Odes consacrées aussi à l'Amour. On connoît celle qui a été traduite si élégamment par Catulle, Despréaux & Adisson; trois traductions admirables, sans qu'on ait pu dire laquelle méritoit la préférence.

Horace s'est montré tantôt Pindare, tantôt Anacréon. Mais, s'il imite Pindare dans ses nobles transports, il le suit aussi un peu trop dans ses désordres;

Il imite la délicatesse & la douceur naïve d'Anacréon, il adopte aussi sa morale voluptueuse, & la traite d'une maniere encore plus libre, mais moins ingénieuse.

Malherbe s'est distingué par le nombre & l'harmonie ; il est inimitable dans la cadence de ses vers, & l'on doit excuser la foiblesse de ceux qu'il n'a faits que pour servir de liaison aux autres. Il faut encore avoir la force de lui passer ses expressions surannées.

Rousseau a été tout à la fois Pindare, Anacréon, Horace, Malherbe, &c. Il a rassemblé tous les talens partagés entre ces grands Poëtes. Son génie vigoureux, né pour la lyre, en a embrassé tous les genres & y a excellé.

Avant lui M. de la Motte avoit composé des Odes pleines d'élégance & de délicatesse dans le goût d'Anacréon. Nous ne reprocherons point à cet aimable poëte, d'avoir été trop moral dans le genre lyrique, parce que Rousseau ne l'est pas moins. Nous dirons seulement que l'un moralise en Poëte, & l'autre en Philosophe ; l'un est sublime dans ses sentences, & l'autre n'est qu'ingénieux ; l'un éclairant, échauffe & transporte ; l'autre en instruisant, se contente d'amuser.

Il est sans doute permis dans le lyrique d'étaler de belles & solides maximes ; mais, il faut qu'elles soient revêtues des brillantes couleurs qui conviennent à ce genre de poësie. Ainsi le vrai défaut de M. de la Motte est de n'être pas assez animé ; ce défaut se trouve dans ses descriptions & dans ses peintures, qui sont trop uniformes, froides & mortes en comparaison de la force, de la variété, & des belles images de celles du célebre Rousseau.

Les Anglois seroient sans doute les premiers Poëtes lyriques du monde, si leur goût & leur choix répondoient à la force de leur esprit & à la fécondité de leur imagination. Ils apperçoivent ordinairement, dans un objet, plus de faces que nous n'en découvrons ; mais, ils s'arrêtent trop à celles qui ne méritent point leur attention ; ils éteignent & ils étouffent le feu de notre ame à force d'y entasser idées sur idées, sentimens sur sentimens.

Jamais la Grece & la République Romaine n'ont fourni un aussi vaste champ pour l'Ode, que celui que l'Angleterre offre à ses Poëtes depuis deux siecles. Le regne florissant d'Élisabeth, la mort tragique de la Reine d'Écosse, les trois couronnes réunies sur la tête de Jacques I, le despotisme qui renversa le trône de Charles & qui le fit périr sur un échafaud, l'interregne odieux mais brillant de l'usurpateur, le rétablissement du Roi légitime, les divisions & les guerres civiles, renaissantes sous ce Prince, une nouvelle révolution sous son successeur, la nation entiere

divisée en autant de sectes dans la religion, que de partis dans le gouvernement, le Roi chassé de son trône & de sa patrie, un étranger appellé pour régner en sa place, une nation épuisée par des guerres & des défaites malheureuses, mais qui se releve tout-à-coup, & qui monte au plus haut point de sa gloire sous le regne d'une femme; en faudroit-il davantage pour livrer toutes les muses à l'enthousiasme? Rousseau auroit-il été réduit, s'il eût vécu en Angleterre, à adresser une Ode à M. Duché sur les affaires de sa famille, & une autre à M. de Pointis, sur un procès que lui firent les Flibustiers?

ODED, *Oded*, Ὠδὴδ, (*a*) qui fut pere du prophete Azarias.

ODED, *Oded*, Ὠδὴδ, (*b*) prophete du Seigneur, qui, s'étant trouvé à Samarie, lorsque les Israëlites des dix tribus revenant de la guerre avec leur roi Phacée, ramenoient captives deux cens mille personnes de Juda, alla au devant d'eux, & leur dit: « Vous avez vu » que le Seigneur, le Dieu de » vos peres, étoit en colere » contre Juda; Il les a livrés » entre vos mains, & vous les » avez tués inhumainement; » en sorte que votre cruauté » est montée jusqu'au Ciel; & » après cela, vous voulez en» core assujettir les enfans de » Juda, qui sont vos freres, » & ajoûter ce péché à tous » les autres que vous avez » commis. Maintenant donc, » écoutez le conseil que je vais » vous donner: Remenez ces » captifs, de peur que le Sei» gneur ne fasse éclater sa co» lere contre vous. » A Oded se joignirent quelques uns des principaux de Samarie qui dirent: « Vous ne ferez point » entrer en cette ville les cap» tifs de Juda. Pourquoi vou» lez-vous mettre le comble à » vos anciens péchés, & at» tirer sur nous les redoutables » effets de la colere du Sei» gneur. »

Alors, les Israëlites, touchés de ces remontrances, relâcherent tous les prisonniers qu'ils avoient faits; & les principaux de Samarie eurent soin de leur donner les vêtemens, la nourriture, & les autres secours nécessaires. Après quoi, les ayant fait monter sur des chevaux, parce que la plûpart étoient si fatigués & si exténués, qu'ils ne pouvoient marcher, ils les firent conduire jusqu'à Jéricho, dans les terres de Juda. C'est tout ce que nous sçavons du prophete Oded.

ODÉNAT, *Odenatus*, (*c*) Prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins, qui occupoient les environs de cette ville, & qui étoient alliés des

(*a*) Paral. L. II. c. 15. v. 1.
(*b*) Paral. L. I. c. 28. v. 8. *& seq.*
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 447. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 528. *& suiv.*

Romains. Endurci dès l'enfance par l'exercice continuel de la chasse, à toutes les fatigues, à la pluie, au soleil, à la poussiere, il s'étoit fait un corps robuste, & qui répondoit au courage de son ame. Il avoit attaché son sort à celui des Romains, & il crut d'abord que la ruine de l'empereur Valérien, pris dans un combat où l'armée Romaine avoit été défaite par les Perses, étoit la sienne. Abattu par un si rude coup, il implora par lettres l'amitié & la clémence de Sapor. Ce prince orgueilleux trouva mauvais qu'Odénat ne fût pas venu en personne lui demander grace. Il renvoya ignominieusement ses députés, il fit jetter ses présens à la riviere, & il le menaça de lui apprendre de quelle maniere un homme fait comme lui devoit traiter avec un roi de Perse. « S'il veut, » ajouta-t-il, obtenir une di» minution de châtiment, qu'il » vienne les mains liées derrie» re le dos se prosterner à mes » pieds. S'il ne le fait, qu'il se » tienne sûr de périr avec sa » famille & sa patrie. » Odénat, forcé de mettre toutes ses ressources en lui-même, en trouva de suffisantes. Il assembla des troupes, & encouragé par les succès qu'il apprit qu'avoit eus Baliste, il osa attaquer Sapor, & il réussit si bien, qu'il mit son armée en désordre, lui enleva ses trésors, &, ce qui lui étoit plus précieux, ses concubines. Après la victoire d'Odénat, Nisibe, Carrhes, & toute la Mésopotamie, rentrerent sous l'obéissance des Romains. Mais, la défaite de Sapor ne fut pas complete, puisqu'il emmena dans son Royaume Valérien, & une multitude d'autres prisonniers enlevés des diverses Provinces où il avoit porté les armes; & l'histoire observe qu'il les traitoit avec la derniere inhumanité.

Odénat avoit un vif désir de délivrer d'une si dure & si honteuse captivité le malheureux Empereur. Il entra sur les terres du Roi de Perse, il assiégea Crésiphon. Il eut l'avantage en plusieurs combats, dans lesquels il fit prisonniers d'illustres Satrapes. Mais, il ne put exécuter le dessein dont il eût fait sa principale gloire; & Valérien resta assujetti jusqu'à la fin à son superbe & impitoyable maître.

Autant qu'Odénat eut d'ardeur, quoique sans effet, pour la délivrance du pere, autant sa fidélité fut constante & inviolable à l'égard du fils. Il est remarquable que ce Prince Sarrasin, au milieu de ses victoires, reconnut toujours les loix de Gallien. Il lui envoya les Satrapes Persans qu'il avoit faits prisonniers en divers combats; & ayant reçu de lui le titre de général des troupes Romaines en Orient, il n'exerça ce commandement que sous la dépendance de celui qui le lui avoit confié.

Baliste n'en usa pas de même,

il se joignit au tyran Macrien. Celui-ci ne fit que paroître. Il périt avec son fils aîné, après avoir été défait par Auréole. Restoit son second fils Quiétus, qui, aux approches d'Odénat, s'enferma avec Baliste dans la ville d'Émese. Odénat les y assiégea, & ils ne pouvoient lui échapper. Mais, Baliste, homme de ressources, & qui sçavoit que c'étoit à Quiétus sur-tout qu'Odénat en vouloit, persuada aux habitans d'Émese de le tuer, & de jetter son corps par-dessus les murailles. Odénat satisfait se retira. Mais, Baliste s'étant fait depuis proclamer Empereur par les soldats qui lui obéissoient, Odénat gagna un d'entr'eux qui tua ce rebelle dans sa tente.

C'est ainsi que l'Orient demeura tranquille & paisible par la valeur & la bonne conduite d'Odénat qui repoussa les ennemis du dehors, & qui éteignit les divisions au dedans. Il fut le continuel fléau de Sapor, qu'il ne cessa de fatiguer par des attaques réitérées, & qu'il fit deux fois trembler dans Ctésiphon. Mais, ce qui est bien digne de louange, au milieu de tant d'exemples de rébellion, il fut constamment fidele à Gallien. Nous n'examinons pas si cette fidélité partoit d'un motif bien désintéressé. Ce qui est constant, c'est qu'elle ne se démentit jamais. L'ambition d'Odénat se contint dans les bornes du devoir; & pouvant s'arroger les plus grands honneurs, il aima mieux les recevoir comme récompense de la main de celui qui en étoit le distributeur légitime.

Gallien, qui lui avoit tant d'obligations, n'y fut pas insensible, & couronna ses services. Odénat étoit originairement, comme nous l'avons dit, Prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins. Il prit le titre de Roi, selon Trébellius, lorsqu'il se préparoit à marcher pour la premiere fois contre Sapor. Nous croirions plutôt qu'il l'avoit reçu de Valérien, auquel il s'étoit attaché. Après la révolte de Macrien, Gallien donna à Odénat le commandement général des troupes Romaines en Orient; & enfin, pour récompenser dignement sa fidélité persévérante, il le créa Auguste, de l'avis de Valérien son frere, & de Lucille son parent; & il fit battre de la monnoie, sur laquelle le vainqueur de Sapor étoit représenté traînant à sa suite les Perses chargés de chaînes. La promotion d'Odénat fut approuvée de tout l'Empire, & elle est citée dans l'histoire comme la meilleure action que Gallien ait faite en sa vie. Odénat communiqua le nom & les honneurs d'Auguste à la célebre Zénobie sa femme, & à toute sa nombreuse famille. On voit par ce récit que c'est à tort que ce Prince a été mis par Trébellius au nombre des Tyrans, puisqu'il n'a pas usurpé les honneurs suprêmes, mais en a été décoré par l'autorité de celui qui avoit droit de les conférer.

Cependant, les Scythes s'étant emparés d'Héraclée, se répandirent dans la Galatie & la Cappadoce, & y exercerent d'horribles ravages. Odénat voulut venger l'Asie mineure des insultes de ces peuples brigands, comme il avoit mis l'Orient en état de ne point craindre les Perses. Il s'avança jusqu'en Cappadoce. Mais, les Barbares ne l'attendirent pas, & s'étant hâtés de regagner Héraclée, ils s'en retournerent par mer en leur païs. Odénat ne survécut pas long-tems à cette nouvelle preuve de son zele pour la défense de l'Empire Romain. Un Prince si estimable périt par des embûches domestiques; & Zénobie sa femme, cette héroïne fameuse, n'est pas exempte de soupçon, au sujet d'un si criminel attentat.

Odénat avoit eu d'une premiere femme un fils nommé Hérode, auquel il témoignoit une prédilection marquée, & qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses freres, nés de Zénobie. Hérode étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pere tel qu'Odénat. Ce jeune Prince n'est connu dans l'histoire que par son luxe Asiatique, & par son goût pour la mollesse; & son pere, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premieres victoires sur Sapor, il donna à son fils, les concubines du Roi de Perse qu'il avoit faites prisonnieres, & tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition, or, étoffes précieuses, diamans & pierreries. Zénobie souffroit impatiemment la préférence que donnoit Odénat à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle; & il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle ait joint son ressentiment à ceux de Méonius, neveu d'Odénat, & aigri contre son oncle pour une cause assez légere dans son origine.

Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, & malgré la défense d'Odénat, il répéta jusqu'à deux & trois fois ce même manque de respect. Odénat irrité lui fit ôter son cheval, ce qui étoit un grand affront parmi ces nations. Méonius, s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger; mais, pour y réussir, il dissimula sa colere, il recourut humblement à Hérode, & le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle & contre son libérateur; & profitant de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chere, & le tua avec son fils. Cette scene tragique se passa à Émese, & elle est placée par M. de Tillemont sous l'an de Jesus-Christ, 267.

ODÉUM, *Odeum*, Ὠδεῖον, (*a*) nom d'un lieu de la ville d'Éleusis. Il est fait mention de ce lieu dans Xénophon. *Voyez* l'article suivant.

ODÉUM, *Odeum*, Ὠδεῖον, (*b*) nom grec d'un certain lieu dont parle Vitruve, & que M. Perrault son traducteur a conservé, parce qu'il n'auroit pu être rendu en françois que par une longue circonlocution; ce qui lui auroit été d'autant plus difficile, que les interpretes ni les Grammairiens ne s'accordent point sur l'usage de cet édifice. Suidas, qui dit que ce lieu étoit destiné à la répétition de la musique qui devoit être chantée sur le grand théatre, fonde son opinion sur l'étymologie, qui est prise d'*ode*, mot grec, qui signifie une chanson. Le scholiaste d'Aristophane est d'un autre avis; il pense que l'Odéum servoit à la répétition des vers.

Quoi qu'il en soit, le plus superbe Odéum de l'antiquité étoit celui d'Athenes, où tant de grands musiciens disputerent le prix que la République décernoit au plus habile. Pausanias, Plutarque, Appien, Vitruve & autres Écrivains grecs & latins en ont célébré la grandeur & la magnificence.

Ce bâtiment étoit une espece de théatre élevé par Périclès; l'intérieur en étoit orné de colomnes & garni de sieges. Il étoit couvert en pointe de mâts & d'antennes de navires pris sur les Perses; & il se terminoit en cône sous la forme d'une tente ou d'un pavillon royal.

Le poëte comique Cratinus disoit sur cela pour plaisanter, que Périclès avoit réglé la forme de l'Odéum d'Athènes à sa tête, qu'il avoit extrêmement pointue; en sorte que les poëtes de son tems voulant se moquer de lui dans leurs comédies, le désignoient sous le nom de Jupiter Scinos Céphalos, c'est-à-dire, qui a la tête pointue, comme un cure-dent que les anciens faisoient du bois d'un arbrisseau appellé Scinos, qui est le Lentisque.

Il est certain qu'avant la construction du grand théatre d'Athenes, les musiciens & les poëtes s'assembloient dans l'Odéum pour y jouer & représenter leurs pieces. On avoit placé à l'entrée une statue de Bacchus pour rappeller l'origine de la tragédie qui commença chez les Grecs par des hymnes en l'honneur de ce Dieu. On continua de réciter dans l'Odéum les nouvelles pieces, avant que de les représenter sur le théatre. Comme l'édifice étoit vaste & commode, les Archontes y tenoient quelquefois leur tribunal, & l'on y faisoit au peuple la distribution des bleds & des farines.

Ce bâtiment fut brûlé l'an de Rome 668, & 84 avant l'Ere

(*a*) Xenoph. p. 472.
(*b*) Suid. Tom. II. p. 376. Plut. T. I. pag. 160. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 250.

Chrétienne, pendant le siége d'Athenes par L. Sylla. Aristion, qui défendoit la ville pour Mithridate, craignant que le général Romain ne se servît des bois & autres matériaux de l'Odéum pour attaquer l'acropole ou le château, y fit mettre le feu. Dans la suite, Ariobarzane le fit rebâtir. C'étoit Ariobarzane Philopator, second du nom, qui regna en Cappadoce depuis l'an de Rome 690, jusque vers l'an 703. Ce Prince n'épargna aucune dépense pour donner à cet édifice sa premiere splendeur. Strabon, Plutarque, Pausanias, qui ont écrit depuis le rétablissement de cet édifice, le mettent au nombre des plus magnifiques ornemens d'Athenes. Le rhéteur Hérode Atticus, qui vivoit sous les Antonins, ajouta de nouveaux embellissemens à l'Odéum. Athenes, il est vrai, n'étoit plus la souveraine de la Grece; mais, elle conservoit encore quelque empire dans les sciences & dans les arts; titre qui lui mérita l'amour, le respect & la bienveillance des Princes & des peuples étrangers.

L'édifice d'Ariobarzane étoit d'une grande solidité, si l'on en juge par les vestiges qui subsistent encore après dix-huit siecles. Voici la description que Whéler en a faite dans son voyage d'Athenes. « Les fondemens, » dit-il, en sont de prodigieux » quartiers de roche, taillés en » pointe de diamans, & bâtis » en demi-cercle, dont le diametre peut être de 140 pas » ordinaires; mais, ses deux » extrêmités se terminent en an» gles obtus sur le derriere qui » est entierement taillé dans le » roc, & élevé de cinq à six » pieds. On y monte par des de» grés, & à chaque côté sont des » bancs cizelés pour s'asseoir » le long des deux branches du » demi-cercle. » Ainsi, l'édifice de forme semi-circulaire pouvoit avoir dans son diametre, suivant notre mesure, 350 pieds, ou 58 toises. Whéler prouve d'après ce témoignage de Pausanias, & par les circonstances locales, que ce monument dont il donne le plan, est l'Odéum d'Ariobarzane. On ne doit pas le confondre avec le théâtre qui s'appelle encore le théâtre de Bacchus, & dont notre sçavant voyageur Anglois a fait aussi la description.

Il y avoit cinq bâtimens à Rome, portant le nom d'Odéum. Ils servoient à instruire les musiciens & les joueurs d'instrumens, ainsi que ceux qui devoient jouer quelque personnage aux comédies & tragédies, avant que de les produire sur le théâtre devant le peuple.

ODIA, ou ODAIA. *Voyez* Odaia.

ODITE, *Odites*, (*a*) un des Centaures, fut tué par le Lapithe Mopsus, aux noces de Pirithoüs.

(*a*) Ovid. Métam. L. XII. c. 11.

ODITE, *Odites*, (a) un des plus grands Seigneurs, qui périrent dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromede. Odite fut tué par Clymene.

ODIUS, *Odius*, Ὀδίος, (b) chef des Halizones, fut renversé de son char par Agamemnon. Odius, se sentant trop pressé, fut le premier à prendre la fuite. Agamemnon lui enfonça sa pique dans le dos entre les deux épaules, le perça de part en part, & le fer mortel sortit par la poitrine. Odius tombe, & en tombant il épouvante les Troyens du bruit de ses armes.

ODOARÈS. *Voyez* Odarès.

ODOIA, *Odoia*, Ὠδουΐα, (c) de la tribu de Manassé, étoit un chef de famille distingué par sa bravoure, & qui acquit beaucoup de réputation parmi ceux qu'ils commandoient.

ODOLLAM, *Odollam*, (d) Ὀδολλὰμ, ville de Palestine dans la tribu de Juda. Eusebe assure qu'elle étoit à douze milles d'Éleuthéropolis, vers l'Orient. Ainsi, elle étoit dans la partie méridionale de la tribu de Juda, vers la mer morte. Josué tua le Roi d'Odollam; & David, pendant sa fuite, se retira dans la caverne d'Odollam.

ODOMANTES, *Odomantes*, *Odomanti*, Ὀδόμαντοι, les habitans de l'Odomantice. Étienne de Byzance les appelle Odomantiens, *Odomantii*, Ὀδομάντιοι. *Voyez* Odomantice.

ODOMANTICA [TERRA]. *Voyez* Odomantice.

ODOMANTICE, *Odomantice*, (e) contrée de Thrace, qui étoit presque toute à l'orient du Strymon & au nord de la Bisaltie & de l'Édonide.

Tite-Live, faisant mention de cette contrée, l'appelle *terra Onomantica*, & y met une ville, nommée Sires, près de laquelle Paul Émile étoit campé, l'an 168 avant Jesus-Christ. Les habitans de l'Odomantice, que Pline appelle *Odomantes*, ont été connus de Thucydide & d'Hérodote, qui les nomment Ὀδόμαντοι, *Odomanti*. Thucydide les range parmi ceux qui habitoient les plaines situées au-delà du Strymon; & Hérodote les met au nombre des peuples qui étoient aux environs du mont Pangée, montagne que côtoyoit le fleuve qu'on vient de nommer.

Ptolémée confond l'Odomantice & l'Édonide, qu'il met dans la Macédoine. Il ne faut point se lasser d'avertir les jeunes gens, qu'une grande partie de la Thrace conquise par Philippe & par Alexandre le Grand a été

(a) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(b) Homer. Iliad. L. V. v. 38. & seq.
(c) Paral. L. I. c. 5. v. 24.
(d) Josu. c. 12. v. 15. Reg. L. I. c. 22. v. 1. L. II. c. 23. v. 13. Paral. L. I. c. 11. v. 7. Maccab. L. II. c. 12. v. 38.
(e) Tit. Liv. L. XLV. c. 4. Plin. T. I. p. 203. Thucid. p. 169, 346. Herod. L. V. c. 16. L. VII. c. 112.

souvent attribuée à la Macédoine.

ODOMANTIENS. *Voyez* Odomantes.

ODRUSES, *Odrusa*. *Voyez* Odryses.

ODRYSES, *Odrysæ*, (a) Ὀδρύσαι, peuple de Thrace qui étoit très-puissant. Les Poëtes en ont pris occasion d'appeller la Thrace *Odrysia tellus*, comme fait Silius Italicus. Thucydide dit que Térès, pere de Sitalce, fut le premier qui augmenta tellement le royaume des Odryses, que ce Prince surpassoit en puissance tous les autres Rois des Thraces. Car, ajoute Thucydide, la plus grande partie de la Thrace étoit en son pouvoir & obéissoit à ses loix. » L'empire » des Odryses, dit ailleurs » Thucydide, s'étend le long » de la mer, depuis la ville » d'Abdere sur la mer Égée » (& non pas sur le pont Euxin » comme l'assure l'auteur cité) » jusqu'aux bouches de l'Ister » qui tombe dans le pont Euxin. » Cette côte peut être rangée en » quatre jours & quatre nuits, » quand on a le vent en pouppe. » Mais, par terre, le chemin » le plus court, depuis Abdere » jusqu'à l'Ister, peut être fait » en onze jours. Telle étoit la » longueur du païs vers la mer. » Au travers des terres, de» puis Byzance jusqu'au païs » des Léens & jusqu'au Stry» mon, (car c'est-là l'espace le » plus long au travers des ter» res) un voyageur qui marche » bien, peut faire le chemin » en treize jours. »

On voit par cette description de Thucydide, quelle étoit l'étendue de l'Empire des Odryses. M. d'Anville, dans ses cartes, place ce peuple sur les bords de l'Hebre, au milieu du païs que décrit notre Historien grec. Pline fait sortir ce fleuve du canton occupé par les Odryses. Tzetzès attribue cette nation à la Bisaltie. Il eût parlé plus juste, s'il eût dit au contraire que la Bisaltie faisoit partie du païs des Odryses. Son expression Grecque pourroit être interprétée en ce dernier sens.

Tacite, dit Odruses. Siméon le Métaphraste, place chez ce peuple la ville d'Adrianople, dans la vie de S. Luc & de S. Artémius. Une notice des villes qui ont changé de nom, met Odrysus, nommée aussi Orestiade, à présent Adrianople.

La Romanie & une bonne partie de la Bulgarie, deux provinces de la Turquie d'Europe, représentent aujourd'hui les païs attribués aux Odryses par Thucydide.

ODRYSIA TELLUS. *Voyez* Odryses.

(a) Thucyd. pag. 117, 118, 165. & *seq.* Tzetz. Chili. 1. Hist. 12. Dio. Cass. pag. 462. Plin. Plin. Tom. I. pag. 203. Herod. L. IV. c. 92. Sili. Ital. L. IV. v. 432, 433. Tacit. Annal. L. III. c. 38. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53. L. XLIV. c. 42. Xenoph. pag. 486, 487. Pauf. p. 16. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

ODRYSUS, *Odryfus*. *Voyez* Odryfes.

ODRYSUS, *Odryfus*, nom d'un Dieu, que les Thraces adoroient.

ODUIA, *Oduia*, Ὀδουΐα, (a) l'aîné des fept fils qu'eut Élioënaï, de la race de David.

ODULLAM, *Odullam*, ville qui eft la même qu'Odollam. *Voyez* Odollam.

ODYSSÉE, *Odyffea*, Poëme Épique d'Homere, dans lequel il décrit les aventures d'Ulyffe retournant à Ithaque après la prife de Troye. Ce mot vient du grec Ὀδυσσεῖα, qui fignifie la même chofe, & qui eft dérivé d'Ὀδυσσεὺς, *Ulyffes*, Ulyffe.

Le but de l'Iliade, felon le P. le Boffu, eft de faire voir la différence de l'état des Grecs réunis en un feul corps, d'avec les Grecs divifés entr'eux; & celui de l'Odyffée eft de nous faire connoître l'état de la Grece dans fes différentes parties.

Un État confifte en deux parties, dont la premiere eft celle qui commande, la feconde celle qui obéit. Or, il y a des inftructions néceffaires, propres à l'une & à l'autre; mais, il eft poffible de les réunir dans la même perfonne.

Voici donc, felon cet auteur, la fable de l'Odyffée. Un Prince a été obligé de quitter fon royaume, & de lever une armée de fes fujets, pour une expédition militaire & fameufe. Après l'avoir terminée glorieufement, il veut retourner dans fes États; mais, malgré tous fes efforts, il en eft éloigné pendant plufieurs années, par des tempêtes qui le jettent dans plufieurs contrées, différentes par les mœurs, les coutumes de leurs habitans, &c. Au milieu des dangers qu'il court, il perd fes compagnons, qui périffent par leur faute, & pour n'avoir pas voulu fuivre fes confeils. Pendant ce même tems, les Grands de fon royaume, abufant de fon abfence, commettent dans fon palais les défordres les plus crians, diffipent fes tréfors, tendent des pieges à fon fils, & veulent contraindre fa femme à prendre l'un d'eux pour époux, fous prétexte qu'Ulyffe étoit mort. Mais enfin, il revient, & s'étant fait connoître à fon fils, & à quelques amis qui lui étoient reftés fideles, il eft lui-même témoin de l'infolence de fes Courtifans. Il les punit comme ils le méritoient, & rétablit dans fon ifle la paix & la tranquillité qui en avoient été bannies depuis fon abfence.

La vérité, ou, pour mieux dire, la moralité enveloppée fous cette fable, c'eft que quand un homme eft hors de fa maifon, de maniere qu'il ne puiffe avoir l'œil à fes affaires, il s'y introduit de grands défordres. Auffi l'abfence d'Ulyffe fait dans l'Odyffée la partie principale & effentielle de l'ac-

(a) Paral. L. I. c. 3. v. 24.

tion; & par conséquent la principale partie du Poëme.

L'Odyssée, ajoute le P. le Bossu, est plus à l'usage du peuple que l'Iliade, dans laquelle les malheurs qui arrivent aux Grecs viennent plutôt de la faute de leurs chefs que de celle des sujets; mais, dans l'Odyssée, le grand nom d'Ulysse représente autant un simple citoyen, un pauvre paysan, que des Princes, &c. Le petit peuple est aussi sujet que les Grands à ruiner ses affaires & sa famille par sa négligence, & par conséquent il est autant dans le cas de profiter de la lecture d'Homere que les Rois mêmes.

Mais, dira-t-on, à quel propos accumuler tant de fictions & de beaux vers pour établir une maxime aussi triviale que ce proverbe : *Il n'est rien tel que l'œil du maître dans une maison.* D'ailleurs, pour en rendre l'application juste dans l'Odyssée, il faudroit qu'Ulysse pouvant se rendre directement & sans obstacle dans son royaume, s'en fût écarté de propos délibéré; mais, les difficultés sans nombre qu'il rencontre, lui sont suscitées par des Divinités irritées contre lui. Le motif de la gloire, qui l'avoit conduit au siege de Troye, ne devoit pas passer pour condamnable aux yeux des Grecs; & rien, ce semble, ne paroît moins propre à justifier la volonté du proverbe, que l'absence involontaire d'Ulysse. Il est vrai que les sept ans qu'il passa à soupirer pour Calypso, ne l'exemptent pas de reproche; mais, on peut observer qu'il est encore retenu là par un pouvoir supérieur, & que dans tout le reste du Poëme il ne tend qu'à regagner Ithaque. Son absence n'est donc tout au plus que l'occasion des désordres qui se passent dans sa Cour, & par conséquent la moralité qu'y voit le P. le Bossu paroît fort mal fondée.

L'auteur d'un discours sur le poëme épique, qu'on trouve à la tête des dernieres éditions du Télémaque, a bien senti cette inconséquence, & tracé de l'Odyssée un plan différent & infiniment plus sensé. « Dans » ce Poëme, dit-il, Homere in- » troduit un Roi sage, reve- » nant d'une guerre étrangere, » où il avoit donné des preuves » éclatantes de sa prudence & » de sa valeur; des tempêtes » l'arrêtent en chemin, & le » jettent en divers païs, dont » il apprend les mœurs, les » loix, la politique. Delà naiss- » sent naturellement une infi- » nité d'incidens & de périls. » Mais, sçachant combien son » absence causoit de désordre » dans son royaume, il sur- » monte tous ces obstacles, » méprise tous les plaisirs de » la vie, l'immortalité même » ne le touche point, il re- » nonce à tout pour soulager » son peuple. »

Le vrai but de l'Odyssée, considérée sous ce point de vue, est donc de montrer que la prudence, jointe à la valeur,

triomphe des plus grands obstacles ; & envisagé de la sorte, ce Poëme n'est point le livre du peuple, mais la leçon des Rois. A la bonne heure que la moralité qu'y trouve le P. le Bossu s'y rencontre, mais comme accessoire & de la même maniere qu'une infinité d'autres semblables, telle que la nécessité de l'obéissance des sujets à leurs Souverains, la fidélité conjugale, &c.

O E

ŒA, *Œa*, Οἴη, (a) lieu de l'isle d'Egine, situé au milieu des terres. Ce fut en ce lieu que les Éginetes placerent les statues de Damie & d'Auxésie, après les avoir enlevées aux Épidauriens.

ŒAGRE, *Œagrus*, Οἴαγρος, (b) fils de Tharops, succéda à son pere au royaume de Thrace. Il épousa la muse Calliope, de laquelle il eut Orphée. Œagre donna à son fils les premieres leçons de la théologie payenne, en l'instruisant des mysteres de Bacchus, tels qu'on les pratiquoit alors dans la Thrace.

ŒAGRIUS, *Œagrius*, (c) nom que Virgile donne à l'Hebre, fleuve de Thrace, soit parce qu'Œagrus fut roi de Thrace, soit parce qu'il y avoit dans cette contrée un fleuve du nom d'Œagrus, duquel sortoit l'Hebre, qui pour cette raison prenoit le nom d'Œagrius.

ŒANTHE, *ou* ŒANTHÉE, *Œanthe*, *Œanthea*, (d) Οἰάνθη, Οἰάνθεια, ville de Grece dans la Locride, étoit située sur le bord de la mer. Le territoire de cette ville touchoit à celui de Naupacte. Toutes les villes des Locriens, à la réserve d'Amphise, étoient du tems de Pausanias sous la domination de Patra ville d'Achaïe, à qui l'Empereur Auguste avoit voulu que ces peuples fussent soumis. On voyoit à Œanthe un temple de Vénus, & un peu au dessus de la ville un bois sacré, rempli de cyprès & de pins, où Diane avoit un temple & une statue. Il y avoit autrefois sur les murs du temple, des peintures que le tems avoit entierement effacées. Je crois, dit Pausanias, que cette ville a pris son nom d'une femme du païs, ou de quelque Nymphe.

Comme les Locriens & les Étoliens étoient voisins, Polybe donne Œanthe à l'Étolie. Cela s'explique par un passage de Scylax dans son Périple. Auprès des Étoliens, dit-il, sont les Locriens, surnommés Ozoles, dont les villes sont Évanthis, Amphisse, &c. Ce qu'il nomme Évanthis est la même qu'Œanthe. Ptolémée dit aussi Evanthie,

(a) Hérod. L. V. c. 83.
(b) Diod. Sicul pag. 139. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 182, 225. Tom. VII. pag. 143. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. X. p. 159, 263.
(c) Virg. Georg. L. IV. v. 524.
(d) Plin. T. I. p. 190. Pauf. p. 686. Ptolem. L. III. c. 15. Thucyd. p. 240.

pour

pour désigner cette même ville. Le nom moderne est Pentagii. De l'Isle écrit l'ancien nom Œvanthe.

ŒANTHÉE. *Voyez* Œanthe.

ŒANTHÉENS, *Œanthenses*, Οἰανθέες, les Habitans d'Œanthe. *Voyez* Œanthe.

ŒBALIDE, *Œbalide*, (*a*) ou *Œbalidus*, nom qu'Ovide donne à Hyacinthe, le faisant fils ou descendant d'Œbalus roi de Lacédémone. Lucien fait aussi Hyacinthe fils de ce Roi.

ŒBALIE, *Œbalia*, (*b*) nom qui fut donné au païs de Lacédémone à cause du roi Œbalus. Ce nom n'a pas été borné à la Laconie. Comme Tarente, colonie Lacédémonienne, a été nommée par Ovide *Lacedæmonium Tarentum*, de même cette ville a été appellée par Virgile Œbalie.

Baudrand dit assez plaisamment que la ville de Tarente, en Italie, se nommoit Œbalie, à cause d'une tour bâtie par Œbalus. Voilà une admirable preuve de l'érudition de cet auteur.

ŒBALIEN, ŒBALIENNE, *Œbalius*, *Œbalia*, c'est-à dire, qui est du païs d'Œbalie.

ŒBALUS, *Œbalus*, (*c*) Οἴβαλος, fils de Cynortas; succéda à son pere au royaume de Lacédémone. Il épousa Gorgophone Argienne & fille de Persée, de laquelle il eut Tyndare, qui devoit naturellement succéder à son pere; mais, Hippocoon lui disputa l'empire, & fut préféré à cause de son âge. Le païs de Lacédémone fut appellé Œbalie du nom d'Œbalus.

ŒBALUS, *Œbalus*, (*d*) Οἴβαλος, fils de la Nymphe Sébéthis & de Télon, roi des Téléboëns, ne bornant pas son ambition au petit royaume de son pere, avoit conquis le vaste païs situé le long du Sarnus. Il avoit subjugué les Sarrastes, & soumis à son empire les peuples de Rufes, de Batule, de Célennes, & du territoire d'Abelles si fertile en noisettes.

Œbalus fut un des Princes qui se joignirent à Turnus contre les Troyens. Les armes de ses soldats étoient un lourd javelot, qu'ils lançoient avec vigueur, à la maniere des Teutons; leurs épées & leurs boucliers étoient d'airain; & leurs casques d'écorce de liege.

ŒBARE, *Œbares*, Οἰβάρης, (*e*) nom de cet Écuyer par l'adresse duquel Darius son maître devint roi de Perse. Après la mort des Mages, qui s'étoient emparés de la monarchie, les principaux Seigneurs qui pouvoient prétendre à la Couronne, se trouvant embarrassés pour

(*a*) Ovid. Metam. L. X. c. 4. Lucian. T. I. p. 149.

(*b*) Ovid. Metam. L. XV. c. 1. Virg. Georg. L. IV. v. 125.

(*c*) Pauf. p. 158, 190, 218, 219.

(*d*) Virg. Æneid. L. VII. v. 733. & *seq.*

(*e*) Polyæn. L. VII. c. 10. Herod. L. III. c. 85. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 503. T. II. p. 113.

l'élection d'un Souverain, s'aviserent d'en remettre le jugement à la fortune. Ils demeurerent d'accord qu'un certain jour ils viendroient tous à cheval devant le palais, & que la Couronne resteroit à celui dont le cheval henniroit le premier, avant que le soleil fût levé. Car, les Perses tenoient le soleil pour une Divinité & avoient accoutumé de lui consacrer des chevaux. Darius, fils d'Hystaspe, étoit l'un des prétendans. Œbare, son écuyer, lui promit de le servir utilement dans cette rencontre. La nuit précédente du jour qui avoit été arrêté, il mena le cheval de son maître avec une cavale, en un endroit devant le palais où Darius devoit se poster. Le lendemain, comme tous les concurrens se furent trouvés à l'heure ordonnée, le cheval de Darius sentant la place où il avoit vu la cavale le soir précédent, & rentrant en chaleur, se mit à hennir le premier de tous. A la faveur de cet augure prétendu, Darius fut reconnu Roi, la seconde année de la LXVe. olympiade, & 519 ans avant Jesus-Christ, par tous les assistans. C'est ainsi que la chose se passa; mais, d'autres disent que l'Écuyer de Darius ayant passé la main sur les parties naturelles d'une cavale, la porta aux narines du cheval de son maître, qui fut excité par l'odeur, & hennit aussi-tôt.

ŒBARE, *Œbares*, Ὀιϐάρης, (a) fils de Mégabyze, étoit gouverneur de Dascylium.

ŒBARE, *Œbares*, Ὀιϐάρης, Satrape de Cyrus, roi de Perse, s'enfuit dans la bataille qu'il donna contre les Medes; & sa fuite fut cause de la déroute de l'armée.

ŒBAZUS, *Œbazus*, (b) Ὀιϐάζος, fut pere de Siromitre, gouverneur des Paricaniens.

ŒCELLUS, *Œcellus*, (c) Ὄικελλος, Lucanien, fut, selon Lucien, un des disciples de Pythagore.

ŒCHALIE, *Œchalia*, (d) Ὀιχαλία, ville de Grece dans la Thessalie. Strabon remarque qu'il y avoit plusieurs villes de ce nom. Mais, pour bien entendre le passage de cet auteur, il faut que le lecteur se rapelle qu'Euryte, roi d'Œchalie, ayant promis sa fille Iole en mariage à Hercule, & la lui ayant ensuite refusée, ce Héros détruisit la ville où Euryte regnoit. Une ville détruite par Hercule n'est pas aisée à retrouver. Il est arrivé de-là qu'on a cherché cette ville par-tout où un nom semblable donnoit matiere à la conjecture. Apollodore avoit hazardé la sienne. Strabon le critique. « Ce n'est » pas, dit-il, la seule chose

(a) Herod. L. VI. c. 33.
(b) Herod. L. VII. c. 68.
(c) Lucian. T. I. p. 520.
(d) Strab. pag. 339, 350, 438, 448. Homer. Iliad. L. II. v. 103, 237. Virg. Æneid. L. VIII. v. 291. Diod. Sicul. pag. 169.

» qu'il y ait à reprendre dans » ce que dit Apollodore ; mais, » il faut remarquer que, quoi- » qu'il y ait plusieurs Œcha- » lies, il n'en fait qu'une ; » sçavoir, celle qui étoit sou- » mise à Euryte l'Œchalien. » Il est donc évident que c'est » celle de Thessalie, de la- » quelle parle Homere.

» Οἳ τ' ἔχον Οἰχαλίην πόλιν
» Εὐρύτου Οἰχαλιῆος.

» Mais quelle est celle d'où » étoit parti Thamire le Thrace, » à qui les Muses ôterent la » voix ? Car il ajoute : (c'est » toujours Strabon qui parle)

» Οἰχαλίηθεν ἰόντα παρ' Εὐρύτου
» Οἰχαλιῆος.

» En effet, si cette Œchalie » étoit celle de Thessalie, Scep- » sius a eu tort de présenter » celle d'Arcadie, qui est au- » jourd'hui Andanie ; ou, si » Scepsius a eu raison, cette » Œchalie d'Arcadie a été » aussi nommée la ville d'Euryte ; » de sorte qu'il n'y aura pas eu » seulement une ville nommée » Œchalie, comme l'a cru Apol- » lodore. »

ŒCHALIE, *Œchalia*, (*a*) Οἰχαλία, ville de l'isle d'Eubée. Strabon dit de cette ville, que ce n'étoit plus qu'un village du territoire d'Érétrie, & que c'étoient les restes de la ville qu'Hercule avoit détruite.

ŒCHALIE, *Œchalia*, (*b*) Οἰχαλία, ville du Péloponnese, dans la Messénie selon les uns, & dans l'Arcadie selon les autres, parce que cette ville se trouvoit vers les frontieres des deux provinces. Strabon dit que c'est la même qui fut appellée depuis Andanie. Mais, Pausanias distingue d'une maniere expresse Andanie d'Œchalie, & il donne ce dernier nom à un canton de la Messénie, qu'on appella aussi Carnasium. *Voyez* Carnasium.

ŒCHALIE, *Œchalia*, (*c*) Οἰχαλία, ville de Grece dans l'Étolie, selon Strabon. Elle étoit chez les Eurytanes, peuple qui, selon Étienne de Byzance, étoit dans l'Étolie.

ŒCHALIE, *Œchalia*, (*d*) Οἰχαλία, femme de Mélanéus, donna son nom à un canton de la Messénie, selon Pausanias.

OËCLUS, *Oëclus*, (*e*) un des Centaures, fut tué par le Lapithe Ampyx, aux noces de Pirithoüs.

ŒCONOMICUS, *Œconomicus*, (*f*) nom que Cicéron donne à un des ouvrages de Xénophon. C'est celui où Xénophon traite de la maniere de gouverner ses affaires domestiques. Cet ouvrage, dans les traités de cet auteur Grec, forme le cinquieme livre des choses mémorables.

ŒDIPE, *Œdipus*, Οἰδίπους,

(*a*) Strab. p. 448. Plin. T. I. p. 211.
(*b*) Plin. T. I. p. 193. Strab. p. 350, 360, 438, 448.
(*c*) Strab. p. 448.
(*d*) Pauf. p. 218.
(*e*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.
(*f*) Cicer. de Offic. L. II. c. 87. de Senect. c. 59. Xenoph. p. 818. & seq.

(a) fils de Laius roi de Thebes, & de Jocaste, fille de Créon.

Il y avoit déjà long-tems que Laius étoit marié sans avoir d'enfans, lorsqu'il alla consulter l'oracle sur la stérilité de sa femme. La Pythie répondit qu'il ne devoit point souhaiter d'avoir des enfans; que celui qu'il auroit deviendroit un jour parricide, & qu'il rempliroit sa maison de malheurs. Laius ayant oublié cet oracle, eut un fils; mais, il le fit ensuite exposer après lui avoir percé les pieds. C'est pour cela qu'on lui donna le nom d'Œdipe. Au reste, les domestiques de Laius ayant pris cet enfant, ne pouvant se résoudre à le faire périr, le donnerent à la femme d'un pasteur nommé Polybe, laquelle étoit stérile. Œdipe étoit devenu grand, lorsque Laius alla encore une fois consulter le Dieu sur l'enfant qu'il avoit exposé. D'un autre côté, Œdipe ayant appris par quelqu'un ce qu'on avoit voulu faire de lui, alloit demander à la Pythie qui étoit son pere & sa mere. S'étant rencontrés tous deux dans la Phocide, Laius lui commanda impérieusement de lui laisser le chemin libre; & Œdipe irrité tua Laius, sans sçavoir qu'il étoit son pere.

Ce fut dans ce même tems, selon la fable, que parut à Thebes un monstre appellé le Sphinx, qui avoit la figure de deux animaux. Il proposoit une énigme à tous les passans, & il les étrangloit dès qu'il les voyoit embarrassés. Il proposoit ordinairement celle d'un animal qui a quatre pieds le matin, deux sur le midi, & trois le soir; & sa destinée portoit qu'il perdroit la vie, dès qu'on auroit deviné son énigme. Déjà plusieurs personnes avoient été les victimes de ce monstre impitoyable, & Thebes se voyoit dans de grandes allarmes. Créon, qui après la mort de Laius étoit remonté sur le trône, voulant délivrer son royaume des ravages de ce monstre, fit publier que celui qui expliqueroit l'énigme épouseroit Jocaste, & deviendroit l'héritier de la couronne. Œdipe se présenta, & fut assez heureux pour l'expliquer, en disant que cet animal étoit l'homme, qui dans son enfance, qu'on devoit regarder comme le point du jour de sa vie, se traînoit des pieds & des mains; à midi, c'est-à-dire, dans la force de son âge, n'avoit besoin que de ses deux jambes; & qu'il se servoit le soir, c'est-à-dire, dans sa vieillesse, d'un bâton pour se soutenir, comme d'une troisieme jambe. Le Sphinx,

(a) Diod. Sicul. p. 185, 186. Pauf. pag. 52, 58, 550. *& seq.* Homer. Iliad. L. XXIII. v. 678. *& seq.* Odyss. L. XI. v. 267. *& seq.* Corn. Nep. in Epamin. c. 6. Lucian. T. I. p. 499. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 206. Tom. VII. p. 182. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 101. *& suiv.* T. V. pag. 81. *& suiv.* T. VI. p. 372. *& suiv.*

outré de dépit, s'écrasa la tête contre un rocher.

Jocaste, suivant le traité, étant le prix de celui qui auroit deviné l'énigme, Œdipe l'épousa, & en eut deux fils, Éthéocle & Polynice, & deux filles, Antigone & Ismene. Mais, ayant dans la suite découvert le mystere de sa naissance, & par conséquent son parricide & son inceste, il se creva les yeux; & s'étant démis de la royauté, il se retira à Athenes, & Jocaste se fit mourir de désespoir. Sophocle, qui a fait une tragédie sur cette retraite d'Œdipe, dit que ce Prince infortuné, conduit par sa fille Antigone, s'arrêta près d'un bourg de l'Attique, dans un bois consacré aux Euménides, & que quelques Athéniens qui l'y rencontrerent, saisis d'effroi à la vue d'un homme arrêté dans ce lieu, où il n'étoit permis à aucun profane de mettre le pied, encore moins lorsque c'étoit un homme que poursuivoit la colere céleste, Œdipe en un mot, voulurent l'en chasser, lorsqu'Antigone intercéda pour son pere & pour elle, & on le conduisit à Athenes, où Théfée le reçut favorablement, & où il passa le reste de ses jours.

Telle est l'histoire de ce Prince infortuné, suivant les Poëtes tragiques, sur-tout suivant Sophocle, qui ayant saisi la tradition que nous venons de rapporter, a donné à ses tragédies ce pathétique touchant que l'on y admire, & a mieux inspiré la terreur, la pitié & les autres grands mouvements du théâtre, que s'il avoit exactement suivi l'histoire. Car, dans le fond, il est bien vrai qu'Œdipe épousa sa mere; mais, selon Homere & Pausanias, qui citent d'anciens auteurs, il paroît qu'il n'eut pas les quatre enfans que Sophocle dit qu'il en eut. Ulysse, dans le récit qu'il fait à la cour d'Alcinoüs, de son voyage aux enfers, après avoir dit qu'il y avoit vu la belle Épicaste, car c'est le nom qu'Homere donne à la mere d'Œdipe, que Sophocle & les autres anciens appellent Jocaste, prend de-là occasion de raconter en peu de mots le malheur de cette Princesse, qui, par une cruelle fatalité, se vit mere de son mari, & femme de son propre fils. Mais, ajoute-t-il, les Dieux abolirent bien-tôt le souvenir de ce crime.

Mais, aussitôt les Dieux précipitant ses jours
De cet inceste affreux arrêterent le cours.

Epicaste cédant à son désespoir, & étant montée au plus haut de sa maison, y attacha un fatal cordon, qui fut l'instrument de sa mort, & elle se précipita ainsi aux enfers. Car, sans entrer ici dans l'examen de la signification du mot ἀνάπυστα, qui a fait quelque difficulté entre les critiques, & qui a donné lieu à deux dissertations, l'une de M. l'abbé Gedoyn, l'autre de M.

Boivin le cadet, dont on peut voir les extraits dans les mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres ; il est constant par l'autorité d'Homere & de Pausanias, & les deux Académiciens qui expliquent le mot en question en conviennent, que l'inceste d'Œdipe & de Jocaste n'eut point de suite, & que cette Princesse, qui en eut d'abord connoissance, se pendit de désespoir.

En effet, comment les Dieux auroient-ils aboli le souvenir de ce crime, ou comment l'auroient-ils publié, car le mot *anapusta* peut avoir ces deux significations, si Jocaste avoit continué de vivre avec Œdipe son fils & son époux, assez de tems pour en avoir quatre enfans ? Homere ne s'explique point à ce sujet; mais, Pausanias, qui avoit examiné & suivi le sentiment du Poëte grec, plus voisin des tems, & plus croyable que les Poëtes tragiques, assure positivement qu'après la mort de Jocaste, Œdipe épousa Euryganée, fille de Périphas, & en eut les quatre enfans que nous venons de nommer. Il cite à ce sujet le poëme intitulé *Œdipodie*, ou les aventures d'Œdipe, & ajoute, pour confirmer cette opinion, que dans le beau tableau qu'Onatas avoit fait pour les Platéens, Euryganée paroît accablée de douleur, parce que le peintre avoit saisi le moment où cette malheureuse mere attendoit l'issue du combat qui alloit se donner entre ses deux fils. Pausanias n'est pas le seul des anciens qui ait pensé ainsi, & long-tems avant lui, Apollodore avoit dit qu'Œdipe avoit eu ces quatre enfans de la même Euryganée.

Telle est la véritable histoire d'Œdipe ; mais, on ne sçauroit blâmer pour cela les Poëtes tragiques de l'avoir défigurée. Sans cela nous serions privés des plus beaux endroits de leurs ouvrages. En effet, si Sophocle s'étoit scrupuleusement attaché à la vérité de l'histoire, nous serions privés d'une tragédie qui, suivant les anciens, est la plus belle & la plus touchante qui ait jamais paru sur le théâtre, & en même tems de ces beaux vers que Longin loue tant, & que M. Despréaux a si bien traduits.

Hymen, funeste Hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais, dans ces mêmes flancs où je fus enfermé,
Tu fais rentrer le sang dont tu m'avois formé ;
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Nous n'aurions pas non plus, si l'histoire avoit été exactement suivie, la tragédie du même Poëte, qui porte pour

être *Œdipe Colone*, puisque suivant la plus ancienne tradition, ce Prince, après avoir épousé Euryganie, regna à Thebes le reste de ses jours, & n'alla point à Athenes ; ce qui fait dire à Pausanias, lorsqu'il parle dans ses Attiques, d'un lieu nommé la Colline aux chevaux, que ce fut là qu'Œdipe vint pleurer ses malheurs ; ainsi le disent, remarque-t-il, ceux qui ne veulent point s'en rapporter à Homere. D'où l'on doit conclure que suivant le sentiment d'Homere, ce Prince n'étoit point sorti de Thebes, mais qu'il y regna avec Eurygánée après la mort de Jocaste, y finit ses jours & y fut enterré. Il est vrai qu'on montroit son tombeau à Athenes, dans l'enceinte de l'Aréopage ; mais, comme le remarque fort judicieusement Pausanias, il falloit que ses os y eussent dans la suite été portés de Thebes. Car, dit-il, ce que Sophocle a imaginé de la mort d'Œdipe nous paroît peu croyable, comparé avec ce que dit Homere, qui s'imagine que Mécistée alla à Thebes pour disputer le prix dans les jeux funebres qui se célébroient sur le tombeau de ce Prince. Or, dans ces matieres, il est indubitable que l'autorité d'Homere plus voisin des tems où cette histoire étoit arrivée, & parfaitement instruit des antiquités de la Grece, doit l'emporter sur toutes les autres, sur celles des Poëtes tragiques, qui ont bien plus songé à exciter les grands mouvemens, qu'à ajuster leurs narrations avec les traditions les plus authentiques.

ŒDIPODIE, *Œdipodia*, (a) Οἰδιποδία, fontaine de Thebes. L. Sylla, pour célébrer une grande victoire qu'il avoit remportée, donna à Thebes des jeux de musique, près de la fontaine d'Œdipodie, où il fit dresser un grand théâtre, & il fit venir des villes Grecques voisines les juges pour distribuer les prix ; car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Pausanias nous apprend que cette fontaine fut ainsi appellée, parce que ce fut dans ses eaux qu'Œdipe se purifia du meurtre de son pere. Elle est nommée Œdipodium dans Plutarque.

ŒDIPODIE, *Œdipodia*, (b) Οἰδιποδία, nom que l'on a donné à un poëme contenant les aventures d'Œdipe.

ŒDIPODIUM, *Œdipodium*, Οἰδιπόδιον. *Voyez* Œdipodie.

OËN, OÈS, *Oën*, *Oës*. *Voyez* Oannès.

ŒNANTHE, *Œnanthe*, (c) fut mere d'Agathocle, qui jouit d'un pouvoir absolu sous Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, & d'Agathoclée, courtisanne du même Prince. L'abus, que la mere & les enfans firent de

(a) Plut. T. I. p. 464. Pauf. p. 569.
(b) Pauf. p. 551.
(c) Just. L. XXX. c. 2.

leur trop grand crédit, causa leur perte. *Voyez* Agathocle.

ŒNANTHE, *Œnanthes*, Οἰνάνθης, (*a*) infâme ministre des plaisirs du roi Ptolémée Philopator.

ŒNANTHIUM, *Œnanthium*, (*b*) sorte de parfum, composé de fleurs de vigne sauvage.

ŒNAS, *Œnas*, Οἴνας, (*c*) nom d'un chien de chasse, dont il est fait mention dans Xénophon. Ce mot veut dire l'ivrogne.

ŒNÉE, *Œneus*, Οἰνεύς, (*d*) de la famille des Eolides, étoit fils de Parthaon & d'Heurite. Il épousa en premieres noces Althée fille de Thestius.

Œnée qui étoit roi de Calydon, voulant remercier les Dieux de la fertilité d'une année abondante en toutes choses, avoit présenté les prémices des bleds à Cérès, du vin à Bacchus, & de l'huile à Minerve, sans se souvenir de Diane. Le bruit courut aussi-tôt parmi les Dieux & parmi les hommes, que les seuls autels de Diane n'avoient point brûlé d'encens, dans la solemnité de cette fête; de sorte que comme la colere, dit Ovide, touche aussi l'esprit des Dieux, Diane résolut de se venger; & regardant Œnée en fureur: « Non, non, dit-» elle, cette injure ne demeu» rera pas impunie, & si nous » avons été sans honneur, nous » ne demeurerons pas sans ven» geance. » En même tems, elle envoya dans les campagnes de Calydon un sanglier épouvantable, qui y causa des ravages extraordinaires. Ce monstre, selon les uns, fut tué par Œnée, & selon d'autres par Méléagre, un des fils de ce Prince.

Après la mort de sa premiere femme, Œnée épousa Péribée, fille d'Hipponoüs, qui la lui avoit envoyée pour la châtier de ce qu'elle s'étoit laissé séduire par un Prêtre de Mars, quoiqu'elle publiât que ce Dieu lui-même en avoit été amoureux.

Œnée avoit eu d'Althée plusieurs enfans, Thirée, Clyménus, Méléagre, Toxée, qu'il fit mourir, & deux filles, Gorgé qui épousa Andrémon, lequel succéda à son beau-pere, & Déjanire, qui fut mariée à Hercule. De Péribée sa seconde femme, il eut Tydée, pere de Diomede, si fameux dans l'Iliade. Chassé du trône de la maniere que le raconte Pausanias, Œnée trouva moyen de s'y rétablir; enfin, se voyant accablé de vieillesse, il laissa l'administration de ses États à son gendre Andrémon, & par-

(*a*) Plut. T. I p. 810.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 207.

(*c*) Xenoph. p. 987.

(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 148. & seq. L. V. v. 813. L. XIV. v. 117. & seq. Ovid. Metam. L. VIII. c. 6. & seq. Pauf. pag. 109, 130, 282. Diod. Sicul. pag. 167, 168. Lucian. Tom. I. p. 349. Tom. II. p. 860. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 162. & suiv.

tit avec son petit-fils Diomede; mais, il périt en chemin, dans une embuscade que lui dresserent ses neveux. Son corps fut transporté dans l'Argolide, & enterré dans une petite ville, qui porta le nom d'Œnoé.

ŒNÉE, *Œneus*, Οἰνεὺς, (*a*) fils de Céphale & de Procris, regna dans la Phocide, après la mort de son grand-pere Deionée.

ŒNÉE, *Œneus*, Οἰνεὺς, (*b*) fils naturel de Pandion, étoit un des Héros de la Grece.

ŒNEI AGRI; (*c*) ce sont les campagnes de Calydon, ainsi nommées d'Œnée roi du païs.

ŒNÉIDE, *Œneis*, Οἰνηΐς, (*d*) Nymphe, qui, selon quelques uns, eut de Jupiter le Dieu Pan.

ŒNÉIDE, *Œneis*, Οἰνηΐς, (*e*) nom d'une des tribus des Athéniens. Elle avoit pris ce nom d'Œnée, roi de Calydon, & pere de Déjanire qu'Hercule épousa. Cimon étoit de cette tribu.

ŒNÉON, *Œneon*. *Voyez* Œnion.

ŒNÉUM, *Œneum*, (*f*) ville d'Illyrie, dans la Pénestie, suivant Tite-Live. L'an 169 avant Jesus-Christ, le roi Persée entra dans la Pénestie, pour s'emparer de la ville de d'Œnéum, qui, outre sa situation avantageuse, lui ouvroit un passage dans la province des Labéates, où Gentius regnoit & tenoit sa cour. Comme il passoit près d'un fort très-peuplé, nommé Draudacum, sans s'y arrêter, un homme qui connoissoit le païs, l'avertit que la prise d'Œnéum ne lui serviroit pas de beaucoup, s'il ne se rendoit aussi maître de Draudacum, dont la situation étoit même beaucoup plus avantageuse en toutes façons, par rapport aux vues qu'il pouvoit avoir. Le Roi le crut, & fit approcher son armée de ce fort, dont les habitans se rendirent aussi-tôt. Un succès aussi prompt lui fit juger combien ses troupes avoient répandu de terreur dans le païs. Ainsi, comptant qu'il trouveroit peu de résistance, il avança plus loin, & en effet se rendit maître d'onze autres châteaux, dont la plupart lui ouvrirent volontairement leurs portes, & dans lesquels il trouva quinze cens soldats Romains, dispersés parmi leurs garnisons. Carvilius Spoletinus, qu'il menoit avec lui, & qu'il employoit dans les entrevues, lui facilita beaucoup ces conquêtes, en assurant ces peuples de la clémence du Roi, qu'il disoit avoir lui-même éprouvée. Il arriva enfin à Œnéum; mais, cette place ne pouvoit être réduite que par un siege dans les formes. Car,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 99. T. VIII. p. 42.
(*b*) Pauf. p. 9
(*c*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 6.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 270.
(*e*) Plut. T. I. p. 489.
(*f*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 19.

outre que la garnison étoit beaucoup plus nombreuse que celle des autres, elle étoit défendue par des murailles très-solides, & entourée d'un côté par le fleuve Artatus, & de l'autre par une montagne que son extrême hauteur rendoit presque inaccessible ; ce qui donnoit à ses habitans une extrême confiance. Cependant, Persée, après avoir investi la ville, résolut d'élever à la partie supérieure, une terrasse, dont la hauteur surpassât celle des murailles. Avant que cet ouvrage fût achevé, il se livra entre les soldats du Roi & les assiégés, qui tâchoient de troubler les travailleurs, divers combats, qui emporterent une grande partie des habitans ; & ceux qui restoient couverts de blessures & accablés des fatigues, qu'ils essuyoient jour & nuit, n'étoient presque plus en état d'agir. Ainsi, dès que la terrasse fut à la hauteur du mur, la cohorte royale, composée de ceux qu'on appelloit Nicatores, entra dans la ville, qui fut en même tems prise par escalade en plusieurs endroits. Tous ceux, qui étoient en âge de porter les armes, furent tués ; les femmes & les enfans mis à part, & tout le reste du butin accordé aux soldats.

ŒNIADES, *Œniadæ*, (*a*) Ὀινιάδαι, ville de Grece dans l'Acarnanie, étoit située sur les confins de l'Étolie, vers l'embouchure de l'Achéloüs. Selon Étienne de Byzance, elle se nommoit aussi Erysiche.

Les Messéniens qui s'étoient établis à Naupacte, sçachant que ceux d'Œniades habitoient un beau païs, & qu'ils étoient ennemis déclarés des Athéniens leurs protecteurs, résolurent de leur faire la guerre. Égaux en nombre, mais fort supérieurs en courage, ils les défont en rase campagne, & ensuite ils les assiegent dans leur ville ; rien de ce qui peut servir dans un siege ne fut oublié dans celui-ci ; la sappe, l'escalade, les machines de guerre de toute espece, autant que la briéveté du tems le put permettre, tout fut employé avec succès ; de façon que les assiégés se voyant battre en breche, & craignant que s'ils se laissoient forcer, ils ne fussent tous passés au fil de l'épée, & leurs femmes & leurs enfans vendus à l'encan, aimerent mieux capituler & céder leur ville aux vainqueurs. Les Messéniens y entrerent aussitôt, s'emparerent de toutes les terres voisines, & en jouirent paisiblement l'espace d'un an. Après quoi, ils en furent chassés par les Acarnaniens, & obligés de s'en retourner à Naupacte.

L'an 211 avant Jesus-Christ, M. Valérius Lévinus dépouilla les Acarnaniens de la ville d'Œniades, & la donna aux

(*a*) Pausf. pag. 20, 262. *& seq.* Tit. Liv. L. XXVI. c. 24. L. XXXVIII. c. 11. Strab. p. 459. Plut. Tom I. p. 163, 693. Thucyd. p. 72, 170, 171.

Étoliens, avec qui il venoit de conclure un traité de paix, par lequel ils furent reçus dans l'alliance & l'amitié du peuple Romain. Mais environ vingt-deux ans après, cette ville fut rendue à ses anciens maîtres par un autre traité de paix fait avec les mêmes Étoliens.

Nous remarquerons ici que les anciens auteurs donnent indifféremment le nom d'Œniades & à la ville, & aux habitans.

On croit qu'Œniades est aujourd'hui Dragomestro, dans l'Épire, povince de la Turquie d'Europe.

ŒNIDES, *Œnidæ*, (a) Οἰνεῖδαι, nom donné aux descendans d'Œnée.

ŒNION, *Œnion*, Οἰνιών, (b) port de Grece chez les Locriens Ozoles, selon Étienne de Byzance. Il cite le troisieme livre de Thucydide, où ce mot est écrit Οἰνεών par un ε, au lieu qu'Étienne de Byzance l'écrit par un ι, Οἰνιών.

ŒNISTÉRIES, *Œnisteria*, (c) fête que célébroient à Athenes les jeunes gens prêts à entrer dans l'adolescence, avant que de se faire couper pour la premiere fois la barbe & les cheveux. Ils apportoient au temple d'Hercule une certaine mesure de vin, en faisoient des libations, & en offroient à boire aux assistans. Hésychius & Pollux font mention de cette fête, qui prit son nom du vin qu'on y offroit, & que les Grecs appelloient Οἶνος.

ŒNO, *Œno*, une des filles d'Anius, roi de l'isle de Délos. *Voyez* Anius.

ŒNOANDA, *Œnoanda*, (d) Οἰνόανδα, ville de l'Asie Mineure, dans la Lycie. Pline dit que la Lycie a dans les terres la Cabalie où sont trois villes, Œnoanda, Balbura, & Bubon. Ptolémée donne aussi à la Cabalie ces trois villes, quoique dans un ordre différent de celui de Pline; car, il nomme de suite Bubon, Œnoanda & Balbura.

Dans les notices Ecclésiastiques, la ville d'Œnoanda est appellée Ἠνοαάνδα, *Enoanda*; & ses habitans ὁ Ὑνούνδων. ὁ Οἰνούνδων, ὁ Οἰνούρδων. Tous ces noms sont altérés. Les trois derniers ont été mis pour ὁ Οἰνοάνδων. On lit dans Étienne de Byzance Οἰνόαν, *Œnoan*, pour le nom de la ville, & dans Strabon Οἰνόανδρος, *Œnoandrus*.

Cette ville a été épiscopale; car, au premier Concile de Constantinople, on trouve *Patricius Œnandensis*, ou *Œnoandensis*. Il y en a qui confondent Œnoanda avec Oroanda, quoique Pline, & même Ptolémée, les distinguent formellement. *Voyez* Oroanda.

(a) Demosth. Orat. Funeb. p. 245.
(b) Thucyd. p. 237, 240.
(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom II. p. 221.
(d) Plin. T. I. p. 273. Ptolem. L. V. c. 3. Strab. p. 631.

ŒNOÉ, *Œnoë*, Οἰνόη, (*a*) bourgade de l'Attique, dans les terres. Spon en marque deux de ce nom ; l'une étoit dans la tribu Aiantide, vers les limites de l'Attique & de la Béotie, près des Eleuthériens ; l'autre étoit dans la tribu Hippothoontide, près de Marathon. C'étoit une des quatre premieres & plus anciennes villes de l'Attique. C'est de celle-là que parle Ptolémée, qui la met dans les terres.

Thucydide dit que la bourgade d'Œnoé, qui étoit sur les frontieres de l'Attique & de la Béotie, étoit une place forte, environnée de murs, qui servoit de boulevard ou de citadelle aux Athéniens, toutes les fois qu'ils étoient en guerre.

ŒNOÉ, *Œnoë*, Οἰνόη, (*b*) bourg du Péloponèse dans l'Argolide, n'étoit pas éloigné du torrent de Charadrus. Selon les Argiens, il avoit pris son nom d'Œnée ; car, ils disoient qu'Œnée, se voyant chassé de son royaume d'Étolie par les enfans d'Agrius, vint à Argos demander du secours à Diomede ; que celui-ci mena aussi-tôt une armée en Calydonie, & vengea l'injure faite à ce Prince ; mais, après ce service, il lui déclara qu'il ne pouvoit rester en Étolie, & l'exhorta à revenir avec lui à Argos. Œnée l'ayant cru ; Diomede lui rendit tous les honneurs possibles, comme à son ayeul paternel ; & pour conserver sa mémoire, il voulut que le lieu où ce Prince finit ses jours, fût appellé Œnoé. Au dessus de ce bourg s'élevoit le mont Artémisium, sur le sommet duquel il y avoit un temple de Diane.

ŒNOÉ, *Œnoë*, Οἰνόη, (*c*) lieu du Péloponnèse, au territoire des Corinthiens. Strabon nous apprend que ce lieu étoit sur le golphe que formoit le promotoire d'Olmies ; & Xénophon, que c'étoit une place forte, environnée de murs, dont les Lacédémoniens s'emparerent sous la conduite de leur roi Agésilaüs.

ŒNOÉ, *Œnoë*, Οἰνόη, (*d*) sœur d'Epochus, donna son nom, selon Pausanias, à une bourgade de l'Attique.

ŒNOÉ, *Œnoë*, Οἰνόη, (*e*) reine des Pygmées, célebre par sa cruauté.

Antonius Libéralis assure, sur la foi de Boëus, dont il cite, à ce propos, la théogonie, qu'il y avoit parmi les Pygmées, c'est-à-dire, sans doute, parmi les peuples à qui les Grecs ont donné ce nom, une Princesse fort-belle, nommée Œnoé, qui maltraitoit fort son peuple ; & qu'ayant épousé

(*a*) Pauf. p. 64. Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 383. Thucyd. p. 112, 624. Herod. L. V. c. 74.
(*b*) Pauf p. 130.
(*c*) Strab. p. 380. Xenoph. p. 526.
(*d*) Pauf. p. 64.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 37, 38. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 114, 115.

Nicodamas, elle en eut un fils nommé Mopsus, que ses sujets lui enleverent, pour l'élever à leur maniere. La cruauté de cette Reine, sa fierté, ou peut-être le nom seul de Gérané, qu'elle portoit, selon Elien, a donné lieu à la fable, qui dit qu'elle fut changée en grue; & la guerre qu'Ovide raconte qu'elle déclara à son peuple, fut faite apparemment à cause de l'enlevement du jeune Prince.

ŒNOMANTIE, *Œnomantia*, Οἰνομαντεῖα, (*a*) c'est-à-dire, divination par le vin, de οἶνος, *vinum*, vin, & μαντεῖα, *divinatio*, divination. Elle se faisoit donc par le moyen du vin, soit qu'on en considérât la couleur, soit qu'en le buvant on s'attachât à remarquer scrupuleusement toutes les circonstances qui arrivoient pour en tirer des présages. Virgile, dans le quatrieme livre de l'Éneide, nous donne un exemple de la premiere espece.

Vidit, thuricremis cùm dona imponeret aris,
(Horrendum dictu) latices nigrescere sacros,
Fusaque in obscœnum se vertere vina cruorem.

Dans le Thyeste de Séneque on en trouve un de la seconde espece.

Admotus ipsis Bacchus à labris fugit
Circaque dictus ore decepto effluit.

On dit que les Perses étoient fort attachés à cette sorte d'augure, ou de divination.

ŒNOMAUS, *Œnomaus*, (*b*) Οἰνόμαος, un des Capitaines Grecs, qui tomberent sous les coups d'Hector, au siege de Troie.

ŒNOMAUS, *Œnomaus*, (*c*) Οἰνόμαος, autre Capitaine Grec, fut tué par Idoménée au même siege. Comme Œnomaüs se jettoit sur Idoménée, celui-ci ne perdit point de tems, & lui porta un grand coup de pique qui perça la cuirasse, & lui entra bien avant dans le corps, & lui fit une si large blessure, que ses entrailles sortirent dans le moment. Œnomaüs tombe à l'instant, & rend l'esprit en mordant la poussiere.

ŒNOMAUS, *Œnomaus*, (*d*) Οἰνόμαος, Roi de Pise, que la fable & les Poëtes font fils de Mars & d'Harpine, mais qui, selon Pausanias, étoit plutôt fils d'Alxion.

Ce Prince avoit une fille d'une grande beauté, nommée Hippodamie. Mais, soit qu'il en fût devenu lui-même amoureux,

(*a*) Virg. Æneid. L. IV. v. 453. *& seq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 706.
(*c*) Homer Iliad. L. XIII. v. 506. *& seq.*
(*d*) Lucian. T. II. pag. 1030. *& seq.* Pausf. p. 288, 314, 320. *& seq.* Diod. Sicul. p. 191. Strab. p. 356. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 144 Tom. VII. pag. 307, 308. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 86.

comme le veulent Pausanias & Hygin; soit qu'effrayé par un Oracle, qui lui avoit prédit qu'il seroit tué par son gendre, comme Thucydide & Strabon le prétendent, il ne voulût pas la marier; ou pour écarter une foule d'amans, qui l'obsédoient, il avoit proposé une condition fort dure. Il promettoit la jeune Princesse à celui qui le surpasseroit à la course, ajoutant qu'il tueroit tous ceux sur qui il auroit l'avantage. L'amant devoit courir le premier, & Œnomaüs l'épée à la main le poursuivoit; & s'il pouvoit l'atteindre, il la lui passoit au travers du corps. Il en avoit déjà fait mourir treize, selon Pindare, & les autres s'étoient retirés, lorsque Pélops gagna Myrtile, cocher d'Œnomaüs. Celui-ci, sous l'espoir de la récompense, que Pélops lui avoit promise, fit couper le chariot du Roi en deux, & en rejoignit si bien les deux parties, qu'il n'y paroissoit aucune fracture; mais, pendant qu'Œnomaüs poursuivoit Pélops, qui couroit devant lui, le chariot s'étant ouvert, ce malheueurx Prince se rompit le col, & Pélops épousa Hippodamie. Telle est la maniere ordinaire dont on raconte l'histoire d'Œnomaüs.

Diodore de Sicile la rapporte d'une façon qui paroît assez curieuse pour être placée ici.

« Œnomaüs étant allé consulter l'Oracle sur le tems de » sa mort, il lui fut répondu » qu'il ne finiroit ses jours que » lorsque sa fille se marieroit. » Œnomaüs, craignant pour » sa vie, résolut de tenir sa » fille dans un célibat perpé- » tuel, puisque c'étoit la seule » maniere d'éviter le péril dont » il étoit menacé. Il obligea » donc au combat tous ceux » qui la venoient demander en » mariage; à condition que s'il » étoit vainqueur, ils mour- » roient de sa main, mais il » leur accordoit sa fille en cas » qu'il fût vaincu. La loi du » combat étoit qu'ils poussas- » sent leurs chariots depuis la » ville de Pise jusqu'à l'Isthme » de Corinthe; & l'autel de » Neptune étoit le but où se » termineroit leur course. Ce- » pendant, Œnomaüs, avant » que d'entrer dans la carriere, » immoloit d'abord un bélier à » Jupiter. Pendant le tems du sa- » crifice, celui qui étoit venu » demander sa fille en mariage, » faisoit partir à toute bride son » char attelé de quatre che- » vaux. Le sacrifice fini, Œ- » nomaüs montoit sur le sien, » que conduisoit son cocher » Myrtile; & tenant sa lance » en main, il poursuivoit avec » vîtesse l'amant de sa fille. » S'il parvenoit jusqu'à lui avant » le terme de sa course, il le » frappoit de sa lance & le » faisoit tomber mort. Il tua » de cette sorte plusieurs Prin- » ces amoureux d'Hippodamie, » les ayant tous atteints à cause » de la vîtesse de ses chevaux. » Enfin, Pélops s'étant ren- » contré par hazard à Pise,

» & ayant vu Hippodamie ; » devint amoureux d'elle & la » demanda en mariage. Il cor» rompit d'abord Myrtile, co» cher d'Œnomaüs, qui lui don» na le tems d'arriver à l'autel » de Neptune avant son maître. » Ainsi, Œnomaüs, croyant » l'Oracle déjà accompli, se » laissa aller au désespoir & se » donna lui-même la mort. »

ŒNOMAUS, *Œnomaus*, Οἰνόμαος, (a) Philosophe & Orateur Grec, qui, ayant été souvent trompé par l'Oracle de Delphes, fit un recueil de ses mensonges. Lucien, dans son dialogue des Oracles d'Apollon, fait voir qu'il n'en avoit guere meilleure opinion qu'Œnomaüs. Il assure que ce Dieu se mêle de prédire l'avenir, & qu'il surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere pour s'évader. Eusebe, dans sa préparation évangélique, a conservé une partie considérable du traité d'Œnomaüs, qui est parfaitement bien écrit, & avec une liberté qu'on n'auroit pas soufferte dans un Chrétien. C'est apparemment le même Œnomaüs, philosophe célebre dans le onzieme siecle, vers l'an de Jesus-Christ 119, qui avoit écrit un livre de la philosophie d'Homere ; & sur la philosophie cynique, les vies de Cratès, de Diogene, & des autres Philosophes cyniques.

ŒNOMAUS, *Œnomaus*, (b) titre d'une tragédie du poëte Accius, ou Attius. Cicéron cite cette piece dans une lettre à Papirius Pætus.

ŒNONE, *Œnone*, Οἰνώνη, (c) nom que porta d'abord l'isle d'Egine. *Voyez* Egine.

ŒNONE, *Œnone*, Οἰνώνη, (d) fille du fleuve Cédrene en Phrygie, étoit une Nymphe du mont Ida, qui se mêloit de prédire l'avenir & de donner des remedes. La fable porte qu'Apollon lui ravit sa virginité, & qu'en récompense il lui apprit la vertu des herbes. Elle devint amoureuse de Pâris, & l'épousa. Elle lui prédit les malheurs qui devoient suivre son voyage en Grece, & fit tous ses efforts pour le détourner de cette entreprise. Elle lui dit même qu'il seroit blessé, & qu'alors il seroit obligé d'avoir recours à elle pour le guérir. Elle eut de Pâris un fils, nommé Corinthus, qu'elle aima tendrement. Pâris étant allé en Grece malgré elle, & ayant enlevé Hélene, Œnone en fut désespérée ; & pour se venger, elle envoya son fils Corinthus, selon les uns, aux Princes Grecs, pour les exciter à la guerre contre Troie, & selon les autres, près d'Hélene pour lui faire sa cour. On

(a) Suid. T. II. p. 281.
(b) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 16.
(c) Herod. L. VIII. c. 46.
(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 451. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 200. *& suiv.*

dit qu'Hélene devint sensible aux charmes de Corinthus, & que Pâris en étant devenu jaloux, le tua.

Quand Pâris eut été blessé par Philoctete au siege de Troie, il se souvint de la prédiction d'Œnone, & ordonna qu'on le portât sur le mont Ida, afin qu'Œnone le guérît de sa blessure. Le messager lui alla dire que Pâris se faisoit porter sur le mont Ida, afin qu'elle le pansât; elle le renvoya brusquement, en disant, qu'il aille se faire penser à son Hélene. Un retour de tendresse lui fit bientôt prendre la résolution d'aller au-devant de Pâris avec les remedes nécessaires pour le guérir; mais, elle arriva trop tard. Le messager ayant porté sa réponse à Pâris, il en fut tellement accablé de douleur, qu'il expira sur le champ. Œnone arrivée tua le messager, qui fut assez imprudent pour lui faire des reproches; ensuite elle embrassa le corps de son mari, & après bien des regrets, elle s'étrangla avec sa ceinture. D'autres disent que Pâris étant mort, on envoya son corps à Œnone, & que l'ayant vu elle mourut de douleur. Il y en a qui rapportent qu'Œnone trouva Pâris encore en vie, & qu'elle eut l'inhumanité de lui reprocher son infidélité, & de lui refuser son assistance; mais que Pâris étant mort, elle en eut tant de regret, qu'elle se fit mourir. Les Auteurs ne conviennent pas du genre de sa mort; les uns disent qu'elle s'étrangla avec sa ceinture; les autres, qu'elle se pendit; & quelques autres, qu'elle se jetta dans le bûcher où brûloit le corps de Pâris.

ŒNONTE, *Œnunx*, (*a*) fleuve du Péloponèse. *Voyez* Babyce.

ŒNOPHORE, *Œnophorus*; (*b*) Οἰνοφόρος. Officier qui portoit du vin. Pline parle d'une statue de bronze, représentant un Œnophore, comme d'un bel ouvrage de Praxitele.

ŒNOPHORIES, *Œnophoria*, (*c*) fête que les Égyptiens célébroient du tems des Ptolémées. On l'appelloit ainsi, parce que ceux, qui devoient assister au festin qu'on faisoit dans le tems de cette fête, portoient à la main des bouteilles de vin, comme le désigne le terme même d'Œnophories, composé de οἶνος, *vinum*, vin, & φέρω, *fero*, je porte.

ŒNOPHORUM, *Œnophorum*, grand vase dans lequel on puisoit le vin, pour le mettre dans des bouteilles, d'où on versoit à boire dans des gobelets. C'étoit la coutume à table, quand on avoit vuidé ces cruches, de les renverser, & de mettre l'ouverture contre terre. Lucilius dit assez plaisamment à ce sujet:

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28.
(*b*) Plin. Tom. II, p. 654.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 530.

Vertitur

Vertitur Oinophoris fundus, sententia nobis.

« Les cruches se renversent » & notre raison aussi. »

ŒNOPHYTA, *Œnophyta*, Οἰνόφυτα, (*a*) lieu de Grece dans la Béotie. Il est remarquable par la victoire que les Athéniens, conduits par Myronide, y remporterent sur les Béotiens, selon Thucydide. Son Scholiaste dit: Τὰ Οἰνόφυτα, χωρίον τῆς Βοιωτίας, Œnophyta, lieu de Béotie.

ŒNOPIE, *Œnopia*, (*b*) ancien nom de l'isle d'Égine. Ce nom est employé dans Ovide.

ŒNOPION, *Œnopion*, (*c*) Οἰνοπίων, fils de Thésée & d'Ariadne. Le Poëte Ion de Chio le fait fondateur de sa patrie, au rapport de Plutarque. Sans doute qu'Œnopion avoit été dans la suite dépouillé de cette isle, puisque nous apprenons de Diodore de Sicile, que Rhadamanthe la lui rendit; & ce dernier auteur ajoute que cet Œnopion est le même que quelques uns croyoient être fils de Bacchus, & qui introduisit parmi les hommes l'usage de boire du vin.

ŒNOPION, *Œnopion*, (*d*) Οἰνοπίων, jeune échanson, dont il est fait mention dans un des dialogues de Lucien.

ŒNOPS, *Œnops*, Οἴνοψ, (*e*) fut pere d'Hélénus, un des Capitaines Grecs, qui périrent au siege de Troie.

ŒNOPS, *Œnops*, Οἴνοψ, (*f*) fut pere de Liode, qui fit les fonctions de devin auprès des poursuivans de Pénélope.

ŒNOPTE, *Œnoptes*, nom que l'on donnoit chez les Athéniens à une espece de censeur, qui veilloit à réprimer toutes les débauches illicites qui pouvoient se glisser dans les festins; & il déféroit les coupables à l'Aréopage. Ce mot signifie proprement inspecteur sur les vins, de οἶνος, *vinum*, vin, & ὄπτομαι, *video*, je vois.

ŒNOTRIE, *Œnotria*, (*g*) Οἰνωτρία, nom qui fut donné à la partie de l'Italie, habitée par les Arcadiens qu'Œnotrus y avoit amenés.

Servius expliquant ces vers de Virgile:

Hinc Italæ gentes omnisque Œnotria tellus,
In dubiis responsa petunt.

fait cette remarque: L'Œnotrie est proprement la terre des Sabins, à cause du roi Œnotrius. Denys d'Halicarnasse, plus sçavant que ce grammairien, donne bien plus d'étendue à l'Œnotrie.

Strabon dit que les anciens ont donné le nom d'Œnotrie à la partie de l'Italie, située entre le détroit de Sicile, le golfe de Tarente, & le golfe Posidoniate. Strabon ajoute que

(*a*) Thucyd. p. 70, 316.
(*b*) Ovid. Metam. L. VII. c. 12.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 9. Diod. Sicul. p. 238. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 281. T. VII. p. 122.
(*d*) Lucian. T. II. p. 599.
(*e*) Homer. Iliad. L. V. v. 707.
(*f*) Homer. Odyss. L. XXI. v. 144.
(*g*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 1. Virg. Æneid. L. VII. v. 85, 86. Strab. p. 209, 254, 255.

ce nom s'étendit dans la suite jusqu'aux pieds des Alpes, en sorte qu'il fut attribué à une partie même de la Ligurie & de l'Istrie. *Voyez* Œnotriens.

ŒNOTRIENS, *Œnotri*, (a) *Œnotrii*, Οἰνώτροι, peuple d'Italie. « Les Aborigenes, dit Denys d'Halicarnasse, ne peuvent être qu'une colonie de » ceux qu'on appelle aujourd'hui Arcadiens. Car, ce » sont les premiers de tous les » Grecs qui aient passé le golfe » d'Ionie, pour venir s'établir » en Italie, sous la conduite » d'Œnotrus, fils de Lycaon. » Cet Œnotrus descendoit au » cinquieme degré d'Æzée, & » de Phoronée, qui regnerent » les premiers dans le Péloponnese. Car, Phoronée fut » pere de Niobé, & Pélasgus » fut, dit-on, fils de Niobé & » de Jupiter. D'un autre côté, » Æzée eut un fils appellé Lycaon. Ce Lycaon eut une fille » nommée Déjanire. De Déjanire & de Pélasgus naquit » un autre Lycaon, qui eut » un fils appellé Œnotrus, dix-sept générations avant le siege » de Troie. C'est là justement » le tems que les Grecs envoyerent cette colonie en » Italie. Œnotrus sortit de Grece, parce qu'il ne se contentoit pas de sa portion de » patrimoine, qui étoit fort médiocre. Car, Lycaon ayant » eu vingt-deux enfans, il falloit partager l'Arcadie en » autant de lots. Ce fut pour » cette raison qu'Œnotrus quitta le Péloponnese, & qu'ayant » équipé une flotte, il passa la » mer d'Ionie avec Peucétius » un de ses freres. Ils furent » suivis d'une bonne partie de » la nation, qu'on dit avoir été » autrefois fort nombreuse; & » plusieurs autres Grecs, qui n'avoient pas assez de terres, » se joignirent à eux.

» Peucétius, étant arrivé en » Italie, prit terre au cap » d'Iapygie, & s'y établit » avec sa troupe. C'est de » lui que les peuples de ce » canton ont pris le nom de » Peucétiens. Œnotrus, avec » la plus grande partie de la » flotte, arriva à l'autre golfe, » qui baigne la côte occidentale de l'Italie. Il s'appelloit alors le golfe Ausonien, du nom des Ausoniens, » peuple voisin; mais, les » Tyrrhéniens étant devenus » maîtres de la mer, il changea son nom en celui qu'il » porte aujourd'hui. Œnotrus » y trouva une grande étendue » d'excellentes terres, tant pour » les pâturages, que pour le » labour; mais, voyant que le » pays étoit presque tout désert & inculte, & que même » le peu qui étoit habité n'étoit pas peuplé suffisamment, » il chassa les barbares d'une » partie de ce canton, & bâtit

(a) Dionys. d'Halicarn. L. I. c. 1. Strab. p. 253, 254, 265. Plin. Tom. I. pag. 157. Virg. Æneid. L. I. v. 536. L. III. v. 165. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 91, 92.

» plusieurs petites villes fort » proches l'une de l'autre, sur » des montagnes, comme c'é» toit la coutume des anciens. » Tout le païs qu'il occupa, » qui étoit d'une grande éten» due, fut appellé Œnotrie; & » tous les peuples de sa domi» nation se nommerent Œno» triens, c'est le troisieme nom » qu'ils ont porté. Car, sous le » regne d'Æzée, ils s'appel» loient Æzéens; sous celui » de Lycaon, son successeur, » ils prirent le nom de Lycao» niens; & après qu'Œnotrus » les eut fait passer en Italie, » ils s'appellerent Œnotriens » pendant quelque tems.

» J'ai pour garant de ce que » je dis Sophocle le tragique, » dans sa piece intitulée *Trip» toleme*. Car, il y introduit » Cérès, qui apprend à Trip» toleme combien de païs il » lui faut parcourir pour se» mer les grains, qu'elle lui » a donnés. Après avoir d'a» bord fait mention de la par» tie orientale de l'Italie, qui » s'étend depuis le cap d'Iapy» gie jusqu'au détroit de Sicile, » elle parle en peu de mots de » la Sicile qui est vis-à-vis; » & revenant ensuite à l'Italie » occidentale, dans l'énumé» ration qu'elle fait des prin» cipales nations qui habitent » les côtes maritimes, elle » commence par le païs des » Œnotriens. Il suffira d'en citer » quelques vers ïambes, que » voici: *Derriere vous, à main » droite, vous avez toute l'Œno» trie, le golfe Tyrrhénien, & les » terres de la Ligurie à parcourir.*

» Antiochus de Syracuse très» ancien historien, parlant des » plus anciennes peuplades » d'Italie, dit formellement » que les Œnotriens sont les » premiers peuples, qu'on con» noisse, qui aient habité ce » païs. Voici ses propres termes. » *Antiochus, fils de Xénophane, » a tiré ce qu'il a écrit touchant » l'Italie, des anciens monumens » les plus certains & les plus » dignes de foi. Cette terre, qu'on » appelle aujourd'hui Italie, a » été anciennement occupée par » les Œnotriens.* Ensuite, il dé» crit la forme de leur gou» vernement. Il nous explique » de quelle maniere Italus, » dont ils ont été appellés Ita» liens, devint leur Roi par » la suite des tems, & com» ment il eut pour successeur » Morgès, qui leur donna le » nom de Morgetes. Il nous » apprend que ce Morgès » reçut chez lui un certain » Siculus, qui voulut se faire » un royaume particulier en » soulevant la nation, & il » ajoute: *Voilà comment ces » peuples, qui étoient Œnotriens, » furent appellés Siculiens, Mor» getes & Italiens.*

» Prouvons encore l'origine » des Œnotriens par le témoi» gnage de Phérécyde, auteur » très-ancien, & un des plus » habiles généalogistes d'Athe» nes. Voici de quelle maniere » il parle des rois d'Arcadie. » *Pélasgus & Déjanire eurent un*

» *fils, nommé Lycaon, qui épousa* » *Cyllene, Nymphe Naïade, dont* » *le mont Cyllene a pris son nom.* » Ensuite, parlant de leurs en» fans, & des contrées, que » chacun d'eux a habitées, il » fait mention d'Œnotrus & » de Peucétius en ces termes: » *Et Œnotrus*, dit-il, *dont les* « *Œnotriens, qui habitent l'Ita-* » *lie, ont pris leur nom; & Peu-* » *cétius, qui a donné le nom de* » *Peucétiens aux peuples du golfe* » *d'Ionie.* Voilà ce que les an» ciens Poëtes & les Mytholo» gues nous ont appris tou» chant l'habitation & l'origine » des Œnotriens. Pour moi, » je les en crois sur leur pa» role; & s'il est vrai, com» me le disent Caton, Sempro» nius, & plusieurs autres, » que les Aborigenes étoient » Grecs de nation, je suis per» suadé qu'ils tiroient leur ori» gine de ces Œnotriens. Car, » je trouve que les Pélasges, » les Crétois, & tous les au» tres peuples qui ont habité » l'Italie, n'y sont venus que » dans les derniers tems, & » je ne vois point d'autre peu» plade plus ancienne que cel» le-ci, qui ait quitté la Grece » pour venir dans la partie » occidentale de l'Europe. Au » reste, je crois que les Œno» triens, outre les autres can» tons d'Italie, entierement dé» serts ou mal peuplés, s'em» parerent aussi d'une partie » de l'Ombrie, & qu'on les » appella Aborigenes, parce » qu'ils demeuroient dans les » montagnes, où les Arcadiens » se plaisent ordinairement; de » même qu'à Athenes on ap» pelloit certaines gens Hypé» racriens, c'est-à-dire, mon» tagnards, & d'autres Para» liens, c'est-à-dire, habitans » des côtes de la mer. Mais, » s'il se trouve des lecteurs » d'un caractere à ne pas ad» mettre si facilement & sans » examen tout ce qu'on leur » rapporte de l'ancienne his» toire, qu'ils ne croyent pas » non plus trop légerement que » les Aborigenes étoient Ligu» riens, Ombriens, ou de » quelqu'autre nation barba» re; mais qu'ils suspendent » leur jugement jusqu'à ce qu'ils » aient examiné tout, & qu'a» près cela ils s'en tiennent à » ce qui leur paroîtra de plus » probable. »

Dénys d'Halicarnasse se seroit épargné bien de l'embarras, dit M. Fréret, s'il avoit supposé que les noms d'Aborigenes & de Pélasges, portés par les anciens peuples d'origine Grecque, qui se trouvoient en Italie, étoit des noms généraux qui ne désignerent aucun peuple particulier, & dont l'usage cessa lorsque ces Aborigenes s'étant mêlés avec les Ombriens & les Sicules, les uns Celtes, les autres Illyriens d'origine, formerent différens peuples ou cités, sous les noms particuliers d'Ombriens, de Sabins, de Latins, de Samnites, de Tyrrhéniens, d'Ausones, d'Osques, d'Œnotriens, de Lucaniens, & de

Bruttiens, &c. Ces cités conserverent plus ou moins de ressemblance avec les habitans de la Grece, suivant que les Pélasges s'y étoient trouvés dans un nombre plus ou moins grand.

Étienne de Byzance met des Œnotriens dans la Mésopotamie.

ŒNOTRUS, *Œnotrus*, (a) Οἴνωτρος, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, ayant obtenu de Nyctimus, son frere aîné, de l'argent & des troupes, fit voile en Italie. Non seulement il s'y établit, mais il y regna, & donna son nom à cette contrée. Ce fut la premiere colonie Grecque qui alla habiter une terre étrangere; & pour parler en historien exact, je ne crois pas même, dit Pausanias, qu'il y ait eu aucune peuplade de barbares plus ancienne. *Voyez* Œnotriens.

Il y en a qui prétendent qu'Œnotrus étoit roi des Sabins. Quelques uns veulent même qu'Œnotrus ait été le véritable nom de Janus, celui de Janus n'étant, disent-ils, qu'un nom latin.

ŒNUS, *Œnus*, ou ŒNONTE. *Voyez* Œnonte.

ŒNUSSE, *Œnussa*. *Voyez* Œnusses.

ŒNUSSES, *Œnussæ*, (b) Οἰνοῦσσαι, isle située sur les côtes de l'Asie mineure, près de Chio, selon Thucydide & Hérodote. Ce dernier dit que les Phocéens étant venus à Chio, & voyant que les habitans ne vouloient pas leur vendre les isles Œnusses, parce qu'ils craignoient qu'on n'y transportât le commerce, & que leur isle n'en fût privée, prirent la route de Cyrne. Le mot *Œnusses* marque la bonté des vignobles de ces isles.

Pline ne fait mention que d'une isle qu'il nomme Œnusse.

ŒNUSSES, *Œnussæ*, (c) Οἰνοῦσσαι nom que Pline donne à trois isles, situées vis-à-vis de Messene. Pausanias parle aussi de ces isles, qu'il place près du promontoire Acrite, & il ajoute qu'elles appartenoient aux Asinéens.

Le texte de Pausanias porte νῆσος, une isle. C'est visiblement une faute. Il faut lire νῆσοι, les isles. On doit cependant convenir qu'à proprement parler, il n'y avoit qu'une isle qui méritât ce nom, & c'est aujourd'hui Caprera; celle-là est la plus grande, & les autres ne sont que des écueils.

ŒOBAZUS, *Œobazus*, (d) Οἰόβαζος, seigneur Perse, respectable par son grand âge & par son mérite. Darius, fils d'Hystape, exerça à son égard une cruauté barbare. Œobazus avoit trois enfans, qui se préparoient à suivre le Prince

(a) Pauf. p. 458. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 443.

(b) Herod. L. I. c. 165. Plin. T. I. p. 287. Thucyd. p. 571.

(c) Plin. T. I. p. 208. Pauf. p. 282.

(d) Herod. L. IV. c. 84. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 137.

dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda par grace de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius, je veux vous les laisser tous trois ; & sur le champ il les fit mourir.

ŒONUS, *Œonus*, Οἰωνὸς, (a) étoit fils de Lycimnius, frere d'Alcmene, & par conséquent il étoit cousin-germain d'Hercule. Ayant été assommé par les enfans d'Hippocoon, il fut vengé par Hercule. *Voyez* Hercule.

ŒSALCE, *Œsalces*, (b) succéda à Gala, son frere, au royaume des Numides. Il étoit alors fort avancé en âge. En mourant, il laissa le royaume à Capusa, l'aîné de ses deux fils.

ŒSCUS, *Œscus*, Οἶσκος, (c) ville de la basse Mœsie. La notice de l'Empire dit : Sous le département du Commandant de la Dace Ripense, *auxilium Marienfium Œsco*. Ptolémée met dans la basse Mœsie auprès du Danube, *Œscus Triballorum*. L'Itinéraire d'Antonin la nomme *Escon. Legi. Mag.* Simler dit qu'il faut lire *Legio I. Macedonica*. Procope parle d'une place éloignée du Danube, nommée Iscos, & fortifiée par Justinien ; ce ne sçauroit être l'Œscus des anciens, qui étoit près du Danube.

Mais, outre la ville d'Œscus, il y avoit un fleuve appellé de même ; & ce fleuve a pu donner son nom au fort de Justinien. L'ancien nom est bien reconnoissable dans celui d'Ischa, ou Isca, qu'il conserve encore à présent. Il est appellé Escus dans la carte de Peutinger. Pline, qui le nomme Œscus, dit qu'il a sa source dans le mont Rhodope. Ortelius soupçonne que c'est peut-être le Cius d'Hérodote.

M. d'Anville, dans ses cartes, met la source du fleuve Œscus aux mêmes montagnes d'où sortent le Strymon & l'Hebre, & à quelque distance delà lui fait recevoir plusieurs rivieres. Ensuite, il le conduit vers le nord, au travers de la Dace d'Aurélien & du païs des Triballes, dans le Danube, & place la ville d'Œscus à la jonction des deux fleuves ; mais, il met un autre lieu du même nom un peu au dessous de la source de l'Œscus. Ce pourroit bien être l'Iscos de Procope.

ŒSYMA, ou ŒSYME, (d) *Œsyma*, *Œsyme*, Οἰσύμη, ville maritime de Macédoine, dans les conquêtes faites sur la Thrace, entre le Strymon & le Nestus. Pline, Ptolémée & Scylax en font mention, aussi-bien qu'Étienne de Byzance & Thucydide. Ce dernier met Œsyme au nombre des colonies des Thasiens.

(a) Pauf. p. 188, 189.
(b) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29.
(c) Ptolem. L. III. c. 10. Plin. T. I. p. 180. Herod. L. IV. c. 49.
(d) Plin. T. I. p. 204. Ptolem. L. III. c. 13. Thucyd. p. 324.

ŒSYME. *Voyez Œsyma.*

ŒTA, *Œta*, Οἴτη, (*a*) montagne située dans la Grece. Strabon en donne la description suivante. « Le mont Œta » s'étend, dit-il, depuis les » Thermopyles, à l'orient, » jusqu'au golfe d'Ambracie, à » l'occident, & coupe, pour » ainsi dire, à angles droits, » les païs montagneux qui sont » entre le Parnasse & le Pinde, » & qu'habitent des peuples » barbares. La partie de cette » montagne, qui s'incline vers » les Thermopyles, s'appelle » proprement Œta; elle a deux » cens stades de longueur, & » elle est fort rude & fort es» carpée, sur-tout près des » Thermopyles, où elle s'é» leve extraordinairement, & » se termine vers la mer en » rochers pointus, qui ne lais» sent qu'un passage très-étroit » à ceux qui vont le long des » côtes de Thessalie, dans la » Locride. C'est ce que l'on » appelle pyles, ou portes, » & sténa, ou défilés, & plus » communément Thermopyles, » c'est-à-dire, des portes chau» des, à cause des bains chauds » qu'on trouve dans le voisinage, » & qui sont consacrés à Her» cule. La montagne, qui re» garde celle qu'on vient de » décrire, est appellée Calli» drome; & on appelle du » même nom le reste de la » chaîne, qui traverse l'Étolie » & l'Acarnanie jusqu'au golfe » d'Ambracie. » Pline dit que le mont Œta est derriere la Doride.

D'après ce qu'on vient de lire, on peut dire que le mont Œta commence aux Thermopyles, au bord du golfe Maliaque, court d'orient en occident, au nord des Locriens Épicnémidiens, de la Doride, la sépare au couchant d'avec le peuple *Agræi*, traverse ensuite l'Étolie le long de l'Événus, & va se terminer avec elle dans la mer, auprès des isles Échinades.

Suivant la fable, Hercule s'étoit brûlé sur le mont Œta. Aussi, les peuples qui habitoient au pied de cette montagne, avoient-ils un culte particulier pour ce héros. Sophien prétend que le nom moderne du mont Œta est Bunina.

ŒTÉENS [Les Monts], *Œtæi montes*; (*b*) c'est la même chose que le mont Œta. *Voyez Œta.*

ŒTÉENS, *Œtæi*, Οἰταῖοι, (*c*) nom que Strabon donne aux habitans du mont Œta. *Voyez Œta.*

Les habitans du mont Œta, selon Diodore de Sicile, s'é-

(*a*) Strab. p. 418, 427. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 198. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 15. L. XLI. c. 22. Ovid. Metam. L. II. c. 5. L. IX. c. 7. Virg. Eclog. 8. v. 30. Lucian. T. I. pag. 326, 327. Herod. L. VII. c. 217. Thucyd. pag. 235. Pauf. p. 424, 645. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 95.

(*b*) Tit. Liv. L. XLI. c. 22.

(*c*) Strab. p. 613. Diod. Sicul. p. 417.

tant révoltés l'an 399 avant Jesus-Christ, Héripidas, capitaine Spartiate, leur porta la guerre; & après leur avoir fait souffrir bien des maux, il les contraignit d'abandonner leur païs. La plupart d'entr'eux se retirerent avec leurs femmes & leurs enfans dans la Thessalie, & cinq ans après, ils passerent dans la Béotie.

ŒTYLE, *Œtylus*, Οἴτυλος, (a) ville du Péloponnese, dont les habitans partirent pour le siege de Troie. Cette ville étoit située dans la Laconie, au pied des montagnes, sur le bord du golfe Mésséniaque. Quelques uns l'attribuent à la Messénie, sans doute parce que les Messéniens prétendoient que le petit canton où elle étoit située, leur avoit appartenu autrefois. Strabon nous apprend qu'on l'appelloit aussi Tyle ou Tylus.

Selon Pausanias, la ville d'Œtyle étoit à cent cinquante stades du port de Messa, & à quatre-vingts seulement de Thalama. « Le Héros, qui a » donné son nom à Œtyle, dit » Pausanias, étoit Argien de » naissance, fils d'Amphianax, » & petit-fils d'Antimaque; ce » que j'ai vu dans cette ville » de plus digne de curiosité, » c'est un temple de Sérapis, » & une statue d'Apollon Carnéus, dans la place. »

ŒTYLUS, *Œtylus*, Οἴτυλος, héros Argien. *Voyez* Œtyle.

ŒUVRES, *Opera*, terme qui se dit des compositions d'esprit, des écrits d'un auteur qu'on a recueillis. C'est ainsi qu'on dit les Œuvres de Plutarque, &c.

ŒUVRES [MAITRE DES]. Les Romains n'avoient qu'un seul Maître des Œuvres; il n'étoit pas citoyen, & il ne lui étoit pas permis de demeurer ni de loger dans Rome. Son office consistoit à attacher le criminel au gibet. L'empereur Claude étant à Tibur, eut la basse curiosité de voir exécuter des criminels, qu'on devoit punir d'un supplice ordinaire; mais, il fut obligé d'attendre jusqu'au soir, parce qu'il fallut aller chercher le Maître des Œuvres, qui étoit alors occupé à Rome même. Cet office ne paroît pas avoir subsisté dans les premiers tems, chez les Romains; car, dans l'affaire d'Horace, c'est à un Licteur que le Roi s'adresse pour l'attacher à l'arbre funeste, en cas qu'il fût condamné. Dans la suite, on vit les soldats Romains faire la même fonction que les Licteurs, fustiger, & trancher la tête. *Voyez* Bourreau.

OF

OFELLA [LUCRÉTIUS], *Lucretius Ofella*, (b) Λουκρήτιος Ὀφέλλα, Officier qui quitta le parti de Cn. Papirius Carbon,

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 92. Strab. p. 360. Pauf. p. 204, 213.

(b) Appian. pag. 403. & seq. Vell. Patere. L. II. c. 27. Cicer. Brut. p. 226. Plut. Tom. I. p. 471, 473. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 27. & suiv.

& passa dans celui de L. Sylla, l'an 82 avant Jesus-Christ. L. Sylla lui donna le commandement du siege de Préneste, qui étoit une place très-forte. Appien dit que Lucrétius Ofella n'étoit que simple chevalier Romain. Velleius Paterculus assure qu'il avoit été Préteur. Quoi qu'il en soit, il paroît que c'étoit un homme obscur, & que ce fut précisément à raison de son obscurité, que L. Sylla le choisit pour lui donner un commandement de cette importance.

Lucrétius Ofella, ayant pris Préneste, se mit l'année suivante au nombre des aspirans au Consulat ; mais, L. Sylla lui défendit de prétendre à cette charge. Lui, qui se voyoit des amis & du crédit, qui avoit de l'ambition, qui venoit de rendre tout récemment un si grand service au parti de L. Sylla, par la réduction de Préneste, crut pouvoir impunément mépriser cette défense. Mais, pendant qu'il continuoit ses poursuites auprès des citoyens, dans la place, L. Sylla, qui de dessus son tribunal voyoit ce qui se passoit, envoya à lui un Centurion, qui le tua sur le champ.

Cicéron, parlant dans son Brutus d'un Ofella, qui est apparemment celui dont il s'agit dans cet article, dit qu'il étoit plus propre pour les discours que pour les jugemens.

OFFELLUS, *Offellus*, (a) Certain homme qu'Horace introduit dans une de ses satyres. On croit que c'est un personnage imaginaire. Quoi qu'il en soit, Offellus étoit un homme rustique, un homme qui n'avoit que la philosophie du bon sens, un homme qui se contentoit de peu. C'est à ses leçons qu'Horace renvoye ceux à qui il recommande la frugalité.

OFFA, *Offa*, (b) espece de pâte, que les augures Romains jettoient aux poulets sacrés, quand ils vouloient prendre les auspices. S'ils la mangeoient avec avidité, c'étoit un signe favorable, & sur-tout si une partie de ce qu'ils mangeoient tomboit par terre.

OFFAIRES, *Offarii*, espece de pâtissiers. C'étoient ceux qui faisoient les pieces de four qu'on nommoit *Offæ*, & qui étoient une espece de talmouse, une boule de pâte assaisonnée.

OFFENDICES, *Offendices*, bandes qui descendoient des deux côtes des mitres ou bonnets des Flamines, & qu'ils nouoient sous le menton. Si le bonnet d'un Flamine lui tomboit de la tête pendant le sacrifice, il perdoit sa place.

OFFICE, *Officium*, *munus*, *honos*, titre qui donne le pouvoir d'exercer quelque fonction publique.

Chez les Romains, les Offices n'étoient ni vénaux ni hé-

(a) Horat. L. II. Satyr. 2. v. 2. & seq.

(b) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 199.

néralissime, & sous lui servoient divers Officiers distingués par leurs noms & par leurs fonctions. L'Hipparque avoit le commandement de toute la cavalerie. On croit pourtant, que comme elle étoit divisée en deux corps, composé chacun des cavaliers des cinq tribus, elle avoit deux Hipparques. Sous ces Officiers étoient des Philarques, ou Commandans de la cavalerie de chaque tribu. L'infanterie de chaque tribu avoit à sa tête un Taxiarque, & chaque corps d'infanterie de mille hommes, un Chiliarque. Chaque compagnie de cent hommes étoit partagée en quatre escouades, & avoit un Capitaine, ou Centurion. Sur mer, il y avoit un Amiral, ou Généralissime, appellé Ναύαρχος; ou Στρατηγὸς, & sous lui les galeres, ou les vaisseaux, étoient commandés par des Triérarques, citoyens choisis d'entre les plus riches qui étoient obligés d'armer des galeres en guerre, & de les équiper à leurs dépens. Mais, comme le nombre de ces citoyens riches, qui s'unissoient pour armer une galere, ne fut pas toujours fixe, & que depuis deux il alla jusqu'à seize, il n'est pas facile de décider si sur chaque galere il y avoit plusieurs Triérarques, ou s'il n'y en avoit qu'un seul. Pour la manœuvre, chaque bâtiment avoit un Pilote, Ναύκληρος, qui commandoit aux matelots.

A Rome, les armées furent d'abord commandées par les Rois, & leur cavalerie par le Préfet des Céleres, *Præfectus Celerum*. Sous la république, le Dictateur, les Consuls, les Proconsuls, les Préteurs & les Propréteurs, avoient la premiere autorité sur les troupes, qui recevoient ensuite immédiatement les ordres des Officiers appellés *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Général en chef, & servoient sous lui, comme parmi nous les Lieutenans Généraux servent sous le Maréchal de France, ou sous le plus ancien Lieutenant Général. Mais, le Dictateur se choisissoit un Général de cavalerie, *Magister equitum*; qui paroît avoir eu, après le Dictateur, autorité sur toute l'armée. Les Consuls nommoient aussi quelquefois leurs Lieutenans Généraux. Ils commandoient la légion, & avoient sous eux un Préfet qui servoit de juge pour ce corps. Ensuite étoient les grands Tribuns, ou Tribuns militaires, qui commandoient chacun deux cohortes; chaque cohorte avoit pour chef un petit Tribun; chaque manipule, ou compagnie, un Capitaine, de deux cens hommes, *Ducentarius*; sous celui-ci, deux Centurions, puis deux Sous-centurions, ou Options, que Polybe appelle Tergiducteurs, parce qu'ils étoient postés à la queue de la compagnie. Le Centurion, qu'on appelloit Primipile, étoit le premier de toute la légion,

conduisoit l'aigle, l'avoit en garde, la défendoit dans le combat & la donnoit au Porte-enseigne; mais, celui-ci, ni tous les autres, nommés *Vexillarii*, n'étoient que de simples soldats, & n'avoient pas rang d'Officier.

Tous ces grades militaires furent conservés sous les Empereurs, qui y ajouterent seulement le Préfet du Prétoire, commandant en chef la garde Prétorienne, & en outre les Consuls eurent des Généraux, qui commandoient sur les frontieres pendant tout le cours d'une guerre, tels que Corbulon en Arménie, Vespasien en Judée, &c. Dans la cavalerie, outre les Généraux nommés *Magister equitum*, & *Præfectus celerum*, il y avoit des Décurions, nom qu'il ne faut pas prendre à la lettre, selon Élien, pour des capitaines de dix hommes, mais pour des chefs de division de cinquante ou cent hommes. Les troupes des alliés, tant d'infanterie que de cavalerie, étoient commandées par des Préfets, dont Tite-Live fait souvent mention sous le titre de *Præfecti sociorum*. Dans la marine, outre le Commandant Général de la flotte, chaque vaisseau avoit le sien particulier, & dans une bataille, les différentes divisions, ou escadres, avoient leurs chefs comme à celle d'Actium. *Voyez* Général d'armée.

OFFICIUM. (a) Depuis l'an de Rome 598, c'étoit aux calendes de Janvier que les Consuls entroient en charge, & ce jour-là ils étoient visités le matin dans leur maison & complimentés par le Sénat & le peuple, & cette cérémonie s'appelloit, devoir, *Officium*. Dans la suite, on l'appella *Processus Consularis*

OFFILIUS, (b) *Offilius*, excellent Jurisconsulte, dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres. Sext. Pomponius, dans son origine du droit, parle aussi d'Offilius, & avec éloge.

OFILIUS CALAVIUS, *Ofilius Calavius*, (c) fils d'Ovius, étoit un des principaux Sénateurs de Capoue. Comme les Romains s'en retournoient après la malheureuse journée de Caudium, l'an de Rome 433 & 319 ans avant Jesus-Christ, les Campaniens envoyerent quelques jeunes gens de qualité pour les accompagner jusques sur les confins de leur territoire. Lorsque ces jeunes gens furent de retour, on les fit venir dans le Sénat, & on leur demanda en quel état ils avoient laissé les Romains. Ils répondirent qu'ils leur avoient paru beaucoup plus tristes & plus abattus qu'auparavant; qu'ils marchoient en silence, & presque comme

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 64.

(b) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 21.

(c) Tit. Liv. L. IX. c. 6. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 256, 257.

muets; qu'on ne reconnoissoit plus en eux le caractere romain, & qu'ils paroissoient avoir perdu leur courage avec leurs armes; qu'ils ne rendoient le salut à personne, & qu'ils ne répondoient point à ceux qui leur faisoient honnêteté; que saisis de frayeur, aucun d'eux n'osoit ouvrir la bouche, comme s'ils portoient encore sur leur tête ce joug sous lequel ils avoient passé; que non-seulement les Samnites avoient remporté une glorieuse victoire, mais qu'ils avoient vaincu les Romains pour toujours, puisqu'ils avoient pris & subjugué, non pas leur ville comme autrefois les Gaulois, mais, ce qui étoit un bien plus grand exploit de guerre, leur valeur & leur fierté.

Sur ce rapport, les Sénateurs de Capoue, en bons & fideles alliés, déploroient le sort des Romains, qu'ils regardoient comme perdus sans ressource, lorsqu'Ofilius Calavius, homme illustre par sa naissance & par ses belles actions, & vénérable par son âge, prit la parole, & dit qu'il portoit un jugement bien différent; que ce silence opiniâtre, ces yeux baissés en terre, ce refus obstiné de recevoir aucune consolation, ce sentiment si vif de honte qui leur faisoit souhaiter de se cacher au jour & de fuir la lumiere, étoient autant de marques d'une violente colere renfermée dans le fond de leur cœur, & qui se préparoit à éclater en une terrible vengeance; que certainement, ou ils ne connoissoient pas les Romains, ou bien-tôt ce silence coûteroit aux Samnites des cris & des gémissemens lamentables; que la mémoire des Fourches Caudines seroit plus triste pour les vainqueurs que pour les vaincus; qu'en quelqu'endroit qu'ils se rencontrassent, les deux nations apporteroient au combat ce qu'elles avoient chacune de force & de courage; mais que les Samnites ne trouveroient pas par tout des défilés de Caudium.

OFILIUS, *Ofilius*, (a) Tribun légionnaire, dans l'armée d'Octavien. L'an 36 avant Jesus-Christ, il s'éleva une sédition parmi les troupes, qui demandoient leur congé & des récompenses. Octavien essaya de les appaiser en leur proposant des prix d'honneur, des couronnes de différentes especes, & pour les Tribuns & les Centurions le droit de porter la robe prétexte. Tous ces beaux discours furent inutiles. Les soldats ne perdirent point leur objet de vue; & Ofilius eut l'audace d'élever la voix, & de dire que les couronnes & les robes prétextes étoient bonnes pour amuser les enfans; mais qu'aux gens de guerre, il leur falloit de l'argent & des terres pour s'établir. Il fut applaudi,

(a) Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 381.

& Octavien indigné ne vit rien de mieux à faire, que de descendre de son tribunal & de se retirer de l'assemblée. Ofilius n'en devint que plus hardi; & comme ceux qui suivoient ses impressions, taxoient leurs camarades, plus modérés, d'indifférence pour la cause commune, il s'écria qu'il n'avoit point besoin de secours, & que lui seul il suffisoit pour obtenir l'effet de demandes aussi justes. Une telle insolence ne demeura pas impunie. Le séditieux Tribun disparut, sans que l'on pût découvrir ce qu'il étoit devenu. Cet exemple, qui avertissoit chacun de ce qu'il avoit à craindre, rendit les mutins plus circonspects.

O G

OG, *Og*, Ὤγ, (a) roi de Basan, ou de cette partie de la Terre promise, située au delà du Jourdain, entre les montagnes de Galaad à l'orient, le Jourdain au couchant, le Liban & les monts d'Hermon au septentrion, & le torrent de Jabok au midi. Og étoit un géant de la race de Réphaïms. On peut juger de la grandeur de sa taille par celle de son lit, qu'on avoit conservé longtems dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de neuf coudées de long, & de quatre de large, c'est-à-dire, de quinze pieds quatre pouces & demi de long, & de six pieds dix pouces de large.

Les Rabbins disent qu'Og étoit un de ces anciens géans qui avoient vécu avant le déluge, & qu'il ne se sauva de l'inondation générale, qu'en montant sur le toit de l'arche où étoient Noé & ses fils. Noé lui fournit de quoi se nourrir, non par compassion qu'il en eut, mais pour faire voir aux hommes, qui viendroient après le déluge, quelle avoit été la puissance de Dieu qui avoit exterminé de tels monstres.

Dans la guerre qu'il fit aux Israëlites, il avoit enlevé une montagne large de six mille pas, pour la jetter sur le camp d'Israël, & pour écraser tout d'un coup toute l'armée; mais, Dieu permit que des fourmis creuserent la montagne dans l'endroit où elle posoit sur sa tête; ensorte que la montagne ainsi percée tomba sur le cou du géant, & lui servit comme d'un colier. Ensuite, ses dents s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncerent dans la montagne, & empêcherent qu'il ne pût s'en débarrasser; de sorte que Moïse, l'ayant frappé au talon, le tua sans beaucoup de peine. C'est ce que disent les Rabbins. Ils assurent que la taille de ce Géant étoit si énorme, que Moïse, qui, selon eux, étoit haut de six aunes, prit une hache de la même

(a) Numer. c. 21. v. 33, *& seq.* Deuteron. c. 3, v. 1. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 125. *& suiv.* T. III. p. 121, 122.

hauteur ; & encore fallut-il qu'il fit un faut de six aunes de haut pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

Dans le décret du pape Gélase, qui condamne plusieurs livres apocryphes, il y en a un de condamné, qui portoit le nom du géant Ogias, qui avoit vécu avant le déluge, & que les hérétiques disoient avoir combattu contre le dragon.

Mais, laissons-là ces rêveries, & venons à ce que l'histoire Sainte nous apprend de ce fameux Géant. Moïse dit qu'après avoir vaincu Séhon, roi des Amorrhéens, il s'avança du côté de Basan, où regnoit le roi Og; que ce prince marcha contre lui, & s'avança jusqu'à Edraï avec tous ses sujets; que le combat s'étant donné, Og fut vaincu & mis à mort avec ses enfans & tout son peuple. Moïse les passa tous au fil de l'épée, sans qu'il en restât un seul, & se mit en possession du païs. Og & Séhon furent les seuls qui résisterent à Moïse. Leur païs fut donné aux tribus de Gad, de Ruben, & à la moitié de la tribu de Manassé.

OGÉNUS, *Ogenus*, Ὠγενος, (*a*) Dieu fort ancien. Tout ce qu'on sçait d'Ogénus, c'est qu'il étoit le Dieu des vieillards, qui se nommoient pour cela ὠγενίδαι. Sur quoi on peut consulter les adages d'Érasme.

OGGA, *ou plutôt* ONGA. *Voyez* Onga.

OGMION, OGMIOS, OGMIUS, *Ogmion*, *Ogmios*, *Ogmius*, (*b*) Ὄγμιος, nom que les Gaulois donnoient à Hercule. Vossius dit qu'il ignore l'étymologie de ce nom; mais, Olaüs Rudbek le dérive avec assez de vraisemblance, de l'ancienne langue gothique, dans laquelle Oggur, d'où les Celtes firent leur Ogmion, vouloit dire puissant sur mer.

Lucien, qui avoit voyagé dans les Gaules, nous a laissé un portrait de ce Dieu, qui est très propre à nous le faire connoître. » Les Gaulois, dit-» il, appellent en leur langue » Hercule, Ogmius, & le re» présentent d'une maniere tout» à-fait extraordinaire. C'est » un vieillard décrépit, pres» que chauve, & le peu de che» veux qu'il a, sont tout blancs. » Hâlé & ridé comme nos vieux » nautonniers, on le prendroit » pour Charon; mais, cepen» dant, si l'on s'arrête à sa » peau de lion, à sa massue qu'il » tient de la main droite, à » son carquois, & à son arc, » qu'il tient de la main gauche, » il a tout l'air d'Hercule. Ce » qu'il y a de plus singulier, c'est » qu'il tient attachées par l'o» reille, & tire une multitude » de personnes. Ses chaînes

(*a*) Mith. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 239.

(*b*) Lucian. Tom. II. p. 517. *& seq.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 196. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 452. *& suiv.* Tom. VII. p. 84.

» sont

» sont d'or & d'ambre; & quoi-
» qu'elles soient fort minces &
» fort déliées, on ne voit pas
» qu'aucun de ceux qui y sont
» attachés, fassent le moindre
» effort pour les rompre &
» pour s'en dégager. Au con-
» traire, tous ceux qui sont
» enchaînés, gais & contens,
» suivent avec tant d'empres-
» sement celui qui les conduit,
» que les chaînes sont lâches,
» & ne paroissent point tirées.
» Les deux mains d'Hercule
» étant, comme on l'a dit,
» embarrassées, le peintre ne
» sçachant où attacher le bout
» de ces chaînes, lui a percé
» la langue, & c'est par où elles
» tiennent à la figure. »

Il est aisé, d'après ce portrait, de juger que les Gaulois regardoient Hercule comme le Dieu de l'éloquence, & la chose n'est pas douteuse. Cependant, l'auteur de l'histoire de la religion de cet ancien peuple prétend que cette figure devoit être Mercure, qui, selon lui, étoit dans les Gaules le Dieu de l'éloquence, & que parconséquent Ogmius n'est point Hercule. Mais, outre que tous ceux qui ont parlé de l'Hercule gaulois, lui donnent ce nom Celtique, & que Lucien, qui paroît bien informé, dit qu'Ogmius étoit bien reconnoissable à sa massue, à son arc, & à sa peau de lion, ce que lui dit un Philosophe gaulois ne laisse aucun lieu à la replique. Car, dans le tems que Lucien marquoit sa surprise pour une figure si extraordinaire, un Philosophe du païs, dit-il lui-même, l'aborda, & lui tint ce discours: « Votre étonne-
» ment cessera, dès que je vous
» aurai expliqué tout le mys-
» tere. Nous autres Gaulois,
» nous nous éloignons des Grecs,
» qui font Mercure le Dieu
» de l'éloquence. Selon nous,
» c'est Hercule, parce qu'il
» surpasse Mercure en force.
» Nous le faisons peindre avan-
» cé en âge, parce que l'élo-
» quence ne montre ce qu'elle
» a de plus vif & de plus ani-
» mé, que dans la bouche des
» vieillards. Le rapport qu'il y
» a de l'oreille à la langue,
» autorise la peinture que nous
» faisons de ce vieillard, qui
» tire avec la langue les hom-
» mes attachés par l'oreille. »

OGOA, *Ogoa*, Ὀγώα, (a) Dieu adoré par les Cariens, mais sur-tout dans la ville de Mylasse. On sçait seulement de ce Dieu cette circonstance, que rapporte Pausanias; sçavoir, que la mer qu'on croyoit passer sous le temple de ce Dieu, s'y débordoit quelque fois. Mais, cet auteur en dit autant du temple de Neptune Hippius, qui étoit près de Mantinée, & de celui que le même Dieu avoit dans la citadelle d'Athenes. Il y a apparence qu'Ogoa étoit le nom que les Mylassiens donnoient au Dieu de la mer.

(a) Pauf. p. 471. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 297, 298.

OGULNIE, *Ogulnia*, (a) Dame Romaine, dont Juvénal ne parle pas d'une maniere trop avantageuse. » Ogulnie, » dit-il, pour paroître aux » jeux avec un train magni- » fique, loue une robe & des » suivantes, un fauteuil & des » carreaux; elle mene ses amies, » sa nourrice, & une confi- » dente pour faire ses commis- » sions. S'il lui reste encore » quelque bien de son patri- » moine, elle en fait présent » à quelque jeune gladiateur, » jusqu'à la derniere piece de » sa vaisselle. »

OGULNIUS [Cn. & Q.], *Cn.* & *Q. Ogulnius*, (b) étoient Tribuns du peuple, l'an de Rome 452, & 300 ans avant Jesus-Christ. Ces deux Magistrats exciterent une dispute entre les Patriciens & les Plébéïens au sujet du sacerdoce, dont jusques-là toutes les places, excepté celles de gardes des livres Sibyllins, avoient été uniquement entre les mains des Patriciens. Dans la contestation présente, il fut question des dignités d'Augures & de Pontifes. Lors de la premiere institution des Augures, on en avoit d'abord créé trois, un pour chacune des trois anciennes tribus. On en ajouta ensuite trois, car l'addition se faisoit par nombre impair, afin que chacune de ces anciennes tribus eût toujours un pareil nombre d'Augures. Il devoit y en avoir pour lors six. Apparemment qu'il en étoit mort deux, puisque le college des Augures se trouvoit réduit à quatre. Il paroît par ce que dit Tite-Live, que le nom de Prêtres, *sacerdotes*, convenoit également aux Augures & aux Pontifes, & leur étoit commun. Les tribus proposoient que l'on augmentât le college Augural jusqu'au nombre de neuf, & celui des Pontifes jusqu'à huit; & que toutes les places, qui seroient à remplir en vertu de cet arrangement, fussent occupées par des Plébéïens.

Les Patriciens virent alors, avec beaucoup de douleur, qu'on leur disputât le sacerdoce, seule distinction, seul privilege qui leur fussent restés de leur ancienne prééminence; car, les Plébéïens avoient enlevé les consulats, les censures, les triomphes. Mais, accoutumés à être toujours vaincus dans ces sortes de combats, ils céderent dans celui-ci presque sans résistance, se contentant de dire que ce changement, par lequel la République étoit souillée, regardoit les Dieux, & qu'ils souhaitoient qu'il n'attirât pas sur la République quelque grand malheur.

Quatre ans après, Cn. & Q. Ogulnius, étant Édiles Curules, appellerent en jugement un grand nombre d'usuriers; & de

(a) Juv. Satyr. 6. v. 350. & seq.

(b) Tit. Liv. L. X. c. 6. 23. Rollin Hist. Rom. T. II. p. 309, 310.

l'amende à laquelle ils furent condamnés au profit du trésor public, ils firent faire un portail de bronze au Capitole, mirent des vases d'argent pour trois tables dans la chapelle de Jupiter, la statue de ce dieu portée sur un char à quatre chevaux, au frontispice du temple, celles des deux enfans fondateurs de la ville, pendans aux mammelles de la louve par qui ils furent allaités, auprès du figuier Ruminal, & firent paver de grandes pierres quarrées le chemin qui conduisoit de la porte Capene à la porte de Mars. A leur exemple, les Édiles Plébéïens firent condamner à l'amende les fermiers des pâturages publics, & employerent l'argent qu'ils en tirerent, à la célébration des jeux, & à l'acquisition des coupes d'or qu'ils mirent dans le temple de Cérès.

OGULNIUS [Q.], *Q. Ogulnius*, (*a*) un des quatre Ambassadeurs que les Romains envoyerent en Égypte vers le roi Ptolémée Philadelphe, pour faire alliance avec ce prince, l'an 273 avant Jesus-Christ. Ces quatre Ambassadeurs donnerent un rare exemple de désintéressement.

OGULNIUS [M.], *M. Ogulnius*, (*b*) fut envoyé avec P. Aquilius en Étrurie, pour acheter des bleds & les faire voiturer à Tarente, l'an 210 avant Jesus-Christ.

OGULNIUS [A.], *A. Ogulnius*, (*c*) tribun des soldats de la seconde légion, fut tué dans un combat contre les Boiens, l'an 196 avant Jesus-Christ.

OGULNIUS [M.] GALLUS, *M. Ogulnius Gallus*, (*d*), fut nommé Préteur, l'an 182 avant Jesus-Christ, & on lui donna la commission de rendre la justice aux étrangers.

OGYGÈS, *Ogyges*, (*e*) que quelques uns font fils de Neptune, est devenu célebre à cause du déluge qui arriva de son tems. Mais, rien n'est plus obscur que l'histoire de ce déluge. Ogygès étoit-il originaire de la Grece, ou étoit-il étranger? En quel tems vivoit-il? Qu'est-ce que le déluge qui arriva sous son regne? Voilà trois questions qu'il n'est pas possible d'éclaircir.

Les historiens Grecs disent qu'Ogygès regnoit dans l'Attique & dans la Béotie, du tems que Phoronée, fils d'Inachus, gouvernoit l'Argolide, & que ce fut de son tems qu'arriva le déluge, qui a porté son nom, dont Censorin place l'époque vers l'an 1200 avant la guerre de Troie. Mais, ils ne rapportent aucune autorité pour prouver ces faits. Les marbres de

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 435. *& suiv.*

(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 3.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 36.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 56. L. XL. c. 1.

(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 105. T. VI. p. 16, 17, 18. *& suiv.* Mém. de l'Acad. de Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 357. *& suiv.*

Paros n'en disent rien, & cette célebre chronique ne commence qu'à l'arrivée de Cécrops dans la Grece. Ce que les anciens disent du déluge qui arriva de son tems, n'est pas plus certain. Strabon prétend qu'il fut l'effet du débordement du fleuve Colpias, comme si les eaux de ce petit fleuve avoient pu croître jusqu'à inonder la Béotie & l'Attique. Disons, avec plus de vraisemblance, que comme la Béotie est un païs environné de montagnes, dont le milieu est un vallon, il s'y étoit formé un lac, qui n'avoit d'issue que par des canaux souterreins que la nature y avoit ménagés, & par lesquels les eaux s'écouloient à travers le mont Ptoüs, & que ces canaux s'étant bouchés par l'écroulement des terres voisines, les eaux, qui y vinrent des montagnes voisines, & qui se trouverent encore augmentées par des pluies abondantes, ou par la fonte des neiges, qui grossirent considérablement le fleuve Colpias, remonterent & se jetterent dans les campagnes voisines qui en furent inondées.

Voilà, sans doute, la cause de ce déluge ; & le curieux Wœler, qui, dans son voyage de la Grece, eut occasion d'examiner ce lac & ses issues, convient qu'il ne peut être arrivé autrement.

Saint Augustin, qui, dans ses livres de la cité de Dieu, nous a conservé de précieux morceaux sur l'antiquité Grecque, dit que le déluge d'Ogygès arriva, comme nous l'avons dit, sous Phoronée, second roi d'Argos ; & il ajoute que c'étoit le sentiment d'Eusebe & de S. Jerôme. Orose met ce déluge 1040 ans avant la fondation de Rome, près de 2000 ans avant l'Ere Chrétienne ; mais, selon Scaliger, ils se sont trompés l'un & l'autre.

Nous ne rapporterons point ici l'opinion de M. Newton. On sçait que ce célebre écrivain a trop resserré les antiquités de la Grece, en plaçant l'époque de ce déluge à l'an 1045 avant notre Ere.

Jule Africain, fondé sur l'autorité d'Hellanicus, de Philochorus, de Castor, & de Diodore de Sicile, prétend qu'Ogygès vivoit plus de 1020 ans avant la premiere Olympiade, & par conséquent près de 1800 avant Jesus-Christ ; ce qui se rapporte au sentiment du P. Pétau, qui place le déluge arrivé sous ce prince, à l'an 1796 avant cette ere.

Sinson, dans ses origines sacrées, prétend qu'Ogygès est le même que Cadmus ; mais, M. Fourmond a prouvé par de solides raisons, qu'on peut voir dans ses réflexions critiques, que ce sçavant auteur s'étoit mépris. Le même M. Fourmond a avancé sur Ogygès & sur son déluge, une conjecture, laquelle, si elle étoit vraie, serviroit beaucoup à entendre la prophétie de Balaam. Ce Prince, dit-il, étoit le même qu'Og, Agag,

ou Ogug, lequel ayant quitté son païs, vint s'établir dans la Grece, où il périt par une inondation. C'étoit donc un Prince Amalécite, qui fut obligé de quitter ses États, étant poursuivi par les autres Princes de la race d'Amalec, qui en effet étoient alors très-puissans, & ce fut du tems qu'il étoit dans la Grece qu'arriva le déluge qui le fit périr.

S. Jerôme, dans sa version latine de la chronique d'Eusebe, a abandonné son auteur, & a prétendu que ce n'étoit pas dans l'Attique, comme tous les anciens le disoient, mais dans l'Égypte, qu'étoit arrivé le déluge d'Ogygès ; & comme S. Justin a avancé que ce Prince étoit contemporain de Moïse, on pourroit conjecturer que ce prétendu déluge n'étoit autre chose que l'évenement arrivé dans la mer rouge à la sortie des Hébreux.

Pour dire maintenant ce que nous pensons sur ce sujet, il est sûr qu'Ogygès n'étoit point originaire de la Grece ; son nom seul prouve assez qu'il étoit étranger ; mais, venoit-il d'Égypte, ou de Phénicie, ou du païs d'Amalec ? C'est ce qu'on ne sçauroit assurer. Il alla s'établir à Thebes dans la Béotie, nommée souvent par les anciens Thebes Ogygienne, & il regna aussi sur l'Attique. Ce fut sous son regne qu'arriva l'inondation dont nous venons de parler, qui fit beaucoup de ravage dans le païs, & à laquelle on donna le nom de déluge. Ce Prince avoit épousé Thébé, fille de Jupiter & d'Iodame, dont il eut deux fils, Cadmus, & Éleusinus, qui bâtit la ville d'Éleusis, & trois filles, Alalcoménie, qui nourrit, dit-on, Minerve, laquelle parut en ce tems-là sur le bord du lac Triton ; ce qui a fait donner à cette Déesse, par Homere, l'épithete d'Alalcoménie. La seconde des filles d'Ogygès s'appelloit Aulis, & donna son nom à un bourg de Béotie ; & la troisieme se nommoit Thelsinie. Ces trois Princesses furent après leur mort honorées comme des divinités, sous le nom de déesses Praxidiciennes.

Quelque diversité d'opinions qu'on trouve sur l'époque du déluge d'Ogygès, nous croyons qu'on peut le placer vers l'an 1796 avant Jesus-Christ. Cette époque est certaine dans l'histoire Grecque. En effet, Jule Africain, cité par Eusebe, nous apprend que tous les chronologistes, & entre autres Hellanicus, Philochorus, Castor, & Diodore de Sicile, s'accordent à placer cette inondation 1020 ans avant la premiere Olympiade. Cette Olympiade étoit sans doute celle de Corébus, célébrée vers le solstice d'été de l'an 776 avant Jesus-Christ. Ainsi, par une conséquence nécessaire, ce déluge étoit de l'an 1796 avant l'Ere Chrétienne. Le P. Petau & Marsham ont fait le même calcul, & nous pouvons nous en rapporter aux

lumieres de ces deux sçavans hommes. Cependant, le tems où regnoit ce Prince est si incertain & si obscur, qu'on ne sçauroit embrasser aucun systême qui ne soit sujet à de grandes difficultés. Aussi appelloit-on Ogygien tout ce qui étoit ancien.

N'oublions pas de dire que le regne d'Ogygès fut remarquable par un phénomene arrivé dans le ciel, comme nous l'apprenons de Saint Augustin, d'après l'historien Castor. Voici comme en parle ce sçavant Pere de l'Église. *Est in Marci Varronis libris, quorum inscriptio* de gente populi Romani, *Castor scribit, in stella Veneris...... tantum portentum extitisse, ut mutaret colorem, magnitudinem, figuram, cursum; quod factum ita neque antea neque postea sit. Hoc factum Ogyge rege dicebant Adrastus Cyzicenus & Dion Neapolitus, mathematici nobiles.* M. Fréret, qui a pris ce phénomene pour une comete, & même pour celle qui parut en 1680, a composé sur ce sujet une dissertation très-étendue, qu'on peut consulter.

OGYGIE, *Ogygia*, Ὠγυγίη, nom qu'Homere donne à l'isle de Calypso. *Voyez* Calypso.

OGYGIE, *Ogygia*, Ὠγυγία, (*a*) nom d'une des filles que les anciens ont données à Niobé.

OH

OHAM, *Oham*, Ἐλάμ, (*b*) roi d'Hébron, fut un des cinq qui allerent assiéger Gabaon, & qui, après la perte de la bataille, furent pris, mis à mort, & pendus par l'ordre de Josué.

OHOL, *Ohol*, (*c*) Οὸλ, étoit fils de Zorobabel, un des descendans de David.

OHOLAI, *Oholaï*, Δαδαί, (*d*) fut fils de Sesan & petit-fils d'Apphaïm.

OHOLI, *Oholi*, Ἀχαΐε, (*e*) fut pere de Zabad, un des braves de l'armée de David.

OHOLIBAMA, ou OOLIBAMA. *Voyez* Oolibama.

OI

OÏCLÉE, *Oïcleus*, Οἰκλεής, (*f*) fils d'Antiphate, fut pere d'Amphiaraüs.

OICLÈS, *Oïclès*, ou OICLÉE. *Voyez* Oïclée.

OIE, *Anser*, (*g*) sorte d'oiseau. Les Oies sont d'aussi bonne garde que les chiens, quand elles sont une fois accoutumées dans les maisons. Les Romains s'en servoient autrefois à garder le Capitole, & il fut sauvé par leur moyen de la surprise des Gaulois; aussi, depuis ce tems ils en firent beaucoup d'estime. Car, on établit une espece de procession, où chaque année on portoit comme en triom-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I pag. 107.
(*b*) Josu. c. 10. v. 3. *& seq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 31.
(*e*) Paral. L. I. c. 11. v. 41.
(*f*) Homer. Odyss. L. XV. v. 243 à 244.
(*g*) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 78.

phe une Oie sur un brancard fort orné, cérémonie qui se pratiquoit encore du tems de Plutarque; & il observe que le premier soin des Censeurs, lorsqu'ils entroient en charge, étoit de pourvoir à la pension & à la nourriture des Oies sacrées en récompense du service important qu'elles avoient rendu à l'État. Au milieu du triomphe de l'Oie, on portoit un chien attaché à une potence.

OIGNON, *Cæpa*, *Cape*, sorte de plante. Les Oignons ont été l'objet de l'adoration des Égyptiens.

OILÉE, *Oïleus*, Οἰλεὺς. (*a*) roi des Locriens, fut pere d'Ajax. Homere parle d'un fils naturel d'Oïlée, nommé Médon, qui fut tué par Énée au siege de Troie. Oïlée avoit eu ce fils de la nymphe Rhéna.

Il y en a qui mettent Oïlée au nombre des Argonautes. On prétend aussi qu'il aida Hercule à donner la chasse aux oiseaux du lac Stymphalide, & qu'il fut même blessé à cette chasse.

OILÉE, *Oïleus*, Οἰλεὺς, (*b*) écuyer du roi Bianor. Après que ce Prince eut été tué par Agamemnon, pendant qu'il combattoit à la tête de ses troupes, Oïlée étant sauté légerement de son char, court à l'ennemi, plein de fureur, pour venger la mort du Roi son maître. Mais, Agamemnon lui porte un si grand coup de pique au milieu du front, que son arme ne peut le soutenir, & que la pointe mortelle perçant le fer & fracassant l'os, traverse le cerveau, & étend à ses pieds ce guerrier sans vie. *Voyez* Bianor.

OILEIUS, *Oileius*, (*c*) nom donné à Ajax, parce qu'il étoit fils d'Oïlée.

OILIADÈS, *Oïliades*, (*d*) Οἰλιάδης, autre nom que les Poëtes donnent à Ajax, pour la même raison que le précédent.

ΟἸΩΝΟΣ *Voyez* Augure.

OISEAUX. *Voyez* Augure.

OISEAUX [Comédie des], (*e*) la huitieme des comédies d'Aristophane. Cette comédie est d'un caractere singulier, & peu conforme aux idées de notre siecle; le sujet en est bizarre; les auteurs sont la plupart des Oiseaux. Le théâtre représente une ville en l'air; tout y est prodige, &, comme dit agréablement le principal acteur dans un endroit du quatrieme acte, les choses qu'on y raconte, ont plus l'air de fable que de vérité.

On peut cependant justifier en quelque façon le choix du sujet & des personnages; les Oiseaux étoient regardés des Payens comme ayant en eux quelque chose de divin; on croyoit qu'ils avoient commer-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 234, 235. L. XV. v. 333. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 382, 393.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 91. *& seq.*

(*c*) Ovid. Metam. L. XII. c. 16.

(*d*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 203.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 549. *& suiv.* T. XXI. p. 171.

ce avec les Dieux. La science des augures, qui faisoient partie de la Religion, n'avoit pour objet que les Oiseaux, dont elle consultoit le vol & observoit tous les mouvemens avec beaucoup d'attention. Le peuple d'Athenes, pour qui Aristophane écrivoit, étoit plus imbu qu'aucun autre de ces superstitions.

Nos meilleurs critiques ont averti souvent les Censeurs des Anciens, qu'il y avoit de l'injustice à vouloir rappeller aux mœurs & au goût du siecle présent, tout ce qui a été écrit dans l'antiquité la plus reculée. Pour bien juger des pieces d'Aristophane, il faut premierement les bien entendre; or, il est impossible qu'on les entende parfaitement, si l'on n'a une conoissance parfaite du gouvernement & des mœurs des Athéniens. C'étoit pour eux, comme nous venons de le dire, qu'Aristophane écrivoit; il étoit nécessaire qu'il s'accommodât à leur goût, à leurs manieres, & à leurs idées.

Le goût des Athéniens étoit délicat, mais leurs mœurs étoient fort corrompues; leur délicatesse n'étoit pas blessée de certaines choses que nous ne pouvons souffrir aujourd'hui, parce que nous faisons profession d'une morale plus austere, & d'une religion qui ne souffre rien de licencieux, ni même de contraire à la bienséance.

Leurs manieres étoient aussi très-éloignées des nôtres; chaque siecle, chaque païs a les siennes; on vivoit autrement il y a cent ans que l'on ne vit aujourd'hui. Il ne faut point aller jusqu'à la Chine pour trouver des manieres différentes des nôtres; à peine est-on sorti du Royaume que tout paroît étranger & extraordinaire dans les discours, dans les actions, dans le geste, dans la démarche, dans l'air même des visages & dans toute la physionomie.

Le vulgaire des Payens avoit une idée peu avantageuse des Dieux & de la Religion; ils croyoient être en droit d'insulter leurs Dieux, de les menacer, de leur faire des reproches, lorsqu'ils ne leur étoient pas favorables.

Crudeles Deos crudeliaque astra vocabant.

Aristophane n'a pas seulement usé de ce droit, mais on peut dire qu'il en a abusé, & la maniere dont il traite les Dieux dans toute la comédie des Oiseaux, fait assez voir ce qu'il pensoit sur la religion. Il semble en effet qu'en faisant cette comédie il ait voulu se moquer des Dieux & des hommes; c'est une satyre continuelle de la religion, des mœurs & du gouvernement des Athéniens. L'action principale consiste à dégrader les Dieux, & à établir la prééminence des Oiseaux sur Jupiter même.

OL

OLBIE, *Olbia*, Ὀλβία, (a) ville maritime de l'isle de Sardaigne, située sur la côte orientale, selon Ptolémée. Cet auteur distingue la ville du port, & met quinze minutes de différence en latitude entre *Olbia civitas* & *Olbianus Portus*.

Cette ville, au rapport de Pausanias, fut bâtie par une colonie qui avoit pour chef Iolaüs, & qui étoit composée de Thespiens & de quelques peuples de l'Attique.

L'an de Rome 493 & 259 avant Jesus-Christ, L. Corn. Scipion, allant d'Alérie ville de Corse dans la Sardaigne, rencontra la flotte des Carthaginois, & la mit en fuite, sans qu'elle osât tenter le combat. S'étant ensuite avancé jusqu'à Olbie, comme il vit dans le port un grand nombre de vaisseaux ennemis, jugeant qu'il n'avoit pas assez de troupes de terre pour forcer une ville défendue par sa situation naturelle, & par une grande multitude d'habitans & de soldats, il abandonna pour le présent cette entreprise, & s'en retourna à Rome pour y prendre de nouvelles troupes. Quand il revint avec de plus grandes forces, il rencontra Hannon, à qui les Carthaginois avoient donné le commandement qu'ils venoient d'ôter à Annibal. Il se donna entre eux un grand combat dans lequel Hannon, après avoir combattu vaillamment, voyant les siens plier, & désespérant de la victoire, se jetta au milieu des bataillons ennemis les plus serrés, où il fut tué; & la ville se rendit aussitôt aux Romains.

Les habitans d'Olbie sont nommés Olbiens par quelques-uns, & Ulbiens par d'autres; c'est pour cela qu'en parlant de la ville, on a dit quelquefois Ulbie, au lieu d'Olbie. Tite-Live en appelle le territoire *Olbiensis Ager*. On voit encore aujourd'hui les ruines de cette ville près du cap de Comin, un peu à l'orient du village d'Orose.

Nous observerons ici qu'il y en a qui distinguent deux villes du nom d'Olbie dans l'isle de Sardaigne, & placent la seconde dans la partie méridionale de l'isle. Ils prétendent que c'est de cette derniere que parle Tite-Live; mais, quiconque lira avec attention le récit de cet historien, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on doit l'entendre de la premiere Olbie.

OLBIENS, *Olbienses*, les habitans d'Olbie. *Voyez* Olbie.

OLBIENSIS AGER. *Voyez* Olbie.

OLBIAPOLITAINS, *Olbiapolitæ*, Ὀλβιοπολῖται, nom que se donnoient les Borysthénites. *Voyez* Borysthénites.

(a) Ptolem. L. III. c. 3. Pauf. pag. 639. Tit. Liv. L. XXVII. c. 6. Freinsh. Suppl in Tit. Liv. L. XVII. c. 16, 20.

OLBIUS, *Olbius*, Ὄλϐιος, Précepteur des enfans de Nicogene. *Voyez* Nicogene.

OLCADES, *Olcades*, (a) Ὀλκάδες, peuple d'Espagne. Tite-Live, Polybe & Étienne de Byzance en font mention; & malgré cela, il n'est pas aisé de dire où étoit ce peuple.

Tite-Live dit d'Annibal: » Il » mena son armée dans le païs » des Olcades, (nation qui » étoit au-delà de l'Èbre, plutôt enclavée dans le païs des » Carthaginois, que rangée sous » leur domination) afin qu'il ne » parût pas avoir attaqué di» rectement les Sagontins, mais » avoir été engagé à cette guer» re par l'enchaînement des con» jonctures, après avoir soumis » leurs voisins, & être venu » jusqu'à eux de proche en pro» che. » Les Olcades, vaincus par Annibal, se joignirent aux Carpétains contre leurs ennemis communs.

Polybe, racontant la même histoire, dit qu'Annibal attaqua d'abord les Olcades, ensuite les Vaccéens & tous les peuples au-delà de l'Èbre, & les soumit aux Carthaginois: de sorte que tous ayant été subjugués, il ne restoit plus que les Sagontins, qui ne pouvoient manquer de l'être à leur tour après la défaite de leurs voisins. Tout cela ne nous apprend point quel canton les Olcades occupoient. Étienne de Byzance, au mot Ὀλκάδες, cite Polybe, & dit d'après lui, que c'est une nation en-deçà de l'Èbre; mais, au mot Ἀλθαία, il nomme Althæa leur ville, que Tite-Live appelle Carteia. Cellarius veut que l'on corrige ce nom dans Tite-Live. Étienne de Byzance dit donc qu'Althæa étoit voisine de la nouvelle Carthage. Ainsi, les Olcades étoient voisins des Orétains, & au midi. Antoine de Lébrixa, Mariana & Louis Nunnez, tous gens habiles dans les antiquités d'Espagne, mettent Althæa au royaume de Tolede, auprès d'Ocana, à l'orient & environ à dix milles de Tolede; ce qui convient assez au récit de Tite-Live, qui ne met pas ce peuple sur la côte, mais dans les terres. Althæa est le seul lieu de ce peuple, que les anciens aient nommé.

M. d'Anville, dans ses cartes, met *Althæa Olcadum*, dans le païs des Carpétains, à peu de distance du Tage.

OLCHINIUM, *Olchinium*, (b) ville d'Illyrie, dans la Dalmatie, fut appellée autrefois Colchinium, parce qu'elle avoit été bâtie par les Colques. Ptolémée l'appelle Ulcinium, Οὐλκίνιον; & Tite-Live, Olcinium, & les habitans Olciniates.

Comme cette ville n'avoit pas attendu la défaite du roi Gentius pour se soumettre aux Romains, elle fut déclarée, l'an 167 avant J. C., non seulement

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 5. Polyb. p. 76. Flor. L. II. c. 2.

(b) Plin. T. I. p. 179. Ptolem. L. II. c. 17. Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

libre, mais encore exempte de tout tribut. L'Illyrie ayant été alors partagée en trois régions, la ville d'Olchinium fut comprise dans la troisieme. Son nom s'est conservé dans celui de Dulcigno, qui est le nom moderne.

OLCINIATES, *Olciniatæ*. *Voyez* Olchinium.

OLCINIUM, *Olcinium*. *Voyez* Olchinium.

OLDA, ou HOLDA. *Voyez* Holda.

OLÉA, *Olea*, Ἐλαία, (a) fontaine de Grece dans la Béotie, près du temple d'Apollon Tégyréen. Cette fontaine étoit très-abondante, & son eau merveilleuse pour sa douceur & sa fraîcheur.

OLÉAROS, *Olearos*, Ὠλέαρος. *Voyez* Oliaros.

OLEN, *Olen*, Ὠλὴν, (b) Poëte Grec de Lycie. Ce Poëte, qui venoit des bords du Xanthus, est d'une ancienneté incontestable, & connu aussitôt que le culte d'Apollon. C'est ainsi qu'en parle Hérodote. Les plus anciens hymnes que nous sçachions avoir été employés à Délos, étoient de ce Poëte; & il est même à remarquer que c'est lui que les Grecs reconnoissent avoir fait servir le premier la poësie à célébrer les Dieux par des hymnes; supposé que les hymnes mêmes ne soient pas la premiere espece de poësie. Olen avoit été le premier prêtre d'Apollon à Délos, dans le temple élevé à ce dieu par les Septentrionaux, qui des extrêmités glacées du Nord, venoient l'honorer dans le lieu de sa naissance; c'est Pausanias qui nous a conservé ce trait d'histoire du poëte Lycien. Il en fait mention en plusieurs de ses livres, le nommant tantôt par son nom Olen, tantôt le marquant sous le nom du poëte Lycien. Cette derniere expression en a imposé à Frischlin, dans ses notes sur Callimaque, & par méprise lui a fait distinguer le poëte Lycien d'avec Olen. Le passage de Pausanias, sur lequel il établit cette fausse distinction, se trouve dans le huitieme livre, & la leçon est défectueuse.

Parmi les hymnes d'Olen que l'on chantoit à Délos, il y en avoit un en l'honneur d'Argis & d'Ops, deux filles Hyperboréennes, qui étoient venues à Délos, & y étoient mortes. On chantoit cet hymne pendant que l'on jettoit de la cendre sur le tombeau d'Ops & d'Argis; c'est ce que rapporte Hérodote; & il n'est pas vrai, suivant la version de Valla, que l'on jettât sur les malades de la poussiere ramassée sur le tombeau de la déesse Ops ou Cybele, que les Grecs appelloient Hécaërge. Quelques-uns ont dit qu'Olen étoit lui-même Hyperboréen, & qu'il étoit un de ceux qui fonderent l'oracle de Delphes. Il rendoit les oracles en vers hexame-

(a) Plut. T. I. p. 286.
(b) Herod. L. IV. c. 35. Pauf. p. 31, 108, 299, 581, 617. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 377, 378. T. VII, pag. 107.

tres; peut-être que par ce terme, il faut entendre des vers Iambes, appellés *Senarii.*

OLENE, *Olenus*, Ὤλενος, avoit épousé Léthée. *Voyez* Léthée.

OLÉNIENNE [La Pierre], *Petra Olenia*, (a) Πέτρη Ὠλενίη, nom qu'Homere donne à un rocher, ou plutôt à une montagne que d'autres appellent Scollis. Pausanias met la pierre Olénienne sur les confins de l'Élide, & il nous apprend en même tems que c'étoit un certain Olénius qui lui avoit donné son nom.

OLENNIUS, *Olennius*, (b) l'un des Primipiles, ayant obtenu le gouvernement de la Frise, s'avisa, l'an de J. C. 28, de demander aux habitans des peaux de la grandeur & de la forme de celles des bœufs sauvages. Cette exaction, qui auroit été à charge à toute autre nation, étoit encore plus insupportable aux Germains, dont les bois étoient remplis d'animaux d'une grandeur extraordinaire, mais qui n'élevoient chez eux que des bœufs fort petits. Cependant, le Gouverneur, pour les forcer d'obéir, saisit d'abord leurs bœufs mêmes, puis leurs terres, & enfin faute d'autres effets, leurs femmes & leurs enfans qu'il réduisoit à l'esclavage. D'abord, ils se contenterent de se plaindre & de murmurer contre cette rigueur. Mais, voyant qu'on refusoit de leur rendre justice, ils prirent les armes, pour se la faire eux-mêmes. Ils arrêterent les soldats qu'on employoit à la levée de ce tribut, & les attacherent à des potences. Olennius lui-même n'évita leur vengeance que par la fuite, en se sauvant dans le fort de Flevum, où on avoit assemblé bon nombre de citoyens & d'alliés, qui delà gardoient les côtes de l'Océan.

OLÉNUM, *Olenum*. *Voyez* Olénus.

OLÉNUS, *Olenus*, Ὤλενος, (c) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, entre Patras & Dyme. Pline la nomme Olénum. Strabon met cette ville sur un grand fleuve nommé Mélas; c'est le même qu'Hérodote & Pausanias appellent Pirus.

La ville d'Olénus fut autrefois bâtie sur les bords de ce fleuve. Les poëtes Grecs, qui ont écrit la vie d'Hercule en vers, n'ont pas été peu embarrassés à rechercher ce Dexamene roi d'Olénus, qui reçut Hercule chez lui, & quels étoient les présens dont il accompagna cet acte d'hospitalité. Ce qui est certain, c'est qu'Hermésianax dans une élégie sur le centaure Eurytion, témoigne qu'Olénus n'étoit au commencement qu'une bicoque, & l'on assure que dans

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 124. Strab. p. 342, 352, 387. Pauf p. 383.

(b) Tacit. Annal. L. IV. c. 72. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 513.

(c) Strab. pag. 384. & seq. Herod. L. I. c. 145. Pauf. pag. 431, 440. Plin. T. I. pag. 192.

la suite ses habitans à cause de sa petitesse furent obligés de l'abandonner pour se retirer à Pires & à Eurytées.

Spon, dans ses voyages, croit que c'est aujourd'hui Caminitza. Cette ville a été épiscopale. Parmi ses évêques, on trouve *Sisoes Olenæ*.

OLÉNUS, *Olenus*, Ὤλενος, (*a*) ville de Grece dans l'Étolie, selon Strabon. Mais, du tems de ce Géographe, il n'en restoit déjà plus que les ruines. Elle avoit été détruite par les Éoléens.

Homere a fait mention de cette ville; ce qui prouve combien elle étoit ancienne; mais, il ne dit rien de celle qui étoit dans l'Achaïe. On croit cependant que cette derniere étoit comprise au nombre de celles que ce Poëte a désignées, lorsqu'il a dit que les habitans de toute la côte maritime & des environs d'Hélice suivoient Agamemnon; car, Olénus d'Achaïe étoit sur cette côte.

OLEUM ET OPERAM PERDERE; c'est un proverbe, qui signifie perdre sa peine & sa dépense, ou ne pas réussir en quelque entreprise, parce qu'il falloit beaucoup d'huile pour oindre & frotter le corps des gladiateurs.

OLIAROS, *Oliaros*, (*b*) Ὠλίαρος, isle de la mer Égée, l'une des Cyclades, étoit située à l'occident & près de celle de Paros. Elle n'étoit éloignée de cette derniere que de cinquante-huit stades, ou sept mille deux cens cinquante pas. Strabon & Virgile l'appellent Oléaros.

Il y en a qui croyent que c'est aujourd'hui Rocchi; d'autres pensent que c'est Antiparos. Et en effet le canal qui est entre Antiparos & Paros, n'est que d'un mille de large. On en compte cependant six ou sept du port d'Antiparos à celui de Paros. C'est cette distance qui fait croire qu'Antiparos est l'isle que les Anciens ont connue sous le nom d'Oliaros. Il est difficile de ne pas en convenir après le passage qu'Étienne de Byzance nous a conservé du traité des isles d'Héraclide du Pont, qui fait d'Oliaros une colonie de Sidoniens, & qui place cette isle environ à sept milles de Paros; distance qui répond tout-à-fait à celle dont on vient de parler.

OLIGARCHIE, *Oligarchia*, Ὀλιγαρχία, de Ὀλίγος, *paucus*, en petit nombre, & ἀρχὴ, *imperium*, commandement, nom que l'on donne à la puissance usurpée d'un petit nombre de citoyens, qui se sont emparés du pouvoir, qui, suivant la constitution d'un État, devoit résider soit dans le peuple, soit dans un Conseil ou Sénat. Il est difficile qu'un peuple soit bien gouverné, lorsque son sort est entre les mains d'un petit nombre d'hommes, dont les intérêts

(*a*) Strab. p. 386, 451, 460. Homer. Iliad. L. II, v. 82, 146.

(*b*) Plin. T. I. p. 212. Strab. p. 485. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. Virg. Æneid. L. III. v. 126.

different, & dont la puissance est fondée sur l'usurpation. Chez les Romains le gouvernement a plusieurs fois dégénéré en Oligarchie ; il étoit tel sous les Décemvirs, lorsqu'ils parvinrent à se rendre les seuls maîtres de la République. Cet odieux gouvernement se fit encore sentir d'une façon plus cruelle aux Romains sous les Triumvirs, qui, après avoir tyrannisé leurs concitoyens, avoir abattu leur courage & éteint leur amour pour la liberté, préparerent la voie au gouvernement despotique & arbitraire des Empereurs.

OLIVIERS [la Montagne des], *Mons Oliveti*, Ὄρος Τῶν Ἐλαιῶν, (*a*) montagne située à l'orient de la ville de Jérusalem, & séparée de cette ville seulement par le torrent de Cédron, & par la vallée de Josaphat, qui s'étend du septentrion au midi. Ce fut sur cette Montagne que Salomon bâtit des temples aux Dieux des Ammonites & des Moabites, pour complaire à ses femmes, qui étoient de ces nations. Delà vient que le Mont des Oliviers est nommé la montagne de corruption. Josephe dit que cette Montagne est éloignée de Jérusalem de la longueur de cinq stades, qui font six cens vingt-cinq pas géométriques ; ou de la longueur du chemin d'un jour de sabbath, dit Saint Luc.

Le Mont des Oliviers avoit trois sommets, ou étoit composé de trois especes de montagnes, rangées l'une auprès de l'autre, du septentrion au midi. Le sommet du milieu est celui d'où notre Seigneur monta au Ciel. Ce fut sur celui du midi que Salomon bâtit des temples aux idoles. Le sommet, qui est le plus septentrional, est éloigné de celui du milieu de deux stades. C'est le plus élevé des trois, & on le nomme ordinairement Galilée.

Du tems du roi Osias, la montagne des Oliviers fut tellement ébranlée par un tremblement de terre, que la moitié de la terre qui étoit du côté de l'occident, s'éboula, & roula jusqu'à quatre stades ou cinq cens pas de là, vers la montagne qui lui étoit opposée du côté de l'orient, ensorte que la terre ferma les chemins, & couvrit les jardins du Roi. On peut voir les voyageurs modernes, & en particulier Jean Cotovic, pour sçavoir l'état moderne de la montagne des Oliviers.

Elle est devenue l'objet de la vénération des Chrétiens, depuis que notre Seigneur y est monté au Ciel. Eusebe assure qu'en l'endroit de l'ascension, qui est le plus haut de

(*a*) Reg. L. III. c. 11. v. 7. L. IV. c. 23. v. 13. Zach. c. 14. v. 4. Matth. c. 21. v. 1. c. 24. v. 3. Luc. c. 19. v. 29. Joann. c. 8. v. 1. Actu. Apost. c. 1. v. 4, 12. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 319, 695. de Bell. Judaïc. pag. 908.

cette montagne, il y avoit une caverne, où l'on tenoit par une tradition certaine, que le Sauveur étoit entré, pour donner à ses disciples la communication des mysteres les plus sacrés; soit que par ces paroles on entende la Sainte Eucharistie, qu'il leur distribua avant que de monter au Ciel, ou le repas qu'il prit avec eux, & dont parlent les actes; soit enfin qu'on entende quelques instructions particulieres & secretes, qu'il leut communiqua en cet endroit. Les Peres nous apprennent que le Sauveur, montant au Ciel, avoit laissé les vestiges de ses pieds imprimés sur la terre; qu'on les y voyoit de leur tems; qu'ils y subsistoient toujours, quoique les fideles emportassent tous les jours de la terre de cet endroit, pour la conserver par dévotion. Ainsi s'est accompli à la lettre ce que dit Zacharie, que ses pieds demeureront un jour sur la montagne des Oliviers.

On ajoute que l'impératrice Hélene, ayant fait bâtir la magnifique église de l'Ascension, au milieu de laquelle étoit cet endroit, lorsqu'on voulut le paver comme le reste, & le couvrir de marbre, on ne le put jamais; tout ce qu'on y mettoit pour l'orner, quittant aussitôt; de sorte qu'il fallut le laisser en l'état où il étoit auparavant. Quelques uns prétendent qu'on voit encore aujourd'hui l'impression du pied gauche du Sauveur, enfoncé de plus de trois doigts dans le rocher, & on dit que la pierre où étoit l'impression du pied droit, en fut enlevée du tems des Croisades, & mise dans le temple, qui sert aujourd'hui de principale mosquée aux Turcs, où l'on présume qu'elle est encore à présent, les Chrétiens n'ayant pas la liberté d'y entrer. Saint Jerôme, en plus d'un endroit, parle d'une grande croix, qui étoit plantée sur le mont des Oliviers, & que l'on voyoit de fort loin. Le même pere assure que quand on voulut fermer la voûte qui répondoit à la place où notre Sauveur étoit monté au Ciel, on ne put jamais en venir à bout; ce qui fut cause que l'on laissa cet endroit libre & découvert. Il faut que les vestiges des pieds du Sauveur ayent été marqués bien profondément dans la montagne, & que les Chrétiens en ayent bien distinctement marqué la place, puisque la dixieme légion Romaine, ayant été campée sur cette montagne, lors du siege de la ville par Tite, ces sacrés vestiges n'en purent être pour cela effacés de la mémoire des fideles.

OLIZON, *Olizon*, Ὀλιζών, (a) ville de Grece dans la Thessalie. Plutarque, qui en fait mention dans la vie de Thémistocle, assure qu'elle étoit

(a) Plut. T. I. p. 115. Homer. Iliad. L. II. v. 243. & seq. Plin. T. I. p. 200.

sous l'obéissance de Philoctete; en quoi il a égard à ce passage d'Homere, qui, dans le second livre de l'Iliade, dit: « Philoctete, qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à » la tête des peuples de Méthone, de Thaumacie, de Mélibœe, & de l'escarpée Olizon. »

OLLA, *Olla*, Ὀλλὰ, (*a*) de de la tribu d'Afer, fut pere d'Arée, d'Haniel & de Rhésia.

OLLA, (*b*) nom du pot ou de la marmite, dans laquelle les Prêtres faisoient cuire la portion de la victime, qui leur avoit été destinée.

OLLÆ, nom que l'on donnoit à certaines urnes rondes. *Voyez* Columbaria.

OLLÆ EXTARES, (*c*) marmites qui servoient à faire cuire les entrailles des victimes.

OLLARIA. *Voyez* Columbaria.

OLLIUS [T.], *T. Ollius*, (*d*) périt par les artifices de Séjan, avant que de parvenir aux honneurs, & laissa une fille, la fameuse Poppéa, qui prit le nom de son ayeul maternel, Poppéus Sabinus, dont le Consulat & l'honneur du triomphe qu'il avoit remporté, flattoient davantage sa vanité.

OLLOVICON, *Ollovico*, (*e*) fut pere de Theutomalus, roi des Nitiobriges. Il avoit été déclaré ami du peuple Romain.

OLMIUS, *Olmius*, Ὀλμειός, (*f*) fontaine, ou ruisseau de Grece, dans la Béotie, avoit sa source au mont Hélicon. Hésiode, dans sa Théogonie, dit des Muses, qu'elles se baignent dans le Permesse, ou dans l'Hippocrene, ou dans le sacré Olmius; & qu'ensuite elles dansent sur le sommet de l'Hélicon. Son Scholiaste remarque que l'Olmius est une riviere sur l'Hélicon, ainsi nommée d'Olmius, fils de Sisyphe. Strabon écrit que le Permesse & l'Olmius, qui descendent de l'Hélicon, se joignent auprès d'Haliarte, & se perdent dans le lac Copaïs.

OLMONS, *Olmones*, (*g*) Ὀλμωνες, village de Grece dans la Béotie. « Olmons, dit Pausanias, est à douze stades de » Copes sur la gauche, & Hyettus » est à sept stades d'Olmons; » ce sont deux villages tels » qu'ils ont toujours été. Mais, » je les crois du territoire des » Orchoméniens, aussi bien que » la plaine d'Athamas. C'est » pourquoi, dans l'article où » je me réserve à parler de » ces peuples, je raconterai » ce que j'ai oui dire d'un Ar» gien nommé Hyettus, & d'un » fils de Sisyphe nommé Hal-

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 39.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 483.
(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 230, 231.
(*d*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 45.
(*e*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 300, 301.
(*f*) Hesiod. Deor. Generat. v. 1. & *seq.* Strab. pag. 407. Lucian. Tom. II. p. 538.
(*g*) Pausf. p. 577, 595.

» MUS.

» mus. Du reste, le village » d'Olmons ne mérite pas de » nous arrêter plus long-tems. » Il y en a qui lisent Holmus, ou Olmus, au lieu d'Halmus; & cette orthographe paroît être préférable.

OLOARITUS, *Oloaritus*, (*a*) Centurion d'une compagnie de marine, fut un des meurtriers d'Agrippine, mere de Néron.

OLOCRE [le Mont], *Mons Olocrus*, Ὄρος Ὀλόκρος, (*b*) montagne de Macédoine, située dans la Piérie, vers le fleuve Leucus. Plutarque & Tite-Live font mention de cette montagne.

OLOGONTE, *Ologuntum*, Ὀλόγουντον, (*c*) ville du Péloponnèse, située près de Phlionte, selon Plutarque. Cet auteur dit que le roi Cléomene, ayant mené son armée à Phlionte, chassa de-là les troupes qui gardoient Ologonte. C'étoit, au rapport de M. Dacier, une petite ville, que Polybe appelle Ologyrtus.

OLOGYRTUS, *Ologyrtus*. *Voyez* Ologonte.

OLON, *Olon*, (*d*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

OLONICUS, *Olonicus*, (*e*) que d'autres nomment Salondicus, excita les Celtibériens à renouveller la guerre en Espagne, l'an 170 avant Jesus-Christ. Cet homme, qui n'avoit que de l'audace & de la ruse, contrefaisant le prophete, & remuant avec art une lance d'argent, qu'il soutenoit lui avoir été envoyée du Ciel, avoit attiré sur lui les yeux & l'attention de tout le peuple. Mais, étant entré témérairement dans le camp du Général Romain à la faveur de la nuit, avec un homme, qu'il avoit associé à ce dessein furieux, en lui faisant croire qu'il alloit couper la tête à ce Général, il fut tué près de sa tente même, d'un dard que lui lança une des sentinelles. Son compagnon fut traité de la même façon; & aussitôt le Général Romain, ayant fait couper la tête à ces deux insensés, les fit mettre au bout de deux lances, & chargea deux des prisonniers Espagnols de les porter dans le camp des ennemis.

Dès qu'elles y furent, elles causerent tant de frayeur & de consternation parmi les soldats, que le Général Romain eût pu s'en rendre maître, s'il s'en fût approché sur le champ avec son armée. Car, alors même, sans voir personne, ils prirent la fuite; quelques uns même étoient d'avis, qu'on envoyât des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander humblement la paix; & plusieurs villes, ayant appris cette nouvelle, se rendirent sans attendre qu'on les en sommât, rejettant la derniere révolte sur deux fa-

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 8.
(*b*) Plut. T. I. p. 265, 266. Tit. Liv. L. XLIV. Suppl. 5. c. 3.
(*c*) Plut. T. I. p. 817.
(*d*) Josu. c. 15. v. 51.
(*e*) Tit. Liv. L. XLIII. Suppl. 1. c. 5.

natiques, qui en étoient allés chercher eux-mêmes la punition parmi les Romains.

OLONTHÉE, *Olontheus*, (*a*) Ὀλονθεὺς, un de ceux que les Lacédémoniens députerent un jour vers les Athéniens, pour leur demander du secours.

OLOOSSON, *Olooſſon*, (*b*) Ὀλοοσσών, ville de Grece dans la Theſſalie. Elle étoit dans un canton qui, ſelon Strabon, fut occupé, au commencement, par les Perrhébiens. Étienne de Byzance donne cette ville à la Magnéſie. Sur quoi il eſt bon d'obſerver que Cellarius a fait voir par l'autorité de Scylax, que les Perrhébiens occupoient dans les terres le païs contigu à la Magnéſie. Homere nomme Olooſſon la Blanche. Le traducteur latin de Strabon rend ces mots par ceux-ci : *Albiſque Olooſſona muris*, comme ſi le ſurnom de Blanche venoit de la couleur des murailles de cette ville. Ce n'eſt point cela. Strabon explique l'épithete de Blanche, en diſant que le Poëte nomme ainſi Olooſſon à cauſe de la blancheur de l'argile, dont ſon terroir étoit compoſé.

OLOPHYXE, *Olophyxos*, *Olophyxus*, (*c*) Ὀλόφυξος, ville de Thrace, ſituée auprès du mont Athos. Hérodote met Olophyxe au nombre des villes, que le roi de Perſe voulut détacher du continent où elles étoient, en coupant l'iſthme du mont Athos. Thucydide en parle auſſi, & dit que cette ville & celles du voiſinage étoient habitées par un amas de peuples barbares, qui parloient deux langues; apparemment la Grecque & celle de l'Aſie.

Pline nomme auſſi Olophyxe. Une ponctuation vicieuſe a fait croire à Ortélius, que Pline donnoit ce nom à un golfe. Voici le paſſage : *Potidæa, nunc Caſſandria colonia anthemus Olophyxus ſinus, Mecyberna.* C'eſt ainſi qu'on lit encore dans l'édition des Elzévirs, poſtérieurs à Ortélius. Le P. Hardouin a rectifié cette ponctuation, & lit *Potidæa, nunc Caſſandria colonia; anthemus, Olophyxos; ſinus Mecybernæus.* Alors, tout rentre dans l'ordre, & chaque choſe ſe retrouve ce qu'elle doit être.

OLORUS, *Olorus*, Ὄλορος, (*d*) roi de Thrace, & pere d'Hégéſipyle, qui fut mariée à Miltiade l'Athénien, duquel elle eut Cimon & Elpinice.

OLORUS, *Olorus*, Ὄλορος, (*e*) pere de Thucydide, avoit épouſé une femme du nom d'Hégéſipyle, de laquelle il eut ce célebre hiſtorien; & comme Thucydide ſe dit parent de Cimon, il eſt vraiſemblable que ſa mere étoit la petite fille d'Olorus, roi de Thrace.

(*a*) Xenoph. p. 609.
(*b*) Strab. p. 439, 440. Homer. Iliad. L. II. v. 246.
(*c*) Herod. L. VII. c. 22. Thucyd. p. 325. Plin. T. I. p. 202.
(*d*) Plut. T. I. p. 480.
(*e*) Plut. T. I. p. 480.

Peut-être même son pere étoit-il parent de ce Prince.

OLPE, ou OLPES, *Olpa*, *Olpæ*, (a) Ὄλπη, Ὄλπαι, ville de Grece dans l'Acarnanie. Thucydide, qui la nomme indifféremment au singulier & au pluriel, en donne la description suivante. » Ceux d'Ambracie entrerent dans le païs » d'Argos [l'Amphilochique], » & s'emparerent d'Olpes, forteresse située sur une colline » au bord de la mer. Les Acarnaniens l'avoient fortifiée » pour y tenir leurs assemblées, » & y terminer leurs différends. Ce lieu est éloigné » de la ville maritime de ceux » d'Argos de près de vingt-cinq stades. » On ne peut s'empêcher de relever ici une lourde bévue, que fait d'Ablancourt, faute de connoître les anciennes distances, qu'il évalue selon son caprice. Il traduit les vingt-cinq stades par deux lieues ou environ. D'Ablancourt fait ses lieues de quatre milles Italiques; car, il n'en connoît point d'autres. Ces quatre milles Italiques valent cinq milles Romains; or, huit stades font un mille Romain; donc vingt quatre stades font trois milles Romains dont cinq font la lieue de d'Ablancourt. Comment se peut-il qu'un peu moins de vingt-cinq stades fassent environ deux lieues, puisqu'il s'en faut un peu moins de deux cinquiemes, qu'ils ne fassent une lieue entiere? Il devoit donc traduire les vingt-cinq stades par environ trois quarts de lieue.

OLPÉENS, *Olpæi*, Ὀλπαῖοι, les habitans de la ville d'Olpe. *Voyez* Olpe.

OLTHACUS, *Olthacus*, (b) Ὄλθακος, prince des Dardariens, servit dans l'armée du roi Mithridate contre les Romains. C'étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, & des plus estimés pour son bon sens & sa bonne conduite; d'ailleurs, affable, gracieux, très-propre au commerce du monde, & très-bon courtisan. Il y avoit toujours entre lui & les autres grands Seigneurs de son païs une sorte d'émulation & de jalousie de gloire & d'honneur; & c'étoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du Prince. Olthacus, pour l'emporter sur ses rivaux, promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis, de tuer L. Lucullus. Le Roi loua ce dessein, & il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un prétexte de ressentiment.

Olthacus, ne respirant que la vengeance, se retira auprès de L. Lucullus, qui le reçut très-agréablement, & avec de grandes marques d'estime, car sa réputation étoit déjà fort célebre dans le camp; & bien-

(a) Thucyd. p. 240. & seq.

(b) Plut. Tom. I. p. 501, 502. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 202, 203.

tôt, pour l'éprouver, il l'employa, dans quelques rencontres, dont il se tira si heureusement, que L. Lucullus admira sa présence d'esprit, son activité, & son grand courage, qu'il le fit manger à sa table, & l'appella à tous ses conseils.

Quand le Dardarien crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses gens de mener son cheval hors du camp; & sur le midi, lorsque tous les soldats dormoient, ou se reposoient suivant la coutume, il alla à la tente du Général, se flattant que personne ne l'empêcheroit d'entrer, à cause de la familiarité qu'il avoit avec L. Lucullus, & sur-tout parce qu'il faisoit semblant d'avoir des avis très-importans à lui communiquer. En effet, il seroit entré sans aucun obstacle, si le sommeil, qui a perdu tant de grands Capitaines, n'eût sauvé L. Lucullus; car, heureusement il se trouva qu'il dormoit, & un de ses valets de chambre, nommé Ménédeme, étoit à la porte. Lorsqu'Olthacus se présenta pour entrer, il lui dit qu'il venoit fort mal-à-propos, parce que L. Lucullus ne faisoit que de s'endormir après de longues veilles & de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prît quelque repos; qu'il n'avoit donc qu'à se retirer. Olthacus ne se rebute point, & dit qu'il entrera malgré lui, parce qu'il a à parler à L. Lucullus d'une affaire très importante & très-pressée. Alors, Ménédeme, plein de colere, lui dit: *Il n'y a rien de plus important ni de plus pressé, que la santé du Général*, & repoussa son homme très-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fît découvrir, sortit secrétement du camp, monta à cheval, & s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithridate, sans avoir exécuté son détestable dessein. C'est ainsi, dit Plutarque, que l'occasion donne aux affaires, comme aux remedes, la force de tuer, ou de sauver, selon qu'elle est favorable, ou contraire.

OLTHACUS, *Olthacus*, (*a*) Ὀλθακὸς, roi des peuples de la Colchide, fut fait prisonnier par Cn. Pompée, qui le fit ensuite servir d'ornement à son triomphe.

OLUROS, *Oluros*, Ὄλουρος, (*b*) ville du Péloponnèse, dans l'Achaïe, appartenoit aux Pelléniens. C'étoit une place forte, élevée pour la sûreté de la ville de Pellene. Le nom d'Oluros fait connoître que cette place étoit là pour la défense d'un port; car, Ὄλουρος en Grec signifie la même chose que Panhormos, qui veut dire un port propre à recevoir toute sorte de vaisseaux. Pomponius Méla, Xénophon & Étienne de By-

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 397.

(*b*) Plin. T. I. p. 192. Xenoph. pag. 636. Pomp. Mel. p. 120.

zance parlent aussi de ce lieu.

OLYMPE, *Olympus*, Ὄλυμπος, ville de l'Asie mineure, dans la Pamphylie, selon Étienne de Byzance.

OLYMPE, *Olympus*, (a) Ὄλυμπος, autre ville de l'Asie mineure, dans la Lycie. Ptolémée la met entre Phasélis & le promontoire Hiéra, ou Sacré. Pline assure que cette ville ne subsistoit plus de son tems. Solin, qui le copie d'ordinaire, dit de plus, qu'Olympe avoit été une ville fameuse, mais qu'elle étoit détruite, & qu'il n'y avoit plus qu'un fort, *castellum*. Strabon la compte entre les six principales villes de la Lycie, & dit qu'elle étoit grande, & voisine d'une montagne de même nom. Mais, quelques pages après, il nomme une forteresse & une montagne du nom d'Olympe, où se retiroit le brigand Zénicete.

Si Ptolémée fait mention de la ville d'Olympe, ce n'est pas une grande preuve qu'elle subsistât de son tems. Saumaise observe que cet auteur nomme comme existantes des villes détruites. Solin avoit lu dans Strabon, ou ailleurs, qu'il y avoit une forteresse ; & dans Pline, que la ville ne subsistoit plus. Il en a conclu que la ville avoit fait place à la forteresse. Voilà les raisons dont se sert Saumaise. Mais, il falloit bien que cette ville se fût relevée, puisqu'il y eut un Évêque. La notice de Léon le Sage y met bien expressément un Évêché. Leunclavius range parmi les évêques de Lycie celui d'Olympe. Le P. Hardouin, dans son Pline, rapporte à cette ville d'Olympe l'Aristocritus *Olympuensis*, dont il est parlé au Concile de Chalcédoine ; mais, il étoit de la province de Pamphylie, selon le P. Hardouin lui-même, & par conséquent il appartenoit à l'Olympe d'Étienne de Byzance. Ortélius soupçonne que cette Olympe est la même, que celle dont Athénée dit que le roi Cyrus avoit fait présent à Pytharque ; mais, il la nomme Olympium.

OLYMPE, *Olympus*, (b) Ὄλυμπος, montagne de Grece, que les uns mettent dans la Macédoine, & les autres dans la Thessalie. Pour parler vrai, il faut dire que cette montagne étoit sur les confins de ces deux contrées, partie dans l'une, partie dans l'autre. M. d'Anville, dans ses cartes, étend le mont Olympe le long des côtes du golfe Thermaïque, laissant cependant un espace entre deux. Cet espace, selon Tite-Live, étoit d'un peu plus de mille pas, c'est-à-dire, d'un peu plus

(a) Ptolem. L. V. c. 3. Plin. T. I. pag. 273. Solin. p. 266. Strab. p. 665, 666, 674. Athen. p. 30.

(b) Ptolem. L. III. c. 13. Strab. pag. 356, 608. Pauf. p. 352, 353. Pompon. Mel. p. 107. Solin. p. 100, 101. Plin. Tom. I. p. 199, 484. Just. L. VII. c. 4. Tit. Liv. L. XLIV. c. 6. Plut. T. I. p. 263. Herod. L. I. c. 56. L. VII. c. 128, 129.

d'un tiers de nos lieues communes.

C'eſt moins une montagne, qu'une chaîne de montagnes entre la Piérie & la Pélaſgiotide. Son nom moderne eſt Lacha. Sophien lui conſerve l'ancien nom.

L'on n'y voyoit point de loup, s'il en faut croire Pline. Cependant, les bêtes ſauvages, & ſur-tout les lions, infeſtoient, ſelon Pauſanias la plaine ſituée au pied du mont Olympe. Il pouvoit néanmoins ſe faire qu'il n'y eût point de loup. « Cette montagne, ajoute » Pauſanias, touche d'un bout » à la Macédoine, de l'autre » à la Theſſalie & au fleuve » Pénée. Ce fut ſur cette mon» tagne que Polydamas, ſans » le ſecours d'aucune ſorte d'ar» mes, tua un lion des plus » furieux & des plus grands; » il s'étoit expoſé à ce péril » pour imiter Hercule, qui » abattit à ſes pieds le lion de » la forêt de Némée. »

Ce que Solin nous apprend du mont Olympe, tient bien de la fable. « Ce que l'on y voit, » dit-il, eſt une preuve, que » ce n'eſt point ſans raiſon » que cette montagne a été cé» lébrée par Homere. L'endroit » le plus élevé eſt appellé le » ciel par les habitans. Il y a » là un autel dédié à Jupiter. » Les entrailles des victimes » immolées ſur cet autel, ré» ſiſtent au ſouffle des vents & » à l'impreſſion des pluies, en» ſorte qu'elles ſe trouvent l'an» née ſuivante dans le même » état où elles avoient été laiſ» ſées. Et en tout tems, ce qui » a été une fois conſacré au » Dieu, eſt à l'abri des injures » de l'air. Les lettres, impri» mées ſur la cendre, reſtent » entieres juſqu'aux cérémonies » de l'année ſuivante. »

La partie la plus élevée du mont Olympe étoit l'endroit où l'on voyoit la ville de Pythium. Car, on aſſure, dit Plutarque, qu'il a en cet endroit, plus de dix ſtades de hauteur, comme cela étoit marqué dans une inſcription faite par le Géometre même, qui avoit pris la peine de le meſurer, & qui étoit conçue en ces termes :

« Le mont Olympe, à l'en» droit de Pythium, où Apollon » eſt adoré, a de hauteur priſe » perpendiculairement dix ſta» des, & un arpent moins qua» tre pieds; & c'eſt moi-même » Xénagore, fils d'Eumélus, qui » l'ai meſuré très-exactement; » après quoi, je prends con» gé de vous, grand Dieu, » & je vous prie de m'accom» pagner de vos faveurs. »

Il y a pourtant des géometres, ajoute Plutarque, qui aſſurent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que dix ſtades. Mais, Xénagore, continue Plutarque, ne paroît point avoir pris cette hauteur par eſtimation ſeulement & en la meſurant des yeux; il paroit qu'il y a apporté tout le ſoin poſſible, & employé

les regles & les instrumens de son art.

« Les Grecs, qui ont toujours fort aimé leur païs, dit » M. Brown dans ses voyages, » disent beaucoup de choses du » mont Olympe. Homere écrit » que c'est la demeure de Jupiter & des Dieux, qu'il n'y » a point de nues au dessus. » Pour moi, continue ce voyageur Anglois, je trouve quelques parties des Alpes plus » élevées, & je puis assurer » que j'ai vu des nuages au » dessus, & qu'il n'y avoit point » de neige en Septembre, au » lieu qu'il y en a toujours » au sommet des Alpes, aussibien que sur le haut des Pyrénées, des monts Krapacks » & de plusieurs montagnes de » l'Europe. Mais, le mont » Olympe en fut bientôt tout » couvert, si-tôt qu'il commença » à pleuvoir dans ce païs. J'avoue qu'on voit cette montagne de fort loin, car j'ai » commencé à la voir d'Eccifo » Verbeni, place qui en est » éloignée d'environ vingtquatre lieues. Elle ne fait » pas seulement une pointe, » comme on l'a décrit quelquefois, mais elle est aussi assez » longue, & ainsi elle rend » très-propre & très-juste l'épithete, que lui donne Homere, lorsqu'il dit : *Longum* » *tremefecit Olympum*, il fit trembler l'Olympe dans toute sa » longueur. L'étendue qu'elle » a principalement d'orient en » occident, fait que les habitans, qui sont au pied du » côté du nord & du midi, » ont une température d'air aussi » différente que s'ils vivoient » dans des païs fort éloignés. » Lucain dit dans sa Pharsale :

» *Nec metuens imi Borean habitator Olympi*,
» *Lucentem totis ignorat noctibus* » *Arcton*.

» Le Consul Paul Émile, » après avoir été quelque tems » aux environs de cette montagne, défit le roi Persée, & » se rendit le maître de la Macédoine. Lorsque le roi Antiochus assiégea la ville de » Larisse, App. Claudius lui » fit lever le siege par le moyen » de plusieurs grands feux, qu'il » fit faire sur une partie du » mont Olympe. Le Roi crut » que toutes les forces des Romains venoient fondre sur » lui, & se retira. Le consul » Marcius, ayant été envoyé » contre le roi Philippe, dernier de ce nom, mena ses » soldats sur le mont Olympe, » & les fit passer par des chemins si difficiles, que la plupart de ses gens furent obligés de se laisser glisser en » bas. Il fit descendre ses éléphans un à un, par une machine qu'il inventa. » Telles sont les observations de M. Brown, au sujet de cette montagne.

OLYMPE, *Olympus*, (a) Ολυμπος, montagne du Pélo-

(a) Strab. p. 356.

ponnèse, dans l'Élide. Strabon dit à l'occasion de la ville de Pise, dont quelques uns nioient l'existence, que d'autres prétendoient en montrer la place entre le mont Olympe & le mont Offa, & il ajoute : » Il y » a de ce nom deux autres » montagnes en Thessalie. » Ortélius cite le Scholiaste d'Apollonius, comme ayant parlé de cette montagne en Élide.

OLYMPE, *Olympus*, (*a*) Ὄλυμπος, montagne de l'Asie mineure, située près d'Antandre, & joignant le mont Ida, selon Strabon.

OLYMPE, *Olympus*, (*b*) Ὄλυμπος, autre montagne de l'Asie mineure au dessus de la Propontide, dans la Mysie. C'est pour cela qu'on dit l'Olympe Mysien, comme l'expriment la plupart des anciens auteurs. Strabon, qui met cette montagne dans la Mysie, en disant qu'elle joignoit le mont Ida, ne laisse pas de la distinguer expressément de celle de l'article précédent. Hérodote la met aussi dans la Mysie, ainsi que Pline & Pomponius Méla. Ce dernier y place la source du Rhyndacus. Le mont Olympe de Mysie n'est point différent du mont Olympe de Bithynie, parce qu'il étoit sur les confins de ces deux provinces, partie dans l'une, partie dans l'autre.

Du tems de Crésus, il parut aux environs du mont Olympe, un sanglier d'une prodigieuse grandeur, qui gâtoit les bleds des Mysiens. Ils l'avoient souvent attaqué, mais leurs efforts n'avoient servi qu'à réveiller sa fureur ; ils ne lui faisoient point de mal, mais ils en recevoient beaucoup. Enfin, ils envoyerent des députés à Crésus, qui lui tinrent ce discours : » Il y a dans notre païs un » effroyable sanglier, qui gâte » & qui ruine nos moissons ; » nous avons fait nos efforts » pour le prendre, mais nous » n'avons pu en venir à bout. » C'est pourquoi, nous vous » supplions très-humblement » d'envoyer à notre secours » le Prince votre fils, avec de » jeunes gens d'élite, & votre » équipage de chasse, pour dé» livrer notre païs de cette » bête, qui nous ruine. » Le Roi, se souvenant d'un songe, qu'il avoit eu, & qui lui annonçoit que son fils devoit être tué d'un dard, qui lui passeroit au travers du corps, leur répondit : » Ne me parlez point » de mon fils ; je ne sçaurois » vous l'envoyer. Étant nou» veau marié, il pense à autre » chose qu'à la chasse. Je ne » laisserai pas toute fois d'en» voyer avec vous des person» nes d'élite, mes chasseurs & » mes chiens ; & je leur com» manderai de joindre leurs ef» forts aux vôtres, pour dé-

(*a*) Strab. p. 470.

(*b*) Strab. pag. 470, 564, 574, 575. Herod. L. I. c. 36. *& seq.* L. VII. c. 74. Plin. T. I. p. 289, 290. Pompon. Mel. p. 84. Ptolem. L. V. c. 1. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 18. *& seq.* Xenoph. p. 995.

» livrer promptement votre » païs de cette bête. » Les Myſiens ne furent pas ſatisfaits de cette réponſe ; mais, en même tems le fils de Créſus arriva, & ayant ſçu ce que demandoient les Myſiens, & que ſon pere refuſoit de l'envoyer avec eux, il lui parla de maniere que ce Prince ſe laiſſa perſuader, & conſentit qu'il partît ſous la conduite d'Adraſte. Ils ſe mirent donc en chemin avec des hommes d'élite, & tout l'équipage de la chaſſe. Quand ils furent arrivés au mont Olympe, ils ſe mirent à chercher le ſanglier, & lorſqu'ils l'eurent trouvé ils firent leur enceinte, & de tous les côtés ils lancerent ſur lui leurs dards. Adraſte, ce malheureux, qui venoit d'être purgé d'un meurtre, lança auſſi ſon dard contre le ſanglier, mais il le manqua, & frappa le fils de Créſus ; de ſorte que le ſonge fut accompli par cette funeſte aventure. On peut juger de la vive douleur, que reſſentit Créſus, quand il apprit cette fâcheuſe nouvelle.

Le ſommet du mont Olympe, ſelon Strabon, étoit couvert de grandes forêts, & il y avoit des lieux naturellement fortifiés, qui ſervoient de retraite à des bandes de voleurs. Strabon parle d'un fameux chef de ces voleurs, nommé Cléon, qui vivoit du tems de ce Géographe.

On lit dans le voyage du levant de Tournefort : » Nous laiſ» ſâmes tout ce jour-là le mont » Olympe à notre gauche. C'eſt » une horrible chaîne de mon» tagnes ſur le ſommet deſquel» les il ne paroiſſoit encore que » de la vieille neige & en fort » grande quantité. En appro» chant du mont Olympe, » on ne voit que des chênes, » des pins, du thym de Crete, » du ciſte à la danum, d'une » autre belle eſpece de ciſte, » que J. Bauhin a nommé ciſte » de Crete à larges feuilles. » L'aune, l'ieble, le cornouil» ler mâle & femelle, la digi» tale à dent-ferruginée, le piſ» ſenlit, la chicorée, le petit » houx, la ronce, ſont communs » aux environs du mont Olym» pe..... La montée de cette » montagne eſt aſſez douce, » mais après trois heures de » marche à cheval, nous ne » trouvâmes que des ſapins & » de la neige ; de ſorte que » nous fûmes obligés de nous » arrêter près d'un petit lac » dans un lieu fort élevé. Pour » aller de-là au ſommet de la » montagne qui eſt une des plus » grandes de l'Aſie, ſemblable » aux Alpes & aux Pyrénées, » il faudroit que les neiges fuſ» ſent fondues, & marcher en» core pendant toute une jour» née. Les hêtres, les charmes, » les trembles, les noiſetiers » n'y ſont pas rares. Les ſapins » ne different point des nôtres. » C'eſt près de ce mont Olympe » que les Gaulois furent défaits » par Manlius, qui, ſous pré» texte qu'ils avoient ſuivi le » parti d'Antiochus, voulut ſe

» venger sur eux des maux que » leurs peres avoient faits en » Italie. »

Le mont Olympe s'appelle à présent en Turc Anatolai Dag, c'est-à-dire, montagne de Natolie. Les Grecs l'ont autrefois nommé la montagne des Caloyers, parce que plusieurs solitaires s'y étoient retirés. Cela est conforme à ce que dit Baillet dans sa topographie des Saints: » Cette montagne étoit célebre » au huitieme siecle par divers » monasteres, où la discipline » monastique se trouvoit dans » un état florissant. »

OLYMPE, *Olympus*, (*a*) Ολυμπος, autre montagne de l'Asie mineure, dans la Lycie, selon Pline. Cet Auteur, parlant du safran sauvage, dit qu'on donnoit le premier degré de bonté à celui de Cilicie, sur le mont Coricus, & ensuite à celui de Lycie sur le mont Olympe. Strabon a connu cette montagne. Il dit qu'elle s'appelloit aussi Phœnicus ou Phinicus, & qu'il y avoit là une grande ville qui portoit le même nom que la montagne. Strabon, dans un autre endroit, place cette montagne à l'extrêmité du mont Taurus. Il ajoute qu'elle servoit de retraite au brigand Zénicete, & que du haut de la montagne on appercevoit toute la Lycie, la Pamphylie, & la Pisidie.

OLYMPE, *Olympus*, (*b*) Ολυμπος, montagne sur la côte méridionale de l'isle de Cypre, selon Strabon. Ce Géographe dit: » Après Citium suit Amathonte ville, & au milieu, » c'est-à-dire, entre ces deux » villes, une place nommée » Palæa, c'est-à-dire, la vieille; » & une montagne qui a la fi» gure d'une mammelle, & que » l'on appelle Olympe. » Il distingue cette montagne du promontoire du même nom; car, il met la montagne entre Citium & Amathonte, sur la côte méridionale; au lieu qu'il place le promontoire à l'orient, auprès des isles Cleïdes.

OLYMPE [L'], (*c*) n'est point une montagne dans les écrits des Poëtes, c'est l'Empirée, c'est le Ciel, c'est le séjour des dieux. Claudien en a fait la peinture dans ces deux beaux vers:

Celsior exurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, & rauca tonitrua calcat.

Ainsi, quand on lit dans Virgile, que Jupiter gouverne l'Olympe, *regit Olympum*, cela signifie qu'il regne souverainement dans le Ciel. Comme il y avoit sur le mont Olympe une forteresse que des brigands, qu'on nomma géans, assiégerent, la Fable dit qu'ils avoient escaladé le Ciel.

(*a*) Plin. Tom. II. pag. 238. Strab. p. 666, 671.
(*b*) Strab. p. 683.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 340.

OLYMPE, *Olympus*; (*a*) Ὄλυμπος, fameux joueur de flûte, vivoit avant la guerre de Troïe. Il étoit Mysien d'origine, & fis de Méon; & l'on prétend qu'il donna son nom à Olympe, célebre montagne de ce pays-là. Il fut disciple de Marsyas, qui excelloit dans l'art de jouer de la flûte. Suidas, qui nous informe de ces circonstances, les tenoit sans doute d'auteurs plus anciens que lui, & que nous n'avons plus. Platon, Aristote, Aristophane font mention de l'habileté d'Olympe en ce genre; & le second lui rend ce témoignage, que ses airs, de l'aveu de tout le monde, excitoient dans l'ame une sorte d'enthousiasme. Philostrate en a fait le sujet d'un de ses tableaux.

Le jeu de la flûte n'étoit pas le seul talent d'Olympe. Alexandre Polyhistor lui attribue l'art de toucher les instrumens à percussion ou à cordes; ce que confirme aussi Suidas, lorsqu'il assure qu'il fut un grand maître dans la musique croumatique, ou dans l'art de jouer des instrumens à cordes & dans celui de jouer de la flûte. Cela revient à ce qu'en dit Plutarque, qu'il fut le chef & le maître de la belle & bonne musique chez les Grecs. Le Gyraldi, qui apparemment ignoroit ce que ce pouvoit être que cette musique croumatique, a cru devoir y substituer la musique chromatique, en quoi il s'est trompé. Les deux genres de musique, le diatonique & le chromatique, étoient en usage avant Olympe. Mais, il passe, pour l'inventeur du genre enharmonique.

Il joignit au mérite de la musique celui de la Poësie, & on le fait auteur de plusieurs ouvrages de ce genre. Il composa des Élégies, selon Suidas, & d'autres chants plaintifs; des cantiques funebres selon Pollux; une plainte sur la mort de Python, dans le mode Lydien, comme l'assure Plutarque d'après Aristoxene, dans un traité que nous n'avons plus. Nul instrument ne convenoit mieux que la flûte à l'accompagnement du chant de ces Poësies, qui exprimoient des lamentations & des regrets. Aussi, Aristophane, au commencement de sa comédie des chevaliers, où il introduit sur la scene les deux généraux Démosthene & Nicias, travestis en valets, & qui, mécontens de leur maître, se plaignent de concert, leur fait-il dire: *Lamentons & pleurons comme deux flûtes, qui jouent quelque air d'Olympe*. Après quoi ils prononcent ensemble un vers ïambe pur, composé de la syllabe μῦ, répétée douze fois avec l'accent grave & le circonflexe mis alternativement;

(*a*) Suid. T. II. p. 296, 297. Lucian. Tom. II. p. 540. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 676. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 86, 87. Tom. X. pag. 254. *& suiv.* T. XIII. p. 175. *& suiv.* Tom. XV. p. 320, 321, 379. *& suiv.*

ce qui forme une espece de miaulement ou de chant plaintif des plus risibles.

Plutarque met sur le compte de ce Poëte musicien, divers nomes, ou cantiques en l'honneur des Dieux; sçavoir 1°. celui de Minerve; 2°. celui des chars; 3°. le Polycéphale en l'honneur d'Apollon. Olympe eut Cratès pour disciple, & le poëte Stésichore se proposa le maître pour modele en certains genres de Poësies. Le Scholiaste d'Aristophane observe que comme la musique avoit fait le malheur de Marsyas, vaincu & écorché par Apollon; de même elle avoit causé quelque infortune à Olympe disciple de Marsyas. Mais, le Scholiaste n'entre sur cela dans aucun détail.

OLYMPE, *Olympus*, (a) Ὄλυμπος, autre fameux joueur de flûte. Celui-ci étoit Phrygien, & florissoit du tems de Midas. Quelques Poësies, attribuées au précédent par certains auteurs, appartenoient à ce dernier, selon le sentiment de quelques autres.

OLYMPE, *Olympus*, (b) Ὄλυμπος, médecin de la reine Cléopâtre. Cette Princesse, ayant pris le parti de se faire mourir, s'ouvrit à Olympe de son dessein, & se servit de ses conseils & de son secours pour se délivrer plus promptement de la vie, comme Olympe lui-même l'avoit écrit dans une petite histoire qu'il avoit composée de tout ce qui se passa dans cette occasion.

OLYMPÉNIENS, OLYMPIÉNIENS, *Olympeni*, *Olympieni*, Ὀλυμπηνοὶ, Ὀλυμπιηνοὶ. (c) ou plutôt, comme écrit Hérodote Οὐλυμπιηνοὶ, peuple de l'Asie mineure. On appelloit de ce nom les Mysiens, ou, pour parler plus juste, ceux d'entre les Mysiens qui habitoient aux environs du mont Olympe de Mysie.

OLYMPÉUM, *Olympeum*, Ὀλυμπεῖον, (d) temple de Jupiter à Syracuse. Il avoit été élevé par Hiéron, au milieu d'une place publique.

OLYMPIADE, *Olympias*, ville de la Perrhébie. *Voyez* Gonnocondylum.

OLYMPIADE, *Olympias*, Ὀλυμπιὰς, (e) espace de quatre ans révolus, qui servoit aux Grecs à compter leurs années. Lorsqu'Ovide dit *quinquennis Olympias*, c'est une expression badine, par laquelle il a voulu désigner un lustre ou un espace de cinq ans. Ce Poëte venoit de traverser la Grece pour se rendre au lieu de son exil; & en conséquence il a voulu réunir plaisamment les deux manieres.

(a) Suid. Tom. II. p. 297. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 254, 256.
(b) Plut. T. I. p. 953.
(c) Strab. pag. 566, 574. Herod. L. VII. c. 74.
(d) Diod. Sicul. p. 553.
(e) Pauf. pag. 223, 225, 301. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 105. *& suiv.* Tom. VI. p. 60. T. VIII. p. 124. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 285, 286.

de compter des Grecs & des Romains. Il auroit pu dire aussi-bien *lustrum Quadrinum*, pour signifier une Olympiade.

La maniere de supputer le tems par Olympiades tiroit son origine de l'institution des jeux Olympiques, qu'on célébroit tous les quatre ans pendant cinq jours, vers le solstice d'été, sur les bords du fleuve Alphée auprès d'Olympe ville d'Élide. Ces jeux furent institués par Hercule en l'honneur de Jupiter ; & ils furent rétablis par Iphitus roi d'Élide, 372 ans après.

La premiere Olympiade commença l'an 3938 de la période Julienne, l'an 3208 de la création, 505 ans après la prise de Troie, 776 ans avant la naissance de J. C., & 24 ans avant la fondation de Rome. Ce fut en cette Olympiade que Corœbe remporta le prix de la course.

Voici donc comme l'on s'exprime dans la chronologie. Romulus est né la seconde année de la seconde Olympiade ; le temple de Delphes fut brûlé la premiere année de la 58e. Olympiade ; la bataille de Marathon se donna la troisieme année de la soixante-douzieme Olympiade. On ne trouve plus aucune supputation des années par les Olympiades, après la quatre-cent-quatrieme qui finit à l'an de J. C. 440.

La Grece tira ses époques des Olympiades, & on ne compta plus que par Olympiade. Les Sçavans ont des obligations infinies à cette époque, qui répand la clarté dans le cahos de l'histoire ; mais, personne n'a témoigné aux Olympiades sa reconnoissance avec plus d'affection, que Scaliger. Il leur fait un fort joli compliment pour un homme qui n'en faisoit guere. « Je vous salue, dit-il, divines » Olympiades, sacrés dépositaires de la vérité ; vous servez à réprimer l'audacieuse » témérité des chronologistes. » C'est par vous que la lumiere » s'est répandue dans l'histoire ; » sans vous combien de vérités » seroient ensevelies dans les » ténebres de l'ignorance ? Enfin, je vous adresse mes hommages, parce que c'est par » votre moyen que nous sçavons avec certitude, les choses mêmes qui se sont passées » dans les tems les plus éloignés. »

Pour entendre la chronologie qui est marquée par les Olympiades, & connoître à quelles années avant Jesus-Christ, elles se rapportent, on ne peut trouver de moyen plus prompt & plus certain que les Tables suivantes qui sont disposées d'une maniere où l'on voit l'analogie des nombres entre les rangs & les colonnes.

TABLE *pour la réduction des Olympiades aux années avant la naissance de Jesus-Christ.*

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
1	1	776	2	1	772	15	1	720	16	1	716
	2	775		2	771		2	719		2	715
	3	774		3	770		3	718		3	714
	4	773		4	769		4	717		4	713
3	1	768	4	1	764	17	1	712	18	1	708
	2	767		2	763		2	711		2	707
	3	766		3	762		3	710		3	706
	4	765		4	761		4	709		4	705
5	1	760	6	1	756	19	1	704	20	1	700
	2	759		2	755		2	703		2	699
	3	758		3	754		3	702		3	698
	4	757		4	753		4	701		4	697
7	1	752	8	1	748	21	1	696	22	1	692
	2	751		2	747		2	695		2	691
	3	750		3	746		3	694		3	690
	4	749		4	745		4	693		4	689
9	1	744	10	1	740	23	1	688	24	1	684
	2	743		2	739		2	687		2	683
	3	742		3	738		3	686		3	682
	4	741		4	737		4	685		4	681
11	1	736	12	1	732	25	1	680	26	1	676
	2	735		2	731		2	679		2	675
	3	734		3	730		3	678		3	674
	4	733		4	729		4	677		4	673
13	1	728	14	1	724	27	1	672	28	1	668
	2	727		2	723		2	671		2	667
	3	726		3	722		3	670		3	666
	4	725		4	721		4	669		4	665

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
29	1	664	30	1	660
	2	663		2	659
	3	662		3	658
	4	661		4	657
31	1	656	32	1	652
	2	655		2	651
	3	654		3	650
	4	653		4	649
33	1	648	34	1	644
	2	647		2	643
	3	646		3	642
	4	645		4	641
35	1	640	36	1	636
	2	639		2	635
	3	638		3	634
	4	637		4	633
37	1	632	38	1	628
	2	631		2	627
	3	630		3	626
	4	629		4	625
39	1	624	40	1	620
	2	623		2	619
	3	622		3	618
	4	621		4	617
41	1	616	42	1	612
	2	615		2	611
	3	614		3	610
	4	613		4	609
43	1	608	44	1	604
	2	607		2	603
	3	606		3	602
	4	605		4	601

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
45	1	600	46	1	596
	2	599		2	595
	3	598		3	594
	4	597		4	593
47	1	592	48	1	588
	2	591		2	587
	3	590		3	586
	4	589		4	585
49	1	584	50	1	580
	2	583		2	579
	3	582		3	578
	4	581		4	577
51	1	576	52	1	572
	2	575		2	571
	3	574		3	570
	4	573		4	569
53	1	568	54	1	564
	2	567		2	563
	3	566		3	562
	4	565		4	561
55	1	560	56	1	556
	2	559		2	555
	3	558		3	554
	4	557		4	553
57	1	552	58	1	548
	2	551		2	547
	3	550		3	546
	4	549		4	545
59	1	544	60	1	540
	2	543		2	539
	3	542		3	538
	4	541		4	537

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
61	1	536	62	1	532
	2	535		2	531
	3	534		3	530
	4	533		4	529
63	1	528	64	1	524
	2	527		2	523
	3	526		3	522
	4	525		4	521
65	1	520	66	1	516
	2	519		2	515
	3	518		3	514
	4	517		4	513
67	1	512	68	1	508
	2	511		2	507
	3	510		3	506
	4	509		4	505
69	1	504	70	1	500
	2	503		2	499
	3	502		3	498
	4	501		4	497
71	1	496	72	1	492
	2	495		2	491
	3	494		3	490
	4	493		4	489
73	1	488	74	1	484
	2	487		2	483
	3	486		3	482
	4	485		4	481
75	1	480	76	1	476
	2	479		2	475
	3	478		3	474
	4	477		4	473

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
77	1	472	78	1	468
	2	471		2	467
	3	470		3	466
	4	469		4	465
79	1	464	80	1	460
	2	463		2	459
	3	462		3	458
	4	461		4	457
81	1	456	82	1	452
	2	455		2	451
	3	454		3	450
	4	453		4	449
83	1	448	84	1	444
	2	447		2	443
	3	446		3	442
	4	445		4	441
85	1	440	86	1	436
	2	439		2	435
	3	438		3	434
	4	437		4	433
87	1	432	88	1	428
	2	431		2	427
	3	430		3	426
	4	429		4	425
89	1	424	90	1	420
	2	423		2	419
	3	422		3	418
	4	421		4	417
91	1	416	92	1	412
	2	415		2	411
	3	414		3	410
	4	413		4	409

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
93	1	408	94	1	404	109	1	344	110	1	340
	2	407		2	403		2	343		2	339
	3	406		3	402		3	342		3	338
	4	405		4	401		4	341		4	337
95	1	400	96	1	396	111	1	336	112	1	332
	2	399		2	395		2	335		2	331
	3	398		3	394		3	334		3	330
	4	397		4	393		4	333		4	329
97	1	392	98	1	388	113	1	328	114	1	324
	2	391		2	387		2	327		2	323
	3	390		3	386		3	326		3	322
	4	389		4	385		4	325		4	321
99	1	384	100	1	380	115	1	320	116	1	316
	2	383		2	379		2	319		2	315
	3	382		3	378		3	318		3	314
	4	381		4	377		4	317		4	313
101	1	376	102	1	372	117	1	312	118	1	308
	2	375		2	371		2	311		2	307
	3	374		3	370		3	310		3	306
	4	373		4	369		4	309		4	305
103	1	368	304	1	364	119	1	304	120	1	300
	2	367		2	363		2	303		2	299
	3	366		3	362		3	302		3	298
	4	365		4	361		4	301		4	297
105	1	360	106	1	356	121	1	296	122	1	292
	2	359		2	355		2	295		2	291
	3	358		3	354		3	294		3	290
	4	357		4	353		4	293		4	289
107	1	352	108	1	348	123	1	288	124	1	284
	2	351		2	347		2	287		2	283
	3	350		3	346		3	286		3	282
	4	349		4	345		4	285		4	281

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
125	1	280	126	1	276
	2	279		2	275
	3	278		3	274
	4	277		4	273
127	1	272	128	1	268
	2	271		2	267
	3	270		3	266
	4	269		4	265
129	1	264	130	1	260
	2	263		2	259
	3	262		3	258
	4	261		4	257
131	1	256	132	1	252
	2	255		2	251
	3	254		3	250
	4	253		4	249
133	1	248	134	1	244
	2	247		2	243
	3	246		3	242
	4	245		4	241
135	1	240	136	1	236
	2	239		2	235
	3	238		3	234
	4	237		4	233
137	1	232	138	1	228
	2	231		2	227
	3	230		3	226
	4	229		4	225
139	1	224	140	1	220
	2	223		2	219
	3	222		3	218
	4	221		4	217

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
141	1	216	142	1	212
	2	215		2	211
	3	214		3	210
	4	213		4	209
143	1	208	144	1	204
	2	207		2	203
	3	206		3	202
	4	205		4	201
145	1	200	146	1	196
	2	199		2	195
	3	198		3	194
	4	197		4	193
147	1	192	148	1	188
	2	191		2	187
	3	190		3	186
	4	189		4	185
149	1	184	150	1	180
	2	183		2	179
	3	182		3	178
	4	181		4	177
151	1	176	152	1	172
	2	175		2	171
	3	174		3	170
	4	173		4	169
153	1	168	154	1	164
	2	167		2	163
	3	166		3	162
	4	165		4	161
155	1	160	156	1	156
	2	159		2	155
	3	158		3	154
	4	157		4	153

Olympiades.	Années.	Ans avant J.C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J.C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J.C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J.C.
157	1	152	158	1	148	173	1	88	174	1	84
	2	151		2	147		2	87		2	83
	3	150		3	146		3	86		3	82
	4	149		4	145		4	85		4	81
159	1	144	160	1	140	175	1	80	176	1	76
	2	143		2	139		2	79		2	75
	3	142		3	138		3	78		3	74
	4	141		4	137		4	77		4	73
161	1	136	162	1	132	177	1	72	178	1	68
	2	135		2	131		2	71		2	67
	3	134		3	130		3	70		3	66
	4	133		4	129		4	69		4	65
163	1	128	164	1	124	179	1	64	180	1	60
	2	127		2	123		2	63		2	59
	3	126		3	122		3	62		3	58
	4	125		4	121		4	61		4	57
165	1	120	166	1	116	181	1	56	182	1	52
	2	119		2	115		2	55		2	51
	3	118		3	114		3	54		3	50
	4	117		4	113		4	53		4	49
167	1	112	168	1	108	183	1	48	184	1	44
	2	111		2	107		2	47		2	43
	3	110		3	106		3	46		3	42
	4	109		4	105		4	45		4	41
169	1	104	170	1	100	185	1	40	186	1	36
	2	103		2	99		2	39		2	35
	3	102		3	98		3	38		3	34
	4	101		4	97		4	37		4	33
171	1	96	172	1	92	187	1	32	188	1	28
	2	95		2	91		2	31		2	27
	3	94		3	90		3	30		3	26
	4	93		4	89		4	29		4	25

Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.	Olympiades.	Années.	Ans avant J. C.
189	1	24	190	1	20	193	1	8	194	1	4
	2	23		2	19		2	7		2	3
	3	22		3	18		3	6		3	2
	4	21		4	17		4	5		4	1
191	1	16	192	1	12	195	1	Année 1e. de J. C.			
	2	15		2	11						
	3	14		3	10						
	4	13		4	9						

OLYMPIAS, *Olympias*, (*a*) Ὀλυμπιὰς, fille de Néoptoleme, roi d'Épire, perdit de très-bonne-heure son pere & sa mere. Elle étoit encore fort jeune, lorsqu'elle alla, suivant l'usage de ces tems-là, se faire initier aux mysteres de Samos. Philippe de Macédoine s'y fit initier avec la jeune Princesse, & conçut dès-lors pour elle la plus violente passion. Il l'obtint enfin dans la suite en mariage de son frere Arymbas.

La nuit qui précéda celle, où les nouveaux mariés devoient être enfermés ensemble dans leur chambre nuptiale, Olympias songea qu'elle entendoit un furieux tonnerre; que la foudre tomba sur son ventre; que de ce coup il s'alluma un grand feu, & que ce feu s'étant partagé en plusieurs brandons, qui se répandirent de côté & d'autre, se dissipa & s'évanouit. Et Philippe, quelque tems après son mariage, songea qu'il cachetoit d'un anneau le ventre de la Reine, & que la gravure de cet anneau étoit un lion.

Tous les autres devins regardoient ce songe comme fort suspect, & prétendoient qu'il avertissoit Philippe de prendre garde de fort près à sa femme, & de veiller à sa conduite. Mais, Aristandre de Telmese dit que ce songe marquoit seulement que la Reine étoit grosse, car on ne cachete point les vaisseaux vuides, & qu'elle accoucheroit

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 252, 863. Just. L. VII. c. 6. L. IX. c. 5. *& seq.* L. XI. c. 11. L. XII. c. 14. L. XIV. c. 5, 6. L. XV. c. 1. L. XVII. c. 3. Corn. Nep. in Eumen. c. 6. Diod. Sicul. pag. 653. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 665. *& seq.* Pausf. pag. 19, 45, 243, 466, 553. Q. Curt. L. IX. c. 6. L. X. c. 3. *& seq.* Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 1, 9. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 466, 530. *& suiv.* Tom. IV. p. 57. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 339. *& suiv.*

d'un fils qui feroit très-courageux, & qui tiendroit de la nature du lion. On dit auffi qu'on avoit vu quelquefois dans le lit d'Olympias un grand ferpent étendu auprès d'elle. L'on affure même que ce fut cela principalement qui refroidit l'amour & les careffes de Philippe; de forte qu'il n'alloit plus fi fouvent coucher avec elle; foit que ce ferpent lui fît craindre que fa femme n'effayât fur lui quelques forcelleries & quelques drogues; ou que par refpect il s'éloignât de fon lit, qu'il croyoit occupé par un être plus grand que lui.

On raconte auffi la chofe d'une autre maniere. On dit que toutes les femmes de ces quartiers-là de toute ancienneté étoient fujettes à être faifies de l'efprit d'Orphée, & de la fureur divine qui s'emparoit des Bacchantes aux orgies de Bacchus; que de-là on les appelloit Clodones & Mimallones; qu'elles couroient avec de grands cris, & qu'elles faifoient plufieurs chofes femblables à celles que faifoient les femmes Hédoniennes & les femmes Thraciennes qui habitoient autour du mont Hémus. Il femble même que de ce que faifoient ces femmes Thraciennes, on avoit tiré le mot grec *threfcevein*, pour dire vaquer curieufement & fuperftitieufement au culte des Dieux. Or, Olympias étoit plus adonnée à ces fortes de fuperftitions que toutes les autres; & fe mettant fouvent à la tête de ces furieufes & de ces enthoufiaftes, elle les promenoit d'une maniere plus étrange & plus effroyable; car, elle traînoit après elle dans les chœurs de ces Bacchantes, de grands ferpens privés, qui, fe gliffant fouvent hors des corbeilles & des vans myftiques où on les portoit, & s'entortillant autour des thyrfes de ces femmes & de leurs couronnes, épouvantoient les affiftans.

Cependant, Philippe après fon fonge ayant envoyé à Delphes Chéron de Mégalopolis, on dit qu'il lui rapporta un oracle de la part du Dieu, qui lui ordonnoit d'offrir des facrifices à Jupiter Ammon, & d'honorer particulierement ce Dieu. On ajoute qu'il perdit un œil, & juftement celui qu'il avoit mis au trou de la porte, & dont il avoit vu ce Dieu couché avec fa femme fous la forme d'un ferpent. Olympias, au rapport d'Ératofthene, lorfqu'elle envoya fon fils Alexandre à l'armée, lui découvrit à lui feul le fecret de fa naiffance, & l'exhorta fur cela à n'avoir que des penfées dignes du fils d'un fi grand Dieu. D'autres affurent qu'elle rejettoit ces contes comme une impiété, & qu'elle difoit d'ordinaire: *Alexandre ne ceffera t-il donc jamais de me mettre mal avec Junon?*

La divifion & le trouble fe mirent dans la maifon de Philippe. La mauvaife humeur d'Olympias, qui étoit naturellement

de la Macédoine, nomma pour son général Aristonoüs, qu'elle chargea d'attaquer son ennemi; & pour elle, elle vint à Pydne, ayant avec elle le fils qu'Alexandre avoit eu de Roxane & sa mere même, aussi-bien que Thessalonique fille d'Alexandre, fils d'Amyntas, outre cela Deidamie fille d'Æacidas roi d'Épire, & sœur de Pyrrhus, qui fit depuis la guerre aux Romains, aussi-bien que les filles d'Attale, & enfin les plus considérables de ses amis & de leurs parens. Cet assemblage faisoit qu'elle étoit environnée d'un fort grand nombre de personnes très-inutiles à la guerre, & qui même ne devoient pas trouver dans Pydne des provisions suffisantes pour soutenir un siege de quelque longueur. Malgré cet inconvénient, elle ne laissa pas de s'enfermer dans cette ville, espérant qu'il lui arriveroit par mer des vivres & des secours de la part des Macédoniens & même des Grecs. Elle avoit actuellement avec elle quelques cavaliers d'Ambracie, & un assez grand nombre de gens de guerre habitués dans sa cour; & pour sa défense ce qui restoit d'éléphans à Polysperchon, depuis que Cassandre en avoit pris ou détruit la plus grande partie dans sa derniere descente en Macédoine. Cependant, Cassandre ayant traversé toutes les gorges de la Perrhébie, dès qu'il fut arrivé devant Pydne, environna cette ville d'une mer à l'autre de toutes sortes d'ouvrages, comme pour en faire le siege; & il tira de tous les peuples qu'il avoit associés à son dessein, toutes sortes d'armes & de machines, pour attaquer Olympias par mer & par terre.

Apprenant en même tems qu'Æacidas roi d'Épire venoit avec une armée considérable au secours d'Olympias, il envoya Atharrias à la tête d'un fort détachement pour s'opposer aux Épirotes. Celui-ci, s'étant saisi à propos de tous les passages, rendit inutiles tous les efforts de ce Roi. Olympias, qui ne comptoit plus que sur le secours de Polysperchon, déchut bientôt encore de cette espérance. Car, le général Callas envoyé par Cassandre, s'étant campé dans la Perrhébie près de Polysperchon, corrompit avec de l'argent le plus grand nombre de ses officiers & de ses soldats, de sorte qu'il lui en resta trèspeu de fideles, ce qui fit perdre à Olympias toutes ses ressources.

Malgré cela, Cassandre ne pouvoit continuer pendant l'hiver les attaques de Pydne; mais, il vint à bout d'en fermer si parfaitement l'enceinte, tant par ses derrieres d'un côté à l'autre de la mer qu'en face du port, qu'il la rendit inaccessible à toute espece de secours. Par-là elle tomba bientôt dans une indigence universelle; on en vint au point de ne pouvoir donner à chaque soldat que cinq chœnix de bled par mois. On ne

nourrissoit les éléphans que de sciures de bois, & les hommes en étoient venus à tuer les chevaux & les bêtes de charge pour leur nourriture. Dans cette calamité pendant laquelle Olympias ne laissoit pas de se flatter encore de quelques espérances étrangeres, tous les éléphans périrent de faim. Les cavaliers volontaires, auxquels on ne faisoit aucune distribution de vivres, succomberent les premiers à cette disette, & les soudoyers ne subsisterent guere plus long-tems. Quelques soldats barbares, surmontés par le besoin, mangerent les premiers de la chair humaine prise des corps morts. Toute la ville s'étant bientôt remplie de cadavres, les gardes du palais enterroient les uns, & jettoient les autres par dessus les remparts dans le fossé. Le spectacle & la puanteur devenoient de plus en plus insoutenables, non-seulement aux personnes de la cour élevées dans la magnificence & dans le luxe, mais aux soldats même nourris dans le sang & dans la fange. Au printemps suivant, l'indigence ayant toujours augmenté jusqu'alors, plusieurs d'entr'eux s'assemblerent pour prier Olympias de leur donner leur congé, puisqu'elle ne pouvoit plus les entretenir. La Reine très-persuadée de cette impossibilité, & sentant les entraves où on la tenoit elle-même, leur accorda leur demande. Cassandre, ayant reçu favorablement ces transfuges, les distribua dans les villes de son parti; comptant bien que les Macédoniens habitans de toutes ces villes, apprenant par eux l'état déplorable où se trouvoit Olympias, abandonneroient sa cause. Il ne se trompa point dans sa conjecture; car, le plus grand nombre de ceux qui songeoient encore à envoyer du secours à la Reine, jugeant par cette désertion du mauvais état de ses affaires, l'abandonnerent à sa fortune, & se tournerent du côté de Cassandre. Les deux seuls hommes de la Macédoine qui fussent demeurés fideles à cette malheureuse Reine, furent Aristonoüs & Monimus, dont le premier étoit gouverneur d'Amphipolis, & le second de Pella. Olympias, instruite de l'état présent des choses, & jugeant le peu d'amis qui lui restoient incapables de la défendre, fit préparer pour sa retraite un vaisseau à cinq rangs de rames, où elle s'embarqueroit avec eux. Mais, un déserteur ayant porté cette nouvelle aux ennemis, Cassandre vint lui-même s'emparer de ce vaisseau; de sorte qu'Olympias hors de toute ressource, se vit contrainte de s'adresser elle-même à Cassandre; & en se livrant absolument à lui, elle eut encore bien de la peine à obtenir la sûreté de sa vie.

Cassandre, dans une assemblée de Macédoniens, suscita contre la Reine tous les parens de ceux auxquels elle avoit fait ôter la vie. Cette accusation ayant été portée con-

Strabon, parlant du temple de Jupiter Olympien, qui étoit dans cette ville, dit qu'il y avoit devant ce temple un bois d'oliviers, dans lequel étoit le Stade, ou lieu destiné à la course. Ce temple est, dit-il, à trois cens pas d'Élide. Olympie fut d'abord célebre par les oracles qu'y rendoit Jupiter Olympien. Après qu'ils eurent cessé, le temple ne laissa pas de conserver sa gloire, & devint même plus fameux que jamais par le concours des peuples, qui s'assembloient pour voir les jeux, & couronner ceux, qui avoient remporté le prix. Il y avoit une statue d'ivoire, qui représentoit Jupiter; c'étoit l'ouvrage de Phidias. Jupiter paroissoit assis, & si grand, que sa tête touchoit presque au haut du temple; & il sembloit qu'en se levant il devoit emporter le comble de cet édifice. C'est ce que Pomponius Méla a exprimé en peu de mots. *In Elide fanum delubrumque Olympii Jovis, certamine gymnico & singulari sanctitate, ipso quidem simulacro quod Phidiae opus est, maximè nobile.* Pline dit : « A » douze mille pas de Pylos, » plus dans les terres, est le » temple de Jupiter Olympien, » qui, par la célébrité de ses » jeux, renfermoit les fastes » de la Grece. » Comme ces jeux se célébroient tous les quatre ans, on s'accoutuma à prendre ces quatre ans pour l'espace d'une Olympiade à l'autre, & à marquer de-là les dates des évenemens remarquables. C'est pourquoi, on trouve dans les historiens, telle année de telle Olympiade.

Étienne de Byzance dit qu'Olympie s'appelloit anciennement Pise ; de-là viennent les noms de *Pisæi* & de *Pisatæ* pour les habitans de cette contrée, & de *Pisæus ager*, de *regio*, ou *terra Pisatis* pour la contrée même, dont Strabon & Polybe se sont servis. Strabon dit : » Quelques uns dérivent le » nom de Pisatide de Pise, ville » qui porte ce nom, aussi-bien » qu'une fontaine ; d'autres di» sent qu'il n'y a jamais eu » de ville de Pise, mais seu» lement une fontaine. » Cependant, la ville de Pise est suffisamment prouvée par Pausanias, qui dit que les Éléens détruisirent Pise durant la guerre, & ensuite qu'il ne restoit aucune trace des murs ni des édifices, mais qu'on avoit planté des vignes au lieu où Pise avoit été. Pindare dit: O bois de Pise, bien garni d'arbres au bord de l'Alphée. Dans Étienne de Byzance on lit : Pise, ville & fontaine d'Olympie. Ptolémée joint les deux noms ensemble, & dit Olympie Pise. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les historiens parlent d'Olympie, & ne parlent non plus de Pise, que si elle n'eût jamais existé. Il paroît qu'Olympie succéda à la ville de Pise ; qu'elle n'étoit pas sur le même terrein, mais en des lieux très-voisins & à côté d'un même

bois ; que l'une se forma des ruines de l'autre ; & que quand, dans les tems historiques, on eut occasion de parler d'Olympie, il n'étoit plus question de Pise, dont le sol étoit alors couvert de vignes.

Diodore de Sicile nous instruit de l'origine du nom d'Olympie. Hercule, selon cet auteur, fut d'avis qu'avant que les Argonautes s'en retournassent chacun dans leur païs, on choisît le plus bel endroit de la Grece pour y établir des jeux, & pour y assembler tous les Grecs ; & qu'on consacrât ces jeux à Jupiter Olympien. Les Argonautes consentirent au serment & aux jeux proposés par Hercule ; & ayant choisi le lieu de l'assemblée dans le païs des Éléens, près du fleuve Alphée, ils le consacrerent au plus grand des Dieux, & l'appellerent Olympie de son nom.

L'Alphée à Olympie paroissoit dans toute sa largeur & dans toute sa beauté, comme ayant été grossi de plusieurs autres fleuves considérables ; car, & l'Hélisson, qui passoit par la ville de Mégalopolis, & le Branthéate, qui traversoit les terres des Mégalopolitains, & le Gortynius, qui couloit auprès de Gortyne, où il y avoit un temple d'Esculape, & le Buphagus, qui, après avoir passé par Mélénée, prenoit son cours à travers le territoire de Mégalopolis & celui d'Hérée, & le Ladon, qui venoit de chez les Clitoriens, & l'Erymanthe, qui sortoit d'une montagne de même nom, tous ces fleuves passoient par l'Arcadie, & venoient tomber dans l'Alphée au-dessus d'Olympie.

La Grece étoit certainement pleine de merveilles, qui causoient de l'admiration à ceux qui les voyoient, ou qui en entendoient parler ; mais, il n'y en avoit point, que la religion eût consacrées avec tant de pompe, que les mysteres de Cérès à Éleusis, & que les jeux, qui se célébroient en l'honneur de Jupiter à Olympie. Le bois sacré du Dieu étoit appellé Altis, ancien mot, dont Pindare s'est servi dans cette signification en louant un de ses Héros, qui avoit été vainqueur aux jeux Olympiques. Le temple & la statue de Jupiter étoient le fruit des dépouilles, que les Éléens remporterent sur les Pisans & leurs alliés ; car, ils vainquirent ces peuples, & saccagerent Pise. La statue du Dieu étoit, ainsi qu'on là déjà dit, un ouvrage de Phidias, comme en faisoit foi l'inscription, que l'on voyoit aux pieds de Jupiter, & qui étoit conçue en ces termes : *Phidias, fils de Charmidas, Athénien, m'a fait.* Le temple étoit d'une architecture Dorique ; il étoit tout environné de colomnes par dehors ; en sorte que la place où il étoit bâti, formoit un beau péristyle. *Voyez* Jupiter Olympien.

Au gymnase d'Olympie, qui

étoit le lieu où s'exerçoient ceux qui vouloient disputer le prix du Pentathle & de la Course; il y avoit une Cérès & une Proserpine de beau marbre du mont Pentélique ; elles avoient été données l'une & l'autre par cet Hérode, que l'on surnommoit Atticus ; il les fit faire pour remplacer deux statues plus anciennes, que l'on y voyoit autrefois. Une balustrade de marbre environoit un trophée, qui fut anciennement érigé à l'occasion d'une victoire remportée sur les Arcadiens. En entrant dans le Gymnase, on voyoit à main gauche une enceinte de moindre étendue, où s'exerçoient les Athletes. Le portique, qui regardoit le soleil levant, étoit suivi de plusieurs autres édifices, qui étoient au midi & au couchant, & qui servoient à loger les Athletes.

La ville d'Olympie étoit redevable à Trajan de plusieurs ouvrages, dont les principaux étoient des bains, qui portoient son nom ; un amphithéâtre d'un fort grand circuit; un lieu pour les courses de chevaux, qui avoit bien deux stades de long, & un Sénat pour les Magistrats Romains, lequel entr'autres ornemens étoit tout plafonné de bronze. On y voyoit deux statues posées sur des piédestaux fort délicats, l'une d'ambre, de l'empereur Auguste, l'autre d'ivoire, de Nicomede roi de Bithynie.

Cette ville, dit-on, se nomme aujourd'hui Longanico.

Philostrate met un lieu nommé Olympie dans l'Arcadie.

OLYMPIEN, *Olympius*, surnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Olympien.

OLYMPIENNE, *Olympia*, surnom commun à Junon & à Lucine. *Voyez* Junon Olympienne, & Lucine Olympienne.

OLYMPIEUM, *Olympieum*, Ὀλυμπίειον. *Voyez* Olympium.

OLYMPIO, *Olympio*, (a) Ambassadeur, que Gentius, roi d'Illyrie, envoya en Macédoine l'an 168 avant Jesus-Christ, pour confirmer un traité d'alliance avec Persée, & prendre les ôtages & le serment de ce Prince.

OLYMPIODORE, *Olympiodorus*, (b) Ὀλυμπιόδωρος, Capitaine Athénien, commandoit une compagnie de trois cens hommes avec quelques gens de traits. C'étoit le plus brave des Officiers qui servoient dans l'armée d'Aristide contre les Perses.

OLYMPIODORE, *Olympiodorus*, (c) Ὀλυμπιόδωρος, fameux joueur d'instrument, apprit à Épaminondas à jouer des airs sur la flûte

OLYMPIODORE, *Olympiodorus*, (d) Ὀλυμπιόδωρος, fameux Capitaine Athénien, avoit une statue dans la citadelle

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c, 23.
(b) Plut. T. 1. p. 327.
(c) Corn. Nep. in Epamin. c. 2.
(d) Pauf. p. 44. & feq.

d'Athenes, & l'avoit certainement bien méritée, non seulement par ses actions, mais pour avoir relevé le courage des Athéniens, dans un tems, où rebutés par des disgraces continuelles, ils ne pouvoient ni remédier au présent, ni bien espérer de l'avenir.

Après la mort d'Alexandre le Grand, Démétrius, fils d'Antigonus, ayant délivré les Athéniens de leurs tyrans, ne se pressa pas pour cela de leur rendre le Pirée; au contraire, dans la suite, il acheva de les subjuguer, mit garnison dans la ville, & fortifia le Musée. Au bout de quelques années, tout ce qu'il y eut de braves Athéniens, excités par le souvenir de leurs ancêtres, se réveillerent. Considérant donc combien ils étoient déchus de leur ancienne gloire, ils eurent honte d'eux-mêmes, & sur le champ donnerent le commandement de leurs troupes à Olympiodore. Aussi-tôt ce Général enrôle, sans distinction d'âge, tout ce qu'il y avoit de gens capables de porter les armes, & comptant plus sur la bonne volonté de ses soldats, que sur leurs forces, il marcha à l'ennemi. En même tems, les Macédoniens sortent de leurs retranchemens; Olympiodore les attaque & les met en déroute; ils regagnent le Musée, le Général Athénien les y poursuit, les chasse de ce poste & s'en rend le maître. Voilà comment les Athéniens secouerent enfin le joug des Macédoniens. En cette occasion, il n'y eut pas un seul Athénien, qui ne fît parfaitément bien son devoir; mais, Léocrite, fils de Protarque, se distingua entre tous les autres; car, il fut le premier, qui escalada le mur, & le premier qui, l'épée à la main, se jetta dans le Musée, où il périt en combattant; ses citoyens lui rendirent de grands honneurs, sur-tout en consacrant son bouclier à Jupiter le Libérateur, après avoir fait graver dessus son nom & le récit de ce bel exploit. Pour Olympiodore, il donna bien d'autres marques de son courage; car, non-seulement il reprit Munychie & le Pirée, mais voyant que les Macédoniens faisoient des courses jusqu'aux portes l'Éleusis, il se mit à la tête des habitans, alla chercher les ennemis & les défit. Long-tems auparavant, lorsque Cassandre commençoit à exercer des hostilités dans l'Attique, Olympiodore s'étoit embarqué pour aller demander du secours aux Étoliens, & il en avoit obtenu, ce qui fut le salut d'Athenes à la veille d'une guerre comme celle dont on étoit menacé. C'est donc avec justice que les Athéniens avoient érigé des monumens à la gloire de ce grand homme, soit dans la citadelle, soit au Prytanée, & que les Élusiniens conservent le souvenir de ses grandes actions par des tableaux qui les représentoient. Parmi

les Phocéens, ceux d'Élatée; qu'il vint secourir si à propos, lorsqu'ils eurent quitté le parti de Cassandre, l'avoient aussi honoré par des marques publiques de leur reconnoissance, en lui consacrant une statue de bronze dans le temple de Delphes.

OLYMPIODORE, *Olympiodorus*, (*a*) Ὀλυμπιόδωρος, Athénien, contre lequel Démosthene fit une harangue. Il étoit en différend avec Callistrate son beau-frere, au sujet d'un héritage, qui provenoit d'un certain Conon, mort sans laisser d'enfans. Ce fut à cette occasion, que Démosthene composa, contre Olympiodore, une harangue, qui fut prononcée par Callistrate lui-même.

OLYMPIQUES [Jeux], *Ludi Olympici*, ou *Olympia*, (*b*) en grec τὰ Ὀλύμπια jeux les plus fameux, les plus solemnels, & peut-être les plus anciens de la Grece. Ils se célébroient tous les quatre ans à Olympie dans l'Élide, province du Péloponnèse.

Comme l'origine des jeux Olympiques est ensevelie dans la plus profonde antiquité, l'on trouve diverses opinions sur leur établissement. Diodore de Sicile dit que ce fut Hercule de Crete qui les institua, sans nous apprendre, ni en quel tems, ni à quelle occasion. Le sentiment le plus commun parmi les sçavans est, que la premiere célébration s'en fit dans l'Élide, l'an du monde 2635, qui répond à la vingt-neuvieme année du regne d'Acrise roi d'Argos, & à la trente-quatrieme du regne de Sicyon, dix-neuvieme roi de Sicyone. Quoi qu'il en soit, depuis leur premiere institution, ils furent alternativement renouvellés & interrompus jusqu'au regne d'Iphitus roi d'Élide, & contemporain de Lycurgue, qui les rétablit avec beaucoup de lustre, l'an du monde 3208. Il ordonna que pendant la durée des jeux toutes les affaires cesseroient, afin que chacun eût la liberté de s'y rendre.

Pausanias paroît avoir eu un soin particulier de se faire instruire, dans son voyage de Grece, de tout ce qui regardoit cette solemnité.

« Quant aux jeux Olympiques, dit-il, voici ce que » j'en ai appris de quelques » Éléens, qui m'ont paru fort » profonds dans l'étude de l'antiquité. Selon eux, Saturne » est le premier qui ait régné » dans le ciel, & dès l'âge d'or

(*a*) Demosth. Orat. in Olympiod. p. 1064. *& seq.*

(*b*) Herod. L. VIII. c. 26. Vell. Pater. L. I. c. 8 Pauf. pag. 299. *& seq.* Tit. Liv. L. XXVII. c. 35. L. XXVIII. c. 7. Just. L. VII. c. 2 L. XII. c. 16. Diod. Sicul. p. 60, 155, 178, 230. Plut. T. I. p. 11. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 111. *& suiv.* Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 119. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 192, 214. Tom. V. pag. 300. *& suiv.* Tom. VI. pag. 302, 303, 367. T. VII. pag. 179. T. VIII. p. 316, 324. *& suiv.* Tom. IX. p. 22. *& suiv.* T. X. p. 225. *& suiv.* T. XIII. p. 481.

» il

» il avoit déjà un temple à » Olympie. Jupiter étant venu » au monde, Rhéa sa mere » en confia l'éducation aux » Dactyles du mont Ida, au- » trement appellés Curetes. Ces » Dactyles vinrent ensuite » de Crete en Élide, car le » mont Ida est en Crete. Ils » étoient cinq freres, sçavoir, » Hercule, Péonéus, Épimede, » Iasius, & Ida. Hercule com- » me l'aîné proposa à ses freres » de s'exercer à la course, » & de voir à qui en rempor- » teroit le prix, qui étoit une » couronne d'olivier; car, l'o- » livier étoit déjà si commun, » qu'on en prenoit les feuilles » pour joncher la terre, & » dormir dessus. Hercule ap- » porta le premier cette plante » en Grece de chez les Hy- » perboréens. Le poëte Olen » de Lycie, dans une hymne, » qu'il a faite pour les Achéens, » nous apprend que les Hy- » perboréens étoient une na- » tion qui habitoit sous le » nord, & qu'Hercule étoit » venu de-là à Délos & en » Achaïe. Après Olen, Méla- » nopus de Cumes a fait un » cantique en l'honneur d'Opis » & d'Hécaërgé, où il dit que » ces Déesses étoient aussi ve- » nues du païs des Hyperbo- » réens en Achaïe & à Délos. » Pour Aristias le Proconné- » sien, il s'est contenté de faire » une légere mention des Hy- » perboréens, quoiqu'il eût pu » nous en apprendre plus de » particularités qu'un autre, » ayant voyagé chez les Issé- » dons, comme il le dit lui- » même dans ses vers. C'est donc » Hercule Idéen, qui a eu la » gloire d'inventer ces jeux, » & qui les a nommés Olym- » piques; & parce qu'ils étoient » cinq freres, il voulut que » ces jeux fussent célébrés tous » les cinq ans. Quelques uns » disent que Jupiter & Saturne » combattirent ensemble à la » lutte dans Olympie, & que » l'empire du monde fut le fruit » de la victoire. D'autres pré- » tendent que Jupiter, ayant » triomphé des Titans, institua » lui-même ces jeux, où Apollon » entr'autres signala son adresse, » en remportant le prix de la » course sur Mercure, & celui » du pugilat sur Mars. C'est pour » cela, disent-ils, que ceux qui se » distinguent au Pentathle, » dansent au son des flûtes qui » jouent des airs Pythiens; » parce que ces airs sont con- » sacrés à Apollon, & que ce » Dieu a été couronné le pre- » mier aux jeux Olympiques. »

Il ne faut pas s'imaginer que ces jeux, depuis leur premiere institution, aient été célébrés de suite; ils furent souvent interrompus, & même pendant des tems très-considérables; puis renouvellés encore, & encore négligés, jusqu'à ce qu'enfin ils prirent une forme stable & durable. Leur célébration revenoit régulierement tous les cinq ans, c'est-à-dire, pour parler plus exactement, après quatre ans révolus, & au premier mois

de la cinquieme année ; voilà pourquoi on comptoit cinq ans d'une Olympiade à l'autre, quoique dans le fond il n'y eût que quatre ans complets. Mais, l'auteur que nous venons de citer, va nous instruire des ces interruptions & de ces reprises.

» Cinquante ans après le dé» luge de Deucalion, Clymé» nus fils de Cardis & l'un des » descendans d'Hercule. Idéen » étant venu de Crete, célébra » ces jeux à Olympie ; ensuite, » il consacra un autel aux Cu» retes, & nommément à Her» cule, sous le titre d'Hercule » protecteur. Endymion fils » d'Aëthlius chassa Clyménus » de l'Élide, s'empara du Royau» me, & le proposa à ses pro» pres enfans pour prix de la » course. Mais, Pélops qui » vint quelques trente ans après » Endymion, fit représenter ces » mêmes jeux en l'honneur de » Jupiter avec plus de pompe » & d'appareil qu'aucun de ses » prédécesseurs. Ses fils n'ayant » pu se maintenir en Élide, & » s'étant répandus en divers » lieux du Péloponnese, Amy» thaon fils de Créthéüs & cou» sin germain d'Endymion, car » on dit qu'Aëthlius étoit fils » de cet Éole qui eut le surnom » de Jupiter, Amythaon, dis» je, donna ces jeux au peuple. » Après lui, Pélias & Nélée les » donnerent à frais communs. » Augée les fit aussi célébrer, » & ensuite Hercule fils d'Am» phitryon, lorsqu'il eut pris » l'Élide. Le premier qu'il cou» ronna fut Iolas, qui pour » remporter le prix de la cour» se du char, avoit emprunté » les propres cavales d'Her» cule ; car, en ces tems-là, » on empruntoit sans façon les » chevaux qui étoient en répu» tation de vîtesse. Nous voyons » dans Homere qu'aux jeux fu» nebres de Patrocle, Méné» laüs avoit attelé, avec un de » ses chevaux, une cavale d'A» gamemnon. D'ailleurs, Iolas » étoit l'écuyer d'Hercule. Il » remporta donc le prix de la » course du char, & Iasius Ar» cadien remporta celui de la » course des chevaux de selle. » Les fils de Tyndare furent » aussi victorieux, Castor à la » course, & Pollux au combat » du ceste. On prétend même » qu'Hercule eut le prix de la » lutte & du Pancrace.

» Mais, depuis Oxylus qui » ne négligea pas non plus ces » spectacles, les jeux Olympi» ques furent interrompus jus» qu'à Iphitus qui les rétablit. » On en avoit même perdu le » souvenir ; peu à peu on se le » rappella ; & à mesure qu'on » se ressouvenoit de quelqu'un » de ces jeux, on l'ajoutoit à » ceux que l'on avoit déjà re» trouvés. Cela paroît mani» festement par la suite des » Olympiades dont on a eu » soin de conserver la mémoire ; » car, dès la premiere Olym» piade, on proposa un prix » de la course, & ce fut Corœ» bus Éléen qui le remporta ; il » n'a pourtant point de statue

» à Olympie, mais on voit » son tombeau sur les con- » fins de l'Élide. En la quator- » zieme Olympiade, à cette » premiere sorte de combat on » ajouta la course du stade dou- » blé. Hypénus de Pise vain- » queur eut une couronne d'o- » livier, & l'Olympiade sui- » vante Acanthus Lacédémo- » nien fut couronné. En la dix- » huitieme Olympiade, on se res- » souvint du combat de la lutte » & même du Pentathle. Ils fu- » rent renouvellés; Lampis & » Eurybate, tous deux Lacédé- » moniens, eurent l'honneur de » la victoire. Le combat du » ceste fut remis en usage en la » vingt-troisieme Olympiade; » Onomastus de Smyrne en rem- » porta le prix; Smyrne étoit » déja censée ville d'Ionie. La » vingt-cinquieme Olympiade » fut remarquable par le réta- » blissement de la course du » char attelé de deux chevaux » d'un bon âge, & ce fut Pa- » gondas Thébain qui eut la » victoire. La vingt-huitieme » vit renouveller le combat du » Pancrace & la course avec » des chevaux de selle. La ca- » vale de Crauxidas natif de » Cranon passa toutes les autres; » & Lygdamis de Syracuse ter- » rassa tous ceux qui combat- » tirent contre lui. Son tombeau » est à Syracuse auprès des car- » rieres. Je ne sçais pas si réel- » lement il égaloit Hercule en » force du corps, mais du » moins les Syracusains le di- » sent ainsi.

» Ensuite, les Éléens s'avise- » rent d'instituer des combats » pour les enfans, quoiqu'il » n'y en eût aucun exemple » dans l'antiquité. Ainsi, en la » trente-septieme Olympiade, » il y eut des prix proposés aux » enfans pour la course & pour » la lutte. Hipposthene Lacé- » démonien fut déclaré vain- » queur à la lutte; & Polynice » Éléen, à la course. En la » quarante-unieme, les enfans » furent admis au combat du » ceste, & Philétas Sybarite » surpassa tous les autres. La » soixante-cinquieme Olym- » piade introduisit encore une » nouveauté. Des gens de pied » tout armés disputerent le prix » de la course; ils parurent » dans la carriere avec leurs » boucliers, & Démarat d'Hé- » rée remporta la victoire. Cet » exercice fut jugé très-con- » venable à des peuples belli- » queux. En la quatre-vingt- » treizieme Olympiade, on cou- » rut avec deux chevaux de » main dans la carriere; Évago- » ras Éléen fut vainqueur. En » la quatre-vingt-dix-neuvieme » on attela deux jeunes pou- » lains à un char, & ce nou- » veau spectacle valut une cou- » ronne à Sybariade Lacédé- » monien. Quelque tems après, » on s'avisa d'une course de » deux poulains menés en main, » & d'une course de poulain » monté comme un cheval de » selle. A la premiere, Bélisti- » che, femme née sur les côtes » de Macédoine, remporta le

» prix; à la ſeconde, Tlépoleme Lycien fut couronné; celui-ci en la cent trente-unieme Olympiade, Béliſtiche en la cent vingt-huitieme. Enfin, en la cent quarante-cinquieme, les enfans furent auſſi admis au combat du Pancrace, & Phédime Éolien d'une ville de la Troade demeura victorieux.

» Comme les Éléens introduiſoient de nouveaux combats, auſſi les aboliſſoient-ils, lorſqu'ils ne réuſſiſſoient pas à leur gré. Ainſi, après avoir permis le Pentathle aux enfans en la trente-huitieme Olympiade qu'Entélidas Lacédémonien eut une couronne d'olivier, ils jugerent à propos de le leur interdire à l'avenir. Et après avoir imaginé la courſe de l'apéné en la ſoixante-dixieme Olympiade, & la courſe du Calpé l'Olympiade ſuivante, quelques cinquante ans après en la quatre-vingt-quatrieme Olympiade, ils proſcrivirent l'un & l'autre. Therſius de Theſſalie avoit été couronné à la premiere; & Patécus Achéen de la ville de Dyme, à la ſeconde. La courſe du Calpé ſe faiſoit avec deux jumens; ſur la fin de la courſe on ſe jettoit à terre; on prenoit les jumens par le mors, & l'on achevoit ainſi la carriere; ce que pratiquent encore de nos jours ces écuyers à qui l'on donne le nom d'Anabates. Toute la différence qu'il y avoit entre ceux qui faiſoient la courſe du Calpé & les Anabates, c'eſt que ceux-ci ont une marque particuliere qui les diſtingue, & qu'ils montent des chevaux & non des jumens. Pour l'apéné, c'étoit un char attelé de deux mules; invention moderne, & qui ne produiſoit pas un fort bel effet; outre que les mules & les mulets ſont en horreur aux Éléens, qui par cette raiſon n'en élevent point chez eux.

» Quant à l'ordre & à la police des jeux Olympiques, voici ce qui s'obſerve aujourd'hui. On fait d'abord un ſacrifice à Jupiter, enſuite on ouvre par le Pentathle. La courſe à pied vient après, puis la courſe de chevaux; cela fut ainſi réglé en la ſoixante-dix-ſeptieme Olympiade; auparavant les hommes & les chevaux combattoient le même jour; d'où il arrivoit que le rang du Pancrace ne venoit que ſur le ſoir, parce que tout le jour ſe paſſoit à voir les courſes de chevaux, & ſur-tout le Pentathle. En cette Olympiade, Callias Athénien eut le prix du Pancrace. Mais depuis, on changea l'ordre de ces jeux, & l'on en rejetta une partie à un autre jour, afin d'empêcher que les uns ne nuiſiſſent aux autres. La direction du ſpectacle & le nombre des juges ont auſſi varié; car, Iphitus qui fut le reſtaurateur des jeux Olym-

» piques, y présida seul. Oxy-
» lus & ses successeurs conser-
» verent le même privilege.
» Mais, en la cinquantieme
» Olympiade, tous les Éléens
» tirerent au sort, & l'adminis-
» tration de ces jeux échut à
» deux particuliers qui en pri-
» rent soin dans la suite. Il n'y
» eut que deux directeurs pen-
» dant long-tems, & jusqu'à la
» cent cinquantieme Olympia-
» de, que l'on créa neuf juges,
» dont trois devoient connoître
» de la course des chevaux,
» trois du Pentathle, & les
» trois autres des autres sortes
» de combats. Deux Olympia-
» des après on ajouta un dixie-
» me juge. En la cent troisieme
» Olympiade, les Éléens furent
» distribués en douze tribus, &
» chaque tribu nomma un juge.
» Mais ensuite, la nation ayant
» eu du dessous dans une guer-
» re contre les Arcadiens, &
» plusieurs tribus étant tombées
» en la puissance des ennemis,
» de douze il n'en resta plus
» que huit; & par-là en la cent
» troisieme Olympiade, les di-
» recteurs ou juges des jeux
» Olympiques furent réduits à
» pareil nombre de huit. Enfin,
» en la cent huitieme Olympia-
» de, le nombre de dix fut ré-
» tabli, & c'est celui qui sub-
» siste à présent. »

Les Athletes combattirent nus dans ces jeux, depuis la trente-deuxieme Olympiade, où il arriva à un certain Orcippus de perdre la victoire, parceque dans le fort du combat son caleçon s'étant dénoué, l'embarrassa de maniere à lui ôter la liberté des mouvemens. Ce réglement en exigea un autre; c'est qu'il fut défendu aux femmes & aux filles, sous peine de la vie, d'assister à ces jeux, & même de passer l'Alphée pendant tout le tems de leur célébration.

Cette défense fut si exactement observée, qu'il n'arriva jamais qu'à une seule femme de violer cette loi. Cette femme, que les uns nomment Callipatire, & les autres Phévénia, étant devenue veuve, s'habilla à la façon des maîtres d'exercice, & conduisit elle-même son fils Pisidore à Olympie. Le jeune homme ayant été déclaré vainqueur, la mere transportée de joie, jetta son habit d'homme, sauta par-dessus la barriere, & elle fut connue pour ce qu'elle étoit. Cependant, on lui pardonna cette infraction de la loi en considération de son pere, de ses freres & de son fils, qui tous avoient été couronnés aux mêmes jeux. Depuis ce tems-là, il fut défendu aux maîtres d'exercice de paroître autrement que nus à ces spectacles. La peine, imposée par la loi, étoit de précipiter les femmes qui oseroient l'enfreindre, d'un rocher fort escarpé qu'on appelloit le mont Typée, & qui étoit au-delà de l'Alphée.

On obligeoit les athletes à Olympie, de jurer deux choses avant que d'être admis aux jeux; 1°. Qu'ils seroient soumis pendant dix mois consécutifs à tous

les exercices, & à toutes les épreuves auxquelles les engageoit l'institution athlétique; Qu'ils observeroient religieusement toutes les loix prescrites dans chaque sorte de combat, & qu'ils ne feroient rien, ni directement, ni indirectement, contre l'ordre & la police établis dans les jeux. On leur faisoit prêter ce serment devant la statue de Jupiter, surnommé Ὅρκιος à cause de cette cérémonie; & cette statue qui tenoit un foudre dans chaque main, pour inspirer plus de terreur aux parjures, étoit érigée dans le Sénat des Éléens.

Il leur étoit aussi défendu, sous peine d'une amende considérable, d'user de la moindre fraude pour être déclarés vainqueurs; mais, ni les loix, ni les peines ne sont pas toujours un frein capable de contenir l'ambition dans de justes bornes. Il y eut des supercheries & la punition sévere qu'on en tira, n'empêcha pas qu'on ne retombât de tems en tems dans les mêmes fautes.

On trouvoit, dit Pausanias, en allant du temple de la mere des Dieux, au stade, six statues de Jupiter, qui toutes six étoient de bronze, & toutes faites du produit des amendes imposées aux athletes qui avoient usé de fraude pour remporter le prix, ainsi que le marquoient les inscriptions. Les vers, qui étoient sur la prémiere statue, avertissoient que le prix des jeux Olympiques s'acquéroit, non par argent, mais par la légereté des pieds & par la force du corps. Ceux de la seconde portoient que cette statue avoit été érigée à Jupiter pour faire craindre aux athletes la vengeance du Dieu, s'ils osoient violer les loix qui leur étoient prescrites.

Le concours prodigieux du monde qu'attiroit à Olympie la célébration de ces jeux; avoit enrichi cette ville & toute l'Élide; aussi n'y avoit-il rien dans toute la Grece de comparable au temple & à la statue de Jupiter Olympien.

OLYMPIUM, *Olympium*, (*a*) Ὀλύμπιον, ville qu'Athénée met au nombre de celles dont Cyrus fit présent à Pytharque. *Voyez* Olympe ville de Lycie.

OLYMPIUM, *Olympium*, (*b*) Ὀλύμπιον lieu de Sicile auprès de Syracuse. Il étoit à quinze cens pas de cette ville, selon Tite-Live. Il y avoit là un temple, consacré à Jupiter Olympien, d'où venoit à ce lieu le nom d'Olympium. Thucydide, qui en fait mention en plusieurs endroits, l'appelle toujours Olympium. Le temple du Dieu étoit fort riche, & le lieu bien fortifié. Les Athéniens, l'an 415 avant Jesus-Christ, s'étant saisis de ce poste, s'emparerent ensuite de tous les environs.

OLYMPIUM, *Olympium*, (*c*) Ὀλύμπιον, temple de Ju-

(*a*) Athen. p. 30.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 33. Diod. Sicul. p. 339. Thucyd. p. 456. *& seq.*
(*c*) Diod. Sicul. p. 375.

piter à Agrigente. *Voyez* Agrigente.

OLYMPIUS, *Olympius*, (*a*) Ὀλύμπιος, dont parle Lucien dans un de ses Dialogues. Selon cet auteur, Olympius étoit un homme admirable, & avoit des relations particulieres avec Aspasie de Milet.

OLYMPUS, *Olympus*, (*b*) Ὄλυμπος, fameux satyre, qui fut, selon quelques uns, disciple, & selon d'autres, frere de Marsyas. Quoi qu'il en soit, Olympus passe pour avoir été un célebre joueur d'instrument. Il y en a même qui prétendent qu'il a été un des inventeurs de la flûte.

OLYMPUS, *Olympus*, (*c*) Ὄλυμπος, qui fut, selon Diodore de Sicile, établi par Bacchus gouverneur de ce Jupiter, qui étoit fils de Saturne & de Rhéa. Jupiter, ayant appris sous Olympus la vertu & les belles lettres, en fut surnommé Olympien.

OLYNTHE, *Olynthus*, (*d*) Ὄλυνθος, ville de Thrace, dans la Chalcidique, au fond du golfe de Torone, dut son origine & son nom à Olynthus, fils de Strymon roi des Thraces. Ce Prince ayant été tué dans une chasse par un lion, qu'il avoit attaqué, Brangas son frere, après avoir donné des larmes à sa triste aventure, lui éleva un tombeau dans le lieu-même où il avoit péri. Il s'y forma avec le tems une ville, qui conserva le nom du malheureux Olynthus. Étienne de Byzance dit que cette ville fut bâtie par Olynthus lui-même, en quoi il n'est pas d'accord avec Conon, dont nous venons de rapporter le sentiment.

M. de Toureil prétend que la ville d'Olynthe étoit dans la presqu'isle de Pallene, entre les golfes de Thessalonique & de Torone. Si cela est vrai, de l'Isle l'aura mal placée dans sa carte de l'ancienne Grece; car, il la met au fond du golfe de Torone, non pas dans la presqu'isle de Pallene, mais dans la Paraxie, au commencement de la presqu'isle, qui sépare le golfe de Torone & le golfe Singitique. Selon Toureil, elle étoit possédée par des Grecs originaires de Chalcis, ville d'Eubée, colonie des Athéniens. Cette opinion est confirmée par Hérodote. « Artabaze, dit cet historien, » assiégea Potidée; & soupçon- » nant que les Olynthiens pour- » roient bien abandonner le

(*a*) Lucian. T. II. pag. 17.

(*b*) Strab. pag 470. Ovid. Metam. L. VI. c. 9.

(*c*) Diod. Sicul. p. 144.

(*d*) Strab. p. 121. Plin. T. I. p. 204, 608. Pompon. Mel. p. 105. Herod. L. VII. c. 122. L. VIII. c. 127. Pauf. pag. 168. Diod. Sicul. pag. 444, 467. *& seq.* Juven. Satyr. 12. v. 47. Corn. Nep. in Timoth. c. 1. In Pelop. c. 1. Thucyd. pag. 41, 334. Plut. Tom. I. pag. 849. Demosth. Olynth. p. 1. *& seq.* Just. L. II. c. 14. L. VII. c. 4. L. VIII. c. 3. Xenoph. p. 246, 554. *& seq.* Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3, 5, 7. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 332. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 186.

» parti du Roi, il assiégea aussi » leur ville. Elle étoit alors » habitée par les Bottiéens, » qui avoient été chassés par » les Macédoniens du golfe » Thermaïque, Artabaze, après » s'être rendu maître de la » ville, fit conduire les infor» tunés habitans à un marais » où ils périrent tous. Il donna » ensuite le gouvernement de » cette place à Critobule de » Torone, Chalcidien de na» tion. C'est ainsi que les Chal» cidiens devinrent maîtres » d'Olynthe. »

Le roi Amyntas, selon Diodore de Sicile, vaincu par les Illyriens, & hors d'espérance de rentrer dans ses États, avoit donné aux Olynthiens une grande partie de son domaine, qui se trouvoit dans leur voisinage; & ils en avoient joui tranquillement depuis sa retraite. Cependant, ce Prince s'étant rétabli sur son trône, contre toute espérance, & ayant même recouvré toute l'étendue de sa domination, redemanda aux Olynthiens le territoire qu'il leur avoit cédé; mais, ceux-ci refuserent de le lui rendre. Amyntas leva aussi-tôt des troupes; & de plus s'alliant avec les Lacédémoniens, il les invita à faire marcher un Commandant & une armée en forme contre Olynthe. Les Spartiates, qui songeoient d'eux-mêmes à s'avancer du côté de la Thrace, leverent sur eux-mêmes, ou sur leurs alliés, plus de dix mille hommes, dont ils donnerent le commandement à Phébidas leur compatriote, avec ordre de servir Amyntas contre les Olynthiens.

D'autres racontent autrement les commencemens de cette guerre. Ceux d'Acanthe & d'Apollonie, villes très-considérables de la Macédoine, envoyerent à Lacédémone des députés, qui représenterent dans l'assemblée générale des alliés, qu'Olynthe, ville située dans leur voisinage, se fortifioit extraordinairement de jour en jour; qu'elle étendoit de plus en plus sa domination par de nouvelles conquêtes; qu'elle forçoit toutes les villes des environs de se soumettre à elle & d'entrer dans ses vues; & qu'elle étoit près de conclure un traité d'alliance avec les Athéniens & les Thébains. L'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu d'un commun consentement, qu'il falloit déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint que les villes alliées fourniroient dix mille hommes de troupes, avec la liberté à celles qui le voudroient, d'y substituer de l'argent, sur le pied de trois oboles pour la paye journaliere de chaque fantassin, & quatre fois plus pour un cavalier. Pour ne point perdre de tems, les Lacédémoniens firent partir sur le champ leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Éphores que Phébidas, son frere, commanderoit celles qui devoient bientôt suivre, &

se joindre aux siennes. Quand le premier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine, qui étoit aussi appellée la Thrace, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui, s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire de défense, & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

Quoi qu'il en soit de ces deux récits différens, nous allons reprendre celui de Diodore de Sicile. Comme les Olynthiens se défendoient vivement contre le roi Amyntas, les Lacédémoniens jugerent à propos d'ôter à Phébidas le commandement des troupes qu'ils avoient prêtées au Roi, mais ce fut pour le remettre à son frere Eudamidas. Ils donnerent à celui-ci trois mille hommes, & le chargerent de poursuivre cette guerre. Il se jetta donc, avec le roi Amyntas, dans le territoire des Olynthiens. Ceux-ci, qui avoient rassemblé toutes leurs forces, & qui avoient plus de troupes que leurs ennemis, l'emportoient dans presque toutes les rencontres. C'est pourquoi, les Lacédémoniens leverent une plus grosse armée, à la tête de laquelle ils mirent Téleutias; ce dernier, distingué par son courage entre tous ses concitoyens, étoit frere du roi Agésilaüs. Sortant donc du Péloponnese avec ses troupes, dès qu'il se vit près des terres des Olynthiens, il appella encore à lui le corps d'armée d'Eudamidas; & se trouvant alors assez fort, il commença par ravager tout le païs, qui appartenoit aux Olynthiens, & il en distribua aux soldats la dépouille, qui se trouva considérable. Enfin, les Olynthiens s'étant assemblés aussi avec leurs alliés, on en vint à un combat général, dont la premiere issue fut la séparation des deux armées avec un avantage égal de part & d'autre. Mais bientôt après, il y eut une seconde bataille plus vive que la précédente, où Téleutias fut tué dans une défense très-courageuse de sa part, & où les Lacédémoniens perdirent plus de douze cens hommes. Pendant que les Olynthiens se félicitoient de leur succès, les Spartiates, qui vouloient réparer leur perte & rétablir leur honneur, mirent sur pied de plus grandes forces qu'auparavant. Les Olynthiens, instruits des projets & des préparatifs de leurs adversaires, & jugeant que cette guerre seroit longue, firent de grandes provisions de vivres, & emprunterent des troupes de leurs alliés.

Les Lacédémoniens, ayant nommé pour leur général leur roi Agésipolis, lui donnerent des troupes suffisantes pour continuer la guerre contre les Olynthiens. Arrivé dans leur païs, il se fit joindre encore par les autres troupes Lacédé-

monienne, qui y campoient déjà, & porta la guerre dans tout le canton. Les Olynthiens ne hazarderent cette année aucun combat considérable, par la crainte où les tenoient les forces de l'ennemi, & ils se contenterent de quelques escarmouches, ou d'autres attaques faites en courant, & qui ne pouvoient engager aucune action.

Cependant, Agésipolis étant mort de maladie, on nomma Polybidas pour continuer la guerre contre Olynthe. Celui-ci, se faisant accompagner d'un nombre convenable de troupes, qu'il employoit avec intelligence & avec courage, eut aussi de grands succès; de sorte qu'avançant toujours dans le païs, & ayant battu les ennemis plus d'une fois, il les enferma enfin dans leurs murailles, & les réduisit à soutenir un siege. Profitant alors de la crainte, qui commençoit à les saisir, Polybidas les obligea de se soumettre au Lacédémoniens. L'exemple des Olynthiens, qui se firent inscrire au nombre des alliés de Lacédémone, amena plusieurs autres villes à subir, & même de bonne-heure, le même joug. C'étoit alors l'an 380 avant J. C.

La ville d'Olynthe n'eut pas de moindres démêlés avec Philippe qu'avec son pere Amyntas. Elle avoit même traversé Philippe à son avenement à la couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi sur son trône, il usa d'abord de dissimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquise avec eux & pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclorre son dessein, il prit ses mesures pour former le siege d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils virent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, & solliciterent l'envoi d'un prompt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des orateurs dans la tribune. Ils y monterent chacun à leur tour, & leur tour venoit plutôt ou plus tard, suivant leur âge. Démosthene, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'après que les anciens eurent long-tems agité la matiere.

Dans ce discours, l'orateur, pour mieux aller à ses fins, épouvante & rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux, que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, & même ses alliés, comme autant de sujets ou d'esclaves, & qui, par cette raison, s'irrite de l'obéissance trop lente, comme de la révolte déclarée; un politique vigilant, qui toujours attentif à se prévaloir des imprudences & des fautes d'autrui, saisit avidement les con-

jonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, & qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connoître ni momens de repos, ni différences de saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, & se précipite au milieu des hazards; un corrupteur, qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achete, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un Prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, & pour qui elle paroît avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaise foi & la scélératesse; un usurpateur, haï universellement au dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui, en foulant aux pieds toutes les loix divines & humaines; un tyran, détesté jusques dans le sein de ses États, où, par l'infamie de ses mœurs & par ses autres vices, il a lassé la patience de ses Capitaines, de ses soldats, & généralement de tous ses sujets; enfin, un parjure & un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, & que les Dieux vont frapper par la main de quiconque voudra servir leur courroux, & seconder leur vengeance.

Voilà le double portrait de Philippe que trace M. de Tourreil, en réunissant tous les trais répandus dans la harangue de Démosthene dont il s'agit; par où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athenes contre un Prince si puissant.

Notre Orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique & sûr moyen d'abattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappeller l'ancien ordre, de pacifier les dissensions domestiques, & d'étouffer les cabales incessamment renaissantes; en sorte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public, & qu'à frais communs, chacun, selon ses talens & ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Démade, corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthene. On envoya, sous la conduite du général Charès, trente galeres & deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui, dans ce besoin pressant, où toute la Grece généralement étoit intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule république d'Athenes.

Ce secours n'interrompit ni les desseins, ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcidique,

s'empare de plusieurs places, emporte & rase une forteresse des plus importantes, & jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, serrée de plus près, & menacée des derniers malheurs, envoya aux Athéniens une seconde ambassade, & sollicita de nouveaux secours. Démosthene appuie fortement la demande, & prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troisieme.

L'Orateur, toujours animé d'un zele vif & ardent pour la sûreté & la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vue des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils perséverent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athenes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moyen de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, & employés à la célébration des jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Égine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur trésor mille talens chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis, qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglemens. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en tems de paix les mille talens, & de le défrayer par-là au spectacle en donnant à chaque citoyen deux oboles, sauf à reprendre ce fond en tems de guerre. La proposition fut agréée, & la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénere tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appellée par Démade une glu où les citoyens alloient se prendre, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux chefs de la faction opposée à Démosthene, fit défense, sur peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prêté aux jeux & aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert & appuyé l'avis contraire.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites. On ne pouvoit la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, & mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, sans épargner la dépense, en ruinoit tout le fruit.

Comme les artisans, & les gens de marine, qui composoient plus des deux tiers du peuple d'Athenes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à payer de leur personne, le poids des taxes tomboit uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres, que les deniers publics se consumoient en fêtes, en comédies, & en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentoit le maître, se mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédoient, à son exclusion, les emplois & les dignités. D'ailleurs, il s'agissoit de la vie, si on osoit seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une maniere sérieuse & dans les formes.

Démosthene hazarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matiere; mais, il le fit avec beaucoup d'art & de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pied une armée pour arrêter les entreprises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes, que celui qui étoit destiné aux distributions du théâtre. Il demande qu'on nomme des Commissaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déjà que trop, mais pour examiner & abolir celles qui se trouveroient contraires au bien de la République. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces loix, parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des Commissaires pour en faire l'examen. Il laissoit seulement entrevoir la nécessité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faisoit gémir les plus zélés citoyens, & les réduisoit à l'alternative, ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidele & courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide & prévaricateur.

Il paroît que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritoient, puisque, dans l'Olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la premiere, l'Orateur se vit obligé de revenir encore à la charge, sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, & jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athenes, demanda, par une troisieme ambassade, des troupes composées, non de mercénaires & d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincere ardeur pour l'intérêt, & de leur propre gloire, & de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthene, les Athéniens envoyerent une seconde fois Charès avec un secours de dix-sept galeres, de deux mille hommes de pied, & de trois

cens cavaliers tous citoyens d'Athenes, tels qu'Olynthe les désiroit.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours & les efforts d'Athenes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques. Car, deux de ses citoyens, Euthycrate & Lasthene, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi, Philippe entra par la breche que ses largesses avoient faites. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne distingue les traîtres que par un souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimoit la trahison, & n'aimoit pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur partie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Lasthene de leur perfidie. Ils en demanderent justice à Philippe, qui les paya de cette ironie plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'étoit une des places les plus importantes pour lui, & dont les forces pouvoient le plus balancer sa puissance. Elle avoit, quelques années auparavant, résisté pendant un assez long-tems aux forces de la Macédoine & de Lacédémone jointes ensemble; & Philippe l'avoit enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte. Ruinée de fond en comble par ce Prince, elle ne se releva jamais de son désastre.

OLYNTHIACUS FLUVIUS, nom qu'Athénée donne au fleuve qui passoit à Olynthe.

OLYNTHIENNES, *Olynthiaca*, nom que l'on donne à trois harangues que Démosthene prononça en faveur de la ville d'Olynthe. *Voyez* Olynthe.

OLYNTHIENS, *Olynthii*, Ὀλύνθιοι, les habitans de la ville d'Olynthe. *Voyez* Olynthe.

OLYNTHUS, *Olynthus*, (a) Ὄλυνθος, fils de Strymon roi des Thraces, ayant attaqué de gaieté de cœur un lion dans une chasse, fut tué par cet animal. *Voyez* Olynthe.

Dautres font Olynthus fils d'Hercule. Rien n'est plus incertain que l'histoire Grecque dans ces tems éloignés, qui ont précédé la guerre de Troie. Olynthus vivoit avant cette époque.

O M

OMADIUS, *Omadius*, un des surnoms que l'antiquité a donnés à Bacchus. *Voyez* Omeste & Omophagies.

OMANUS, *Omanus*. *Voyez* Amanus.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. IV. pag. 186.

OMAR, *Omar*, (*a*) Ὠμὰρ, fut fils d'Éliphaz, & petit-fils d'Ésaü.

OMARE, *Omares*, (*b*) officier Perse, du tems de Darius & d'Alexandre le Grand. Dans un combat contre ce dernier, Omare commandoit les soudoyés, qui, s'étant emparés d'une éminence, s'y défendirent vaillamment, parce qu'il n'en avoit point reçu qui fussent capables de se rendre & d'écouter des conditions. Ainsi, il resta sur la place dans ce combat un très-grand nombre de Macédoniens.

OMASIUS, *Omasius*, (*c*) un des surnoms que l'antiquité a donnés à Bacchus.

OMBES, *Ombi*, (*d*) Ὄμβοι, ville d'Égypte, capitale du nome auquel elle donnoit le nom de nome Ombite. Cette ville est mal nommée Ombres dans Ptolémée; il faut y lire Ombes.

» Les Ombites, peuple d'Égypte, dit Élien, adorent » le crocodile & lui portent » le même respect que nous » avons pour les Divinités de » l'Olympe. S'il arrive que » leurs enfans soient enlevés par » les crocodiles, ils s'en réjouissent, & les meres en témoignent publiquement une extrême joie, & ont une plus » haute idée d'elles mêmes d'avoir eu l'honneur de mettre » au monde une nourriture » agréable aux Dieux. Les » Apollonoponites qui font » partie des Tentyrites, les » prennent dans des filets, les » suspendent à des arbres, les » coupent par morceaux & » les mangent. » Élien dit aussi que les Ombites font exprès des lacs où ils nourrissent des crocodiles, qui s'y apprivoisent & qui entendent quand on les appelle. Ils leur donnent, dit-il, les têtes des victimes dont ils ne mangent point eux-mêmes, afin de les leur réserver.

Juvénal parle de la guerre des Ombites & des Tentyrites, au sujet de la diversité de leur goût pour des divinités différentes, & il en parle comme d'une chose arrivée de son tems.

« Les habitans d'Ombes & » de Tentyre, qui sont deux » villes voisines, se portent depuis long-tems une haine mortelle & irréconciliable. La » cause de leur fureur vient » de ce qu'ils ont de l'aversion pour les Dieux les uns » des autres; chaque ville se » persuadant que ceux qu'elle » adore sont les seuls qui méritent d'être révérés. Un jour » que ceux d'Ombes célébroient » leur fête, tous les principaux des Tentyrites prirent » occasion de l'aller troubler, » pour les empêcher de se divertir, & de goûter les plaisirs d'un agréable festin; car,

(*a*) Genes. c. 36. v. 11, 15.
(*b*) Freinsh Suppl. in Q. Curt. L. II. §. 5.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 251.
(*d*) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 253. Juven. Satyr. 15. v. 35. *& seq.*

» déjà ils avoient dressé des » tables dans les carrefours & » devant les temples, & quelquefois leur débauche dure » sept jours & sept nuits. Quoique ce païs soit rude, & » que même ceux qui l'habitent soient barbares, j'ai remarqué qu'on y vit avec autant de dissolution que dans » Canope, si fameuse pour ses » voluptés. Les Tentyrites » avoient cru qu'ayant à combattre des gens ivres, bégayant de vin & chancelans, » ils remporteroient aisément la » victoire. Les Ombites de leur » côté, parfumés de toute sorte » d'essences & couronnés de » fleurs, dansoient au son de » la flûte d'un Éthiopien, tandis que leurs ennemis ne pensoient qu'à assouvir leur haine. La querelle commença à » éclater par des reproches sanglans, qui servirent à exciter leur fureur. Ensuite, on » en vint aux prises avec de » grands cris de côté & d'autre; & au lieu d'armes on » se battit avec la main toute » nue. La plupart furent blessés » au visage; il s'en trouva peu, » ou même pas un, qui remportât tout son nez de cet » horrible combat. On voyoit » de toutes parts des visages » balaffrés & défigurés, les os » des machoires entr'ouverts, » les poings tout couverts du » sang qui découloit de leurs » yeux. Cependant, ils se figurent que ce ne sont que » des jeux & des querelles » d'enfans, parce qu'ils ne » marchent pas sur des corps » morts. » C'est ainsi que Juvénal peint la folie de ces deux peuples.

Il faut remarquer que quelques éditions anciennes de notre Poëte portoient Combos au lieu d'Ombos. Ortélius a relevé cette faute, & avertit que ce *C* qui défigure ce mot, est pris du mot précédent qui est *adhuc*.

Le nom de cette ville n'est pas moins défiguré dans la notice de l'Empire, où l'on lit *Ambo* pour *Ombo*. *Equites promoti indigenæ legionis tertiæ Diocletianæ Ambo*, sous le département du Commandant de la Thébaïde. C'est une faute, il s'agit ici de la ville d'*Ombi*. Ptolémée place cette ville entre Toum & Syene. Antonin la met entre *Contra Apollonos* & Syene, à trente mille pas de cette derniere. Il y avoit vis-à-vis de ces deux places, de l'autre côté du Nil, des lieux qui en prenoient le nom, & que l'Itinéraire appelle *Contra Ombos*, & *Contra Suenem*.

OMBITE [Le Nome], *Nomos Ombites*. *Voyez* Ombes.

OMBRE, *Umbra*, que les Grecs appellent σκία; c'est de-là que viennent tous ces mots terminés en *scii*, & formés de diverses prépositions, comme, a, sans; ἀμφὶ, de deux côtés; περὶ, tout à l'entour, ou du mot ἕτερος, l'un ou l'autre; & ces mots que les Géographes latins ont emprunté des Grecs, ont

servi

servi à distinguer les habitans du globe terrestre par la différence des Ombres.

Ainsi on appelle Asciens, *Ascii*, du mot Ἄσκιος, sans Ombre, les peuples qui à midi n'ont point d'Ombre, ce qui ne convient qu'aux peuples situés entre les deux tropiques; car, en certains tems de l'année, ils ont à midi le soleil à leur zénith; ou, pour dire la même chose en termes vulgaires, le soleil passe à plomb sur leurs têtes, de façon que leur Ombre est alors sous eux. Cela n'arrive pas en même tems à tous les peuples situés entre les deux tropiques, mais successivement & à mesure que le soleil s'approche du tropique vers lequel ils sont; par exemple, tout les peuples, qui sont sous l'équateur, n'ont point d'Ombre à midi dans le tems des équinoxes. Ils ne commencent à en avoir, que quand il s'éloigne vers l'un ou vers l'autre des tropiques; alors, ceux qui sont entre l'équateur & le tropique, dont le soleil s'approche de jour en jour, deviennent Asciens, ou sans Ombre à midi, à mesure que le soleil passe par leur parallele.

Les Amphisciens, *Amphiscii*, sont ceux qui ont deux Ombres différentes, c'est-à-dire, dont l'Ombre est alternativement septentrionale ou méridionale; cela est commun aux peuples qui habitent la zone torride. Supposons une pyramide, ou un obélisque sur la côte d'or en Guinée au bord de la mer, auprès de Saint George de la Mine, ou Elmina, comme l'appellent les Hollandois, ou en tel autre lieu de cette côte. Lorsque le soleil est par les 3d. environ 30l., cette pyramide, ou cet obélisque sera sans Ombre; mais, lorsqu'il s'avance vers le tropique du cancer, ou qu'il en revient jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ce parallele que nous avons dit de trois degrés environ trente minutes, l'Ombre de la pyramide, ou de cet obélisque, sera méridionale & tombera dans la mer. Au contraire, lorsque le soleil aura repassé ce parallele, l'Ombre de la pyramide, ou de l'obélisque, sera septentrionale, & tombera dans les terres.

Il faut bien se ressouvenir que nous ne parlons ici que de l'Ombre de l'instant du midi vrai.

Les Perisciens, *Periscii*, sont ceux dont les Ombres tournent autour d'eux. On sçait que les peuples, qui demeureroient sous un des poles, n'auroient dans toute l'année qu'un jour de six mois, & une nuit d'une égale durée; or, il est aisé de comprendre que ne perdant point de vue le soleil qui ne quitte point leur horison pendant six mois, leur Ombre devroit tourner autour d'eux autant de fois qu'il y a de jours de vingt-quatre heures, dans ces six mois de jour perpétuel dont ils jouiroient. Il est ici question de l'Ombre perpétuelle, & de

toutes les heures, & non pas de l'Ombre méridienne qui est toujours tournée du même côté, selon le pole.

Mais, si l'on conçoit que le méridien ne se termine pas au pole, & qu'il se continue au de-là en faisant un cercle entier, alors le soleil coupe deux fois le méridien, une fois à midi, & l'autre fois à minuit. Pour nous il disparoît, & lorsqu'il parcourt la partie inférieure de notre méridien, il ne peut nous donner d'Ombre puisque sa lumiere nous est cachée; mais, les peuples, que nous supposons sous le pole, ne cessent point de le voir pendant six mois, puisqu'il ne quitte point leur horison. Alors, l'Ombre de midi & l'Ombre de minuit, tracées sur une même ligne, qui est le méridien, se jettent en deux parties opposées & font ensemble une ligne droite; & ces deux Ombres sont à douze heures l'une de l'autre. Si le corps élevé, qui forme l'Ombre, est précisément sous le pole, les deux Ombres seront également tournées vers le midi. S'il est à quelque distance, l'Ombre à midi sera septentrionale, & à minuit méridionale.

Les Hétérosciens *Heteroscii*, sont les peuples dont l'Ombre méridienne est toujours tournée du même côté. Cela convient à ceux qui habitent entre le tropique & le cercle polaire. Ceux, qui sont au nord du tropique, ont toujours l'Ombre méridienne septentrionale; ceux, qui vivent au sud du tropique du capricorne, ont toujours l'Ombre méridienne au midi.

Les peuples, situés sous l'un ou l'autre des deux tropiques, n'ont point d'Ombre quand le soleil est arrivé à leur tropique. Le reste de l'année, ils ont une Ombre, qui est toujours la même à midi. C'est ce que les Géographes expriment par ces paroles, *qu'ils sont Asciens & Hétérosciens.*

Les peuples de la zone torride, situés entre les deux tropiques, n'ont point d'Ombre quand le soleil passe par leur parallele; mais, dès qu'il s'en écarte, ils ont une Ombre, qui est ou septentrionale, ou méridionale, selon qu'il avance vers l'un ou l'autre tropique; c'est ce que veulent dire ces mots Asciens & Amphisciens.

Les peuples des zones tempérées n'ont qu'une Ombre, qui est toujours ou septentrionale, ou méridionale. Ainsi, ils sont Hétérosciens, & ne sçauroient être Asciens, parce que le soleil n'arrive jamais à leur parallele.

Les peuples des zones froides ont toujours pendant six mois, le soleil qui tourne autour d'eux, & fait tourner leur Ombre de même. Il coupe deux fois en vingt-quatre heures le méridien; ainsi ils sont Périsciens, comme nous l'avons dit ci-dessus.

OMBRES, *Umbra*, (a) ter-

(a) Virg. Æneid. L. IV. v. 654. l. V. v. 80, 81. Lucret. L. I. v. 120. &

me fort usité dans la Théologie payenne.

Les Poëtes ont distingué trois sortes de choses dans l'homme, son corps, son ame, son Ombre, ou son phantôme. Virgile, faisant invoquer à Énée les manes de son pere Anchise, avant que de célébrer son anniversaire, dit :

. . . . *Salvete recepti*
Nequicquam cineres, animæque
Umbræque paternæ.

Et Didon, prête à se donner la mort, fait cette réflexion :

Et nunc magna mei sub terras
ibit imago.

Lucrece s'exprime encore plus clairement sur cet article :

. . . . *Esse acherusia templa,*
Quò neque permaneant animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulachra, modis pallentia miris.

Les Poëtes latins, que nous venons de citer, n'ont fait que copier Homere sur l'article dont il s'agit. Ce Poëte dit dans le livre XI de l'Odyssée en parlant de l'enfer, que Proserpine avoit accordé à Tirésias le privilege de conserver, après sa mort, tout son entendement ; qu'il avoit même dans ce triste séjour, les yeux si pénétrans, qu'il lisoit dans l'avenir, pendant que les autres morts n'étoient auprès de lui que des Ombres & de vains phantômes. Mais, le même Tirésias, parlant à Ulysse, développe bien cette mythologie. « Telle est, » dit-il, la condition des mortels, quand ils sont sortis de » la vie ; leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs, ni os ; » tout ce qui ne compose que » le corps matériel, est la pâture des flammes, dès que » l'esprit l'a quitté ; & l'ame, » ce corps délié & subtil, s'envole de son côté comme un » songe. » Voilà bien nettement les trois choses dont nous parlons. Le corps matériel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bûcher ; l'esprit, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame qui retourne au Ciel, lieu de son origine ; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont le corps est revêtu. C'est cette derniere partie qui descend dans les enfers, & qui est appellée idole & image.

Si nous voulons remonter à la source de cette opinion, nous trouverons qu'elle est tirée des Égyptiens, qui croyoient que l'ame étoit composée d'un corps subtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'esprit. Le corps subtil est la partie matérielle de l'ame, & l'entendement, φρόνησις, est la partie spirituelle. Après la mort, c'est-à-dire, après la séparation du corps terrestre

suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 21. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom VII. pag 30.

de l'ame, il se fait une autre séparation des deux parties de cette ame. Le corps subtil, qui est l'idole, l'image du corps terrestre, s'en va dans les enfers, & l'entendement, l'esprit, qui est la partie spirituelle, va dans le ciel. Ainsi, suivant cette théologie, les ames des hommes, ou plutôt leurs Ombres, *quædam simulachra*, étoient dans les enfers séparées de leur entendement; & ce n'étoient que des phantômes, des images, qui portoient même les marques du corps terrestre; à moins qu'elles n'eussent reçu le privilege d'y conserver leur entendement, comme Homere le dit du devin Tirésias.

C'étoit donc une théologie constante dans ces tems de ténebres, qu'après la mort le corps matériel étoit réduit en cendres; que l'esprit, φρόνησις, la partie spirituelle de l'ame, retournoit dans le ciel; & l'ame, c'est-à-dire, ce corps subtil qui lui servoit comme d'enveloppe, son idole, son image, descendoit dans les enfers.

OMBRIE, *Umbria*, (*a*) contrée d'Italie, bornée, selon quelques uns, au nord par le fleuve Rubicon, à l'orient par la mer Supérieure & par le Picénum, au midi encore par le Picénum & par le Nar, & au couchant par l'Étrurie, dont elle étoit séparée par le Tibre. Cette contrée, qui étoit partagée en deux par l'Apennin, est appellée par les Grecs Ὀμβρική, du mot ὄμβρος, *imber*, à cause des pluies qui avoient inondé le païs. Pline appuye cette origine, quand il dit: *Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos Ombrios à Græcis putent dictos, quòd inundatione terrarum imbribus superfuissent.* Cette étymologie paroîtra absurde à quiconque fera attention à celle que nous donnons dans l'article suivant.

Les auteurs latins ont tous écrit le nom de cette contrée par un *u* & non par un *o*, comme les Grecs. Étienne de Byzance en fait la remarque. Après avoir dit que le peuple étoit apellé Ὄμβρικοι, *Ombrici*, & Ὄμβροι, *Ombri*, il ajoute: Λέγονται Ὄυμβροι παρὰ τοῖς Ἰταλικοῖς συγγραφεῦσι, *dicuntur ab Italis scriptoribus Umbri.* L'Ombrie étoit la patrie de Properce, & il nous l'apprend lui-même au premier livre de ses Élégies.

Proxima supposito contingens Umbria campo
Me genuit terris fertilis uberibus.

On dit au pluriel *Umbri*, & au singulier *Umber*, selon ces vers de Catulle, *in Egnatium*:

Si urbanus esses, aut Sabinus, aut Tiburs,
Aut parcus Umber, aut Obesus Hetruscus.

(*a*) Plin. T. I. p. 171. Ptolem. L. III. chap. 1. Tit. Liv. L. XXXIX. cap. 44. Strab. p. 216. & seq.

On voit la même chose dans une inscription de Prénefte, rapportée par Gruter.

Quos Umber sulcare solet, quos Tuscus arator.

L'Ombrie maritime, ou du moins la plus grande partie de ce quartier, qui avoit été habité par les Gaulois Sénonois, conserva toujours le nom d'*Ager Gallicus*, ou *Gallicanus*, après même que le païs eut été restitué à ses premiers habitans. C'est ce qui fait que Tite-Live dit : *Coloniæ duæ, Pollentia in Picenum, Pisaurum in Gallicum agrum, deductæ sunt.* Les villes, que Ptolémée place dans l'Ombrie, c'est-à-dire, dans les terres, car il donne la partie maritime aux Semnones, ou Sénonois, sont *Pitinum*, *Tifernum*, *forum Sempronii*, *Isuium*, *Æsis*, *Jusicum*, *Pertia*, ou *Perusia*, *Sentinum*, *Æsisium*, *Camarinum*, & *Nuceria Colonia.*

OMBRIENS, *Umbri*, (*a*) chez les Latins, Ὄμβροι, Ὀμβρικοὶ, chez les Grecs, peuple d'Italie.

Les Illyriens d'une part, & les Espagnols de l'autre, commençoient à se fortifier en différentes contrées de l'Italie, lorsqu'ils furent troublés dans leurs possessions par de nouveaux hôtes, qui vinrent en grand nombre s'en emparer les armes à la main. Ce sont les nations Celtiques qui pénétrerent en Italie par les gorges du Tirol & du Trentin. Le nom d'*Ombri*, sous lequel Pline & d'autres écrivains les ont désignées, étoient dans leur langue une épithete honorable, qui signifioit noble, vaillant, & dont le singulier *Ambra* est encore usité dans la langue irlandoise. Il est traduit dans le dictionnaire anglois publié par Edmon l'Huid, *bonus*, *magnus*, *nobilis.*

Pline donne une très-grande étendue au païs occupé par les Ombriens. Selon cet auteur, ils avoient été les maîtres de l'Étrurie avant l'arrivée des Pélasges, ou Grecs, & des Toscans; ils occupoient pour lors tous les païs qui sont des deux côtés du Pô, au nord & au sud. Ariminum & Ravenne sont deux de leurs colonies. L'ombrie du milieu, située entre le Picénum & l'Étrurie, portoit le nom des anciens Celtes, & les habitans de cette contrée les reconnoissoient pour leurs ancêtres. Pline ajoute qu'ils furent chassés par les Toscans, & que ceux-ci le furent à leur tour par les Gaulois, qui long tems après envahirent l'Italie, vers l'an 600 avant l'Ere Chrétienne. D'où il résulte, 1°. que les Ombriens avoient été maîtres de tout ce qui dans la suite appartint aux Gaulois. 2°. Que l'invasion de ces derniers étoit moins une usurpation, que la conquête

(*a*) Plin. T. I. p. 150, *& seq.* Dionys. Halicarn. L. I. cap. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 82, *& suiv.*

d'un païs possédé dans l'origine par des peuples de leur nation, que les Toscans en avoient dépouillés. Si nous connoissions mieux l'histoire de ces tems reculés, nous trouverions, dit M. Fréret, que les entreprises de ces peuples, traités de barbares par les Grecs & les Romains, étoient presque toujours légitimes, ou du moins revêtues d'une apparence de justice.

La partie de ces Ombriens, qui s'étoient fixée au nord du Pô, s'y maintint & garda toujours son ancien nom. Les écrivains Romains les nomment *Insubres*; mais, Polybe les appelle *Isombri*; & ce nom, purement gaulois, signifie les Ombriens inférieurs. Ces Insubres occupoient le Milanois & les contrées voisines. Leur capitale étoit Médiolanum, nom commun à plusieurs villes de la Gaule & de l'isle Britannique.

Celui d'Ombriens, ou d'Ambriens, qui d'abord avoit été le nom général d'une nation très-étendue, comprenoit tous les peuples d'origine Celtique, qui étoient situés à l'orient & à l'occident des Alpes, depuis le Rhin jusqu'à la mer. D'une part les Helvétiens, ou peuples de la Suisse, de l'autre les habitans des côtes de la Méditerranée ou de la Ligurie, portoient également ce nom. Plutarque en rapporte une preuve singuliere. Dans la guerre des Cimbres, les Romains avoient parmi leurs troupes un corps de Liguriens, d'un autre côté trente mille Helvétiens servoient dans l'armée des Cimbres. Ces Liguriens & ces Helvétiens, armés les uns contre les autres, se donnoient le même nom d'Ombriens, ou d'Ambrons, qu'ils répétoient avec de grands cris en allant au combat; en sorte que le même cri de guerre retentissoit à la fois dans les deux armées.

Cette observation de Plutarque, en marquant les deux termes les plus reculés, qui bornoient au nord & au sud la ligue des Ombriens, nous montre quelle étoit son étendue. Dans la suite, les peuples qui la composoient s'étant divisés en plusieurs cités, ou ligues particulieres, se distinguerent par différens noms, dont le plus connu est celui des Liguriens, Ligues, ou Ligures. Les Romains ont donné ce nom de Ligures à bien des peuples, qui ne devoient pas le porter; aux Allobroges, aux Voconiens, & même à des nations voisines du Trentin, & placées dans les Alpes. C'étoit une méprise uniquement fondée sur l'origine commune de ces différens peuples Celtiques, mais qui donnoit une acception trop étendue à un mot dont la signification est restrainte par son étymologie même. En effet, ce nom de Ligures, *Lly-gour* en Celtique, signifie homme de mer; aussi ne l'avoit-on donné d'abord qu'aux Ombriens méridionaux, & voisins de la

mer, comme une épithete relative à leur situation. Les peuples Celtiques, répandus sur les côtes de la Méditerranée, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à celle de l'Anio, étoient les seuls à qui cette dénomination convînt proprement.

Ces Liguriens s'étoient avancés en plusieurs endroits à l'orient du Tibre, & au midi de l'Anio ; c'est pour cette raison que plusieurs critiques, au rapport de Denys d'Halicarnasse, les confondoient avec les anciens habitans du païs des Sabins. Philiste de Syracuse prétendoit même que la colonie, qui passa dans la Sicile l'an 80 avant la prise de Troie, étoit composée de Liguriens ; mais, on ne trouve aucune trace de cette origine Celtique dans la Sicile, peuplée par des Sicules & par des *Sicani*, les uns Illyriens, les autres Espagnols. Ainsi, tout ce qu'on peut accorder à Philiste, c'est qu'il se trouvoit dans la colonie dont il parle, quelques Liguriens mêlés avec les Sicules.

Il est vrai que dans la suite des tems les Liguriens passerent en grand nombre dans l'isle de Corse. Nous l'apprenons de Séneque ; & sans nous arrêter à l'étymologie que donnent au nom de la Corse, Isidore, Eustathe, Étienne de Byzance, & d'autres écrivains, nous ne pouvons douter que ce nom ne soit tiré de la langue Celtique ou Ligurienne. *Cors* en gaulois signifie *arundo*, *Juncus*, *palus*, un endroit rempli de roseaux. *Corsog*, ou *Corsig*, se traduit *palustris*, *arundineus*. Les Liguriens, débarqués d'abord dans un canton marécageux, lui donnerent ce nom, qu'on étendit dans la suite à l'isle entiere, & qui prévalut sur celui qu'elle avoit reçu des Espagnols, ses premiers habitans.

Le tems de l'entrée des nations Celtiques ou Ombriennes en Italie, doit être très-ancien ; mais, il est impossible de le déterminer avec précision. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que d'une part ils y trouverent les colonies Illyriennes & Espagnoles, puisqu'au rapport de Pline, ils leur enleverent une partie de la contrée ; & que de l'autre leurs établissemens étoient formés, lorsque les colonies des Pélasges ou des Grecs pénétrerent en Italie.

OMEN, signe ou présage de l'avenir, tiré des paroles d'une personne. Festus fait venir ce mot de *Oremen quod fit ore*, parce que le présage dont il s'agit sort de la bouche de quelqu'un.

Omen prærogativum se disoit, chez les Romains, du suffrage de la premiere tribu, ou centurie dans les comices.

Quand on proposoit une loi, ou qu'on devoit faire une élection, on donnoit à certains Officiers une urne dans laquelle étoient les noms de chaque tribu, ou centurie, ou curies, selon que les comices devoient se tenir par tribus, par con-

turies, ou par curies. Quand on tiroit les billets, celle des tribus, ou centuries, ou curies dont le nom venoit le premier, étoit appellée tribu ou centurie prérogative, parce que c'étoit celle qui votoit la premiere. Le succès dépendoit principalement de cette premiere centurie, que les autres suivoient ordinairement. Le Candidat, nommé par la premiere centurie, avoit l'*Omen prærogativum*, c'est-à-dire, le premier & le principal suffrage.

OMER, *Omer*, mesure des Hébreux, appellée aussi Homer. *Voyez* Homer.

OMESTE, *Omestes*, Ὠμηστής, (*a*) c'est à-dire, cruel, surnom donné à Bacchus dans la vie de Thémistocle.

« Pendant que Thémistocle » faisoit aux Dieux des sacri» fices dans le vaisseau amiral, » on lui présenta trois jeunes » prisonniers d'une beauté ex» traordinaire, magnifiquement » vêtus & chargés d'ornemens » d'or. On disoit que c'étoient » les enfans de Sandaucé, sœur » du Roi, & d'un Prince ap» pellé Autarchus. Au moment » que le devin Euphrantide les » apperçut, il remarqua qu'une » flamme pure & claire sortoit » du milieu des victimes, & qu'on » éternua à la droite. Frappé de » cet augure, il prit Thémis» tocle par la main, & lui or» donna d'immoler ces jeunes » hommes, & de les sacrifier » au dieu Bacchus, surnommé » Omeste, l'assurant que le sa» lut & la victoire des Grecs » dépendoient de ce sacrifice. »

Nous ne trouvons nulle part aucun vestige que Bacchus ait été adoré à Athenes sous ce nom, encore moins, que les Athéniens lui ayent immolé des hommes. Bacchus étoit même un Dieu trop benin & trop bienfaisant pour recevoir de ces sacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens, qui lui faisoient un sacrifice dans la Béotie, près de l'Asope, firent une si grande débauche, que dans la chaleur du vin ils tuerent le Sacrificateur. D'abord, le païs fut abandonné à une peste fort cruelle. On eut recours à l'Oracle de Delphes, qui ordonna qu'on sacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon ; mais, Bacchus, abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme qu'on devoit immoler, & en mémoire de cela on bâtit à ce Dieu un temple dans le même endroit, sous le nom de Bacchus Aigobolos, c'est-à-dire, de Bacchus qui envoye une chevre. La plus grande cruauté, qu'il ait soufferte dans ses fêtes, est celle qui se pratiquoit dans une ville d'Arcadie, ou à une fête de Bacchus, qu'on appelloit la fête des parasols. On fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près

(*a*) Plut. T. I. p. 119.

de l'autel de Diane. Cette coutume ne convenoit peut-être pas trop mal dans les sacrifices d'un Dieu qui n'est pas ennemi de l'Amour, & qu'on appelloit l'écuyer de Vénus. Mais, comme les insulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des isles. Évelpis Charystius rapporte qu'à Chio & à Ténédos on immoloit à Bacchus, surnommé Omadius, un homme qu'on mettoit en pieces. Docide écrit qu'on faisoit la même chose à Lesbos.

OMISUS, *Omisus* Ὠμισος, (a) certain Perse. Ce Perse ayant présenté un jour à Artaxerxe Mnémon une grenade d'une grosseur excessive : *Par le dieu Mithras*, s'écria ce Prince en la recevant, *cet homme rendroit bientôt une petite ville très-grande, si on la lui confioit.*

OMNIVAGA, *Omnivaga*, (b) surnom donné à Diane, non parce qu'elle chassoit, mais parce qu'elle étoit comptée parmi les étoiles errantes.

OMODAMUS, *Omodamus*, Ὠμόδαμος, dont il est fait mention dans un de ces petits ouvrages attribués à Homere.

OMOLIUM, *Omolium*, (c) ville de Grece dans la Thessalie, située vers le fleuve Pénée. Tite-Live dit que ce fleuve séparoit Dium d'Omolium, & qu'à l'endroit où se faisoit cette séparation, le roi Philippe eut une entrevue avec des Ambassadeurs de Rome, l'an 171 avant Jesus-Christ.

Il y avoit une montagne du même nom que la ville. Elle est nommée par quelques auteurs Omolé, ou Homolé; cela dépend d'un accent tourné d'une maniere ou d'une autre O' ou O'. *Voyez* Homolé.

OMONIE, *Omonia*, onzieme mois de l'année des habitans de la Cappadoce. Comme leur année commençoit en Septembre, l'Omonie répondoit à peu près à notre mois de Juillet.

OMOPHAGIES, *Omophagia*, (d) fêtes qu'on célébroit dans les isles de Chio & de Ténédos en l'honneur de Bacchus, qui étoit surnommé Omadius. Arnobe, dans sa description de cette fête, dit que les Grecs, animés de la fureur bacchique, s'entortilloient de serpens, & mangeoient du chevreuil cru, dont ils avoient la bouche ensanglantée. On voit dans quelques figures des fêtes mithriaques, des hommes, entortillés de serpens; mais, il est fort douteux que cet usage se pratiquât dans les Omophagies. Ce mot ne désigne peut-être autre chose que fêtes où l'on mangeoit ensemble, de ὁμῶς, *simul*, en-

(a) Plut. T. I. pag. 1013.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 151.
(c) Tit. Liv. L. XLII. c. 38. Virg. Æneid. L. VII. v. 675.
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 221.

semble ; & φάγω, *edo*, je mange.

OMOPHOS, *Omophos*, partie de l'habit des femmes Romaines ; c'étoit une espece de mantelet qui couvroit la tête & les épaules.

OMORCA, *Omorca*, (*a*) femme dont parle Bérose. Cet auteur dit que cette femme étoit la maîtresse de l'Univers ; que Bel la divisa en deux ; & que d'une de ses parties il forma la terre, & de l'autre le ciel.

Les sçavans ont cherché plusieurs étymologies du nom de cette Omorca. Nous nous en tenons au Syncelle qui le dérive de Thaleth, nom, dit-il, que les Grecs donnent à la mer, ce qui a rapport à une des plus anciennes opinions, celle-là même qu'avoit adoptée Thalès de Milet, que l'eau étoit le principe de toutes choses, ou, pour dire la même chose poëtiquement avec Homere, que l'Océan étoit le pere des Dieux.

OMPHALE, *Omphale*, (*b*) Ὀμφάλη, fille de Jardanus, roi de Lydie, prit après son pere les rênes du Gouvernement. Nous la disons fille de Jardanus, parce que le poëte Musée & les Historiens ne sont point partagés là-dessus. Il faut néanmoins en excepter Hérodote, qui ne fait aucune mention de cette Princesse. Bien plus, les Héraclides, selon lui, descendoient d'une esclave de Jardanus ; opinion, à en juger par les apparences, établie sur des fondemens peu solides. Les traditions les moins raisonnables ont trouvé des partisans ; & celle-ci est généralement abandonnée. On ne sçauroit nier que dans les monumens qui nous restent, Omphale ne soit appellée fille de Jardanus. Tmolus, son époux, mourut sans lui laisser d'enfans ; & les peuples demeurerent sous l'obéissance d'Omphale. Nous n'avançons rien ici que d'après Apollodore ; malheureusement cet auteur n'est pas toujours exact. Il pourroit bien avoir pris ces particularités dans des monumens, sur la foi desquels on ne doit compter que très-médiocrement. En effet, Tmolus est plus ancien qu'Omphale ; & ce fut Jardanus qui fit passer la couronne sur la tête de cette Princesse. Nous nous ferions donc un scrupule de soutenir que l'élévation d'Omphale fut le fruit de ses complaisances criminelles pour les Grands de Lydie. Corrompus par le luxe & par la mollesse, à ce que prétend Cléarque, ils faisoient venir, dans un lieu destiné à leurs infâmes plaisirs, les filles & les femmes qui avoient eu le malheur de leur plaire. Omphale etoit de toutes les parties ; sa beauté avoit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 140.

(*b*) Athen. p. 515, 516. Plut. T. I. p. 3. Diod. Sicul. pag. 165. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 63, 64. Mém. de l'Accad. des Inscript. & Bell. Lettr. T. V. p. 245. & suiv. T. IX. p. 125.

donné de l'amour aux Seigneurs les plus distingués ; son esprit lui en assura la conquête ; & ses amans travaillerent de concert à l'élever sur le Trône. Lorsqu'elle s'y vit affermie, un de ses premiers soins fut de se venger des Grands qui l'avoient traitée, elle & ses compagnes, avec tant d'indignité. Pour le faire avec plus d'éclat, Omphale prostitua leurs filles à de vils esclaves, dans le lieu même qui avoit été témoin de sa honte & de ses désordres. Il faut avouer que ce récit de Clearque ne ressemble pas mal à un conte fait exprès pour réjouir les lecteurs. Eustathe le croit de la façon de Xanthus.

Le voyage d'Hercule en Lydie est infiniment mieux appuyé. Ce Héros, comme presque tous les guerriers, violent & impétueux, avoit précipité Iphitus du haut des murs de Tirynthe. Les Dieux irrités le condamnerent à l'esclavage ; & si l'on en croit Phérécyde, Mercure le vendit trois talens à la Reine de Lydie. La plûpart des hommes ressentent vivement la perte de leur liberté ; mais, Hercule ne trouvoit point de bonheur égal à celui de vivre sous les loix de la Princesse du monde la plus impérieuse. On le vit soumis à tous ses caprices, disputer aux femmes dont elle étoit environnée, le mérite de réussir dans ces sortes d'ouvrages, dont les Dames seules sont en droit de tirer vanité.

Ovide ajoute que son peu d'adresse étoit quelquefois puni séverement par Omphale. Hercule, au rapport de Sophocle, ne retourna en Grece qu'après une année de servitude ; & Samuel Petit, fondé sur un passage si précis, a cru devoir corriger Apollodore, qui renferme dans l'espace de trois ans, le séjour de ce Dieu à la cour d'Omphale. En matiere de conjectures on ne sçauroit être trop circonspect ; témoin celle-ci, dont personne n'embrassera la défense, quand on fera réflexion que cet écrivain est parfaitement d'accord avec Hérodote. Dans le Scholiaste de Sophocle on lit Hérodote par une faute de copiste ; la preuve n'en est point équivoque. Hérodote ne dit pas un mot de cette fable ; & il paroît par les fragmens qui nous restent d'Hérodote, que cet auteur avoit publié des ouvrage très-estimés sur la mythologie, dont les actions d'Hercule faisoient une partie considérable. La présence de ce Héros ne fut point inutile aux Lydiens. Les Cercopes, brigans célebres, désoloient la campagne par des courses fréquentes ; Hercule les attaqua, & la plûpart de ces voleurs resterent sur le champ de bataille. Un si grand service ne demeura point sans récompense de la part d'Omphale. Il est vrai que sa réputation en souffrit ; & les anciens ont eu soin de nous conserver le nom

des enfans qui naquirent de son commerce avec Hercule. Lamus est le plus connu.

Si Omphale se consola du départ de son amant, avec les étrangers qui arrivoient à sa Cour, il leur en coutoit la vie. Cette Princesse, pour dérober au public la connoissance de ses désordres, faisoit égorger les malheureux qui avoient eu quelque part à ses bonnes graces. Leur mort fut vengée par un Seigneur Lydien, qui massacra une Reine si peu digne de commander. Nous ne voudrions pas cependant garantir cette narration de Cléarque; mais, de pareils exemples font voir que la piété & la justice sont les seuls appuis du Trône des Rois.

OMPHALEUS [CAMPUS], Πεδίον Ὀμφάλειον la plaine Omphaleienne, ou le terrein Omphaleien. *Voyez* Omphalos.

OMPHALOMANTIE, *Omphalomantia*, espece de divination qui se faisoit par le moyen du cordon ombilical. Ce nom est formé de deux mots grecs, Ὀμφαλὸς, *Umbilicus*, Nombril, & Μαντεία, *Divinatio*, Divination, Prédiction.

Gaspar Reyes raconte que tout l'art des Omphalomantes consistoit à examiner le cordon ombilical de l'enfant qui venoit de naître, & que ces Devineresses jugeoient par le nombre des nœuds qui s'y trouvoient, du nombre d'enfans que la femme nouvellement accouchée auroit ensuite, Il est fort inutile d'avertir qu'autant ce signe est arbitraire & fautif, autant les prédictions étoient incertaines, hazardées & fausses. Il n'y a rien de si peu constant & de si varié que ces nœuds, & pour pouvoir en tirer un pronostic tant soit peu vraisemblable, il faudroit que leur nombre diminuât régulierement à chaque accouchement, ce qui est contraire à l'expérience de tous les jours. Mais, qu'est-il besoin de réfuter des prétentions aussi ridicules & dénuées de probabilité? Contentons-nous de remarquer ici, que l'envie de connoître les choses futures est une passion si puissante, si naturelle & si généralement répandue, qu'il n'y a aucun ressort qu'on n'ait fait jouer pour la satisfaire; qu'il n'y a rien de si bizarre & de si absurde que l'intérêt ou l'enthousiasme n'ait suggéré, & qui n'ait trouvé des motifs de crédibilité dans la superstition, l'aveuglement, la crainte ou l'espérance des hommes. De-là les divinations, les signes, objets si multipliés dans tous les tems, & sur-tout dans les siecles d'obscurité & d'ignorance; de-là cette multitude de Devins & de crédules, de trompeurs & de trompés.

OMPHALOS, *Omphalos*, (a) Ὀμφαλὸς, terme grec, qui, comme on l'a dit dans l'article pré-

(a) Paus. p. 109.

cédent, signifie le nombril, en latin *umbilicus*. Comme la situation de cette partie dans un homme régulierement bien fait, est à distance égale du sommet de la tête & de la plante des pieds & précisément au milieu, ce mot a été aussi employé pour signifier un lieu situé au centre d'une isle, d'une contrée, &c. Pausanias parle dans ses Corinthiaques de l'Omphalos du Péloponnese; & Tatien, dans son traité contre les Grecs, dit que Denys fut enseveli *in Omphalo*.

OMPHALOS, *Omphalos*, (*a*) Ὀμφαλὸς, lieu de l'isle de Crete. Diodore de Sicile, parlant de l'éducation de Jupiter, dit: « Il reste encore dans l'isle de » Crete plusieurs indices de » cette premiere éducation de » Jupiter. Car, on dit que ce » Dieu ayant été porté là en » sortant du ventre de sa mere, » le cordon ombilical de l'en» fant tomba auprès du fleuve » Triton; & que cet endroit » consacré dès-lors en prit le » nom d'Omphalos, & tout le » terrein d'alentour celui d'Om» phalien. »

OMPHIS, *Omphis*, Prince Indien, connu aussi sous le nom de Taxile. *Voyez* Taxile.

OMRAI, *Omraï*, (*b*) de la tribu de Juda, étoit fils de Bonni & pere d'Amri.

O N

ON, *On*, ville d'Égypte, dont il n'est point fait mention dans la Vulgate, mais seulement dans l'Hébreu.

ONAGRE, *Onager*; c'est ainsi que plusieurs auteurs appellent la Catapulte. Jules César lui donne tantôt le premier nom, & tantôt le second. Les Grecs de la moyenne antiquité en usent de même. Procope, dans sa description du siege de Rome par les Goths, dit que les assiégés employerent des instrumens propres à jetter des pierres, lesquels on appelle Onagres, parce que cette machine, continue-t-il, lance des pierres comme l'âne sauvage, qui, pressé par les chiens, les fait rejaillir, les poussant au loin de son pied de derriere.

ONAM, *Onam*, Ὠμὰρ, (*c*) de la race d'Ésaü, fut le cinquieme des fils de Sobal.

ONAN, *Onan*, Αὐνὰν, (*d*) fils de Juda, & petit-fils de Jacob. Juda ayant marié Her son fils aîné à une fille nommée Thamar, Her mourut sans en laisser d'enfans. Juda fit épouser Thamar à Onan son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frere, & qu'il lui suscitât des successeurs. Mais, Onan, voyant que les enfans qui en naîtroient, seroient censés appartenir à son frere, empêchoit, par une action abominable, Thamar de devenir mere; ce qui

(*a*) Diod. Sicul. pag. 233.
(*b*) Paral. L. I. c. 9. v. 4.
(*c*) Genes. c. 36. v. 23.
(*d*) Genes. c. 38. v. 4, 8. *& seq.* Paral. L. I. c. 2 v. 3.

déplut tellement au Seigneur ; qu'il le fit mourir. Le genre de sa mort est inconnu ; mais, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut frappé de quelque maladie extraordinaire.

Le testament des douze Patriarches, livre fort apocryphe, dit qu'Onan fut un an avec Thamar, sans vouloir consommer son mariage, & que Thamar en ayant porté ses plaintes à Juda, celui-ci en avertit Onan, lequel, suivant le conseil de sa mere, qui étoit Chananéenne, & qui n'aimoit pas Thamar, empêcha, par une œuvre détestable, qu'elle ne devînt mere ; ce qui fut cause qu'il fut frappé de mort.

ONARUS, *Onarus*, Ὤναρος, (*a*) Prêtre de Bacchus dans l'isle de Naxos. Il y en a qui prétendent qu'Ariadne, abandonnée par Théfée, ayant abordé dans cette isle, épousa Onarus.

ONASUS, *Onasus*, (*b*) Sicilien de la ville de Ségeste, dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

ONATIUS AURÉLIUS, *Onatius Aurelius*, Ὀνάτιος Αὐρήλιος. *Voyez* Aurélius [C.], de l'ordre des Chevaliers.

ONCE, *Uncia*, terme qui, en géneral chez les Romains, étoit la douzieme partie d'une chose qu'on prenoit pour un tout, & qu'on appelloit *As*. Dans les mesures Géométriques ; par exemple, *Uncia* signifioit la douzieme partie d'un pied, c'est-à-dire, un pouce.

ONCHESTE, *Onchestus*, (*c*) Ὀγχηστός, ville de Grece, dans la Béotie. Elle étoit fort ancienne, puisqu'Homere met ses habitans au nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troie. Il y avoit dès-lors un temple & un bois sacré de Neptune, dont le Poëte fait mention.

Strabon met cette ville dans le territoire d'Haliarte vers le lac Copaïs & la campagne Ténérique. Elle étoit située sur une élévation, où il n'y avoit point d'arbres. Il faut sans doute excepter le bois sacré de Neptune. Strabon ajoute que c'est mal-à-propos qu'Alcée a placé Oncheste à l'extrêmité du mont Hélicon, puisqu'elle étoit éloignée de cette montagne d'un assez grand espace.

On dit qu'Onchestus, fils de Neptune, habitoit autrefois à Oncheste ; & ce fut lui apparemment qui donna son nom à cette ville. Du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que des ruines. Malgré cela, on y voyoit encore alors le temple & la statue de Neptune Onchestius, ainsi que le bois sacré qu'Homere a célébré.

On croit que le terrein où étoit Oncheste, est occupé au-

(*a*) Plut.. T I. p. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 280.

(*b*) Cicer. in verr. L. VII. c. 95.

(*c*) Strab. p. 412. Homer. Iliad. L. II. v. 13. Pauf. p. 73, 580. Plin. T. I. p. 197. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. cap. 13, 14.

jourd'hui par la ville de Diminia.

ONCHESTE, *Onchestus*, (*a*) Ὀγχηστὸς, ruisseau de Grece, quelque part vers la Phthiotide, selon Tite-Live. « Le » Proconsul se campa, dit-il, » auprès d'Érétrie dans la » Phthiotide, & le Roi sur les » bords de l'Oncheste. »

ONCHESTE, *Onchestus*, Ὀγχηστὸς, bois sacré dans la Béotie. *Voyez* l'avant dernier article qui précede.

ONCHESTIES, *Onchestia*, (*b*) fêtes qui se célébroient dans la Béotie, en l'honneur de Neptune Onchestius.

ONCHESTIUS, *Onchestius*, Ὀγχηστίος, surnom de Neptune. *Voyez* Neptune Onchestius.

ONCHESTUS, *Onchestus*, Ὀγχηστὸς, fils de Neptune. *Voyez* Oncheste.

ONCTIONS DES ATHLETES. *Voyez* Athletes.

ONÉATES, *Oneatæ*, (*c*) Ὀνεᾶται, nom d'une tribu chez les Sicyoniens. C'est comme qui diroit une tribu d'ânes. Ce fut Clisthene qui lui donna ce nom par dérision.

ONÉENS, *ou* ONIENS [Les monts], *Onei*, *Onii Montes*, Ὄνεια Ὄρη. *Voyez* Onéus.

ONEIROCRITIE, *ou* ONIROCRITIE. *Voyez* Onirocritie.

ONÉSICRATE, *Onesicrates*, Ὀνησικράτης, (*d*) un des Interlocuteurs du Dialogue de Plutarque sur la musique. Cet Onésicrate, qui avoit été précepteur de notre Auteur, cultivoit les lettres avec le plus grand soin. On croit, avec raison, qu'il n'est point différent d'Onésicrate le Médecin, dont parle plutarque dans ses Symposiaques. Plutarque nous apprend dans cet ouvrage, qu'à son retour d'Alexandrie, ses amis s'empressant de le régaler à l'envi, en lui donnant des festins, que la trop grande multitude des convives rendoit le plus souvent tumultueux, & faisoit dégénérer en cohue; Onésicrate l'invita chez lui à un repas, où il ne se trouva qu'un nombre choisi d'amis particuliers, & où l'on raisonna beaucoup sur ce qui convenoit le mieux à ces sortes d'assemblées.

ONÉSICRITE, *Onesicritus*, Ὀνησίκριτος, (*e*) Philosophe & Historien, naquit dans l'isle d'Égine, ou, selon d'autres, dans celle d'Astypalée. Il fut un sectateur zélé de Diogene le Cynique. On dit à ce sujet qu'Onésicrite avoit envoyé à Athenes un de ses fils. Ce jeune homme, ayant entendu quelques leçons de Diogene, se fixa dans cette ville. Son frere

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 6.

(*b*) Pauf. p. 598. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 221.

(*c*) Herod. L. V. c. 68.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. X. p. 113. *& suiv.*

(*e*) Lucian. T. II. p. 772. Diog. Laert. pag. 419. Q. Curt. L. IX. c. 10. L. X. c. 1. Suid. Tom. II. p. 313. Plut. T. I. pag. 691, *& seq.* Strab. pag. 689 *& seq.* Aul. Gell. L. IX. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 759. *& suiv.* T. VI. pag. 441, 442.

aîné, bientôt après, en fit autant. Onéſicrite lui-même, ayant eu la curioſité d'entendre ce Philoſophe, devint ſon diſciple, tant l'éloquence de Diogene avoit d'attraits.

Onéſicrite étoit un homme important; il ſuivit à la guerre Alexandre le Grand qui l'envoya aux Indes vers les Brachmanes. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui, depuis le matin juſqu'au ſoir, ſe tenoient nus dans la même ſituation & dans la même poſture où ils s'étoient mis d'abord, & qui, vers le ſoir rentroient dans la ville. En ayant abordé deux des principaux, Mandanis & Calanus, il les preſſa l'un & l'autre de quitter la vie dure qu'ils menoient, & de venir ſe joindre à la ſuite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un maître généreux & bienfaiſant, qui les combleroit de toute ſorte de biens & d'honneurs. Il n'y eut que Calanus qui ſe rendit à une invitation ſi engageante.

Onéſicrite fit un voyage depuis ſur l'Océan des Indes par ordre d'Alexandre; & après ſon retour, il l'avertit que ſuivant l'avis des Chaldéens il ne devoit point entrer dans Babylone. Il fit un récit à Alexandre de ce qu'il avoit vu dans les Indes, & en écrivit l'hiſtoire, qui, au jugement de Strabon, étoit pleine de fables. Suidas, parlant de ſon ſtyle, dit qu'il s'étoit propoſé d'imiter Xénophon; mais qu'il n'avoit pas approché de l'élégance du ſtyle de cet auteur. Arrien prétend qu'il n'avoit pas été intendant de la flotte, mais un ſimple pilote d'Alexandre

Diogene Laërce remarque qu'il paroît y avoir beaucoup de rapport entre Onéſicrite & Xénophon. L'un, dit-il, a fait la guerre avec Cyrus, & l'autre avec Alexandre; l'un a écrit l'hiſtoire de Cyrus, & l'autre celle d'Alexandre; l'un a fait l'éloge de Cyrus, & l'autre celui d'Alexandre. Quant à la maniere & au ſtyle d'Onéſicrite, Diogene Laërce en porte à-peu-près le même jugement que Suidas.

ONÉSIME, *Oneſimus*, (*a*) Ὀνήσιμος, fils de Python, étoit un des principaux des Macédoniens, qui avoit toujours conſeillé à Perſée de vivre en paix & d'imiter ſon pere Philippe, en liſant, ſinon tous les jours deux fois, comme il avoit fait juſqu'à ſa mort, au moins fort ſouvent, le traité que les Romains avoient fait avec les Macédoniens. N'ayant pu le détourner de la guerre, il commença d'abord à alléguer différens prétextes, pour ne ſe point trouver à des conſeils où l'on prenoit des réſolutions qu'il n'approuvoit point. Enfin, voyant qu'il étoit ſuſpect, & que quelque fois on l'accuſoit de trahiſon, il paſſa chez

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 16. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 47.

chez les Romains, & donna au Consul des avis très-salutaires.

Onésime, étant à Rome l'an 169 avant Jesus-Christ, exposa dans le Sénat tout ce qu'on vient de dire ; & aussi-tôt toute l'assemblée conclut à le recevoir au nombre des alliés, à lui assigner un logement à Rome, & à lui accorder toutes les distinctions dont on honoroit les amis du peuple Romain. De plus, on chargea le Préteur C. Décimius de lui donner deux cens arpens de terre dans la partie du territoire de Tarente, qui appartenoit au peuple Romain, & de lui acheter dans Tarente même un hôtel dont le prix seroit payé des deniers de la République.

ONÉSIME, *Onesimus*, (a) Ο'νήσιμος. Phrygien de nation, & esclave de Philémon, devint disciple de l'apôtre Saint Paul. voici à quoi se réduit ce que nous sçavons d'Onésime.

S'étant enfui de la maison de son maître, après lui avoir dérobé quelque chose, il alla à Rome vers l'an de Jesus-Christ 61, pendant que Saint Paul y étoit en prison pour la premiere fois. Comme Onésime le connoissoit de réputation, parce que Philémon étoit Chrétien, il fit tant qu'il le trouva, lui raconta ce qu'il avoit fait, lui avoua sa fuite, & lui rendit tous les services que Philémon lui-même auroit pu lui rendre, s'il eût été à Rome. Saint Paul fit connoître à Onésime toute la grandeur de sa faute, le disposa à écouter l'Évangile, l'instruisit, le convertit, le baptisa, & peu après le renvoya à Philémon son maître avec la lettre que nous avons parmi celles de Saint Paul, & qui est reconnue pour canonique dans l'Église Chrétienne.

Elle peut passer pour un chef d'œuvre d'éloquence dans le genre de persuasion. S. Paul y emploie toutes les considérations que l'amitié, la Religion, la piété, la tendresse peuvent inspirer pour réconcilier un serviteur avec son maître. Il y mêle les prieres avec l'autorité, les louanges avec les recommendations ; il fait le parallele d'Onésime devenu Chrétien & enfant de Dieu, avec Onésime mauvais serviteur & fugitif. Sa lettre eut tout le succès qu'il souhaitoit. Philémon ne reçut pas seulement Onésime comme fidele serviteur, mais comme son frere & comme son ami. Il le renvoya quelque tems après à Rome auprès de Saint Paul, afin qu'il continuât de lui rendre toute sorte de services dans sa prison. Nous voyons que dans la suite Onésime fut employé à porter quelques unes des lettres que l'Apôtre écrivit en ce tems-là. Par exemple, il porta celle aux Colossiens, qui fut écrite par

(a) Ad Colossens. Epist. c. 4. v. 9. Ad Philem. Epist. v. 10. & seq.

S. Paul encore dans les liens, l'an de J. C. 62.

Depuis ce tems, Onésime fut toujours employé au ministere Évangélique. Les constitutions des Apôtres portent que Saint Paul le fit évêque de Bérée en Macédoine. Les Martyrologes lui donnent le titre d'Apôtre, & disent qu'il finit sa vie par le martyre. Le Martyrologe Romain porte qu'il fut fait évêque d'Éphese par S. Paul, après Saint Timothée. D'autres ajoutent que c'est lui dont parle Saint Ignace le martyr, comme étant évêque d'Éphese l'an de Jesus-Christ 107. Mais, ce sentiment n'est fondé sur aucune preuve solide. Le même Martyrologe met sa fête au 16 de Février; & il dit qu'ayant succédé à Saint Timothée dans l'évêché d'Éphese, & qu'ayant été chargé par lui de prêcher l'Évangile, il fut mené prisonnier à Rome, & y fut lapidé pour la foi de J. C. Son corps, qui avoit été enterré, fut depuis reporté au lieu dont il avoit été fait évêque. Les Grecs font sa fête le 15 de Décembre.

ONÉSIME, *Onesimus*, Ὀνήσιμος, un des Auriges du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

ONÉSIPHORE, *Onesiphorus*, Ὀνησίφορος, (*a*) dont parle Saint Paul dans sa seconde Épître à Timothée. Il vint à Rome l'an de Jesus-Christ 65, pendant que Saint Paul y étoit en prison pour la foi, & dans un tems où presque tout le monde l'avoit abandonné. Il étoit venu d'Asie, où il avoit déjà beaucoup servi l'Église; & ayant trouvé Saint Paul dans les liens, après l'avoir beaucoup cherché, il l'assista souvent de tout son pouvoir. C'est pourquoi, l'Apôtre lui souhaite toute sorte de bénédictions à lui & à toute sa famille. Les Grecs en font la fête le vingt-neuf d'Avril, & le huit de Décembre. Au vingtneuvieme d'Avril, ils le font évêque de Colophon en Asie; & le huitieme de Décembre, ils le font évêque de Césarée, sans spécifier de quelle Césarée ils entendent parler. Ils le mettent au rang des soixante-dix Disciples, & semblent lui attribuer le martyre. Le Martyrologe Romain, au seize de Septembre, dit qu'il souffrit le martyre dans l'Hellespont, où il étoit allé prêcher la foi avec Saint Porphyre; qu'ayant été arrêté par le commandement du proconsul Adrien, & mené dans un temple d'idoles, pour leur offrir de l'encens, ce qu'il refusa généreusement, il fut cruellement battu de verges, & puis attaché à la queue d'un cheval, qui le traîna jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit.

ONESTE, *Onestes*, (*b*) Poëte Grec, inconnu à Vossius, mais

(*a*) Ad Timoth. Epist. II. v. 16. & *seq*.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inf. & Bell. Lettr. T. II. pag. 266.

dont il y a des pieces dans l'Anthologie manuscrite de la Bibliotheque du Roi.

ONÉTOR, *Onetor*, Ὀνήτωρ, (*a*) fut pere du pilote Phrontis qu'Apollon tua à coups de fleche.

ONÉTOR, *Onetor*, Ὀνήτωρ. (*b*) fut pere de Laogonus, grand sacrificateur de Jupiter Idéen.

ONÉTOR, *Onetor*, Ὀνήτωρ, (*c*) Athénien, contre lequel Démosthene prononça deux harangues.

ONÉTORIDE, *Onetorides*, Ὀνητορίδης nom donné à Phrontis, parcequ'il étoit fils d'Onétor.

ONÉUS [Le Mont], *Mons Oneus*, Ὄρος Ὄνειον, (*d*) montagne de Grece, dont il est fait mention dans Xénophon. On trouve dans Strabon Ὄνεια Ὄρη *Onei montes*, les monts Onéens. Ce Géographe assure que les monts Onéens, comme qui diroit les monts des ânes, s'étendoient depuis les roches Scironiennes ou Scironides & le chemin qui alloit de ces montagnes dans l'Attique, jusque dans la Béotie & jusqu'au mont Cithéron.

ONGA, ONKA, *Onga. Onka*, Ὄγκα, surnom de Minerve. Voyez Minerve Onga.

ONGLE [Ne pas s'écarter du travers de l'] . *Ne traversum quidem Unguem discedere*, pour marquer une application & un attachement parfaits à son devoir, ou à autre chose ; c'est-à-dire proprement, ne s'en écarter en aucune maniere.

ONGLE, *Unguis*. Les Romains tenoient leurs Ongles fort propres, & avoient grand soin de les couper. Horace, dans sa lettre septieme du premier livre de ses Épîtres, fait mention d'un Vulteius, crieur public de son métier, lequel, aprés avoir été rasé chez un barbier, coupoit tranquillement ses Ongles.

Conspexit, ut aiunt,
Adrasum quendam, vacua tonsoris in umbra,
Cultello proprios purgantem leniter Ungues.

Et dans la premiere lettre du même livre : Vous me grondez, parce que je n'ai pas les Ongles bien faits. »

. . . . Et pravè sectum stomacharis ob Unguem.

Le même dit dans son Ode sixieme du premier livre, qu'il chante les combats des Vierges qui coupent leurs Ongles, pour ne pas blesser leurs amans en les repoussant.

Nos prælia Virginum
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus.

ONKA. Voyez Onga.

(*a*) Homer. Odyss. L. III. v. 279. & seq.
(*b*) Homer Iliad. L. XVI. v. 604.
(*c*) Demosth. Orat. in Onetor. pag. 919. & seq.
(*d*) Xenoph. p. 613. Strab. p. 379. 380. Thucyd. p. 282.

serment qu'on ne lui feroit aucun mal, l'attira hors de l'asyle, & aussi-tôt le tua inhumainement. La mort injuste d'un si saint homme remplit d'indignation non-seulement les Juifs, mais même les payens; & aussitôt que le Roi fut de retour de Cilicie, ils lui firent leurs plaintes de ce meurtre. Le Roi, quoique naturellement peu affectionné aux Juifs, ne put retenir ses larmes, en se souvenant de la sagesse & de la modération qui avoient toujours paru dans Onias III. Il fit dépouiller Andronic de la pourpre qu'il portoit, le fit promener ignominieusement par les rues d'Antioche, & le fit mourir au même lieu où il avoit tué Onias. Ainsi, le Seigneur lui rendit la punition qu'il avoit si justement méritée.

Il y a peu de personnes à qui l'Écriture donne de plus grandes louanges qu'à Onias III. Voici l'éloge que fait de ce grand Prêtre, l'auteur du second livre des Maccabées, « La » Cité Sainte jouissoit d'une » paix parfaite, & les loix y » étoient parfaitement obser- » vées, à cause de la piété du » grand Prêtre Onias, & de » l'éloignement qu'il avoit du » mal. Il arrivoit de-là que les » Rois-mêmes & les Princes » honoroient ce lieu, & or- » noient le temple de grands » présens; en sorte que Sé- » leucus roi d'Asie fournissoit » de son domaine toute la dé- » pense qui regardoit le ministe- » re des sacrifices, » Et ailleurs, dans une vision qu'eut Judas Maccabée, il lui sembla, « qu'il » voyoit Onias, qui avoit été » grand Prêtre, étendre ses » mains & prier pour tout le » peuple juif; Onias, cet hom- » me vraiment bon & plein » de douceur, si modeste dans » son visage, si modéré & si » réglé dans ses mœurs, si » agréable dans ses discours, » & qui s'étoit exercé dès son » enfance en toutes sortes de » vertus. »

Il y en a qui croyent que c'est à Onias III, qu'Arée, roi des Lacédémoniens, écrivit la lettre qui est rapportée au premier livre des Maccabées, & dans Josephe. Mais, d'autres sont d'un sentiment contraire, & pensent que cette lettre fut adressée à Onias I.

ONIAS IV, *Onias*, Ὀνίας (*a*) fils du précédent, ne succéda pas à son pere dans la souveraine sacrificature. L'ambition de ses oncles, Jason & Ménélaüs, & l'injustice des Rois de Syrie l'en exclurent. Il s'étoit néanmoins toujours flatté d'y pouvoir parvenir, jusqu'à la mort de son oncle Ménélaüs; mais, lorsqu'il vit que Ménélaüs avoit été mis à mort, & qu'Antiochus Eupator lui avoit donné pour successeur Alcime

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 421, 700, 1064. Isaï. c. 19. v. 18. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. V. p. 176, 177.

ou Jacime, qui n'étoit pas de la race sacerdotale, & que Lysias, régent du royaume de Syrie, conseilloit au Roi de ne pas laisser plus long-tems la souveraine sacrificature dans la famille d'Onias, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien a espérer de ce côté-là, & se réfugia en Égypte auprès du roi Ptolémée Philométor.

Il trouva le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de ce Prince & de Cléopatre sa femme, qu'il devint leur favori, & leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avoit à cette cour pour obtenir du Roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs en Égypte, comme celui de Jérusalem, l'assurant que cette faveur attireroit sa nation dans son parti contre le Roi de Syrie. Il obtint en même tems, que lui & ses descendans en seroient à perpétuité souverains sacrificateurs. La grande difficulté étoit de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la loi défendoit d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe, où ce Prophete prédit cet évenement en ces termes : « Alors, il y aura cinq villes dans l'Égypte qui parleront la langue de Chanaan, & qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles sera appellée la ville du Soleil, ou Héliopolis. Il y aura en ce tems-là un autel au Seigneur au milieu de l'Égypte; & un monument au Seigneur à l'extrêmité du païs. Ce sera dans l'Égypte un signe & un témoignage pour le Seigneur des armées; car, ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimoient; & il leur enverra un sauveur & un protecteur qui les délivrera. Alors, le Seigneur sera connu de l'Égypte, & les Égyptiens connoîtront le Seigneur; ils l'honoreront avec des hosties & des oblations; ils lui feront leurs vœux, & les lui rendront. »

L'évenement que prédit ici Isaïe, est des plus singuliers, & en même tems le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'étoit interdit plus séverement aux Juifs que d'offrir à Dieu des sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem; combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, sur-tout dans une terre souillée par l'idolâtrie la plus grossiere comme l'Égypte, & toujours ennemie du peuple de Dieu? Cela néanmoins arriva exactement comme Isaïe l'avoit prédit.

Nous apprenons de Josephe, dans son second livre contre Apion, que Ptolémée Philométor & la reine Cléopatre prirent une si grande confiance dans Onias & dans Dosithée Juifs, qu'ils leur confierent le commandement de leur armée;

& après la mort du roi Ptolémée Philométor, comme la reine Cléopatre vouloit assurer le royaume à son fils, qui étoit le légitime héritier de Ptolémée Philométor, Ptolémée Évergete, autrement Physcon, s'y opposa. La Reine se servit d'Onias IV, pour lui faire la guerre. Onias IV s'avança vers Alexandrie avec une petite armée de Juifs, & appaisa la sédition qui s'étoit excitée dans la ville. Mais, Ptolémée Évergete, ayant contraint la Reine de l'épouser, fit mourir ceux qui favorisoient le jeune Prince, qu'il tua aussi le jour même de son mariage, entre les bras de sa mere, & au milieu de l'appareil des noces. On ne nous dit pas expressément si Onias IV fut mis à mort dans cette circonstance, mais la chose est très-vraisemblable.

ONIAS V, *Onias*, Ὀνίας, (a) connu aussi sous le nom de Ménélaüs, que Josephe fait fils de Simon le juste, & frere d'Onias III, & que le second livre des Maccabées dit être frere d'un certain Simon de la tribu de Benjamin, ennemi & accusateur d'Onias III. Ce Ménélaüs ou Onias V fut établi grand Prêtre l'an 168 avant J. C., & mis à mort dix ans après.

Voici ce que l'Écriture nous apprend de ce grand Prêtre. Jason, usurpateur de la souveraine sacrificature, ayant envoyé Ménélaüs à Antioche, pour porter de l'argent au roi Antiochus Épiphane, & pour sçavoir sa réponse sur des affaires importantes, Ménélaüs ménagea si adroitement l'esprit du Roi, qu'il gagna son amitié, & se fit pourvoir de la grande sacrificature, à l'exclusion de Jason, parce qu'il en offrit trois cens talens de plus que Jason n'en avoit donné; & ayant reçu les ordres du Roi, il revint à Jérusalem tout fier de sa nouvelle dignité. Pour Jason, il fut obligé de se retirer au païs des Ammonites.

Mais, Ménélaüs, ne s'étant pas mis en peine d'envoyer au Roi l'argent qu'il lui avoit promis, quoique Sostrate qui commandoit dans la forteresse, le pressât d'en faire le paiement, ils reçurent un ordre tous deux de se rendre auprès du Roi; & le Roi donna la grande sacrificature à Lysimachus frere de Ménélaüs. Cependant, Antiochus Épiphane, ayant été obligé vers le même tems de partir avec précipitation, pour appaiser un soulevement de quelques villes qui s'étoient révoltées contre lui en Cilicie, Ménélaüs profita de son absence, pour tâcher de rétablir ses affaires, en gagnant Andronic, qui gouvernoit à Antioche en l'absence du Roi, & en l'engageant à faire mourir Onias III, qui l'accusoit hautement d'avoir pris dans le Tem-

(a) Joseph. de Antiq Judaïc. pag. 408, 421, 700. Maccab. L. II. c. 4. v. 23. & seq. c. 5. v. 5, 23. c. 13. v. 1. & seq.

ple des vases très-précieux; d'en avoir vendu une partie, & d'en avoir donné une autre, pour se faire des protecteurs. Andronic, qui avoit reçu une partie de ces vases, fit mourir Onias III de la maniere que nous l'avons dit ci-dessus. Mais, au retour d'Antiochus Épiphane, ayant été accusé & convaincu de ce crime, il fut mis à mort d'une maniere ignominieuse, & souffrit la juste punition de son crime.

Pour Ménélaüs, il se soutint encore quelque tems. Lysimachus, à qui Antiochus Épiphane avoit donné la souveraine sacrificature, ayant, par le conseil de Ménélaüs, commis plusieurs excès & plusieurs violences dans le temple, le peuple se mutina, & il y eut plusieurs de ses gens de blessés, & quelques uns même de tués, & lui même demeura mort sur la place. On accusa Ménelaüs de tous ces désordres. Mais, Antiochus Épiphane étant venu à Tyr, Ménélaüs gagna par une grosse somme d'argent Ptolémée fils de Dorimene, qui avoit beaucoup de crédit à la cour; & par son moyen, non-seulement il évita la mort qu'il méritoit, mais même il y fit condamner les députés qui étoient venus de Jérusalem, pour l'accuser devant le Roi. Il retourna plus hardi que jamais à Jérusalem, & il croissoit tous les jours en malice, ne cherchant qu'à tendre des pieges à ses concitoyens. Pendant ce tems-là, Antiochus Épiphane étant allé en Égypte, le bruit se répandit qu'il y étoit mort. Jason, faux grand Prêtre, dont nous avons parlé, prit mille hommes avec lui, vint assiéger Jérusalem, la prit, & força Ménélaüs de s'enfuir dans la citadelle, où étoient les troupes de Syrie. Mais, le bruit de la mort d'Antiochus Épiphane s'étant bientôt dissipé, Jason fut obligé de se retirer, & Ménélaüs fut rétabli dans Jérusalem avec une nouvelle autorité. Il ne s'en servit que pour faire de la peine à ses concitoyens.

Après la mort d'Antiochus Épiphane, Antiochus Eupator son fils, conduit par Lysias régent du royaume, marcha à la tête de ses troupes, contre Jérusalem. Ménélaüs étoit dans l'armée, & par un esprit de dissimulation, faisoit des prieres à Antiochus Eupator en faveur des Juifs & de sa patrie, se flattant de recouvrer bientôt son autorité dans Jérusalem. Mais, Lysias ayant fait entendre au Roi que Ménélaüs étoit l'auteur de tous les troubles de la Judée, ce jeune Prince le fit arrêter, & garder jusqu'à son retour. Quand il fut revenu à Bérée, on conduisit Ménélaüs au haut d'une tour élévée de cinquante coudées, dans laquelle on avoit amassé une grande quantité de cendres, & du haut de laquelle on ne voyoit de tous côtés qu'un

grand abyme. Ce fut là que Ménélaüs fut précipité, & qu'il mourut au milieu de la cendre, qui lui servit de tombeau.

ONIENS [Les Monts]. *Voyez* Onéens.

ONIES, *Onia*, Ὄνια, (*a*) montagne de Grece près de l'isthme de Corinthe. Plutarque, dans la vie de Cléomene, dit : « Cléomene ne jugea pas à propos » de défendre le passage de » l'isthme, & crut qu'il étoit » plus expédient de fortifier, » par de bonnes tranchées & » de fortes murailles, les pas » des montagnes Onies, & de » faire des combats de poste » pour amuser plus long-tems » les Macédoniens, &c. » Ces montagnes sont les mêmes que d'autres appellent les monts Onéens, ou le mont Onéus. *Voyez* Onéus.

ONIROCRATIE, *Oniocratia*, l'art d'expliquer les songes, de ὄνειρος, *somnium*, songe, & κρατέω, *possideo*, je possede. C'est la même chose que l'Onirocritie. *Voyez* Onirocritie.

ONIROCRITIE, *Onirocritia*, l'art d'interpréter les songes, de ὄνειρος, *somnium*, songe, & κρίσις, *judicium*, jugement.

Cet art faisoit une partie trop importante du Paganisme, pour n'en pas développer l'origine. Artémidore, qui vivoit au commencement du second siecle, a donné un traité des songes, & s'est servi d'auteurs beaucoup plus anciens pour composer son ouvrage. Il divise les songes en spéculatifs & en allégoriques.

La premiere espece est celle qui représente une image simple & directe de l'évenement prédit. La seconde espece n'en représente qu'une image symbolique, c'est-à-dire, indirecte. Cette derniere espece est celle qui compose l'ample classe des songes confondus, & qui a seule besoin d'interprete. Aussi Macrobe a-t-il défini un songe, la vue d'une chose représentée allégoriquement, qui a besoin d'interprétation.

L'ancienne Onirocritie consistoit dans des interprétations recherchées & mystérieuses. On disoit, par exemple, qu'un dragon signifioit la royauté ; qu'un serpent indiquoit la maladie ; qu'une vipere signifioit de l'argent ; que des grenouilles marquoient des impostures ; le chat, l'adultere, &c.

Les premiers interpretes des songes n'étoient point des fourbes & des imposteurs. Il leur est seulement arrivé, de même qu'aux premiers astrologues judiciaires, d'être plus superstitieux que les autres hommes de leur tems, & de donner les premiers dans l'illusion. Mais, quand nous supposerions qu'ils ont été aussi fourbes que leurs successeurs, au moins leur a-t-il fallu d'abord des matériaux propres à mettre en œuvre ; & ces matériaux n'ont ja-

(*a*) Plut. T. I. pag. 813.

mais pu être de nature à remuer, d'une maniere aussi bizarre, l'imagination de chaque particulier. Ceux, qui les consultoient, auront voulu trouver une analogie connue, qui servît de fondement à leur déchifrement; & eux-mêmes auront eu également recours à une autorité avouée, afin de soutenir leur science. Mais, quelle autre analogie & quelle autre autorité pouvoient-ils avoir que les hiéroglyphes symboliques, qui étoient devenus une chose sacrée & mystérieuse?

La science symbolique, dans laquelle les Prêtres Égyptiens, qui ont été les premiers interpretes des songes, étoient devenus très-habiles, servoient de fondement à leurs interprétations. Ce fondement devoit donner beaucoup de crédit à l'art, & satisfaire également celui qui consultoit & celui qui étoit consulté; car, dans ce tems-là, tous les Égyptiens regardoient leurs Dieux comme auteurs de la science hiéroglyphique. Rien alors de plus naturel que de supposer que ces mêmes Dieux, qu'ils croyoient aussi auteurs des songes, employoient pour les songes le même langage que pour les hiéroglyphiques. Nous sommes persuadés que c'est-là la véritable origine de l'Onirocritie, ou interprétation des songes, appellés allégoriques, c'est-à-dire, des songes en géneral; car, l'extravagance d'une imagination qui n'est point retenue, rend naturels tous les songes de cette espece.

Il est vrai que l'Onirocritie une fois en honneur, chaque siecle introduisit, pour la décorer, de nouvelles superstitions, qui la surchargerent à la fin si fort, que l'ancien fondement sur lequel elle étoit appuyée, ne fut plus du tout connu. Voilà qui suffit sur l'origine de l'Onirocritie.

L'Écriture Sainte nous apprend que cet art étoit déjà pratiqué dès le tems de Joseph. Pharaon eut deux songes; dans l'un il vit sept vaches; dans l'autre, sept épis de bled. Ces fantômes étoient les symboles de l'Égypte. Les épis marquoient sa grande fertilité; les vaches désignoient Isis sa patrone tutélaire.

Les Onirocritiques ont emprunté des symboles hiéroglyphiques leur art de déchifrer, & cela n'a pu arriver qu'après que les hiéroglyphes furent devenus sacrés, c'est-à-dire, le véhicule mystérieux de la théologie des Égyptiens. Or, les hiéroglyphes étoient déjà devenus sacrés du tems de Joseph, comme on le voit par l'usage qui subsistoit alors, d'interpréter les songes rélativement à ces symboles. Toutes ces vérités sont démontrées dans Warburthon.

Quand cet art prétendu ne fut plus entre les mains des Prêtres, & que les seuls diseurs de bonnes aventures s'en mêlerent, on ne craignit plus

de s'en moquer ouvertement. On sçait les beaux vers d'Ennius, dont voici la traduction: » Je » ne fais nul compte, dit-il, » des augures Marses, ni des » devins des coins des rues, » ni des astrologues du Cir» que, ni des pronostics » d'Isis, ni des interpretes des » songes; car, ils n'ont ni » l'art ni la science de devi» ner. Mais, ce sont des di» seurs de bonnes aventures, » ou superstitieux, ou impu» dens, ou fainéans, ou fous, » ou des gens qui se laissant » maîtriser par la pauvreté, » supposent des prophéties » pour attirer du gain. Aveu» gles, ils veulent montrer le » chemin aux autres, & nous » demandent une drachme en » nous promettant des trésors. » Qu'ils prennent cette drachme » sur ces trésors, & qu'ils nous » rendent le reste. »

ONIROCRITIQUE, celui qui interprete les songes. *Voyez* Onirocritie.

ONIROMANTIE, *Oniromantia*, divination par les songes, de ὄνειρος, *somnium*, songe, & μαντεία, *divinatio*, divination.

ONIROPOLE, *Oniropolus*, celui qui traite des songes, qui examine les songes d'autrui, & les interprete, qui a lui même des songes, & qui prétend par là découvrir l'avenir.

Ce mot est composé de ὄνειρος *somnium*, songe, & πολέω, *verso*, *verso*, je tourne. Ὀνειροπόλος, *qui versatur in somniis interpretandis*, celui qui est versé dans l'interprétation des songes.

ONIROSCOPIE, terme qui désigne la même chose que celui d'Onirocritie. *Voyez* Onirocritie.

ONO, *Ono*, Ὠνὰν, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin. Elle fut bâtie, ou plutôt rétablie par la famille d'Elphaal, de la tribu de Benjamin. Elle n'étoit qu'à cinq milles de Lod ou Lydda, qui avoit été aussi bâtie par ceux de Benjamin.

ONO, *Ono*, Ὠνώ, (*b*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

ONOCENTAURES, *Onocentauri*, (*c*) monstres bien différens des Centaures. Ceux-ci étoient représentés avec une figure composée partie du cheval, partie de l'homme; & les Onocentaures tenoient moitié de l'âne, moitié de l'homme; comme le désigne leur nom, pris de ὄνος *asinus*, âne, & κένταυρος *centaurus*, centaure.

Saint Jérôme se sert du mot *Onocentaurus* dans Isaïe. *Occurrent Dæmonia Onocentauris*. Les Démons & les Onocentaures se rencontreront dans les ruines du païs d'Édom. L'Hébreu porte à la lettre: *Les Ziims rencontreront les Iims*, ce que l'on peut traduire ainsi: Les pêcheurs y rencontreront des isles. Ce

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 12.
(*b*) Esdr. L. I. c. 2. v. 33.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 402.

païs sera inondé & désert.

ONOCHONUS, *Onochonus*, Ὀνόχωνος. (*a* un des cinq principaux fleuves qui, selon Hérodote, arrosent la Thessalie. Cet auteur assure que l'Onochus fut desséché par l'armée de Xerxès, & que ses eaux ne suffirent pas pour étancher la soif de cette armée.

ONOCROTALE, *Onocrotalus*. *Voyez* Pélican.

ONOMACLÈS, *Onomacles*, Ὀνομακλῆς, (*b*) l'un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens. C'est peut-être le même qui suit.

ONOMACLÈS, *Onomacles*, Ὀνομακλῆς, (*c*) l'un des Éphores de Sparte, pendant la guerre du Péloponnese.

ONOMACRITE, *Onomacritus*, (*d*) Ὀνομάκριτος, Poëte Grec, qui vivoit dans la soixantieme Olympiade, & duquel il nous reste quelques poësies sous le nom d'Orphée. Il passe aussi pour être l'auteur des Oracles de Musée. On assure qu'Onomacrite nous fournit le plus ancien nom de l'aimant. Ce Poëte l'appelle Magnetès, & prétend que cette pierre avoit été autrefois un jeune homme, qui étoit au service de Médée. Hipparque, un des fils de Pisistrate, chassa d'Athenes Onomacrite.

ONOMANTIE, *ou* ONOMAMANTIE, *ou* ONOMATOMANTIE, *Onomantia*, *Onomamantia*, *Onomatomantia*, divination par les noms, ou l'art de présager par les lettres du nom d'une personne, le bien ou le mal qui lui doit arriver.

Le mot *Onomantie* pris à la rigueur devroit plutôt signifier divination par les ânes que par les noms, puisqu'ὄνος en grec signifie âne. Aussi la plupart des auteurs disent-ils Onomamantie & Onomatomantie, pour exprimer celle dont il s'agit ici, & qui vient de ὄνομα, *nomem*, nom, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

L'Onomantie étoit fort en usage chez les anciens. Les Pythagoriciens prétendoient que les esprits, les actions & les succès des hommes étoient conformes à leur destin, à leur génie, & à leur nom. Platon même semble incliner vers cette opinion, & Ausone l'a exprimée dans ces vers :

Qualem creavit moribus,
Jussit vocari nomine
Mundi supremus arbiter.

Le même auteur plaisante l'ivrogne Méroé sur ce que son nom sembloit signifier qu'il buvoit beaucoup de vin pur, *merum*, *merum*. On remarquoit aussi qu'Hippolyte avoit été déchiré & mis en pieces par ses chevaux, comme son nom le

(*a*) Herod. L. VII. c. 129, 196. Plin. Tom. I. p. 200.
(*b*) Xenoph. p. 462.
(*c*) Xenoph. p. 462.

(*d*) Herod. L. VII. c. 6. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 613. T. X. p. 265. T. XII. p. 3. *& suiv.*

par un discours préparé ; dans lequel il avoit plus songé à son intérêt de Général qu'à l'avantage de ses compatriotes, parla pour la guerre, & amena la multitude à son avis. Il avoit été lui-même condamné comme plusieurs autres à de grosses amendes par les Amphictyons, & il ne les avoit pas encore payées. Ainsi, jugeant la guerre plus convenable pour lui que la paix, il engagea par ses tours d'éloquence les Phocéens & leurs alliés à soutenir jusqu'au bout l'entreprise de Philomele. Confirmé publiquement dans toute l'autorité de Général, il leva de nouveaux soudoyés pour remplir ceux qu'on avoit perdus. Il obtint aussi des alliés le renouvellement de leurs troupes, & se pourvut enfin de toutes les munitions convenables pour la guerre qu'il se chargeoit de poursuivre. Il fut flatté dans son entreprise par un songe qui lui donna une grande espérance de succès & de gloire. Il crut voir le colosse d'airain, que les Amphictyons avoient dressé au Dieu de Delphes grossir & s'élever prodigieusement entre ses mains, comme s'il y ajoutoit lui-même de la matiere. Il s'imagina que cette vision lui pronostiquoit que son Généralat augmenteroit considérablement sa propre réputation. Mais, il se trompoit beaucoup, & il devoit plutôt conclure de son songe même, que les amendes auxquelles les Amphictyons condamneroient les Phocéens coupables d'avoir volé le trésor du temple, enrichiroient extrêmement le Dieu-même, aux dépens de cette nation commandée par Onomarque. C'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver.

Cependant, ce Général fit fondre une quantité prodigieuse de fer & d'airain pour en fabriquer des armes ; & en qualité de Commandant absolu, il fit battre aussi de la monnoie d'or & d'argent, qu'il répandit dans les villes de son alliance, en gratifiant sur-tout ceux qui avoient quelque pouvoir ou quelque crédit sur la multitude. En un mot, il persuada aux uns de se joindre à lui, & aux autres de demeurer neutres ; succès ordinaire de ceux qui ont en main de quoi flatter la cupidité des hommes. Cet expédient lui réussit, par exemple, à l'égard des Thessaliens qui étoient les plus puissans du parti contraire, & qu'il engagea à se tenir en repos. Mais, inexorable à l'égard de ceux d'entre les Phocéens mêmes qui paroissoient désapprouver sa conduite, il les condamnoit à la mort, & mettoit leurs biens à l'encan. Se jettant enfin sur les ennemis, il prit d'assaut Thronion, & en réduisit les habitans à l'esclavage. Son abord seul effraya la ville d'Amphisse qui se rangea à son obéissance. Il enleva & détruisit plusieurs villes des Doriens, & mit le feu dans leurs campagnes. De-là, il passa dans la

Béotie

Béotie où il prit Orchomene; mais, s'étant engagé dans le siege de Chéronée, il fut attaqué & battu par les Béotiens, & se vit obligé de revenir dans la Phocide.

Cependant, Philippe roi de Macédoine, appellé au secours des Thessaliens, passa dans leur païs avec son armée, & fit la guerre en leur faveur à Lycophron tyran de Pheres. Celui-ci envoya demander du secours aux Phocéens. Onomarque lui prêta aussi-tôt sept mille hommes, à la tête desquels il mit son frere; mais, Philippe ayant battu les Phocéens, les mit hors de la Thessalie. Onomarque, dans l'espérance d'envahir lui-même cette importante province, réunit toute son armée, & vint en personne au secours de Lycophron. Philippe, à la tête des Thessaliens, s'avança pour lui résister; mais, comme Onomarque le surpassoit en nombre de troupes, Philippe fut battu deux fois, & perdit en chacune de ces rencontres un grand nombre de Macédoniens. Il se vit alors en un extrême péril; ses soldats découragés l'abandonnoient, & il eut bien de la peine à faire renaître en eux, à force d'exhortations, la confiance qu'ils lui avoient témoignée jusqu'alors, & l'obéissance-même qu'ils lui devoient. Enfin, il se retira pour lors en Macédoine.

Cependant, Onomarque passa dans la Béotie où il vainquit encore les Béotiens & leur enleva la ville de Coronée. Mais, Philippe, revenant de la Macédoine dans la Thessalie avec une forte armée, attaqua pour la seconde fois Lycophron tyran de Pheres. Celui-ci, qui se sentoit inférieur en forces à son ennemi, rechercha de nouveau l'alliance & le secours des Phocéens, en leur promettant de favoriser les vues qu'ils avoient sur cette province. Onomarque se mit aussi-tôt en marche de ce côté-là à la tête d'une armée de vingt mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Mais, Philippe engageant les Thessaliens à ne faire qu'un corps avec ses troupes, forma aussi une armée de plus de vingt mille hommes de pied & de trois mille chevaux. On en vint bientôt à une bataille, où les Thessaliens, supérieurs à leurs ennemis en cavalerie, & sur-tout en science militaire, procurerent à Philippe une victoire complette; & Onomarque fut contraint de prendre la fuite avec le reste de ses troupes du côté de la mer. Le hazard voulut que pendant la déroute sanglante des Phocéens poursuivis, la flotte de l'Athénien Charès, composée de plusieurs galeres, passât devant ce rivage. A cet aspect., la plûpart des vaincus commençoient à se dépouiller de leurs armes & de leurs habits, dans la vaine espérance d'arriver jusqu'à ces vaisseaux; & Onomarque lui-même étoit du nombre de ces malheureux. Il se fit là un car-

nage de Phocéens & de leurs alliés qui monta à plus de six mille hommes. On en prit trois mille vivans, entre lesquels se trouva Onomarque. Philippe le fit pendre, & on précipita tous les autres dans la mer, comme des impies & des sacrileges, l'an 353 avant Jesus-Christ.

ONOMARQUE, *Onomarchus*, Ὀνόμαρχος, (*a*) Capitaine des archers de la garde qu'on avoit donnée à Eumene, après qu'il eut été pris & livré à Antigonus. Eumene, impatient de se voir retenu long-tems en prison, dit à Onomarque, qu'il étoit surpris que sa captivité eût déjà duré trois jours; qu'il ne convenoit nullement à la prudence d'Antigonus de traiter ainsi un ennemi vaincu; & qu'il étoit de son intérêt de se défaire de lui promptement, ou de le remettre en liberté. Onomarque, étonné de trouver tant de fierté dans un prisonnier, ne put s'empêcher de lui dire: « Puisque vous vous » sentiez tant de courage, pour- » quoi ne cherchiez-vous pas » plutôt à périr au fort du » combat, qu'à tomber entre » les mains de vos ennemis? » Plût aux Dieux, lui repar- » tit Eumene, que mon sort eût » été tel! mais je n'ai pas » eu ce bonheur, parce que » je ne me suis pas trouvé les » armes à la main contre un » homme plus brave que moi; » car, je n'ai jamais mesuré » mes forces avec qui que ce » soit, qui n'ait été contraint » de se rendre; & ce n'est pas » la valeur de mes ennemis, » mais la perfidie de mes amis, » qui a triomphé de moi. » En effet, il pouvoit tenir ce langage avec vérité. Il avoit un air imposant & propre à attirer le respect. Il étoit d'une complexion vigoureuse & capable de soutenir les plus grandes fatigues. Sa taille n'étoit pas des plus grandes, mais il étoit parfaitement bien fait de sa personne.

ONOMASTE, *Onomastus*, (*b*) l'un des plus considérables de la cour de Philippe, roi de Macédoine, vivoit vers l'an 184 avant Jesus-Christ. Cette même année, Philippe, voulant se venger des Maronites, chargea Onomaste, qui commandoit le long de la côte maritime, de faire tuer les chefs de ceux de ce peuple qui lui étoient opposés. Onomaste, pour exécuter un ordre si cruel, se servit du ministere d'un certain Cassandre qui fit égorger tous ceux dont on demandoit la mort. Tite-Live remarque que Philippe avoit déjà employé Onomaste pour un grand nombre d'expéditions de cette nature.

ONOMASTORIDE, *Onomastorides*, (*c*) l'un des plus grands & des plus illustres Sei-

(*a*) Corn. Nep. in Eumen. c. 11.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 34. L. XL. c. 8. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 625.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.

gneurs de Sparte, se trouva à la bataille d'Issus, où il combattit pour Darius contre Alexandre le Grand. Il fut du nombre des prisonniers, que les Macédoniens firent alors sur les Perses.

ONOMASTUS, *Onomastus*, (a) l'un des affranchis d'Othon. Ce dernier, lorsqu'il eut pris son parti de lever le masque & d'attaquer ouvertement Galba, chargea Onomastus de la conduite du crime, & il s'en acquitta très-bien.

ONOMATE, fête établie à Sicyone en l'honneur d'Hercule, lorsqu'au lieu de simples honneurs, dûs aux héros, qu'on lui rendoit auparavant, il fut ordonné par Phestus qu'on lui sacrifieroit comme à un Dieu, & qu'on lui en donneroit le nom.

ONOPHAS, *Onophas*. *Voyez* Anaphas ou Otane.

ONOSCÉLÉES, *Onoscelea*, Ὀνοσκελέαι, (b) peuple imaginaire, dont il est fait mention dans Lucien. Ce mot veut dire des hommes qui ont des pieds ou des jambes d'ânes.

ONUPHIS, *Onuphis*, (c) Ὄνουφις, ville d'Égypte, selon Ptolémée. Elle étoit dans le Delta, vers le milieu, sur la rive droite du canal du Nil, nommé *Athribiticus fluvius*. Ptolémée la fait capitale d'un nome particulier, appellé *Onuphites nomos*, dont Hérodote & Pline font mention. Elle étoit épiscopale, & la Notice de Léon le Sage la nomme Onuphes. Celle de Hierocles dit Onuphis. *Adelphius Onupheos* souscrivit au Concile d'Alexandrie, tenu l'an de J. C. 362.

ONUPHIS, *Onuphis*, (d) Ὄνουφις, nom d'un taureau que les Égyptiens adoroient. Ce taureau étoit fort grand & de couleur noire.

ONUPHITE [Le Nome], *Onuphites Nomos*, Ὀνουφίτης Νομὸς *Voyez* Onuphis.

ONYCOMANTIE, *Onycomantia*, espece de Divination qui se faisoit par le moyen des ongles, comme le porte ce nom, tiré d'ὄνυξ *unguis*, ongle, & μαντεία, *divinatio*, divination. Elle se pratiquoit en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui présentoit au soleil ses ongles ainsi barbouillées, & l'on s'imaginoit voir dessus des figures qui faisoient connoître ce qu'on souhaitoit de sçavoir. On s'y servoit encore d'huile ou de cire pour frotter les ongles, sur lesquels on prétendoit lire l'avenir.

C'est de-là que quelques Chiromantiens modernes ont appliqué le mot d'Onycomantie à la partie de leur art qui consiste à deviner le caractere & la bonne ou la mauvaise for-

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 25, 27.
(b) Lucian. T. I. p. 781, 782.
(c) Ptolem. L. IV. c. 5. Herod. L. II. c. 166. Plin. T. I. p. 254.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 309.

tune d'une personne par l'inspection de ses ongles.

ONYX, *Onyx*, pierre précieuse ou agate, qui a très-peu de transparence, dont la couleur ressemble à celle d'un ongle ou de la corne, mais qui est remplie de raies d'une couleur différente de celle du fond de la pierre. Ces raies sont, ou noires, ou brunes, ou blanches, ou bleuâtres ; elles sont presque paralleles les unes aux autres ; elles forment ou des cercles concentriques, ou des lignes qui traversent la pierre irrégulierement.

On a donné différens noms à l'Onyx, suivant les différens accidens qu'on y a remarqués ; c'est ainsi qu'on a appellé Sardonyx, une Onyx dans laquelle on trouvoit des raies ou des veines rouges comme la cornaline, ou jaunes comme la sardoine. On a nommé du nom d'Agatonyx celle qui étoit mêlée avec des portions d'agate ordinaire, ou d'une autre couleur que la sienne. On a appellé Jaspönyx une Onyx entremêlée avec du jaspe. On a appellé Camée, *Camchuia* ou *Memphites*, une Onyx composée de couleur d'ongle, & d'une autre couche noire ou brune qui se distinguoit de la premiere. On voit par-là que les anciens Lithographes ont fait tout ce qu'ils ont pu pour embrouiller les choses, en multipliant les noms sans nécessité.

C'est sur des Onyx que les anciens faisoient ces belles gravures en relief que nous appellons Camées. Les couches ou zones de différentes couleurs qui sont dans ces pierres, les mettoient en état de graver en relief une figure qui paroissoit comme collée sur un fond d'une autre couleur.

Les Onyx se trouvent, ainsi que les agates, par masses détachées, ou comme de certains cailloux qui, lorsqu'on les ouvre, montrent dans leur intérieur des cercles concentriques ; il se trouve aussi dans les agates des parties qui sont Onyx ; elles ne different du reste de l'agate que par le nom arbitraire, que leur couleur accidentelle leur a fait donner.

L'Onyx se trouve dans les Indes, dans l'isle de Ceylan, dans le Levant. L'Europe n'en manque point non plus, & il en vient de Boheme, d'Hongrie, d'Allemagne, &c.

ONYX, *Onyx*, nom que les anciens ont donné à deux sortes de pierres.

La premiere, appellée autrement Alabastrite, venoit des carrieres de la Carmanie, aujourd'hui le Kerman, province de Perse. On en tiroit aussi des montagnes d'Arabie, & l'on ne s'en servoit d'abord, que pour mettre des essences & former des tasses ; c'est pourquoi, Horace, invitant Virgile à souper, lui dit ;

Nardi parvus Onyx eliciet Cadum.

« Vous aurez du vin de Cade ;

» en apportant une petite phiole » d'essence. »

L'usage d'employer cette pierre d'Onyx pour renfermer les essences fit passer ce nom dans la suite à d'autres sortes de phioles & de boîtes.

La seconde sorte d'Onyx étoit la pierre précieuse polie & décrite dans l'article précédent.

Appien dit que tous les vases de Mithridate étoient d'Onyx, & qu'après la défaite de ce roi du Pont, les Romains en trouverent dans une de ses villes un riche assemblage au nombre de deux mille enrichis d'or, qui marcherent à la suite de Cn. Pompée, entrant victorieux dans Rome, & augmenterent l'éclat de son triomphe. Mais, quoi qu'en dise Appien, il n'est pas possible que tous les vases de Mithridate fussent d'une seule & même espece, & l'on ne peut l'imaginer par rapport au véritable Onyx, qui n'offre que très-rarement, & encore dans de petits morceaux de ces accidens heureux, dont un artiste peut tirer parti pour faire un ouvrage singulier. Il est donc vraisemblable que cet historien, voulant nous donner une idée générale des vases qui faisoient la richesse de Mithridate, s'est cru permis de nommer indirectement tous ces vases, des vases d'Onyx, parce que de même que les vases de cette derniere espece, ils étoient tous diversifiés de couleur.

ONYX, *Onyx*, (a) terme qui se trouve en deux sens tout différens dans l'Écriture. Il se met pour l'ongle odorant, & pour la pierre nommée Onyx. Selon la force de l'étymologie, Onyx signifie un ongle. L'Hébreu *Schecheleth*, que Saint Jérôme après les Septante, traduit par l'ongle aromatique, est entendu par d'autres, du laudanum ou du bdellium. Mais, la plûpart des commentateurs l'expliquent de l'Onyx ou de l'ongle odorant, qui est une coquille semblable à celle du poisson à coquille, nommé *purpura*. On pêche l'Onyx dans les marais des Indes, où croît le *spica nardi*, dont ce poisson se nourrit; & c'est ce qui rend son écaille si odorante. On va recueillir ces écailles, lorsque la chaleur a desséché les marais. Le meilleur Onyx se trouve dans la mer Rouge, & est blanc & gros. Le babylonien est noir & moindre. C'est ce qu'en dit Dioscoride.

L'Onyx, pierre précieuse, étoit la onzieme dans le pectoral du grand Prêtre. L'Hébreu porte *sohem*; & ce terme est traduit diversement dans l'Écriture par Onyx, sardoine, émeraude. Nous croyons que sa véritable signification est l'émeraude.

(a) Exod. c. 28. v. 20. c. 30. v. 34.

OO

OOLIAB, *Ooliab*, Ἐλιάβ, (a) fils d'Achisamech de la tribu de Dan, fut désigné avec Béséléel pour travailler aux différens ouvrages du Tabernacle du Seigneur.

OOLIBA, *Ooliba*, Ὀολιβά. *Voyez* Oolla.

OOLIBAMA, *Oolibama*, (b) Ὀλιβεμά fille d'Ana & petite-fille de Sébéon, de la race des Chananéens, fut une des femmes d'Ésaü, & devint mere de Jéhus, d'Ihélon & de Coré. Voilà ce que nous apprend le trente-sixieme chapitre de la Génese. Il est parlé dans ce même chapitre du prince Oolibama, de la race d'Ésaü. Ce nom devoit être aussi celui d'une ville. Oolibama ou Oholibamah signifie, *ma tente est élevée.*

OOLLA, *Oolla*, Ὀολά, (c) sœur d'Ooliba. Ce sont deux noms feints, qu'Ézéchiel a employés dans sa Prophétie, pour désigner l s deux royaumes de Juda & de Samarie. Oolla & Ooliba sont représentées comme deux sœurs sorties de race Égyptienne. Oolla marque Samarie, & Ooliba Jérusalem. La premiere signifie *une tente*; & la seconde, *ma tente est en elle*. Elles se sont toutes deux prostituées aux Égyptiens & aux Assyriens, en imitant leurs abominations & leur idolâtries; ce qui a été cause que le Seigneur les a abandonnées à eux-mêmes pour qui elles avoient brûlé d'un amour impur. Elles ont été menées en captivité, & réduites dans la plus rude servitude.

OOMANTIE, *Oomantia*, sorte de divination par laquelle on croyoit connoître l'avenir par des signes ou des figures qui paroissoient dans les œufs. Ce mot est formé du grec ὠὸν, *ovum*, œuf, & de μαντεία, *divinatio*, divination. Suidas attribue à Orphée l'origine de l'Oomantie, avec laquelle il ne faut pas confondre la pratique des Prêtres d'Isis, qui se purifioient avec des œufs.

OON. *Voyez* Oannès.

OOP, *Oop*, (d) un des noms que les anciens ont donnés aux cris que l'on faisoit pour exhorter les Romains.

OOSCOPIE, terme qui signifie la même chose que celui d'Oomantie. *Voyez* Oomantie.

OOSCYPHIUM, *Ooscyphium*, Ὠοσκύφιον, (e) sorte de vaisseau dont se servoient les anciens. L'Ooscyphium étoit en forme d'œuf.

OOZAM, *Oozam*, Ὠχαία, (f) de la tribu de Juda, fut un des fils d'Assur & de Naara.

OP

OPALES, *ou* OPALIES. *Voyez* Opalies.

(a) Exod. c. 35. v. 34.
(b) Genes. c. 36. v. 2. *& seq.*
(c) Ezech. c. 23. v. 2. *& seq.*
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 309.
(e) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. pag. 144.
(f) Paral. L. I. c. 4. v. 5.

OPALIES, *Opalia*, (*a*) fête que l'on célébroit à Rome en l'honneur de la Déesse Ops.

Varron dit que cette fête se célébroit trois jours après l'expiation des Saturnales. Selon Macrobe, on la célébroit le 19 de Décembre, qui étoit un des jours des Saturnales. Il ajoute que l'on célébroit ces deux fêtes dans le même mois, parce que Saturne & Ops étoient époux, & que c'étoit à eux qu'on devoit l'art de semer le bled & de cultiver les fruits. C'est pourquoi, l'on ne célébroit les Opalies qu'après la moisson & l'entiere récolte des fruits. Le même Auteur remarque que l'on faisoit des prieres à cette Déesse en s'asseyant sur les terres, pour montrer qu'elle étoit la terre, & la mere de toutes choses; & qu'on faisoit des festins aux esclaves qu'on avoit occupés pendant l'année aux travaux de la campagne.

Il y en a qui ont cru que les Opalies & les Saturnales étoient une même fête. Mais, ils se sont trompés, puisque lors de la réforme du calendrier par Jule César, les Saturnales passerent au 21 de Décembre, tandis que les Opalies continuerent d'être célébrées le 19 du même mois.

OPAS, *Opas*, (*b*) nom que les Égyptiens donnoient à Vulcain, qu'ils reconnoissoient pour leur protecteur.

OPES, terme qui ne signifie pas tant les grandes richesses, que le crédit, la puissance & l'autorité. C'est en ce dernier sens qu'il se trouve souvent employé dans les meilleurs auteurs.

OPHAZ, *Ophaz*, Μωφάζ, (*c*) lieu dont l'or étoit célebre. Il est fait mention de l'or d'Ophaz dans Jérémie. C'est apparemment l'or que l'on trouvoit dans le Phasis fleuve de la Colchide, qui se vendoit, ou s'échangeoit anciennement dans quelque ville du païs d'Ophir.

OPHEL, *Ophel*, Ὄπελ; Ὠφὰλ, (*d*) nom d'un mur & d'une tour de Jérusalem.

Jonathas, roi de Juda, fit divers bâtimens sur le mur ou dans le mur d'Ophel. Manassé, roi de Juda, fit bâtir un mur à l'occident de Jérusalem & de la fontaine de Géhon, au de-là de la ville de David, depuis la porte aux poissons, jusqu'à Ophel. Au retour de la captivité, les Nathinéens demeuroient à Ophel; ce qui peut faire conjecturer que ce mur & cette tour étoient dans le voisinage du temple, puisque les Nathinéens devoient être à portée d'y rendre leurs

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 233 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 545. T. IV. p. 408.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 101.

(*c*) Jerem. c. 10. v. 9.

(*d*) Paral. L. II. c. 27. v. 3. c. 33. v. 14. Esdr. L. II. c. 3. v. 26 c. 11 v. 21. Mich. c. 4. v. 8. Joseph. de Bell. Judaïco p. 813, 915, 964.

services à toute heure. Dans Michée, il est parlé de la tour d'Ophel. *Et vous, Tour du troupeau, fille de Sion, environnée de nuages.* L'Hébreu: *Et vous, tour du troupeau, Ophel, fille de Sion.* Il y en a qui traduisent en cet endroit Ophel par boulevard. Il y avoit à Jérusalem une porte du Troupeau & une tour d'Ophel. Josephe parle d'Ophlas, qui est la même chose qu'Ophel, & il paroît, d'après ce qu'il en dit, qu'elle devoit être assez près du temple.

OPHÉLESTE, *Ophelestes*, Ὀφελέστης, (*a*) un des Capitaines Troyens, qui furent tués par Teucer fils de Télamon.

OPHELLAS, *Ophellas*, (*b*) Ὀφέλλας, Officier qui servit d'abord sous Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, il s'attacha à Ptolémée, & le suivit en Égypte. Ptolémée lui donna le commandement de l'armée qu'il envoya pour réduire la Libye & la Cyrénaïque, provinces qui lui avoient été accordées, aussi-bien que l'Égypte & l'Arabie, par le partage qui se fit de l'Empire. Quand ces deux provinces furent soumises, Ptolémée lui en laissa le gouvernement. Ophellas, le voyant trop occupé contre Antigonus & Démétrius pour avoir quelque chose à craindre de sa part, s'étoit rendu indépendant, & étoit demeuré possesseur tranquille de son usurpation jusqu'à l'année 308 avant J. C.

Cette année, Ophellas reçut un Ambassadeur d'Agathocle qui l'invitoit à entrer avec lui en société de guerre contre les Carthaginois, en lui promettant de lui laisser ensuite toute l'administration des affaires de la Libye; comme ayant dessein lui-même de se retirer en Sicile, sa patrie propre, qu'il gouverneroit tranquillement quand il l'auroit affranchie de toutes les craintes où elle pouvoit tomber de la part des Carthaginois. Il ajouta que quand même son ambition le porteroit plus loin, il trouveroit de quoi la satisfaire par la jonction de plusieurs villes d'Italie au gouvernement de la Sicile. Mais, qu'à l'égard de la Libye, séparée de lui par une vaste mer, elle ne lui convenoit en aucune sorte, & qu'il n'y étoit venu cette fois que malgré lui, & pour se défendre des attaques qui lui avoient été faites de ce côté-là, & des incursions des Africains jusques dans son isle. Ophellas, à ce discours, qui s'accordoit parfaitement avec ses prétentions & ses désirs, se sentit transporté de joie; & après avoir accepté les offres qui lui étoient faites, il fit partir incessamment pour Athenes un député qui proposa de sa part aux Athéniens une alliance

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 274.
(*b*) Diod. Sicul. p. 639, 753. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 161. T. IV, p. 106, 107.

d'armes ; car, Ophellas étoit lui-même citoyen d'Athenes, & il avoit acquis ce titre en épousant Euthydice, fille de l'Athénien Miltiade, qui rapportoit son origine au fameux Miltiade qui avoit vaincu les Perses dans les champs de Marathon. Indépendamment de cette alliance, Ophellas étoit considéré dans cette ville ; & à l'exemple des Athéniens, plusieurs autres Grecs voulurent participer à ses entreprises, se flattant de partager entr'eux le plus riche terroir de l'Afrique, & les trésors de Carthage même. Car, il faut avouer que la Grece, par les guerres continuelles dont elle étoit affligée, & par la jalousie réciproque de tous ceux qui y avoient acquis quelque pouvoir, étoit tombée dans l'humiliation & dans la misere. Ainsi, elle ne pouvoit qu'être extrêmement flattée de la délivrance de ses maux, & de l'acquisition des richesses qu'on lui faisoit espérer. Ophellas de son côté, travaillant à remplir les espérances qu'il avoit fait naître, mit sur pied une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie & de six mille de cavalerie, de cent chariots, & de plus de trois cens hommes propres à les conduire. Mais, outre cela, il n'avoit pas moins de dix autres mille hommes de ceux qu'on appelloit surnuméraires, dont plusieurs traînoient après eux leurs femmes, leurs enfans, & tout leur ménage, ce qui donnoit à ce train immense l'air d'une transmigration. Après une marche de dix-huit jours, au bout de laquelle ils avoient fait trois mille stades, ils camperent aux environs d'Automales. Un peu au-delà, on voyoit une montagne dont les deux côtés étoient également roides, & qui avoit dans son milieu un creux large & profond, d'où s'élevoit une pierre extrêmement unie, qui se terminoit en pointe droite au-dessus de la montagne. Autour de la base de cette pierre, étoit un antre vaste, garni dans toute son étendue d'ifs & de lierre, dans lequel la fable faisit habiter Lamia, reine d'une extrême beauté.

Cependant, Ophellas à la tête de ses troupes les conduisit par des terres, arides & pleines de bêtes féroces, de sorte que manquant d'eau, & ayant consumé les vivres secs dont il s'étoit pourvu, il courut risque de voir périr toute son armée. Le voisinage des Syrtes, qu'il côtoyoit étoit un terrein désert, aride, & qui n'étant habité que par des animaux carnassiers. Il sembloit ne présenter à tous ceux qui composoient sa suite, que différens genres de mort ; & ils ne trouvoient dans les maladies grieves dont ils étoient attaqués, ni médecins pour les traiter, ni gardes pour les servir. Le terroir entretenoit là des serpens, qui étant de la couleur du sable au travers du-

quel ils se glissoient, étoient difficiles à distinguer ; d'où il arrivoit que plusieurs de ses gens, qui posoient le pied sur ces serpens sans le sçavoir, s'attiroient une mort infaillible. Enfin, après une marche de deux mois, accompagnée de tous les travaux & de tous les dangers imaginables, ils joignirent enfin Agathocle, & poserent leur camp à peu de distance du sien.

Les Carthaginois, apprenant la jonction de ces deux armées, commencerent à craindre pour eux ; au lieu qu'Agathocle, venant avec joie au-devant de cette armée auxiliaire, l'invita à se soulager des peines qu'elle avoit essuyées, & lui fournit même des rafraîchissemens. Ayant demeuré là quelques jours à observer tout ce qui se passoit dans le camp de ces nouveaux venus, & voyant que tous les soldats s'étoient écartés pour aller à la recherche des vivres, & qu'Ophellas en particulier ne soupçonnoit aucune trahison de sa part, il fit assembler ses soldats, & imputa de mauvais desseins à celui qui venoit à son secours ; de sorte qu'ayant aigri la multitude par cette calomnie, il la conduisit dans cette disposition d'esprit contre les Cyrénéens. Ophellas, frappé d'abord d'un évenement si peu attendu, ne laissa pas de se mettre en défense. Mais, troublé par sa surprise, & n'ayant pas auprès de lui les troupes dont il avoit besoin, il périt dans une attaque si injuste & si inégale ; & Agathocle, invitant par des promesses avantageuses le reste des troupes Cyrénéennes à se rendre à lui, se trouva maître de cette nouvelle armée. C'est ainsi que périt Ophellas, pour s'être laissé aller à des espérances supérieures à son état & à son pouvoir.

OPHELTAS, *Opheltas*, (a) Ὀφέλτας, roi des Thessaliens, fut mené par le devin Péripoltas de Thessalie en Béotie avec tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il est à remarquer que cette histoire est fort obscure, & qu'on n'en trouve nulle part aucun vestige. Il faut que cette transmigration d'Opheltas en Béotie ait été faite plusieurs siecles avant la guerre de Troie.

OPHELTAS, *Opheltas*, (b) Ὀφέλτας, prince qui regna à Cyrene, selon Plutarque dans la vie de Démétrius. C'est le même que d'autres nomment Ophellas. *Voyez* Ophellas.

OPHELTÈS, *Opheltes*, (c) Ὀφέλτης personnage, dont parle Ovide, dans ses métamorphoses, à l'occasion de Bacchus.

OPHELTÈS, *Opheltes*, (d)

(a) Plut. T. I. p. 478.
(b) Plut. T. I. p. 894.
(c) Ovid. Metam. L. III. c. 10.
(d) Pausf. p. 3. Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XII. p. 103 & 104.

Ὀφέλτης, le même qu'Archémore, étoit fils de Lycus selon quelques-uns, & de Lycurgue roi de Némée, selon le plus grand nombre. La mort tragique d'Opheltès donna lieu à l'institution des jeux Néméens. *Voyez* Néméens [jeux].

On voyoit à Némée le tombeau d'Opheltès ; il étoit enfermé d'un mur qui regnoit tout à l'entour, & dans cette enceinte il y avoit quelques autels.

OPHELTÈS, *Opheltes*, (a) Ὀφέλτης fils de Pénélée, fut pere de Damasichthon, qui succéda à Autésion au royaume de Thebes.

OPHELTIUS, *Opheltius*, (b) Ὀφέλτιος, un des Capitaines Grecs qui furent tués par Hector.

OPHELTIUS, *Opheltius*, (c) Ὀφέλτιος, Capitaine Troyen, qui tomba sous les coups d'Euryale.

OPHENSIS POPULUS, (d) peuple d'Afrique, selon Tacite. Ce peuple & les habitans de Leptis eurent des différends entr'eux, sous l'empire de Vespasien. Ces différends, ayant commencé par des incursions réciproques, & quelques pillages de grains ou de bestiaux, avoient dégénéré en une guerre déclarée. Car, les Ophenses étant les plus foibles, avoient appellé à leur secours les Garamantes, nation guerriere & accoutumée à vivre de brigandages ; ensorte que ceux de Leptis, maltraités à leur tour, & obligés d'abandonner leurs campagnes au pillage, s'etoient renfermés dans leur ville, où ils n'étoient pas même en sûreté, lorsque les troupes Romaines les tirerent d'affaires, par la défaite des Garamantes, sur qui ils reprirent tout le butin, à l'exception de ce qu'ils avoient vendu dans les païs éloignés & inaccessibles.

Cujas a bien vu qu'il y avoit faute dans les manuscrits de Tacite, & qu'il falloit lire *Oëensis*. Juste Lipse, dans ses remarques sur Tacite, a très-bien profité de la correction, & la confirme ainsi : Rodolphe, dit Juste Lipse, a voulu changer *Ophensium* en *Ruspensium*, mais sur une simple conjecture. Il n'est point parlé ailleurs du peuple *Ophenois*. N'en déplaise à Juste Lipse, ce ne seroit pas une preuve, mais ce qu'il ajoute en est une. Pline dit : « Le » chemin pour arriver aux Garamantes a été jusqu'à présent impraticable. Dans la » derniere guerre que les Romains ont faite aux Oëens » au commencement du regne » de Vespasien, on a abrégé ce » chemin de quatre jours. Ce passage convient avec l'autre. Il s'agit dans l'un & dans l'autre d'une guerre des Romains avec un peuple appuyé par les

(a) Pauf. pag. 552.
(b) Homer. Iliad. L. II. v. 302.
(c) Homer. Iliad. L. VI. v. 20.

(d) Tacit. Hist. L. IV. c. 50. Plin. T. I. pag. 251.

Garamantes, & cela sous Vespasien. Il faut donc lire *Oëesensium* & *Oëensis populus*.

OPHER, *Opher*, Ὀφὲρ (a) nom d'une ville, dont Josué fit mourir le Roi, qui étoit un Prince Chananéen.

Cette ville d'Opher est peut-être la même qu'Ophéra dans la tribu de Benjamin, où la même qu'Éphron dans la même tribu, ou Éphra, patrie de Gédéon, ou Ophra, à cinq milles de Béthel, vers l'orient, selon S. Jérôme.

OPHER, *Opher*, Ἀφείρ, (b) le second des fils de Madian, étoit petit-fils d'Abraham & de Céthura.

On croit qu'Opher a pu peupler l'isle d'Urphé dans la mer Rouge, ou la ville d'Orpha dans le Diarbech. S. Jérôme cite Alexandre Polyhistor & Cléodeme, surnommé Malec, qui assurent qu'Opher, autrement Apher, se jetta dans la Libye, la conquit, & lui donna le nom d'Afrique. On dit qu'Hercule étoit son compagnon dans cette guerre.

OPHÉRA, *Ophera*, Ἐφραθὰ, (c) ville de Judée dans la tribu de Benjamin.

OPHI, *Ophi*, Γωφέ, (d) pere de plusieurs enfans, étoit de Nétophathi.

OPHIAS, nom attribué à Combe, parce qu'elle étoit fille d'Ophius.

OPHIÉENS, *Ophienses*, Ὀφιέες. *Voyez* Ophionéens.

OPHIÉUS, *Ophieus*, que d'autres appellent Ophiuchus. *Voyez* Ophiuchus

OPHIM, *Ophim*, (e) le neuvieme des fils de Benjamin, selon la Génese. On croit que c'est le même que Hupham, chef de la famille des Huphamites.

OPHIOGENES, *Ophiogenes*, Ὀφιογενεῖς, (f) nom donné à une race particuliere d'hommes dans l'Asie mineure, qui avoient, dit-on, la propriété d'être craints par les serpens, & ces hommes étoient ainsi nommés, parce qu'ils rapportoient leur origine à un serpent transformé depuis en héros.

Pline parle ainsi des Ophiogenes : « Cratès de Pergame » dit qu'auprès de Parium, » dans l'Hellespont, il y avoit » une race d'hommes, nommés » Ophiogenes, qui, par leur » attouchement, soulageoient » les piquures des serpens, & » qui, en appliquant leur main, » chassoient le venin d'un » corps. » Pline parle ensuite des Psylles, qui, étant invulnérables aux serpens, les tuoient ou les endormoient sans danger. Strabon parle aussi de ces Ophiogenes à l'occasion de cette même ville de Parium ; & ce qu'il en dit convient assez avec le récit de Pline.

(a) Josu. c. 12. v. 17. c. 18. v. 23. Paral. L. II. c. 13. v. 19.
(b) Genes. c. 25. v. 4.
(c) Josu c. 18. v. 23.
(d) Jerem. c. 40. v. 8.

(e) Genes. c. 46. v. 21. Numer. c. 26. v. 39.
(f) Plin. Tom. I pag. 371. Strab. p 588. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. pag. 275.

OPHIOLATRIE, *Ophiolatria*, culte des ſerpens, religion de ceux qui adorent des ſerpens, ou des dragons. Le culte que les Babyloniens rendoient au grand dragon que Daniel tua, étoit un Ophiolatrie. Les Égyptiens ont auſſi donné dans l'Ophiolatrie. Il y a encore une eſpece d'Ophiolatrie dans les Indes.

Ce mot vient de ὄφις, *ſerpens*, ſerpent, & de λατρεῖα, *cultus*, culte.

OPHIOMACHUS, *Ophiomachus*, Ὀφιομάχος, (*a*) terme qui, ſelon la force du grec, ſignifie celui qui ſe bat contre les ſerpens. Moïſe met l'Ophiomachus au nombre des ſauterelles dont on peut manger. L'Hébreu lit *chargol*; & les Septante avec la Vulgate, *Ophiomachus*. Suidas & Héſychius connoiſſent une ſorte de ſauterelles de ce nom, & qui n'a point d'aîles. Pline & Ariſtote parlent de certaines ſauterelles qui ſont fort groſſes, & qui combattent contre les ſerpens.

OPHIOMANTIE, (*b*) *Ophiomantia*, divination par les ſerpens, de ὄφις, *ſerpens*, ſerpent, & μαντεῖα, *divinatio*, divination.

L'Ophiomantie étoit fort en uſage chez les anciens. Elle conſiſtoit à tirer des préſages bons ou mauvais, des divers mouvemens qu'on voyoit faire aux ſerpens. On en trouve pluſieurs exemples dans les Poëtes. Ainſi, dans Virgile, Énée voit ſortir du tombeau d'Anchiſe un ſerpent enorme, dont le corps fait mille replis tortueux. Ce ſerpent tourne autour du tombeau & des autels, ſe gliſſe entre les vaſes & les coupes, goûte de toutes les viandes offertes, & ſe retire enſuite au fond du ſépulchre ſans faire aucun mal aux aſſiſtans. Le Héros en tire un heureux préſage pour le ſuccès de ſes deſſeins.

Rien n'étoit ſi ſimple que l'origine de cette divination. « Le » ſerpent, dit M. Pluche, ſymbole de vie & de ſanté, ſi » ordinaire dans les figures ſacrées, faiſant ſi ſouvent partie » de la coëffure d'Iſis, toujours » attaché au bâton de Mercure » & d'Eſculape, inſéparable du » coffre qui contenoit les myſteres, & éternellement ramené dans le cérémonial, » paſſa pour un des grands » moyens de connoître la volonté des Dieux.

» On avoit tant de foi, » ajoute M. Pluche, aux ſerpens » & à leurs prophéties, qu'on » en nourriſſoit exprès pour » cet emploi; & en les rendant familiers, on étoit à » portée des prophetes & des » prédictions. Une foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoti-

(*a*) Levit. c. 11. v. 22. Plin. T. I. pag. 609.

(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 84. & *ſeq.* Pluch. Hiſt. du Ciel. T. I. p. 447, 448. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 273. & *ſuiv.*

» caires, & par la plupart de » nos Botanistes, auxquels l'occasion s'en présente fréquemment dans leurs herborisations, nous ont appris que » les couleuvres sont sans dents, » sans piquure & sans venin. » La hardiesse, avec laquelle » les Devins & les Prêtres des » idoles manioient ces animaux, » étoit fondée sur leur impuissance à mal faire; mais, » cette sécurité en imposoit » aux peuples, & un Ministre » qui manioit impunément la » couleuvre, devoit sans doute » avoir des intelligences avec » les Dieux. »

Les Marses, peuple d'Italie, se vantoient de posséder le secret d'endormir & de manier les serpens les plus dangereux. Les anciens racontent la même choses des Psylles, peuple d'Afrique; & l'on pourroit même regarder comme une espece d'Ophiomantie la coutume qu'avoient ceux-ci d'exposer aux Cérastes leurs enfans, lorsqu'ils étoient nés, pour connoître s'ils étoient légitimes ou adultérins. Car dit Lucain, traduit par Brébœuf:

L'enfant par les serpens constamment respecté,
D'un pur attouchement prouve la pureté;
Et lorsque sa naissauce est un présent du crime,
De ces monstres cruels il devient la victime.

OPHION, *Ophion*, (a) fut pere d'Amycus le centaure, au rapport d'Ovide.

OPHION, *Ophion*, (b) nom que Boëce donne au premier principe, dans l'ouvrage qu'il a composé sur Porphyre.

Le même nom a été attribué à un Roi vaincu par Saturne, à un géant & à un des compagnons de Cadmus.

OPHIONÉENS, *Ophionenses*, O[illegible] (c) peuple de Grece dans l'Étolie, au rapport de Strabon & de Thucydide. Strabon dit Ophiéens, au lieu d'Ophionéens.

OPHIQUES, *Ophici*. *Voyez* Osques.

OPHIR, *Ophir*, O[illegible]. (d) l'un des fils de Jectan. Moïse dit que la demeure des fils de Jectan s'étendoit depuis Messa jusqu'à Séphar montagne d'Orient. Nous croyons que Messa est le mont Masius, dans la Mésopotamie; & que le mont Séphar est le païs des Sépharvaïm ou des Saspires, qui séparoient la Médie de la Colchide. L'Écriture ne nous dit point quels furent les descendans d'Ophir, ni quelle province particuliere il peupla entre Messa & Saphar; mais, on ne peut disconvenir que le païs d'Ophir, quel qu'il soit, ne soit celui qui fut peuplé

(a) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.
(b) Mém. de l'Acad. de Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 2, 3.
(c) Strab. p. 451. Thucyd. p. 237, 238.
(d) Genes. c. 10. v. 26. & seq.

par les descendans d'Ophir, fils de Jectan.

OPHIR, *Ophir*, (*a*) païs très-célebre dans l'Écriture, sur lequel les critiques ont proposé une infinité de conjectures. On juge, avec raison, que ce païs est celui qui fut peuplé par Ophir, fils de Jectan, dont nous venons de parler; & nous sçavons par Moïse, que les treize fils de Jectan demeurerent depuis Messa jusqu'à Séphar, montagne d'Orient. Mais, comme Messa & le mont Séphar sont des endroits aussi inconnus qu'Ophir même, il a fallu prendre une autre route pour connoître le païs d'Ophir. On a consulté tous les passages où il est fait mention de ce païs, & on a remarqué que les mêmes vaisseaux qui alloient à Tharsis, alloient aussi à Ophir; que ces vaisseaux s'équipoient sur la mer Rouge, au port d'Asiongaber; qu'il falloit trois ans à la flotte de Salomon pour faire le voyage d'Ophir; que cette flotte rapportoit de son voyage de l'or, des paons, des singes, des aromates, de l'ivoire, des bois d'ébene; enfin que l'or d'Ophir est le plus estimé de tous les ors dont il est parlé dans l'Ecriture, & que le païs d'Ophir est le plus abondant en or que l'on connût. Sur ces indices, on s'est mis à la recherche du païs d'Ophir; mais, presque tous les interpretes ont pris sur cela des routes différentes

OPHIUCHUS, *Ophiuchus*, Ὀφιοῦχος, (*b*) nom d'une constellation, que les Poëtes prétendent être Hercule. Quelques-uns ont cru que c'étoit Esculape. Les Latins l'appelloient Anguitenens; on l'appelle plus communément le Serpentaire.

OPHIUS, *Ophius*, (*c*) fut pere de Combe, qui, métamorphosée en oiseau, évita par cette aventure la fureur de ses enfans qui vouloient l'assassiner.

OPHIUSIA ARVA. (*d*) Ovide, au dixieme livre de ses Métamorphoses, dit:

Ipsa suas urbes Ophiusiaque arva parabat
Deserere alma Venus.

Par la fable où ce vers est placé, on voit qu'Ovide nomme ainsi l'isle de Chypre, ou du moins un canton particulier de cette isle.

OPHLAL, *Ophlal*, (*e*) Ἀφαμὴλ, fils de Zabad, fut pere d'Obed.

OPHLAS, *Ophlas*, Ὀφλᾶς. *Voyez* Ophel.

OPHNI, *Ophni*, (*f*) ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin. On croit que c'est la même que Gophni, ou Gophna; car, en hébreu, le *hain* se

(*a*) Genes. c. 10 v. 30. Reg. L. III. c. 9. v. 26, 28. c. 10. v. 11, 12, 22. c. 22. v. 49. Paral. L. II. c. 8. v. 18. c. 9. v. 10. c. 20. v. 36.
(*b*) Cicer. Phenom. ex Arat. Fragment.
(*c*) Ovid. Metam. L. VII. c. 9.
(*d*) Ovid. Metam. L. X. c. 5.
(*e*) Paral. L. I. c. 2. v. 37.
(*f*) Josu. c. 18. v. 24.

prononce souvent comme un G. Or, Gopha, selon Josephe, devoit être à quinze milles de Jérusalem, tirant vers Sichem. Ailleurs, Josephe dit qu'elle étoit à cinq milles de Gaba, ou Gabaa. Cet historien parle souvent de Gophna & de la Toparchie Gophnitique ; & tout ce qu'il en dit revient fort-bien à la position que marque Eusebe. Par exemple, il raconte que Vespasien, ayant subjugué la Gophnitique, assujettit Béthel & Éphrem. Il dit en un autre endroit, que Tite, s'avançant de la Samarie vers Jérusalem, vint à Gophna.

OPHNI, *Ophni*, (a) Ὀφνὶ, un des fils du grand prêtre Héli. Ophni & Phinéès étoient, dit l'Écriture, des enfans de Bélial, des méchans, des hommes pervers & corrompus, qui n'avoient pour regle que leur volonté & leur cupidité. Ils ne connoissoient point le Seigneur, ne lui rendoient point l'honneur qui lui est dû, & ne s'acquittoient point comme ils devoient des fonctions de leur ministere dans le Tabernacle ; car, lorsqu'un Israélite avoit immolé une victime pacifique, le serviteur ou l'enfant du Prêtre venoit pendant qu'on en faisoit cuire la chair, & tenant à la main une fourchette à trois dents, il la mettoit dans le pot, & tout ce qu'il pouvoit enlever étoit pour le Prêtre. Ils traitoient ainsi tout le peuple d'Israël, qui venoit sacrifier au Tabernacle à Silo. De même aussi, avant qu'on fît brûler la graisse de l'hostie, le serviteur du Prêtre venoit, & disoit à celui qui immoloit : » Donnez-moi de la chair, afin » que je la fasse cuire ; car, » je n'en veux point de cuite, » mais de la crue. » Celui qui immoloit, disoit : « Qu'on fasse » auparavant brûler la graisse » de l'hostie, selon la coutume ; » & après cela, prenez de la » chair autant que vous en voudrez. Mais, le serviteur ré» pondoit : Non ; vous en donnerez présentement, ou j'en » prendrai de force. » Ainsi, le péché des enfans d'Héli étoit grand devant le Seigneur, parce qu'ils détournoient les enfans d'Israël de venir offrir leurs sacrifices.

Pour bien entendre cet endroit-ci, il faut remarquer que le texte ne parle ni des holocaustes, ni des victimes pour le péché, mais seulement des hosties pacifiques ou de dévotion, desquelles on n'offroit au Seigneur que le sang ; les graisses, les reins, & la toilette qui couvre les intestins. Après cela, tout le reste de la victime étoit à celui qui la faisoit offrir. Il devoit donner au Prêtre, pour son honoraire, l'épaule droite & la poitrine de l'hostie. Moïse ne dit point si on leur donnoit cela cuit, ou cru. Mais, il paroît par cet

(a) Reg. L. I. c. 2. v. 12. *& seq.* c. 3. v. v. 1. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.*

endroit,

endroit, 1°. qu'on ne le leur donnoit que quand il étoit cuit; 2°. que le Prêtre n'avoit pas droit de le demander, que la graisse n'eût été offerte sur le feu de l'autel.

Le grand Prêtre Héli n'ignoroit pas ces désordres de ses fils; il sçavoit de plus qu'ils dormoient avec les femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle. Il les en reprit, mais d'une maniere si foible, qu'ils ne se mirent point en peine de changer de conduite. C'est pourquoi, le Seigneur lui envoya un Prophete, qui lui dit: » Pourquoi avez-vous foulé » aux pieds mes victimes, & » les offrandes que j'ai com» mandé qu'on me fît dans mon » Tabernacle? & pourquoi » avez-vous plus honoré vos » enfans que moi, pour man» ger avec eux ce qu'il y avoit » de meilleur dans les offran» des de tout Israël? C'est pour» quoi, voici ce que dit le » Seigneur: J'avois promis que » votre maison serviroit tou» jours devant ma face; mais, » maintenant je suis bien éloigné » de cette pensée, dit le Sei» gneur; car, je comblerai » de gloire ceux qui me glo» rifieront, & ceux qui me » mépriseront, tomberont dans » le mépris. Il va venir un » tems que je couperai votre » bras, & le bras de la mai» son de votre pere, & qu'il » n'y aura point de vieillard » dans votre famille; & lors» que tout Israël sera dans la » prospérité; vous verrez dans » le temple un homme, qui » sera l'objet de votre envie. » Vos deux fils, Ophni & » Phineès, mourront tous deux » en un même jour, & je » susciterai pour mon service » un Prêtre fidele, qui agira » selon mon cœur. »

Quelques années après, le Seigneur fit encore menacer Héli & ses fils par le jeune prophete Samuël, à qui il dit que puisqu'Héli n'avoit pas repris ses fils, & ne les avoit pas corrigés comme il devoit, l'iniquité de sa maison ne seroit jamais expiée ni par des victimes, ni par des offrandes, mais qu'il feroit fondre sur elle tous les maux dont il l'avoit menacée. En effet, les Philistins ayant déclaré la guerre aux Israëlites, & dans le premier combat Israël ayant pris la fuite, & perdu environ quatre mille hommes, les anciens du peuple dirent: Amenons ici au milieu de nous l'arche du Seigneur, afin qu'elle nous sauve de nos ennemis. Le peuple envoya donc à Silo, & les deux fils d'Hélie, Ophni & Phineès, amenerent l'arche dans le camp. Mais, Dieu permit que les Philistins remportassent de nouveau la victoire sur les Israëlites, auxquels ils tuerent trente mille hommes, entr'autres Ophni & Phineès. Ils prirent même l'arche d'alliance, & l'emmenerent dans leur païs. La nouvelle de ce malheur ayant été portée à Silo,

la femme de Phineès, qui étoit près d'accoucher, fut surprise des douleurs de l'enfantement, & mourut en couches. Héli, ayant appris la mort de ses deux fils, & la prise de l'arche, tomba de son siege à la renverse, & se cassa le cou. C'est ainsi que se vérifierent les menaces du Seigneur contre la maison d'Héli.

OPHRA, *Ophra*, Γοφερὰ, (*a*) de la tribu de Juda, étoit fils de Maonathi.

OPHRA, *Ophra*, (*b*) roi d'Égypte, est appellé Apriès dans les auteurs profanes. C'est l'Écriture qui le nomme Ophra ou Ephrée, & quelquefois elle dit Pharaon Ephrée, & plus souvent Pharaon simplement.

Ce Prince avoit succédé à Psammis son pere, & son regne fut de vingt-cinq ans. Pendant les premieres années de son empire, Ophra fut aussi heureux qu'aucun de ses prédécesseurs. Il porta ses armes contre l'isle de Cypre. Il attaqua par terre & par mer la ville de Sidon, la prit & se rendit maître de toute la Phénicie & de toute la Palestine. De si prompts succès lui enflerent extrêmement le cœur. Hérodote rapporte de lui, qu'il étoit devenu si orgueilleux, & tellement infatué de sa grandeur, qu'il se vantoit qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mêmes de le détrôner, tant il s'imaginoit avoir établi solidement sa puissance. C'est par rapport à de tels sentimens qu'Ézéchiel lui met à la bouche ces paroles pleines d'une vanité folle & impie : *La riviere est à moi, c'est moi qui l'ai faite.* Le vrai Dieu lui fit bien sentir dans la suite qu'il avoit un maître, & qu'il n'étoit qu'un homme ; & il fit prédire par ses Prophetes, long-tems auparavant, tous les maux dont il avoit résolu de punir son orgueil.

Peu de tems après qu'Ophra fut monté sur le Trône, Sédécias roi de Juda, lui envoya des Ambassadeurs, & fit alliance avec lui ; & l'année d'après, rompant le serment de fidélité qu'il avoit fait au Roi de Babylone, il se révolta ouvertement contre lui.

Quelques défenses que Dieu eût faites à son peuple d'avoir recours aux Égyptiens, & de mettre en eux sa confiance, & quelque malheureux succès qu'eussent eu les différentes tentatives que les Israëlites avoient faites de ce côté-là, l'Égypte leur paroissoit toujours une ressource assurée dans leurs dangers, & ils ne pouvoient s'empêcher d'y avoir recours. C'est

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 14.

(*b*) Diod. Sicul. p. 43. Herod. L. II. c. 161. *&* *seq.* Isaï. c. 31. v. 1. *&* *seq.* Jerem. c. 37. v. 6. *&* *seq.* c. 43. v. 12. c. 44. v. 30. Ezech. c. 17. v. 15. *&* *seq.* c. 24. v. 2. *&* *seq.* c. 29. *&* *seq.* Capit. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 90. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 22.

ce qui étoit déjà arrivé sous le Saint roi Ézéchias. Isaïe leur disoit de la part de Dieu: « Malheur à ceux qui vont » en Égypte chercher du se- » cours, qui mettent leur con- » fiance dans sa cavalerie & » dans ses chariots, & qui ne » s'appuient point sur le Saint » d'Israël, & ne cherchent point » l'assistance du Seigneur.... » L'Égypte est un homme, & » non pas un Dieu: ses che- » vaux ne sont que de chair, » & non pas esprit. Le Sei- » gneur étendra sa main, & » celui qui donnoit du secours, » sera renversé par terre; celui » qui espéroit être secouru tom- » bera avec lui, & une même » ruine les enveloppera tous. » Les Israëlites n'écouterent ni le Prophete, ni le Roi, & ne reconnurent la vérité des paroles de Dieu que par une funeste expérience.

Il en fut de même en cette occasion. Sédécias, malgré les remontrances de *Jérémie*, voulut faire alliance avec Ophra. Celui-ci, fier de l'heureux succès de ses armes, & ne croyant pas que rien pût résister à sa puissance, se déclara le protecteur d'Israël, & lui promit de le délivrer des mains de Nabuchodonosor. Dieu, irrité qu'un mortel eût osé prendre sa place, s'en expliqua ainsi à un autre Prophete: » Fils de » l'homme, tournez le visage » contre Pharaon roi d'Égypte, » & prophétisez tout ce qui » lui doit arriver, à lui, & » à l'Égypte. Parlez-lui, & » dites-lui: Voici ce que dit » le Seigneur notre Dieu: Je » viens à vous Pharaon roi » d'Égypte, grand dragon, qui » vous couchez au milieu de » vos fleuves, & qui dites: Le » fleuve est à moi, & c'est moi- » même qui me suis créé. Je » metterai un frein à vos mâ- » choires, &c. » Après l'avoir comparé à un roseau qui se brise sous celui qui s'y appuye, & qui lui perce la main, Dieu ajoute; « Je vais faire tomber » la guerre sur vous, & je » tuerai parmi vous les hom- » mes avec les bêtes. Le païs » d'Égypte sera réduit en un » désert & en une solitude; » & ils sçauront que c'est moi » qui suis le Seigneur, parce » que vous avez dit: Le fleuve » est à moi, & c'est moi qui » l'ai fait. » Le même Prophete continue dans plusieurs chapitres de suite à prédire les maux dont l'Égypte alloit être accablée.

Sédécias étoit bien éloigné d'ajouter foi à ces prédictions. Quand il apprit que l'armée des Égyptiens approchoit, & qu'il vit Nabuchodonosor lever le siege de Jérusalem, il se crut délivré, & triomphoit déjà. Sa joie fut courte. Les Égyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'oserent en venir aux mains avec une armée si nombreuse & si aguerrie. Ils reprirent le chemin de leur païs & abandonnerent Sédécias à tous les périls de la guerre,

où ils l'avoient eux-mêmes engagé. Nabuchodonosor revint devant Jérusalem, il y remit le siege, la prit, & la brûla, comme Jérémie l'avoit prédit.

Plusieurs années après, les châtimens, dont Dieu avoit menacé le Roi d'Égypte, commencerent à tomber sur lui. Car, les Cyrénéens, colonie des Grecs, qui s'étoit établie en Afrique entre la Libye & l'Égypte, ayant pris & partagé entr'eux une grande partie du païs des Libyens, forcerent ces peuples dépouillés à se jetter entre les bras de ce Prince, & à implorer sa protection. Aussitôt Ophra envoya une grande armée dans la Libye, pour faire la guerre aux Cyrénéens. Mais, cette armée ayant été défaite, & presque toute taillee en pieces, les Égyptiens s'imaginerent qu'il ne l'avoit envoyée dans la Libye que pour l'y faire périr, afin que, quand il s'en seroit défait, il pût regner plus despotiquement sur ses sujets. Dans cette pensée, ils crurent devoir secouer le joug d'un Prince qu'ils regardoient comme leur ennemi. Ophra, ayant appris cette révolte, leur envoya Amasis un de ses Officiers pour les appaiser, & pour les faire rentrer dans le devoir; mais, lorsqu'Amasis eut commencé à leur parler, ils lui mirent sur la tête un casque pour marque de la royauté, & le proclamerent Roi. Amasis, ayant accepté la couronne qu'ils lui offroient, demeura avec eux, & les confirma dans leur révolte.

Ophra, à cette nouvelle, encore plus enflammé de colere, envoya Patarbémis, un autre de ses Officiers & l'un des principaux Seigneurs de sa cour, pour arrêter Amasis, & le lui amener. Mais, Patarbémis ne s'étant pas trouvé en état d'enlever Amasis au milieu de cette armée de révoltés dont il étoit entouré, fut traité à son retour par Ophra de la maniere la plus indigne & la plus cruelle. Car, ce Prince, sans considérer que ce n'étoit que faute de pouvoir qu'il n'avoit pas exécuté sa commission, lui fit couper le nez & les oreilles. Un outrage si sanglant, fait à un homme de ce rang, irrita si fort les Égyptiens, que la plûpart s'allerent joindre aux mécontens, & que la révolte devint générale. Ce soulevement de ses sujets obligea Ophra de se sauver dans la haute Égypte, où il se maintint pendant quelques années, tandis qu'Amasis occupa tout le reste de ses États.

Les troubles, qui agitoient l'Égypte, furent une occasion favorable à Nabuchodonosor pour l'attaquer, & ce fut Dieu lui-même qui lui en inspira le dessein. Ce Prince, qui, sans le sçavoir, étoit l'instrument de la colere de Dieu contre les peuples qu'il vouloit châtier, venoit de prendre la ville de Tyr, où lui & son armée avoient essuyé des fatigues in-

croyables. Pour les en récompenser, Dieu leur abandonna l'Égypte. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. Il y a peu d'endroits dans l'Écriture plus remarquables que celui-ci, & qui fassent mieux comprendre la souveraine autorité de Dieu sur tous les Princes & sur tous les royaumes de la terre. « Fils » de l'homme, [c'est ainsi qu'il » parle au Prophete Ézéchiel,] » Nabuchodonosor roi de Babylone m'a rendu avec son » armée un grand service au » siege de Tyr. Toutes les têtes de ses gens en ont perdu » les cheveux, & toutes les » épaules en sont écorchées; » & néanmoins ni lui, ni son » armée n'ont point reçu de » récompense pour le service » qu'ils m'ont rendu à la prise » de Tyr. C'est pourquoi, continue Dieu, je vais donner » à Nabuchodonosor roi de » Babylone le païs d'Égypte. » Il en prendra tout le peuple, il en fera son butin, » & il en partagera les dépouilles. Son armée recevra » aussi sa récompense, & il » sera payé du service qu'il » m'a rendu dans le siege de » cette ville. Je lui ai abandonné l'Égypte, parce qu'il » a travaillé pour moi, dit le » Seigneur, notre Dieu. Il enlevera tout, dit-il par un » autre Prophete, avec la même facilité qu'un berger se » couvre de son manteau. Il » se chargera ainsi de tout le » butin; il mettra ainsi sur ses » épaules & sur celles de ses » soldats, toute la dépouille de » l'Égypte. *Amicietur terra Ægypti, sicut amicitur pastor pallio suo; & egredietur inde in pace.* » Nobles expressions, qui montrent avec quelle facilité toute la puissance & toute la richesse d'un État sont enlevées, quand Dieu le veut, & passent comme un manteau à un nouveau maître, qui n'a qu'à le prendre & à s'en couvrir.

Le Roi de Babylone, profitant donc des divisions intestines où la révolte d'Amasis avoit jetté ce royaume, marcha de ce côté-là à la tête de son armée. Il subjugua l'Égypte, depuis Migdol, ou Magdol, qui étoit à l'entrée du royaume, jusqu'à Syene, qui étoit à l'autre extrêmité vers les frontieres de l'Éthiopie. Il y fit par-tout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitans, & réduisit le païs dans une si grande désolation, qu'il ne put se rétablir de quarante ans. Nabuchodonosor, ayant chargé son armée de dépouilles, & soumis tout le royaume, en vint à un accommodement avec Amasis; & l'ayant confirmé dans la possession du royaume comme son Vice-Roi, il reprit le chemin de Babylone.

Alors Ophra, sortant du lieu de sa retraite, s'avança vers les côtes de la mer, apparemment du côté de la Libye; & ayant pris à sa solde une ar-

mée de Cariens, d'Ioniens, & d'autres étrangers, il marcha contre Amasis, & lui livra bataille près de la ville de Memphis. Mais, ayant été battu, & fait prisonnier, il fut mené à la ville de Saïs, & y fut étranglé dans son propre palais.

Dieu avoit annoncé par ses Prophetes dans un détail étonnant toutes les circonstances de ce grand évenement. C'étoit lui qui avoit brisé la puissance d'Ophra d'abord si formidable, & qui avoit mis l'épée à la main de Nabuchodonosor pour aller punir & humilier cet orgueilleux Prince. « Je » viens à Pharaon roi d'Égypte, » dit-il, & j'acheverai de bri» ser son bras qui a été fort, » mais qui est rompu, & je » lui ferai tomber l'épée de la » main..... Je fortifierai en » même tems le bras du Roi » de Babylone, & je met» trai mon épée entre ses » mains.... Et ils sçauront que » c'est moi qui suis le Seigneur.»

Il fait le dénombrement de toutes les villes qui doivent être la proie du vainqueur; Taphnis, Péluse, No appellée dans la Vulgate Alexandrie, Memphis, Héliopolis, Bubaste, &c. Il marque en particulier la fin malheureuse du Roi qui doit être livré à ses ennemis. « Je vais livrer, dit-il, Pha» raon Ophra, roi d'Égypte, » entre les mains de ceux qui » cherchent à lui ôter la vie. » Enfin, il déclare que pendant quarante ans les Égyptiens seront accablés de toutes sortes de maux, & réduits à un état si déplorable, qu'ils n'auront plus à l'avenir aucun Prince de leur nation. *Et dux de terra Ægypti non erit ampliùs.* L'évenement a justifié cette prédiction. Peu de tems après l'expiration de ces quarante années, ils devinrent une province des Perses; & depuis ce tems-là ils ont toujours été gouvernés par des étrangers. Car, après l'extinction du royaume des Perses, ils ont été successivement assujettis aux Macédoniens, aux Romains, aux Sarrasins, aux Mammelucs, & enfin aux Turcs qui en sont aujourd'hui les maîtres.

OPHRYNÉUM, ou OPHRYNIUM, (a) *Ophryneum*, *Ophynium*, Ὀφρυνεῖον, Ὀφρύνιον, lieu d'Asie dans la Troade, situé près de Dardanum. On lit dans Hérodote, que l'armée de Xerxès étant partie de Pergame de Priam, c'est-à-dire, des ruines de Troie, côtoya, ayant à sa gauche Rhœtéum, Ophrynium & Dardanum, voisines d'Abyde. Strabon dit, après avoir parlé de Dardanus ou Dardanum: « Assez près de» là est Ophrynéum; il y a » là le bois d'Hector, dans » un lieu qui est fort en vue, » & ensuite le lac de Ptélée. »

(a) Herod. L. VII. c. 43. Strab. p. 595.

OPHTHALMITIS. *Voyez* Minerve Ophthalmitis.

OPICA TERRA, l'Opique. *Voyez* Opique.

OPIGENE, *Opigena*, (*a*) c'est-à-dire, qui porte du secours, surnom de Junon. Cette Déesse étoit ainsi nommée, à cause du secours qu'on croyoit qu'elle donnoit aux femmes qui étoient en travail d'enfant, lesquelles pour ce sujet l'invoquoient avec une grande confiance, au rapport de Festus.

L'origine du mot *Opigene* vient des mots latins *ops*, secours, & *geno*, ancien verbe, qui signifie engendrer, ou *gero*, qui veut dire porter. Ce mot pourroit aussi signifier fille d'Ops.

On prétend que Diane, Lucine, & la lune, ont porté aussi le nom d'Opigene.

OPIMES [Dépouilles], (*b*) *Spolia Opima*, Σκῦλα Ὀπίμια. C'est ainsi qu'on nommoit les armes consacrées à Jupiter Férétrien, & remportées par le chef ou tout autre Officier de l'armée Romaine sur le Général ennemi, après l'avoir tué de sa propre main en bataille rangée.

Les armes, les drapeaux, les étendards, les boucliers remportés sur les ennemis dans les combats étoient de brillantes marques de la victoire. L'on ne se contentoit pas de les mettre dans les temples, on les exposoit à la vue du public, on les suspendoit dans les lieux les plus fréquentés de la maison, & il n'étoit pas permis de les arracher, même quand on vendoit la maison, ni de les suspendre une seconde fois, si elles venoient à tomber.

Il ne faut pas confondre ces sortes de trophées militaires avec les dépouilles d'argenterie, de meubles & d'autres effets du pillage des villes; ces dernieres étoient un gain, un profit, & non pas un honneur. Fabius Maximus fut loué de tous les gens de bien après la prise de Tarente, d'avoir laissé aux Tarentins les tableaux & les statues des Dieux; c'est à ce sujet qu'il dit ce mot qui n'a jamais été oublié: *Laissons aux Tarentins leurs Dieux irrités.* En effet, suivant la réflexion du sage Polybe, les ornemens étrangers dont on dépouille les villes, ne font qu'attirer la haine & l'envie sur ceux qui les ont pris, & la compassion pour ceux qui les ont perdus. D'ailleurs, c'est nous tromper grossierement, continue-t il, que de nous persuader que les dépouilles des villes ruinées & les calamités des autres fassent la gloire & l'ornement de notre païs.

Mais, la gloire de tuer dans le combat le chef des ennemis, de lui enlever ensuite ses pro-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 60.

(*b*) Plut. T. I. p. 27, 301, 302.

pres armes, étoit regardée comme une action également honorable & utile, parce qu'elle étoit la plus propre à assurer le succès de la victoire. Aussi lisons-nous dans Homere, qu'Énée défendit de toutes ses forces Pandarus attaqué par Diomede, & qu'il auroit lui-même succombé à la fureur de ce redoutable ennemi, si Vénus, veillant sans cesse pour le salut de son fils, ne l'eût pris entre ses bras, & ne l'eût couvert de sa robe divine.

Festus cite une loi de Numa Pompilius, qui distingue trois sortes de dépouilles Opimes. Il ordonne que les premieres soient consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, & les troisiemes à Quirinus. Il veut que ceux qui les ont remportées, ayent le premier trois cens as, le second deux cens, & le troisieme cent; mais, les seules dépouilles qu'on nommoit par excellence du nom d'Opimes, étoient celles qui se gagnoient en bataille rangée par le Général ou tout soldat Romain, qui tuoit de sa propre main le Général des ennemis.

Le mot *Opimes* signifie richesse, puissance, excellence. Dans Cicéron *ager Opimus*, & dans Virgile *arva Opima*, sont des terres fertiles, & d'un grand rapport? Ainsi, *Opima spolia* désignoient des dépouilles par excellence. Écoutons ce qu'en dit Plutarque dans la vie de M. Marcellus.

« Le Sénat, dit-il, lui décerna l'honneur du triomphe » après avoir défait les Gaulois, & tué de sa main leur » roi Viridomàre. Son triomphe fut un des plus merveilleux par la magnificence de » tout l'appareil; mais, le » spectacle le plus agréable & » le plus nouveau fut Marcellus lui-même portant à Jupiter l'armure du Roi barbare. Car, ayant fait tailler » le tronc d'un chêne, & l'ayant » accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces » armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

» Quand la pompe se fut mise » en marche, il monta sur un » char à quatre chevaux; & » prenant ce chêne ainsi ajusté, » il traversa toute la ville, les » épaules chargées de ce trophée, qui avoit la figure » d'un homme armé, & qui » faisoit le plus superbe ornement de son triomphe. Toute » l'armée le suivoit avec des » armes magnifiques, en chantant des chansons composées » pour cette cérémonie, & » des chants de victoire à la » louange de Jupiter & de leur » Général.

» Dès qu'il fut arrivé dans » cet ordre au temple de Jupiter Férétrien, il planta ce » trophée & le consacra. Voilà » le troisieme & le dernier Capitaine qui ait eu cet honneur chez les Romains. Le » premier, qui remporta ces » sortes de dépouilles Opimes,

» fut Romulus après avoir tué » Acron, roi des Céninéens, » & son triomphe a été l'o- » rigine & le modele de » tous les autres triomphes. » Le second qui remporta les » dépouilles Opimes, fut Cor- » nélius Cossus, qui défit & » tua Tolumnius, roi des Tos- » cans; & le troisieme fut » Marcellus, après avoir tué » Viridomare, roi des Gau- » lois. »

Plutarque, dans la vie de Romulus, prétend qu'il n'y a que les Généraux d'armée romaine qui ont tué de leur main le Général des ennemis, qui ayent eu la permission de consacrer à Jupiter les dépouilles Opimes, mais il se trompe. Ce n'étoit point une condition nécessaire que celui qui prenoit ces dépouilles, & qui tuoit de sa main le Général ennemi, commandât lui-même en chef. Non-seulement un Officier subalterne, mais un simple soldat pouvoit gagner les dépouilles Opimes, & en faire l'offrande à Jupiter Férétrien. Varron l'assure, la loi de Numa Pompilius le dit, & enfin ce fait est confirmé par l'exemple de Cornélius Cossus, qui tua Tolumnius, roi des Toscans, & gagna les dépouilles Opimes, n'étant que Tribun des soldats, car le Géneral étoit Émilius. C'est à la vérité Tite-Live, qui a jetté Plutarque dans l'erreur, en nommant Cornélius Cossus consul d'après une inscription, qui ne signifioit autre chose sinon que Cornélius Cossus étoit ensuite parvenu à la dignité du Consulat. Tite-Live se conduisit ainsi moins par erreur que par flatterie pour Auguste, dont le but étoit d'étouffer la tradition immémoriale, que les particuliers pouvoient prétendre au grand honneur du triomphe par les dépouilles Opimes.

OPIMIA, *Opimia*, (*a*) Vestale, qui, pour s'être laissé corrompre, fut enterrée en vie, près de la porte Colline, l'an 216 avant J. C.

OPIMIUS [L.] PANSA, (*b*) *L. Opimius Pansa*, étoit Questeur, l'an de Rome 458, & 294 avant Jesus-Christ. Il fut tué dans sa tente par les Samnites, qui, à la faveur d'un brouillard fort épais, avoient surpris le camp des Romains.

OPIMIUS [L.], *L. Opimius*, (*c*) étoit Préteur l'an 126 avant Jesus-Christ. Cette année, une conjuration qui se tramoit depuis long-tems, éclata tout à coup par la révolte de ceux de Frégelles. Mais, elle fut étouffée dans sa naissance par

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 57.
(*b*) Tit. Liv. L. X. c. 32.
(*c*) Sallust. in Jugurth. c. 12. Plut. T. I. p. 839. *& seq.* Cicer. de Orat. L. II. c. 132. *& seq.* Orator. Partit. p. 299. Orat. pro. Cn. Planc. c. 69. *& seq.* Pro. P. Sest. c. 122. *& seq.* In L. Pison. c. 75. Appian. p. 365, 366. Vell. Paterc. L. II. c. 6, 7. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 237, 244, 252. *& suiv.*

les soins de L. Opimius, qui assiégea & prit cette place.

Peu d'années après, L. Opimius brigua le Consulat ; mais, il en fut éloigné par C. Gracchus, son ennemi mortel, car L. Opimius avoit voulu le faire regarder comme auteur de la conjuration de Frégelles. Il obtint cependant le Consulat l'année suivante, qui étoit la 121e. avant Jesus-Christ ; & C. Gracchus, à son tour, qui comptoit être nommé Tribun du peuple pour la troisieme fois, fut exclus de la charge qu'il espéroit. Il avoit pourtant eu, selon quelques auteurs, la pluralité des suffrages ; mais, ses Collegues, de concert peut-être avec L. Opimius, par un esprit de jalousie & de vengeance, prévariquerent tres-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Ce fait ne fut pas avéré dans le tems, & demeura douteux. L'inimitié entre C. Gracchus & L. Opimius, qui avoit déjà paru auparavant, éclata pour lors avec plus de violence que jamais, & fut portée aux derniers excès.

L. Opimius ne se vit pas plutôt Consul, qu'il entreprit de faire casser plusieurs loix de C. Gracchus. Il insistoit particulierement sur celle qui regardoit le rétablissement de Carthage, reprochant fortement à C. Gracchus d'avoir formé & exécuté cette entreprise malgré les anciennes défenses de relever les murs de cette rivale de Rome, & malgré la volonté des Dieux, qui s'étoient déclarés manifestement par des prodiges & des augures funestes, qui auroient dû sur le champ faire abandonner le projet. Un Tribun, soutenu de l'autorité du Sénat & du Consul, proposa donc l'abolition de la loi qui regardoit la colonie de Carthage, & peut-être encore de quelques autres loix de C. Gracchus. L'assemblée fut indiquée, & le jour pris pour procéder à la delibération. Ce jour-là, L. Opimius d'un côté, & C. Gracchus de l'autre, s'emparerent du Capitole dès le matin. L. Opimius ayant fait son sacrifice, un de ses Officiers dit à M. Fulvius, ami particulier de C. Gracchus, & à ceux qui étoient autour de lui en grand nombre : *Méchans Citoyens, faites place, & laissez passer les gens de bien.* Cette parole injurieuse les irrita à un tel point, qu'ils se jetterent sur cet Officier & le tuerent.

Ce meurtre excita un grand tumulte. Dans cette circonstance, le Sénat fit un décret par lequel il ordonna au Consul de pourvoir à la sûreté de la République. UTI L. OPIMIUS CONSUL REMPUBLICAM DEFENDERET. Cette formule lui donnoit un pouvoir illimité. Alors, le Consul ordonna à tous les Sénateurs de prendre les armes, & à tous les Chevaliers de se rendre le lendemain matin auprès de lui chacun avec deux domestiques bien armés. En même tems, il fit ci-

ter C. Gracchus & M. Fulvius à venir en personne rendre compte au Sénat de leur conduite. Ils n'avoient garde de répondre à cette citation, c'est-à-dire, de se livrer eux-mêmes entre les mains de leurs ennemis. M. Fulvius rassembla & arma le plus de monde qu'il put.

Le lendemain, C. Gracchus engagea M. Fulvius à envoyer le second de ses fils pour faire des propositions d'accommodement au Consul & au peuple. La plupart des Sénateurs ne s'éloignoient pas de mettre l'affaire en négociation. Mais, L. Opimius ne voulut rien entendre. « Ce n'est point, dit-» il, par des Hérauts que ces » rebelles doivent s'expliquer. » Qu'ils viennent en personne » subir le jugement comme des » criminels, demander grace » en cet état, & désarmer la » colere du Sénat justement ir-» rité de leur révolte. » En même tems, il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner, & lui défendit expressément de revenir, s'il n'apportoit la soumission de C. Gracchus & de M. Fulvius aux ordres du Sénat. Le jeune homme ayant fait son rapport, C. Gracchus vouloit obéir, & se présenter au Sénat pour se justifier. Mais, tous les autres s'y étant opposés, M. Fulvius renvoya encore son fils pour faire une seconde fois les mêmes propositions. L. Opimius, qui ne demandoit qu'à terminer l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius, & l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la petite armée de M. Fulvius avec une bonne infanterie & des archers Crétois, qui, tirant sur cette troupe & en blessant plusieurs, la mit bientôt en desordre. Dans un moment, la déroute fut générale. M. Fulvius se retira dans un bain public qui étoit abandonné, où il fut découvert quelque tems après & égorgé avec l'aîné de ses fils. Pour C. Gracchus, il fut mis à mort par un de ses esclaves, qui se tua ensuite lui-même.

Il est à remarquer que le Sénat n'avoit pas eu honte de mettre à prix les têtes de C. Gracchus & de M. Fulvius, & de promettre, par une proclamation publique, à quiconque les apporteroit, une récompense en or, poids pour poids. Un des amis de L. Opimius, nommé Septimulcius, ayant arraché la tête de C. Gracchus, au soldat qui l'avoit coupée; la porta au Consul au bout d'une pique Il eut même la lâcheté & la barbarie d'en ôter toute la cervelle, & d'y mettre du plomb fondu en place. Elle se trouva peser dix-sept livres huit onces, environ quatorze livres de notre poids, qui lui furent données sur le champ en or. Cette action lui fut reprochée quelque tems après par un trait de plaisanterie, qui

n'est pas indigne d'être rapporté ici. Il demandoit à Scévola, nommé Proconsul d'Asie, un emploi dans sa province. « Vous » n'y pensez pas, lui dit Scévola; Il y a tant de mauvais » citoyens à Rome, que je » vous assure qu'en y demeurant vous ne pouvez pas » manquer de faire bientôt une » grande fortune. » Ceux, qui apporterent la tête de M. Fulvius, ne reçurent rien, parce que c'étoient des gens de néant. Les corps de C. Gracchus & de M. Fulvius, & de ceux de tous les autres qui avoient été tués dans le combat, ou exécutés dans la prison par ordre du Consul, furent jettés dans le Tibre au nombre de trois mille. Le second fils de M. Fulvius, celui qui avoit été arrêté par l'ordre de L. Opimius, lorsqu'il venoit faire des propositions d'accommodement, fut étranglé dans la prison.

Ce qui choqua & affligea plus sensiblement le peuple, fut l'insolence qu'eut L. Opimius de bâtir, en mémoire de cet évenement, un temple à la Concorde. Car, il paroissoit par-là qu'il se faisoit gloire de ses cruautés, & regardoit comme un objet de triomphe, le meurtre de tant de citoyens. C'est pourquoi, au dessous de l'inscription mise sous le frontispice du temple, quelqu'un grava pendant la nuit, un vers dont le sens est tel : *Ce temple de la Concorde est l'ouvrage de la fureur.* On ne peut pas conserver dans le françois l'allusion & l'élégance, soit du Latin, soit du Grec. *Vecordiæ opus ædem facit Concordiæ.* Ἔργον ἀπονοίας ναὸν Ὁμονοίας ποιεῖ.

Dès que L. Opimius fut sorti du Consulat, le tribun P. Décius l'accusa devant le peuple pour avoir fait mourir des citoyens qui n'avoient point été jugés ni condamnés dans les formes de la justice. C. Carbon alors Consul, celui-là même qui avoit été uni si intimement à C. Gracchus, & qui avoit été avec lui commissaire pour le partage des terres, qui avoit poussé la fureur pour ce parti jusqu'à tremper ses mains dans le sang de Scipion l'Africain; ce même C. Carbon fut le défenseur de L. Opimius. Ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'un accusé, si légitimement odieux à ses juges, évita la condamnation. C. Carbon étoit l'un des plus éloquens Orateurs de ce tems. Mais enfin, tout ce qu'il avoit à dire, & tout ce qu'il alléguoit réellement pour la justification de L. Opimius, se réduisoit à insister sur ce qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Sénat, en sorte que sa cause étoit celle du Sénat même. C'étoit, ce semble, une raison pour le peuple de le condamner; cependant, il fut renvoyé absous. Peut-être la multitude n'étoit-elle pas encore revenue de la terreur que lui avoient imprimée les exemples récens de la redoutable vengeance des Sénateurs.

Mais, si L. Opimius se tira de ce danger, ce ne fut que pour succomber quelques années après à une accusation plus flétrissante. Ayant été envoyé commissaire à la cour de Numidie, il se laissa corrompre par l'argent de Jugurtha, & à son retour il fut condamné juridiquement. Il vieillit dans l'obscurité, également haï & méprisé du peuple. Cicéron lui donne par tout de grandes louanges. Cela n'est pas étonnant. Outre l'intérêt général du parti de l'Aristocratie, Cicéron en avoit un personnel dans la cause de L. Opimius. Il avoit été exilé lui-même pour avoir fait mourir, sans observer les formes de la justice, les complices de L. Catilina. Le cas de L. Opimius avoit trop de ressemblance avec celui où il se trouvoit, pour ne pas l'intéresser vivement. D'ailleurs, les Juges, qui condamnerent L. Opimius, étoient ces Chevaliers Romains établis dans la judicature par C. Gracchus; & la haine qu'ils avoient pour le meurtrier de C. Gracchus eut grande part à la condamnation du Commissaire infidele & avare. C'est ce qui a autorisé Cicéron à taxer ce jugement d'injustice.

OPIMIUS [Q.], *Q. Opimius*, (*a*) Sénateur Romain, qui, par un indigne jugement, fut dépouillé de tous ses biens & de tous ses ornemens. Ce fait nous a été conservé par Cicéron.

OPIMIUS [M.], *M. Opimius*, (*b*) Officier dans l'armée de Q. Scipion. Il étoit Préfet de la cavalerie. Il donna un jour dans une ambuscade qu'avoit dressée Cn. Domitius Calvinus. Mais, il eut le bonheur de se sauver, tandis que les autres furent tués ou faits prisonniers.

OPIMIUS, *Opimius*, (*c*) dont parle Horace dans une de ses satyres.

Opimius, dit Horace, pauvre avec des tas d'or & d'argent, buvoit de la piquette les jours de fêtes, dans un pot de terre, & les autres jours du vin tourné. Il tomba dans une profonde léthargie, si bien que son héritier charmé couroit déjà aux coffres & aux clefs. Voici de quelle maniere un Médecin, aussi habile que fidele, le tira de son assoupissement. Il fait dresser une table auprès du lit, & vuider des sacs d'argent, qu'il fait compter par plusieurs personnes. L'homme s'éveille au bruit. Si vous ne gardez vous-même votre argent, lui cria le Médecin, voilà votre héritier qui va vous l'enlever. Avant ma mort? Éveillez-vous donc, si vous ne voulez pas mourir. Hé bien, que faut-il que je fasse? Prenez quelque nourri-

(*a*) Cicer. in Verr. L. III. c. 110, 111.
(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 617.
(*c*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 142. & *seq*.

ture, c'est d'inanition que vous périssez. Allons, avalez cette eau de riz. Combien cela coute-t-il? Presque rien. Encore. Trois sols. Hélas! puisqu'il faut périr, que m'importe? volé, malade, ou ruiné de dépenses.

OPINION, *Opinio*, Divinité, qui, selon les Anciens, présidoit à tous les sentimens des hommes. En effet, la plupart des hommes ne parlent des choses que par Opinion, & sans avoir une connoissance certaine de ce qu'ils disent. Les statues de cette Déesse la représentoient comme une jeune femme, d'un air & d'un regard un peu hardis, mais d'une démarche & d'une constance mal assurées.

OPIQUE, *Opica*, Ὀπικὴ, (*a*) contrée d'Italie, ainsi nommée, parce qu'elle fut habitée par les Opiques. *Voyez* Opiques.

OPIQUES, *Opici*, Ὀπικοὶ (*b*) peuple d'Italie. Selon M. Fréret, en comparant quelques passages d'Hérodote, de Thucydide, de Platon & d'Aristote, on voit clairement que les noms de Sicules & d'Opiques étoient des noms généraux, qui comprenoient tout ce qui s'étend depuis le Tibre jusqu'à l'extrêmité orientale de l'Italie, à l'exception de ce qu'en ont occupé les Liburnes. Ces deux noms généraux furent peu à peu abolis par les ligues particulieres des Sabins, des Latins, des Samnites, des *Œnotri* & des *Itali* qui se formerent dans la suite. Les Sicules, qui passerent en Sicile, sont les seuls qui ayent conservé leur ancien nom, que cette isle a reçu d'eux.

Il y en a plusieurs qui croyent que les Opiques ne sont point différens des Osques. *Voyez* Osques.

OPIS, *Opis*, Ὦπις, (*c*) ville d'Asie sur le Tigre. Hérodote en fait une ville; mais, Strabon ne la traite que de village, κώμη, suite de la décadence où elle étoit tombée dans l'intervalle qui est entre les tems où ces deux Auteurs ont vécu. Strabon ajoute que les Perses avoient fait des travaux pour empêcher qu'on ne pût remonter le fleuve depuis la mer jusques-là, mais qu'Alexandre les fit démolir. Il prétend qu'Opis étoit le rendez-vous des Marchandises des environs. Arrien fait aussi mention de ces cataractes pratiquées par les Perses, & ôtées par Aléxandre. Xénophon, dans sa retraite des dix mille, parle d'Opis comme d'une grande ville qui avoit un pont sur le Tigre.

OPIS, *Opis*, Ὦπις, (*d*) nom d'une Nymphe. On dit qu'Opis étoit une des compagnes de Diane, & que cette Déesse a

(*a*) Pauf. p. 441.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 76.
(*c*) Herod. L. I. c. 189. Strab. p. 80, 529, 739, 740. Xenoph. p. 284.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p 369. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 26.

porté elle-même le nom d'Opis.

Il y en a qui mettent Opis au nombre des Parques, & Lilio Giraldi prétend que c'est parce que son nom a rapport au voile mystérieux qui cache nos destinées. Ὄπις, dit-il, ἀπὸ τοῦ λανθάνειν ὄπισθεν, id est, *à retro occultando nostra fata*.

OPIS, *Opis*, (*a*) Dieu, qui, selon Saint Augustin, donnoit du secours, *qui ferebat Opem*. Ce Dieu fut honoré des Anciens.

OPISTODOME, *Opistodomos*, (*b*) Ὀπισθόδομος, nom du lieu du trésor public d'Athenes, où il y avoit toujours un dépôt de mille talens, réservés avec tant de rigueur pour les plus extrêmes dangers de l'État ou de la ville, que, s'il ne s'agissoit de la garantir du pillage ou de l'embrasement, il y avoit peine de mort pour celui qui proposeroit d'y toucher.

Ce trésor, dans lequel on conservoit en particulier l'argent consacré aux Dieux, étoit dans la citadelle, derriere le temple de Minerve Poliade; situation qui lui fit donner le nom d'Opistodome. Un double mur lui servoit d'enceinte; il n'avoit qu'une seule porte, dont la clef étoit entre les mains de l'Épistate ou chef des Prytanes, dignité fort considérable, mais qui ne duroit qu'un jour. On gardoit dans ce trésor un regiftre sur lequel étoient inscrits les noms de tous les débiteurs de l'État, jusqu'au payement entier de l'amende. S'ils étoient insolvables, on agissoit contr'eux avec une sévérité excessive, & quelquefois même avec une cruauté que la religion n'excusoit pas, quoique l'intérêt des Dieux en fût le motif, ou plutôt le prétexte. Miltiade, le libérateur d'Athenes, périt dans les fers, pour n'avoir pas pu payer l'amende de cinquante talens, à laquelle le mauvais succès de son expédition contre Paros, l'avoit fait condamner par des citoyens qui ne sçavoient pas distinguer le malheur du crime. Cimon son fils fut obligé, pour racheter son corps, de payer la somme entiere.

Les Dieux tutélaires de l'Opistodome étoient Jupiter Sauveur, & Plutus le Dieu des richesses, qui étoit représenté avec des aîles. On l'avoit placé attenant la statue de Jupiter, ce qui étoit contre l'usage ordinaire.

OPITE, *Opites*, Ὀπίτης, (*c*) un des Capitaines Grecs, à qui Hector fit mordre la poussiere.

OPITER, *ou* OPITULUS, *Opiter*, *Opitulus*, c'est-à-dire, secourable, surnom donné à Jupiter.

OPITERGINI. *Voyez* Opitergium.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 409.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XVIII. p. 71, 72.
(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 301.

OPITERGIUM, *Opitergium*, Ὀπιτέργιον, (*a*) ville d'Italie, que Ptolémée met au nombre de celles que les Vénetes possédoient au milieu des terres. Ce Géographe la nomme entre Acélum & Altinum ; Pline, entre Patavium ou Padoue & Bélunum.

Tacite dit qu'Antonius Primus & Arrius Varus, s'emparant de toutes les places voisines d'Aquilée, furent reçus à Opitergium & à Altinum avec de grandes marques de joie. Paul Diacre raconte que Grimoald, roi des Lombards, irrité contre les Romains qui avoient trompé & fait périr Tassion & Caccon, ses cousins, détruisit de fond en comble la ville d'Opitergium où on les avoit fait mourir. Cette ville avoit déjà eu plusieurs fois le même malheur. Ammien Marcellin dit que les Quades & les Marcomans avoient assiégé long-tems Aquilée & rasé Opitergium. Relevée de ce malheur, elle avoit été encore ravagée par Rothaire roi des Lombards ; c'est Paul Diacre, qui l'assure.

Le nom de cette ville est estropié dans Strabon, aussi-bien qu'un autre nom qui le suit. On lit : Ἐπίτερπον καὶ Ὀρδία, *Epiterpon & Ordia*. Cluvier a très-bien vu qu'il falloit lire Ὀπιτέργιον καὶ Κωνκορδία ; *Opitergium & Concordia*. Il n'est pas moins corrompu dans la table de Peutinger, où l'on trouve Optergio, dont le premier *t* est mis pour l'*i*. Elle place cette ville entre Vicenze & Concordia, à trente mille pas de la premiere, & à quarante de la seconde. Les habitans sont nommés *Opitergini* par Lucain, Florus, Pline, &c.

Le nom moderne est Oderzo & Uderzo ; quelques-uns ont écrit Ovederzo. Elle est nommée dans la Notice de Léon le Sage. Ce fut apparemment après sa destruction par les Quades & les Marcomans, qu'Héraclius la rebâtit, & qu'elle fut nommée Héraclée.

OPITERNIUS [FALISCUS L.], *Faliscus L. Opiternius*, (*b*) un de ceux qui eurent part à l'affaire des Bacchanales, l'an 186 avant J. C.

OPLACUS, *Oplacus*, (*c*) Ὄπλακος, cavalier Italien, du païs des Frentains, commandoit une compagnie d'hommes d'armes. Un jour que l'on combattoit contre Pyrrhus, roi d'Épire, Oplacus s'étant attaché à ce Prince, régloit tous ses mouvemens sur les siens. Les gens de Pyrrhus, qui s'en apperçurent, fondirent sur Oplacus & le tuerent pendant qu'il combattoit avec beaucoup de courage. *Voyez* Léonatus.

OPLITODROMES, *Oplitodromi*, Ὁπλιτοδρόμοι, nom que les Grecs donnoient à ceux qui combattoient

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. p. 174, 175. Tacit. Annal. L. III. c. 6. Strab. pag. 214. Flor. L. IV. c. 2.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 17.

(*c*) Plut. T. I. p. 393.

combattoient aux jeux Olympiques & autres jeux de la Grece. C'est un mot composé de ὅπλον, arme, & de δρόμος, course.

OPOÊS, *Opoës*. Voyez Oponte.

OPONTE, *Opus*, Ὀποῦς, (a) ville de Grece dans la Locride. Comme nous formons nos noms de l'ablatif latin, le mot *Opus* doit se rendre par Opunte, ou même en faveur de la prononciation Oponte. Les mots françois terminés en *té*, & dérivés des mots latins terminés en *tas*, se forment de même de l'ablatif. *Libertas*, *libertate*, liberté; *familiaritas*, *familiaritate*, familiarité; *majestas*, *majestate*, majesté, & ainsi des autres. Mais, il y a encore une raison particuliere pour les noms propres. L'usage de la basse latinité a été de nommer les villes à l'ablatif. Antonin & l'anonyme de Ravenne les marquent ainsi; & même des historiens de l'histoire d'Auguste ont employé des noms à l'ablatif, comme s'ils eussent été indéclinables à la place de l'accusatif. Il n'est pas étonnant que ces mots nous étant présentés ainsi, nous nous soyons accoutumés à cet ablatif; ainsi d'Orons, fleuve d'Asie dans la Syrie, à l'ablatif *Oronte*, nous disons l'Oronte; d'*Amathus*, ville de Chypre, à l'ablatif *Amathunte*, nous avons fait Amathonte; de *Trapezus*, ville sur le Pont Euxin, à l'ablatif *Tapezunte*, nos peres ont fait avec un peu plus de changement Trébisonde; ainsi d'*Opus*, à l'ablatif *Opunte*, on doit dire Oponte. Les Grecs écrivoient *Opous*, Ὀποῦς, par contraction, au lieu d'*Opoës*, Ὀπόεις, qui est le vrai nom. Homere, dans son catalogue des vaisseaux, dit, Ὀπόεντα à l'accusatif; & Pindare, Ὀπόεντος au génitif. Des auteurs Latins ont parlé de même, puisqu'on lit *Opoës*, dans Pomponius Méla.

Homere nous apprend que Patrocle étoit né à Oponte. Ovide l'assure aussi. Ce prince, obligé de quitter sa patrie, se retira auprès de Pélée, laissant à Oponte Mœnétius son pere. Achille avoit promis à ce dernier de lui ramener Patrocle, après que la guerre de Troie seroit finie; mais, Patrocle y fut tué par Hector. Strabon remarque que Mœnétius ne fut pas cependant roi des Opontiens, mais Ajax le Locrien.

La ville d'Oponte étoit située à environ quinze stades de la mer, ce qui revient à une demi-lieue. Elle étoit la capitale des Locriens Épicnémidiens. On sçait qu'il y avoit trois Locrides; l'une dans la grande Grece, où étoient les

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 38. L. XVIII. v. 326. Plut. T. I. p. 371. Diod. Sicul. p. 714. Pomp. Mel. p. 113. Strab. p. 60, 322, 416, 425, 426. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6. & seq. L. XXXII. c. 32. Ovid. de Pont. L. I. Eleg. IV. v. 74. Thucyd. p. 233. Plin. T. I. p. 198. Ptolem. L. III. c. 15.

Locriens Épizéphyriens ; l'autre dans le golfe de Corinthe, entre l'Étolie & la Phocide ; c'étoient les Locriens Ozoles ou occidentaux, qui l'habitoient la troisieme entre la Thessalie, la Phocide & la Béotie ; les Locriens qui occupoient cette derniere, prenoient leur nom du mont Cnémis, & étoient surnommés Épicnémidiens. Cette troisieme Locride n'étoit point anciennement divisée, mais elle le fut dans la suite ; & depuis cette division, les Locriens Opontiens furent distingués des Locriens Épicnémidiens.

Oponte, étant à une demi-lieue de la mer, comme on vient de le voir, avoit un port, appellé Cygnus. Ce port étoit sur un golfe, nommé par les anciens *Opuntius sinus*. Ce n'est proprement que le détroit qui sépare l'Eubée de ce païs, & qui s'élargit en cet endroit.

Le roi Attale prit Oponte & la pilla, l'an 207 avant Jesus-Christ. Ce Prince, qui n'étoit pas informé de l'arrivée de Philippe, s'amusoit à tirer des sommes d'argent des principaux d'Oponte. Cependant, le Roi de Macédoine avoit fait une telle diligence, qu'il l'auroit infailliblement opprimé, si quelques Crétois, qui, par hazard, étoient allés au fourrage assez loin de la ville, n'eussent apperçu l'armée de Philippe, & ne lui en eussent donné avis. Tout ce que put faire Attale, fut de regagner la mer & ses vaisseaux, en s'enfuyant avec les siens, sans armes, & avec beaucoup de précipitation & de désordre. Philippe arriva au bord de la mer dans le tems qu'il le quittoit ; & de dessus la terre même il donna de furieuses allarmes aux nautonniers & aux soldats, qui, avec tous leurs efforts, eurent encore assez de peine à lui échapper. Il retourna de-là à Oponte, accusant les Dieux & les hommes, qui lui avoient arraché une proie si considérable, dans le tems qu'elle étoit sous ses yeux, & qu'il l'avoit presque entre les mains. Il s'emporta même contre les Opontiens avec beaucoup d'aigreur, leur reprochant de s'être rendus volontairement, dès qu'ils avoient vu l'ennemi à leurs portes, au lieu de se défendre jusqu'à son arrivée, comme ils le pouvoient.

Quelques dix ans après, cette ville se trouva partagée en deux factions, dont l'une appella les Étoliens qui en étoient plus près, & l'autre les Romains. Les Étoliens arriverent les premiers. Mais, le parti contraire qui étoit le plus puissant, les empêcha d'entrer dans la ville, & y demeura le plus fort jusqu'à l'arrivée du consul T. Quintius Flamininus, qu'il avoit informé de ce qui se passoit. Les soldats de Philippe qui étoient en garnison dans la citadelle, ne purent être engagés à abandonner cette place, ni par les menaces des Opontiens, ni par l'autorité du Con-

ful. Romain. Ce qui empêcha ce Général d'y donner l'assaut sur le champ, c'est que le Roi lui envoya un trompette, pour lui demander une entrevue. Au lieu d'une, il y en eut plusieurs, & comme elles ne servirent de rien, Il y a apparence que T. Quintius Flamininus s'empara de cette place.

Oponte fut une ville épiscopale, comme il paroît par le Concile d'Éphese, tenu l'an 431, & auquel *Domnus Opuntius* souscrivit.

Nous avons remarqué qu'Opoës étoit le nom de cette ville dans sa construction naturelle. Il y avoit encore une autre Opoës dans l'Achaie propre, selon Homere & Orphée cités par Ortélius, & une autre en Élide, selon Étienne de Byzance.

OPONTIENS, *Opuntii*, Ὀπούντιοι, les habitans de la ville d'Oponte. *Voyez* Oponte.

OPPIA, *Oppia*, (*a*) Vestale, qui fut punie pour avoir été convaincue d'inceste, l'an de Rome 270, & 482 avant J. C.

OPPIA [VESTIA], *Vestia Oppia*, (*b*) femme à qui les Romains, après avoir pris Capoue, durant la seconde guerre Punique, rendirent la liberté avec tous ses biens. Tite-Live dit que les Romains ne lui firent un traitement si favorable, que parce qu'elle n'avoit pas laissé passer un jour, sans offrir aux Dieux des sacrifices pour le salut & la victoire du peuple Romain. Vestia Oppia étoit de la ville d'Atella, mais elle résidoit en ce tems-là à Capoue.

OPPIA, *Oppia*, (*c*) célebre courtisanne, dont les désordres ont été relevés par Juvénal.

Il y a des éditions qui lisent Hippia au lieu d'Oppia.

OPPIANICUS, *Oppianicus*, (*d*) Chevalier Romain, de la ville de Larinum dans l'Apulie, homme couvert de crimes, ayant fait assassiner secrétement le frere de sa femme, afin que son fils recueillît seul la succession d'une grand'mere, se vit menacé par les parens du mort, qui lui déclarerent que s'ils pouvoient recouvrer des preuves, ils l'accuseroient & le poursuivroient en justice. Ce scélérat vint à Rome, prendre une commission de L. Sylla; & étant retourné à Larinum avec des soldats, il fit massacrer tous ceux qui l'avoient menacé de l'accuser.

OPPIDUM, (*e*) Terme par lequel on désignoit quelquefois une partie de la ville de Rome. Joseph Scaliger pense que c'étoit cette partie de Rome qui fut d'abord bâtie par Romulus. Quoi qu'il en soit, lorsque Tite-Live dit: *Decemviri lustrandum Oppidum . . . . . renunciarunt*, on croit qu'il faut prendre le mot *Oppidum* dans le sens que nous venons de dire,

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 42.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 33 & 34.
(*c*) Juv. Satyr. 10. v. 220, 322.
(*d*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 6. & *seq.* Crev. Hist. Rom. T. VI. p. 37.
(*e*) Tit. Liv. L. XLII. c. 20.

pour une partie de Rome seulement.

OPPIDUM, nom que l'on donnoit à la partie du Cirque, qui étoit avant les barrieres.

OPPIUS [Sp.] CORNICEN, (a) *Sp. Oppius Cornicen*; un des collegues que se donna Appius Claudius dans son second Décemvirat, l'an de Rome 304, & 448 avant J. C. Deux ans après, lorsqu'Appius Claudius se fut dérobé par une mort volontaire aux suites d'un jugement, qu'il prévoyoit bien lui être contraire, Sp. Oppius Cornicen fut attaqué. Il étoit le plus odieux des Décemvirs après Appius Claudius, parce qu'il s'étoit trouvé à Rome, lorsque son collegue avoit si indignement condamné Virginie. Ce fut cependant moins l'injustice qu'il avoit tolérée dans un autre, que celle qu'il avoit commise lui-même, qui causa sa perte. Car, dans le tems même de son accusation, parmi ceux qui déposoient contre lui, un citoyen qui avoit fait vingt-sept campagnes, & avoit reçu de ses Généraux en huit occasions différentes, des récompenses extraordinaires qu'il représentoit, parut devant le peuple; & après avoir déchiré ses habits, il lui fit voir son dos déchiré de coups de verges dont il avoit été frappé par l'ordre de Sp. Oppius Cornicen, offrant d'être une seconde fois livré à sa cruauté, s'il pouvoit prouver qu'il se fût attiré ce traitement par aucune faute. Sp. Oppius Cornicen imita son collegue & se fit mourir comme lui, sans attendre son jugement. Les Tribuns ordonnerent que leurs biens fussent vendus, & en firent porter le prix dans le trésor public.

OPPIUS [M.], *M. Oppius*, (b) étoit Tribun des soldats, l'an de Rome 305, & 447 avant Jesus-Christ. Cette année, les armées Romaines s'étant retirées sur le mont Aventin, chargerent les vingt Tribuns des soldats qui les commandoient, d'en nommer deux d'entr'eux, qui eussent la principale autorité. Ce choix tomba sur M. Oppius & Sext. Manilius.

OPPIUS [C.], *C. Oppius*, (c) fut nommé Tribun du peuple, l'an de Rome 306, & 446 avant Jesus-Christ. Tite-Live observe que C. Oppius & quelques-uns des collegues qu'on lui donna, ne furent élevés au Tribunat, que parce qu'on espéroit qu'ils se rendroient dignes de cet honneur qu'ils n'avoient pas encore mérité.

OPPIUS [C.], *C. Oppius*, (d) Tribun du peuple, l'an 215 avant Jesus-Christ. Il porta une loi, qui de son nom fut appellée la loi Oppia. Cette loi

(a) Tit. Liv. L. III. c. 35. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. p. 404. *& suiv.*
(b) Tit. Liv. L. III. c. 51.
(c) Tit. Liv. L. III. c. 54.
(d) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1.

modéroit le luxe des Dames Romaines.

OPPIUS [C.], *C. Oppius*, (*a*) étoit Préfet des alliés dans l'armée du consul P. Élius, l'an 201 avant Jesus-Christ. P. Élius, ayant appris que les Boiens avoient fait des incursions dans les terres des alliés du peuple Romain, chargea C. Oppius de conduire dans la partie de l'Ombrie, qu'on appelloit la tribu Sappinia, deux légions levées à la hâte contre ces brigandages, avec quatre cohortes de son armée qu'il y avoit jointes, & de se jetter avec ces troupes sur les terres des Boiens eux-mêmes. C. Oppius étant entré dans le païs ennemi, le ravagea d'abord avec assez de succès, & sans s'exposer. Mais ensuite, étant sorti d'un poste avantageux où il s'étoit campé auprès du fort de Mutile, pour aller couper les moissons qui étoient en maturité, sans avoir fait auparavant reconnoître le païs, ni posé des corps-de-garde suffisans pour mettre ses moissonneurs en sûreté, il se vit tout d'un coup investi par l'armée des Gaulois avec ceux des siens qui étoient occupés à couper les bleds. La frayeur passa jusqu'à ceux qui avoient les armes à la main. Il en fut tué autour de sept mille, épars comme ils étoient au milieu des campagnes où ils faisoient la récolte, avec C. Oppius lui-même. Les autres se retirerent saisis de crainte dans leur camp ; & dès la nuit suivante, ils l'abandonnerent avec la plus grande partie de leurs effets. Alors, sans l'ordre d'aucun chef, sans avoir pris aucunes mesures en commun, ils se rendirent dans le camp du Consul, après avoir traversé des défilés presqu'inaccessibles.

OPPIUS [L.], *L. Oppius*, (*b*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 555, & 197 avant Jesus-Christ. Il s'opposa avec un de ses collegues, à ce que les Consuls de cette année tirassent au sort l'Italie & la Macédoine. Les Consuls, ayant entendu leurs raisons, promirent qu'ils se soumettroient à l'autorité du Sénat, pourvu que les Tribuns en fissent de même. Ils y consentirent ; & là-dessus les Sénateurs donnerent aux deux Consuls l'Italie pour leur département, & prorogerent à T. Quintius celui de Macédoine, jusqu'à ce qu'on l'envoyât relever.

OPPIUS [L.] SALINATOR, *L. Oppius Salinator*, (*c*) étoit Édile Plébéien, l'an de Rome 559, & 193 avant Jesus-Christ. L'année suivante, il fut chargé d'aller avec une flotte de trente vaisseaux défendre la côte de Sicile. Il obtint la Préture, l'année d'après, & eut la Sardaigne pour département.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 2.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 28.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 23, 24. L. XXXVI. c. 2.

OPPIUS [Q.], *Q. Oppius*, (*a*) l'un des trois Généraux Romains qui entreprirent la guerre contre Mithridate. Mais, ayant été entierement défaits par ce Prince, ils s'enfuirent l'un à Apamée, un autre à Rhodes, & Q. Oppius à Laodicée. Il n'en coûta à Mithridate pour se rendre maître de la personne de ce Général Romain, que d'envoyer un Héraut aux habitans leur promettre l'impunité s'ils lui livroient Q. Oppius. Sur le champ il fut saisi & mené avec ses Licteurs au Roi de Pont, qui ne lui fit aucun mauvais traitement, mais le promena par-tout à sa suite, montrant avec faste, & en dérision de la grandeur Romaine, un Général Romain en captivité.

OPPIUS [Cn.], *Cn. Oppius*, (*b*) étoit beau-pere de P. Clodius, comme nous l'apprend Cicéron dans son oraison *ad Quirites post reditum*.

OPPIUS [L.], *L. Oppius*, (*c*) Chevalier Romain, dont il est parlé dans l'oraison de Cicéron pour L. Flaccus.

OPPIUS [P.], *P. Oppius*, (*d*) dont le même Cicéron fait mention dans sa troisieme Philippique.

OPPIUS, *Oppius*, (*e*) Lieutenant de Jules César, fut établi Commandant de la garnison que ce Général mit dans Zetta, ville d'Afrique, après s'être emparé de cette place. C'est apparemment le même qui suit.

OPPIUS [C.], *C. Oppius*, (*f*) historien Latin, auteur, selon quelques-uns, des Commentaires touchant la guerre d'Alexandrie, celle d'Afrique, & celle d'Espagne. On croit aussi qu'il avoit fait un traité des Hommes Illustres. C. Oppius est cité par Aulu-Gelle, Pline, Tacite, Suétone, & Plutarque.

Il avoit été Lieutenant de Jules César, & il étoit un de ses amis particuliers. Un jour, M. Antoine ayant affirmé dans le Sénat, que Jules César avoit reconnu le fils qu'il avoit eu de la reine Cléopatre, en citant le témoignage de C. Oppius & de C. Marius; C. Oppius crut le fait assez grave pour devoir le réfuter, & il publia un écrit qui avoit pour titre: *Preuves que le fils de Cléopatre n'est pas fils de César.*

Tacite dit que C. Oppius & Cornélius Balbus furent les premiers, à qui Jules César permit de traiter de la paix & de la guerre. Plutarque assure que ce que C. Oppius écrit des amis ou des ennemis de Jules César, doit être reçu avec une grande défiance, &

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 597. & *suiv.*
(*b*) Cicer. Orat. ad Quirit. post redit. c. 9.
(*c*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 23.
(*d*) Cicer. Philipp. 3 c. 1 41.
(*e*) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 800.

(*f*) Aul. Gell. L. VII. c. 1. Plin. T. I. p. 639. Tacit. Annal. L. XII. c. 60. Suet. in Jul. Cæs. c. 52, 53. Plut. T. I. p. 623, 716. Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 8. ad T. Pomp. Attic. L. XIV. Epist. 1.

n'être cru qu'avec beaucoup de circonspection.

OPPIUS, *Oppius*, (*a*) Romain, qui, âgé & infirme, se voyant proscrit, ne croyoit pas qu'un reste de vie languissante valût la peine d'être conservé, & il vouloit attendre tranquillement dans sa maison les meurtriers. Il ne put résister au zele & aux instances de son fils, qui le prit sur ses épaules ; & chargé de ce précieux fardeau, il traversa toute la ville, méconnu des uns, & attirant le respect des autres par la beauté d'une si louable & si généreuse action. Lorsqu'ils furent hors de Rome, le fils tantôt aidant son pere à marcher, tantôt le portant, si la fatigue devenoit trop grande pour le vieillard, le conduisit ainsi jusqu'à la mer, d'où il le fit passer en Sicile. Cette preuve admirable de piété filiale brilla beaucoup dans un tems où, d'après Velleius Paterculus, tout étoit plein d'exemples de fils dénaturés. Le peuple en garda le souvenir ; & quelque tems après, lorsque le calme fut rétabli dans Rome, il fit le jeune Oppius Édile. Mais, les biens de son pere ayant été confisqués, l'Édile n'avoit pas dequoi faire la dépense des jeux qu'exigeoit sa charge. Les ouvriers lui fournirent gratuitement leurs peines & leurs services ; & les spectateurs se taxant chacun selon leur volonté & leur pouvoir, jetterent sur l'orchestre une assez grande quantité d'argent pour réparer à l'égard d'Oppius l'injustice du sort.

OPPIUS STATIANUS, (*b*) *Oppius Statianus*, Lieutenant de M. Antoine. Ce Général, marchant contre la Médie, l'an 36 avant Jesus-Christ, & trouvant sa marche retardée par les machines de guerre, que l'on voituroit à la suite de son armée sur trois cens chariots, les laissa en chemin sous la garde de deux légions commandées par Oppius Statianus. Mais, le Roi des Parthes & celui des Medes vinrent surprendre cet Officier. Le corps de troupes qu'il commandoit fut taillé en pieces, & il resta dix mille morts sur la place. Lui-même y fut tué, & les machines prises & brûlées. Polémon, roi de Pont, échappa seul du carnage, les Parthes l'ayant épargné, dans l'espérance d'en tirer, comme ils firent, une grosse rançon. Cet échec si considérable, au commencement d'une grande & importante entreprise, chagrina beaucoup M. Antoine.

OPPIUS [L.], *L. Oppius*, (*c*) fils de M. Oppius, négocioit à Philomele en Phrygie. C'étoit un ami intime de Cicéron; & celui-ci le recommande avec la plus grande instance à Q.

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 208.
(*b*) Crév. Hist. Rom. T. VIII. pag. 395, 396.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 43, 44.

Gallius ou Gallus dans deux lettres qu'il lui écrivit à ce sujet. L. Oppius étoit chargé des affaires de L. Egnatius Rufus, autre ami intime de Cicéron.

OPPIUS CAPITON, (a) *Oppius Capito*, personnage Prétorien, dont il est fait mention dans Pline.

OPPIUS SABINUS, (b) *Oppius Sabinus*, commandoit les légions de la Mœsie, sous l'empire de Domitien. Décébale, roi des Daces, étant entré dans cette province, Oppius Sabinus alla à sa rencontre. Le prince Dace lui livra bataille, le vainquit, le tua, courut ensuite tout le païs, & se rendit maître de plusieurs forts & châteaux occupés par les Romains.

OPPOSITION, *Oppositio*, figure de Rhétorique, par laquelle l'on joint deux choses qui en apparence sont incompatibles, comme quand Horace parle d'une folle sagesse, & qu'Anacréon dit que l'amour est une aimable folie.

Cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & se contredire dans ses termes, est cependant très élégante; elle réveille plus que toute autre l'attention & l'admiration des lecteurs, & donne de la grace au discours, quand elle n'est point recherchée, & qu'elle est placée à propos. Voulez-vous un exemple d'une Opposition brillante moins marquée dans les mots que dans la pensée. On n'en peut guere citer de plus heureuse que celle de ces beaux vers de la Henriade, chant IX.

Les amours enfantins désarmoient ce Héros,
L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
Et rioit, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

Il falloit dire, peut-être, *l'effroi des ennemis.*

OPS, *Ops*, Ὢψ. (c) fils de Pisénor, fut pere d'Euryclée, esclave de Laërte.

OPS, *Ops*, (d) la même que la Terre, que Cybele, que Rhéa, femme de Saturne. On adoroit la Terre sous le nom d'Ops qui signifie secours, à cause du secours qu'elle donne & procure par sa fécondité.

L'on représentoit Ops comme une matrone vénérable, qui tendoit la main droite, c'est-à-dire, offroit son secours à tout le monde, & de la gauche distribuoit du pain aux malheureux. Ceux qui lui sacrifioient, étoient assis pendant

(a) Plin. T. I. p. 382.
(b) Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 30.
(c) Homer. Odyss. L. I. v. 428
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom I. p. 3, 9, 280. T. II. p. 177, 233. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 342, 346. T. IV. p. 400. & suiv. T. V. p. 237.

le sacrifice pour marquer la stabilité de la Déesse. Elle avoit un temple à Rome, que lui voua T. Tatius, roi des Sabins; c'étoit dans ce temple qu'étoit le trésor. Jules César y mit jusqu'à sept cens millions de sesterces, ce qui faisoit plus de soixante-dix millons de notre monnoie. M. Antoine distribua cet argent à ses amis & à ses créatures.

Philocorus fut le premier qui dédia dans l'Afrique un autel à Saturne & à Ops.

On immoloit à cette Déesse au mois d'Avril une vache pleine & un porc.

Les Anciens regardoient aussi Ops comme la Déesse des richesses, parce que c'étoit elle qui les procuroit.

OPSIUS [M.], *M. Opsius*, (*a*) un des quatre Sénateurs, qui, sous l'empire de Tibere; se liguerent pour perdre Titius Sabinus, illustre chevalier Romain. Ils étoient tous quatre anciens Préteurs, & tous quatre avides de parvenir au Consulat.

OPSONOME, *Opsonomus*, nom qu'on donnoit à une sorte de Magistrats d'Athenes, qui étoient au nombre de deux ou trois, & qu'on prenoit dans le Sénat ou dans le Concile douteux.

Leur charge consistoit à avoir l'inspection du marché au poisson, & à prendre soin que tout s'y fît dans l'ordre & conformément aux loix.

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 68.

OPSQUES, *Opsci*. Voyez Osques.

OPTATIF, *Optativus*, terme de Grammaire. Une proposition Optative est celle qui énonce un souhait, un désir vif. Cet adjectif se prend substantivement dans la Grammaire grecque, pour désigner un mode qui est propre aux verbes de cette langue.

L'Optatif est un mode personnel & oblique, qui renferme en soi l'idée accessoire d'un souhait.

Il est personnel, parce qu'il admet toutes les terminaisons relatives aux personnes, au moyen desquelles il se met en concordance avec le sujet.

Il est oblique, parce qu'il ne peut servir qu'à constituer une proposition incidente, subordonnée à un antécédent qui n'est qu'une partie de la proposition principale. Par-là même, c'est un mode mixte comme le subjonctif, parce que cette idée accessoire de subordination & de dépendance qui est commune à l'un & à l'autre, quoique compatible avec l'idée essentielle du verbe, n'y est pourtant pas puisée, mais lui est totalement étrangere. Au reste, l'Optatif est doublement mixte, puisqu'il ajoute à la signification totale du subjonctif, l'idée accessoire d'un souhait, qui n'est pas moins étrangere à la nature du verbe.

Cette remarque nous paroît bien plus propre à fixer l'Optatif après le subjonctif dans

l'ordre des modes, que la raison alléguée par la méthode Grecque de P. R. d'après la doctrine d'Apollon d'Alexandrie. L'Optatif en général admet les mêmes différences de tems que le subjonctif.

Quelques auteurs de rudiment pour la langue latine, avoient cru autrefois qu'à l'imitation de la langue Grecque, il falloit y admettre un Optatif, & l'on y trouvoit doctement écrit: *Optativo modo, tempore præsenti & imperfecto, utinam amarem*, « plût à Dieu que » j'aimasse! &c. » Mais puisque, comme le dit la Grammaire générale, & comme le démontre la saine raison, ce n'est pas seulement la maniere différente de signifier qui peut être fort multipliée, mais les différentes inflexions qui doivent faire les modes; il est évident qu'il n'est pas moins absurde de vouloir trouver, dans les verbes latins, un Optatif semblable à celui des verbes Grecs, qu'il ne l'est de vouloir que nos noms aient six cas comme les noms latins, ou que dans παρὰ πάντων Θεολόγων, au-dessus de tous les Théologiens, πάντων Θεολόγων, quoiqu'au génitif, soit à l'accusatif, parce qu'en latin on diroit, *supra*, ou *ante omnes Theologos*. C'est, dit M. du Marsais, abuser de l'analogie, & n'en pas connoître le véritable usage, que d'en tirer de pareilles inductions.

OPTÉRIES, *Opteria*, Ὀπτήρια, présent qu'on faisoit à un enfant la premiere fois qu'on le voyoit. Ce mot vient du grec ὄπτομαι, *video*, je vois. Optéries se disoit aussi des présens qu'un nouveau marié faisoit à son épouse, quand on le conduisoit chez elle, & qu'on le lui présentoit.

OPTILÉTIS, *Optiletis*, (a) Ὀπτιλέτις, surnom donné à Minerve. C'est le même que celui d'Ophthalmitis. Minerve Ophthalmitis veut dire Minerve qui conserve les yeux. Comme les Doriens se servoient du mot *Optiles* pour désigner les yeux, ils attribuerent à cette Déesse le nom d'Optitétis. *Voyez* Minerve Ophthalmitis.

OPTIMUS MAXIMUS. (b) C'est le nom le plus ordinaire que les Romains donnoient à Jupiter, comme étant celui qui caractérisoit le mieux la Divinité dans ses deux principaux attributs, la souveraine bonté, & la souveraine puissance.

OPUNTIUS SINUS, (c) Ὀπούντιος Κόλπος, golfe de Grece, dans la Locride, selon Strabon. Ce golfe commençoit à l'endroit où se terminoient les limites de la Béotie. Il prenoit son nom de la ville d'Oponte, qui n'en étoit pas éloignée. *Voyez* Oponte.

(a) Plut. Tom. I. p. 46.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. pag. 358.
(c) Strab. p. 425. Plin. T. I. p. 198.

OPUS. *Voyez* Oponte.

O R

OR, *Aurum*, (a) métal d'un jaune plus ou moins vif; sa pesanteur surpasse non-seulement celle de tous les autres métaux, mais encore celle de tous les autres corps de la nature; elle est à celle de l'eau environ dans la proportion de 19 à 1. L'Or est fixe & inaltérable dans le feu, à l'air & dans l'eau; c'est de tous les métaux celui qui a le plus de ductilité & de malléabilité. Quand il est pur, il est mou, flexible & point sonore. Les parties qui le composent ont beaucoup de ténacité; lorsqu'on vient à rompre de l'or, on voit que ses parties sont d'une figure prismatique & semblables à des fils. Il entre en fusion un peu plus aisément que le cuivre, mais ce n'est qu'après avoir rougi; lorsqu'il est en fusion, sa surface paroît d'une couleur verte, semblable à celle de l'aigue marine. Dans cette opération, quelque long & quelque violent que soit le feu que l'on emploie, il ne perd rien de son poids.

De toutes ces propriétés, les Chymistes concluent que l'Or est le plus parfait de tous les métaux. Il est composé des trois terres ou principes que Becher regarde comme la base des métaux; sçavoir, le principe mercuriel, le principe inflammable & la terre vitrescible, combinés si intimement & dans une si juste proportion, qu'il est impossible de les séparer les unes des autres. C'est pour cela que les anciens Chymistes l'ont appellé Sol ou Soleil, & l'ont représenté sous l'emblême d'un cercle. C'est aussi à ce métal que les hommes sont convenus d'attacher le plus haut prix, ils le regardent comme le signe représentatif le plus commode des richesses. *Voyez* Argent.

Pour trouver l'Or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois manieres différentes. On le tire, ou des rivieres, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des montagnes en les perçant, & les bouleversant.

Or tiré des rivieres.

On ramasse l'Or en petits grains ou parcelles sur le bord des rivieres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hebre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes; & il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniere est le meilleur de tous, parce qu'ayant couru long-tems sur les cailloux, ou sur l'arene, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les rivieres, que nous venons de nommer, n'étoient pas

(a) Plin. T. II, p. 615. & seq. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 526. & suiv.

les seules qui traînassent de l'Or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore de Sicile dit que la nature lui avoit donné l'Or par privilege, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mêlé avec le sable des rivieres ; que les Gaulois sçavoient laver ce sable, en tirer l'Or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On nomme encore quelques rivieres en France qui ont conservé ce privilege. Le Rhein, le Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche-Comté, la Ceze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Cévennes, l'Ariege dans le païs de Foix, & quelques autres. A la vérité les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole ; mais, ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Or tiré des entrailles de la terre.

Ceux, qui cherchent de l'Or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois la manne, sorte de terre, qui, par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux mines, qu'il y a de l'Or au-dessous.

Aussi-tôt que le banc de terre à Or se découvre, il faut en détourner l'eau, & creuser à force de bras cette terre précieuse qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y ayant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver ; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'Or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, il ne reste plus qu'un sable de pur Or. Voilà ce qu'on fait aujourd'hui au Chily ; & c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt ; ita vocatur indicium. Alveus hic est ; Arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit, conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum* ; c'est ce que nous appellons la manne. *Alveus hic est* ; c'est le banc de terre à Or. *Arenæ lavantur* ; voilà les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit* ; voilà le sédiment de sable noir où l'Or est renfermé. *Conjecturâ capitur* ; voilà l'agitation des matieres, l'écoulement de l'eau, & le sable de pur Or qui demeure.

Il arrive quelquefois que sans

fouiller bien avant, on trouve l'Or sur la superficie de la terre; mais, ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Car, il n'y a pas encore fort long-tems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette espece sous l'empire de Néron, & en si grande quantité, qu'on en ramassoit jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, & former des canaux souterreins, où l'on trouve du marbre & de petits cailloux enveloppés de l'Or même. On pousse ces canaux à droite & à gauche, selon le cours de la veine d'Or; & à l'égard de la terre qui demeure suspendue par-dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la mine, c'est-à-dire, la glebe ou pierre métallique dont se forme l'Or, qu'on appelle communément *minerai*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau, n'est encore nommé qu'argent; car, il y en a toujours de mêlé avec l'Or.

On appelle en latin *scoria* l'écume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'Or, mais commun à toutes les matieres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse; on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y reste de bon. Le creuset où se fait cette opération, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guere d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiere fondue.

Ce métal est bien précieux, mais il coute des peines infinies. On employoit au travail des mines les esclaves, & les criminels condamnés à mort. La soif de l'Or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit; qu'ils étoient traités avec la derniere dureté; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissoit pour ce ministere des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

Or tiré des mines qui se rencontrent dans les montagnes.

Il y a une autre méthode de trouver l'Or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce sont des montagnes seches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur Or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car, il ne faut plus parler de jour. La nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine à-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent, & qui accablent quelque fois les pauvres mineurs; en sorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'Or au fond de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premieres dont nous avons parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voûtes, qui soutiennent la montagne percée; car, on y trouve aussi de grandes masses de pierres, qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais, comme la fumée & les vapeurs du feu étoufferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, & surtout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes; & d'en arracher peu à peu de gros quartiers; & de se les donner ensuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boyau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours & les nuits. Il n'y a que les derniers des ouvriers qui voient la lumiere du jour. Tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou top épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boyau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterreins sont poussés assez loin, ils coupent vers le bas les soutiens de ces voutes, situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'apperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaissement de la voute qui commence à crouler; & celui-ci aussi-tôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de se mettre en sûreté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant, l'Or n'est par encore trouvé, & quand ils ont commencé à percer la montagne, ils ne sçavoient pas encore s'il y en avoit. L'espérance & l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais, ce n'est-là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car, il faut

conduire l'eau des montagnes voisines & plus élevées par des détours d'un très-long espace, pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus tantôt moins élevés suivant le terrein, & c'est ici qu'est le grand travail. Car, il faut bien placer le niveau, & prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'Or partout où elle passe; ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, & qui l'empêchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des ornieres pour les planches, qui doivent resserrer & continuer le canal. Ayant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cens pieds en carré, & de la profondeur de dix pieds. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre pieds en carré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la marre étant remplie, on leve la bonde, d'où se forme un torrent si violent & si impétueux, qu'il emporte tout, jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pied de la mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l'Or ne leur échappe, ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'ulex, sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, & par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les mines.

L'Or qu'on tire de la sorte au pied des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu; car, il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher,

puis on les brûle ; ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gason, où l'Or tombe, & se recueille facilement.

Pline examine pourquoi l'Or a été préféré aux autres métaux & il en rapporte plusieurs raisons.

C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les bûchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur, lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve ; car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent Obryzum, de l'Or affiné. Ce qu'il y a de plus admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien ; il faut un feu clair, un feu de paille pour le résoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'Or ne perd que très-peu par l'usage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain salissent les mains, & tracent des lignes noires sur quelque matiere que se soit ; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, & que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'Or se conserve le mieux & en son entier sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulchres, & cela à travers tous les siecles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme tout récemment sorties des mains de l'ouvrier.

On remarque que l'Or résiste aux impressions & aux morsures du sel & du vinaigre, qui résolvent & domptent toutes les autres matieres.

Il n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui se divise en un aussi grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d'Or, par exemple, se partage en sept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut ; & chacune de ces feuilles a quatre doigts en carré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable ; mais, nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les anciens.

Enfin, l'Or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine & sans soie, ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'Or ; & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'empereur Claude son époux donna au

au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'Or sans aucune autre matiere.

Ce que l'on rapporte de l'extrême petitesse & délicatesse de l'Or & de l'argent réduits en fil paroîtroit incroyable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliere. Nous ne ferons que copier ici ce qu'on en lit dans les mémoires de l'Académie des sciences.

On sçait, y est-il dit, qu'un fil d'Or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moyen de la filiere un cylindre d'argent couvert de feuilles d'Or, & ce cylindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diametre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Réaumur prouve que ce cylindre d'argent de vingt-deux pouces vient par la filiere à en avoir treize millions neuf cens soixante-trois mille deux cens quarante, ou un million cent soixante trois mille cinq cens vingt pieds; c'est-à-dire, qu'il est devenu six cens trente-quatre mille six cens quatre-vingt-douze fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de quatre-vingt-dix-sept lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cylindre qu'il étoit; & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais, on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$, par l'applatissement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura cent vingt lieues. Cela doit paroître une prodigieuse extension; & ce n'est encore rien.

Le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'Or. Il est vrai que la dorure sera légere, mais elle sera toujours dorure; & quand le cylindre passera par la filiere, & acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'Or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déjà par-là combien l'once d'Or qui enveloppoit le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Réaumur ajoute encore à cette considération, que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres; & il trouve enfin par le calcul, que dans ceux où il l'est le moins, il faut que l'épaisseur de l'Or ne soit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petitesse si énorme, qu'elle

échappe autant à notre imagination, que celle des infiniment petits de la Géométrie. Cependant, elle est réelle, & produite par des instrumens méchaniques, qui ne peuvent être si fins qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd & s'éblouit dans la considération de tels objets. Combien plus dans les infiniment petits de Dieu!

OR DE TOULOUSE, *Aurum Tolosanum*; c'étoit, au rapport d'Aulu-Gelle, un proverbe chez les Romains pour signifier un bien qui entraînoit la perte de celui qui le possédoit.

L'origine du proverbe est la prise de Toulouse dans les Gaules par Q. Cépion. Il y enleva du temple d'Apollon cent mille marcs d'Or, & cent dix mille marcs d'argent, qui provenoient du pillage de l'ancien temple de Delphes par les Tectosages. Le Sénat de Rome manda à Q. Cépion d'envoyer tout cet argent à Marseille, ville amie & alliée du peuple Romain; les conducteurs furent assassinés sur la route, & & l'argent volé. On fit de grandes recherches, & Q. Cépion fut accusé d'avoir lui-même fait assassiner ces gens, & de s'être emparé du trésor. Ayant été banni de sa patrie avec toute sa famille, il mourut de misere dans son exil. Cependant, Cicéron assure qu'on fit un crime à Q. Cépion de ce qui n'étoit que le caprice de la fortune, & que son désastre n'eut d'autre principe que la haine du peuple qu'on avoit séduit. Il fut jugé dans la derniere rigueur, parce qu'il eut pour juges les Chevaliers qui le haïssoient mortellement. Leur haine venoit de ce que Q. Cépion, dans son Consulat, avoit partagé la connoissance des causes entre le Sénat & cet ordre de gens qui en étoit seul en possession depuis la loi de C. Gracchus, & qui en jouit jusqu'au tems de la loi Plautia.

Quoi qu'il en soit, l'Or de Toulouse passa en proverbe pour marquer quelque chose de funeste. Les Romains, pour le dire en passant, eurent encore dans la suite un autre proverbe que celui de l'Or de Toulouse. Ils disoient d'un homme qui finissoit sa vie d'une façon misérable, qu'il avoit le cheval de Séjan, parce que tous ceux à qui ce cheval avoit appartenu, étoient morts d'une mort tragique.

OR [Poudre d']. (*a*) Les Romains se servoient d'une poudre d'Or qui se mettoit à la teinture qu'ils donnoient à leurs cheveux. La chevelure de Commode, selon Hérodien, étoit devenue par-là si blonde & si éclatante, que lorsqu'il étoit au soleil, on eût cru que sa tête étoit toute en feu. Il ne paroît pas que les femmes fissent quelqu'usage de cette poudre d'Or,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. IV. pag. 234.

mais leur tête n'en étoit pas moins brillante.

ORA, terme latin qui veut dire, bord, rivage, côte de la mer.

ORA, *Ora*, (a) ville de l'Inde, selon Arrien. Quinte-Curse dit que Polypercon fut envoyé par Alexandre avec une armée contre la ville d'Ora, dont il défit les habitans qui avoient fait une sortie en désordre; & les poussant jusques dans leurs portes, il entra pêle-mêle avec eux & se rendit maître de la place.

ORA, *Ora*, (b) Nymphe, de laquelle Jupiter, dit-on, eut un fils, après s'être métamorphosé en cygne.

On a donné aussi le nom d'Ora à Hersilie femme de Romulus. *Voyez* Hersilie.

ORACLE, *Oraculum*, (c) Χρησμὸς, Χρησμοσύνη, Χρησμῴδημα, Χρησμῳδία, Μαντεῖον, que Séneque définit la volonté des Dieux annoncée par la bouche des hommes. Quoique cette définition soit fort différente de celle que nous donnerions, il est toujours constant que la plus auguste & la plus religieuse espece de prédiction dans l'antiquité payenne étoit les Oracles. Le désir si vif & si inutile de connoître l'avenir leur donna naissance, l'imposture les accrédita, & le fanatisme y mit le sceau.

On ne se contenta pas de faire rendre des Oracles à tous les Dieux; ce privilege passa jusqu'aux Héros, tant on avoit besoin de mettre à profit l'insatiable curiosité des hommes. Outre les Oracles de Delphes & de Claros que rendoit Apollon, & ceux de Dodone & d'Ammon en l'honneur de Jupiter, Mars eut un Oracle dans la Thrace, Mercure à Patras, Vénus à Paphos & à Aphaca, Minerve à Mycenes, Diane dans la Colchide, Pan en Arcadie, Esculape à Épidaure & à Rome, Hercule à Athenes & à Cadès, Sérapis à Alexandrie, Trophonius dans la Béotie, &c.

Notre dessein n'est pas de traiter ici directement l'histoire des Oracles. On pourra consulter leurs articles particuliers. Nous nous bornerons à quelques réflexions générales.

I. Rien n'étoit si fameux que les Oracles. On les consultoit non seulement pour les grandes entreprises, mais même pour de simples affaires particulieres. falloit-il faire la guerre ou la paix, établir des loix, réformer les États, en changer la constitution; on avoit recours à l'Oracle; c'étoit alors l'autorité publique qui agissoit.

(a) Q. Curt. L. VIII. c. 11.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 281.

(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 254. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 2, 3. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 137. *& suiv.* Tom. IX. p. 172. *& suiv.*

Un particulier vouloit-il se marier, entreprendre un voyage, ou enfin avoit-il quelqu'autre affaire, ou une maladie dangereuse; il alloit consulter l'Oracle, ou les Dieux qui avoient la réputation de prédire l'avenir, car ils n'avoient pas tous ce privilege. De-là l'établissement des Oracles, l'empressement à les consulter, & les dons immenses dont on remplissoit leurs temples; car, rien ne coûte à l'inquiétude & à la curiosité.

D'après ce principe, on ne peut pas douter que tous les peuples parmi lesquels a regné l'idolâtrie, n'aient eu leurs Oracles, ou quelqu'autre moyen de chercher à connoître l'avenir. Aucune nation n'a jamais manqué d'imposteurs, & de gens avides de gain, qui se sont donné la réputation de connoître & de prédire ce mystérieux avenir. On en a trouvé parmi les peuples les plus barbares & les plus grossiers, tels que les Iroquois, & les autres sauvages de l'Amérique. Les anciens Gaulois avoient leurs Druides qui étoient leurs Prophetes; parmi les Phéniciens & les Égyptiens, c'étoient les Prêtres qui avoient cet emploi, & il en a été sans doute de même parmi les autres nations.

II. Les Oracles se rendoient de différentes manieres. On sçait qu'à Delphes on interprêtoit & on mettoit en vers, ce que la Pythie avoit prononcé dans le tems de sa fureur; qu'à l'Oracle d'Ammon, c'étoient les Prêtres qui annoncoient la réponse de leur Dieu; qu'à Dodone, la réponse sortoit du creux d'un chêne; qu'à l'antre de Trophonius, on recueilloit l'Oracle sur ce que disoit le consultant, avant qu'il fût rentré dans son bon sens; qu'à Memphis, on tiroit un bon ou un mauvais augure sur ce que le bœuf Apis prenoit, ou rejettoit ce qu'on lui présentoit, & qu'il en étoit de même des poissons de la fontaine de Limyre. Il faut ajouter maintenant que souvent la réponse du Dieu, sortoit du fond de sa statue, soit que le Démon y rendît ses Oracles, soit que les Prêtres eussent trouvé le moyen de creuser ces statues, & de s'y introduire par des chemins souterreins; car, il n'étoit pas permis aux consultans d'entrer dans les sanctuaires où se rendoient les Oracles, encore moins de paroître trop curieux sur cet article. Aussi en éloignoit-on avec soin les Épicuriens & les Chrétiens, & il n'est pas difficile d'en deviner la raison. Dans plusieurs endroits, les Oracles se rendoient par des billets cachetés, comme à celui de Mopsus, & à Malles dans la Cilicie. Celui, qui venoit consulter ces Oracles, étoit obligé de remettre ce billet aux Prêtres, ou de le laisser sur l'autel, & de coucher dans le temple; & c'étoit pendant le sommeil qu'il recevoit la réponse à son billet,

soit que les Prêtres eussent le secret de décacheter ces billets, comme Lucien l'assure de son faux prophete Alexandre, qui avoit établi son Oracle dans le Pont; soit qu'il y eût quelque chose de surnaturel. La maniere dont se rendoit l'Oracle à Claros étoit encore plus singuliere, puisqu'il suffisoit de dire son nom aux Prêtres qui le desservoient.

Parmi les Oracles qui se rendoient en songe, il y en avoit auxquels il falloit se préparer par des jeûnes, comme nous l'apprend Philostrate de celui d'Amphiaraüs dans l'Attique; & d'autres où l'on étoit obligé de dormir sur des peaux de victimes.

Un des Oracles des plus singuliers étoit celui de Mercure, dans l'Achaïe, duquel parle Pausanias. Après beaucoup de cérémonies, dont le détail n'est pas ici nécessaire, on parloit au Dieu à l'oreille, & on lui demandoit ce qu'on avoit envie de sçavoir; ensuite, on se bouchoit les oreilles avec les mains, on sortoit du temple, & les premieres paroles qu'on entendoit au sortir de-là, c'étoit la réponse de Mercure.

Souvent les Oracles se rendoient par les sorts, comme à Antium & à Prêneste.

III. L'ambiguité étoit ordinaire dans les réponses des Oracles, & le double sens qu'elles contenoient, ne pouvoit que leur être favorable, puisqu'en les interprétant d'une certaine maniere, qu'elles pouvoient comporter, l'Oracle avoit presque toujours raison. Ainsi, la réponse donnée à Crésus par la Prêtresse de Delphes, ne pouvoit manquer de paroître une vraie prédiction. *Crésus*, avoit dit la Pythie, *en passant l'Halys, renversera un grand empire.* Car, si ce Roi de Lydie avoit vaincu Cyrus, il renversoit l'empire des Assyriens; s'il étoit vaincu lui-même, c'étoit le sien qui étoit renversé.

Celle qui avoit été donnée à Pyrrhus, & qu'on a renfermée dans ce vers latin:

Credo equidem Æacidas Romanos vincere posse,

avoit le même avantage. Car, les deux accusatifs, par les regles de la Syntaxe, peuvent également être régis par le verbe, & le vers être expliqué, ou en disant que les Romains pourront vaincre les Eacides desquels descendoit Pyrrhus, ou que ceux-ci pourront vaincre les Romains.

Lorsqu'Alexandre tomba malade à Babylone, quelques uns de ses courtisans qui se trouverent en Égypte, ou qui y allerent exprès, passerent la nuit dans le temple de Sérapis, pour lui demander s'il ne seroit pas à propos de lui faire apporter le Roi, afin qu'il le guérît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux qu'Alexandre demeurât où il étoit. Il avoit raison, quoi qu'il arrivât. Si le Roi recouvroit la santé, quelle gloire pour

Sérapis de lui avoir épargné la fatigue du voyage! s'il mouroit, c'est qu'il lui étoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter ni conserver. C'est effectivement le sens qu'on donna à cette réponse; au lieu que si Alexandre fût mort dans le voyage qu'il eût fait, au temple ou dans le chemin, il n'y avoit aucune interprétation favorable pour Sérapis.

Lorsque Trajan eut formé le dessein d'aller attaquer les Parthes, on lui conseilla de consulter l'Oracle de la ville d'Héliopolis, auquel il suffisoit d'envoyer un billet cacheté. Ce Prince, qui ne se fioit guere aux Oracles, y envoya un billet blanc; & on lui en renvoya un semblable. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il renvoie au Dieu un second billet, par lequel il lui demandoit s'il retourneroit à Rome après avoir terminé la guerre qu'il avoit dessein d'entreprendre. Le Dieu, au rapport de Macrobe qui conte cette histoire, ordonna qu'on prît une vigne, qui étoit parmi les offrandes de son temple, qu'on la mît en morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'évenement justifia l'Oracle, car cet Empereur étant mort dans cette guerre, on apporta à Rome ses os, qui avoient été représentés par cette vigne rompue. Comme les Prêtres de cet Oracle sçavoient avec toute la terre, le dessein de Trajan, ils imaginerent heureusement cette réponse qui ne pouvoit manquer, quoi qu'il arrivât, de recevoir une interprétation favorable, soit qu'il eût vaincu ou divisé les Parthes, soit que son armée eût été défaite & séparée, &c.

Mais, parmi les réponses des Oracles, il y en avoit quelques unes de singulieres. Crésus qui n'étoit pas content de celui de Delphes, quoiqu'il l'eût comblé de présens, comme nous l'apprenons d'Hérodote, envoya à dessein de le surprendre, demander à la Pythie, ce qu'il faisoit dans le tems même que son envoyé la consultoit. Elle lui répondit qu'il faisoit cuire un agneau avec une tortue; ce qui étoit vrai. Crésus, qui avoit imaginé ce bizarre ragoût, dans l'espérance qu'on ne devineroit jamais ce qu'il n'avoit révélé à personne, &c. ce qui en même tems n'étoit pas de nature à être deviné, fut frappé de cette réponse; augmentation de crédulité & de présens.

Quelquefois, les réponses des Oracles n'étoient qu'une simple plaisanterie; témoin celle qui fut faite à un homme qui venoit demander par quel moyen il pourroit devenir riche. Le Dieu lui répondit qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui étoit entre les villes de Sicyone & de Corinthe. On en peut dire autant de cette autre réponse, qui fut faite à un goutteux, que pour guérir, il n'avoit qu'à

boire de l'eau froide.

IV. Les prédictions des Oracles étoient-elles toutes le fruit de l'imposture des Prêtres, ou venoient-elles du Démon? Cette question a eu des défenseurs & des contradicteurs. Nous renvoyons le lecteur aux traités qui ont été faits pour & contre.

Les Oracles ont-ils cessé à l'avenue de Jesus-Christ? On peut répondre que les Oracles en général n'ont cessé qu'avec le paganisme, & que le paganisme ne cessa pas à la venue de Jesus-Christ. Constantin abattit peu de temples; encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Vénus Aphacite, & celui d'Esculape qui étoit à Éges en Cilicie, tous deux temples à Oracles; mais, il défendit qu'on sacrifiât aux Dieux, & commença par cet édit à rendre les temples inutiles.

On sçait qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lorsque Julien se vit empereur, & que de ceux qui étoient ruinés, il s'appliqua à en rétablir quelques-uns. Il fit plus; il voulut être prophete de l'Oracle de Didyme. C'étoit le moyen de remettre en honneur la prophétie qui tomboit en discrédit. Il étoit souverain Pontife, puisqu'il étoit Empereur; mais, les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette dignité sacerdotale. Pour lui, il prit la chose bien plus sérieusement; & nous voyons dans une de ses lettres qui sont venues jusqu'à nous, qu'en qualité de souverain Pontife, il défend à un Prêtre payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre.

Jovien, son successeur, commençoit à se porter avec zele à la destruction du paganisme; mais, en sept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrès. Théodose, pour y parvenir, ordonna de fermer tous les temples des payens. Enfin, l'exercice de cette religion fut défendue sous peine de la vie, par une constitution des empereurs, Valentinien & Marcien, l'an de Jesus-Christ 451.

Le paganisme enveloppa nécessairement les Oracles dans sa ruine, lorsqu'il fut aboli par le Christianisme. D'ailleurs, il est certain que le Christianisme, avant même qu'il fût encore la religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en désabuser les peuples, & à en découvrir l'imposture; mais, indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de décheoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entierement tombé.

On commença à s'appercevoir qu'ils dégénérerent, dès qu'ils ne se rendirent plus en vers. Plutarque a fait un traité exprès pour rechercher la cause de ce changement; & à la maniere des Grecs, il dit à ce

sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux. Entr'autres raisons vraisemblables, il prétend que les vers prophétiques se décrierent par l'usage qu'en faisoient de certains charlatans, que le menu peuple consultoit le plus souvent dans les carrefours. Les Prêtres des temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande différence dans ce métier-là. Mais, ce qui contribua le plus à ruiner les Oracles, fut la soumission des Grecs sous la domination des Romains, qui, calmant toutes les divisions qui agitoient ordinairement la Grece, l'esclavage produisant la paix, ne fournit plus de matiere aux Oracles.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie; ils ne s'attachoient qu'à leurs livres Sibyllins & à leurs divinations Étrusques, c'est-à-dire, aux auspices & aux augures. Les maximes & les sentimens d'un peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas étonnant que les Oracles, étant une invention grecque, aient suivi la destinée de la Grece, qu'ils aient été florissans avec elle, & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

La fourberie des Oracles étoit trop grossiere, pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures, & même par quelques aventures scandaleuses qui dessillerent les yeux de bien du monde. Il arriva que les Dieux devenoient quelquefois amoureux des belles femmes qui venoient consulter leurs Oracles. Alors, on envoyoit ces belles femmes passer des nuits dans les temples de la divinité, parées de la main même de leurs maris, & chargées de présens pour payer le Dieu de ses peines. A la vérité, on fermoit bien les temples à la vue de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux maris les chemins souterreins.

Nous avons peine à concevoir que de pareilles choses aient pu être faites seulement une fois. Cependant, Hérodote nous assure qu'au huitieme & dernier étage de cette superbe tour du temple de Bélus à Babylone, étoit un lit magnifique où couchoit toutes les nuits une femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thebes en Égypte; & quand la Prêtresse de l'Oracle de Patare en Lycie devoit prophétiser, il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses ténebres du paganisme, & dans un tems où les cérémonies payennes n'étoient pas sujettes à être contredites; mais, à la vue des

Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son temple, telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec grand respect, & on ne se plaignoit point de Saturne, quoiqu'il fût le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui ayant couché dans le temple, fit réflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assez capable; elle en avertit son mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout, & Dieu sçait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des Prêtres, leur insolence, divers évenemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude, & la fausseté de leurs réponses auroient donc enfin décrédité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand même le paganisme n'auroit pas dû finir; mais, il s'est joint à cela des causes étrangeres. D'abord, de grandes sectes de Philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles; ensuite, les Romains qui n'en faisoient point d'usage; enfin, les Chrétiens qui les détestoient & qui les ont abolis avec le paganisme.

ORAISON, *Oratio*, *Concio*, terme de Grammaire. Le mot *Oraison* & celui de discours signifient également l'énonciation de la pensée par la parole; c'est en quoi ils sont synonymes.

Dans le discours on envisage sur-tout l'analogie & la ressemblance de l'énonciation avec la pensée énoncée. Dans l'Oraison on fait plus d'attention à la matiere physique de l'énonciation & aux signes vocaux qui y sont employés. Ainsi, lorsque l'on dit en grec ἀθάνατος ἐστὶν ὁ Θεὸς, en latin *æternus est Deus*, en françois, *Dieu est éternel*; c'est toujours le même discours, parce que c'est toujours la même pensée énoncée par la parole, & rendue avec la même fidélité. Mais, l'Oraison est différente dans chaque énonciation, parce que la même pensée n'est pas rendue par tout par les mêmes signes vocaux. *Legi tuas litteras*, *tuas legi litteras*, *litteras tuas legi*; c'est encore en latin le même discours, parce que c'est l'énonciation fidelle de la même pensée; mais, quoique les mêmes signes vocaux soient employés dans les trois phrases, l'Oraison n'est pas tout-à-fait la même, parce que l'ensemble physique de l'énonciation varie de l'une à l'autre.

Le discours est donc plus intellectuel; ses parties sont les mêmes que celles de la pensée, le sujet, l'attribut, & les divers complémens nécessaires aux vues de l'énonciation. Il est du ressort de la logique.

L'Oraison est plus matérielle; ses parties sont les différentes especes de mots, l'interjection,

le nom, le pronom, l'adjectif, le verbe, la préposition, l'adverve, & la conjonction, que l'on nomme aussi les parties d'Oraison. Elle suit les loix de la Grammaire.

Le style caractérise le discours, & le rend précis ou diffus, élevé ou rampant, facile ou embarrassé, vif ou froid, &c. La diction caractérise l'Oraison, & fait qu'elle est correcte ou incorrecte, claire ou obscure.

L'étymologie peut servir à confirmer la distinction que l'on vient d'établir entre discours & Oraison. Le mot *discours*, en latin *discursus*, vient du verbe *discurrere*, courir de place en place, ou d'idée en idée ; parce que l'analyse de la pensée, qui est l'objet du discours, montre, l'une après l'autre, les idées pareilles, & passe en quelque maniere de l'une à l'autre. Le mot *Oraison* est tiré immédiatement du latin *oratio*, formé d'*oratum*, supin d'*orare* ; & *orare* a une premiere origine dans le génitif *oris*, du nom *os*, bouche, qui est le nom de l'instrument organique du matériel de la parole. *Orare*, faire usage de la bouche pour énoncer sa pensée ; *oratio*, la matiere physique de l'énonciation.

Nous ajouterons ici ce qu'à écrit M. l'Abbé Girard sur la différence des trois mots, harangue, discours, Oraison. Quoiqu'il prenne ces mots relativement à l'éloquence, on verra néanmoins qu'il met entre les deux derniers une distinction de même nature que celle que nous venons d'y mettre.

« La harangue, dit-il, en » veut proprement au cœur ; » elle a pour but de persua» der & d'émouvoir ; sa beauté » consiste à être vive, forte, » & touchante. Le discours s'a» dresse directement à l'esprit ; » il se propose d'expliquer & » d'instruire ; sa beauté est d'ê» tre clair, juste & élégant. » L'Oraison travaille à préve» nir l'imagination ; son plan » roule ordinairement sur la » louange ou sur la critique ; » sa beauté consiste à être no» ble, délicate & brillante.

» Le Capitaine fait à ses sol» dats une harangue, pour les » animer au combat. L'Acadé» micien prononce un discours, » pour développer ou pour sou» tenir un systeme. L'Orateur » prononce une Oraison fune» bre, pour donner à l'assem» blée une grande idée de son » Héros.

» La longueur de la haran» gue ralentit quelquefois le feu » de l'action. Les fleurs du dis» cours en diminuent souvent » les graces. La recherche du » merveilleux dans l'Oraison » fait perdre l'avantage du vrai.»

Ainsi, il en est du discours & de l'Oraison dans le langage des Rhéteurs, comme dans celui des Grammairiens. De part & d'autre, le discours est pour l'esprit, parce qu'il en représente les pensées ; l'Oraison est pour l'imagination, parce qu'elle re-

présente d'une maniere matérielle & sensible.

ORAISON, *Oratio*, *concio*, terme de Rhétorique. Le mot *Oraison* est d'une signification fort étendue. Si l'on en considere seulement l'étymologie, il désigne toute pensée exprimée par le discours, *ore oratio expressa*. C'est dans ce sens qu'il est employé par les Grammairiens, Ici il désigne un discours préparé avec art, pour opérer la persuasion.

Il faut observer qu'il y a une grande différence entre le talent de l'Oraison & l'art qui aide à le former. Le talent s'appelle éloquence; l'art rhétorique; l'un produit, l'autre juge; l'un fait l'Orateur, l'autre le Rhéteur.

Toutes ces questions, dans lesquelles la persuasion peut avoir lieu, sont du ressort de l'éloquence. On les réduit ordinairement à trois genres, dont le premier est le genre démonstratif; le second, le genre délibératif; le troisieme, le genre judiciaire. Le premier a pour objet sur tout le présent; le second, l'avenir; le troisieme, le passé. Dans le démonstratif, on blâme, on loue. Dans le délibératif, on engage à agir ou à ne pas agir. Dans le judiciaire, on accuse, on défend.

Le genre démonstratif renferme donc les panégyriques, les oraisons funebres, les discours académiques, les complimens faits aux Rois & aux Princes, &c. Il s'agit dans ces occasions de recueillir tout ce qui peut faire honneur & plaire à la personne qu'on loue.

Dans le genre démonstratif, on préconise la vertu; on la conseille dans le genre délibératif, & on montre les raisons pour lesquelles on doit l'embrasser. Il ne s'agit pas dans le genre délibératif d'étaler des graces, de chatouiller l'oreille, de flatter l'imagination; c'est une éloquence de service, qui rejette tout ce qui a plus d'éclat que de solidité. Qu'on entende Démosthene, lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athenes, délibérant s'il déclareroit la guerre à Philippe; cet Orateur est riche, il est pompeux, mais il ne l'est que par la force de son bon sens.

Dans le genre judiciaire, l'Orateur fixe l'état de la question; il a pour objet ou le fait, ou le droit, ou le nom; car, dans ce genre, il s'agit toujours d'un tort réel, ou prétendu réel.

Mais, ces trois genres ne sont pas tellement séparés les uns des autres, qu'ils ne se réunissent jamais. Le contraire arrive dans presque toutes les Oraisons. Que sont la plûpart des éloges & des panégyriques, sinon des exhortations à la vertu? On loue les Saints & les Héros pour échauffer notre cœur, & ranimer notre foiblesse. On délibere sur le choix d'un Général; l'éloge de Pompée déterminera les suffrages en sa faveur. On prouve qu'il faut mettre Archias au nombre des citoyens

Romains, pourquoi? parce qu'il a un génie qui fera honneur à l'Empire. Il faut déclarer la guerre à Philippe, pourquoi encore? parce que c'est un voisin dangereux, dont les forces, si on ne les arrête, deviendront funestes à la liberté commune des Grecs. Il n'y a pas jusqu'au genre judiciaire, qui ne rentre en quelque sorte dans le délibératif, puisque les juges sont entre la négative & l'affirmative, & que les plaidoyers des Avocats ne sont que pour fixer leur incertitude, & les attacher au parti le plus juste. En un mot, l'honnêteté, l'utilité, l'équité, qui sont les trois objets de ces trois genres, rentrent dans le même point, puisque tout ce qui est vraiment utile, est juste & honnête, & réciproquement. Ce n'est pas sans raison que quelques Rhéteurs modernes ont pris la liberté de regarder comme peu fondée cette division, célebre dans la Rhétorique des Anciens.

ORAISON FUNEBRE, *Oratio*, *concio Funebris*, discours oratoire en l'honneur d'un mort.

Ces sortes de discours semblent n'avoir commencé en Grece qu'après la bataille de Marathon, arrivée près de cinq cens ans avant Jesus-Christ. Dans Homere on célebre des jeux aux obseques de Patrocle, comme Hercule avoit fait auparavant aux funérailles de Pélops; mais, nul Orateur ne prononce son éloge funebre.

Les Poëtes tragiques d'Athenes supposoient, il est vrai, que Thésée avoit fait un discours aux funérailles des enfans d'Œdipe; mais, c'est une pure flatterie pour la ville d'Athenes. Enfin, quoique le Rhéteur Anaximene attribue à Solon l'invention des Oraisons funebres, il n'en apporte aucune preuve. Thucydide est le premier, qui nous parle des Oraisons funebres des Grecs. Il raconte, dans son second livre, que les Athéniens firent des obseques publics à ceux qui avoient été tués au commencement de la guerre du Péloponnese. Il détaille ensuite cette solemnité, & dit qu'après que les ossemens furent couverts de terre, le personnage le plus illustre de la ville tant en éloquence qu'en dignité, passa du sépulcre sur la tribune, & fit l'Oraison funebre des citoyens qui étoient morts à la guerre de Samos. Le personnage illustre qui fit cet éloge est Périclès, si célebre par ses talens dans les trois genres d'éloquence, le délibératif, le judiciaire, & le démonstratif.

Dans ce dernier genre, l'Orateur pouvoit sans crainte étaler toutes les fleurs & toutes les richesses de la Poësie. Il s'agissoit de louer les Athéniens en général sur les qualités qui les distinguoient des autres peuples de la Grece; de célébrer la vertu & le courage de ceux qui étoient morts pour le service de la patrie; d'élever leurs exploits au-dessus de ce que leurs ancêtres avoient fait de plus

glorieux, de les proposer pour exemple aux vivans, d'inviter leurs enfans & leurs freres à se rendre dignes d'eux ; & de mettre en usage, pour la consolation des peres & des meres, les raisons les plus capables de diminuer le sentiment de leurs pertes. Platon, qui nous présente l'image d'un discours parfait dans le genre dont il s'agit, l'avoit vraisemblablement formé sur l'éloge funebre que Périclès prononça dans cette occasion.

Il plut tellement, qu'on choisit dans la suite les plus habiles Orateurs pour ces sortes d'Oraisons ; on leur accordoit tout le tems de préparer leurs discours, & ils n'oublioient rien pour répondre à ce qu'on attendoit de leurs talens. Le beau choix des expressions, la variété des tours & des figures, la brillante harmonie des phrases faisoient sur l'ame des auditeurs une impression de joie & de surprise, qui tenoit de l'enchantement. Chaque citoyen s'appliquoit en particulier les louanges qu'on donnoit à tout le corps des citoyens ; & se croyant tout à-coup transformé en un autre homme, il se paroissoit à lui-même plus grand, plus respectable, & jouissoit du plaisir flatteur de s'imaginer que les étrangers qui assistoient à la cérémonie, avoient pour lui les mêmes sentimens de respect & d'admiration. L'impression duroit quelques jours, & il ne se détachoit qu'avec peine de cette aimable illusion, qui l'avoit comme transporté en quelque sorte dans les isles fortunées. Telle étoit, selon Socrate, l'habileté des Orateurs chargés de ces éloges funebres. C'est ainsi qu'à la faveur de l'éloquence, leurs discours pénétroient jusqu'au fond de l'ame, & y causoient ces aimables transports.

Le premier qui harangua à Rome aux funérailles des citoyens, fut Valérius Publicola. Polybe raconte qu'après la mort de Junius Brutus son collegue, qui avoit été tué le jour précédent à la bataille contre les Étrusques, il fit apporter son corps dans la place publique, & monta sur la tribune, où il exposa les belles actions de sa vie. Le peuple touché, attendri, comprit alors de quelle utilité il pouvoit être à la République de récompenser le mérite, en le peignant avec tous les traits de l'éloquence. Il ordonna sur le champ, que le même usage seroit perpétuellement observé à la mort des grands hommes qui auroient rendu des services importans à l'État.

Cette ordonnance fut exécutée, & Q. Fabius Maximus fit l'Oraison funebre de Scipion. Souvent les enfans s'acquittoient de ce devoir, ou bien le Sénat choisissoit un Orateur pour composer l'éloge du mort. Auguste, à l'âge de douze ans, récita publiquement l'éloge de son ayeul, & prononça celui de Germanicus son neveu étant Empereur. Tibere suivit le même exemple pour son fils ; & Né-

ron, à l'égard de l'empereur Claude son prédécesseur.

Sur la fin de la République, l'usage s'établit chez les Romains de faire l'Oraison funebre des femmes illustres qui mouroient dans un âge un peu avancé. La premiere Dame Romaine, qui reçut cet honneur, fut Popilla, dont Crassus son fils prononça l'Oraison funebre. Jules César, étant questeur, fut le premier qui fit celle de sa premiere femme morte jeune. Cicéron écrivit aussi l'éloge de Porcia, sœur de M. Caton, mais il ne le prononça pas.

Il résulte de ce détail, que l'invention des Oraisons funebres paroît appartenir aux Romains; ils ont du moins cet avantage d'en avoir étendu la gloire avec plus de justice & d'équité que les Grecs. Dans Athenes on ne louoit qu'une sorte de mérite, la valeur militaire; à Rome toutes sortes de vertus étoient honorées dans cet éloge public; les politiques comme les guerriers, les hommes comme les femmes, avoient droit d'y prétendre; & les Empereurs eux-mêmes ne dédaignerent point de monter sur la tribune, pour y prononcer des Oraisons funebres.

Après cela, qui ne croiroit que cette partie de l'art oratoire n'ait été poussée à Rome jusqu'à sa perfection? Cependant, il y a toute apparence qu'elle y fut très-négligée; les Rhéteurs latins n'ont laissé aucun traité sur cette matiere, ou n'en ont écrit que très-superficiellement. Cicéron en parle comme à regret, parce que, dit-il, les Oraisons funebres ne sont point partie de l'éloquence. *Nostræ laudationes scribuntur ad funebrem concionem, quæ ad orationis laudem minimè accomodata est.* Les Grecs au contraire aimoient passionnément à s'exercer en ce genre; leurs sçavans écrivoient continuellement les Oraisons funebres de Thémistocle, d'Aristide, d'Agésilaüs, d'Épaminondas, de Philippe, d'Alexandre, & d'autres grands hommes. Épris de la gloire du bel esprit, ils laissoient au vulgaire les affaires & les procès; au lieu que les Romains, toujours attachés aux anciennes mœurs, ignoroient ou méprisoient ces sortes d'écrits d'appareil.

ORARE [Rogare atque]. Il est bon de remarquer pourquoi Cicéron joint ces deux termes, car ils signifient l'un & l'autre demander; mais, avec cette différence, que *Rogare* veut dire seulement demander avec prieres, ou simplement prier, & *Orare* signifie demander, ou plutôt presser par raison & par prieres.

ORATA, *Orata*, (*a*) certain personnage, que Cicéron dit avoir été fort riche. Cet homme ne manquoit d'aucune des choses nécessaires pour vivre dans les délices & le plaisir.

(*a*) Cicer. de Finib. bon. & mal. L. II, c. 70. de Philosoph. fragment.

Il avoit des biens en abondance & des amis très-agréables.

ORATEUR, *Orator*, (*a*) terme, qui, dans son étymologie, s'étend fort loin, signifiant en général tout homme qui harangue. Mais, il désigne particulierement un homme éloquent qui fait un discours public, préparé avec art pour opérer la persuasion.

Quelque sujet que traite un tel Orateur, il a nécessairement trois fonctions à remplir; la premiere est de trouver les choses qu'il doit dire; la seconde est de les mettre dans un ordre convenable; la troisieme, de les exprimer avec éloquence; c'est ce qu'on appelle invention, disposition, expression. La seconde opération tient presque à la premiere, parce que le génie lorsqu'il enfante, étant mené par la nature, va d'une chose à celle qui doit la suivre. L'expression est l'effet de l'art & du goût.

On distingue trois devoirs de l'Orateur, ou, si l'on veut, trois objets qu'il ne doit jamais perdre de vue, instruire, plaire, & émouvoir. Le premier est indispensable, car à moins que les auditeurs ne soient instruits d'ailleurs, il faut nécessairement que l'Orateur les instruise. Cette instruction est quelquefois capable de plaire par elle-même; il y a pourtant des agrémens qu'on y peut répandre, ainsi que dans les autres parties du discours; c'est à quoi l'on oblige l'Orateur par le second devoir qu'on lui prescrit, qui est de plaire. Il y en a un troisieme, qui est d'émouvoir; c'est en y satisfaisant que l'Orateur s'éleve au plus haut degré de gloire auquel il puisse parvenir; c'est ce qui le fait triompher; c'est ce qui brise les cœurs & les entraîne.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher;
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Ces ressorts sont d'employer les passions, instrument dangereux quand il n'est pas manié par la raison, mais plus efficace que la raison même, quand il l'accompagne & qu'il la sert. C'est par les passions que l'éloquence triomphe, qu'elle regne sur les cœurs; quiconque sçait exciter les passions à propos, maîtrise à son gré les esprits, il les fait passer de la tristesse à la joie, de la pitié à la colere. Aussi véhément que l'orage, aussi pénétrant que la foudre, aussi rapide que les torrens, il emporte, il renverse tout par les flots de sa vive éloquence, c'est par-là que Démosthene a regné dans l'Aréopage, & Cicéron dans les Rostres.

Tel est le talent qui éleve l'Orateur au-dessus du commun des hommes, & presqu'au-dessus de l'humanité même; qui le

(*a*) Hist. Anc. T. VI. p. 307. & *suiv.*

rend en quelque forte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes ; qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour; en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plaît, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colere ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athenes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissoit des plus grands intérêts de l'État, & où l'Orateur, du haut de la tribune aux harangues, dominoit par son éloquence sur un peuple immense, qui l'écoutoit avec un profond silence, ou ne l'interrompoit que par des applaudissemens & des acclamations. Dans ce que tout le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de si grand, rien de si flatteur pour l'amour propre ?

Ce qui releve encore infiniment le prix de l'éloquence, selon la judicieuse réflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante des bons Orateurs dans tous les siecles. Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de personnes qui s'y sont distinguées, Généraux d'armées, Politiques, Magistrats, Philosophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des Poëtes, nous parlons de ceux qui ont atteint la perfection de leur art ; le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que nous disons ici doit paroître d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres sciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiser dans des sources écartées, inconnues, & hors de l'usage commun; au lieu que le talent de la parole est une chose toute naturelle, à la portée ce semble, de tous, qui n'a rien d'obscur ni d'abstrait, & dont une des principales regles & une vertu essentielle est de s'exprimer clairement sans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le succès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompense engageoit un plus grand nombre de personnes à s'y appliquer. Soit à Athenes, soit à Rome, qui sont les deux plus grands théâtres où les talens de l'esprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes

les affaires de l'État ; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des alliances, des loix devant le peuple ou devant le Sénat ; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque, dans ces assemblées, parloit avec plus d'éloquence, devenoit à coup sûr le plus puissant. Ainsi, la jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flatteuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs? La raison en est évidente, & l'on doit conclure qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On sçait qu'il y a trois genres de discours, le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans le genre sublime, l'Orateur fait usage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté & retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le suivre par tout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime. Mais, ce n'est pas ici le lieu de traiter de cette matiere, qui seule prouveroit l'étendue des talens que demande l'éloquence.

Le style simple est tout différent. Il est clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne songe point à s'élever, & ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pique seulement d'une pureté de langage particuliere, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hazarde quelqu'ornement, c'est une parure toute simple & toute naturelle. Nous ne pouvons mieux exprimer ce style que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis*, ni en donner de plus parfaits modeles, que Phedre & Térence.

Un troisieme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'est pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicatesse du dernier, ni la force foudroyante du premier. Il les avoisine tous deux, mais sans y atteindre, & sans leur ressembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour par-

ler plus juste, il n'est ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, employe volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses, mais conservant en tout cela le caractere d'une douceur tempérée qui lui est propre; de sorte qu'on peut alors le comparer à une riviere d'une eau claire & coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoyans.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, & acquiert une grande réputation à tout Écrivain qui y réussit. Mais, le sublime l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissemens, qui met en œuvre toutes les passions, & qui tantôt en tonnant & foudroyant, porte le trouble dans le fond des cœurs, tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, & d'une maniere tendre & touchante. C'est la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait; & l'on sent aisément combien il est difficile & rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. L'histoire des anciens Orateurs, tant Grecs que Latins, nous en offre quelques-uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très-peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, & encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile & si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de style dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altere & les corrompt en voulant les pousser trop loin, & qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand & le sublime en une enflure fastueuse. Car, il en est du style, comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines mesures & certains tempéramens à garder; sans quoi l'on donne dans un excès vicieux; excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naître de la vertu même, & se confondre avec elle.

Les Grecs appellent cet excès κακόζηλον, mauvaise affectation. Elle peut se trouver dans les trois genres de style, lorsqu'on va au de-là du bon & du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, & qu'on se laisse éblouir par la fausse apparence du bon; ce qui est en matiere d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

Il est aussi une vertu commune à tous les genres de style, & nous finirons par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, &

l'on en doit dire autant des Historiens, des Poëtes, & de tous les Écrivains, une variété infinie de styles, de génies, de caracteres, qui met entr'eux une très-grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Cependant, il y a aussi entr'eux une sorte de ressemblance secrete, & comme un lien commun qui les rapproche & les réunit. Nous entendons par-là un certain goût exquis & délicat, une sorte de teinture du vrai & du beau, une maniere de penser & de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin, un je ne sçais quoi, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un lecteur judicieux & sensé les ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voilà à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les belles lettres, doivent principalement donner leurs soins & leur application; nous voulons dire à étudier dans les ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siecles & de toutes les langues, & à se les rendre familieres par une lecture sérieuse & réitérée des auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, &, si nous osions nous exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

ORATEUR [L'], *Orator*, titre d'un ouvrage de Cicéron. C'est le livre du parfait Orateur, que Cicéron composa, lorsque M. Brutus avoit le gouvernement de la Gaule Cisalpine, & qu'il lui dédia ensuite.

ORATEUR [L'], *Orator*, titre d'un autre ouvrage de Cicéron. Cet ouvrage, que Cicéron dédia à Quintus son frere, est divisé en trois livres. L'Auteur y passe en revue les plus célebres Orateurs de Rome, d'Athenes, &c.

ORATOIRE [Harmonie]; c'est l'accord des sons avec les choses signifiées. Elle consiste en deux points, 1°. dans la convenance & le rapport des sons, des syllabes, des mots, avec les objets qu'ils expriment; 2°. dans la convenance du style avec le sujet. La premiere est l'accord des parties de l'expression avec les parties des choses exprimées; la seconde est l'accord du tout avec le tout.

L'harmonie des syllabes, des mots avec les objets qu'ils expriment, se fait par des sons imitatifs. On retrouve ces sons imitatifs dans toutes les langues; c'est ainsi qu'on dit en françois, *gronder*, *murmurer*, *tonner*, *siffler*, *gasouiller*, *claquer*, *briller*, *piquer*, *lancer* *bourdonner*, &c. L'imitation musicale saisit d'abord les objets qui font bruit, parce que le son est ce qu'il y a de plus aisé à imiter par le son; ensuite ceux qui sont en mouvement, parce que les sons marchant à leur maniere, ont pu, par cette maniere, exprimer la marche des objets. Enfin,

dans la configuration même & la couleur, qui paroissoient ne point donner prise à l'imitation musicale, l'imagination a trouvé des rapports analogiques avec le grave, l'aigu, la durée, la lenteur, la vîtesse, la douceur, la dureté, la légereté, la pesanteur, la grandeur, la petitesse, le mouvement, le repos, &c. La joie dilate, la crainte rétrecit, l'espérance souleve, la douleur abat; le bleu est doux, le rouge est vif, le verd est gai; de sorte que, par ce moyen, & à l'aide de l'imagination, qui se prête volontiers en pareil cas, presque toute la nature a pu être imitée plus ou moins, & représentée par les sons. Concluons de-là que le premier principe pour l'harmonie est d'employer des mots ou des phrases, qui renferment par leur douceur ou leur dureté, leur lenteur ou leur vîtesse, l'expression imitative qui peut être dans les sons. Les grands Poëtes & les Orateurs ont toujours suivi cette regle.

Pour sentir tout l'effet de cette harmonie, qu'on suppose les mêmes sons dans des mots qui exprimeroient des objets différens. Elle y paroîtra aussi déplacée, que si on s'avisoit de donner au mot siffler la signification de celui de tonner, ou celle d'éclater à celui de soupirer; & ainsi des autres.

Comme tous les objets, qui sont liés entr'eux dans l'esprit, le sont par un certain caractere de conformité ou d'opposition qu'il y a dans quelqu'une de leurs faces; de même aussi les phrases qui représentent la liaison de ces idées, doivent en porter le caractere. Il y a des phrases plus douces, plus légeres, plus harmonieuses, selon la place qu'on leur a donnée, selon la maniere dont on les a ajustées entr'elles. Quelque fine que paroisse cette harmonie, elle produit un charme réel dans la composition, & un Écrivain qui a de l'oreille ne la néglige pas. Cicéron y est exact autant que qui que ce soit. *Etsi homini nihil est magis optandum, quàm prospera, æquabilis, perpetuaque fortuna, secundo vitæ, sine ulla offensione, cursu; tamen si mihi, tranquilla & placata omnia fuissent, incredibili quadam & pene divina, qua nunc vestro beneficio fruor, lætitiæ voluptate caruissem.* Toute cette période est d'une douceur admirable; nul choc désagréable de consonne, beaucoup de voyelles, un mouvement paisible & continu que rien n'interrompt, & qui semble aidé & entretenu par tous les sons qui le remplissent.

La seconde espece d'harmonie Oratoire est celle du ton général de l'Orateur, avec le sujet pris dans sa totalité. L'essentiel est donc de bien connoître le sujet qu'on traite, d'en sentir le caractere & l'étendue; cela fait, il faut lui donner les pensées, les mots, les tours & les phrases qui lui conviennent.

ORBANA, *ou* ORBONA; *Orbana. Voyez* Orbona.

ORBÉLUS, *Orbelus* (*a*) Ὄρϐηλος, montagne dont il est fait mention dans Hérodote & dans Ptolémée. Cette montagne, ou plutôt ces montagnes étoient situées au nord de la Macédoine, entre la Péonie au midi, les Scordisques au nord, les Dantheletes à l'orient, ou, pour s'expliquer d'une maniere moins sujette aux révolutions, entre l'Axius au couchant, & le Strymon au levant, à l'orient d'Uscopia. Ces montagnes sont aujourd'hui pour la plus grande partie dans la Servie. Les rivieres de Morava, de Lipéritza & de Lietniza y prennent leurs sources. Le lieu d'où sort cette derniere s'appelle monte Negro. Lazius nomme l'Orbélus Zaropnitze.

ORBILIUS, *Orbilius*, (*b*) Célebre Grammairien, né à Bénévent, vécut du tems d'Horace, de Cicéron, & des autres grands hommes de ce tems-là. Il porta d'abord les armes; mais, ayant renoncé à cette profession, il alla enseigner à Rome, & il le fit avec le plus grand applaudissement. Il composa divers traités, & se fit des ennemis par son humeur satyrique. Étant parvenu à une extrême vieillesse, il oublia tout ce qu'il avoit sçu. Il laissa en mourant un fils de même nom que lui, & qui fut aussi Grammairien.

ORBITANIUM, *Orbitanium*, (*c*) ville d'Italie, dans le païs des Samnites, fut prise de force par le préteur Q. Fabius, l'an 214 avant J. C.

ORBIUS [P.], *P. Orbius*; (*d*) homme sage; c'est le témoignage que Cicéron lui rend dans son Oraison pour L. Flaccus.

ORBIUS, *Orbius*, (*e*) certain homme, dont Horace fait mention dans une de ses lettres.

ORBONA, *Orbona*, (*f*) Déesse qui étoit invoquée chez les Romains par les peres & meres, pour garantir leurs enfans de sa colere, *ne inciderent in Orbitatem*, du verbe *orbare*, priver de la vie. D'autres disent que cette Déesse étoit la protectrice des orphelins, appellés en latin *Orbi*, ou *Orbati parentibus*, ceux qui ont perdu leur pere, leur mere, ou même leur femme, leurs enfans. Quoi qu'il en soit, Orbona avoit un autel à Rome près du temple des Dieux Lares.

ORCADES, *Orcades*, (*g*) isles situées au nord des isles Britanniques, &, pour parler plus juste, au nord de la Calédonie aujourd'hui l'Écosse.

(*a*) Herod. L. V. c. 16. Ptolem. L. III. c. 9.
(*b*) Horat. L. II. Epist. 1. v. 71.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20.
(*d*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 59.
(*e*) Horat. L. II. Epist. 2. v. 160.
(*f*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 63.
(*g*) Tacit. in Juli. Agric. c. 10. Plin. T. I. p. 223. Pompon. Mel. pag. 193. Ptolem. L. II. c. 3. Juven. Satyr. 2. v. 161.

Tacite nous apprend que les isles Orcades furent conquises par Julius Agricola. Les Romains, sous le regne de Claude, avoient vu les Orcades & les avoient comptées. Le témoignage formel de Pomponius Méla ne permet pas d'en douter. Mais, ils n'y aborderent & ne s'en mirent en possession que du tems de Jul. Agricola. L'autorité de Tacite est préférable à celle de la Chronique d'Eusebe, d'Eutrope & de Paul Orose, qui placent sous Claude la conquête des Orcades.

On sera peut-être surpris que Tacite ne fasse qu'indiquer cette conquête & n'en parle plus. Mais, outre qu'elle n'étoit pas fort importante, il en réservoit sans doute le détail pour son histoire, dont il ne nous reste que le commencement.

Pline & Pomponius Méla s'accordent à dire que les Orcades ne sont séparées que par de petits détroits ; mais, ils ne s'accordent pas sur le nombre de ces isles. Pline en compte quarante, & il y a peut-être compris les écueils tant grands que petits qui sont aux environs. Pomponius Méla n'en compte que trente ; & son sentiment est assez conforme à celui de Ptolémée, car ce dernier dit que les isles Orcades sont au nombre d'environ trente. On n'en compte présentement que vingt-huit au plus. On en retranche Stroma sur la côte de Caithness à laquelle elle appartient. Orose compte vingt isles désertes & treize habitées. Les Anglois les nomment les isles d'Orkney. Leur situation est depuis le cinquante-huitieme degré quarante minutes de latitude jusqu'au cinquante-neuvieme degré quarante minutes & entre le quatorze & le seizieme degré de longitude. Le plus long jour y est de dix-huit heures quelques minutes. Elles sont séparées de l'Écosse par un détroit nommé Pentland-Firth, qui a vingt-quatre milles en longueur, & douze en largeur, & est plein de gouffres fort dangereux. On les distingue en deux classes par rapport à leur grandeur.

Il y a eu autrefois des Rois des Orcades ; mais, leur regne finit quand les Rois d'Écosse s'emparerent de ces isles, après avoir subjugué les Pictes. Ensuite, elles passerent entre les mains des Danois & des Norwegiens ; mais elles furent reprises par les Écossois. Le roi Alexandre les donna en fief à un Gentilhomme nommé Speire ; & une héritiere de sa famille les fit passer, par mariage, dans celle de Sinclairs, un desquels prit le titre de comte des Orcades & seigneur de Schetland ; mais, ayant refusé de comparoître devant le Parlement, ce comté & cette seigneurie furent réunis à la Couronne, jusqu'au regne de Marie qui les donna à Jacques Bothwel, qu'elle épousa ensuite. Elles ont été données après cela à d'autres personnes, & enfin

réunies encore une fois à la Couronne. Mais, par l'union des deux Royaumes, le gouvernement en a été donné au comte de Morton, avec tout le revenu, à condition qu'il payeroit tous les ans la somme de cinq cens livres Sterlin à l'État. Elles ont donné le titre de comte d'Orkney au sieur George Hamilton, oncle du duc Hamilton.

ORCHALIDE [La Croupe], *Orchalides Tumulus*, (a) Ὀρχαλίδης λόφος, croupe ou colline, dont il est parlé dans Plutarque. « On raconte, dit-il, que les » Thébains, peu de tems après » la guerre du Péloponnese, » avoient reçu un Oracle dans » le temple d'Apollon Isménien, qui leur prédisoit la » bataille de Délium, & ce combat d'Haliarte, qui fut donné » trente ans après. Voici cet » Oracle : *Toi qui fais la guerre* » *au loup avec tes épieux, évite* » *ses confins & la croupe Orchalide que le renard n'abandonne jamais*. Par ce mot *confins* il entend le territoire de » Délium, parce qu'il est à l'extrêmité de la Béotie qui confine par-là à l'Attique. Et » cette croupe Orchalide que » le renard n'abandonne jamais, » c'est la colline appellée Alopece, qui est du côté de l'Hélicon qui regarde Haliarte, » & qui a été ainsi appellée » à cause des renards dont elle » est pleine. »

ORCHAME, *Orchamus*, roi de Perse, ou plutôt d'Assyrie, eut d'Eurynome une fille, nommée Leucothoé. *Voyez* Leucothoé.

ORCHESTÈS, *Orchestes*, (b) Ὀρχηστὴς, c'est-à-dire, le danseur, le sauteur, surnom de Mars, suivant Lycophron.

ORCHESTIQUE, *Orchestica*, étoit un des deux genres qui composoient les exercices en usage dans les Gymnases des anciens. L'autre genre d'exercice étoit la Palestrique.

Le genre Orchestique avoit trois especes ; 1°. la danse, 2°. la cubistique ou l'art de faire des culbutes ; 3°. la sphéristique, ou la paume qui comprenoit tous les exercices où l'on se servoit d'une balle.

ORCHESTRE, *Orchestra*, partie du Théatre, destinée aux acteurs chez les Grecs ; au lieu que c'étoit chez les Romains la place des Sénateurs & des Vestales. *Voyez* Théatre.

ORCHINIUS [C.], *C. Orchinius*, (c) dont Cicéron fait mention dans son Oraison pour A. Cluentius. Il avoit été collegue de Cicéron dans quelqu'une des charges de la République. C'est Cicéron qui l'atteste.

ORCHOMENE, *Orchomenus*, Ὀρχομενὸς, (d) ville de

(a) Plut. T. I. p. 450.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 278.
(c) Cicer. Orat. pro A. Cluent. n. 74, 117.
(d) Pauf. p. 594. & seq. Strab. p. 401, 407, 411, 414. & seq. Corn. Nep. in

Grece dans la Béotie. Elle fut aussi illustre & aussi florissante qu'il y en ait eu dans le reste de la Grece ; mais, son destin a été à peu près le même que celui de Mycenes & de Délos.

Il seroit assez difficile de percer les ténebres qui sont répandues sur les commencemens de son histoire. Les particularités, que Didyme & le Scholiaste d'Apollonius nous en ont transmises, sont remplies de contradictions. Ce que Pausanias nous en apprend, paroît plus exact & plus suivi ; il nous a conservé une liste de plusieurs Rois qui regnerent de suite à Orchomene. Andrée est à la tête de tous ; il se vantoit d'être le fils du fleuve Pénée, & il jetta les fondemens de la ville qui s'appella d'abord Andréis. Étéocle vient après, fils d'Andrée, selon quelques-uns, & du fleuve Céphise selon d'autres. Les plus anciennes traditions portent que ce Prince fut le premier qui éleva des autels aux Graces, & qui leur offrit des sacrifices. De-là vient qu'on donnoit souvent à ces Déesses l'épithete d'Étéocléennes. Phlégyas, qui eut ensuite le pouvoir souverain, augmenta la ville considérablement, & la nomma Phlégyantis. Après lui regna Chrysès, auquel Minyas succéda. Ce Roi, qui est le cinquieme selon l'ordre du tableau, effaça tous ses prédécesseurs par l'éclat de ses richesses & de ses exploits ; il fit construire un édifice superbe pour y déposer ses trésors ; il donna à la ville le nom de Minyée, & aux habitans celui de Minyens, noms que dans la suite & les habitans & la ville parurent toujours prendre par préférence, même après qu'Orchoménus, successeur de Minyas, leur eut donné ceux d'Orchomene & d'Orchoméniens. Clyménus fut le septieme de ces Rois, & Erginus son fils le huitieme. Ce dernier vivoit du tems des Argonautes, & les accompagna dans l'expédition de la Colchide, où il signala son courage en plusieurs rencontres. Cette fameuse entreprise, qui arriva sous le huitieme Roi d'Orchomene, prouve la grande antiquité de cette ville.

A Erginus succéderent, à ce que l'on croit, Trophonius & Agamede. Ascalaphus & Ialménus regnerent après eux. Ce fut du tems de ces deux derniers Princes & sous leur conduite que les Orchoméniens allerent au siege de Troie. Et lorsque les fils de Codrus firent voile en Ionie pour y aller établir des colonies Grecques, les Orchoméniens eurent aussi part à cette expédition. Enfin, chas-

Lysand. c. 3. Diod. Sicul. p. 152, 476. *& seq.* Plin. T. I. p. 199, 484. Thucyd. p. 73, 232 303, 387, 388. Plut. T. I. p. 285, 449. *& seq.* Just. L. XI. c. 3. Hom. Iliad. L. II. v. 18. *& seq.* Herod. L. I. c. 146. L. VIII. c. 34. Cæs. de Bell. Civil. p. 632. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. T. III. p. 19. 20. T. IV. p. 503. *& suiv.* T. VI. p. 348. T. XII. p. 181. *& suiv.*

sés d'Orchomene par les Thébains, ils y furent rétablis par Philippe fils d'Amyntas. Mais depuis, ils ont toujours eu la fortune contraire.

Ces peuples avoient un temple de Bacchus, & un autre fort ancien, consacré aux Graces. Ils conservent avec beaucoup de religion je ne sçais quelles pierres, dit Pausanias, qu'ils disent être tombées du Ciel, & avoir été ramassées par Étéocle. Car, pour les statues de marbre que l'on y voyoit, elles y avoient été mises du tems de cet Auteur. Ils avoient aussi une très-belle fontaine où il falloit descendre pour puiser de l'eau. Quant au trésor de Minyas, c'étoit une des merveilles de la Grece, & un édifice aussi superbe qu'il y en ait eu dans tout le reste du monde. Il étoit tout de marbre, c'étoit une espece de rotonde dont la voute se terminoit absolument en pointe, & l'on dit que la pierre la plus exhaucée de l'édifice, étoit celle qui en régloit toute la symmétrie & la proportion. On voyoit aussi à Orchomene le tombeau de Minyas & celui d'Hésiode, dont ces peuples avoient recueilli les cendres par ordre de l'Oracle. Car, la peste ayant causé dans leur païs une grande mortalité parmi les hommes & parmi les bestiaux, ils envoyerent consulter l'Oracle par des gens de confiance, à qui la Pythie répondit que le seul remede à leurs maux, étoit de transporter chez eux les os d'Hésiode, qui étoient sans honneur dans un coin de terre près de Naupacte, qu'ils eussent donc à les chercher, & qu'une corneille leur indiqueroit l'endroit où ils étoient. Ces envoyés, étant allés du côté de Naupacte, apperçurent assez près du grand chemin une corneille sur une roche. Ne doutant pas que ce ne fût le lieu de la sépulture d'Hésiode, ils creuserent la terre sous cette roche, & trouverent en effet les os d'Hésiode qu'ils apporterent à Orchomene, où ils furent mis dans un tombeau, & honorés d'une épitaphe dont voici le sens : « La fertile Ascra fut la patrie d'Hésiode, » & les braves Orchoméniens » sont ceux qui ont recueilli » ses cendres. Quiconque a du » discernement & du goût con» noît le mérite de ce Poëte, » dont le nom est célebre dans » toute la Grece. »

On ne peut pas douter que la ville d'Orchomene n'ait été long-tems très-florissante. Homere assure qu'elle envoya pour sa part trente vaisseaux au siege de Troie. Il marque en un autre endroit qu'elle possédoit alors des richesses immenses, & semble dire qu'elle ne cédoit sur ce point qu'à la seule Thebes d'Égypte. « Ni tous les trésors » qui entrent dans Orchomene, » répond fierement Achille aux » députés d'Agamemnon, ni » tous ceux qui entrent dans » Thebes d'Égypte, la plus ri» che ville de la terre, ne

» pourroient fléchir mon courroux. » L'épithete d'opulente, que Pindare donne dans une de ses Odes à Orchomene, prouve qu'au tems où ce Poëte écrivoit, elle n'étoit point encore déchue de son ancienne splendeur. Dans la suite des siecles, cette ville a éprouvé différentes révolutions ; elle subsiste encore aujourd'hui, mais elle est peu considérable, & ne conserve de sa gloire passée que le nom d'Orchomeno, & le triste honneur d'être le débris d'une des plus anciennes villes du monde.

Cette ville avoit été rasée par les Thébains, l'an 364 avant Jesus-Christ. Quelques bannis de Thebes, voulant changer en Aristocratie le gouvernement populaire de leur patrie, engagerent trois cens cavaliers d'Orchomene à favoriser leur dessein. Car, comme ces derniers avoient coutume de se rendre à Thebes pour y passer en revue, & pour y prendre l'ordre, ils résolurent entr'eux de profiter de cette occasion pour faire réussir le projet qu'on leur avoit communiqué. Plusieurs autres se joignirent à eux pour l'exécution dont on leur avoit marqué le jour. Mais, quelques-uns d'entr'eux se repentant de leur entreprise, au moment qu'il falloit l'exécuter, allerent tout découvrir aux Bœotarques ; & leur nommant les conjurés ils tâcherent d'assurer leur vie par la déclaration qu'ils firent euxmêmes de leurs complices. Aussitôt, les chefs se saisirent des cavaliers d'Orchomene, & les ayant fait comparoître dans la place publique, le peuple les condamna tous à être égorgés ; mais de plus, il ordonna qu'on réduisît à l'esclavage tous les habitans d'Orchomene, & que leur ville fût rasée. Les Thébains les haïssoient de longue main, parce que dans les tems héroïques, ils payoient aux Minyens, dont Orchomene étoit la capitale, un tribut dont ils ne furent délivrés que par Hercule. Jugeant donc que le tems de leur vengeance étoit venu, & croyant en avoir un prétexte légitime, ils allerent assiéger cette ville. Après en avoir fait mourir tous les citoyens capables de porter les armes, ils réduisirent à l'esclavage les enfans & toutes les femmes.

ORCHOMENE, *Orchomenus*, Ὀρχομενός, (*a*) autre ville de Grece, dans l'Arcadie, province du Péloponnese. Le territoire de cette ville étoit séparé de celui des Mantinéens, par le mont Anchise. Les habitans sont mis par Homere au nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troie ; & ce Poëte, à cette occasion, appelle Orchomene une ville riche en troupeaux. On fait honneur de la fondation de cette ville à Orchoménus, fils de Lycaon,

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 112. Pauf. p. 458, 476, 477. Strab. p. 338, 416. Pomp. Mel. p. 112 Plin. T. I. p. 195. Diod. Sicul. p. 326, 705. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 348.

dont le nom lui fut attribué.

En entrant sur les terres des Orchoméniens, à la gauche du chemin qui menoit au mont Anchise, on voyoit sur le penchant d'une montagne le temple de Diane Hymnia. Ce temple leur étoit commun avec les Mantinéens.

La ville d'Orchomene étoit anciennement sur la cime de la montagne, & du tems de Pausanias on voyoit encore les vestiges des murs & de la place. Alors la ville étoit bâtie audessous des anciens murs. Ce que l'on y trouvoit de remarquable, c'étoit une fontaine qui fournissoit de l'eau abondamment à ses habitans; c'étoient en second lieu un temple de Neptune & un temple de Vénus où ces Divinités étoient en marbre. Près de la ville on voyoit une statue de bois de Diane, placée dans le creux d'un grand cedre, aussi l'appelloit-on la Déesse Cédréatis. Au bas de la ville il y avoit des monceaux de pierres à quelque distance des uns des autres. On croyoit que c'étoient de vieux tombeaux faits à la hâte pour des gens qui avoient péri dans quelque combat; mais, on ne disoit point si ce combat s'étoit donné contre des Arcadiens, ou contre quelques peuples du Péloponnese, parce qu'aucune inscription n'en apprenoit rien, & que les Orchoméniens eux-mêmes n'en avoient point de connoissance. Vis-à-vis d'Orchomene étoit une montagne fort escarpée que l'on nommoit pour cette raison le mont Trachys. Entre la montagne & la ville il y avoit une ravine, où l'eau du ciel formoit une espece de torrent qui se répandoit dans une grande plaine, dont un marais occupoit une grande partie.

L'an 315 avant l'Ere Chrétienne, Cassandre s'étant transporté à Orchomene, y fut introduit après les premiers assauts, par les ennemis d'Alexandre, fils de Polysperchon; & s'étant assuré de la citadelle par ses propres troupes, il permit aux citoyens de faire ce qu'ils voudroient des amis d'Alexandre qui s'étoient réfugiés dans le temple de Diane. Aussi-tôt les Orchoméniens, les tirant de cet asyle, malgré la qualité qu'ils se donnoient de supplians de la Déesse, les égorgerent tous contre les loix & les mœurs de la Grece.

Cette ville est nommée Orchoménon dans Pomponius Méla, & Orchoménum dans Pline.

Il y eut chez les Grecs trois autres villes du nom d'Orchomene, une en Thessalie, une autre en Macédoine, & une troisieme dans l'isle d'Eubée, près de Caryste. Strabon parle de cette derniere. La Chronique d'Eusebe, citée par Ortélius, porte que Cécrops fonda dans l'Eubée une ville nommée Diades, que les Eubéens nommerent Orchomene. Níger, corrompant ce passage, & lisant la Béotie au lieu de l'Eubée, & les Béotiens au lieu des Eubéens,

a cru que Diades étoit l'ancien nom d'Orchomene de Béotie.

ORCHOMÉNIE, *Orchomenia*, Ὀρχομενία (a) nom que Strabon donne au territoire d'Orchomene, ville de Béotie. *Voyez* Orchomene.

ORCHOMÉNIENS, *Orchomenii*, Ὀρχομένιοι, les habitans des villes du nom d'Orchomene. *Voyez* Orchomene.

ORCHOMÉNUS, *Orchomenus*, Ὀρχομενός, (b) fils de Minyas, succéda à son pere au royaume d'Orchomene. Ce fut sous son regne que cette ville prit ce nom, & que les habitans furent appellés Orchoméniens; mais, ils garderent aussi le nom de Minyens pour se distinguer de ces autres Orchoméniens qui allerent s'établir en Arcadie. *Voyez* Hyettus.

ORCHOMÉNUS, *Orchomenus*, Ὀρχομενός, (c) un des fils de Lycaon, bâtit deux villes dans l'Arcadie, Méthydrium, & Orchomene.

ORCINES, *ou plutôt* CHARONITES. *Voyez* Charonites.

ORCINIANÆ SPONDÆ. *Voyez* Sandapiles.

ORCUS, *Orcus*, (d) Dieu des Enfers, étoit fils de Typhon & d'Échidna. Les Poëtes le prennent assez souvent pour l'Enfer même. C'est ainsi que dans Virgile, Charon est appellé *Portitor Orci*, le nocher des enfers. Orchus avoit un temple à Rome dans le dixieme quartier de la ville, sous le nom d'*Orcus quietalis*, le Dieu qui donne le repos à tout le monde. Les Cyclopes firent présent à Pluton d'un casque qui le rendoit invisible; c'est ce célebre casque que les Latins nomment *Orci galea*.

ORCYNIA, *Orcynia*, (e) Ὀρκυνία, lieu ou contrée de l'Asie mineure dans la Cappadoce, au rapport de Plutarque. Cet auteur nous apprend qu'Eumene fut vaincu en ce lieu-là par Antigonus, & qu'il n'essuya ce malheur que par la trahison d'un de ses Officiers, à qui il ne donna pas le tems de s'échapper, car il le fit arrêter & pendre sur le champ.

ORDINAIRES, *Ordinarii*, nom d'une sorte de gladiateurs qui devoient donner des combats à certains jours marqués.

ORDISSUS, *Ordissus*, (f) Ὀρδισσός, le dernier des cinq fleuves, qui, au rapport d'Hérodote, vont de Scythie se jetter dans le Danube. Selon Peucer, les Hongrois le nomment en leur langue Crasso.

ORDOVICES, *Ordovices*, (g), peuple de la Grande Bre-

(a) Strab. pag 401, 416.
(b) Pauf. p. 597, 598.
(c) Pauf. p. 458.
(d) Virg. Georg. L. IV. v. 502. Horat. L. I. Ode. 23. v. 10. L. III. Ode. 21. v. 50. Lucian. T. II. p. 329 Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 76. T. II. p. 110. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I pag. 197.
(e) Plut. T. I. p. 588.
(f) Herod. L. IV. c. 48.
(g) Ptolem. L. II. c. 3. Tacit. Annal. L. XII. c. 33. in Jul. Agric. c. 18. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 46, 47.

tagne, que Ptolémée place entre les Brigantes & les Cornaviens. M. d'Anville, dans sa carte de la Grande Bretagne, met les Ordovices sur le bord de la mer, dans une espece de presqu'isle, vis-à-vis l'isle de Moua, & il leur donne pour voisins du côté du continent les Cornaviens.

A l'arrivée de Jul. Agricola dans la Grande Bretagne, les Ordovices venoient de massacrer un corps presqu'entier de cavalerie, qui avoit ses quartiers chez eux. Ce coup pouvoit avoir de grandes suites; il avoit réveillé la province, qui ne demandoit pas mieux que de secouer le joug des Romains. Les uns disoient que c'étoit un exemple à suivre; les autres, avant que de se déclarer, vouloient sçavoir quel étoit le caractere du nouveau Général.

Jul. Agricola sentoit l'importance de prévenir le danger en châtiant cet attentat. Mais, diverses circonstances reculoient & traversoient l'ouverture de la campagne; l'été près de finir, les troupes encore dispersées dans la province, leurs arrangemens déjà pris pour demeurer en repos cette année; enfin l'avis de la plûpart des Officiers, qui vouloient que l'on se contentât de s'assurer des places suspectes & de garder les passages. Ces obstacles n'arrêterent point le Général. Il forma, des détachemens de chaque légion, joints à quelques auxiliaires, un petit corps d'armée avec lequel il marcha. Comme les Ordovices n'osoient descendre dans la plaine, il gagna les hauteurs toujours en ordre de bataille, lui-même à la tête, partageant le péril avec tous pour inspirer à tous son courage. Il battit les Ordovices, & ce peuple fut presque détruit.

Ptolémée attribue deux villes aux Ordovices, Médiolanium & Brannogénium.

Selon M. l'abbé de la Bleterie, leur païs renferme aujourd'hui les comtés de Mongomeri, de Mérioneth, de Caërnavon, de Denbigh & de Flint. C'est en général un païs de montagnes, dont quelques-unes sont toujours couvertes de neige, & si élevées que Cambden leur donne le nom d'Alpes Britanniques.

ORDRYSUS, *Ordrysus*, le même qu'Odrysus. *Voyez* Odrysus.

ORÉADES, *Oreades*, (a) du grec ὄρος, *mons*, montagne, nom que l'on donnoit aux Nymphes des montagnes. On donnoit aussi ce nom aux Nymphes de la suite de Diane, parce que cette Déesse chasseresse fréquentoit beaucoup les montagnes avec un cortege de Nymphes.

Les Oréades s'appelloient encore Orestiades ou Orodemniades.

OREB [Rocher d'], *Petra*

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 386. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 362.

niâtre, parce que les vaisseaux avoient apporté toutes le machines dont on avoit besoin pour l'attaquer, & que la tour étoit munie de tous les traits qui étoient nécessaires pour la défendre. Dans le tems que ce combat attiroit les yeux & l'attention de tout le monde, Plator ouvrit aux Romains la porte de la citadelle qui donnoit sur la mer ; & en un moment ils se rendirent maîtres de cette place. Les habitans, obligés de l'abandonner, se retirerent dans l'autre qui étoit au milieu de la ville. Mais, ils y trouverent des gens qui leur en fermerent aussi la porte ; en sorte, que se trouvant dans le milieu sans défense, ils furent pris ou tués au gré du Vainqueur. La garnison Macédonienne se rassembla au pied du mur de la citadelle, où elle se tenoit, sans prendre ouvertement la fuite, ni combattre avec trop d'opiniâtreté. Plator, ayant obtenu de P. Sulpicius Galba, qu'il lui accordât la vie & la liberté, s'embarqua sur des vaisseaux, qui le porterent à Démétriade dans la Phthiotide. On comptoit alors l'an 207 avant J. C.

Cette place ne tarda pas à rentrer sous les loix des Macédoniens : car, l'an 200 avant Jesus-Christ, L. Apustius & Attale délibérerent d'aller attaquer de nouveau Orée, ville, dit Tite-Tive, défendue & par la bonté de ses murailles, & par la forte garnison qu'y avoit envoyée Philippe, depuis qu'on avoit tenté de la surprendre. L. Apustius & Attale attaquerent la place, le premier du côté de la citadelle qui donnoit sur la mer, & le second du côté de la terre, par un vallon situé entre les deux forteresses, où la ville étoit aussi fermée d'une muraille. Leurs façons d'attaquer étoient différentes selon la différence de leurs postes. Les Romains employoient contre les murailles la tortue, les mantelets, & les béliers. Les troupes du Roi se servoient d'arbaletes, de catapultes & de toutes les autres machines avec lesquelles on lançoit des traits & des pierres d'une grosseur énorme, sans oublier les mines & tous les autres moyens qui leur avoient réussi la premiere fois. Mais, les Macédoniens, qui étoient en garnison dans la ville & dans les citadelles, étoient en plus grand nombre & se défendoient mieux que la premiere fois ; & se souvenant de la vivacité avec laquelle le Roi leur avoit reproché leur faute, ils n'étoient pas moins effrayés de ses menaces, qu'animés par ses promesses ; en sorte que les assiégeans n'espéroient pas s'en rendre sitôt maîtres. Mais, en attendant, L. Apustius, croyant pouvoir remporter ailleurs quelqu'avantage, laissa un nombre de soldats au siege pour achever les ouvrages commencés. Attale, de son côté, s'empara d'Égéléon, dont les habitans ne s'attendoient à rien moins qu'à se voir

voir attaqués par des ennemis qui actuellement assiégeoient une autre ville. Déjà les ouvrages, par lesquels on comptoit de réduire Orée, étoient achevés, & les assiégés étoient accablés des travaux & des veilles qu'il leur falloit essuyer jour & nuit, ainsi que des blessures qu'ils recevoient à toutes les attaques. D'ailleurs, le bélier avoit abattu une partie du mur, en sorte que les Romains entrerent de nuit dans la citadelle par les brêches, & par le chemin qui étoit au-dessus du port; & dès que le jour parut, Attale ayant apperçu le signal que les Romains lui donnerent de-là, entra aussi dans la ville par les ouvertures qu'il avoit faites à la muraille en plusieurs endroits. Les soldats de la garnison se réfugierent dans la seconde citadelle avec les habitans, & se rendirent deux jours après. La ville demeura au Roi, & les prisonniers aux Romains.

Pline parle d'Orée, comme d'une ville autrefois célebre, mais réduite en village; cependant, Pausanias, écrivain postérieur à Pline, dit: « Il y » a encore de mon tems des » gens qui appellent Orée ville » d'Eubée de son ancien nom » Histiée. » Ce passage de Pausanias fait voir que, quoique déchue de son ancien éclat, elle gardoit encore son nom de ville dans le tems où il écrivoit. Son nom moderne est Orco dans la partie septentrionale de l'isle.

ORÉE, *Orea*, (a) une des nymphes Hamadryades, fille d'Oxylus & d'Hamadryade.

ORELOCHIA, *ou* ORILOCHIA, *Oreilochia*, *Orilochia*; nom que l'on dit que Diane donna à Iphigénie, lorsqu'elle la rendit immortelle.

ORÉITES, *ou* ORITES, *Oreitæ*, *Oritæ*, Ὠρεῖται, Ὠρῖται; les habitans d'Orée. *Voyez* Orée.

ORESBIUS, *Oresbius*, (b) Ὀρέσβιος, un des Capitaines Grecs qui furent tués au siege de Troie. Oresbius portoit toujours un casque bizarrement orné, & habitoit dans la ville de Hilé en Béotie sur le lac Céphisis, païs abondant & fertile, où il étoit fort appliqué à cultiver ses terres & à les augmenter.

ORÉSITROPHUS, *Oresitrophus*, (c) nom d'un des chiens d'Actéon. Ce mot veut dire *nourri dans les montagnes*, de ὄρος, *mons*, montagne, & τρέφω, *nutrio*, je nourris.

ORESTA, *Oresta*, (d) ville de Thrace, dont on attribue la fondation à Oreste, qui lui donna son nom. On l'appella ensuite Uscudama. Enfin, l'empereur Adrien changea ce dernier nom en celui d'Andranopolis, d'où l'on a tiré Andrinople qu'elle porte aujourd'hui.

Ce Prince étoit tombé dans des accès de manie; & l'on

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 386.
(b) Homer. Iliad. L. V. v. 707. & seq.
(c) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 335.

prétend que c'eſt à cette occaſion qu'il donna ſon nom à la ville d'Oreſta, parce qu'on lui perſuada que pour ſe guérir il falloit qu'il délogeât un furieux, & ſe mît en ſa place; ce qu'il s'imagina exécuter en ſubſtituant ſon nom à celui d'Oreſta.

Cette ville fut épiſcopale de bonne-heure; ſes Évêques eſſuyerent beaucoup de perſécutions de la part des Ariens. Jean, évêque de la métropole d'Andrinople, ſouſcrivit au cinquieme Concile général de Conſtantinople.

Amurat I la prit ſur les Grecs vers l'an 1362, & en fit la capitale de l'empire Turc. Elle continua de l'être juſqu'à l'an 1453 que Mahomet II prit Conſtantinople. Pendant ce tems, les Empereurs l'embellirent de pluſieurs beaux bâtimens.

Les Arabes & les Turcs nomment cette ville Adranah ou Edreneh, au rapport d'Herbelot; & Adranaovi eſt un ſurnom que les Orientaux donnent aux perſonnes qui y ſont nées. Balghéri Adranaovi a écrit l'hiſtoire de cette ville, auſſi-bien que celle de Romélie, dans un ouvrage intitulé *Anis al Moſſaferin*, c'eſt-à-dire, le compagnon des voyageurs, qu'il compoſa l'an de l'Égire 1045, de Jeſus-Chriſt 1635, & qui eſt une eſpece d'Itinéraire.

ORESTE, *Oreſtes*, Ὀρέστης, (*a*) capitaine Troyen, qui fut tué par Polypœtès.

ORESTE, *Oreſtes*, Ὀρέστης, (*b*) un des capitaines Grecs, qui furent tués par Hector.

ORESTE, *Oreſtes*, Ὀρέστης, (*c*) fils d'Agamemnon roi de Mycenes, & de Clytemneſtre, étoit encore fort jeune, lorſque ſon pere, au retour du ſiege de Troie, fut mis à mort. Ce fut Clytemneſtre qui, de concert avec Égiſthe ſon amant, lui fit ôter la vie. Oreſte auroit été auſſi la victime de cette malheureuſe intrigue, ſi ſa ſœur Électre ne l'eût fait ſecrétement retirer chez ſon oncle Strophius roi de Phocide, qui avoit épouſé la ſœur d'Agamemnon. Ce fut là qu'Oreſte lia avec ſon couſin Pylade, fils de Strophius, cette amitié qui les rendit pour jamais inſéparables.

Quelques années après, Oreſte forma le deſſein de venger la mort de ſon pere, & ayant pour cela levé quelques troupes, il ſortit de la cour de Strophius avec Pylade, entra

(*a*) Homer. Illiad. L. XII. v. 192.

(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 705.

(*c*) Pauſ. p. 52, 114. *& ſeq.* Corn. Nep. in Epamin. c. 6. Juſt. L. XVII. c. 3. Vellei. Patercul. L. I. c. 1, 2. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 133. *& ſeq.* Ars Poëtic. v. 124. Juven. Satyr. 8. v. 220. Perſi. Satyr. 3. v. 118. Lucian. Tom. I. pag. 1063. Tom. II. p. 46. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 67, 68. Homer. Iliad. L. IX. v. 142. Odyſſ. L. I. v. 318. *& ſeq.* L. III. v. 307. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 71. T. VII. pag. 317. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. III. pag. 325. T. V. pag. 29, 40. *& ſuiv.* T. VII. p. 187. *& ſuiv.* T. VIII. pag. 267. *& ſuiv.*

ſecrétement dans Mycenes, & ſe cacha chez ſa ſœur Électre, qu'Égiſthe avoit mariée à un homme de baſſe naiſſance, pour n'avoir rien à craindre de ſon reſſentiment. Elle fit d'abord courir dans Mycenes le faux bruit de la mort d'Oreſte, dont Égiſthe & Clytemneſtre eurent tant de joie, qu'ils allerent incontinent dans le temple d'Apollon pour rendre graces aux Dieux de cette agréable nouvelle. Oreſte, y étant entré avec ſes ſoldats, & ayant fait arrêter les gardes, tua de ſa propre main ſa mere & ſon amant.

Ce fut alors, dit-on, que les Furies commencerent à tourmenter Oreſte ; c'eſt-à-dire, que les remords de ſa conſcence l'agiterent ſans relâche. Il alla d'abord à Athenes, où l'Aréopage l'expia de ce crime ; événement remarquable, dont l'époque ſe trouve ſur les marbres de Paros, & qui tombe environ ſur l'an 1093 ou 1094 avant Jeſus-Chriſt, 7 ou 8 ans après la priſe de Troie. On dit que les voix des Juges s'étant trouvées égales de part & d'autre, Minerve elle-même avoit donné la ſienne en faveur de ce Prince infortuné ; c'eſt ce que nous apprennent Héſychius & Eſchyle. Mais, la vérité eſt que pour être abſous, il ſuffiſoit que les voix fuſſent égales, comme ſi en ce cas-là Minerve eût donné la ſienne pour ôter l'équilibre. On ajoute que ce Prince, en reconnoiſſance, fit élever un autel à cette Déeſſe, ſous le nom de Minerve guerriere.

Oreſte ne ſe contenta pas d'être abſous par le jugement de l'Aréopage, il alla encore chez les Trœzéniens pour ſe ſoumettre à la cérémonie de l'expiation. Pauſanias nous apprend que ce Prince fut obligé de loger dans un lieu ſéparé, perſonne n'oſant le loger, & tout le monde le regardant comme une eſpece d'excommunié. Il toucha à la fin les Trœzéniens qui l'expierent ; & l'auteur que nous venons de nommer, remarque qu'il ſortit un laurier du lieu où ce fit cette célebre expiation, parce qu'on y avoit répandu de l'eau de la fontaine Hippocrene. On voyoit encore du tems de Pauſanias ce laurier près du lieu où ce Prince avoit logé. Les Trœzéniens, au rapport du même Pauſanias, montroient auſſi dans le même tems le lieu près du temple d'Apollon, où Oreſte fut obligé de demeurer ſeul, juſqu'à ce que ſon crime fût entierement expié ; & même encore à préſent, continue cet auteur, les deſcendans de ceux qui furent commis à cette purification, mangent tous les ans à certain jour en ce lieu. Le même peuple montroit auſſi la pierre ſur laquelle s'étoient aſſis les neuf Juges qui l'avoient expié, & ils la nommoient la pierre ſacrée.

Pauſanias, dans un autre endroit, raconte qu'Oreſte, toujours pourſuivi par les Furies,

s'étoit arrêté près de Gythium dans la Laconie, où il s'étoit assis sur une pierre toute brute, qu'on voyoit encore de son tems ; & que comme ce Prince y avoit trouvé du soulagement à ses fureurs, il donna à cette pierre le nom de Jupiter Cappautas, c'est-à-dire, Jupiter qui soulage.

Après ces expiations, Oreste fut rétabli dans ses États par Démophoon roi d'Athenes.

Mais, ni le jugement de l'Aréopage, ni celui des Trœzéniens ne porterent point le calme dans le cœur du malheureux Oreste ; & les Furies ne cessant point de le tourmenter, il alla enfin consuler l'Oracle d'Apollon, où il apprit que pour en être délivré, il devoit aller dans la Tauride enlever la statue de Diane, & délivrer sa sœur Iphigénie de la tyrannie de Thoas. Il y alla avec Pylade ; mais, ayant été pris & chargé de chaînes, on fut sur le point de l'immoler à la Déesse, suivant la coutume du païs, ainsi que le dit Diodore de Sicile. Ce fut dans cette occasion qu'on vit ce généreux combat d'amitié dont parle Cicéron, chacun de ces deux amis offrant leur vie l'un pour l'autre. Cependant, Oreste s'étant fait connoître à la Prêtresse sa sœur, elle fit adroitement suspendre le sacrifice, faisant accroire au Roi que ces étrangers étant coupables d'un meurtre, on ne pouvoit les immoler qu'après les avoir expiés ; que la cérémonie devoit se faire sur la mer, & que la statue de Diane ayant été aussi profanée par ces impies, on la devoit purifier. Iphigénie étant montée sur le vaisseau de son frere, se sauva avec lui, & emporta la statue de la Déesse. Il y a des auteurs qui croyent qu'avant que de partir, Oreste avoit tué Thoas. Quoi qu'il en soit, cet évenement fait le sujet d'une des plus belles tragédies d'Euripide. Il y avoit tant de traditions différentes touchant ce voyage d'Oreste, & en particulier sur son retour, qu'on ne sçauroit se fixer à aucune. Ce qui est le plus constant, c'est que tous les anciens conviennent qu'après que ce Prince eut exécuté cette entreprise, les Furies cesserent de le tourmenter ; c'est-à-dire, qu'il crut son crime suffisamment expié, ou que le tems en diminua les remords.

Après son retour, Oreste fit épouser Électre à son cher Pylade, dont, selon Hellanicus, cité par Pausanias, elle eut deux enfans, Strophius & Médon. Il songea aussi à recouvrer Hermione, fille de son oncle Ménélaüs & d'Hélene, qui lui avoit été promise il y avoit longtems, & que Pyrrhus fils d'Achille lui avoit enlevée. C'est pourquoi, ayant appris que son rival étoit allé à Delphes, pour appaiser Apollon qu'il avoit maltraité de paroles au sujet de la mort de son pere, ainsi qu'Euripide & Trogue Pompée le disent, il ne manqua pas aussi

tôt d'y aller avec Pylade ; & comme il insinua au peuple que Pyrrhus n'étoit venu là que pour piller le temple, on se jetta sur lui, & on le massacra inhumainement.

Oreste épousa ensuite Hermione, & vécut depuis assez paisiblement dans son Royaume ; mais, étant allé en Arcadie, il y fut mordu par un serpent, & y mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, après en avoir regné soixante-dix ; car, il n'en avoit que vingt, lorsqu'il sortit de la cour de Strophius, & qu'il monta sur le Trône après la mort d'Égisthe. Son fils Tisamene lui succéda, & après lui Penthile qu'Oreste avoit eu d'Érigone, fille d'Égisthe & de Clytemnestre, & par conséquent sa sœur de mere. Il avoit joint au royaume de Mycenes, celui de Sparte après la mort de Ménélaüs son oncle & son beau-pere ; les Lacédémoniens ayant mieux aimé donner la couronne au mari d'Hermione, fille de ce Prince & d'Hélene, qu'à ses enfans naturels.

ORESTE, *Orestes*, Ὀρέστης, surnom de quelques Romains. *Voyez* Aufidius & Aurélius.

ORESTE, *Orestes*, Ὀρέστης, (*a*) titre d'une tragédie qui, selon Juvénal, contenoit un gros volume écrit jusqu'au bord de la marge, & même au dos, sans être encore achevée.

ORESTÉE, *ou* ORESTIE, *Oresteum*, *Orestium*, Ὀρέστειον. (*b*) Euripide, dans sa tragédie d'Oreste, introduit Apollon parlant ainsi à Oreste : « Après » que vous serez sorti de ce » païs, il faut que vous habi- » tiez la Parrhasie un an entier, » & ce lieu prendra son nom » du vôtre, à cause de votre » exil, & sera appellé Orestée » par les Arcadiens, &c. » Ortélius croit que ce lieu étoit en Arcadie, & le même qu'Oresthasium. Il a raison. *Voyez* Oresthasium.

ORESTÉE, *Orestea*, (*c*) surnom donné à Diane, parce que sa statue avoit été enlevée par Oreste. D'autres lisent Orestine.

ORESTES, *Orestes*, *Orestæ*, Ὀρέσται, les habitans de l'Orestide. *Voyez* Orestide.

ORESTHASIENS, *Oresthasii*, Ὀρεσθάσιοι, les habitans d'Oresthasium. *Voyez* Oresthasium.

ORESTHASIUM, *Oresthasium*, Ὀρεσθάσιον, (*d*) ville du Péloponnese, dans l'Arcadie. Elle fut bâtie par Orestheus, un des fils de Lycaon, qui lui donna son nom. Mais, dans la suite, cette ville en prit un autre ; elle fut appellée Orestée, à cause d'Oreste fils d'Agamemnon.

La seconde année de la 3e. Olympiade, les Phigaliens ayant été chassés de leur patrie par ceux de Lacédémone, jugerent

(*a*) Juven. Satyr. 1. v. 5, 6.
(*b*) Eurip. Orest. v. 1649.
(*c*) Ovid. Metam. L. XV. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 214.
(*d*) Pauf. p. 458, 519, 521, 527. Plut. Tom. I. pag. 325 Thucyd. pag. 388.

à propos d'aller à Delphes pour consulter l'Oracle sur les moyens de rentrer dans leur païs. Il leur fut répondu qu'en vain ils tenteroient leur retour par eux-mêmes ; qu'ils prissent avec eux cent hommes d'élite de la ville d'Oresthasium, que ces cent hommes périroient tous dans le combat, mais qu'à l'aide de leur valeur les Phigaliens rentreroient dans leur ville. Lorsque les Oresthasiens sçurent la réponse de l'Oracle, ce fut parmi eux à qui s'enrôleroit le premier pour être du nombre de ces braves qui devoient procurer le retour des Phigaliens. Et ne demandant qu'à aller en avant, ils pousserent jusqu'aux portes de Phigalie, où s'étant battus avec la garnison Lacédémonienne, ils vérifierent l'Oracle de point en point ; car, ils périrent tous jusqu'au dernier. Mais, les Spartiates furent chassés, & les Phigaliens se remirent en possession de leur patrie

Du tems de Pausanias, on ne voyoit plus que les ruines de la ville d'Oresthasium avec quelques colomnes d'un temple de Diane surnommée la Prêtresse.

ORESTHEUS, *Orestheus*, Ὀρεσθεύς, un des fils de Lycaon. *Voyez* Oresthasium.

ORESTIADE, *Orestias*, Ὀρεστίας, contrée que d'autres appellent Orestide. *Voyez* Orestide.

ORESTIADES, *Orestiades*; *Voyez* Oréades.

ORESTIDE, *Orestis*, (*a*) Ὀρεστίς, contrée de Grece, que quelques-uns placent dans la Molosside ; & comme la Molosside faisoit partie de l'Épire, du tems de Strabon, ce géographe compte les Orestes parmi les Épirotes, & ajoute que l'Orestide, qu'il appelle Orestiade, avoit reçu ce nom d'Oreste, qui, après avoir tué sa mere, s'étant sauvé & ayant habité ce païs, y bâtit une ville nommée Argos l'Orestique.

Étienne de Byzance dit que les Orestes étoient un peuple de la Molosside. Il ajoute : « Théagene raconte qu'Oreste, » délivré de la fureur, & se » sauvant de honte avec Her» mione, vint dans ce païs, » & eut d'elle un fils nommé » Oreste, sous le regne duquel » les Orestes prirent ce nom. » Pour lui, piqué par un ser» pent ou une vipere, il mou» rut en Arcadie, dans un lieu » nommé Orestion. » Cela revient à ce que dit Solin, en rapportant l'origine du nom de ce peuple. « Oreste, s'étant » sauvé de Mycenes après le » meurtre de sa mere, résolut » de se retirer bien loin, & » prit des mesures pour cacher » en ce lieu un fils encore en» fant qui lui étoit né en Éma» thie, & dont la mere Her» mione avoit partagé avec

(*a*) Strab. pag. 326. Thucyd. p. 153, 342. Solin. p. 103. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXXI. c. 40. L. XXXIII. c. 34. L. XLII. c. 38. Plin. T. I. pag. 201. Q. Curt. L. IV. c. 13.

» lui les dangers & les fatigues » de ses voyages. L'enfant fut » élevé avec des sentimens con- » formes à sa naissance royale, » porta le nom de son pere; » & s'étant rendu maître de tout » ce qui est entre le golfe de » Macédoine & la mer Adria- » tique, il appella Orestide le » païs où il avoit établi sa do- » mination. » Tite-Live dit que les Orestes sont un peuple de Macédoine, & qu'ayant été les premiers à quitter le parti de Philippe, les Romains leur rendirent la liberté de se gouverner par leurs propres loix. C'est à cause de ce privilege que Pline les appelle *Orestæ liberi*, Orestes libres.

Thucydide met dans l'Orestide, une ville du nom de Laodicée. Tite-Live y en met aussi une qu'il appelle Célétrum. Cette contrée eut autrefois des Rois; car, Thucydide, décrivant une armée, y compte mille Orestes, qui étoient venus avec la permission de leur roi Antiochus.

ORESTIDES, *Orestidæ*, les mêmes que les Orestes. *Voyez* Orestes.

ORESTIE. *Voyez* Orestée.

ORESTILLA [AURÉLIA], *Aurelia Orestilla*, (a) femme, en qui l'honnête homme, dit Salluste, ne trouvoit rien d'estimable que la beauté. L. Catilina, étant devenu amoureux de cette femme, tua un fils qu'elle avoit d'un autre lit, pour parvenir plus librement à un indigne mariage, car la crainte que le fils d'Aurélia Orestilla, déjà grand, donnoit à sa mere, étoit un obstacle à la conclusion de cette affaire. Aurélia Orestilla étoit fort attachée à L. Catilina, puisqu'elle consentit généreusement à payer de ses deniers & de ceux de sa fille, toutes les dettes qu'il avoit contractées pour les autres. Aussi L. Catilina, dans une lettre qu'il écrivit à Q. Catulus, lui recommanda-t-il bien expressément Aurélia Orestilla, à la fidélité duquel il l'abandonna, en le conjurant de la mettre à couvert de toute insulte.

ORESTINE, *Orestina*. *Voyez* Orestée.

ORESTION, *Orestion*. *Voyez* Orestide.

ORÉTAINS, *Oretani*, (b) Ὠρηταυοὶ, peuple d'Espagne, dans la Tarragonoise. Les Orétains, selon Ptolémée, étoient plus méridionaux que les Celtibériens & les Carpétains. C'est pourquoi, M. d'Anville, dans ses cartes, donne aux Orétains du côté du septentrion les Celtibériens & les Carpétains; à l'orient, il leur donne les Contestains & les Bastitains ou Bastétains, au midi les Turdules, & au couchant les Celtiques & les Vettons. Strabon dit que les Orétains s'étendoient en partie jusqu'au bord de la mer qui est

(a) Sallust. in B. Catil. c. 9, 21. Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. 7.

(b) Ptolem. L. II. c. 6. Strab. p. 139, 141, 152, 156, 162, 163. Tit. Liv. L. XXI. c. 11. Plin. T. I. p. 140, 143.

hors des colomnes. Il fait couler le Bétis au travers de leur païs. L'Anas, aujourd'hui Guadiana, le traversoit aussi.

L'an 318 avant J. C., les Orétains & les Carpétains, irrités de la rigueur avec laquelle les Carthaginois faisoient des levées dans leur païs, s'étoient soulevés, & avoient même arrêté les Officiers d'Annibal. Mais, surpris de la diligence de ce Général, ils rentrerent aussi-tôt dans le devoir.

Nous lisons dans Pline : *Oretani qui & Germanici cognominantur*, les Orétains surnommés Germains ; mais, il dit aussi dans la même ligne, *Mentesani qui & Oritani*. Cette variété d'orthographe, *Oretani* ou *Oritani*, ne signifie rien. Pline, parlant de *Mentesa*, qui étoit dans l'Orétanie, la désigne par le nom de ses habitans, *Mentesani*, & ajoute le surnom d'*Oretani* pour la distinguer d'une autre *Mentesa* qui étoit au païs des Batules. Parlant ensuite de la ville d'Orétum, qui donnoit le nom au peuple, il la désigne encore par le nom du peuple même, & ajoute le surnom particulier de la ville, qui est appellée, par Ptolémée, *Oretum Germanorum*. Cette derniere ville étoit sur la Guadiana, & son nom est resté à une chapelle voisine de Calatrava. Elle est dédiée sous le titre de la Sainte Vierge, & porte aujourd'hui le nom de Nuestra Signora de Oreto. Cette église est d'une architecture romaine, & près de-là se trouve un pont de pareille architecture, où l'on voyoit autrefois cette inscription, qui a été transportée à Almagre, & qui est rapportée par Nonnius :

P. BÆVIUS. VENUSTUS.
P. BÆBII
VENETI. F. P. BÆBII. CERIS. NEPOS
ORETANUS.
PETENTE ORDINE ET POPULO IN
HONOREM DOMUS DIVINÆ PONTEM
FECIT EX H-S. XXC. CIRCENSIBUS
EDITIS D. D.

Cette ville d'Orétum étoit donc dans ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Castille, dans la compagne de Calatrava, sur la Guadiana. Elle a été épiscopale, & entre les Peres qui signerent, au troisieme Concile de Tolede l'an 589, on trouve *Andonius Oretanus*. *Marianus* souscrivit aussi à un autre Concile de Tolede, c'est-à-dire, au seizieme, tenu l'an 693.

Les villes des Orétains, selon Ptolémée, étoient

Salaria,
Sisapon,
Oretum Germanorum,
Æmiliana,
Mirobriga,
Salica,

Libisoca,
Castulo,
Lupparia *ou* Lusparia,
Mentisa,
Gervaria,
Biatia,
Lacuris,
Tiva,

Les deux principales villes des Orétains, selon Strabon, étoient Cétulum & Oria.

ORÉTANIE, *Oretania*, Ὠρητανία, contrée d'Espagne, qu'habitoient les Orétains. *Voyez* Orétains.

ORÉTUM, *Oretum*, Ὠρητὸν, ville d'Espagne, au païs des Orétains. *Voyez* Orétains.

ORÉUS, *Oreus*, un des surnoms de Bacchus. Celui-ci étoit pris du culte qu'on lui rendoit sur les montagnes.

OREXARTE, *Orexartes*, Ὀρεξάρτης, (*a*) fleuve d'Asie, selon Plutarque. C'est le même que le Jaxarte. *Voyez* Jaxarte.

ORGANA, *Organa*, un des surnoms qui furent donnés à Minerve.

ORGÉ, *Orge*, Ὀργὴ, (*b*) nom d'un chien de chasse dont parle Xénophon. Ce mot veut dire la colere.

ORGESSUM, *Orgessum*, (*c*) place forte de Macédoine, selon Tite-Live. Cette place fut emportée du premier assaut par le consul P. Sulpicius Galba, l'an 200 avant J. C.

(*a*) Plut. T. I. pag. 691.
(*b*) Xenoph. p. 987.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 27.

ORGÉTORIX, *Orgetorix*, (*d*) le plus illustre & le plus riche des Helvétiens, du tems de Jules César. L'an 61 avant J. C., Orgétorix inspira à sa nation le désir de quitter le païs qu'elle habitoit, & d'aller s'établir dans quelqu'une des plus fertiles contrées de la Gaule. Les raisons, qu'il employa pour les persuader, furent que renfermés comme ils étoient entre le Rhin, le mont Jura, le lac Léman, & le Rhône, il leur étoit impossible de s'étendre, ni de faire des conquêtes sur leurs voisins; & que néanmoins formant une multitude très-nombreuse, le païs qu'ils occupoient, & qui n'a que cent soixante-douze mille pas de long sur soixante-seize mille de large, étoit trop étroit pour les contenir & pour les nourrir. Ces motifs firent effet sur une nation guerriere & avide. Mais, Orgétorix avoit ses vues particulieres.

Il devoit marcher à la tête de sa nation pour exécuter le dessein dont il étoit l'auteur. Peu content de la qualite de Chef, il aspiroit à celle de Roi. Pour y parvenir, il chercha à se procurer des complices & des appuis parmi les peuples voisins. Il avoit été réglé par les Helvétiens, qu'on travailleroit à s'en assurèr l'amitié. Orgétorix se chargea de ces négociations. Il alla chez les Séqua-

(*d*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 4. & *seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 27, 28.

nois, chez les Éduens, & engagea deux des plus grands seigneurs de ces deux peuples, Casticus & Dumnorix, à prendre des mesures pour s'élever à la royauté. Il leur promit de les aider de toutes les forces Helvétiennes, dont il auroit le commandement; bien entendu qu'ils lui prêteroient aussi réciproquement leur secours. Ce Triumvirat se flattoit d'être assez puissant pour soumettre ensuite toutes les Gaules.

Mais, l'intrigue fut découverte; & les Helvétiens, jaloux de leur liberté, prétendirent faire le procès au coupable. Il fut arrêté, & s'il eût été condamné, il ne s'agissoit pour lui de rien moins que d'être brûlé vif. Au jour du jugement Orgétorix rassembla toute sa maison au nombre de dix mille hommes; ses cliens & ses débiteurs, dont la multitude étoit très-grande, s'y rendirent aussi; & tous ensemble arracherent l'accusé par la force à la sévérité des juges. La nation voulut recourir aux armes pour faire respecter son autorité. Déjà les Magistrats levoient des troupes, l'orsqu'Orgétorix mourut, tellement à propos, que l'on crut que sa mort avoit été volontaire.

ORGIASTES, (a) nom que l'on donnoit aux Prêtresses de Bacchus, ou aux Bacchantes, qui présidoient aux Orgies.

ORGIES, *Orgia*, Ὄργια (b) fêtes qui se célébroient en l'honneur de Bacchus. Il y avoit en Grece trois solemnités de ce nom, celles de Bacchus, celles de Cérès, & celles de Cybele; & les unes & les autres avoient plusieurs cérémonies qui leur étoient communes.

Les Grecs, au rapport de Servius, donnoient le nom d'Orgies à toutes sortes de sacrifices, ainsi appellés du verbe ὀργιάζειν, c'est-à-dire, consacrer; mais depuis, ce mot a été particulierement restreint aux sacrifices de Bacchus, du mot grec ὀργὴ, qui signifie furie & tumulte, à cause des huées & des cris que faisoient les Bacchantes, lorsqu'elles les célébroient. Ce sera donc aux Orgies, comme fêtes de Bacchus, que nous nous arrêterons ici.

Ces fêtes, dans Virgile, sont appellées *Orgia trieterica*, parce qu'on ne les célébroit qu'une fois en trois ans. Le mot *trieterica* vient de τρὶς, *ter*, τρεῖς, *tres*, trois, & ἔτος, *annus*, année.

On sçait que les Orgies sont les mêmes ques les Bacchanales dont on peut voir l'article. Ce qu'on va lire ici, ce sont les

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 490.

(b) Juv. Satyr. 2. v. 91. Pauf. p. 217, 245, 572. Virg. Æneid. L. IV. v. 302, 303. L. VI. v. 517. L. VII. v. 403. Ovid. Metam. L. IV. c. 1. Cicer. de Legib. L. II. c. 37. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 490, 502, 534. T. IV. p. 262. & suiv. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 9, 90, 251. T. II. p. 193. & suiv.

réflexions de M. l'abbé Banier, qui pourront intéresser quelques lecteurs.

Que les Orgies tirent leur origine de l'Égypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas besoin de prouver. Elles doivent leur institution à Isis, qui, ayant recouvré les membres épars de son mari massacré par les conjurés, à la tête desquels étoit Typhon son frere, & n'ayant pu trouver des parties de ce cadavre que les poissons du Nil avoient dévorées, en consacra la représentation, que les Prêtres porterent ensuite dans les fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'est-là la véritable origine du Phallus, ou Ithyphallus, qui faisoit partie des cérémonies des Orgies. Qu'Orphée & Mélampus, dans leur voyage d'Égypte, ayant vu célébrer les fêtes d'Osiris, en ayent porté l'usage dans la Grece, où il fut reçu comme toutes les autres fêtes, sur-tout celles où la licence & le libertinage regnoient le plus impunément, c'est un second fait dont on convient encore; à moins qu'en confondant les Orgies avec les Thesmophories, qui avoient beaucoup de rapport entr'elles, & où il étoit fait mention de Bacchus, on ne dise avec Hérodote qu'elles furent portées dans la Grece par Danaüs & ses filles, long-tems avant la naissance d'Orphée & de Mélampus. Enfin, que Bacchus en l'honneur duquel on célébroit les Orgies, soit le même qu'Osiris, c'est encore une vérité qui n'est pas contestée.

La célébration des Orgies ne fut pas renfermée dans la Grece, & cette fête fut bientôt répandue dans tout le monde payen. C'étoit sans doute la même que célébroient les Moabites, les Madianites, & quelques autres peuples voisins, en l'honneur de Béelphégor, cette idole de nudité, comme l'appelle Isidore, & qui étoit le même que Priape, & celui-ci le même qu'Osiris, & honoré avec les mêmes cérémonies.

De la Grece elles passerent dans la Phrygie, où l'on croit qu'Orphée en porta l'usage du tems de Laomédon; & ce petit coffre, ou cette corbeille qu'eut en partage Eurypile, est une preuve que les Troyens célébroient cette fête, dont cette corbeille mystérieuse, faisoit une partie considérable.

Que ce soient les Arcadiens, losqu'ils conduisirent une colonie dans le païs Latin, ou Énée lui-même avec ses Troyens, qui porterent en Italie la connoissance des Orgies, c'est ce que nous n'avons pas besoin d'examiner; mais, il est sûr que dès les premiers tems ces fêtes étoient connues, & qu'on les y célébroient avec beaucoup de solemnité. Nous n'avons pas dessein de parcourir tous les païs où elles furent reçues & célébrées sous des noms différens;

on peut en voir le détail dans le traité des Cistophores du P. Panel.

Dans les commencemens, les Orgies étoient peu chargées de cérémonies. On portoit seulement en procession une cruche de vin, avec une branche de sarment; puis suivoit le bouc qu'on immoloit comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes; ensuite paroissoit la corbeille mystérieuse, qui étoit suivie de ceux qui portoient le Phallus; mais, cette premiere simplicité ne dura pas long-tems, & le luxe qu'introduisirent les richesses, passa dans les cérémonies religieuses. Le jour destiné à cette fête, les hommes & les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars, & presque nus, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evoke Bacche*, &c. Au milieu de cette troupe on voyoit des gens ivres, vêtus en Satyres, en Faunes, & en Silenes, faisant des grimaces & des contorsions où la pudeur étoit si peu ménagée, qu'il y auroit de l'effronterie à les vouloir décrire. Venoit ensuite une troupe montée sur des ânes, qui étoit suivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes & de Tityres, qui faisoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. A la suite de cette tumultueuse troupe on portoit les statues de la Victoire, & des autels en forme de ceps de vigne, couronnés de lierre, & sur lesquels fumoient l'encens & les autres aromates. Puis on voyoit paroître plusieurs chariots chargés de Thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches & d'autres vases, de trépieds & de vans. De jeunes filles suivoient ces chariots, & portoient les corbeilles & les cassettes où étoit enfermé ce qu'il y avoit de plus mystérieux dans cette fête; c'est pour cela qu'on les nommoit Cistophores. Les Phallaphores les suivoient avec un chœur d'Ityphallores habillés en Faunes contrefaisant des personnes ivres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs fonctions. Cette procession étoit fermée par une troupe de Bacchantes, couronnées de lierre entrelassé de branches d'if & de serpens.

Dans quelques-unes de ces fêtes, qui étoient les mêmes sous d'autres noms, des femmes nues se donnoient le fouet, d'autres se déchiroient la peau; mais, tirons le rideau sur ces infamies; disons seulement qu'à ces jours de fête on commettoit tous les crimes qu'autorisoient l'ivresse, l'exemple, l'impunité, & la licence la plus effrénée. Après cela ne rougit-on pas de voir une Reine même, Olympias, célébrer ces infames mysteres.

Pour entendre ce que signifioient toutes les circonstances de cette fête, & les symboles qu'on y portoit, il suffit

de se rappeller ce que l'on raconte d'Osiris qui est le même que Bacchus, & sur-tout de son voyage des Indes dont les Orgies étoient une commémoration. Ce Prince avoit emmené avec lui des femmes, des musiciens & des musiciennes, des Satyres, des Faunes, &c.; c'est-à-dire, des hommes avec l'habillement qui convenoit aux Faunes & aux Satyres. Voilà ce qui étoit représenté par ces Bacchantes & ces autres femmes en fureur, dont nous venons de parler, par ces Silenes, ces Satyres, & le reste de cette troupe insensée; par ces chœurs de musique, ces chants, ces cris, ces hurlemens.

Le lierre, qui se trouvoit par-tout, dans cette cérémonie, étoit spécialement consacré à Bacchus, & les Mythologues en rapportent plusieurs raisons; entr'autres la métamorphose du jeune Cisson, qui, ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre. Mais, la véritable est que cette plante toujours verte marque la jeunesse de Bacchus, qu'on disoit ne point vieillir, c'est-à-dire, l'état permanent du soleil dans la même force & la même fécondité.

Les serpens, dont la corbeille mystérieuse étoit environnée, & que plusieurs de ceux qui assistoient à cette fête, portoient sur eux, ou en baudrier, ou autrement, étant des animaux dont la jeunesse se renouvelle chaque année, lorsqu'ils changent de peau, signifioient la même chose.

L'infame représentation du Phallus, rappelloit le souvenir de celui qu'Isis avoit consacré, ainsi que nous l'avons déjà dit. Pour ce qui regarde le van, que Virgile nomme le van mystique de Bacchus, nous sommes persuadés qu'il ne faut point y chercher d'autre mystere, sinon qu'on vouloit marquer par-là que ce Prince avoit enseigné l'art de l'agriculture, & la maniere de nettoyer les bleds.

L'arc & les fleches qu'on portoit dans cette fête, apprenoient qu'avec la douceur Osiris avoit employé la force dans la conquête des Indes. C'est de-là que dépend aussi la vraie signification du Thyrse; car, on dit que les femmes que ce Prince avoit emmenées avec lui, attaquerent les Indiens avec cette arme, dont ils ne se défioient point, n'appercevant que le lierre & le pampre, qui cachoient de véritables piques.

Comme une partie de la solemnité des Orgies se célébroit la nuit, d'où Bacchus avoit pris le surnom de Nyctileius, il n'est pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la procession qu'on vient de décrire. Nous devons seulement remarquer que la fonction des Daduches, c'est-à-dire, de ceux qui portoient ces torches, étoit de toutes la plus honorable.

Le caducée, qu'on y voyoit aussi quelquefois, apprenoit que Bacchus avoit toujours préféré

la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes qu'après avoir tout tenté pour soumettre par la douceur des peuples indociles. C'est pour cela que les anciens donnoient le caducée à ce Dieu, aussi-bien qu'à Mercure. Ils ajoutoient même que c'étoit lui qui avoit réconcilié Jupiter avec Junon, dans le tems de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croyent voir sur quelques médailles, de celles qu'on appelle Cistophores, la plante nommée férule, qui est une espece de canne fort légere, & remplie de moëlle; & si on la portoit dans la solemnité des Orgies, c'étoit pour marquer qu'Osiris, qu'on regardoit comme l'inventeur de la médecine, avoit composé quelques remedes de cette plante, que Pline dit être fort salutaire. Car, de prétendre, avec quelques anciens, qu'il avoit ordonné qu'on en fît des fleches, afin que la légereté de cette canne empêchât qu'elles ne fissent beaucoup de mal, cela regarde le tems où il étoit en paix.

Enfin, de tous les symboles qui accompagnoient cette solemnité, il ne reste que la corbeille mystérieuse à expliquer; mais, nous devons imiter le silence des anciens, qui, quand il a été question de dire ce qu'elle renfermoit, se sont retranchés sur le respect religieux qui les retenoit. Nous sçavons que Saint Clément d'Alexandrie, pour dévoiler les abominations du Paganisme, n'a pas dû imiter la même retenue; mais étoit-il bien informé lui-même de ce que contenoit cette cassette?

Le désordre, l'infamie & la prostitution étant portés au dernier degré, on s'avisa enfin, quoiqu'un peu tard, d'en arrêter le cours. Cicéron nous apprend que Diagondas abolit à Thebes ces infames fêtes, & nous sçavons qu'elles le furent à Rome l'an 566 de la fondation de cette ville. Il parut cette année un célebre Sénatusconsulte qui les interdit pour toujours. Cet édit qui menaçoit de mort ceux qui les célébreroient à l'avenir, fut publié & affiché par-tout l'Empire, avec toute la solemnité requise en pareil cas. On le déterra il y a environ cent ans, gravé sur une table d'airain, que Fabretti nous a donnée, mais avec plusieurs fautes. Enfin, un moderne l'a copié & expliqué avec plus de correction, ainsi qu'on peut le voir dans le huitieme volume de la bibliotheque Italique.

De telles infamies devroient être depuis long-tems ensevelies dans l'oubli; mais, on avoit eu grand soin d'en porter le souvenir dans tous les tems. Car, indépendamment des Historiens & des Poëtes qui en font souvent mention, on en frappoit par l'autorité publique des médailles, & on élevoit des monumens qui en rappelloient le

souvenir. Ces médailles sont nommées Cistophores, parce qu'on y voit la corbeille empreinte avec les serpens autour, ou qui en sortent. Pour les monumens, ils représentent toute la pompe de ces fêtes, & on y voit avec Bacchus, les Bacchantes, les Ménades, les joueurs de flûte, des femmes & des filles, avec le crotale & le tympanum; des Faunes, des Satyres, tenant à la main des vases & des coupes; des Prêtres qui conduisent les victimes destinées au sacrifice, tels que le verrat, le bouc, le taureau, &c. Enfin, le vieux Silene toujours ivre sur son âne, qu'il a bien de la peine à conduire.

ORGIOPHANTES, (a) nom des principaux ministres ou sacrificateurs dans les Orgies. Ils étoient subordonnés aux Orgiastes; car, parmi les Grecs, c'étoit aux femmes qu'il appartenoit de présider dans les mysteres de Bacchus.

ORGYA, *Orgya*, petites idoles que gardoient précieusement les femmes initiées aux mysteres de Bacchus. Dans les jours consacrés à ce Dieu, elles prenoient ces petites statues, & les emportoient dans les bois, en heurlant comme des folles.

ORGYE, *ou plutôt* ORGYIE, *Orgya*, *Orgyia*, Ὀργυιά, (b) mesure égyptienne, qui, selon Hérodote, étoit de quatre coudées, ou de six pieds Grecs. En comparant ce qu'en dit cet historien, il paroît que quatre palmes font un pied Grec, six palmes une coudée, & quatre coudées, ou six pieds Grecs, font une Orgyie.

ORIBASUS, *Oribasus*, (c) nom qu'Ovide donne à un des chiens d'Actéon. Ce mot signifie *qui grimpe sur les montagnes*, de ὄρος, *mons*, montagne, & βαίνω, *ascendo*, je grimpe.

ORICIA TEREBINTHUS, (d) expression qu'emploie Virgile, pour désigner le Térébinthe de la ville d'Oricum.

ORICINIENS, *Oricini*, les habitans d'Oricum. *Voyez* Oricum.

ORICUM, *Oricum*, Ὠρικὸν, Ὤρικον, (e) ville de Grece, située sur les frontieres d'Épire, selon Pline. Elle étoit, à proprement parler, dans la Chaonie, au pied des monts Cérauniens, sur le bord de la mer Ionienne, à quatre-vingt-cinq mille pas du promontoire Salentinum en Italie. Il y a des auteurs Grecs qui disent Oricus, Ὠρικός.

Pline prétend que la ville d'Oricum fut bâtie par les Colques; & Scymnus de Chio, par les Eubéens qui revenoient

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 490.
(b) Herod. L. II. c. 5, 6. Xenoph. pag 329.
(c) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(d) Virg. Æneid. L. X. v. 136.
(e) Plin. T. I. p. 179. Plut. T. I. p. 633, 725. Ptolem. L. III. c. 14. Pompon. Mel. p. 122. Tit. Liv. L. XXIV. c. 40. L. XXVI. c. 25. Cæs. de Bell. Civil. p. 583. & seq. Appian. p. 461, 462.

du siege de Troie, & qui furent jettés en cet endroit par les gros vents.

L'an 214 avant Jesus-Christ, le préteur M. Valérius, qui commandoit une flotte auprès de Brundusium & le long des côtes de la Calabre, reçut des Ambassadeurs de la part de ceux d'Oricum, qui lui apprirent que Philippe étoit venu premierement sonder Apollonie, après avoir remonté le fleuve Aoüs avec cent vingt galeres à deux rangs; mais qu'ensuite, abandonnant cette entreprise, qui lui paroissoit trop longue & trop difficile, il s'étoit approché secrétement d'Oricum pendant la nuit avec son armée; & que dès la premiere attaque, il s'étoit rendu maître de cette ville, située au milieu d'une plaine, & qui n'avoit ni des murailles assez fortes, ni des troupes assez nombreuses pour la défendre. Ils prioient le Préteur de leur envoyer une armée de terre, ou une flotte, pour repousser des ennemis qui en vouloient sûrement aux Romains, & qui n'attaquoient Oricum, que parce que cette ville leur paroissoit commode, par rapport aux desseins qu'ils avoient sur l'Italie. M. Valérius, ayant confié le soin de garder la côte à T. Valérius son lieutenant, partit avec sa flotte, qu'il tenoit toute prête & en état d'agir, après avoir embarqué sur des vaisseaux de charge, ceux de ses soldats que les galeres armées en guerre ne purent contenir; & s'étant rendu à Oricum dès le second jour, il reprit aisément cette ville, où Philippe, en se retirant, n'avoit laissé qu'une foible garnison.

Pendant la guerre civile de Jules César & de Cn. Pompée, le premier vint un jour camper sous les murs d'Oricum. L. Torquatus, qui y commandoit pour Cn. Pompée, ayant voulu obliger la garnison à monter sur la muraille, elle refusa de prendre les armes contre le souverain Magistrat du peuple Romain. Cependant, les habitans tâchoient d'introduire Jules César dans la place; de sorte que L. Torquatus fut contraint de lui ouvrir les portes, & de se rendre.

Nous ne pouvons nous empêcher de relever ici une faute d'Acron, ancien commentateur d'Horace, qui dit qu'Oricum est une ville de Cilicie. Le Poëte, Liv. III. Ode 7, parle à Astérie, dont un jeune amant, nommé Gygès, étoit allé faire un voyage en Bithynie. Un vent du midi l'avoit poussé à Oricum, sur la côte d'Épire. M. Dacier, qui a remarqué la faute d'Acron, en fait lui-même une nouvelle. « Horace, dit-il, a » fort bien observé la situation » & le côté du vent; car, dès » qu'on est dans la mer d'Ionie, » le vent du midi pousse droit » en Épire. » Le vent du midi pousse également vers l'Italie; mais, ce qu'Horace veut dire, c'est que ce jeune homme, partant

tant pour la Bithynie & par conséquent obligé de raser les côtes d'Épire & d'Italie, & de doubler le Péloponnese, ne pouvoit faire sa route à cause des vents contraires. C'est ce que les marins appellent avoir le vent de bout; ainsi, il avoit relâché en Épire, sur la route, pour attendre un meilleur vent.

Il y a un endroit dans Plutarque où l'on lit Νώρικον, *Noricum*, au lieu d'Ὤρικον. C'est une faute énorme de copiste, qui sera venue, suivant toute apparence, de ce que l'on aura transporté à ce mot, le ν qui termine le mot précédent. Le traducteur Latin a reconnu la faute; car, il y a dans sa version Oricum, & non pas Noricum.

Cette ville se nomme aujourd'hui Orso, sur les frontieres de l'Albanie & de l'Épire, dans la Turquie d'Europe.

ORICUS, *Oricus*. *Voyez* Oricum.

ORICUS [Le Mont], (*a*) *Mons Oricus*, montagne d'Asie, selon Polybe.

ORICUS PORTUS, Ὤρικος Λίμην, (*b*) Port de la ville d'Oricum. *Voyez* Oricum.

ORIE, *Oria*, Ὠρία, (*c*) nom que Strabon donne à un canton du territoire d'Histiée dans l'isle d'Eubée. C'étoit un païs montagneux, comme l'indique le nom même.

ORIENT, terme emprunté des Latins. Il signifie *qui se leve*, & s'emploie en géographie pour signifier les divers points où se leve le soleil, à l'égard des différens climats, & selon les différentes saisons de l'année. *Voyez* Occident.

ORIENT, *Oriens*, (*d*) païs situé à l'Orient. Quoique dans l'exactitude il n'y ait point de païs qui ne soit à l'Orient d'un autre, cependant, on s'est accoutumé à dire aujourd'hui l'Orient, en parlant des Indes par rapport à l'Europe.

Les Anciens se servoient aussi du mot *Orient*, pour désigner plusieurs vastes contrées de l'Asie. C'est ainsi qu'il est dit que Ninus avoit soumis tout l'Orient. On a dit la même chose de Cyrus, aussi-bien que d'Alexandre. Il faut entendre par-là l'Asie mineure, les païs situés entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, ceux qui étoient au couchant & au levant de cette derniere mer, &c.

Les Grecs ont nommé l'Orient Ἀνατολή, dont s'est formé *Anatolia*, l'Anatolie, & par corruption la Natolie, nom que l'on donne aujourd'hui à l'Asie mineure.

ORIENT, *Oriens*, (*e*) nom que les Prophetes donnent quel-

(*a*) Polyb. pag. 174.
(*b*) Herod. L. IX. c. 92.
(*c*) Strab. pag. 445.
(*d*) Just. L. I. c. 1, 8. L. V. c. 1. L. XIV. c. 4. Q. Curt L. III. c. 2, 10. L. VIII. c. 10. L. X. c. 5. Tacit. Hist. L. V. c. 8.
(*e*) Isaï. c. 4. v. 2. Jerem. c. 23. v. 5, c 33. v. 15.

quefois au Messie. *Ecce vir, Oriens nomen ejus*, dit Zacharie. Et ailleurs : *Ecce ego adducam servum meum Orientem*, je ferai venir mon serviteur l'Orient. L'Hébreu ne lit pas l'Orient, mais le germe, le rejetton de la maison de David. Il est aussi l'Orient, le soleil de justice qui se leve pour nous éclairer, & pour nous tirer des ombres de la mort. L'on donne au Messie le même nom de germe dans Isaïe & Jérémie. Cette dénomination est une espece de prophétie de sa naissance miraculeuse d'une Vierge.

ORIGINES [Les], *Origines*, (*a*) titre que M. Porcius Caton avoit donné à une histoire qu'il avoit écrite en sept livres. Le second & le troisieme traitoient du commencement & de la fondation de chaque ville d'Italie ; & c'est apparemment pour cela que M. Porcius Caton avoit donné à tous ses livres historiques le titre général d'Origines. Mais, ce titre n'étoit pas absolument bien assorti à l'ouvrage, puisque des sept livres qu'il comprenoit, il n'y en avoit que deux à qui il pût justement convenir. Remarquez que les fragmens des Origines de M. Porcius Caton, publiés par Annius de Viterbe, passent pour un écrit supposé ; mais, ceux que Riccobon a recueillis, & qui ont paru à la fin de son traité de l'histoire, sont légitimes. Ausonius Popina les a augmentés & les a joints, avec des notes, aux autres écrits de M. Porcius Caton, imprimés à Leyde en 1590, *in-8°*.

ORIGO, *Origo*, nom que porta d'abord la reine Didon, selon quelques auteurs.

ORILOCHIA. *Voyez* Oreilochia.

ORINGIS, *Oringis*, *ou plutôt* ORINX, dont Oringis est le génitif. *Voyez* Orinx.

ORINX, *Orinx*, (*b*) ville d'Espagne, sur les confins des Mélesses, étoit, selon Tite-Live, la plus opulente de cette contrée ; & cela n'est pas surprenant, puisqu'elle étoit située dans un terrein très-fertile, & où l'on trouvoit des mines d'argent.

L. Corn. Scipion, avec dix mille hommes d'infanterie & mille cavaliers, alla assiéger cette place, l'an 207 avant Jesus-Christ. Asdrubal s'en servoit comme d'un fort, d'où il faisoit des incursions sur les peuples qui étoient plus avancés dans les terres. L. Corn. Scipion s'étant campé assez près de la ville, avant que d'investir les murailles, envoya des gens, qu'il chargea de s'aboucher avec les habitans, & de leur faire entendre qu'il étoit de leur intérêt, d'éprouver la bonté des Romains plutôt que leurs armes. Mais, voyant qu'ils prenoient le parti de se dé-

(*a*) Corn. Nep. in M. Porc. Caton. c. 3.

(*b*) Tit. L. XXVIII. c. 3, 4.

fendre, il entoura la ville d'un fossé & d'un double retranchement, & partagea son armée en trois corps, dont l'un devoit toujous continuer l'attaque, tandis que les deux autres se tiendroient en repos. Les premiers qui se présenterent, eurent un rude combat à soutenir contre les assiégés, qui, les accablant de traits, ne leur donnoient pas la liberté d'avancer, ni de poser leurs échelles contre la muraille. De ceux mêmes qui étoient venus à bout, avec bien de la peine, de s'élever à une certaine hauteur, les uns étoient renversés avec des fourches faites à dessein, les autres se voyoient exposés au péril d'être enlevés dans la ville, avec des mains de fer ou des crampons, dont on les accrochoit du haut-en-bas. L. Corn. Scipion s'apperçut bien que le petit nombre de ceux qu'il employoit à attaquer, rendoit les forces des assiégés égales aux siennes, & même supérieures, en ce qu'ils combattoient du haut de leurs murailles ; c'est pourquoi, il fit retirer le corps de ses troupes qui avoit travaillé, & ordonna aux deux autres de prendre sa place, & d'attaquer ensemble la ville. Ce changement jetta tant d'épouvante parmi les assiégés, déjà las pour avoir combattu contre la premiere troupe, qu'ils abandonnerent sur le champ leurs murailles, & que la garnison Carthaginoise, craignant d'être trahie par les habitans, se ramassa en un seul lieu. En effet, ceux de la ville appréhendant que si l'ennemi les prenoit d'assaut, il n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient sous la main sans distinction d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent tout d'un coup leurs portes, & se jetterent en foule hors des murailles, tenant leurs boucliers devant eux pour parer les traits qu'on pourroit leur lancer de loin, mais montrant leurs bras désarmés, pour prouver aux Romains qu'ils ne vouloient faire aucun usage de leurs armes. On ne sçait pas si la distance empêcha les Romains de voir ce geste & cette posture des Espagnols, ou s'ils craignirent quelque tromperie de leur part. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se jetterent sur eux, comme sur des ennemis déclarés, & les taillerent en pieces, comme des gens qui seroient venus à leur rencontre pour les combattre. Ils entrerent aussitôt par la même porte, tandis qu'on rompoit les autres à coups de haches ; & à mesure que les cavaliers entroient, ils alloient au plus vîte à la place publique, soutenus d'une troupe de Triaires, à qui L. Corn. Scipion avoit ordonné de se joindre à eux. Les légions se mirent à courir dans les autres parties de la ville, ne tuant & ne pillant que ceux qui, les armes à la main, se mettoient en état de se défendre. Tous les Carthaginois furent chargés

de chaînes aussi-bien que trois cens des habitans, qui avoient fermé la porte aux Romains. On rendit aux autres leur ville, leurs biens & la liberté. Il y eut à la prise de cette ville deux mille ennemis de tués. Les Romains n'en perdirent pas plus de quatre-vingt-dix.

Il y a apparence que la ville d'Orinx n'est pas différente de celle que Tite-Live nomme ailleurs Aurinx. Les Géographes sont assez d'acord que le nom moderne d'Orinx est Jaen.

ORION, *Orion*, Οὐρίων, Ὠρίων, (*a*) dont la fable est une des plus célebres & en même tems des plus obscures de l'antiquité. Plusieurs sçavans modernes se sont efforcés d'en pénétrer le sens; & nous tâcherons, en rapportant leurs sentimens, de mettre le lecteur en état de juger lequel a le mieux réussi. Il n'est pas douteux que le fond n'en soit historique; mais, il est certain aussi qu'on y a mêlé beaucoup d'astronomie. D'abord, la naissance d'Orion présente un mystere aussi indécent qu'obscur.

Jupiter, Neptune, & Mercure, d'autres disent Apollon, voyageoient sur la terre. Étant arrivés à Tanagre ville de Béotie, ils entrerent dans la cabane d'un pauvre villageois, nommé Hyriéus, qui leur fit la meilleure chere qu'il put, jusqu'à les régaler d'un bœuf, qui faisoit toutes ses richesses. Ces Dieux, admirant sa piété, & voulant la récompenser, lui donnerent le choix de ce qu'il souhaitoit le plus, avec assurance de le lui accorder. Il répondit qu'il ne désiroit rien tant que d'avoir un fils, sans toutefois être sujet à se marier, parce qu'il ne vouloit pas violer la promesse qu'il avoit faite à sa femme avant qu'elle mourût. Aussi-tôt, ces trois Dieux firent apporter la peau du bœuf qu'on leur avoit servi; ils y verserent de leur urine, puis commanderent à Hyriéus de la mettre en terre, avec défense de la remuer, ou de la découvrir de plus de neuf mois. Ce tems étant expiré, il naquit un enfant qu'Hyriéus appella Urion, à cause de l'urine de ces Dieux. Dans la suite, pour effacer le souvenir de son origine, on changea la premiere lettre de son nom, & il fut appellé Orion; ce qu'Ovide exprime si bien dans ce vers pentametre:

Perdidit antiquum littera prima suum.

(*a*) Pauf. pag. 571. Ovid. Metam. L. VIII. c. 4. Virg. Æneid. L. I. v. 539. *& seq.* L. III. v. 517. L. IV. v. 52. Diod. Sicul. pag. 197, 198. Homer. Iliad. L. XVIII. v. 486, 488. Odyss. L. V. v. 121. *& seq.* L. XI. v. 571. *& seq.* Plin. T. I. p. 384. Horat. L. I. Ode. 23. v. 21. L. III. Ode. 21. v. 18. Lucian. T. II. p. 628. Homer. Iliad. L. XVIII. v. 486. *& seq.* Job. c. 9. v. 9. Amos. c. 5. v. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII p. 52. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 23, 24. T. V. p. 148. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 160. T. X. p. 366, 367. T. XIV. p. 16, 17. *& suiv.*

Homere, qui parle en plus d'un endroit d'Orion, ne dit rien de la fable de sa naissance, qui apparemment n'avoit pas été inventée de son tems, & Phérécyde, cité par Apollodore, disoit seulement qu'il étoit fils de Neptune & d'Euryalé. Homere ne nous apprend autre chose au sujet de ce célebre personnage, sinon qu'il fut tué par Diane, en quoi il a été suivi par tous ceux qui sont venus apres lui. Ce qui est sûr, c'est qu'Orion se rendit très-fameux par son amour pour l'astronomie, qu'il avoit sans doute apprise d'Atlas, qui, selon Homere, demeuroit dans le voisinage de Tanagre, sur une montagne d'où il étudioit le Ciel, ou dans l'isle de Calypso sa fille.

Orion d'ailleurs aimoit passionément la chasse; ce qui est sans doute le fondement de la liaison de son histoire avec celle de Diane. Il étoit un des beaux hommes de son tems, & d'une taille si avantageuse, que par une hyperbole, trop outrée à la vérité, on disoit qu'il pouvoit marcher à travers les flots de la mer, & paroître au-dessus de l'eau, de toute la tête; ce qui veut dire, qu'il étoit souvent sur la mer dans quelque vaisseau. On ajoute à cette fiction, que ce fut dans le tems qu'il traversoit ainsi la mer, que Diane voyant la tête d'Orion, ne sçachant ce que c'étoit, le tua d'un coup de fleche; ce qui nous apprend qu'il mourut dans un de ses voyages maritimes.

Il avoit épousé en premieres noces une femme nommée Sidé, que la vanité perdit; car, ayant voulu égaler sa beauté à celle de Junon, cette déesse la fit mourir. Orion, étant passé dans l'isle de Chio, pour retourner à Tanagre, demanda à Œnopion sa fille Mérope en mariage; mais, celui-ci lui ayant crevé les yeux après l'avoir enivré, le laissa sur le bord de la mer. Orion, s'étant levé après que sa douleur fut appaisée, arriva à une forge d'airain, où il rencontra un jeune garçon, qu'il prit sur ses épaules, le priant de le guider au lieu où le soleil se leve, & où étant arrivé, il recouvra la vue, & alla se venger de la cruauté d'Œnopion.

Cette circonstance de la vie d'Orion, toute fabuleuse qu'elle paroît, pourroit, ce semble, s'expliquer, en disant que la plaie de ses yeux n'étant pas incurable, il en guérit, peut-être même avec de l'eau de forge. Apollodore ajoute que devenu célebre dans l'art qu'avoit pratiqué Vulcain, il fit un palais souterrein pour Neptune son pere; & que l'Aurore, que Vénus en avoit rendu amoureuse, l'enleva & le porta dans l'isle de Délos; nouvelle fable, suite de ce que nous venons de raconter de son voyage au lieu où le soleil se leve, & qu'on peut aussi expliquer comme celle de Tithon & celle de

Céphale, sur ce qu'il aimoit si passionnément la chasse, qu'il se levoit de grand matin, & qu'il alla s'établir dans l'isle de Délos.

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Diane lui ôta la vie à coups de fleches, ou parce qu'il avoit voulu faire violence à Opis, une de ces filles qui venoient du païs des Hyperboréens, porter leurs offrandes à Délos, comme le disent la plupart des Mythologues ; ou, suivant une autre tradition, parce qu'il avoit voulu contraindre Diane à jouer du disque avec lui ; ou, si nous en croyons Nicandre, pour avoir osé toucher le voile de cette Déesse d'une main impure. Comme il mourut dans le tems que le soleil parcourt le signe du scorpion, on publia que cet animal lui avoit ôté la vie par une de ses piquures, & que c'étoit Diane qui avoit fait sortir de terre cet animal, pour se venger de l'insulte qu'elle en avoit reçue ; ce qui, au rabais du merveilleux, signifie, ou qu'il mourut de quelque maladie contagieuse, ou à la fleur de son âge. Car quoique ces sortes de morts fussent attribuées à Apollon pour les hommes, comme celles des femmes à Diane, il y a des exemples qui mettent sur le compte de cette Déesse la mort de quelques hommes.

Pausanias dit qu'on voyoit le tombeau d'Orion à Tanagre dans la Béotie ; mais, ce n'étoit apparemment qu'un cénotaphe, puisqu'il fut enterré dans l'isle de Délos.

C'est Homere, qui le premier a attribué la mort d'Orion à la jalousie de Diane. « La belle » Aurore, fait-il dire à Calypso, » n'eut pas plutôt jetté un re» gard favorable sur le jeune » Orion, que l'envie s'alluma » dans le cœur de Diane, qui » ne cessa qu'après que la Déesse » avec ses fleches mortelles eut » privé l'Aurore de son cher » amant, dans l'isle d'Orty» gie. » C'étoit un ancien nom de l'isle de Délos.

Ce Poëte fait encore deux fois mention d'Orion, 1°. lorsque parlant de la bonne mine des deux fils de Neptune & de Tyro, Ephialte & Otus, il assure que leur beauté ne le cédoit qu'à celle d'Orion. 2°. En disant que dans les Enfers il étoit occupé sans cesse à poursuivre les bêtes féroces, marquant par-là qu'il avoit été un célebre chasseur ; car, en l'autre monde, suivant l'ancienne Théologie, chacun s'occupoit aux mêmes exercices qu'il avoit aimés pendant sa vie.

La circonstance des trois Divinités qui vont loger chez le pere d'Orion, a porté nos Hébraïsans à croire que cette fable étoit la même, ou qu'elle étoit copiée d'après l'histoire d'Abraham qui reçut les trois Anges, qui vinrent lui annoncer la naissance d'un fils, quoique Sara sa femme ne fût plus en âge d'en avoir. M. Le Clerc en a eu cette idée, sans cependant s'être étendu sur les

étymologies grecques & hébraïques, qui auroient pu donner quelque vraisemblance à cette prétention. Blaeu, qui avoit pris le nom de Cæsius, insinue aussi que cette même fable avoit beaucoup de rapport avec celle de Jacob, d'autant plus qu'on nomme le bâton de Jacob, les trois étoiles les plus brillantes de la constellation d'Orion, & que le nom de Jacob, qui veut dire fort contre le Seigneur, à cause du combat mystérieux que ce patriarche eut à soutenir contre un ange, peut y avoir donné lieu. D'ailleurs, les Arabes nomment la constellation d'Orion, Algebar ou Algebao, le Fort, le Géant. M. Michel, dans un ouvrage intitulé *Fasciculi Bremenses*, s'est efforcé de prouver la conformité de cette fable avec l'histoire d'Abraham & de sa femme; mais, les preuves & les étymologies qu'il en rapporte, ne sont gueres concluantes. Enfin, M. l'abbé Fourmont, de l'Académie des Belles-Lettres, a donné une dissertation très-étendue pour prouver que cette histoire étoit la même que celle de ce Patriarche.

En général, ces Auteurs peuvent dire en faveur de leurs sentimens, qu'Orion étant de Tanagre ville de Béotie, païs où Cadmus s'étoit établi, & avoit apporté la religion des Phéniciens, on pouvoit y avoir connu l'histoire d'Abraham, si célebre dans tout l'Orient.

Mais, sans entrer plus avant dans de semblables discussions, disons qu'Orion fut placé dans le Ciel, où il forme la plus brillante des constellations; & comme elle y occupe un grand espace, cela pourroit bien avoir donné lieu aux Anciens, & en particulier à Pindare, de dire qu'il étoit d'une taille monstrueusement grande, ce que Manilius exprime par ces mots: *Magni pars maxima Cœli*. Rien n'étoit plus connu dans les Anciens que cette constellation. Il en est même fait mention dans plusieurs endroits de l'Écriture-Sainte, & les Septante, comme la Vulgate, la nomment Orion, de même que les Grecs. Lycophron lui donne le nom de Tripater, & Euphorion dit que les Béotiens l'appelloient Candaor.

Les Arabes ont fait une femme d'Orion, qu'ils nommoient Algiauza, dont le mari, appellé Sokeil, étoit extrêmement amoureux. *Voyez* Sokeil.

La fable des filles d'Orion, qui, selon Ovide, se dévouerent pour le salut de Thebes, affligée de la peste, & dont les cendres furent changées en garçons, signifie sans doute que leur exemple donna du courage aux jeunes Thébains, qui, ayant mené jusques-là une vie molle & efféminée, n'avoient osé, pour le salut de leur patrie, se livrer à la mort.

ORION, *Orion*, (*a*) un des Lapithes qui furent tués par

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.

les Centaures aux noces de Pirithoüs.

ORIONDE, *Oriundus*, (*a*) fleuve dont il est fait mention dans Tite-Live. Cet historien dit que le Clausala & le Barbana, ayant réuni leurs eaux, tombent dans l'Orionde, sorti du mont Scodrus, & qui les porte dans la mer Adriatique avec les siennes & celles de plusieurs autres fleuves qu'il reçoit aussi dans son lit.

ORISSON, *Orisso*, (*b*) roi d'une partie de l'Espagne. Amilcar, pere d'Annibal, ayant formé le siege d'Hélice, Orisson fit semblant de prendre le parti des Carthaginois. Mais, ensuite, s'étant tourné tout d'un coup contr'eux, il les attaqua & les mit en fuite. Il sauva par ce moyen ses fils mêmes & les amis qu'il avoit dans cette ville; après quoi il se retira par un autre chemin. Amilcar, voulant le poursuivre, entreprit de traverser un grand fleuve à gué sur son cheval, qui en se cabrant le jetta dans l'eau où il se noya. Asdrubal son gendre, ayant été déclaré Général par l'armée & par le Sénat même de Carthage, assembla d'abord cinquante mille hommes de pied déjà tous exercés à la guerre, & dès la premiere bataille, il défit & tua le roi Orisson.

ORITAINS, *Oritani*, les mêmes que les Oréites. *Voyez* Oréites.

ORITES. *Voyez* Oréites.

ORITES, *Oritæ*, Ὠρεῖται, (*c*) peuple, qui habitoit à l'extrêmité occidentale de l'Inde, aux confins de la Gédrosie, à laquelle Étienne de Byzance donne ce peuple. Pline dit que le fleuve Arbis sépare les Orites des Indiens. Nous apprenons de Plutarque, qu'Alexandre avoit fait une grande perte dans le païs des Orites par la famine & par les maladies.

ORITES, *Oritæ*, Ὠρεῖται, peuple d'Espagne, selon Polybe. C'est le même que d'autres appellent Orétains. *Voyez* Orétains.

ORITHYE, *Orithya*, (*d*) fille de Marthésie reine des Amazones, succéda à sa mere, après que cette reine eut été tuée dans un combat contre les Barbares. Orithye étoit une princesse admirée de toute la terre, non-seulement pour sa science dans l'art militaire, mais encore pour sa virginité qu'elle conserva inviolablement toute sa vie. Ce fut par sa valeur que le nom des Amazones devint si grand & si terrible, que le roi Eurysthée à qui Hercule devoit douze travaux, crut lui en prescrire un absolument impossible en lui commandant de lui apporter les armes de la Reine des Amazones. Ce hé-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 31.
(*b*) Diod. Sicul. L. XXV.
(*c*) Plin. T. I. p. 374. Plut. T. I. p. 702.
(*d*) Justin. L. II. c. 4.

ros, accompagné de l'élite de la noblesse Grecque, partit avec neuf galeres pour cette fameuse expédition. Les deux sœurs, Antiope & Orithye, partageoient alors la souveraine autorité; mais, celle-ci étoit occupée à des guerres étrangeres; de sorte qu'Hercule, étant descendu sur le rivage, ne trouva qu'Antiope accompagnée par hazard d'un grand nombre de ses sujettes, qui ne s'attendoient pas qu'on dût venir les insulter jusques dans le sein de leur Royaume. Cette surprise fut cause que peu d'entr'elles eurent le tems de s'armer pour s'opposer à une irruption si soudaine, & qu'elles furent facilement vaincues. On en tua plusieurs, on en fit plusieurs prisonnieres. Deux sœurs d'Antiope se trouverent dans le nombre de ces dernieres. Hercule prit Ménalippe; & Théſée, Hippolyte qu'il épousa après l'avoir obtenue comme une récompense de sa valeur, & eut d'elle un fils auquel il donna le nom de sa mere. Hercule victorieux échangea sa captive avec les armes de la reine des Amazones qu'il porta aux pieds d'Eurysthée, & remplit par-là le commandement que ce roi lui avoit fait.

Cependant, Orithye, informée du détail du combat qu'on avoit livré à ses sœurs, & du rapt qu'un Prince Athénien avoit fait d'une de ces Princesses, remontre à ses compagnes, que c'est en vain qu'elles ont subjugué le Pont & l'Asie, si elles souffrent que les Grecs viennent impunément dans leur païs, moins pour leur faire la guerre, que pour les enlever indignement. Elle envoie en même tems demander du secours à Sagillus roi de Scythie. Elle lui représente que les Amazones ont l'honneur de descendre des peuples qui vivoient sous son Empire, & comment la nécessité les avoit réduites à prendre les armes après le carnage qu'on fit de leurs époux. Elle l'instruit du motif & du succès des guerres qu'elles avoient glorieusement achevées, & lui fait entendre qu'elles étoient parvenues par leur vertu à faire donner aux femmes Scythes une réputation de valeur non moins grande que celle des hommes du reste de la terre. Ce Roi, touché de la gloire de sa nation, lui envoya un grand corps de cavalerie & Panasogorus son propre fils pour le commander. Mais, l'esprit de division qui se mit entr'eux avant le combat, leur ayant fait oublier le sujet qui les avoit amenés, ils abandonnerent les Amazones, qui, frustrées d'un secours sur lequel elles avoient compté, furent défaites par les Athéniens. Elles trouverent néanmoins une retraite dans le camp de leurs alliés, qui, les mettant à couvert des insultes des autres nations, les ramenerent chez elles. La mort d'Orithye fit tomber le sceptre entre les mains de Penthésilée.

ORITHYIE, *Orithyia*, Ὠρείθυια,

fille d'Erechthée roi d'Athenes & de Praxitée, fut enlevée par Borée. *Voyez* Borée.

ORITHYIE, *Orithyia*, (a) Ὠρείθυια, une des Néréides, selon Homere.

ORIUNDUS. *Voyez* Oriondo.

ORIUS, *Orius*, (b) fleuve d'Égypte, dont il est fait mention dans Quinte-Curse. Il n'étoit pas éloigné de Memphis, selon cet auteur.

Il y en a qui, au lieu d'Orius, lisent Oron ; d'autres Oxius ; d'autres enfin, Ocins.

ORMÉNIDE, *Ormenides*, Ὀρμενίδης, nom donné à Ctésius, parce qu'il étoit fils d'Orménus.

ORMÉNIUM, *Ormenium*, Ὀρμένιον, (c) ville de Grece dans la Thessalie. Nous apprenons d'Homere, que les habitans de cette ville s'embarquerent pour aller au siege de Troie.

Strabon dit qu'Orménium, de son tems, s'appelloit Orminium, & que ce n'étoit autre chose qu'un village situé au pied du mont Pélius, derriere le golfe Pagaséen, c'est-à-dire, le golfe où étoit la ville de Pagases, & qui se nommoit autrement le golfe Pélasgique, au nord & au levant duquel étoit la Magnésie, dont le mont Pélius occupoit une partie. Orménium étoit au fond de ce golfe, au pied du mont Pélius. Cela s'accorde avec ce que dit Pline, qui nomme cette ville Horménium avec une aspiration. La Magnésie, dit-il, est annexée à la Thessalie. Il y a la fontaine Libéthra, les villes Iolcos, Horménium, Pyrrha, &c.

Strabon nous instruit de quelques autres particularités touchant Orménium. Il nous apprend que c'étoit un des villages situés aux environs de Démétriade, dont il étoit éloigné, en y allant par terre, de vingt-sept stades; qu'Iolcos étoit sur la route, à sept stades de Démétriade & à vingt d'Orménium; qu'Orménium dut sa fondation à Orménus fils de Cercaphus. Scepsius, ajoute Strabon, dit qu'Orménium fut la patrie de Phœnix.

ORMÉNUS, *Ormenus*, Ὄρμενος, fils de Cercaphus. *Voyez* Orménium.

ORMÉNUS, *Ormenus*, (d) Ὄρμενος. Capitaine Troyen, qui tomba sous les coups de Teucer, fils de Télamon.

ORMÉNUS, *Ormenus*, (e) Ὄρμενος, Roi des Dolopes, fut pere d'Amyntor, qui lui succéda au Trône.

ORMÉNUS, *Ormenus*, (f) Ὄρμενος, autre capitaine Troyen, qui fut tué par le Lapithe Polypœtès.

ORMÉNUS, *Ormenus*, (g) Ὄρμενος, fut pere de Ctésius, & ayeul d'Eumée.

ORMINIUM, *Orminium*, Ὀρμίνιον. *Voyez* Orménium.

ORNAN, *Ornan*, Ὀρνὰ, Jé-

(a) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 48.
(b) Q. Curt. L. IV. c. 7.
(c) Homer. Iliade. L. II. v. 241. Strab. pag. 438. Plin. T. I. pag. 200.

(d) Homer. Iliad. L. VIII. v. 274.
(e) Homer. Iliad. L. IX. v. 274.
(f) Homer. Iliad. L. XII. v. 187.
(g) Homer. Iliad. L. XV. v. 395.

buſéen, appellé auſſi Aréuna. *Voyez* Aréuna.

ORNÉATE, *Orneates*, Ὀρνεάτης, ſurnom de Priape, pris du culte qu'on lui rendoit à Ornées. *Voyez* Ornées.

ORNÉATES, *Orneatæ*, Ὀρνεᾶται, les habitans d'Ornées. *Voyez* Ornées.

ORNÉES, *Orneæ*, Ὀρνεαὶ, fleuve du Péloponneſe, qui baignoit les murs de la ville du même nom. *Voyez* Ornées.

ORNÉES, *Orneæ*, Ὀρνεαὶ, (*a*) ville du Péloponneſe, dans l'Argolide. « Comme Ornées, » dit Pauſanias, ſubſiſtoit en» core du tems d'Homere, & » que d'ailleurs c'eſt la pre» miere ville que l'on ren» contre ſur les confins de l'Ar» golide, auſſi ſe trouve-t-elle » nommée la premiere dans ce » grand poëte, & avant Phliunte » & Sicyone. Au reſte, la ville » d'Ornées a pris ſon nom d'Or» néus fils d'Érechthée; cet » Ornéus fut pere de Péteus » dont naquit Mneſthée, celui» là même qui avec les Athé» niens fut d'un ſi grand ſe» cours à Agamemnon, & qui » contribua tant au ſiege de » Troie. Dans la ſuite, les Or» néates furent chaſſés par les » Argiens, & incorporés dans » Argos. On voit pourtant en» core deux temples à Ornées, » l'un de Diane avec une ſtatue » de bois de la déeſſe, l'autre » conſacrée à tous les Dieux. » Au de-là de cette ville ſont » les limites des Phliaſiens & » des Sicyoniens. »

On lit dans Thucydide, que les Lacédémoniens, avec tous leurs alliés, excepté les Corinthiens, ſe jetterent ſur le païs d'Argos, en fourragerent une partie, en enleverent des grains, rétablirent à Ornées ceux qui en avoient été bannis, leur laiſſerent quelques ſoldats pour les y maintenir; qu'ayant fait un traité pour quelque tems, ils réglerent que les Ornéates & ceux d'Argos s'abſtiendroient à l'avenir du ravage des terres, les uns des autres; & qu'ils s'en retournerent enfin chez eux; que peu après les Athéniens étant arrivés avec une flotte de trente voiles, & ſix cens hommes armés peſamment, les habitans d'Argos, joignant leurs forces à celles-là, marcherent contre la ville d'Ornées; mais, comme durant la nuit, ils ſe retiroient dans leur camp, qui étoit loin de la ville, les Ornéates s'enfuirent. Ceux d'Argos, trouvant le lendemain que la place étoit abandonnée, la raſerent juſqu'aux fondemens; & les Athéniens s'en retournerent avec leur flotte. Cela doit être placé vers l'an 417 avant J. C.

Strabon diſtingue deux villes du nom d'Ornées, dont il place l'une dans l'Argolide, & l'autre dans le païs de Corinthe, entre

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 78. Pauſ. p. 131., 642. Thucyd. p. 391, 415, 416. Strab. p. 376, 382. Diod. Sicul. p. 317, 530. Herod. L. VII, c. 72.

Sicyone & Corinthe. Il prétend qu'Homere n'a point fait mention de la premiere. Quant à la seconde, il s'en exprime ainsi: « Ornées porte le même nom » que le fleuve qui l'arrose. » Elle est aujourd'hui déserte, » mais autrefois elle étoit assez » fréquentée. Il y avoit là un » temple consacré à Priape. Euphronius, qui a fait un traité » du culte de Priape, appelle » ce dieu Ornéate. La ville » étoit située au-dessus de la » plaine des Sicyoniens, mais » les Argiens en possédoient le » territoire. »

ORNÉES, *Ornea*, fête instituée en l'honneur de Priape. Cette fête devoit être célébrée sur-tout par les Ornéates; mais cependant, c'étoit à Colophon dans l'Ionie qu'on la solemnisoit avec le plus d'éclat. Le Dieu n'y avoit pour ministres que des femmes mariées.

ORNEMENS FUNEBRES. Ce sont en général, le lit, les habits, les marques de dignité, & autres choses de cette espece, dont les anciens paroient un corps mort, & l'exposoient à la vue du public, avant que de le mettre en terre, ou de le brûler. A cet usage répond en partie ce que nous nommons le lit de parade des Princes & Princesses avant leur enterrement. Le mot grec, qui désigne ces Ornemens funebres des anciens, est ἐνταφιασμὸς, ou ἐντάφιον, dont l'action d'embaumer faisoit une partie chez les Égyptiens. Ptolémée, voulant donner une effigie d'Alexandre qu'il avoit fait faire à la place de son véritable corps, mit à cette effigie un manteau royal, & l'enrichit de divers autres ornemens, ἐντάφιος, qu'il jugea propres à son dessein. Apollodore porta à Socrate, dans sa prison, une tunique & un manteau fort riches; & le priant de s'en revêtir avant que de boire la ciguë, il lui dit qu'il en usoit de la sorte, afin qu'il ne fût pas privé des Ornemens funebres. Mais, sa mort glorieuse n'étoit-elle pas le plus bel Ornement funebre, le plus beau mausolée, la plus honorable sépulture, comme dit Élien?

ORNÉUS, *Orneus*, Ὀρνεὺς, (a) fils d'Érechthée, donna son nom à la ville d'Ornées. *Voyez* Ornées.

ORNÉUS, *Orneus*, Ὀρνεὺς, (b) un des Lapithes, fut contraint de prendre la fuite, dans le combat qui se livra aux noces de Pirithoüs.

ORNÉUS, *Orneus*, Ὀρνεὺς, un des surnoms donnés à Priape. *Voyez* Ornées.

ORNIS, *Ornis*, Ὄρνις, (c) lieu du Péloponnese, situé devant une des portes de la ville de Corinthe.

ORNITHOMANTIE, *Ornithomantia*, (d) divination qu'on

(a) Plut. T. I. p. 15. Pauf. p. 131.
(b) Ovid. Metam. L. XII. v. 8.
(c) Plut. Tom. I. pag. 1035.
(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 122.

tiroit de la langue, du vol; du cri, ou du chant des oiseaux, de ὄρνις, *avis*, oiseau, & μαντεία, *divinatio*, divination.

Les Romains tiroient des présages heureux ou malheureux des oiseaux, & cela de deux manieres, ou de leur cri, de leur chant, ou de leur vol. Les oiseaux dont on consultoit le cri, le chant, étoient proprement nommés *oscines*, comme le corbeau, la corneille, le hibou; ceux dont on ne consultoit que le vol, étoient appellés *alites* & *præpetes*, comme l'aigle, le vautour, &c. Il y en avoit qui étoient *oscines* & *alites*; tels étoient le pivert, le corbeau, &c.

Mais, tous les gens un peu sensés se moquoient de ces présages, & des Augures qui les tiroient. Pacuvius parloit très-bien d'eux.

Istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quàm ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum censeo.

» Pour ces devins qui se » piquent d'entendre le langage des oiseaux, & qui ti» rent plus de sens du cœur » des animaux que de leur pro» pre cœur, je suis d'avis qu'il » vaudroit mieux leur prêter » l'oreille que notre confiance.»

Ces trois vers de Pacuvius contiennent une réflexion digne des siecles éclairés. Cependant, comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guere parmi les hommes, l'astrologie, & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau, succéderent chez les Chrétiens aux extispices, c'est-à-dire, aux divinations par les entrailles des victimes & à l'Ornithomantie.

Nous voudrions bien n'avoir pas à reprocher à Montagne un discours pitoyable, où, selon lui, de toutes les prédictions, les plus certaines étoient celles qui se tiroient du vol des oiseaux. « Nous n'avons rien, » dit-il, de si admirable. Cette » regle, cet ordre du branler » de leurs aîles dont on tire » des conséquences des choses » futures, il faut bien qu'il soit » conduit par quelqu'excellent » moyen à cette noble opéra» tion; car, l'attribuer à une » ordonnance naturelle, ce se» roit une idée évidemment » fausse. »

Il est plaisant de voir un Pyrrhonien, qui se joue de l'histoire, traiter d'idée évidemment fausse, celle des Physiciens de tous les âges. Montagne devoit bien être physicien autant que Virgile, qui n'attribue qu'à la diversité de l'air les changemens réglés du mouvement de leurs aîles, dont on peut tirer quelques conjectures pour la pluie & le tems sérein; Montagne, disons nous, devoit connoître aussi-bien que nous ces beaux vers des Géorgiques:

Haud equidem credo quia sit divinitus illis

Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempestas & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Juppiter humidus austris
Densat, erant quæ rara modò, & quæ densa relaxat;
Vertuntur species animorum, & corpora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt; hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

» Je n'ai garde de penser » qu'un esprit divin anime cette » espece d'oiseaux, ni que les » Dieux leur aient accordé une » prévoyance singuliere des » choses qui doivent arriver; » mais, lorsque la température » & l'humidité de l'air » sont changées, & que Jupiter » par le souffle des vents a » condensé ce qui étoit raréfié, ou raréfié ce qui étoit » condensé, leurs organes sont » diversement affectés; & les » impressions auxquelles ils se » livrent, sont différentes dans » le beau & le mauvais tems. » De-là viennent & le concert » des oiseaux dans les champs, » & la gaieté des troupeaux » dans les prairies, & ces cris » de joie que font entendre les » corbeaux. »

Enfin, si Montagne n'a pas cru un mot de ce qu'il disoit, il est inexcusable de s'être joué ainsi de ses lecteurs, en leur inspirant de fausses & de puériles opinions.

ORNITHOSCOPES, *Ornithoscopi*, Ὀρνιθοσκόποι, ceux qui se mêloient de former des prédictions & de tirer des présages des oiseaux. *Voyez* Ornithomantie.

ORNOSPADE, *Ornospades*, (a) étoit Gouverneur de la Mésopotamie pour les Parthes, l'an de Jesus-Christ 35, lorsque Vitellius à la tête des légions de Syrie, introduisit Tiridate dans cette province, & fut le premier à se rendre dans leur camp à la tête d'un corps de cavalerie. Ce Seigneur, autrefois exilé de son païs, s'étoit retiré auprès de Tibere, & s'étoit acquis beaucoup de gloire à la tête des troupes qu'il lui avoit amenées, & avec lesquelles il lui avoit aidé à terminer la guerre de Dalmatie. Ce service lui avoit acquis la qualité de citoyen Romain. Mais, il étoit ensuite rentré dans les bonnes graces de son Roi, qui l'avoit traité avec beaucoup de distinction, & l'avoit établi gouverneur de tout le païs qui étoit entre les fleuves du Tigre & de l'Euphrate, & à qui cette situation a fait donner le nom de Mésopotamie.

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 37. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 598.

ORNYTUS, *Ornytus*, (*a*) Ο'ρνυτος, se joignit à Ioxus, fils de Ménalippe & petit-fils de Thésée, pour conduire une colonie en Carie.

OROANDA, *Oroanda*, (*b*) ville de l'Asie mineure, dans la Pisidie. Il ne paroît pas qu'elle subsistât du tems de Ptolémée, qui se contente d'en nommer le peuple *Orondici*. Tite-Live parle de cette ville, mais ce nom a été défiguré en quelques éditions. Celle de Scheffer 1518, porte Oronda; celle de Gryphe & de Gruter, Oroanda. Charles Sigonius change le mot en Œnoanda, & rend ainsi raison de cette correction. « Œnoanda, dit-il, est une ville » de Pamphylie, selon Étienne » de Byzance. Strabon a fait » une faute dans son treizieme » livre vers la fin. On y lit » Οἰνανδρῶν τε, au lieu qu'il faut » lire Οἰνανδῶν τε. Appien nom» me Ο'ινανδεῖς; mais, comme » en ce même endroit, il y » a d'autres villes nommées de » la Pamphylie & de la Lycie, » il faut certainement lire Œ» noanda & non pas Oroanda, » qui, comme on a dit ci-de» vant, étoit de la Galatie. » Charles Sigonius étoit très-sçavant; cependant, en ce peu de mots, il y a plus d'une méprise importante. Premierement, il suppose qu'Étienne de Byzance met Œnoanda dans la Pamphylie; mais, cet auteur dit qu'elle est une ville de Lycie. En second lieu, il place Oroanda dans la Galatie, où il n'y en a pas la moindre trace. La troisieme méprise est de vouloir faire dans Tite-Live un changement de nom, dont Polybe fait voir l'inutilité. Voici le passage de Tite-Live: *A Perga, L. Manlio fratre cum quatuor millibus militum Oroanda, ad reliquum pecuniæ, ex eo quod pepigerant, exigendum misso, ipse... Apameam exercitum reduxit.* C'est-à-dire: » Le Consul, ayant en» voyé de Perge L. Manlius son » frere avec quatre mille hom» mes à Oroanda pour s'y faire » payer de la somme dont ils » étoient convenus,...... re» mena l'armée à Apamée. » Il est certain que Tite-Live ne fait souvent que suivre Polybe pas à pas. Voici le passage de Polybe: » Ayant appris leur » arrivée, il envoya son frere » avec une armée vers les » Oroandiens, pour en rece» voir le reste de la somme sti» pulée. » On voit bien que c'est le même fait dans l'un & dans l'autre historien, & que Tite-Live, trouvant les Oroandiens dans Polybe qui le guidoit, il a du écrire Oroanda & non pas Œnoanda. A l'égard de la capitulation, où cette somme avoit été réglée, elle se trouve dans le même livre de Tite-Live, où il est dit que les députés des Oroandiens

(*a*) Plut. T. I. p. 4.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 4. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18, 19, 37, 39. Plin. T. I. p. 271, 290.

vinrent trouver le consul L. Manlius. Il est étonnant qu'un aussi grand homme qu'étoit J. Fred. Gronovius ait laissé dans ce passage *Oroandensium*, & qu'aux chapitre 37 & 39, où il est question du même peuple, il ait mis dans le texte de son édition *Œnoanda*, qui n'y convient aucunement ; & cela par une déférence excessive pour le sentiment de Sigonius. Il est certain que dans Tite-Live il faut lire Oroanda, & quand même, ce qui n'est pas, tous les anciens manuscrits porteroient en cet endroit Œnoanda, ce seroit une faute palpable, qu'il faudroit corriger, au mépris de tous les manuscrits du monde. Sigonius a beau dire que l'Oroanda du dix-huitieme chapitre étoit de la Galatie, cela n'en est pas plus vrai pour cela. Dans tous ces passages, il ne s'agit que d'un même lieu, d'un même fait, ou des suites d'un même fait. En laissant *Oroandensium* dans le chapitre dix-huit, il ne falloit point changer ce mot en celui d'*Œnoandensium* dans le chapitre dix-neuf, où Sigonius n'avoit manqué aucune correction à faire, comme on a fait dans l'édition de Gronovius.

Pline, parlant de la Pisidie, lui donne Césarée, Colonie, nommée aussi Antioche, Oroanda, & Sagalessos. Il fait mention ailleurs d'*Oroandicus Tractus*, qu'il met bien distinctement dans la Pisidie & l'Isaurie.

ORОANDE, *Oroandes*, (*a*) montagne, ou partie de cette longue chaîne de montagnes, dont le Taurus & l'Imaüs étoient des branches considérables. L'Oroande de Pline paroît le même qu'Oronte, que Ptolémée place dans la Médie, & qui étoit auprès d'Ecbatane, comme on peut le voir, en conférant avec ces auteurs, ce qu'en dit Diodore de Sicile.

OROANDE, *Oroandes*, (*b*) Ὀροάνδης, Crétois, dont Persée, roi de Macédoine, voulut se servir pour se dérober aux Romains, l'an 168 avant J. C., mais qui, suivant le génie de sa nation, le trahit. Oroande connoissoit à fond toute la côte de Thrace, pour avoir souvent commercé avec ses habitans. Persée tira parole de lui, qu'il le passeroit sur un brigantin, & le conduiroit à la cour du roi Cotys. Le bâtiment en question étoit à la rade dans un port de Samothrace, appellé Démétrie. On y transporta sur le soir toutes les choses dont Persée avoit besoin, & entr'autres autant d'argent qu'on en put emporter sans se découvrir. Mais, dès que cela eut été fait, Oroande prit le large à la faveur des ténebres, & emporta en Crete les dépouilles de ce malheureux prince.

(*a*) Plin. T. I. p. 272.
(*b*) Tit. Liv. L. XLV. c. 6. Plut. T. I. p. 268, 269.

OROANDENSES. *Voyez* Oroanda.

OROANDICUS TRACTUS. *Voyez* Oroanda.

OROBATE, *Orobates*, (*a*) Lieutenant de Darius, commandoit avec Ariobarzane les Perses, les Mardes, & les Sogdiens.

OROBAZE, *Orobazus*, (*b*) Ὀρόβαζος, Seigneur Parthe, fut député par le roi Arsace vers L. Sylla, pendant que ce général Romain étoit campé sur le bord de l'Euphrate. Jamais avant ce jour-là ces deux peuples, les Romains & les Parthes, ne s'étoient trouvés ensemble; mais, cela même, dit Plutarque, est une grande marque de la fortune de L. Sylla, qu'il ait été le premier des Romains à qui les Parthes si fiers aient envoyé une ambassade solemnelle pour lui demander amitié & alliance. On dit que, pour le recevoir à son audience, L. Sylla mit dans sa tente trois sieges, un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la suite, le Roi des Parthes, irrité contre son Ambassadeur de ce qu'il avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. Pour L. Sylla, les uns le louerent d'avoir ainsi humilié la fierté des Barbares, & les autres le blâmerent comme un homme trop insolent, & qui s'étoit abandonné à une ambition trop outrée, & entierement hors de saison.

OROBIES, *Orobiæ*, Ὀροβίαι, (*c*) lieu de l'isle d'Eubée. Il en est fait mention dans Thucydide.

ORODE, *Orodes*, Ὀρώδης, (*d*) un des compagnons d'Énée, se mit à fuir à la vue des exploits de Mézence. Celui-ci, dit Virgile, dédaigne de le percer dans sa fuite, & de lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir. Il court après lui, l'atteint, l'arrête, l'attaque de front. L'un est plus rusé, l'autre est plus brave, il le terrasse; puis lui mettant un pied sur la gorge, & s'appuyant sur la lance dont il l'a percé: « Compagnons, s'écrie-t-il, voici un » grand avantage que nous rem» portons; le grand Orode est » vaincu. » Ses soldats lui répondent par des applaudissemens & des cris de joie. Orode, levant les yeux, lui dit d'une voix mourante: « Qui que tu » sois, tu ne te glorifieras pas » long-tems de ta victoire; Je » vais être vengé. Un destin » pareil t'attend, & tu seras » bientôt étendu sur ce même » champ de bataille. » Mézence, le regardant avec un souris mêlé de colere, lui répond: « En attendant meurs; Jupiter » me traitera à son gré. » A ces mots, il retire sa lance du corps d'Orode, dont les yeux plongés dans un sommeil de fer,

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 12.
(*b*) Plut. T. I. p. 453. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 326.
(*c*) Thucyd. p. 233.
(*d*) Virg. Æneid. L. X. v. 732. & seq

se ferment pour jamais à la lumiere.

On demandera peut-être sur quel fondement Orode prédit la mort de son ennemi. Virgile, dans cette circonstance, suit l'exemple d'Homere, qui dans le seizieme livre de l'Iliade, fait prédire la mort d'Hector par Patrocle expirant. » Tu » ne vivras pas non plus long- » tems, dit-il à Hector ; la » mort est près de toi, & le » destin tranchera tes jours par » la main du brave Achille. » C'étoit un préjugé commun chez les anciens, que les mourans voyoient clair dans l'avenir, parce que leur ame commençoit à se dégager des liens du corps. Un médecin célebre de l'antiquité, Arétée, met au rang des signes d'une mort prochaine, les prophéties que fait le malade. Le sçavant médecin M. Winslow, si incrédule sur les signes ordinaires de la mort, n'auroit pas admis cette divination pour un signe infaillible.

ORODE, *Orodes*, Ὀρώδης, (a) fils de Phraate, s'empara du Trône des Parthes, après que Mithridate son frere aîné eut été chassé, vers l'an 56 avant Jesus-Christ. Ce Prince fugitif s'étant retiré à Babylone, Orode alla l'y assiéger. Les habitans, pressés par la faim, se rendirent après un long siege. Mithridate, se fiant trop sur les droits du sang qui le lioit de si près à Orode, se livre volontairement à lui. Mais, celui-ci, le regardant moins comme son frere que comme son ennemi, le fait massacrer à ses yeux. Il eut ensuite la guerre avec les Romains, extermina une de leurs armées, & fit mordre la poussiere à M. Crassus & au fils de ce général. On sçait qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de M. Crassus pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injustices & de sacrileges.

L'an 39 avant J. C., l'armée d'Orode fut taillée en pieces par les Romains, & Pacorus son fils fut du nombre de ceux qui resterent sur la place. Orode fut si frappé de la défaite entiere de ses troupes & de la mort de son fils, qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendoit rien prononcer que le nom de Pacorus. Il s'imaginoit le voir, & l'appelloit ; il lui sembloit qu'il s'entretenoit avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parloit & qu'il l'entendoit parler. Dans d'autres momens, il se ressouvenoit qu'il étoit mort,

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 46. Just. L. XLII. c. 4, 5. Dio. Cassi. p. 116. Plut. T. I. p. 554. *& seq.* p. 932. Appian. p. 120, 140, 141. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 274. *& suiv.* Hist. Rom. T. VII. p. 112, 114, 188, 189. T. VIII. p. 339, 390, 391.

& versoit des torrens de larmes.

Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avoit jetté la mort de son cher Pacorus, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfans. Il en avoit trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitoit en faveur du sien, & se servoit du crédit qu'elle avoit sur un esprit affoibli par l'âge & par la douleur. Enfin, il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, & nomma Phraate l'aîné de tous, & en même tems le plus vicieux. A peine fut-il assuré du Trône, qu'il fit tuer tous ses freres venus du mariage de son pere avec une fille d'Antiochus Eusebe roi de Syrie; & cela uniquement, parce que leur mere étoit de meilleure maison que la sienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'ayant pu s'empêcher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir lui-même, vers l'an 35 avant Jesus-Christ. C'est ainsi qu'Orode fut puni par son propre fils du meurtre de son pere; car, il l'avoit assassiné, aidé de Mithridate son frere.

Plutarque, au lieu d'Orode, lit Hyrode dans la vie de M. Crassus, & Hérode dans celle de Marc-Antoine.

ORODE, *Orodes*, Ὀρώδης, (*a*) Prince du sang royal des Arsacides, fut élevé sur le Trône des Parthes par la Noblesse qui venoit d'en chasser Phaatace. Mais, Orode étoit si colere, si cruel, & de si difficile accès, que le peuple ne put le souffrir. On conspira donc contre lui; & comme les Parthes portoient toujours leurs épées, il fut tué dans un festin, ou, comme d'autres le disent, dans une chasse.

ORODE, *Orodes*, Ὀρώδης, (*b*) fils d'Artabane roi des Parthes, fut établi par son pere roi d'Arménie. Mais, aux approches de Germanicus, l'an de Jesus-Christ 18, le jeune Monarque, ou se retira, ou ne fit aucune résistance.

Dans la suite, Pharasmane étant entré dans l'Arménie avec une armée d'Ibériens, s'étoit emparé d'Artaxata qui en étoit la capitale. A cette nouvelle, Artabane mit en campagne des troupes nombreuses sous la conduite de son fils Orode; & Pharasmane, pour être en état de résister à un si puissant ennemi, se fortifia du secours des Albaniens ses voisins. Il envoya en outre lever des soldats chez les Sarmates. Grossi de toutes ces troupes, Pharasmane défioit au combat Orode, qui reculoit & différoit, parce qu'il n'avoit pas encore reçu tous les secours qu'il attendoit. Enfin,

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 620. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 381.
(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 33. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 403, 594, 595.

l'impatience des Parthes contraignit le Prince qui les commandoit à livrer la bataille. Comme l'armée Ibérienne étoit forte d'infanterie aussi-bien que de cavalerie, elle avoit l'avantage sur les Parthes, qui ne combattoient qu'à cheval. Néanmoins ceux-ci se soutenoient par leurs alternatives ordinaires de fuite & de retour à la charge ; jusqu'à ce que Pharasmane & Orode s'étant rencontrés en vinrent aux mains. Non-seulement Orode fut blessé, mais on le crut mort ; & le bruit, s'en étant répandu parmi les Parthes, acheva de les déconcerter, & donna la victoire aux Ibériens. Artabane, ayant rassemblé toutes ses forces, marcha en personne contre les vainqueurs pour tirer vengeance de cet affront. Mais, il ne fit qu'augmenter leur gloire par sa défaite, arrivée l'an de J. C. 35.

ORODEMNIADES, *Orodemniades. Voyez* Oréades.

ORODŒCIDE, *Orodœcides*, Ὀροδοικίδης, (*a*) dont parle Lucien dans un de ses dialogues.

ORŒSUS, *Orœsus*, Ὀροισος, (*b*) Crétois, de la ville d'Apteres, étoit brave & très-léger à la course. Un jour, dans un combat où Ptolémée, fils de Pyrrhus, montroit une valeur extraordinaire, Orœsus se coulant à côté du jeune Prince, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renversa mort par terre.

ORŒTE, *Orœtes*, Ὀροίτης, (*c*) Satrape qui commandoit à Sardes pour le roi Cambyse. Orœte, ne pouvant souffrir le reproche qu'un autre Satrape, dans une querelle particuliere, lui fit de n'avoir pu encore subjuguer l'isle de Samos, qui étoit tout près de son gouvernement, & si fort à la bienséance de son maître, résolut pour s'emparer de l'isle, de se défaire du tyran Polycrate, à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il lui écrivit que, sur les avis certains qu'il avoit reçus, que Cambyse vouloit le faire assassiner, il songeoit à se retirer dans ses États, & à y mettre ses trésors en sûreté. Et son dessein étoit, disoit-il, de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui serviroit à conquérir l'Ionie & les isles voisines, qu'il avoit en vue depuis long-tems. Il sçavoit que le Tyran aimoit fort l'argent, & qu'il désiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par ce double appas en piquant par la même offre son avarice & son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits, & il envoya dans cette vue un

(*a*) Lucian. T. II. p. 585.
(*b*) Plut. T. I. p. 403.
(*c*) Herod. L. III. c. 120 *& seq.* Cicer. de finib. bon. & mal. L. V. c. 92. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 496, 497. T. II. p. 115, 116.

député sur les lieux. Orœte, après avoir fait remplir de pierres huit coffres presque jusqu'aux bords, y avoit mis pardessus un lit de pieces de monnoies d'or. Ils étoient emballés, & tous près à être embarqués. Le député du Tyran arrive, & l'on ouvre les coffres qu'il crut remplis d'or. Aussi tôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocede, célebre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Orœte le fit arrêter comme ennemi de l'État, & en cette qualité le fit attacher à une potence, terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheurs & de prospérités.

Un crime si noir & si détestable ne demeura pas impuni. Darius, étant monté sur le Trône, apprit que ce Satrape abusoit d'une maniere étrange de son autorité, & qu'il ne comptoit pour rien le sang de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Orœte porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courrier que le Roi lui avoit envoyé, parce que l'ordre dont il étoit chargé lui étoit désagréable. Darius, qui ne se croyoit pas encore bien affermi sur le Trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce Satrape n'avoit pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours qu'il pouvoit tirer de son gouvernement, qui comprenoit la Phrygie, la Lydie, & l'Ionie. Il s'y prit donc d'une maniere sourde & cachée, pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses Officiers les plus fideles & les plus affectionnés à sa personne. Cet Officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux Officiers de la garde, des lettres du Roi qui ne renfermoient que des ordres généraux. Bientôt après, il en produisit de secondes, qui étoient plus précises. Et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une derniere lettre, par laquelle le Roi leur ordonnoit de mettre à mort ce Satrape; & cet ordre fut exécuté sur le champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, & tous ceux qui se trouverent dans sa maison, furent transportés à Suse, vers l'an 522 avant J. C.

ORŒTE, *Orœtes*, Ὀροίτης, (*a*) Arménien, dont Lucien fait mention dans un de ses dialogues des morts. Il feint que quand Orœte descendit aux enfers, il avoit les jambes si foibles, qu'il ne pouvoit se tenir de bout. Comme il bronchoit

(*a*) Lucian. T. 1. p. 286. *&* *seq.*

donc à chaque pas, sans qu'on pût le faire avancer, Mercure fut contraint de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau.

OROFERNE, *Orofernes*, (a) que d'autres nomment Holopherne. C'étoit un fils supposé d'Ariarathe V, roi de Cappadoce, & d'Antiochide, fille d'Antiochus le grand. *Voyez* Holopherne.

OROLE, *Oroles*, (b) Roi des Daces. Ce Prince, pour punir ses sujets de ce qu'ils avoient lâchement combattu contre les Bastarnes, les condamna, au rapport de Justin, à mettre la tête où on met ordinairement les pieds, quand on se couche, & à servir leurs femmes qui les servoient auparavant. Cette coutume dura jusqu'à ce qu'ils eussent effacé par des actions glorieuses la honte dont ils s'étoient couverts.

Il y en a qui, au lieu d'Orode, lisent Ruboboste; & d'autres, Bœrebiste.

OROMASDE, *Oromasdes*, Ὠρομάσδης, *ou plutôt* OROMAZE. *Voyez* Oromaze.

OROMAZE, *Oromazes*, (c) Ὠρομάζης. Dieu des Perses. Ce Dieu, selon eux, né de la plus pure lumiere, étoit le principe du bien. *Voyez* Arimanius.

OROMÉDON, *Oromedon*, un des Géans qui voulurent escalader le Ciel.

ORON. *Voyez* Orius.

ORONAIM, *Oronaïm*, (d) Ὡρωναΐμ, ville du païs des Moabites. Il est fait mention de cette ville dans Isaie & dans Jérémie.

ORONDICI, Ὀρονδικοί. *Voyez* Oroanda.

ORONTAS, *Orontas*, (e) Ὀρόντας, Seigneur Perse, d'une des premieres familles de la nation, passoit pour être fort habile dans le métier des armes. Il servit d'abord contre Cyrus le jeune; mais ensuite, feignant de s'être réconcilié avec ce jeune Prince, il entreprit de lui dresser des embûches. Le complot fut découvert par le moyen d'une lettre écrite par Orontas lui-même. Dès que Cyrus eut pris lecture de cette lettre, il fit arrêter Orontas, & assembla sept des principaux d'entre les Perses, pour lui faire son procès. Orontas fut condamné, mais on ignore quel genre de supplice on lui fit subir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Orontas ne parut plus depuis ni mort ni en vie, & jamais il n'a existé aucun vestige de son tombeau.

ORONTAS, *Orontas*, (f) Ὀρόντας, autre Seigneur Perse, gendre d'Artaxerxe Mné-

(a) Just. L. XXXV. c. 1.
(b) Just. L. XXXII. c. 3.
(c) Plut. T. I. p. 1026. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 310. T. III. p. 155, 166.
(d) Isaï. c. 15. v. 5. Jerem. c. 48. v. 3, 5, 34.
(e) Xenoph. p. 258. & seq.
(f) Diod. Sicul. p. 462. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 644. & suiv.

-lon, & sans doute proche parent du précédent, dont il fut du moins contemporain, commandoit les troupes de terre dans l'expédition qui se fit en Cypre, vers l'an 385 avant Jesus-Christ. Téribaze commandoit celles de mer. Ce dernier, pressant fortement le siege de Salamine, Évagoras, qui en étoit roi, se vit contraint d'entrer en négociation avec les ennemis. Téribaze consentit à faire la paix, pourvu qu'Évagoras abandonnât toutes les villes de Cypre, & que se contentant de demeurer Roi de Salamine, il payât un tribut annuel au Roi de Perse, auquel il seroit soumis comme un serviteur à son maître. Quelque dures que ces conditions pussent être, Évagoras n'excepta que la comparaison du serviteur à son maître, & consentit d'ailleurs d'être un Roi dépendant du Roi de Perse. Téribaze refusa cet adoucissement.

Cependant, Orontas qui portoit envie à la gloire de son Collegue, écrivit secrétement au Roi une lettre contre lui. Il disoit d'abord que Téribaze, qui auroit déjà pu prendre Salamine de force, prolongeoit le siege par des députations réciproques, où l'on proposoit des nouveautés contraires au service du Roi; que d'ailleurs Téribaze, ami des Lacédémoniens, tramoit avec eux une alliance particuliere & personnelle; jusques-là qu'on avoit envoyé consulter la Pythonisse sur une révolte que l'on préparoit; enfin, que l'on tâchoit de gagner tous les Officiers de l'armée par des honneurs, par des présens & par des promesses.

Le Roi de Perse, ayant reçu cette lettre, ajouta foi à ces accusations; il écrivit à Orontas de se saisir de Téribaze & de le lui envoyer. Orontas exécuta volontiers cet ordre. Téribaze, amené devant le Roi, demanda qu'on instruisît son procès dans les formes; aussitôt il fut conduit en prison. Cependant, comme le Roi étoit alors en guerre contre les Cadusiens, il suspendit la poursuite de cette affaire, & en renvoya l'examen à un autre tems. Orontas, qui avoit été chargé de continuer le siege en l'absence de Téribaze, voyant qu'Évagoras se défendoit avec la même vigueur qu'auparavant, & s'appercevant de plus que les troupes mécontentes de la disgrace de Téribaze respectoient peu les ordres de son successeur, & se dégoutoient des travaux du siege, commença à craindre quelqu'évenement fâcheux pour lui-même. Ainsi, il envoya des députés à Évagoras pour lui proposer la paix aux mêmes conditions précisément qu'il avoit acceptées de la part de son prédécesseur. Évagoras, qui se vit heureusement délivré de la captivité qu'il avoit à craindre, signa le traité de paix aux conditions qu'il avoit déjà proposées.

Artaxerxe Mnémon, ayant terminé la guerre qu'il faisoit aux Cadusiens, fit reprendre l'affaire de Téribaze, & il lui donna puor Juges les trois hommes les plus estimés dans la Perse par leur intégrité. C'étoit un peu avant ce tems-là que certains Juges qui avoient porté des sentences injustes avoient été écorchés tout vifs, après quoi on avoit étendu leurs peaux sur tous les sieges du Tribunal; afin de mettre devant les yeux de ceux qui occuperoient leurs places, la punition préparée à leurs imitateurs. Ceux, qui parloient contre Téribaze, soutenoient que la lettre d'Orontas, dont ils venoient de faire la lecture à haute voix, suffisoit pour la condamnation de l'accusé. Mais, Téribaze, pour réfuter la complaisance qu'on lui reprochoit au sujet d'Évagoras, lut le traité par lequel Orontas consentoit que le même Évagoras ne fût soumis au Roi de Perse, que comme un Roi peut l'être à un autre Roi; au lieu que lui Téribaze avoit exigé que cette soumission fût celle d'un esclave à son maître. A l'égard de la Pythonisse consultée, il prenoit tous les Grecs à témoins que le dieu de Delphes ne rendoit jamais de réponse sur la vie ou sur la mort de personne. Sur l'article de l'alliance recherchée avec les Lacédémoniens, il répondit qu'elle ne regardoit point ses intérêts particuliers, & qu'il n'avoit eu en vue en la proposant que le service du Roi. En effet, ajouta-t-il, c'est par le premier traité fait avec les Lacédémoniens, que le Roi étoit demeuré le maître de toutes les villes Grecques de l'Asie, que Lacédémone lui avoit abandonnées. Il termina sa justification en représentant aux Juges la fidélité de ses services précédens.

Sur cette justification, les trois juges, d'un commun accord, déchargerent pleinement Téribaze de l'accusation. Artaxerxe Mnémon, ayant approuvé leur sentence, revêtit ce seigneur des dignités les plus considérables de l'État; au lieu qu'Orontas, reconnu pour calomniateur, fut rayé du nombre des amis du Roi & couvert d'opprobres.

ORONTAS, *Orontas*, (a) Ὀρόντας, autre Seigneur Perse, étoit Satrape de Mysie, l'an 362 avant J. C. Cette année, les peuples de l'Asie mineure entreprirent de se soustraire à l'empire de Perse, & d'une commune voix choisirent Orontas pour leur commandant général. Orontas, ayant accepté ce titre & touché tout l'argent qu'il falloit pour payer une année entiere d'avance à vingt mille hommes, trahit aussi-tôt ses confédérés. Se flattant que son maître le combleroit de présens & le feroit Satrape uni-

(a) Diod. Sicul. pag. 505. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 408.

que de toutes les côtes de l'Asie, s'il lui livroit les rébelles, il fit saisir tous ceux qui lui apporterent l'argent qu'on lui avoit promis, & les envoya prisonniers à Artaxerxe. Il livra de même toutes les villes qu'on lui avoit remises, & les troupes étrangeres déjà levées, à des émissaires chargés par le Roi de les recevoir.

Cet Orontas pourroit bien être le même que le précédent. Son caractere, dans le trait de trahison qu'on vient de lire, se soutient parfaitement. Au reste, il sembleroit que ce caractere étoit le partage des Seigneurs Perses du nom d'Orontas ; c'est du moins l'idée que l'on doit se former d'eux d'après ce que l'histoire nous en a conservé.

ORONTE, *Orontes*, Ὀρόντης, (*a*) grand fleuve d'Asie dans la Syrie. Pline le fait naître près d'Héliopolis, entre le Liban & l'Antiliban, comme on le verra ci-après.

Strabon parle assez au long de ce fleuve. Après avoir décrit la ville d'Antioche, il ajoute : « Auprès de la ville » coule l'Oronte, qui ayant sa » source dans la Célésyrie, se » perd ensuite dans la terre ; » puis en sort, traverse le ter- » ritoire d'Apamée, & s'avan- » çant vers Antioche, se jette » dans la mer au voisinage de » Séleucie. On l'appelloit au- » paravant Typhon ; ce nom » fut changé par celui qui y » fit un pont. Et comme cet » homme s'appelloit Oronte, » le fleuve fut aussi appellé » Oronte. . . . . . Auprès de » Séleucie, au couchant d'An- » tioche, est la mer où se perd » l'Oronte. Séleucie est à » quarante stades de son em- » bouchure, & Antioche en » est à deux cens vingt. On va » en un jour depuis la mer jus- » qu'à Antioche en remontant » le fleuve. » Voilà ce que dit Strabon.

Oppien fait mention d'une isle, que l'Oronte formoit un peu avant que d'entrer dans la mer ; il en parle poëtiquement sous la figure d'une Nymphe dont Oronte étoit l'amant. La ville d'Épiphanie & celle d'Apamée étoient aussi sur ce fleuve. Comme il serpente beaucoup, Pomponius Lætus dit qu'il avoit été anciennement appellé Ophite, terme qui veut dire serpent. Selon Philostrate, il a été aussi nommé Ladon. Quelques-uns prétendent que le nom d'Oronte lui vint d'un fameux Géant d'une taille prodigieuse.

En effet, « l'Oronte, dit » Pausanias, est un fleuve de » Syrie, qui en allant se ren- » dre à la mer, passe tantôt » par des plaines, tantôt aussi » par des lieux escarpés & des » précipices, en un mot dont » le lit est très inégal. Un Em-

(*a*) Plin. T. I. p. 129, 265. Strab. p. 275, 670, 750. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 14. Pomp. Mel. pag. 69. Ovid. Metam. L. II. c. 6. Juven. Satyr. 3. v. 62. Pausan. p. 346, 486, 505.

» pereur Romain, qui vouloit » transporter son armée par eau » depuis la mer jusqu'à Antioche, entreprit de rendre » l'Oronte navigable, afin que » rien n'arrêtât ses vaisseaux. » Ayant donc fait creuser un » autre canal avec beaucoup » de peine & de dépense, il » détourna le fleuve & lui fit » changer de lit. Quand le » premier canal fut à sec, on » y trouva un tombeau de briques, long pour le moins » d'onze coudées, qui renfermoit un cadavre de pareille » grandeur, & de figure humaine en toutes ses parties. » Les Syriens, ayant consulté » l'Oracle d'Apollon à Claros » pour sçavoir ce que c'étoit » que ce corps, il leur fut » répondu que c'étoit Oronte » Indien de nation. En effet, » si dans les premiers tems la » terre encore toute humide » venant à être échauffée par » les rayons du soleil, a produit les premiers hommes, » quelle partie de la terre fut » jamais plus propre à produire des hommes d'une grandeur extraordinaire, que les » Indes qui encore aujourd'hui » engendrent des animaux tels » que les éléphans. »

Nous remarquerons, au sujet de cette réflexion de Pausanias, que les Philosophes les plus éclairés de l'antiquité, comme les Académiciens & les Stoïciens croyoient que notre ame étoit une portion de la nature Divine, *Divinæ particulam auræ*, dit Horace. Les autres croyoient que l'homme étoit né de la terre imbibée d'eau & échauffée par les rayons du soleil. Ovide a réuni l'une & l'autre opinion dans quelques beaux vers du premier livre de ses Métamorphoses.

M. d'Anville, dans ses cartes, fait naître l'Oronte dans les montagnes de Célésyrie, au nord de celles, au midi desquelles il met la ville de Damas. La première ville qu'il lui fait arroser, c'est celle d'Iabruda, à peu de distance de sa source. Il traverse ensuite un lac, au sortir duquel il va couler sous les murs d'Émese, & successivement sous ceux d'Aréthuse, d'Épiphanie, de Larisse, d'Apamée, de Thelménissus, de Séluco-Bélus, & d'Antioche, après quoi il se rend dans la mer Méditerranée, vis-à-vis l'isle de Cypre, entre Séleucie & le mont Casius. Il est aisé de voir que la description, que M. d'Anville fait du cours de ce fleuve, est conforme à celle que fournit Strabon.

De la Roque, dans son voyage de Syrie & du mont Liban, détruit ainsi ce que Pline dit du voisinage d'Héliopolis & des sources de l'Oronte. « Il est » certain qu'auprès de Balbek il » n'y a aucun fleuve, & que les » eaux qui passent dans cette » ville ou qui en sont proches, » ne conviennent nullement à » l'Oronte. On va voir, » poursuit-il, que l'autorité » de Pline n'est ici d'aucune » conséquence, & que n'ayant

» pas été sur les lieux, il a » été trompé par de faux » mémoires. Nous avons parcouru l'Oronte, le Secrétaire des Maronites & moi, » & nous avons remonté jusqu'à sa source que nous avons » trouvée très-mal placée dans » Pline ; car, elle se trouve » presque dans la plaine, à » quatre ou cinq lieues de distance du mont Liban, entre » l'orient & le midi, & à un » éloignement considérable de » toutes les montagnes qu'on » peut appeller Antiliban, selon même que Pline le dit » ailleurs. Au reste, cette autorité a trompé la plûpart » des Géographes qui ont décrit l'Oronte ; ils placent sa » source près d'Héliopolis, dont » ils déterminent la position, » selon cette idée. Ils mettent » Émese tout-à-fait sur les bords » de ce fleuve, & tombent » dans d'autres erreurs qui seront aisées à comprendre & » à corriger par le moyen de » la carte du véritable cours » de ce fleuve, depuis sa source » jusqu'à la mer, que nous » avons dressée avec beaucoup » d'attention. Voici les lumieres » que l'on peut tirer de cette » carte. A l'orient d'une longue » chaîne de montagnes qui font » partie du Liban, est Balbek, » l'Héliopolis des Anciens ; au » nord & à huit lieues & un » quart de cette ville, est Hermel, à trois lieues & demie » de laquelle on trouve au nord » un peu oriental Giranije ; au » nord & à trois lieues & demie de cette derniere sont » les sources de l'Oronte qui » court en serpentant vers le » nord. Il passe au couchant, » & à près de deux lieues d'Émese, il traverse la ville d'Apamée, & à neuf & demie » de-là, il se courbe vers » l'ouest & ensuite vers le sud-ouest, enfermant, par le détour qu'il fait, une langue » de terre de six lieues & demie de largeur sur huit de » longueur ; après quoi il détermine sa course vers l'occident, passe entre Antioche » qui est au midi, & le monastere de Saint Maron qui » est au nord, & se jette dans » la mer, sans que cette carte » mette aucune trace d'isle à » son embouchure. »

ORONTE, *Orontes*, Ὀρόντης, (*a*) montagne d'Asie dans la Médie. « A douze stades d'Ecbatane, dit Diodore de Sicile, est une montagne appellée Oronte fort droite & » si élevée, qu'elle a vingt-cinq stades de hauteur perpendiculaire. De l'autre côté » est un grand lac qui se décharge dans le fleuve. La reine » Sémiramis fit percer cette » montagne vers le pied, pour » y faire passer un canal, auquel elle donna quinze pieds » de largeur sur quarante de » profondeur, & qui conduisoit l'eau depuis le lac jusqu'à Ecbatane. »

ORONTE, *Orontes*, Ὀρόντης, fameux Indien, qui donna son

(*a*) Diod. Sicul. p. 72. Ptolem. L. VI. c. 2.

nom au fleuve Oronte. *Voyez* ci-dessus l'article de ce fleuve.

ORONTE, *Orontes*, Ὀρόντης, le même que d'autres appellent Orontas. *Voyez* Orontas.

ORONTOBATE, *Orontobates*, (*a*) grand Seigneur de Perse. Pexodarus, ou, comme lisent d'autres, Pixodarus, ayant depouillé Ada du royaume de Carie, & s'en étant ensuite emparé lui-même, prit pour gendre Orontobate, afin d'en être protégé dans la possession d'un Empire qu'il avoit usurpé par la force. Après la mort de son beau-pere, Orontobate retint pour lui-même le Royaume, & le conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre le Grand. Ce prince assiégea Halicarnasse; & cette place, qu'Orontobate défendoit en personne, fit la plus grande résistance. Mais, malgré tous les efforts des assiégés, elle tomba entre les mains d'Alexandre. On ne sçait point ce que devint Orontobate; les historiens se sont contentés de nous apprendre, que le vainqueur remit Ada en possession du Royaume dont on l'avoit si injustement dépouillée.

OROPASTE, *Oropasta*, (*b*) nom que Justin donne au Mage qui fut mis sur le Trône de Perse, en la place de Cambyse. Justin assure qu'Oropaste fut redévable de ce haut rang à Cometès son frere. Ce Mage est plus connu sous le nom de Smerdis. *Voyez* Cometès & Smerdis.

OROPE, *Oropus*, Ὠρωπὸς, (*c*) ville de Grece, dans la Béotie, près de la mer sur les confins de l'Attique. Strabon, passant de l'Attique à la Béotie, dit qu'elle commence à Orope. Étienne de Byzance donne aussi cette ville à la Béotie, & dit qu'elle avoit reçu son nom d'Oropus, fils de Macédo, & petit-fils de Lycaon.

Les habitans d'Orope, étant en division, l'an 402 avant J. C., mirent hors de leur ville quelques-uns de leurs citoyens. Les exilés firent d'abord une tentative pour y rentrer par leurs seules forces. Mais, ne pouvant y réussir, ils persuaderent aux Thébains de les aider de quelques troupes. Les Thébains, qui à cette occasion se rendirent maîtres d'Orope, la reculerent jusqu'à sept stades loin de la mer, au bord de laquelle elle avoit été bâtie. Ils la laisserent se gouverner un peu de tems par elle-même. Mais, la soumettant ensuite à leurs loix, ils joignirent son territoire à la Béotie.

« La plaine d'Orope, dit » Pausanias, qui est entre l'At-

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 8, 10. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 160. & *suiv.*

(*b*) Just. L. I. c. 9.

(*c*) Strab. p. 65, 391, 399, 403. Pauf. pag. 64, 65, 418, 419. Tit. Liv. L. XLV. c. 27. Ptolem. L. III. c. 15. Plin. Tom. I. pag. 197. Xenoph. p. 632. Plut. T. I. p. 349, 847. Diod. Sicul. p. 404, 496, 657, 714. Herod. L. VI. c. 100. Thucyd. p. 234, 595, 631.

» tique & Tanagre, apparte» noit autrefois aux Béotiens, » mais aujourd'hui les Athé» niens en sont les maîtres; » car, après avoir fait la guer» re long-tems & inutilement » pour s'en emparer, ils l'ob» tinrent enfin de Philippe, » lorsqu'il eut pris Thebes. Pour » la ville d'Orope, elle est » sur le bord de la mer, & » du reste n'a rien qui mérite » qu'on en parle. A quelque » distance de la ville, il y a » le temple d'Amphiaraüs, dans » le lieu même où l'on dit que » ce devin, comme il s'en» fuyoit de Thebes, fut en» glouti avec son char, la terre » s'étant ouverte sous ses pieds; » d'autres disent que cela ar» riva sur le chemin de The» bes à Chalcis, dans un en» droit qui s'appelle encore à » présent Harma, c'est-à-dire, » le Char. Mais, on convient » que les Oropiens sont les pre» miers qui ayent mis Amphia» raüs au nombre des Dieux, » en quoi ils ont été suivis de » tous les Grecs. . . . . . Chez » les Oropiens, Amphiaraüs » a un temple avec une sta» tue de marbre blanc. Son » autel est divisé en cinq par» ties, dont la premiere est dé» diée à Hercule, à Jupiter, » & à Apollon Péonien; la » seconde, à divers Héros & » à leurs femmes; la troisie» me, à Vesta, à Mercure, » à Amphiaraüs lui-même, & » à Amphiloque l'un de ses » deux enfans; car, pour Alc» méon qui étoit l'autre, il ne » partagea cet honneur ni avec » Amphiaraüs, ni avec Amphi» loque à cause du meurtre d'É» riphyle, qui l'avoit rendu » odieux; la quatrieme, à Ve» nus, à Panacé, à Jason, à » Hygeia, & à Minerve Péo» nienne; la cinquieme enfin, » aux Nymphes, à Pan & à » deux fleuves, le Céphise & » l'Achéloüs. . . . . Auprès du » temple d'Amphiaraüs, on voit » une fontaine qui porte aussi » son nom. L'eau de cette fon» taine ne sert ni aux sacrifi» ces, ni aux lustrations, pas » même à laver les mains. Ceux » qui sont guéris de quelque » maladie par le secours du » Dieu, sont seulement obli» gés de jetter quelques pieces » d'or ou d'argent dans la fon» taine, & la raison que l'on » en donne, c'est qu'Amphia» raüs, déjà devenu un Dieu, » sortit par-là de dessous ter» re. » *Voyez* Amphiaraüs.

Ce ne fut pas seulement le territoire, mais la ville même que les Athéniens prétendirent s'approprier, & ils vinrent à bout de le faire. Delà vient que cette ville est nommée Orope, ville de l'Attique par Tite-Live. Ptolémée la met même dans l'Attique, & la derniere du côté de la Béotie.

Il arriva un jour que le peuple d'Athenes, plus par nécessité que volontairement, pilla la ville d'Orope; car, à dire vrai, les Athéniens qui avoient

été fort mal menés par les Macédoniens, se trouvoient réduits à la derniere misere. Mais, ceux d'Orope porterent leurs plaintes au Sénat de Rome, qui, désapprouvant la violence & l'injustice des Athéniens, donna ordre aux Sicyoniens de les obliger à payer des dommages & intérêts proportionnés au tort qu'ils avoient fait. Les Sicyoniens, après avoir cité ceux d'Athenes, voyant qu'ils ne comparoissoient point, les condamnerent à payer cinq cens talens de dommages & intérêts. Les Athéniens en appellerent au Sénat, qui modéra cette somme à cent talens; encore ne les payerent-ils point; car, non-seulement ils adoucirent les Oropiens par de magnifiques promesses & par des présens, mais ils les engagerent à recevoir garnison Athénienne dans leur ville, & à donner des ôtages pour sûreté de cette garnison, à condition que si on leur faisoit quelque nouvelle injure, les Athéniens retireroient aussi-tôt leurs troupes, & rendroient les ôtages. Peu de tems après, quelques soldats de la garnison, ayant de nouveau maltraité les habitans, ceux-ci députerent aux Athéniens pour les prier de retirer cette garnison, & de renvoyer les ôtages, selon que l'on en étoit convenu de part & d'autre; mais, les Athéniens n'en voulurent rien faire, disant que la faute de quelques soldats ne devoit pas s'imputer au peuple d'Athenes, & qu'ils châtieroient les coupables. Les Oropiens, voyant qu'on se moquoit d'eux, implorerent le secours des Achéens, & comme ils sçavoient que les Achéens étoient liés d'amitié avec Athenes, ils s'adresserent à Ménalcidas de Sparte, qui commandoit alors l'armée d'Achaïe, & lui promirent dix talens, s'il pouvoit engager les Achéens à prendre leur parti. Ménalcidas comprit qu'il falloit gagner Callicrate, que l'amitié des Romains rendoit tout-puissant dans le conseil d'Achaïe; il va donc le trouver, & offre de partager les dix talens avec lui. Callicrate accepte la proposition, & détermine les Achéens à secourir ceux d'Orope. La nouvelle en étant venue à Athenes, les Athéniens sans perdre de tems fondent sur Orope, en enlevent le peu qui avoit échappé au premier pillage, & emmenent la garnison avec eux; ainsi, les Achéens arriverent trop tard. Alors, Ménalcidas & Callicrate voulurent leur persuader de ravager l'Attique; mais, les Athéniens, ayant tiré du secours de toutes parts, & sur-tout de Lacédémone, il fallut que les Achéens s'en retournassent.

Le nom moderne de cette ville est Ropo, & non pas Zucamini, ou Susamino, ou Zutammi, comme le disent les interpretes de Ptolémée, & d'autres auteurs cités par Ortélius, que Corneille a copié.

Spon, qui y a passé, en parle ainsi : « Nous côtoyâmes & passâmes sous Ropo, grand village de Grece de plus de » deux cens feux, qui étoit » l'ancienne ville d'Oropos ou » Oropus, pour laquelle les » Athéniens & les Béotiens » étoient souvent en contestation, parce qu'elle étoit sur » les frontieres. Elle est à deux » milles de la mer, & à six » du village de Marcopoulo. » Trois milles au delà, nous traversâmes une petite riviere qui » vient des montagnes entre » Thebes & Athenes, & que je » crois être l'Asopus, n'y en » ayant point d'autre de considérable jusqu'à Negrepont. » Au delà de cette riviere, paroît sur les bords un grand village qui n'est guere moindre » que le précédent, & que nous » aurions pris pour Oropus même, à cause de quelques inscriptions que nous y trouvâmes, » entre lesquelles étoit l'épitaphe d'un certain Aphrodisius, fils de Zopyrus, natif » d'Oropos ; mais, les noms » qui sont demeurés & à Orope & à celui-ci, qu'ils appellent encore Sycmino ou » Scamino, quand ils parlent » vîte, nous firent connoître que » c'étoit cette petite ville de » la Béotie qu'on nommoit anciennement Sycaminon. »

OROPIE, *Oropia*, Ὠρωπία, (*a*) nom que Thucydide donne au territoire d'Orope. *Voyez* Orope.

OROPIENS, *Oropii*, Ὠρώπιοι, nom que Pausanias attribue aux habitans d'Orope, ville de Béotie. *Voyez* Orope.

OROPIUS AGER, le territoire ou la plaine d'Orope. *Voyez* Orope.

OROPUS, *Oropus*, Ὠρωπὸς, donna son nom à la ville d'Orope dans la Béotie *Voyez* Orope.

ORORI, *Orori*, (*b*) lieu d'où étoit Semma, un des braves de l'armée de David.

OROS, *Oros*, (*c*) nom sous lequel les Égyptiens honoroient Apollon.

OROSSUS, *Orossus*, (*d*) Ὀροσσὸς, ville d'Asie, dans la Syrie, suivant un passage de Plutarque. Mais, il n'y a jamais eu en Syrie de ville nommée Orossus. Le P. Lubin a eu raison de corriger cet endroit, & de lire Rosus, qui est une ville maritime de la Syrie. Strabon la place entre Issus & Séleucie.

ORPHA, *Orpha*, Ὀρφὰ, (*e*) Moabite, devint femme de Chélion fils d'Élimélech & de Noëmi. Chélion étant mort, Orpha demeura auprès de Noëmi sa belle-mere. Quand celle-ci voulut s'en retourner en son païs, Orpha désira de la suivre. Ruth, veuve de Mahalon, frere de Chélion, voulut aussi suivre Noëmi. Mais, celle-ci leur ayant représenté qu'à son âge elle ne pouvoit plus rien faire pour leur établissement, Orpha resta dans le païs de Moab,

(*a*) Thucyd. p. 319.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 33.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XVI. p. 49.
(*d*) Plut. T. I. p. 904. Strab. p. 751.
(*e*) Ruth. c. 1. v. 4 *& seq.*

& il n'y eut que Ruth qui la suivit jusqu'à Bethléhem.

ORPHÉE, *Orpheus*, (a) Ὀρφεύς, nom des plus fameux & des plus anciens dans la musique & dans la poësie des Grecs. C'est peu de dire que les bêtes les plus féroces se rendoient sensibles à la mélodie d'Orphée; les vents se tournoient de ce côté-là, & les arbres dansoient au doux accords de sa lyre. Les vers suivans en font la brillante peinture.

Orphée au bord de l'Hebre en suspendit le cours;
Ses chants apprivoisoient les tigres & les ours;
Les zéphirs retenoient leur souffle pour l'entendre,
Et les chênes des monts s'empressoient de descendre.
Ainsi la fable nous figure
Les rochers émus de ses sons,
Et jusqu'en sa caverne obscure
L'ours attendri par ses chansons;
Ainsi du chantre de la Grece
Jadis la lyre enchanteresse
Éleva les murs des Thébains;
Toutes symboliques images,
Qui nous peignent les avantages
D'un art le maître des humains.
Cet art aux plus sages maximes
Joint les accens mélodieux;
Ses accords sont touchans, sublimes,
C'est ainsi que parlent les Dieux.
Sa douceur enchante l'oreille,
Chatouille le cœur, le réveille,
Répand par tout l'aménité;
Tandis que ses doctes mysteres
Sous des fictions salutaires
Nous font briller la vérité.

Quelques sçavans, fondés sur un passage de Cicéron, prétendent qu'il n'y eut jamais d'Orphée, & que tout ce que l'antiquité a publié de cet homme célebre, n'est qu'une fiction, fondée sur les étymologies différentes qu'on peut tirer de son nom. Il est vrai que cet auteur, ou plutôt Cotta, un de ses interlocuteurs,

(a) Lucian. T. I. p. 385, 987, 988. T. II. pag. 14, 544. *& seq.* Ovid. Metam. L. X. c. 1, 2. L. XI. c. 1. Virg. Eclog. 3. v. 46. Eclog. 4. v. 55, 57. Eclog. 6. v. 30. Eclog. 8. v. 55, 56. Georg. L. IV. v. 454. *& seq.* Æneid. L. VI. v. 119. Pauf. pag. 25, 69, 140, 186, 201, 340. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 7, 8. 14, 60, 162, 230. Horat. L. I. Ode. 11. v. 7. *& seq.* Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 41, 108. L. III. c. 45. Plut. Tom. I. pag. 671. Just. L. XI. c. 7. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 189. *& suiv.* Tom. III. pag. 243. 244. Tom. IV. pag. 182. Tom. VII. pag. 140. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 404, 405. Tom. V. pag. 176. Mém. de l'Acad. des Inscript & Bell. Lett. Tom. I. pag. 2, 8. Tom. III. pag. 8, 125, 126, 394. Tom. IV. pag. 219. Tom. VI. pag. 267, 513. *& suiv.* T. VII. pag. 28. Tom. IX. pag. 4, 5, 54, 55, 72, 207. Tom. X. pag. 202, 262. *& suiv.* T. XII. p. 5. *& suiv.* T. XIV. p. 224. *& suiv.* T. XVI. p. 18 *& suiv.* T. XXI. p. 84.

terlocuteurs, assurent que tel étoit le sentiment d'Aristote. *Orpheum Poëtam docet Aristoteles nunquam fuisse.* Mais, outre qu'il est très-difficile de découvrir dans le livre de la nature des Dieux de Cicéron, quel est son véritable sentiment, il lui est ordinaire de faire parler ainsi ses interlocuteurs, plutôt pour débiter les différentes traditions, qui avoient vogue de son tems, que pour en adopter aucune. D'ailleurs, son autorité seule, quand même il auroit été de l'avis de Cotta, pourroit-elle prévaloir contre celle de toute l'antiquité, qui a admis un, & même plusieurs Orphées; & cela sur le seul fondement d'un passage d'Aristote, qui même ne se trouve plus parmi ses ouvrages, & qui pouvoit lui-même avoir un sentiment particulier au sujet de ce grand homme? En effet, Aristophane dans sa comédie des grenouilles, Euripide, Horace, Virgile, Onomacrite, Apollonius de Rhodes, Ovide, Valérius Flaccus, & plusieurs autres parmi les Poëtes; Platon, Isocrate, Diodore de Sicile, Plutarque, Apollodore, Pausanias, Hygin, &c. parmi les Philosophes, les Historiens, & les Mythologues, ne doutent nullement qu'il n'y ait eu un Orphée. En un mot, il faudroit citer tous les Anciens, qui en ont parlé comme d'un homme qui a véritablement existé, si on vouloit en suivre la tradition. D'ailleurs, on trouve son nom dans toutes les listes de ceux qui ont parlé des Argonautes, & on n'a pas plus de raison de douter de son existence, que de celle de tous les autres Guerriers qui se trouvent nommés dans ces catalogues. Il est vrai qu'on a débité beaucoup de fables à son sujet; mais, ces fables sont aisées à entendre & à expliquer. Et quel est l'homme célebre dans ces tems héroïques, sur lequel on n'en ait point publié?

Après tant d'auteurs, dont nous aurions pu rapporter les passages formels, si nous n'avions craint d'être trop longs, que devons-nous penser de quelques étymologies, que ceux qui sçavent les langues Orientales, croyent pouvoir hazarder impunément? Quoi, parce que le mot Phénicien *Ariph* signifie sçavant, dirons-nous avec Vossius, que c'est ce mot qui a donné lieu au nom & à l'existence d'un Sçavant, qu'on a appellé Orphée? ou avec Tunérus, que le mot Hébreu *Rapha*, qui veut dire guerrier, a fait passer le prétendu Orphée pour un grand médecin? C'est ce qu'on aura de la peine à se persuader; & nous aimerions mieux du moins dire avec M. le Clerc, sans nier l'existence de cet homme célebre, qu'en confondant deux mots Grecs, on a cru qu'il étoit un habile chantre, au lieu de dire qu'il étoit un enchanteur qui faisoit profession de Nécro-

mantie. Il eſt vrai en effet que les hymnes qu'on lui attribue, reſſemblent plutôt à des évocations qu'à de véritables cantiques.

L'exiſtence d'Orphée une fois établie, il nous reſte deux points à traiter. Nous devons rapporter dans la premiere l'hiſtoire de ſa vie, ſuivant les traditions les plus généralement reçues, & expliquer en ſecond lieu les fables qu'on y a mêlées.

La réputation d'Orphée étoit floriſſante dès le tems de l'expédition des Argonautes, c'eſt-à-dire, avant la guerre de Troie. Quelques-uns comptent juſqu'à cinq Orphées, dont ils nous apprennent certaines particularités. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en aura été d'Orphée comme d'Hercule, & qu'on aura mis ſur le compte d'un ſeul, ce qui pouvoit appartenir à pluſieurs.

I. Orphée étoit fils d'Œagre roi de Thrace & de la muſe Calliope, pere de Muſée, & diſciple de Linus. Ce ne fut que pour donner plus d'éclat à ſes talens particulierement pour la muſique & la poëſie, qu'on dit dans la ſuite qu'il étoit fils d'Apollon. Comme il s'appliqua beaucoup aux pratiques de la Religion, & qu'il fit pluſieurs voyages pour ſe perfectionner dans cette ſcience, il eut bientôt joint la qualité de Pontife àcelle de Roi; & c'eſt ce qui lui a fait donner par Horace le titre de Miniſtre & d'interprete des Dieux. Pour la muſique, il avoit cultivé ſurtout la cithare; auſſi, ceux qui vinrent après lui, prirent-ils à tâche de l'imiter, au lieu qu'il ne s'étoit propoſé perſonne pour modele, puiſqu'avant lui, on ne trouve que des compoſitions d'airs pour la flûte. Ce fut pour prouver combien il excella dans le jeu de cet inſtrument, qu'on publia qu'il l'avoit reçu d'Apollon ou de Mercure, & qu'il avoit même ajouté deux cordes aux ſept qu'il avoit auparavant. On lui attribue auſſi l'invention du vers hexametre. La liaiſon de la poëſie avec les ſciences les plus ſublimes de ce tems-là, fit d'Orphée, non ſeulement un Philoſophe, mais un grand Théologien. Il avoit cependant des ſentimens qui lui étoient particuliers. Il s'abſtenoit de manger de la chair & avoit en horreur les œufs en qualité d'alimens, étant perſuadé que l'œuf étoit plus ancien que la poule, & le principe de tous les êtres; principe de Coſmogonie qu'il avoit puiſé chez les Égyptiens.

A l'égard de la Théologie, ſon pere Œagre lui en donna les premieres leçons en l'inſtruiſant des myſteres de Bacchus, tels qu'on les pratiquoit alors dans la Thrace. Il devint dans la ſuite le diſciple des Dactyles du mont Ida en Crete, & il puiſa dans leur commerce de nouvelles connoiſſances ſur les cérémonies de la Religion. Mais, rien ne contribua d'avantage à le perfectionner en

ce genre, que son voyage en Égypte. Ce fut là que s'étant fait initier dans les mysteres d'Isis ou Cérès, & d'Osiris ou Bacchus, il acquit sur les initiations, sur les expiations, sur les funérailles, & sur d'autres points du culte religieux, des lumieres fort supérieures à celles qu'il avoit eues jusqu'alors. Diodore de Sicile, qui parle de ce voyage, & qui dit qu'il en rapporta la fable des Enfers, les Orgies, & d'autres mysteres, qui furent adoptés par les Grecs, ajoute qu'on le trouvoit écrit dans les annales des Prêtres Égyptiens, où il étoit aussi fait mention des autres Grecs qui avoient voyagé dans le même païs, comme Musée, Mélampe, &c. Il dit qu'il n'y avoit aucun d'eux, du séjour duquel on ne montrât quelque marque, comme leur portrait, ou quelque lieu qui portoit leur nom; ce qui rend inconteftable le voyage dont nous venons de parler.

De retour dans la Grece, Orphée y communiqua les connoissances qu'il avoit acquises en Égypte, en s'accommodant aux notions des gens du païs, & il se rendit respectable parmi eux, en leur persuadant qu'il avoit découvert le secret d'expier les crimes, de purifier les criminels, de guérir les malades, & de fléchir les Dieux irrités. Sur les cérémonies funebres des Égyptiens, il imagina un Enfer, dont l'idée se répandit dans toute la Grece. Il institua les mysteres & le culte d'Hécate Chthonia, ou la Terrestre, chez les Éginetes, & celui de Cérès à Sparte, & fit tant d'autres changemens dans le systême de la Religion des Grecs, qu'on peut le regarder comme un de leurs plus grands Théologiens, & un de leurs premiers réformateurs. Ce ne fut pas seulement dans les matieres de la Religion qu'il fit des changemens; il en fit de considérables dans la maniere de vivre de ce tems-là, comme on le dira en expliquant une des fables qu'on a mêlées dans son histoire. Enfin, il se rendit si recommandable, & par ses talens, & par les biens qu'il procura à la société, qu'il devint un des hommes des plus célebres de son tems.

Sa femme étant morte, il alla dans un lieu de la Thesprotie, nommé Aornos, où un ancien Oracle rendoit ses réponses en évoquant les morts. Il y revit sa chere Eurydice, & croyant l'avoir enfin retrouvée, il se flatta qu'elle le suivoit. Mais, ayant regardé derriere lui, & ne la voyant plus, il en fut si affligé, qu'il se tua lui-même de désespoir.

Quelques Auteurs le font périr d'un coup de foudre, en punition de ce qu'il avoit révélé à des profanes les mysteres les plus secrets.

Suivant une autre tradition, il fut tué par les femmes de Thrace & de Macédoine, irritées de ce qu'il n'avoit pas

voulu les admettre à la célébration des Orgies ou mysteres de Bacchus, peut-être aussi pour d'autres raisons ; car, quelques-uns ont dit que devenu malheureux & chagrin depuis la perte de sa chere Eurydice, il avoit pris en haine toutes les autres femmes. Quoi qu'il en soit, voici comment il périt. C'étoit la coutume à Libéthra, que les hommes, tant Thraces que Macédoniens, pour célébrer les Orgies, s'assemblassent à certains jours dans une grande maison destinée à cette pieuse cérémonie. Ils y venoient armés ; mais, avant que d'entrer, ils quittoient leurs armes & les laissoient à la porte. Les femmes ayant remarqué cela, résolues de venger le mépris que l'on faisoit d'elles, un jour que les hommes étoient ainsi assemblés, elles viennent en foule, elles se saisissent des armes qu'elles trouvent à la porte, forcent la chapelle, & massacrent tout ce qui se présente à elles. A l'égard d'Orphée, elles le déchirent, le mettent en pieces, & vont ensuite jetter ses membres dans la mer. Leur crime étant demeuré impuni, le Ciel, pour en tirer vengeance, frappa de la peste tout le païs. Les habitans eurent aussi-tôt recours à l'Oracle, dont la réponse fut que pour faire cesser leurs maux, il falloit trouver la tête d'Orphée, & lui donner la sépulture. A force de chercher, un pêcheur enfin la trouva vers l'embouchure du fleuve Mélès. Cette tête, séparée de son corps depuis long-tems, chantoit encore ; & bien loin d'avoir rien de hideux ou de difforme, comme il arrive aux autres hommes après leur mort, elle étoit saine & belle, conservant ses couleurs & ses graces naturelles; car ni le tems, ni les flots de la mer n'y avoient fait aucune altération. Ils l'enterrerent dans une grande enceinte qu'ils eurent soin de bien fermer, & qui pour lors n'eut d'autre nom que celui de monument héroïque. Dans la suite, on y bâtit un temple, où Orphée eut des sacrifices & tous les honneurs divins, mais l'entrée de ce temple fut toujours interdite aux femmes. Plutarque assure que jusqu'à son tems, les Thraces, pour venger la mort d'Orphée, stigmatisoient leurs femmes.

D'autres le font tuer encore par des femmes, mais en Macédoine, près de la ville de Dium, où l'on voyoit son sépulcre, qui consistoit en une urne de marbre posée sur une colomne.

Enfin, Platon, dans son banquet, fait dire agréablement à un de ses interlocuteurs, qu'Orphée fut puni par les Dieux, pour avoir voulu feindre à la mort d'Eurydice, une douleur qu'il ne ressentoit pas, & qu'au lieu de s'être tué de bonne grace comme Alceste, & de mériter par-là de revoir la lumiere du jour, les mêmes

Dieux avoient permis qu'il ne jouît qu'un moment de la vue de sa femme, ou plutôt de son phantôme, & qu'il fut mis en pieces peu de tems après par des femmes.

Quant aux poësies d'Orphée, dont nous avons déjà parlé, elles étoient fort courtes & en petit nombre, suivant Pausanias. Les Lycomides, famille Athénienne, les sçavoient par cœur, & les chantoient en célébrant leurs mysteres. Du côté de l'élégance, continue le même auteur, ces hymnes le cedent à ceux d'Homere. Cependant, la Religion ayant adopté les premiers, n'a pas fait le même honneur aux derniers. Au reste, nous n'avons plus aucun ouvrage de cet ancien Poëte, & ceux qui portent son nom, comme les Argonautiques, le Poëme sur les pierres, & divers fragmens qu'Henri Étienne a recueillis dans un livre intitulé *Poësis Philosophica*, sont ou d'Onomacrite comtemporain de Pisistrate, ou de quelqu'autre auteur inconnu. Mais, nous conseillons à ceux, qui voudront s'instruire à fond sur les ouvrages attribués à Orphée, de consulter le sçavant Fabricius.

II. Pour expliquer maintenant les fables qu'on a mêlées avec l'histoire d'Orphée, nous devons commencer par ce que rapporte Pausanias, qui paroît raisonner juste sur ce sujet. « Entre les fables, dit-il, que » les Grecs débitent comme » des vérités, on peut mettre » celle-ci; qu'Orphée étoit » fils de Calliope, j'entends » la muse Calliope, & non » une fille de Piérus; que par » la douceur de son chant il » attiroit les bêtes après lui; » que même il descendit vif » aux enfers, & qu'ayant charmé Pluton & les Divinités » de ces lieux souterreins, il » en retira sa femme. Ce sont » autant de fictions, au travers » desquelles je crois démêler » qu'Orphée fut un grand Poëte, » fort supérieur à tous ceux » qui avoient été avant lui, » & qui se rendit respectable » en enseignant aux hommes les » cérémonies de la Religion, » & en leur persuadant qu'il » avoit trouvé le secret d'expier les crimes, de purifier » ceux qui les avoient commis, de guérir les malades, » & d'appaiser la colere des » Dieux, &c. »

C'est, pour le dire en passant, le voyage de la Thesprotie qui a donné lieu à la prétendue descente d'Orphée dans les Enfers. On dit même qu'il avoit écrit ce voyage sous cette idée dans son poëme des Argonautes, qui n'est pas celui que nous avons aujourd'hui sous ce titre. Les Poëtes qui l'ont suivi, ont donné à ce sujet une libre carriere à leur imagination. Virgile, entr'autres, dit qu'Orphée, étant descendu dans le royaume de Pluton, charma si fort les Ombres, qu'oubliant leurs tourmens, elles dansoient

au son de sa lyre; qu'Ixion cessa de tourner sa roue; que le cruel vautour laissa Titye tranquille pour quelque tems; que Pluton, charmé lui-même, ne put lui refuser sa femme Eurydice; mais que ne la lui ayant accordée qu'à condition qu'il ne la regarderoit qu'après être sorti de l'Enfer, il perdit par sa curiosité un bien qui lui avoit coûté si cher.

Toute cette fiction, au reste, est fondée sur ce que la magie étoit fort en vogue dans ce tems-là, sur-tout en Égypte. Une des cérémonies les plus usitées dans cet art funeste, étoit l'évocation des ames des morts; & bien loin qu'elle fût regardée comme criminelle, elle étoit exercée par les Ministres mêmes des choses sacrées, dans des temples destinés à cela.

Que si cette explication de la fable d'Eurydice ne satisfaisoit pas quelques lecteurs, on peut dire avec Tzetzès qu'Orphée guérit sa femme de la morsure d'un serpent; mais que comme elle mourut quelque tems apres. peut-être par sa faute, on dit qu'il l'avoit retirée des Enfers, mais qu'elle y étoit retombée. Orphée, si nous en croyons le même auteur, avoit appris des Égyptiens, parmi plusieurs autres secrets, celui de charmer les serpens & de guérir de leurs morsures. Les habitans de la Colchide, colonie Égyptienne, que Sésostris y avoit laissée, y avoient porté ce secret. Aussi feint-on que Médée, avec quelques herbes, charma le dragon qui gardoit la toison d'or.

La fable, qui dit qu'Orphée attiroit à sa suite les animaux, sensibles aux accens de sa voix & de sa lyre, & qu'il apprivoisoit les tigres & les lions les plus féroces, doit être regardée comme une métaphore vive & ingénieuse, qui marquoit la perfection où il avoit porté la poësie & la musique; ou, si l'on veut l'entendre comme Horace, elle nous apprend qu'Orphée avoit sçu adoucir les mœurs farouches des Grecs de son tems, qui s'entre-tuoient comme des bêtes féroces; les ayant ramenés d'une vie sauvage & champêtre, aux douceurs de l'union & de la société; les ayant enfin engagés à substituer au gland, ou du moins aux fruits sauvages, une nourriture plus convenable & plus saine.

Tel est le sens que nous donnons après ce Poëte, aux mots *cadibus & fœdo victu*. M. l'Abbé Fraguier, dans une dissertation sur la vie Orphique, prend ces expressions en un sens plus rigoureux, prétendant que les Thraces étoient de véritables anthropophages qui s'entre-mangeoient les uns les autres; & qu'Orphée non seulement abolit cette coutume parmi ce peuple, mais que pour les en éloigner encore davantage, il leur interdit l'usage de la viande & de tout ce qui avoit vie; & que c'est dans ce sens qu'il

faut entendre la vie Orphique.

La fiction, que rapporte Pausanias de ces Thraces, qui disoient que les rossignols qui avoient leurs nids près du lieu où étoit le tombeau d'Orphée, chantoient avec plus de force & de mélodie que tous les autres, est une suite de celle que nous venons d'expliquer, & qui prouve en même tems que tout le monde jusqu'au peuple même, étoit persuadé que ce célebre personnage avoit porté la musique & le chant aussi loin qu'ils pouvoient aller.

Ce que dit Ovide, que pendant que la tête d'Orphée que les Bacchantes, qui, selon lui, l'avoient déchiré, avoient jettée dans l'Hebre, étoit entraînée par les flots, sa bouche faisoit entendre je ne sçais quels sons tristes & lugubres, prouve seulement qu'un esprit de la trempe de celui de ce poëte, quand il a une fois saisi le merveilleux, ne sçauroit l'abandonner, & le pousse ordinairement trop loin. Mais, ce qu'il ajoute dans le même endroit, que cette tête s'étant arrêtée près de l'isle de Lesbos, un serpent qui avoit voulu la mordre fut changé en pierre, nous instruit de l'aventure de quelqu'envieux, qui, ayant voulu médire d'Orphée, fut regardé de tout le monde comme un homme sans goût, sans aucun sentiment, & incapable d'être touché par le beau, en un mot comme une pierre ou un roc.

La fable, qui nous apprenoit que l'Hélicon se cacha sous terre, pour ne pas prêter ses eaux aux Bacchantes, qui, après avoir déchiré Orphée, venoient s'y purifier, est fondée sur ce que ce fleuve, après avoir continué son cours l'espace de 75 stades, rentre dans la terre, & va reparoître ailleurs.

Enfin, celle qui publioit que Vénus irritée contre Calliope mere d'Orphée, qui avoit adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, avoit rendu les Dames de Thrace si amoureuses de lui, que chacune le tirant de son côté, elles l'avoient mis en pieces, est un de ces épisodes que de beaux esprits croient devoir servir d'ornement à des récits qui n'en auroient pas besoin.

Personne n'ignore, au reste, le conte que fait Lucien de la lyre d'Orphée, qu'on avoit mise dans le temple d'Apollon à Lesbos. Un certain Néanthus, dit-il, fils du tyran Pythacus, l'acheta des Prêtres, croyant qu'il n'y avoit qu'à la toucher pour attirer les arbres & les rochers; mais, il y réussit si mal, que les chiens du fauxbourg où il jouoit, le mirent en pieces.

Le tems auquel vivoit Orphée est assez connu par celui des Argonautes ses contemporains, & par l'époque du voyage de la Colchide, auquel il assista. Il y a apparence, au reste, qu'Orphée avoit abandonné la Thrace pour s'établir dans la Grece, du moins le voyoit-on

dans un beau tableau de Polygnote, ainsi que le rapporte Pausanias, vêtu entierement à la Grecque, sans qu'il parût rien d'un Thrace dans son habillement.

ORPHELIN, *Orphanus*, enfant mineur qui a perdu son pere & sa mere. On prenoit un soin particulier des Orphelins dans plusieurs villes de Grece, mais sur-tout à Athenes, tant que cet État fut bien gouverné. Les enfans dont les peres avoient été tués à la guerre, étoient élevés aux dépens du public, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'adolescence; alors, on les produisoit sur le théâtre pendant les fêtes de Bacchus; & après leur avoir donné une armure complete, on les renvoyoit dans leurs maisons. Eschine nous a conservé la belle formule dont le Hérault se servoit pour les congédier. Paroissant avec eux sur la scene, il disoit à haute voix; « Que » ces jeunes Orphelins, à qui » une mort prématurée avoit » ravi au milieu des hazards » leurs peres illustrés par des » exploits guerriers, ont retrou» vé dans le peuple un pere » qui a pris soin d'eux jusqu'à » la fin de leur enfance; que » maintenant il les renvoie » armés de pied en cap, pour » vaquer sous d'heureux aus» pices à leurs affaires, & les » invite à mériter chacun à » l'envi les premieres places » dans la République. » On n'a point imité dans nos Gouvernemens modernes de si nobles institutions politiques.

ORPHÉOTÉLESTES, *Orpheotelestæ*, (a) nom que l'on donnoit à certains interpretes des mysteres les plus profonds.

ORPHIDIUS BÉNIGNUS, *Orphidius Benignus*, (b) Commandant d'une légion pour Othon, fut tué à la bataille de Bédriac, l'an de Jesus-Christ 69. Après l'action, on chercha son corps pour lui rendre les derniers honneurs.

ORPHIQUES, *Orphica*, (c) surnom donné aux Orgies de Bacchus, les uns disent en mémoire de ce qu'Orphée avoit perdu la vie dans la célébration des Orgies, d'autres parce qu'il avoit introduit dans la Grece la pratique de ces fêtes singulieres dont l'Égypte étoit le berceau.

ORPHITUS, *Orphitus*, (d) dont la maison fut ruinée par Aquilius Régulus, cet homme si fameux dans les lettres de Pline, où il est qualifié le plus méchant & le plus effronté des mortels. Il ne nous reste aucune lumiere sur cette maison d'Orphitus, à la ruine de laquelle Aquilius Régulus se porta par pure méchanceté.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 304.
(b) Tacit. Hist. L. II. c. 43, 45.
(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 251.
(d) Tacit. Hist. L. IV. c. 42.

ORPHITUS [SER. CORNÉLIUS], (a) *Ser. Cornelius Orphitus*, fut donné pour Collegue dans le Consulat à l'empereur Claude, l'an de Jesus-Christ 51. Dans la suite, il fut d'avis, [& son avis fut suivi], que comme on avoit déjà attribué au mois d'Avril le nom de Néron, on appellât celui de Mai Claudius, & celui de Juin Germanicus, disant que le supplice de deux Junius punis pour leurs crimes, lui faisoit rejetter le terme de Junius, comme étant de mauvais augure.

ORPHNÉUS, *Orphneus*, (b) nom d'un des chevaux du char de Pluton.

ORSACE, *Orsaces*, (c) vieux Général qu'Orode, roi des Parthes, donna à Pacorus, pour l'accompagner, lorsque ce jeune Prince passa l'Euphrate à la tête d'une armée nombreuse, & entra dans la Syrie pour faire la guerre aux Romains. C'étoit Orsace qui faisoit tout; mais, il eut le malheur d'être tué dans un combat.

ORSÈS, *Orses*, (d) Capitaine Troyen, étoit un homme fort robuste; mais, il n'en fut pas moins terrassé par Rapon.

ORSILLE, *Orsillos*, (e) un de ceux qui s'étoient joints à Bessus pour arrêter Darius. Mais, ensuite, ayant quitté le parti de ce traître, il alla se rendre à Alexandre le Grand qui le reçut avec joie, & le prit même pour guide.

ORSILOCHUS, *Orsilochus*, Ὀρσίλοχος, (f) fils d'Alphée & de Télégone, regna sur un grand peuple, & fut pere de Dioclès.

ORSILOCHUS, *Orsilochus*, Ὀρσίλοχος, (g) petit-fils du précédent, car il étoit fils de Dioclès. Il avoit un frere nommé Créthon. Dès leur premiere jeunesse, Orsilochus & Créthon suivirent les Grecs au siege de Troie, pour avoir part à l'honneur de venger les Atrides; mais, ils n'eurent que la gloire d'y mourir. Ils succomberent sous les coups d'Énée.

ORSILOCHUS, *Orsilochus*, Ὀρσίλοχος, (h) capitaine Troyen, qui fut tué par Teucer fils de Télamon.

ORSILOCHUS, *Orsilochus*, Ὀρσίλοχος, (i) fils d'Idoménée roi de Crete, fut tué par Ulysse. Homere fait raconter par Ulysse même la maniere dont il tua ce jeune Prince. « Je cherche » ici un asyle, dit Ulysse à » son arrivée dans l'isle d'Itha- » que, ayant été obligé de » prendre la fuite, à cause d'un

(a) Tacit. Annal. L. XII. c. 41. L. XVI. c. 12.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de de Montf. T. I. p. 77.
(c) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. III. Epist. 20. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 301, 302.
(d) Virg. Æneid. L. X. v. 748.
(e) Q. Curt. L. IV. c. 13.
(f) Homer. Iliad. L. V. v. 546, 547. Pauf. pag. 273.
(g) Homer. Iliad. L. V. v. 541. & seq. Pauf. p. 273.
(h) Homer. Ilyad. L. VIII. v. 274.
(i) Homer. Odyss. L. XIII. v. 269. & seq.

» meurtre que j'ai commis, en » tuant le fils d'Idoménée, le » brave Orsilochus, qui étoit si » léger à la course, que dans » les plaines de Crete il sur- » passoit ceux qui avoient ac- » quis le plus de réputation. » Notre querelle vint de ce » qu'il vouloit m'ôter la part » du butin, qui m'étoit échue » à Troie, & que j'avois ac- » quise par tant de travaux & » de dangers que j'avois essuyés » & à la guerre & sur la mer; » car, il conservoit contre moi » quelque ressentiment de ce » qu'à Troie je refusois d'o- » béir à son pere, & que je » voulois commander séparé- » ment mes compagnons. Je le » perçai d'un coup de pique » dans un chemin où je lui avois » dressé un embuscade, assisté » d'un de mes amis. La nuit » étoit fort obscure; personne » ne nous vit, & je le tuai » sans être apperçu.

ORSINE, *Orsines*, (a) Prince issu de la race de l'un des sept Perses, & qui rapportoit même son origine à Cyrus, le plus illustre de tous les Rois, étoit un des principaux Généraux de l'armée que Darius mena contre Alexandre le Grand.

Il fut établi dans la suite gouverneur de Persagade, ville de Perse, & il l'étoit encore lorsqu'Alexandre vint dans cette ville. Outre les richesses de ses ancêtres, Orsine avoit lui-même amassé de grands trésors, étant depuis long-tems maître d'une étendue considérable de païs. Il avoit rendu un service important au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orsine voyant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le désordre & dans la confusion, prit le maniment des affaires, les remit en bon ordre, & les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au devant de lui avec toutes sortes de présens, tant pour lui que pour ses Officiers. C'étoient un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or & d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, & quatre mille talens d'argent monnoyé. Cette généreuse magnificence lui couta cher. Car, ayant fait des largesses à tous les principaux de la cour au-delà de ce qu'ils pouvoient souhaiter, il omit l'eunuque Bagoas, qui étoit le favori du Roi; & ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Quelqu'un l'ayant averti de l'affection que le Roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas un infame eunuque. Cette parole ayant été rapportée à Bagoas, il employa tout

(a) Q. Curt. L. IV. c. 12, L. X. c. 1 Roll. Hist. Anc. T. III. p. 779. & suiv.

son crédit à la ruine de ce Prince, issu du plus noble sang de l'Orient, & de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en seroit tems; & cependant, lorsqu'il étoit seul avec le Roi, il lui remplissoit l'esprit de soupçons & de défiances, jettant comme au hazard & sans dessein des mots couverts contre ce Seigneur, & dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le Roi, cependant, suspendoit encore son jugement, mais il paroissoit ne faire plus tant de cas d'Orsine, qui ne sçavoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant l'affaire se conduisoit secrétement; & l'Eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessoit de l'accuser tantôt de rapine, & tantôt de trahison.

Après avoir bien pris de loin toutes ses mesures, Bagoas fit enfin éclore son dessein. Alexandre, ayant fait ouvrir le tombeau de Cyrus, pour rendre aux cendres de ce conquérant des honneurs funebres, n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre, au lieu qu'il croyoit le trouver plein d'or & d'argent, comme les Perses en faisoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or sur son urne, & la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un Prince si puissant & si renommé ne fût pas enseveli plus somptueusement, que si c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots, Bagoas prenant son tems: « Faut-il s'étonner, » dit-il, si les sépulcres des » Rois sont vuides, puisque » les maisons des Satrapes re- » gorgent de l'or qu'ils en ont » tiré? Pour moi, je n'avois » jamais vu ce tombeau; mais, » j'ai oui dire à Darius qu'il » renfermoit des richesses im- » menses. De-là sont venues » ces profusions d'Orsine, afin » qu'en donnant ce qu'il ne » pouvoit garder sans se per- » dre, il s'en fît un mérite au- » près de vous. » Cette accusation n'avoit pas le moindre fondement. Cependant, on mit à la question les Mages à qui la garde du sépulcre étoit commise, sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devoit faire l'apologie d'Orsine auprès d'Alexandre, mais, les discours adroits & insinuans de Bagoas avoient fait une forte impression sur son esprit, & y avoient préparé un accès libre & facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avoit apostés, ayant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, & le chargerent de plusieurs faits odieux, & entr'autres du vol du tombeau. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissemens; de sorte que cet infortuné Prince

se vit dans les fers, avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé, & fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs. Déplorable sort des Rois qui n'écoutent & n'examinent rien par eux-mêmes, & à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux !

ORSODATE, *Orsodates*, (a) Ὀρσοδάτης, barbare, qui s'étant révolté contre Alexandre le Grand, fut tué par ce Prince à coups de fleches.

ORSUA, *Orsua*, (b) Espagnol, qui étoit cousin germain d'un autre Espagnol nommé Corbis.

L'an 206 avant J. C., P. Sipion, étant à Carthage la neuve, & voulant y remercier les Dieux des avantages qu'il avoit remportés par leur protection sur les Espagnols, donna un combat de gladiateurs. Les auteurs de cette espece de tragédie n'étoient ni des esclaves, ni des mercénaires accoutumés à trafiquer de leur sang, tels qu'étoient ceux qu'employoient ordinairement les maîtres d'escrime. Tous ceux qui parurent, s'etoient présentés volontairement, & sans aucun motif d'intérêt. On y vit jusqu'à des personnes d'une condition illustre, comme Corbis & Orsua deux cousins germains, qui voulurent y décider, le fer à la main, de la principauté de la ville d'Ibis, qu'ils se disputoient entr'eux. Corbis étoit l'aîné des deux. mais, Orsua étoit fils du dernier possesseur, à qui son frere aîné avoit remis cette principauté en mourant. P. Scipion voulut les accommoder à l'amiable, & les réconcilier; mais, ils lui déclarerent que leurs plus proches parens leur avoient déjà fait cette proposition, qu'ils n'avoient jamais voulu écouter, & que le Dieu Mars étoit le seul qu'ils vouloient reconnoître pour arbitre de leur différend. Ils en vinrent donc aux mains, l'aîné recommandable par sa force, & l'autre par sa brillante jeunesse. La fureur avec laquelle ils se battirent, préférant la mort à la servitude, fut tout à la fois & un spectacle intéressant pour l'armée, & une leçon propre à faire sentir combien la passion de regner est pernicieuse au genre humain. L'aîné, plus prudent & plus habile à manier les armes, éluda facilement le courage plus impétueux que mesuré du cadet, par la mort duquel il demeura maître de la ville.

ORTHAGORAS, *Orthagoras*, Ὀρθαγόρας, (c) devin de profession, fut un de ceux que Timoléon choisit pour ôter la vie à Timophane son propre frere, parce qu'il n'avoit pas voulu abdiquer la tyrannie de

(a) Plut. T. I. p. 697.
(b) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 21. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 645, 646.
(c) Plut. T. I. p. 237.

Corinthe, qu'il avoit usurpée.

ORTHANE, *Orthanes*, (*a*) Ὀρθάνης, Divinité qui étoit adorée par les Athéniens. Le culte qu'on lui rendoit ressembloit à celui de Priape.

ORTHE, *Orthe*, Ὄρθη, (*b*) ville de Grece dans la Thessalie. Elle n'a pas été inconnue à Homere, qui nous apprend que ses habitans furent du nombre des Grecs qui allerent au siege de Troie.

Strabon donne cette ville à la Perrhébie, & dit que quelques-uns prennent Orthe pour une forteresse des Phalannéens. Pline distingue Orthe & Phalanna, & nomme Thépis entre deux.

ORTHÉE, *Orthæus*, (*c*) Ὀρθαῖος, un des Capitaines qui défendirent Troie contre les Grecs.

ORTHIA, *Orthia*, Ὀρθία, surnom donné à Diane. *Voyez* Diane Orthia.

ORTHIEN [Nome], *Nomus Orthius*, Νόμος Ὄρθιος. (*d*) Le Nome Orthien étoit un air de flûte dont il est parlé dans Homere & dans Eustathe son commentateur, dans Aristophane & son Scholiaste, dans Hérodote, dans Pollux, dans Suidas, dans Hésychius & ailleurs. La modulation en étoit élevée, le rhythme plein de vivacité, ce qui le rendoit d'un grand usage dans la guerre pour encourager les combattans. C'étoit en jouant cet air sur la flûte, que Timothée faisoit courir Alexandre aux armes, comme le remarque Eustathe sur un endroit d'Homere. C'étoit, au rapport d'Hérodote, le Nome Orthien que chantoit Arion sur la pouppe du vaisseau d'où il se précipita dans la mer. Plutarque témoigne que le poëte musicien Polymneste composa pour la flûte des airs de ce genre, & qu'il y joignit même la mélopée ou la musique vocale.

Le mot Orthien, outre l'usage que nous venons d'expliquer, en a deux autres qui ont rapport à la poësie & à la musique. C'est le nom d'un pied poëtique composé de cinq tems, ou de cinq syllabes breves. C'est celui d'un rhythme musical du genre ïambique ou double, composé de douze tems ou de six longues, deux pour le *levé* & quatre pour le *frappé*. On l'appelloit Orthien, dit Aristide-Quintilien, à cause de la gravité de sa marche. *Voyez* l'article suivant.

Rien en apparence ne convenoit moins que cette extrême gravité au Nome Orthien destiné à inspirer du courage. Cependant, s'il en faut croire Pollux, ce Nome empruntoit sa dénomination du rhythme Orthien, malgré la lenteur de cette cadence. Peut-être pour la ren-

(*a*) Strab. p. 588. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 301, 302.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 246. Strab. p. 440. Plin. T. I. P. 200.

(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 791.

(*d*) Mém. de l'Acad. de Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 285, 286.

dre plus vive & plus animée, changeoit-on dans le jeu de l'instrument la plupart des longues en breves, faisant d'un spondée un dactyle, un anapeste, ou un procéleusmatique; ce qui ne dérangeoit rien dans la maniere de battre le rhythme ou la mesure. Peut-être pourroit-on comparer le rhythme de ce Nome à la marche militaire de nos Suisses.

ORTHIEN [Rhythme], (a) *Rhythmus Orthius.* Ce Rhythme étoit composé de douze tems, ou de six longues, deux pour le *levé*, & quatre pour le *frappé.* Il y avoit un second rhythme, qui étoit le contraire de l'Orthien, étant formé de six longues, comme celui-là, mais dont les quatre premiers étoïent pour le *frappé*, & les deux autres pour le *levé*. On l'appelloit τροχᾶιος σημαντὸς. C'étoit un rhythme du genre double, dont la marche [- - - - | - -] imitoit celle du trochée [-v], de même que la marche de l'Orthien [- - | - - - -] imitoit celle de l'ïambe [v-]. Aristide-Quintilien, qui en fait mention, dit qu'on l'avoit surnommé σημαντὸς, parce que comme il avoit beaucoup de lenteur dans ses tems, les artistes employoient au commencement de l'air certains signes ou certaines marques, σημασίας, pour indiquer la mesure ou la marche de ce rhythme, qui doubloit tous les *frappés.*

ORTHIENNE [Mélodie]; c'est la même chose que le Nome Orthien. *Voyez* Orthien [Nome].

ORTHOBULA, *Orthobula*, (b) femme qui empoisonna à Delphes Proxénus son mari, & qui, après avoir été convaincue de ce crime, s'en alla volontairement en exil, l'an 174 avant J. C.

ORTHOCORYBANTES, (c) *Orthocorybantii*, Ὀρθοκορυβάντιοι, peuple d'Asie, un de ceux qui formoient la dixieme satrapie, du tems de Darius. Les Orthocorybantes habitoient quelque part dans la Médie, ou dans la Perse.

ORTHODORON, *Orthodoron*, Ὀρθόδωρον, mesure Greque, qui formoit la longueur d'onze travers de doigt, suivant Arbuthnot.

ORTHOGRAPHE, *Orthographia*, Ὀρθογραφία, de ὀρθός, *rectus*, droit, & γράφω, *scribo*, *pingo*, j'écris, je peins. Ce nom, par sa valeur étymologique, signifie donc peinture ou représentation réguliere. Dans le langage des Grammairiens, qui se sont approprié ce terme, c'est, ou la représentation réguliere de la parole, ou l'art de représenter régulierement la parole.

Il ne peut y avoir qu'un seul systême de principes pour peindre la parole, qui soit le meilleur & le véritable; car,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XV. p. 310, 311.

(b) Tit. Liv. L. XLI. c. 25.

(c) Herod. L. III. c. 92.

il y auroit trop d'inconvéniens à trouver bons tous ceux que l'on peut imaginer. Cependant, on donne également le nom d'Orthographe à tous les systêmes d'écriture, que différens Auteurs ont publiés ; & l'on dit l'Orthographe de Dubois, de Meigret, de Pelletier, de Ramus, de Rambeau, de Lesclache, de l'Artigaut, de l'abbé de S. Pierre, de M. du Marsais, de M. du Clos, de M. de Voltaire, &c., pour désigner les systêmes particuliers que ces Écrivains ont publiés ou suivis. C'est que la régularité, indiquée par l'étymologie du mot, n'est autre chose que celle qui suit nécessairement de tout corps systématique de principes, qui réunit tous les cas pareils sous la même loi.

Aussi n'honore-t-on point du nom d'Orthographe, la maniere d'écrire des gens peu instruits, qui se rapprochent tant qu'ils peuvent de la valeur alphabétique des lettres ; qui s'en écartent en quelques cas, lors qu'ils se rappellent la maniere dont ils ont vu écrire quelques mots ; qui n'ont & ne peuvent avoir aucun égard aux différentes manieres d'écrire qui résultent de la différence des genres, des nombres, des personnes, & autres accidens grammaticaux ; en un mot, qui n'ont aucun principe stable, & qui donnent tout au hazard. On dit simplement qu'ils ne sçavent pas l'Orthographe ; qu'ils n'ont point d'Orthographe ; qu'il n'y en a point dans leurs écrits.

ORTHOLOGIE, *Orthologia*, premiere partie de la Grammaire, qui se sub-divise en deux branches génerales, la Lexicologie & la Syntaxe. *Voyez* Grammaire.

ORTHONE, *ou plutôt* Orthane. *Voyez* Orthane.

ORTHOPAGUS, *Orthopagus*, Ὀρθόπαγος. *Voyez* Thurium.

ORTHOSIADE, *Orthosias*, Ὀρθωσιὰς (*a*) ville maritime de Phénicie. On lit au premier livre des Maccabées, que Tryphon, usurpateur du royaume de Syrie, étant assiégé à Dora par terre, s'enfuit dans une barque à Orthosiade, & de-là à Apamée sa patrie. Cette derniere circonstance est de Josephe ; & comme il dit que Tryphon s'enfuit de Dora à Apamée, sans nommer Orthosiade entre deux, cela a trompé Vignier qui, dans sa bibliotheque Orientale, dit que Josephe appelle Apamée, Orthosiade. C'est une erreur. Apamée étoit dans les terres, & Orthosiade au bord de la mer, vis-à-vis de l'isle d'Arade, non loin de Tripoli, à ce que croit D. Calmet.

Pline, Strabon & d'autres, font mention de cette ville. On lit sur les médilles ΟΡΘΩϹΙΕΩΝ.

ORTHOSIAS. *Voyez* Orthosiade & Orthosie.

(*a*) Maccab. L. I. c. 15. v. 37. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 447. Plin. T. I. p. 264. Strab. p. 753. Ptolem. L. V. c. 15.

ORTHOSIE, *Orthosia*, (a) Ὀρθωσία, ville de l'Asie mineure dans la Carie. Strabon n'en fait qu'un bourg, mais un bourg mémorable, qu'il place au-delà du Méandre.

Ptolémée appelle cette ville Ὀρθωσίας *Orthosias*; & la notice des Évêques de la province de Carie, Ὀρθοσίας Ce fut donc autrefois une ville épiscopale. Ortélius prétend qu'il y eut aussi dans la Pisidie, une ville épiscopale du nom d'Orthosie, dont il est fait mention dans le Concile de Chalcédoine.

ORTHUS, *Orthus*, nom du chien fidele de Géryon tué par Hercule. Il falloit que ce chien en valût plusieurs à tous égards, puisqu'Hésiode n'a pas dédaigné de rapporter fort au long sa généalogie & sa parenté. Il étoit fils de Cerbere, ce cruel gardien des Enfers, & de l'effroyable hydre de Lerne. Tous trois étoient nés de Typhon, le plus impétueux des vents, & d'Échidne, nymphe monstrueuse, moitié femme & moitié vipere. Hésiode nous conte, en de très-beaux vers, toutes ces fornettes. Que veut-il donc nous apprendre par cette absurde fiction? Nous l'ignorons.

ORTIAGON, *Ortiagon*, (b) étoit un des Chefs ou Princes des Gallogrecs, lorsque cette nation fut subjuguée par les Romains, l'an 189 avant Jesus-Christ. Ortiagon avoit épousé Chiomare, qui n'étoit pas moins recommandable par sa vertu que par sa rare beauté. *Voyez* Chiomare.

ORTILOCHUS, *Ortilochus*, Ὀρτίλοχος, le même nom que celui d'Orsilochus. *Voyez* Orsilochus.

ORTOADISTE, *Ortoadistes*, (c) Roi d'Arménie, selon Justin. Ce fut le dernier ennemi contre lequel Mithridate le Grand tourna ses armes.

D'autres, au lieu d'Ortoadiste, lisent Artavasde. *Voyez* Astavasde.

ORTON, *Orton*, Ὄρτων. *Voyez* Ortone.

ORTONE, *Ortona*, (d) ville d'Italie, qui appartenoit aux Latins, selon Tite-Live. Elle fut attaquée par les Eques, l'an de Rome 273, & 479 avant Jesus-Christ. Elle ne devoit pas être la même qui suit.

ORTONE, *Ortona*, (e) autre ville d'Italie, que Ptolémée donne aux Pélignes. Pline l'attribue aux Frentans, & l'opinion de Pline est confirmée par le témoignage de Strabon, qui dit que c'étoit le port de ce dernier peuple. Cette ville étoit située sur le bord de la mer Adriatique, entre l'embouchure de l'Aternum & celle du Sagrus,

(a) Strab. p. 650. Plin. T. I. p. 276. Ptolem. L. V. c. 32. Tit. Liv. L XLV. c. 25.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 19, 24.

(c) Just. L. XLII. c. 2.

(d) Tit. Liv. L. II. c. 43.

(e) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. p. 168. Strab. p. 242.

à

à peu près à égale distance de l'une & de l'autre. Elle est nommée Orton dans Strabon & Ptolémée.

C'est aujourd'hui *Ortana à mare*, c'est-à-dire, Ortone sur mer. Elle est au royaume de Naples dans l'Abruzze Citérieure, au bord du Golfe de Venise, à huit milles de Lanciano & à douze de Chieti, entre les petites rivieres de Foro & de Moro. Elle a un évêché érigé en 1570, par Pie V, auquel l'évêché de Campli est uni, & qui est suffragant de Chieti. Elle avoit autrefois un port qui a été gâté par les Vénitiens.

ORTYGIE, *Ortygia*, (*a*) Ὀρτυγία, un des noms que porta anciennement l'isle de Délos. On l'appella Ortygie, selon quelques-uns, de ὄρτυξ, *coturnix*, caille, parce qu'il y avoit dans cette isle une grande quantité de ces oiseaux. La ville d'Éphese fut aussi appellée *Ortygie*, au rapport de Pline.

ORTYGIE, *Ortygia*, (*b*) Ὀρτυγία, petite isle, située sur la côte orientale de Sicile, devant Syracuse, à l'embouchure de l'Alphée. Virgile en parle ainsi :

Sicanio prætenta sinu, jacet insula contra
Plemmyrium undosum; nomen dixere priores,
Ortygiam. Alpheum fama est huc, Elidis amnem,
Occultas egisse vias subter mare, qui nunc
Ore, Arethusa, tuo siculis confunditur undis.

C'est-à-dire, « vis-à-vis des » rochers de Plemmyre est une » isle, que les premiers habitans de la Sicile ont nommée Ortygie. On dit que le » fleuve Alphée, qui arrose » les champs d'Élide, amoureux » de vous, ô fontaine d'Aréthuse, se fraye une route » secrete sous la mer, & se » rend dans l'Ortygie, pour » y mêler ses eaux avec les » vôtres. »

Les Mythologues, dit Diodore de Sicile, racontent que Minerve & Proserpine donnerent à Diane en particulier l'isle de Syracuse, que les Oracles & les hommes ont nommée Ortygie d'un des noms de cette Déesse ; & que les Nymphes firent aussi-tôt paroître dans cette isle, en faveur de Diane, une fontaine appellée Aréthuse.

Cette isle s'appelloit aussi Nase. *Voyez* Nase.

ORTYGIE, *Ortygia*, (*c*) surnom donné à Diane, à cause du culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Délos.

ORUS, *Orus*, Ὦρος, (*d*) un des Capitaines Grecs qui

(*a*) Strab. pag. 486. Plin. T. I. pag. 212, 278. Virg. Æneid. L. III. v. 143, 154. Athen. p. 394. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 385.

(*b*) Strab. p. 23, 270, 271. Virg. Æneid. L. III. v. 692. & seq. Ovid. Metam. L. V. c. 13. Diod. Sicul. p. 200. Pauf. p. 298, 541.

(*c*) Ovid. Metam. L. I. c. 18.

(*d*) Homer. Iliad. L. XI. v. 303.

succombérent sous les coups d'Hector.

ORUS, *Orus*, Ὦρος, (a) étoit, selon Hérodote, fils d'Osiris & d'Isis, & le dernier des Dieux qui regnerent en Égypte. Ce fut après avoir tué Typhon qu'il monta sur le trône. Diodore de Sicile, qui a suivi en cela Hérodote, raconte que les Titans l'ayant fait mourir, sa mere, qui possédoit les secrets les plus rares de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé son corps dans le Nil où les Titans l'avoient jetté, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité. Ensuite, elle lui apprit la médecine & l'art de la divination. Avec ces talens, continue Diodore de Sicile, Orus se rendit célebre, & combla l'univers de ses bienfaits.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter de quelle maniere Orus, par le conseil d'Isis, vengea la mort de son pere, en ôtant la vie à Typhon, qu'il fit périr dans la basse Égypte. Cela regarde l'article de ce Tyran, où la chose sera racontée dans un détail convenable.

Les Grecs prétendoient que leur Apollon étoit le même que l'Orus des Égyptiens. Apollon étoit en effet, comme Orus, habile dans la médecine & dans l'art de prédire l'avenir, & ce Dieu étoit parmi eux le Soleil, comme Orus l'étoit en Égypte. Ainsi, on le trouve souvent nommé, dans les anciens, *Orus Apollo*. Il seroit inutile d'objecter que c'étoit Osiris qui en Égypte représentoit le Soleil, puisqu'il est aisé de répondre que cet astre, le premier & le plus grand des Dieux, portoit plusieurs noms, non-seulement dans les différens païs où il étoit honoré, mais souvent aussi dans le même païs. On objecteroit aussi vainement, que les symboles d'Osiris étoient différens de ceux d'Orus; car, on sait que la Mythologie égyptienne confond des Dieux très-différens entre eux, & que quelquefois elle les distingue par des attributs particuliers. Il est constant, par exemple, ainsi que le soutiennent les plus sçavans antiquaires, qu'Harpocrate représentoit le Soleil chez les Égyptiens, aussi bien qu'Osiris & Orus, quoique les figures, sous lesquelles on représentoit ces Dieux, ne se ressemblassent nullement.

Quoi qu'il en soit, Orus, dans la Table isiaque, est représenté, presqu'emmaillotté, & couvert de toutes parts, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un habit qui le serre, tout bigarré en losanges. Il tient de ses deux mains un long bâton,

(a) Herod. L. II c. 144. Diod. Sicul. p 12, 15, 28. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 291, 292. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 29, 181. T. II. p. 288. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 127. *& suiv.*

dont le bout est la tête d'un oiseau, un bâton augural, & une espece de compas, ou plutôt un fouet, tel qu'on le voit dans les figures d'Osiris & du Soleil.

Dans un manuscrit de M. de Peiresc, conservé dans la Bibliotheque de St. Victor, Orus se voit sur une figure groupée entre Isis & Osiris. Il y est représenté comme un jeune enfant, vêtu d'une tunique. Quoique la tête d'Osiris manque, celle d'Isis y est reconnoissable à sa coëffure, sur laquelle est la feuille de Lotus en croissant. Observons, avant que de finir cet article, que dans toutes les figures qui nous restent d'Orus, il est toujours représenté comme un enfant, pour nous marquer sans doute qu'il étoit encore fort jeune, lorsque Typhon fit mourir son pere, & qu'Isis sa mere fut obligée de différer la punition du Tyran, jusqu'à ce que son fils fût en état de servir sa vengeance.

ORYGMA, *Orygma*, Ὄρυγμα, nom donné à la fosse qu'on appelloit le plus communément Barathron. C'étoit une sorte de précipice ténébreux, hérissé de pointes au sommet & au fond, afin de percer de toutes parts ceux qu'on y jettoit, pour les faire périr. Le Maître des œuvres, chargé de cette exécution, en prenoit le nom, ὁ ἐπὶ τῷ Ὀρύγματι.

OS

OSAIAS, *Osaias*, (a) fut pere d'Azarias, appellé aussi Jézonias, officier de guerre, fier & superbe, du tems de Jérémie.

OSAIAS, *Osaias*, Ὠσαΐα, (b) un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel.

OSCA, *Osca*, (c) Ὄσκα, ville de l'Espagne Tarragonnoise, au païs des Ilergetes, dans les terres selon Ptolémée. Pline met les Oscéens, & par conséquent Osca, dans un canton particulier nommé la Vescitanie; mais, les Vescitains, comme le remarque le P. Hardouin, faisoient partie des Ilergetes.

Cette ville n'étoit pas absolument éloignée de celle d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon, où l'on a mal écrit Ileosca. Περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ἰλεόσκαν, il faut lire Ἰλέρδαν καὶ Ὄσκαν. La suite ne permet pas d'en douter, car Strabon ajoute: » Ilerda est éloignée d'Osca » d'environ cinq cens stades. «

» Parmi les nations qui lui » étoient soumises, dit Plutarque » dans la vie de Sertorius, ce » Général fit choisir les enfans » des plus grandes & des plus » nobles maisons, & les mit tous

(a) Jerem. c. 42. v. 1. c. 43 v. 2.
(b) Esdr. L. II. c. 12. v. 32.
(c) Ptolem. L. II. c 6. Plin. T. I. p. 138, 142. Strab. p. 161. Plut. T. I. p. 575, 781. Cæs. de Bell. Civil. p. 496. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag 178. & suiv.

» ensemble dans Osca, belle & » grande ville, & leur donna » des maîtres pour leur ensei- » gner les lettres Grecques & » Romaines. En apparence c'é- » toit pour les dresser & les » instruire, afin que, quand ils » seroient en âge, on pût les » employer dans les affaires, & » leur confier les charges & les » emplois, mais en effet c'é- » toient autant d'ôtages qu'il » prenoit habilement de ces » peuples pour s'assurer de leur » fidélité. Les peres étoient ra- » vis de voir que leurs enfans, » vêtus de belles robes bordées » de pourpre, alloient tous les » jours aux écoles avec beau- » coup de décence & de mo- » destie; que Sertorius payoit » toute leur dépense; que sou- » vent il prenoit lui même la » peine de les examiner & de » les interroger; qu'il distri- » buoit des prix à ceux qui » avoient le mieux fait, & qu'il » leur donnoit des joyaux d'or, » que les Romains mettent au » cou de leurs enfans, & qu'ils » appellent *Bullas*. «

Ce fut peut-être cette institution de Sertorius qui jetta en Espagne les semences de cet amour des Belles Lettres, qui y produisit ensuite tant d'hommes illustres, entr'autres Columelle, Pomponius Méla, les Séneques, Lucain, Martial, Quintilien, Florus, & tant d'autres Espagnols célebres; qui se sont fait un grand nom entre les Ecrivains de l'ancienne Rome.

Dans la suite, les infidélités multipliées des Espagnols aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il leur avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce contre les jeunes enfans espagnols qu'il faisoit élever dans la ville d'Osca, car il fit tuer les uns & vendre les autres.

Il y a une Médaille de Germanicus, qui porte Col. V.T.T. Osca. Il y en a une autre du dieu Endovellicus, sur laquelle on lit, entre autres choses, Tolet. V. V. Osca, que M. Fréret explique *Toletum urbs victrix Osca*. Les deux V. V. qui précedent le nom d'Osca, regardent cette ville. Elle est toujours nommée sur les Médailles *Urbs victrix*. Andrez Ustarros en rapporte dix-huit différentes.

La ville d'Osca étoit fameuse pour ses Fabriques de Monnoies. Il en est fait mention dès le tems des premieres guerres Puniques. Tite-Live vante *l'argentum oscense*, & le *signatum oscense*. M. Fréret prétend que les Médailles Ibériques publiées par le Comte de Lastanosa, & sur lesquelles on voit un Cavalier la lance en arrêt ou un sabre à la main, étoient des Monnoies Ibériennes, frappées à Osca, & non des Monnoies Phéniciennes, comme on le croit communément.

Cette ville est aujourd'hui Huesca, au royaume d'Arragon, sur le bord de la petite

riviere d'Isuela, dans une agréable plaine, environnée de collines. C'est le siege d'un Evêché, suffragant de Sarragoce, & d'une Université assez recommandable. On y respire un air fort doux ; & le terroir est fertile, sur tout en vins, au rapport de l'Abbé de Vairac. Le premier Evêque de cette ville, dont on ait connoissance, est un moine appellé Vincent, disciple de St. Victorin, lequel vivoit en 553. La ville de Huesca ayant été prise par les Maures, le culte divin en fut entiérement banni ; & lorsque D. Aznar, premier Comte d'Arragon, eut repris la ville de Jaca en 795, il y transféra l'Evêché de Huesca, en attendant que cette ville fût retirée des mains des infideles. Pendant que le Siege Episcopal étoit à Jaca, l'Evêque prenoit tantôt le titre d'Evêque d'Arragon, tantôt celui d'Evêque de Jaca & de Huesca, & quelquefois celui d'Evêque de St. Pierre. En 1096, Huesca étant repris sur les Maures, Pierre qui fut le dernier Titulaire de l'église de Jaca, alla prendre possession de Huesca. Etienne II, qui lui succéda, intenta un procès à St. Raimond Evêque de Balbastro, pour faire réunir son Eglise à celle de Huesca, en quoi il réussit; de sorte que les deux Eglises furent unies jusqu'en 1571, que Philippe II. fit ériger Balbastro en Evêché, sous le Pontificat de Pie V.

Le Chapitre de Huesca est composé de neuf Dignitaires, de vingt-quatre Chanoines, de quatorze Prébendiers, de huit Bénéficiers, & de quarante Chapelains. Le Diocese s'étend sur cent quatre-vingt-seize Paroisses, trente-un Hôpitaux, trois cens trente-cinq Hermitages, & sur dix-neuf Couvens.

OSCÉENS, *Oscenses*, nom que Pline & d'autres Auteurs donnent aux habitans d'Osca dans l'Espagne Tarragonnoise. *Voyez* Osca.

OSCENCE ARGENTUM, (*a*) argent d'Osca, expression dont Tite-Live s'est servi en plus d'une occasion. M. Helvius, l'an 195 avant Jesus-Christ, fit mettre dans le trésor public vingt mille quatre cens trente-huit livres d'argent d'Osca. Environ deux mois auparavant, Q. Minucius y en avoit fait mettre deux cens soixante-dix-huit mille livres. L'année suivante, M. Porcius Caton fit porter dans le triomphe qui lui fut décerné cinq cens quarante mille livres d'argent d'Osca. Quatorze ans après, Q. Fulvius Flaccus fit aussi porter dans une semblable cérémonie cent soixante-treize mille deux cens Sesterces d'argent d'Osca. On doit conclure delà qu'il y avoit des mines d'argent dans le voisinage de la ville d'Osca.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 10, 46. L. XL. c. 43.

OSCHOPHORIES, *Oschophoria*, (a) Ὠσχοφορία, fête des Athéniens en l'honneur de Baccus & de Minerve. Cette fête, qu'on pourroit nommer fête des Rameaux, avoit été instituée par Thésée. Aussi dans la procession il se trouvoit toujours deux jeunes garçons habillés en filles pour représenter ceux que ce Héros conduisit en Crete sous ce déguisement.

Cette fête s'appelloit Oschophories de φέρω *fero*, je porte, & ὄσχος, *racemus*, *novellus palmes*, proprement une branche de vigne chargée de raisins mûrs, parce que tous ceux qui assistoient à la procession, y portoient de semblables branches.

On choisissoit au sort un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque Tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivans. Ils tenoient à la main des branches de vigne, & couroient à l'envi depuis le temple de Bacchus jusqu'au temple de Minerve Scirade, qui étoit au port de Phalese. Ils étoient suivis d'un chœur, conduit par deux jeunes hommes habillés en filles, & qui chantoient les louanges de ces jeunes garçons. De vraies femmes les accompagnoient, portant sur leur tête des corbeilles ; & l'on choisissoit pour cet emploi les plus riches de la ville ; toute la troupe étoit précédée par un Héros.

On associoit aux sacrifices d'autres femmes, qu'on appelloit Déipnophores, parce qu'elles portoient toutes sortes de provisions de bouche à la troupe des jeunes gens qui avoient été nommés par le sort pour se rendre en course au temple de Minerve. Cette fête se célébroit dans toute l'Attique le quatrieme ou le cinquieme mois des Athéniens, c'est-à-dire, en octobre ou en novembre, parce qu'alors on vit cesser la stérilité dont l'Attique avoit été affligée.

Le refrein des hymnes, qu'on chantoit à diverses reprises dans cette fête, étoient ces deux mots εἶα, ἀι, pour faire comprendre aux Grecs ce dont toutes les nations devroient être convaincues par expérience, que la prospérité & l'adversité se suivent, & par conséquent qu'il faut se défier de la premiere, & ne pas désespérer avec la seconde.

OSCILLES, *Oscillæ*, (b) nom qui fut donné à des têtes de cire qu'Hercule offrit en sacrifice en Italie, au lieu de véritables hommes.

On nomma aussi de la sorte de petites figures humaines dont il n'y avoit que la tête qui fût bien formée. Les anciens les consacroient à Saturne en les faisant toucher ou en les suspendant à sa statue. Après cette espece de consécration, ils en

(a) Plut. T. I. p. 10.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 453.

mettoient par tout dans leurs maisons, & même dans les champs, où ils les suspendoient aux arbres, comme un préservatif infaillible contre ce qu'ils redoutoient de la magie & des enchantemens. On donnoit aussi le nom d'Oscilles à toutes sortes de masques qu'on faisoit d'écorces d'arbres, sur tout à ceux qui présentoient des figures hideuses.

OSCINES, sorte d'oiseaux qui instruisoient par leur chant. *Voyez* Augure.

OSCIUM FLUMEN, (*a*) Ὄσκιος ποταμὸς, fleuve qui avoit sa source dans les mêmes montagnes de Thrace, que l'Hebre & le Nestus, selon Thucydide. Il est étonnant que les critiques n'ayent pas vu qu'il y a dans ce nom un renversement de lettres, & qu'au lieu d'Ὄσκιος il faut lire Οἶσκος, Œscus. C'est en effet ce fleuve qui avoit sa source dans les mêmes montagnes.

OSCUS, *Oscus*, (*b*) affranchi d'Othon. Ce Prince, l'an de J. C. 69, lui avoit confié le commandement de ses vaisseaux; emploi important & au-dessus de la condition d'un affranchi. Mais, Othon se fioit plus à un homme de cet état, qu'à ceux d'une naissance & d'un rang plus distingués.

OSÉE, *Osee*, Αὐσὴ; (*c*) c'est le nom que porta d'abord Josué, fils de Nun. *Voyez* Josué.

OSÉE, *Osee*, Ὠσηὲ, (*d*) fils de Bééri, est compté parmi les douze petits Prophetes. S. Épiphane croit qu'il étoit de Bélémoth dans la Tribu d'Issachar, qui est apparemment la même que Béelméon vers Esdrélon dans cette Tribu. Les Rabbins lui donnent pour pere Bééra, dont il est parlé dans les Paralipomenes, & qui étoit Prince de la Tribu de Ruben du tems que Théglathphalasar emmena captives quelques unes des Tribus d'Israël. Mais, si cela est, il faudra dire qu'Osée étoit de la Tribu de Ruben, & natif de Béelméon au-delà du Jourdain. Ce Prophete a vécu dans le royaume de Samarie, & la plupart de ses Prophéties regardent ce Royaume, quoiqu'il y ait aussi certaines choses qui concernent le royaume de Juda.

On lit à la tête de sa Prophétie, qu'il a prophétisé sous les rois de Juda, Ozias, Joathan, Achaz & Ézéchias, & sous Jéroboam II, roi d'Israël. S'il a prophétisé sous tous ces Princes, il faut qu'il ait vécu fort long-tems. Car, depuis le commencement d'Ozias, jusqu'à la fin d'Ézéchias, il y a cent douze ans. Ajoutez, si vous voulez, vingt ou vingt-cinq ans qu'Osée pouvoit avoir, lorsqu'il commença à prophétiser, cela fera cent trente-deux ou cent trente-sept ans; & quand on ôteroit dix ans d'Ozias, &

(*a*) Thucyd. p. 166.
(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 87.
(*c*) Numer. c. 13. v. 9, 17.

(*d*) Paral. L. I. c. 5. v. 6. Osee. c. 1. & seq.

autant d'Ézéchias, pendant lesquels Osée a pu ne pas prophétiser, il resteroit encore cent douze ou cent quinze ans. Dans tout le corps de la prophétie d'Osée on ne trouve rien qui prouve qu'il ait prophétisé si long-tems; & d'ailleurs, pourquoi intituler sa prophétie des regnes des Rois de Juda, sous la domination desquels il ne vivoit pas? Il y a donc assez d'apparence que ce titre n'est point d'Osée, mais de quelque ancien Copiste; & que le vrai commencement de l'ouvrage de ce Prophete, est à ces mots: *Principium loquendi Domino in Osee.* D. Calmet croit qu'il commença sur la fin du regne de Jéroboam II, roi d'Israël.

S. Jérôme & plusieurs autres croient qu'Osée est le plus ancien des Prophetes dont on ait les écrits. Il fut témoin de la captivité des quatre tribus emmenées par Theglathphalasar, & de l'extinction du royaume de Samarie par Salmanasar. S. Jérôme veut même qu'il ait encore prophétisé depuis. Les premiers versets du chapitre I regardent la mort de Zacharie roi d'Israël, & fils de Jéroboam II. Depuis le verset 6 du premier chapitre jusqu'au chap. III, c'est une prédiction de la captivité d'Israël. Mais, après avoir prédit cette captivité, il en annonce le retour à la fin. Il invective fortement contre les désordres qui regnoient dans le Royaume des dix tribus. Il paroît que de son tems il y avoit des Idoles non-seulement à Dan, à Béthel & à Samarie, mais aussi à Galgal, sur le Thabor, à Sichem, à Bersabée, & sur les montagnes de Galaade. Il parle des Israëlites comme d'un peuple entierement corrompu, & dont les crimes étoient montés à leur comble. Il prédit que leurs Veaux d'or seront renversés, jettés par terre, & menés en Assyrie.

Il n'épargne pas non plus les déréglemens qui regnoient en Juda. Il s'éleve contre ceux qui alloient adorer les faux Dieux à Galgal. Il parle de la venue de Sennachérib sur les terres de Juda. Il prédit que Juda demeurera encore quelque tems dans son païs après la captivité des dix Tribus; mais qu'après cela, il sera aussi lui-même emmené captif au-delà de l'Euphrate, d'où le Seigneur le ramenera après un nombre d'année. Le style d'Osée est obscur, & ses expressions souvent suspendues & embarrassées. Les choses dont il parle contribuent encore à son obscurité, à cause de leur éloignement, & de l'ignorance où nous sommes de l'histoire de ce tems-là.

Au commencement de la Prophétie d'Osée, nous lisons que le Seigneur lui dit d'épouser une femme prostituée, & d'avoir d'elle des enfans de prostitution; c'est-à-dire, d'épouser une femme, qui, avant son mariage, auroit vécu dans le désordre, mais qui depuis son mariage, se seroit retirée de tout

mauvais commerce, & dont les enfans devoient être légitimes, quoiqu'à cause de la tache du premier état de leur mere, ils soient nommés fils de prostitution. Cette femme prostituée, & les enfans qui en devoient naître, étoient une figure & une espece de prophétie réelle, qui marquoient l'idolâtrie & l'infidélité de Samarie qui avoit été autrefois épouse du Seigneur, & qui étoit depuis devenue corrompue & adultere. Les enfans de cette femme infidelle sont des enfans de prostitution, puisqu'ils imitent l'idolâtrie de leur mere. Dieu donne à ces enfans les noms de Jezrahel, c'est-à-dire, sans miséricorde, & de Lo-amnei, c'est-à-dire, vous n'êtes plus mon peuple, pour marquer 1°. que Dieu alloit venger sur la maison de Jéhu, roi d'Israël, les crimes qu'il avoit commis dans Jezrahel, lorsqu'il usurpa le royaume des dix Tribus; 2°. que le Seigneur traiteroit sans miséricorde son peuple idolâtre & criminel; 3°. enfin qu'il le rejetteroit, & ne le regarderoit plus comme son peuple.

Plusieurs interpretes choqués de l'irrégularité qui paroît dans ce mariage d'Osée, avec une femme de mauvaise vie, ont cru que cela n'étoit qu'une parabole; que ce Prophete avoit donné à la femme qu'il épousoit le nom de prostituée, pour réveiller l'attention des Israëlites; ou que tout ceci s'étoit seulement passé en vision, sans que le Prophete en fût venu à l'exécution. Mais, toute la suite du récit d'Osée fait assez voir que ce mariage fut très réel, quoiqu'il fût figuratif quant aux choses qu'il désignoit. C'est le sentiment de S. Basile, de Théodoret, de S. Augustin, & d'un grand nombre de bons interpretes.

OSÉE, *Osee*, Ω'σηὲ, (a) dernier roi dIsraël. Ce Prince, qui étoit fils d'Éla, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, & se rendit maître de ses États. Il fit le mal devant le Seigneur, mais non pas comme les rois d'Israël qui l'avoient précédé, c'est-à-dire, suivant les Docteurs juifs, qu'il ne défendoit pas à ses sujets d'aller, s'ils vouloient, à Jérusalem rendre leur culte au Seigneur; au lieu que les rois d'Israël ses prédécesseurs l'avoient défendu sous de grosses peines, ayant même placé des gardes sur les chemins pour l'empêcher. Salmanasar, roi d'Assyrie, ayant eu avis qu'Osée, dont le royaume étoit demeuré jusques-là tributaire des Assyriens, songeoit à se révolter, & qu'à cet effet il avoit pris des mesures avec Sua roi d'Égypte, marcha contre lui, fit des courses dans tout le païs, & après y avoir causé de grands dégâts, assiégea

(a) Reg. L. IV. c. 15. v. 30. & *seq.* c. 17. v. 1. & *seq.* Osee. c. 14. v. 1. Michæ. c. 1. v. 6.

Samarie. La ville fut prise après trois ans de siege, c'étoit la neuvieme année d'Osée. Salmanasar exerça contre les Israëlites les dernieres rigueurs, il ouvrit les femmes enceintes, & brisa contre terre leurs enfans encore tendres. Samarie fut réduite en un monceau de ruines. Le roi d'Assyrie transporta au-delà de l'Euphrate les Israëlites des dix Tribus qui se trouverent dans le païs, & envoya en leur place les Chutéens, qui y sont encore aujourd'hui connus sous le nom de Samaritains. Ainsi furent vérifiées les menaces que le Seigneur avoit faites si souvent contre cette ville criminelle.

La chronologie du regne d'Osée est extrêmement embrouillée, à cause de l'incompatibilité de quelques dates qui sont marquées dans l'Écriture. Il est dit qu'Osée commença à regner la vingtieme année de Joathan fils d'Ozias. (C'étoit la quatrieme d'Achaz, puisque Joathan son pere étoit mort quatre ans auparavant, n'ayant regné que seize ans.) Il est rapporté ailleurs qu'Osée commença à regner la douzieme année d'Achaz. Enfin, l'Écriture ne donne que vingt ans de regne à Phacée. Cependant, si la derniere année de Phacée & la premiere d'Osée concourent avec la vingtieme de Joathan, il est clair que Phacée aura regné vingt-deux ans, puisque Joathan a commencé à regner la seconde année de Phacée.

Pour concilier toutes ces diversités, on peut dire qu'Osée conspira contre Phacée la vingtieme année de ce Prince, qui étoit la dix-huitieme après le commencement de Joathan.

Osée fut encore deux ans avant que de se rendre maître des États de Phacée; de maniere qu'il ne fut reconnu pour roi d'Israël que deux ans après, c'est-à-dire, la quatrieme année d'Achaz, & la vingtieme de Joathan. Enfin, la douzieme année d'Achaz, il regna paisiblement sur tout Israël.

OSÉE, *Osee*, Ὠσηέ, (a) un des chefs du peuple qui signerent l'alliance faite avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone.

OSES, *Osi*, (b) peuple Germain. Tacite, qui fait mention des Oses, les trouve si semblables pour le langage & pour les loix aux Aravisques, peuple de la Pannonie, qu'il juge incertain, si ce sont les Oses qui ont passé en Germanie, ou les Aravisques qui se sont allés établir dans la Pannonie; car, il conclut de leur ressemblance, que ce doit avoir été au commencement un seul & même peuple. Ce qu'il ajoute, insinue que ces deux peuples n'étoient séparés que par le Danube, dont les deux bords avoient des peuples également pauvres, également libres & à qui les

(a) Esdr. L. II. c. 10. v. 23.

(b) Tacit. de Moriß. Germ. c. 28, 43

biens & la misere étoient communs. Tacite décide dans la suite la question qu'il avoit d'abord trouvée si incertaine. Il nomme quatre peuples, *Marsigni*, *Gothini*, *Osi*, *Burii*. Le premier peuple & le dernier avoient la langue & les coutumes des Sueves. Le second parloit la langue Gauloise, & les Oses parloient la langue Pannonienne; d'où il conclut que, ni les *Gothini*, ni les Oses, n'étoient point des Germains naturels, mais des étrangers venus des païs dont ils avoient conservé la langue. D'après ces observations de Tacite, il s'est trouvé des auteurs Allemands qui ont mis les Oses en Silésie, aux environs d'Oppel & de Naissa; d'autres, à Osenbourg en Westphalie, d'autres enfin à l'Isle d'Oéiel, sur la mer Baltique.

OSINIUS, *Osinius*, (*a*) étoit roi de Clusium, au rapport de Virgile.

OSIRIS, *Osiris*, Ὄσιρις, (*b*) un des grands Seigneurs de la cour du roi Artaxerxe Longuemain. Mégabyze s'étant révolté contre ce Prince, Osiris marcha à la rencontre du rébelle, avec une armée de deux cens mille hommes; Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, & mit en fuite son armée. Artaxerxe Longuemain le fit redemander; & Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri.

OSIRIS, *Osiris*, Ὄσιρις, (*c*) une des grandes Divinités des Égyptiens, & la plus généralement honorée dans tout le païs. Presque toute la Mythologie Égyptienne se trouve renfermée dans ce que les Prêtres débitoient au sujet d'Osiris & d'Isis sa femme. Ce qui jette une grande obscurité sur leur histoire, c'est que quelquefois ils les regardoient comme des personnes qui avoient autrefois gouverné l'Égypte avec beaucoup de sagesse & de prudence; quelquefois comme des Êtres immortels de leur nature, qui avoient formé le monde, & arrangé la matiere dans la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui. Comme nous avons déjà parlé d'Isis assez au long, à l'article de ce nom, nous devons nous renfermer ici dans ce qui regarde principalement Osiris.

Diodore de Sicile nous apprend qu'il y a eu trois Dieux Égyptiens du nom d'Osiris; le premier est le Soleil, l'une des Divinités éternelles; le second

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 655.

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 285.

(*c*) Ovid Metam. L. IX. c. 13. Diod. Sicul. p. 7. *& seq.* Plut. T. II. p. 351. *& seq.* Tacit. Hist. L. IV. c. 84. L'Egypte Ancien. par M. d'Origny. T. II. p. 64. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 289. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 29, 118, 178. *& suiv.* T. II. p. 276. *& suiv.* Pluch. Hist. du Ciel. T. I. p. 67. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 195. T. II. p. 256. T. III. p. 91, 93, 96. *& suiv.* T. V. p. 65. *& suiv.* T. VII. p. 144. T. IX. p. 23. *& suiv.* Tom. XII. p. 13. T. XIV. pag. 7. *& suiv.* T. XVI. p. 19. *& suiv.*

est un Dieu terrestre, fils de Saturne. Ce second Osiris, dit-il, avoit épousé sa sœur Isis; & plusieurs des Mythologues les nommoient Jupiter & Junon. Il ajoute qu'ils eurent cinq enfans, Dieux terrestes comme leur pere, & entr'autres un Osiris qui est le troisieme du même nom, & qui avoit épousé sa sœur nommée Isis, comme sa mere.

Voilà donc suivant la Mythologie Égyptienne, trois Divinités différentes qui ont le nom d'Osiris; mais, il ne suffit pas d'avoir appris que les Égyptiens donnoient le nom d'Osiris à trois de leurs Dieux; il est également essentiel de découvrir qui ils étoient originairement.

Osiris, Dieu éternel, est suffisamment connu; c'est le Soleil, cet astre lumineux, cet objet le plus frappant de la nature, & qu'adorerent plusieurs des nations, à qui la connoissance du Créateur de l'univers étoit cachée.

» Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile, regarderent le soleil & la lune comme deux Divinités principales & éternelles, & ils nommerent l'un Osiris & l'autre Isis, deux noms tirés de l'idée qu'ils en avoient prise. Osiris signifie *qui a plusieurs yeux*; en effet, l'on peut dire que les rayons du soleil sont autant d'yeux, dont il regarde la terre & la mer. Le Poëte semble avoir emprunté de-là cette exprssion :

» *L'astre du jour qui voit & qui*
» *sait toutes choses.*

» Quelques uns des plus anciens Mythologues Grecs ont donné à Osiris les surnoms de Dionysius & de Sirius; d'où vient qu'Eumolpe dans ses Bacchiques a dit :

» *De l'ardent Sirius l'étoile étin-*
» *celante,*

» Et Orphée :

» *Bacchus nommé Phanès de sa*
» *vive lumiere.*

» Quelques uns donnent à Osiris un habillement de peau de fan tacheté, pour marquer la multitude des étoiles. Le mot *Isis* signifie *ancienne*, & marque l'opinion que les Égyptiens avoient de l'éternité de cette Déesse. «

Il seroit difficile de découvrir qui sont les deux hommes célebres cités entre les Dieux terrestres, & désignés sous le même nom, si l'Histoire ne prêtoit pas des secours.

» Saturne, dit encore Diodore de Sicile, succéda à Vulcain, & ayant épousé Rhéa sa sœur, il en eut selon quelques Mythologues Osiris & Isis, ou, selon la plûpart d'entr'eux, Jupiter & Junon, qui par leur vertu singuliere parvinrent à l'Empire du monde entier.«

» Du mariage de ces deux derniers naquirent cinq Dieux dont la naissance tomba dans

» chacun des cinq jours in-
» tercalaires de l'année des
» Égyptiens. Ces Dieux sont
» Osiris, Isis, Typhon, Apol-
» lon & Vénus. Osiris a été
» appellé Bacchus, & Isis Dé-
» méter ou Cérès. Osiris,
» ayant épousé Isis & succédé
» au Trône de son pere, fit
» plusieurs choses utiles à la
» société humaine. Il abolit la
» coutume exécrable qu'avoient
» les hommes de se manger les
» uns les autres, & établit à sa
» place la culture des fruits.
» Isis de son côté leur donna
» l'usage du froment & de l'or-
» ge qui croissoit auparavant
» dans les champs comme des
» plantes inconnues & négli-
» gées. Leurs sujets furent
» charmés de ce changement,
» & par la douceur qu'ils trou-
» verent dans cette nouvelle
» nourriture, & par l'horreur
» qu'ils conçurent eux-mêmes
» de l'ancienne. «

Osiris bâtit dans la Thébaïde d'Égypte, une ville à cent portes, qu'il appella du nom de Junon, sa mere, mais que ses descendans ont nommée Diospolis ou ville de Jupiter, connue aussi sous le nom de Thebes. Il éleva un temple merveilleux par sa grandeur & par sa somptuosité à Jupiter & à Junon, qu'il regardoit comme ses ancêtres. Il en dédia deux autres tous d'or sous le nom de Jupiter; mais, le plus grand étoit consacré au Dieu Jupiter & le plus petit à son propre pere qui se nommoit de même, mais qui fut surnommé Ammon. Il bâtit des Temples de même matiere aux autres Dieux dont nous avons parlé plus haut; il régla leur culte & établit des Prêtres pour le maintenir. Outre cela, Osiris & Isis ont chéri & protégé les inventeurs des arts & des autres choses utiles à la vie. C'est pour cela que la fabrique de l'or & de l'argent ayant été trouvée dans la Thébaïde, on en fit des armes pour exterminer les bêtes féroces, des instrumens pour travailler à la terre; & la Nation se polissant de plus en plus, des statues & des temples entiers dignes des Dieux auxquels on les dédioit. Osiris aima aussi l'agriculture comme ayant été élevé à Nyse ville de l'Arabie heureuse & voisine de l'Égypte, où cet art étoit en honneur. C'est du nom de Jupiter son pere joint à celui de cette ville, que les Grecs ont fait Dionysius, qui étoit chez eux le nom d'Osiris. Homere fait mention de Nyse dans une de ses hymnes où il dit :

Assise entre les bois qui couvrent
la montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans
la campagne.

On dit aussi qu'il observa le premier la vigne dans le territoire de Nyse, & qu'ayant trouvé le secret de la cultiver, il but le premier du vin & apprit aux autres hommes la maniere de le faire & de le

conserver. Il honora Hermès ou Mercure, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la société humaine.

Étant né bienfaisant & amateur de la gloire, il assembla, dit-on, une grande armée dans le dessein de parcourir la terre pour y porter toutes ses découvertes, & sur tout l'usage du bled & du vin; jugeant bien qu'ayant tiré les hommes de leur premiere férocité & leur ayant fait goûter une société douce & raisonnable, il participeroit aux honneurs des Dieux; ce qui arriva en effet. Car, non-seulement les hommes qui reçurent de sa main ces divins présens, mais leurs descendans mêmes, ont regardé comme les plus grands des Dieux ceux auxquels ils devoient leur nourriture. Avant que de partir, il laissa à Isis l'administration générale de son État déjà parfaitement réglé. Il lui donna pour Conseiller & pour Ministre, Hermès le plus sage & le plus fidele de ses amis, & pour Général de ses Troupes, Hercule, qui tenoit à lui par la naissance; hommes d'ailleurs d'une valeur & d'une force de corps prodigieuse. Il établit aussi Busiris & Antée pour Gouverneurs, l'un de tout le païs maritime qui étoit tourné vers la Phénicie, & l'autre des lieux voisins de l'Éthiopie & de la Libye. Toutes choses étant ainsi disposées, il se mit en marche à la tête de son armée, emmenant avec lui son frere que les Grecs ont nommé Apollon. On dit que celui-ci trouva le laurier, que tous les peuples lui ont consacré depuis. Pour le lierre, les Égyptiens en attribuoient la découverte à Osiris même, & le nom qu'ils ont donné au lierre signifioit en leur langue plante d'Osiris. Ils le portoient dans les fêtes qu'ils célébroient en son honneur, comme les Grecs dans celles de Bacchus.

Osiris fut aussi accompagné dans cette expédition de deux de ses fils, Anubis & Macédon; ils étoient tous deux fort braves, & se faisoient remarquer par un habillement pris de deux bêtes dont ils imitoient le courage; car, Anubis étoit revêtu d'une peau de chien, & Macédon d'une peau de loup. Il prit encore avec lui Pan, fort respecté dans le païs. Il se fit suivre enfin par deux hommes experts en agriculture; l'un nommé Maron qui s'entendoit parfaitement à la vigne, & l'autre appellé Triptoleme, qui sçavoit très-bien tout ce qui regarde les bleds & le labourage. Tout étant prêt, & Osiris ayant fait un vœu solemnel de ne se point raser la tête qu'il ne fût revenu dans sa patrie, il prit son chemin par l'Éthiopie. C'est là l'origine de la coutume, qui s'est observée religieusement en Égypte pendant un très-long-tems, de ne se point faire couper les cheveux depuis le jour qu'on sortoit de

son païs, jusqu'au jour où l'on y revenoit.

On dit que lorsque Osiris passoit par l'Éthiopie, on lui présenta des Satyres, especes d'hommes qui étoient couverts de poil par tout le corps. Osiris aimoit la joie & prenoit plaisir au chant & à la danse. Il avoit toujours avec lui une troupe de Musiciens, parmi lesquels étoient neuf filles instruites de tous les arts qui ont quelque rapport à la Musique; c'est pourquoi les Grecs les ont appellées les neuf Muses. Elles étoient conduites par Apollon, frere du Roi. Ainsi, Osiris voyant que les Satyres étoient propres à chanter, à danser & à faire toutes sortes de sauts & de jeux, il les retint à sa suite. Car, d'ailleurs, il n'eut pas besoin de vaquer beaucoup aux exercices militaires ni de s'exposer à de grands périls, parce qu'on le recevoit par tout comme un Dieu qui portoit avec lui l'abondance & la félicité. Ayant donc mis l'agriculture en usage dans l'Éthiopie, & y ayant bâti plusieurs villes considérables, il y laissa des Gouverneurs & d'autres Officiers pour lever les tributs qu'il imposa sur cette province.

Ce fut alors & au lever de la canicule, que le Nil, qui croît tous les ans dans cette saison, rompit ses digues & se déborda d'une maniere si furieuse qu'il submergea presque toute l'Égypte, & particulierement cette partie dont Prométhée étoit Gouverneur, de sorte que peu d'hommes échapperent à ce déluge.

Osiris, étant arrivé aux confins de l'Éthiopie, fit border le Nil de part & d'autre de puissantes digues, afin que dans ses crues il ne ravageât plus les campagnes, & qu'il ne s'étendît pour les arroser dans le besoin, qu'à proportion qu'on ouvriroit les écluses qu'il avoit fait faire avec beaucoup d'art. Il traversa ensuite l'Arabie le long de la Mer rouge, & continua sa route jusqu'aux Indes & aux extrêmités de la terre. Il bâtit dans les Indes de grandes villes & entr'autres Nyse, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la ville d'Égypte où il étoit né. C'est là qu'il planta le lierre. Il s'y exerça aussi à la chasse des éléphans. Enfin, Osiris fit dresser des colomnes pour faire ressouvenir ces peuples des choses qu'il leur avoit enseignées, & il laissa plusieurs autres marques de son passage favorable dans cette contrée; de sorte que les Indiens qui le regardoient comme un Dieu, prétendoient qu'il étoit originaire de leur païs. De-là il vint visiter les autres nations de l'Asie. L'on dit même qu'il traversa l'Hellespont, & qu'il aborda en Europe où il tua Lycurgue roi de Thrace, parce qu'il s'opposoit à ses desseins. Il donna les États de ce roi barbare à Maron qui étoit déjà vieux, pour y maintenir les loix & les

connoiſſances qu'il leur avoit apportées comme aux autres nations. Il voulut même que Maron bâtit une ville dans ce païs, & qu'il l'appellât Maronée. Il laiſſa Macédon ſon fils roi de cette Province qui a pris le nom de Macédoine, & il chargea Triptoleme de cultiver tout le territoire de l'Attique, en un mot parcourant toute la terre il répandit par tout les mêmes bienfaits. Nous n'oublierons pas de remarquer ici, dit Diodore de Sicile, qu'en faveur des peuples dont le terroir n'étoit pas propre à la vigne, il inventa une boiſſon faite avec de l'orge & qui pour l'odeur & pour la force n'eſt guere différente du vin. C'eſt ainſi qu'Oſiris laiſſa ſur toute ſa route les fruits heureux de ſa ſageſſe & de ſa bonté.

Revenu en Égypte, il fit part à ſes peuples d'une infinité de choſes curieuſes & utiles qu'il rapportoit de ſes longs voyages, & s'attira par tant de bienfaits le nom de Dieu & le culte qu'on rendoit aux Dieux. Ainſi, ayant paſſé de la terre au ciel, Iſis & Mercure lui firent des ſacrifices, & inſtituerent des initiations avec des cérémonies ſecretes & myſtérieuſes en ſon honneur.

Au reſte, quoique les Prêtres euſſent caché long-tems la mort d'Oſiris, & la cauſe de ſa mort, elle ſe divulgua à la fin. On dit donc qu'Oſiris, dans le tems qu'il régnoit avec le plus d'équité, fut tué par ſon frere Typhon, homme violent & injuſte, & que ce barbare partagea le corps de ſon frere mort en vingt-ſix parties, qu'il diſtribua aux vingt-ſix complices de ſon parricide, afin de les engager par cette atteſtation ſacrilege à ſoutenir l'injuſtice de ſon nouveau regne. Mais, Iſis ſœur & femme d'Oſiris, aidée de ſon fils Orus, pourſuivit la vengeance de cet attentat, & ayant fait mourir Typhon & ſes complices, elle monta elle-même ſur le Trône. Il s'étoit auparavant donné un combat contre ce malheureux parti du côté de l'Arabie, près du village d'Antée, ainſi nommé d'Antée qu'Hercule y avoit tué du tems d'Oſiris. La victoire étant demeurée à Iſis, elle y recouvra toutes les parties du corps de ſon mari, excepté celles que la pudeur défend de nommer. Pour cacher la maniere dont elle vouloit l'enſevelir, & rendre en même tems ſon tombeau célebre & recommandable dans toute l'Égypte, on dit qu'elle eut recours à cette adreſſe. Elle fit faire autant de figures de cire, mêlées d'aromates & de la grandeur d'Oſiris, qu'elle avoit trouvé de parties de ſon corps. Elle mit une de ces parties dans chaque figure ; & appellant chaque ſociété de Prêtres en particulier, elle leur fit jurer qu'ils lui garderoient le ſecret ſur la confidence qu'elle alloit leur faire. Là-deſſus, elle aſſura chacune de ces ſociétés, qu'elle l'avoit préférée à toutes les

autres pour être la dépositaire du corps entier d'Osiris; qu'ainsi c'étoit à eux à le porter dans le lieu qu'ils desservoient & à se charger de son culte. Elle enjoignit ensuite à chacune d'elles de choisir un animal tel qu'ils voudroient, qui représenteroit Osiris, auquel on rendroit pendant sa vie les mêmes respects qu'à Osiris, & qu'on enseveliroit après sa mort avec les mêmes honneurs. Isis, voulant engager les Prêtres par des bienfaits extraordinaires à exécuter fidélement ses intentions, leur donna en propre le tiers de l'Égypte, pour leur entretien & pour les frais des sacrifices. Les Prêtres, persuadés par les discours & par les dons d'Isis, & se ressouvenant des biens qu'ils avoient reçus d'Osiris, firent tout ce que la Reine souhaitoit. C'est pourquoi, chaque société sacerdotale se vantoit d'avoir le corps d'Osiris, nourrissoit un animal sacré en sa mémoire, & renouvelloit les funérailles de ce Prince à la mort de cet animal.

Les Égyptiens, qui voyoient le bien & le mal regner également dans le monde, & qui ne pouvoient concevoir qu'un Être essentiellement bon eût pu permettre le mal, encore moins en être l'auteur, furent les premiers qui inventerent deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais, & qui introduisirent cette erreur, qui dans la suite a fait tant de progrès. Ils désignerent le bon principe sous le nom d'Osiris, & le mauvais sous le nom de Typhon; delà les guerres & les superstitions de ce dernier contre son frere, à qui enfin il ôta la vie. Comme ils attribuoient tous les maux qui regnoient dans le monde à Typhon, ils regardoient Osiris comme l'auteur de tous les biens. La création du monde, long-tems disputée & reculée par les intrigues du mauvais principe, l'ordre & l'arrangement qui y régnent, étoient l'ouvrage d'Osiris; le trouble, l'horreur, les guerres, en un mot tous les maux qui désolent l'Univers, venoient de Typhon.

Plutarque, qui dans son traité d'Isis & d'Osiris, nous a conservé d'anciennes traditions, qu'on chercheroit vainement ailleurs, dit qu'on reconnoissoit dans le bon principe trois qualités, dont l'une faisoit l'office de pere, & c'étoit Osiris; l'autre, celui de mere, c'étoit Isis; enfin la troisieme, celui de fils, & voilà leur Orus, premiere production du pere & de la mere. Les Égyptiens, suivant ce même auteur, débitoient mille autres fables sur ce même sujet, que l'on peut voir dans le traité que nous venons d'indiquer; mais, la plus extravagante de toutes, à notre avis, est celle qui portoit qu'Isis & Osiris, conçus dans le même sein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mere, & qu'Isis en naissant étoit déjà grosse d'Aruéris. Leurs Prêtres racon-

toient de mille manieres différentes les guerres & les persécutions de Typhon contre Osiris son frere, & Isis sa belle-sœur, & si nous en supprimons le détail, c'est pour épargner au lecteur la peine de ne voir que, ou des choses qui se contredisent, ou une Physique extrêmement grossiere.

Toute la Théologie Égyptienne étoit donc cachée sous les symboles de ces deux Divinités. Osiris parmi eux étoit le soleil, le premier objet de leur idolâtrie ; & Isis la lune ; & leurs noms mêmes se rapportent à ces deux planetes, puisque dans leur langue, ainsi que nous l'avons déjà dit avec Diodore de Sicile, Osiris vouloit dire, *celui qui voit clair*, ou *qui a plusieurs yeux* ; & Isis, l'*ancienne*, expression qui parmi eux désignoit la lune. Tous les Sçavans conviennent que les bœufs Apis & Mnévis, consacrés à Osiris après son apothéose, étoient les symboles du soleil. Ainsi, soit que les Prêtres Égyptiens, pour dérober au peuple la connoissance de l'histoire de ce Prince, publiassent qu'il étoit véritablement le soleil, ou que reconnoissant qu'Osiris avoit été un homme mortel qui avoit gouverné l'Égypte, & l'avoit comblée de bienfaits, ils voulussent faire croire que son ame étoit allée habiter dans cet astre, ils convenoient toujours qu'il étoit devenu l'astre qui nous éclaire, & qui par sa chaleur bienfaisante, répand par-tout la fécondité & l'abondance, & que c'étoit à lui que doivent s'adresser les vœux, les prieres & les sacrifices. Ainsi fut confondu le culte d'Osiris avec celui du soleil, & celui d'Isis avec celui qu'on rendoit à la lune. C'est ainsi que ces Prêtres avoient trouvé l'art de rendre l'idolâtrie moins grossiere, en disant que c'étoit, non un homme mortel, mais un astre éternel qui étoit l'objet de l'adoration publique. Les Auteurs Grecs & Latins étendoient encore davantage cette Mythologie Égyptienne d'Isis & d'Osiris, puisque, selon eux, ils renfermoient toute la nature & tous les Dieux de cet ancien peuple.

De sçavoir maintenant quel a été Osiris, & en quel tems il a vécu, c'est ce qui n'est pas aisé à décider. Quelques Auteurs prétendent que c'est Joseph, cet ancien Patriarche si fameux en Égypte, pour l'avoir sauvée de la famine, & l'avoir gouvernée avec tant de sagesse. Selon d'autres, c'est Moïse ; mais, quelque beaux que soient les paralleles que l'on fait de ces deux grands hommes avec Osiris, il suffit de faire remarquer que ce Roi d'Égypte étoit plus ancien qu'eux, & que son culte étoit établi de leur tems dans toute l'Égypte, puisque les Israëlites en imiterent les cérémonies dans l'adoration du veau d'or.

Ainsi, M. l'Abbé Banier croit

qu'Osiris est le même que Mesraïm fils de Cham, qui peupla l'Égypte quelque tems après le déluge, & qui fut mis après sa mort au nombre des Dieux, suivant la coutume d'élever à ce rang ceux qui fondoient les Empires; & si les Anciens ont dit qu'il étoit fils de Jupiter, c'est qu'il étoit fils de Cham ou Ammon, qu'il avoit lui-même reconnu comme un Dieu.

Le Chevalier Marsham croit qu'Osiris est Cham lui-même, connu sous le nom de Menès à la tête des dynasties, qui succéderent au Dieux & aux demi-Dieux, & il confirme son opinion par la remarque qu'Africanus avoit tirée de Manéthon touchant le premier Roi d'Égypte, qu'un crocodile avoit dévoré; ce qui convient parfaitement à Osiris, tué par Typhon, que l'on représentoit sous la figure de ce cruel animal.

Malgré l'obscurité qui regne dans l'histoire d'Osiris, les Sçavans sont obligés de convenir qu'il a été un des premiers descendans de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Égypte, où son pere s'étoit retiré, & y avoit fondé un petit Royaume peu d'années après la dispersion arrivée au tems de Phaleg. C'est incontestablement de cette branche des enfans de Noé, que l'Égypte reçut ses premiers habitans. Ce païs est souvent nommé, dans les livres Saints, la terre de Mesraïm, & il y est fait mention de la ville d'Ammon. Or, on ne sçauroit douter qu'Ammon ne soit le même que Cham, dont le nom a été adouci par la suppression de la premiere consonne.

Les Égyptiens, qui croyoient que les Dieux, & depuis les demi-Dieux, avoient regné chez eux pendant plusieurs siecles, conviennent que les hommes succéderent dans la Royauté aux demi-Dieux, & que celui qu'ils mettent à la tête des dynasties des hommes, s'appelloit Menès ou Mnévis; cependant, on ne trouve point le nom d'Osiris dans ces dynasties. Mais, Diodore de Sicile, qui nous a conservé avec beaucoup de soin les plus anciennes traditions des Égyptiens, assure que ce Prince est le même que Menès, le premier roi d'Égypte, & c'est là qu'il faut s'en tenir. Peut-être que dans son apothéose on changea son nom en celui d'Osiris; car, nous sçavons, à n'en pas douter, que les Grecs en usoient de même à l'égard de ceux qu'ils élevoient au rang des Dieux.

Des inscriptions, trouvées sur d'anciens monumens, nous font voir en peu de mots ce que pensoient d'Osiris les peuples qui en avoient adopté le culte.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ÉTOIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS.

CE ROI CONDUISOIT UNE ARMÉE JUSQU'AUX

DÉSERTS DE L'INDE, ET DE-LA VERS LE SEPTENTRION, JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER, ET ENSUITE JUSQU'A L'OCÉAN.

JE SUIS LE FILS AINÉ DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GÉNÉREUX. COUSIN DU JOUR, IL N'EST POINT DE LIEUX OU JE N'AYE ÉTÉ, ET J'AI LIBÉRALEMENT RÉPANDU MES BIENFAITS SUR TOUT LE GENRE HUMAIN.

Quoique nous mettions ces inscriptions en lettres capitales, comme sont ordinairement écrits ces sortes de monumens, on comprend bien que nous ne prétendons pas insinuer que ces légendes soient effectivement dans la forme que nous les donnons ici, avec les mêmes caracteres & en notre langue, mais seulement une traduction littérale. Il est très-vrai semblable que celles qu'on lit dans Diodore de Sicile & dans Plutarque, n'étoient pareillement que des traductions qu'ils avoient faites, au lieu de les rapporter dans le propre idiome des originaux.

Il ne nous reste qu'à dire un mot de la figure sous laquelle les Égyptiens représentoient Osiris dans les marbres & les autres monumens dont plusieurs ont été conservés jusqu'à notre tems. Ils lui donnent un corps humain, tantôt avec la tête d'homme, tantôt avec celle d'un épervier. Nous le voyons souvent en la premiere maniere dans la table Isiaque. Osiris est là représenté avec son habit à l'Égyptienne, tenant de la main droite la croix qui se voit souvent dans les figures Égyptiennes. Il tient de l'autre main un long bâton, dont le bout d'enhaut est la tête d'un oiseau. Osiris a des cornes de bœuf sur la tête, & au dessus des cornes un grand panache, fait, ce semble, de feuilles de palmes; on le voit fréquemment représenté de même. Un autre de la même table a aussi des cornes de bœuf, & sur les cornes un bien plus grand panache que celui dont on vient de parler. Il immole un bouc couché sur l'autel, pour faire apparemment un sacrifice à Isis qui est devant lui.

Plusieurs Osiris, que donne D. Bernard de Montfaucon, & qui sont à tête d'homme, se trouvent peu différens de ceux-ci, quant à l'ornement de tête.

OSISMIENS, *Osismii*, (a) Ὀσίσμιοι, peuple de la Gaule Celtique, sur les côtes de l'Océan. Jules César, Strabon, Pomponius Méla, Pline, Ptolémée, font mention des Osismiens. Mais, ce qui concerne

(a) Cæs. de Bell. Gall. pag. 89, 353. Strab. pag. 195. Pomp. Mel. p. 167. Plin. T. I. p. 225. Ptolem. L. II. c. 8. Notice de la Gaule par M. d'Anville. p. 508, 509. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 165. *& suiv.*

ce peuple ou cette cité, nous donne lieu de remarquer qu'il n'y a dans les Gaules aucune contrée, sur laquelle l'ancienne Géographie paroisse plus couverte d'obscurité. Il semble qu'on se soit accordé jusqu'à présent à borner le territoire des Osismiens au rivage septentrional de la basse Bretagne, quoiqu'il y ait les plus fortes raisons pour croire qu'ils occupoient l'extrêmité du même continent dans toute sa largeur, & que le diocese de Kimper n'en faisoit pas moins partie que celui de Léon. Les Évêchés établis par les Bretons, & dont quelques-uns sont antérieurs à ceux que Nominoé, qui prit le titre de Roi, érigea de son autorité dans le neuvieme siecle, à S. Tugdual dans la presqu'isle de Trécor, & à S. Brieuc, ont apporté du changement aux anciennes cités qui partageoient cette étendue de païs. La position de Vorganium qui étoit la capitale des Osismiens, prend le même emplacement qu'occupe aujourd'hui Kardez, quoique Kardez soit renfermé dans le diocese de Kimper. M. de Valois paroît embarrassé de sçavoir comment Pomponius Méla pouvoit dire que l'isle de Sein, *Sena insula*, étoit placée vis-à-vis du rivage des Osismiens. La difficulté disparoît, quand on reconnoît que ce qui compose actuellement le diocese de Kimper, dont une pointe n'est séparée de l'isle de Sein que par un canal qu'on nomme le passage des Raz, appartenoit aux Osismiens. La Légende de S. Ménulfe, ou Ménou, que l'on trouve dans la bibliotheque du P. Labbe, Tome II, & dans les Bollandistes, au Tome III du mois de Juillet, rapporte que ce saint personnage, quittant la grande Bretagne, aborda au territoire des Osismiens, où Saint Chorentin étoit évêque. Que le siege épiscopal de Saint Chorentin fût Kimper, c'est sur quoi on ne peut avoir aucun doute. Ainsi, lorsque dans la vie de Saint Gildas, on lit que Saint Paul fut évêque des Osismiens, on ne doit pas en conclure que le nom d'*Osismii* ne convient exclusivement qu'au district du diocese de Léon. Le même nom s'étendant également au diocese de Kimper, on ne sçauroit mieux comparer le païs qui dans le moyen âge a pris le nom de *Cornubia*, autrement *Cornu Galliæ*, Cornouaille, & selon le langage Breton *Kerneou*, qu'au territoire entier de l'ancienne cité des Osismiens.

« La côte des Vénetes, selon » Strabon, s'étendoit des Nan» netes aux Osismiens. Cella» rius & quelques Géographes » modernes, dit M. Mélot, » placent les derniers sur la » côte septentrionale de notre » Bretagne, & presque dans » la même étendue que les » dioceses de Léon, de Tréguier » & de Saint Brieuc. Toute» fois, si on lit avec atten-

» tion les plus anciens Géographes, il sera facile de » reconnoître l'erreur & la » fausseté des conjectures de » Cellarius & des autres modernes, sur la position des » Osismiens. Ce peuple, limitrophe des Vénetes comme » je l'ai déjà dit après Strabon, ne doit pas être placé » sur la côte septentrionale de » notre Bretagne, mais à l'extrêmité de la côte méridionale & sur la côte occidentale de cette presqu'isle. » Pomponius Méla, dans la » description qu'il nous donne » de la côte méridionale de la » Bretagne, y comprend les » Osismiens. Ptolémée dit que » ce peuple, situé à l'extrêmité la plus reculée de l'Armorique, s'étendoit jusqu'au » promontoire de Gobéum, aujourd'hui le cap Saint Mahé. » Enfin, le même Pomponius » Méla nous parle d'une isle » de Sena ou Sina, comme on » lit dans l'Itinéraire d'Antonin, » & la place dans l'Océan occidental & vis-à-vis de la côte » des Osismiens. Or, cette isle » de Sena est, sans contredit, » l'isle de Sain qui se trouve » sur nos cartes, à la hauteur » d'une grande pointe du diocese de Kimper, & au sud » du cap Saint Mahé. Je pourrois ajouter d'autres preuves » tirées de la position de Vorganium ou Vorgium, capitale » des Osismiens. Mais, il est » tems de finir cette discussion, » qui bien qu'utile en effet, pourroit devenir ennuyeuse; & » je conclus que Cellarius & les » Géographes modernes se sont » trompés sur la position des » Osismiens. »

OSOGUS, *Osogus*, un des surnoms qui ont été donnés à Jupiter.

OSPHAGUS, *Osphagus*, (a) fleuve de Macédoine, qui n'étoit pas éloigné de la ville de Pellene. Les Romains allerent un jour se camper près de ce fleuve l'an 200 avant Jesus-Christ. Le roi Philippe, les ayant suivis, se campa lui-même assez près d'eux, sur les bords d'un autre fleuve, que les habitans du païs appelloient Érigonus.

OSQUE [La langue], (b) *Osca lingua*. Voyez Osques.

OSQUES, *Osci*, Ὄσκοι, (c) peuple d'Italie. Pline met des Osques dans le Latium & dans la Campanie. Comme ces deux contrées étoient limitrophes, il n'est pas surprenant qu'il y ait eu des Osques dans l'une & l'autre, & nous verrons ci-après qu'il y en a eu en effet.

Selon M. Fréret, les Osques

(a) Tit. Liv. L. XXXI. c. 39.

(b) Tit. Liv. L. X. c. 20.

(c) Plin. T. I. p. 152. 153. Virg. Æneid. L. VII. v. 730. Dionys. Halicarn. L. I. c. 11, 16. L. VII. c. 2. Strab. p. 233, 237, 242, 247. Thucyd. p. 413. Tit. Liv. L. VII. c. 2. L. VIII. c. 16. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Sil. Ital. L. VIII. v. 524. & seq. Horat. Ars Poët. v. 225. Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 14. Pauf. p. 492. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 92.

étoient un de ces divers peuples que formerent les Aborigenes, lorsqu'ils se furent mêlés avec les Ombres & les Sicules, les uns Celtes, les autres Illyriens d'origine.

Les Anciens ont dit également Opsques, Obsques, Osques, & Opiques. En voici des preuves. Ennius dit dans un vers conservé par Festus :

De muris res gerit Opscus.

sur quoi Verrius remarque que les Osques ont été nommés auparavant Opsques. *Oscos quos dicimus*, dit Verrius, *Opscos antea dictos.*

Le mot Obscene, *Obscenus*, vient de ce peuple, dont la corruption étoit extrême, & le langage conforme aux mœurs. De-là vient ce mot passé en proverbe & pris d'une comédie d'un ancien Poëte:

Qui opscè & volscè fabulantur, nam latinè nesciunt.

Osci loqui, signifioit également employer de vieux mots & parler d'une maniere dissolue.

Étienne de Byzance dit : « *Opici*, peuple d'Italie, dont » parle Eudoxe, au sixieme » Livre du Tour de la terre. » Il y a ensuite une lacune dans cet auteur, qui, voulant marquer l'origine de ce nom, disoit, sans doute, que les uns les nommoient ainsi, parce qu'ils se servoient d'un langage mêlé de mots étrangers ; & que d'autres croyoient qu'ils devoient être nommés *Ophici*, du mot ὄφις, qui signifie un serpent. Servius donne dans ce dernier sens. Car, expliquant ce vers de Virgile :

Oscorumque manus.

il dit : *Capuenses dicti qui antea Ophici appellati sunt, quòd illic plurimi abundavere serpentes, nam Græcè ὄφις dicitur serpens.* Il est certain que les Osques ont été quelquefois appellés *Opici*, terme dont les Grecs se sont servis par préférence ; & leurs Grammairiens, ne connoissant pas ce mot, lui ont donné une étymologie Grecque au hazard.

Les Grecs ont mis les Opiques non seulement au-delà du Liris, mais encore en-deçà dans le Latium. Denys d'Halicarnasse dit qu'Aristote le philosophe raconte que quelques Grecs, revenant de Troie, furent accueillis d'une furieuse tempête vers le promontoire de Malée, & qu'après avoir été long-tems battus par les vents & jettés en diverses mers, ils aborderent au païs des Opiciens, dans l'endroit où est le Latium, proche la mer Tyrrhene. Il y a apparence qu'Aristote s'est trompé, & qu'il a confondu les Opiciens avec les Sicules, anciens habitans du Latium, comme le remarque Cluvier. Quoique les Sicules & les Opiciens fussent différens, Platon, maître d'Aristote, les a confondus dans une de ses lettres. « Autant qu'on peut, » dit-il, le prévoir par les

» malheureux préſages, toute » la Sicile oubliera la langue » Grecque, étant au pouvoir » des Phéniciens & des Opi- » ciens. » Platon met de ſon tems dans la Sicile trois peuples, les Grecs, les Phéniciens & les Opiciens. Comme il ne fait aucune mention des Sicules, qui occupoient néanmoins une grande partie de l'iſle, à laquelle même ils donnerent leur premier nom, il faut dire que Platon a appellé Opiciens les Sicules; mais, ce n'eſt pas en ce ſeul endroit qu'Ariſtote a parlé des Opiciens; voici un paſſage de ſes Politiques. « Dans cette con- » trée qui eſt arroſée par la » mer Tyrrhene, habitoient les » *Opici*, que l'on nommoit auſſi » Auſones, & on les appelle » encore de même. » Ce paſſage eſt éclairci par un autre qui eſt de Strabon. Après avoir parcouru ſommairement la côte de la Campanie, Strabon pourſuit ainſi: « Sur ce rivage eſt » ſituée toute la Campanie, la » plus heureuſe de toutes les » plaines; autour d'elle ſont des » hauteurs d'un terroir fertile » & les montagnes des Samni- » tes & des Oſques. Antiochus » dit que ce païs a été habité » par les Opiciens, que l'on » appelloit auſſi Auſones; mais, » Polybe donne à entendre qu'il » ſe prend pour deux différen- » tes nations, car il dit que » les Opiciens & les Auſones » habitoient le païs qui eſt au- » tour du Crater. D'autres di- » ſent [c'eſt toujours Strabon » qui parle] que les Opiciens » & les Auſones ayant poſſédé » ce païs, les Oſques s'en em- » parerent, & furent chaſſés » par les Cumains, que les » Étruſques chaſſerent auſſi à » leur tour. »

Strabon appelle ſans doute montagnes des Oſques, celles où ſont les villes de Seſſa & de Tiano. Ce qu'il dit des Opiciens, différens des Auſones, eſt ſujet à conteſtation. Antiochus & Ariſtote, auteurs plus anciens que Strabon & Polybe, prétendent que ce ſont deux noms d'un même peuple. Ils parlent de leur tems; les autres ne parlent que d'après des mémoires ſuſpects, dès qu'on y fait deux peuples des Opiciens & des Oſques; car, il eſt certain que c'eſt le même nom défiguré. En voici des preuves.

Thucydide raconte que Zancle fut d'abord bâtie par des brigans venus de Cumes, ville de Chalcidique, au païs des Opiciens. Denys d'Halicarnaſſe dit que dans la ſoixante-quatrieme Olympiade, les Tyrrhéniens, les Ombres, les Dauniens, & quelques autres barbares, tâcherent de détruire la ville de Cumes, bâtie au païs des Opiciens par ceux d'Érythres & de Chalcis. L'auteur anonyme des Olympiades, aſſure que la premiere année de la ſoixante-quatrieme Olympiade, les Cumains défirent pluſieurs milliers de Tyrrhé-

niens & d'Opiciens. Marcien d'Héraclée, ou plutôt Scymnus de Chio dans sa Périégese en vers Grecs, dit qu'après les Latins est Cumes au païs des Opiciens, dans le voisinage du lac d'Averne. De même à l'égard des autres lieux du voisinage, les Grecs ont employé le nom des Opiciens. Denys d'Halicarnasse, racontant la navigation d'Énée en Italie, dit que de-là ils entrerent dans un port beau & profond du païs des Opiciens, qu'ils appellerent Misene, du nom d'un des principaux de leur flotte qui y mourut. Strabon, parlant des Rhodiens, rapporte qu'ils pousserent leur navigation jusqu'en Espagne, où ils fonderent la ville de Rhodes, & qu'au païs des Opiciens ils bâtirent Parthénope. Étienne de Byzance dit dans le même sens: « Parthénope, ville d'Italie, » dans le païs des Opiciens, » bâtie par les Rhodiens; & » ailleurs: Phalere, ville chez » les Opiciens; & en un autre » endroit: Atella, ville des » Opiciens en Italie, entre » Capoue & Naples. Il dit en» core: Frégelles, ville d'Ita» lie; elle fut anciennement » aux Opiciens, & ensuite aux » Volsques. » Festus donne aux Ausones le païs où sont Bénévent & Cales. Cela convient à ce que dit Tite-Live: *Insequens annus, L. Papirio Crasso, Cæsone Dullio consulibus, Ausonum magis novo quàm magno bello fuit insignis; ea gens Cales urbem incolebat.* Nole, située entre Naples & Bénévent, étoit aussi du païs des Ausones. Suidas & Étienne de Byzance disent: Nola, ville des Ausones, selon Hécatée, &c. Mais, les Latins donnent aux Osques les villes que les Grecs attribuent aux Opiciens. Velleius Paterculus, après avoir dit: *Nec multò post Chalcidenses . . . . . Cumas in Italia condiderunt*, ajoute ensuite: *Cumanos Osca mutavit vicinia.* Diomede le grammairien, parlant des comédies Latines, dit: *Tertia species est fabularum Latinarum quæ à civitate Oscorum Atella, in qua primùm cœptæ Atellanæ dictæ sunt, argumentis dictisque jocularibus similes satyricis fabulis Græcis.* Ce que dit Étienne de Byzance, que Frégelles avoit appartenu aux Opiciens & ensuite aux Volsques, fait voir qu'elle étoit à l'extrêmité des deux nations. Celle des Volsques finissoit à Terracine, & c'est entre cette ville & celle de Cumes, que Strabon & Pline mettent les Osques. Silius Italicus en parle ainsi:

Jam verò quos dives opum, quos dives avorum
Ex toto dabat ad bellum campania tractu.
Ductorum adventum vicinis sedibus Osci
Servabant; Sinuessa tepens, fluctuque sonorum
Vulturnum; quasque evertêre silentia Amyclæ,

l'ont précédé. On y trouve bien Anthémusie contrée de la Mésopotamie, & il la fait confiner avec l'Arménie. D'un autre côté, Ammien Marcellin nomme *Bathnæ*, ville & municipe de l'Anthémusie. Il assure qu'elle étoit à peu de distance de l'Euphrate, & qu'elle avoit été bâtie par les anciens Macédoniens; mais, il dit ailleurs, *Bathnæ*, municipe de l'Osrhoëne. Il est vrai qu'il y avoit deux *Bathnæ*, dont l'une étoit dans la Syrie, au couchant & en deçà de l'Euphrate, & l'autre au delà. Ce ne peut être que cette derniere dont il est question dans les deux passages cités d'Ammien Marcellin; car, l'Anthémusie dont il est parlé dans le premier, & l'Osrhoëne dont il est parlé dans le second, étoient au delà du fleuve.

L'Anthémusie tiroit son nom d'Anthémuse, que Tacite nomme Anthémusiade. Il en parle au sixieme livre de ses Annales, où il dit que cette ville & Nicéphorium avoient été bâties par les Macédoniens. Il est probable qu'Anthémusiade tiroit son nom d'Anthémus ou Anthémonte, ville de Macédoine.

Quant à l'Osrhoëne dont il est ici question, Procope nous apprend l'origine de ce nom. Voici ses paroles traduites par M. Cousin, Histoire de la guerre contre les Perses. Édesse & le païs d'alentour ont été nommés Osrhoëne, du nom d'Osrhoès, qui y commandoit au tems que cette ville étoit dans l'alliance des Perses. Ce nom étant aspiré devient Chosroès. Dion Cassius, racontant le malheur de M. Crassus, parle d'un certain Abgare, Orrhoënien, qui par ses conseils perfides, hâta la perte de ce Général. Il parle des Orrhoëniens dans la suite de son récit; mais, quoique l'on convienne qu'il s'agit en ces deux passages de l'Osrhoëne, & que les traducteurs latins les rendent ainsi, on ne peut conclure que le païs s'appellât de la sorte du tems de M. Crassus. Si cela étoit, ce nom auroit-il pu être ignoré de Plutarque, qui a écrit la vie de M. Crassus, & de tant de Géographes, comme Pomponius Méla, Pline, Ptolémée, & autres qui ont vécu & écrit avant le regne des Antonins? Dion Cassius ne s'en est servi qu'après coup. Quant à la différence *d'Orrhoëni* pour *Osrhoëni*, elle n'est point rare. Procope qui dit *Osrhoëni*, au premier livre de la guerre contre les Perses, dit *Orrhoëni* au troisieme livre des Édifices. Étienne de Byzance dit Orrhoëne. Le nom d'Abgare que Dion Cassius donne à l'Osrhoënien, qui trahit M. Crassus, étoit celui d'une famille considérable dans cet État.

L'Osrhoëne & l'Adiabene avoient été soumises à l'Empire par Lucius Vérus. Elles se révolterent sous l'Empire de Sévere. Vologese, roi des Parthes, s'empara de la Mésopotamie, & par conséquent de l'Osrhoëne, & poussa ses conquêtes jusqu'à Nisibe. Sévere

marcha en perſonne contre lui; à ſon arrivée, Abgare, roi de l'Oſrhoëne, le reconnut pour ſon Prince & ſon protecteur, lui donna ſes enfans pour ôtages & lui amena un grand nombre d'archers pour le ſervir dans ſes guerres. Spartien, pour qui le nom d'Oſrhoëne étoit nouveau, dit que Sévere ſubjuga Abgare, roi de Perſe. C'étoit apparemment le même Abgare, qui, dix ans après, ſous le même Sévere, vint à Rome avec une ſuite ſi magnifique, qu'on la compare à celle de Tiridate, ſous Néron. Dion Caſſius le qualifie roi d'Édeſſe, qui étoit la capitale de l'Oſrhoëne. L'Hiſtoire nous apprend que durant les dernieres années de Jeſus-Chriſt, il y avoit à Édeſſe un roi, nommé Abgare, & il y a apparence que cette famille Royale ſubſiſta longtems ſur le Trône, & que le Choſroès ou Oſrhoès, qui donna le nom à ce païs, fut un Conquérant dont le regne ne fut qu'une interruption de cette ſuite d'Abgares.

Quoi qu'il en ſoit, Sévere ſe trouva ſi bien des Archers, qu'Abgare lui avoit donnés, qu'il voulut en avoir toujours dans ſon armée; auſſi voit-on que Caracalla, ſon ſucceſſeur, avoit des archers Oſrhoëniens, dans l'armée qu'il oppoſa aux Allemands; mais, ayant tourné ſes armes vers l'Orient, il uſa d'une extrême perfidie envers Abgare, roi d'Oſrhoëne. Il lui perſuada, ſous prétexte d'amitié, de ſe rendre auprès de lui. Ce Prince s'y étant rendu, fut arrêté & chargé de chaînes, & ſon État envahi ſans beaucoup de peine. On le mena apparemment à Rome avec deux enfans qu'il avoit, Abgare & Antonin, & tout le reſte de ſa famille; car, on a à Rome l'épitaphe d'un Abgare, mort à vingt-ſix ans, au grand regret de ſes parens & de ſes amis. L'épitaphe eſt faite par Antonin ſon frere, & elle porte qu'ils étoient tous deux fils d'Abgare, autrefois roi de l'Oſrhoëne. Caracalla mit une colonie à Édeſſe, capitale du païs.

Il ſemble donc, remarque le ſçavant M. de Tillemont, que ce Royaume ait été entierement éteint l'an de l'ere chrétienne 216, le ſixieme de Caracalla; & cependant on trouve encore un roi Abgare dans les médailles de Gordien. Occo le prend pour un roi des Parthes, ce qui ne peut ſe ſoutenir; & Spanheim ne trouve point de difficulté à croire que c'eſt encore un roi d'Édeſſe. En effet, George le Syncelle, cite, d'après Jule Africain, que du tems de l'empereur Alexandre, ou plutôt d'Héliogabale, Abgare, homme ſacré, regnoit à Édeſſe. Selon ce que Scaliger rapporte en cet endroit, on ne voit pas ſi cet Abgare étoit roi d'Édeſſe, ou plutôt on n'y voit aucun ſens. Bede l'a lu comme le Syncelle. Sans ce paſſage, on pourroit croire que l'Abgare, marqué ſur les médailles de Gordien,

étoit Roi, non d'Édesse & de l'Osrhoëne, mais de quelque païs voisin, le mot d'Abgare étant aussi bien un nom de dignité qu'un nom propre, Le pere Noris croit qu'Abgare même, dépouillé par Caracalla, ou ses enfans, furent rétablis dans leur Royaume, mais non rétablis dans la ville d'Édesse, parce qu'on en avoit fait une Colonie; il n'a pas fait attention au passage de Jule. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans le quatrieme siecle, l'Osrhoëne étoit une province soumise absolument aux Romains.

Comme l'Osrhoëne a été une grande province ecclésiastique, les Notices nous ont conservé en détail le nom des lieux qui reconnoissoient Édesse pour Métropole; mais, elles ne s'accordent, ni sur le nombre, ni sur le rang des sieges qu'elles y mettent; c'est ce qui nous oblige de donner ici trois Osrhoënes différentes.

Edessa Metropolis Carrhæ,
Constantia,
Theodosopolis,
Bathnæ,
Callinicus sive Leontopolis,
Nova valentina,
Birborum,
Monithilla,
Therimæchon,
Moniauga,
Macarta,
Marcopolis,
Anastasia,
Hemerius,
Circisa.

Telle étoit l'Osrhoëne, sous Léon le sage, vers la fin du neuvieme siecle. Voici celle qu'Hiéroclès nous présente; le titre même de la Province est corrompu dans le manuscrit du Vatican. On y lit *Provincia Rosroicen*, pour *Osrhoënes.* Il n'y compte que neuf villes.

Edessa,
Constantia,
Theodosopolis,
Carrha,
Bathnæ,
Nova valentia,
Leontopolis quæ & Callinica,
Birthra ou Birtha.

Cette derniere est la même que Birorum, ou plutôt Birthorum de la Notice précédente; mais en voila déjà sept de retranchées. Le dérangement est encore plus grand dans la Notice du Patriarchat d'Antioche. Des sieges de la premiere Notice, on ne reconnoît dans celle-ci, que six noms; encore ceux de *Carra* ou *Carrhæ* & d'*Hemerius* y sont ils si déguisés, qu'il faut deviner pour les reconnoître sous ceux de *Garron* & Ymeria. Quoi qu'il en soit, voici l'Osrhoëne de cette troisieme Notice.

Edessa,
Verchi,
Constantia,

Garron ou Carron,
Marcopolis,
Varnon ou Vatnon,
Gedaron ou Gedmaron,
Ymeria,
Querquensia,
Tapsaron,
Callinycos.

Baudrand observe que l'on y remarquoit la ville de Nicéphorium. C'étoit la même que Constantine. Constantia, nommée ici dans la Notice, est la même qu'Amed & Diarbeck.

OSRHOENIENS, *Osrhoëni*, Ὀσροηνοὶ, les habitans de l'Osrhoëne.

OSRHOÈS, *Osrhoës*, (a) seigneur Parthe, qui, à ce que l'on croit, pouvoit être frere du roi Vologese, ou l'un des Princes de son sang. Sévérien, Général des Romains, ayant entrepris de s'opposer aux progrès que faisoient les Parthes en Arménie, vint camper vers une ville de cette contrée, où il fut investi par l'armée que commandoit Osrhoès. Il souffrit, lui & ses gens, pendant trois jours les horreurs d'une faim cruelle; & ne voulant point se rendre, il fut taillé en pieces avec toutes les troupes qu'il avoit amenées.

OSSA, *Ossa*, Ὄσσα, (b) montagne de Grece, dans la Thessalie, ou, pour parler plus juste, dans la Magnésie, qui étoit un canton de la Thessalie. Le mont Ossa étoit situé au midi Oriental du Pénée & au sud-est de la vallée de Tempé, & s'étendoit, suivant les cartes de M. d'Anville, le long du golfe Thermaïque, laissant cependant un espace entre-deux.

Strabon dit que cette montagne est médiocrement élevée; qu'elle n'occupe pas un grand espace, mais qu'elle se termine en plaine. Il ajoute que le mont Ossa ayant été détaché du mont Olympe par un tremblement de terre, il se fit entre ces deux montagnes, une ouverture par laquelle le fleuve Pénée alla se jetter dans la mer.

Le mont Ossa est très-fameux dans les fables des Poëtes; témoin ce que Virgile dit des Titans; » Trois fois ils s'efforcerent de mettre l'Ossa sur le » Pélion, & le mont Olympe sur » l'Ossa, & trois fois la foudre » de Jupiter renversa ces montagnes vainement entassées. «

OSSA, *Ossa*, Ὄσσα. (c) Strabon trouve dans le Péloponnese deux montagnes voisines, nommées Ossa & Olympe, de même que deux autres, appellées ainsi dans la Thessalie.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 382.

(b) Strab. p. 60, 61, 329, 356, 430, 442. & *seq.* Plin. T. I. p. 199. Ptolem. L. III. c. 13. Solin. p. 100. Pomp. Mel. p. 108. Virg. Georg. L. I, v. 281. & *seq.* Tit. Liv. L. XLII. c. 54. L. XLIV. c. 13. Lucian. Tom. I. p. 324. Herod. L. I. c. 56. L. VII. c. 128, 129 Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

(c) Strab. p. 356.

OSSA, (a) terme mis au commencement de certaines inscriptions, pour dire les ossemens & les cendres des morts.

OSSARIUM, ou OSSUARIUM. *Voyez* Ossuarium.

OSSELETS [jeux des], (b) *ludus talorum*, ou simplement *tali*. Horace dit : *nec regna vini sortiere talis*, » tu ne joueras plus » aux Osselets la royauté des » festins.

Suivant Homere, le jeu des Osselets étoit connu des Grecs dès le tems de la guerre de Troie. Ils lui donnoient le nom d'ἀστράγαλοι, d'un os qui est dans le pied des animaux, & qu'ils employoient à cet usage. Cet os est le premier des os du tarse ; il est gros, inégal, convexe en certains endroits, concave en d'autres, & nous le nommons encore astragale.

Les Osselets n'avoient proprement que quatre côtés, sur lesquels ils pussent aisément s'arrêter, les deux extrêmités étant trop arrondies pour cela. Cependant, la chose n'étant pas impossible, on appelloit ce coup extraordinaire *talus rectus*. De ces quatre côtés, il y en avoit deux plats & deux larges, dont l'un valoit six, & étoit appellé *senio* par les Latins, χῷος, par les Grecs ; l'autre opposé ne valoit qu'un, & on lui donnoit le nom de *canis* ou *vulturius*; c'est le même que les Grecs appelloient κύων ou χῖος, d'où étoit venu le proverbe χῖος πρὸς χῷον, un à six. Des deux côtés plus étroits, l'un étoit convexe, appellé *suppum* ou *supinum*, qui valoit trois ; l'autre concave, appellé *pronum*, valoit quatre. Il n'y avoit ni deux ni cinq dans les Osselets.

On jouoit ordinairement avec quatre Osselets, qui ne pouvoient produire que 35 coups; sçavoir 4 dans lesquels les quatre faces étoient semblables, 18 dans lesquels il y en avoit deux de pareil nombre, 12 dans lesquels il y en avoit trois égaux, & un coup unique lorsque les Osselets étoient différens, nous entendons de différens nombres ; c'est-à-dire, qu'il falloit faire un as, un 3, un 4, & un 6; c'étoit le coup le plus favorable, appellé Vénus, en grec Ἀφροδίτη. Les Gres avoient donné les noms des Dieux, des Héros, des hommes illustres, & même des courtisannes fameuses à ces coups différens.

Le coup de Vénus étoit aussi nommé *Basilicus*, parce qu'il falloit l'amener pour être le roi de la table. Le coup opposé étoit les quatre as, appellés *damnosi canes*. Entre les autres coups, il y en avoit d'heureux, de malheureux & d'indifférens. C'étoit un usage reçu parmi les joueurs d'invoquer les Dieux ou leurs maîtresses

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 44.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. 333, 334. Mém. de l'Acad des Inscript. & Bell. Lettr. T. I. pag. 120. & suiv.

tresses

tresses avant que de jetter les Osselets.

Pour empêcher les tours de mains, on se servoit de cornets, par lesquels on les faisoit passer. Ils étoient ronds en forme de petites tours, plus larges en bas que par le haut, dont le col étoit étroit. On les appelloit *turris*, *turricula*, *orca*, *pyrgus*, *phimus*. Ils n'avoient point de fond, mais plusieurs degrés en dedans, qui faisoient faire aux Osselets plusieurs cascades, avant que de tomber sur la table.

Alternis vicibus quos præcipitante rotatu
Fundunt excisi per cava buxa gradus.

Cela se faisoit avec grand bruit; & ce bruit faisoit encore donner au cornet le nom de *fritillus*.

Les Osselets n'étoient au commencement qu'un jeu d'enfans chez les Grecs; c'est pourquoi, Phraate, roi des Parthes, envoya des Osselets d'or à Démétrius, roi de Syrie, pour lui reprocher sa légereté. Cet amusement devenoit cependant une affaire sérieuse dans les divinations qui se faisoient au sort des Dez ou des Osselets; c'est ainsi qu'on consultoit Hercule dans un temple qu'il avoit en Achaïe, & c'est ainsi que se rendoient les Oracles de Géryon à la fontaine d'Apone, près de Padoue.

Il ne faut pas confondre le jeu des Osselets, *ludum talorum*, avec le jeu de Dez, *ludum tesserarum*; car, on jouoit le premier avec quatre Osselets, & l'autre avec trois Dez. Les Osselets, comme on l'a dit, n'avoient que quatre côtés qui étoient marqués de quatre nombres toujours opposés l'un à l'autre, sçavoir du 3 qui avoit quatre pour côté opposé, & d'un as dont le côté opposé étoit six. Les Dez avoient six faces, dont quatre étoient marquées de la même maniere que les quatre des Osselets; & des deux autres, l'une avoit 1, 2, & l'autre un 5, mais toujours opposés; de sorte que dans l'un & l'autre jeu, le nombre du côté inférieur & celui du côté supérieur, faisoient toujours 7, comme cela s'observe encore aujourd'hui. Les coups des Osselets ne pouvoient être variés que de trente-cinq manieres. Les Dez ayant six faces, produisoient cinquante-six manieres, sçavoir 6 rafles, 30 où il y a deux Dez semblables, & 20 où les trois Dez sont différens. Tout ce qui regarde les jeux des Dez & des Osselets chez les anciens, a été épuisé par Meursius dans son livre *de Ludis Græcorum*, & par Daniel Soutérius dans son Palamede.

OSSILAGO, *Ossilago*, (*a*) Déesse qui présidoit à l'affermissement des os des petits en-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 345 à 347. T. V. p. 331.

sans ; ou bien qu'on invoquoit lorsqu'il s'agissoit de remettre les entorses & les ruptures de leurs os.

OSSIPANGA, *Ossipanga*, la même qu'Ossilago. *Voyez* Ossilago.

OSSUARIUM, (*a*) nom que l'on a donné à de certaines Urnes de pierre & de marbre, dans lesquelles on mettoit les cendres ou ossemens des morts. C'est delà qu'elles avoient pris le nom d'Ossuarium. *Voyez* Cinéraria.

OSTANE, *Ostanes*, Ὀστάνης, (*b*) nom que Justin donne à un seigneur Persan, que d'autres nomment Otane. *Voyez* Otane.

OSTANE, *Ostanes*, Ὀστάνης, (*c*) chef des Mages & Patriarches de cette Secte, qui en soutenoit les maximes & les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grece. Pline dit qu'Ostane répandit les semences de son art par tout où il passa, & que les Grecs n'en devinrent pas seulement avides, mais furieux.

OSTANE, *Ostanes*, Ὀστάνης, (*d*) autre chef des Mages & non moins zélé partisan des maximes de sa Secte, que le précédent, vivoit du tems d'Alexandre le Grand, qu'il accompagna dans ses expéditions. Il contribua beaucoup à augmenter l'autorité dont jouissoit l'art magique, par les voyages qu'il fit en différentes parties du monde.

OSTANE, *Ostanes*, Ὀστάνης, (*e*) frere selon les uns, & selon d'autres oncle d'Artaxerxe Ochus, fut pere d'Arsane, & celui-ci le fut de Darius Codoman. Ostane étoit fils de Darius Nothus & de Parysates, sa femme.

OSTÉODE, *Osteodes*, (*f*) Ὀστεώδης, l'une des sept Isles que les Grecs & les Romains ont connues sous le nom d'Isles Éolides. C'est Pomponius Méla qui la range au nombre de ces Isles ; mais, elle en est exclue par Pline & par Diodore de Sicile. C'est en effet une Isle à part, assez éloignée des Isles Éolides, vers l'occident. Cependant, à dire vrai, on ne s'accorde pas sur sa situation.

M. De l'Isle croit que c'est la même qu'Ustica ; mais, Pline & Ptolémée distinguent Ostéode & Ustica. Pline dit de la premiere, qu'elle étoit à quatre-vingt milles de Solonte, ville dont le fort conserve encore le nom, auprès de Palerme. Il met Ustica vis-à-vis du peuple *Paropini*, ou, ce qui revient au même, vis-à-vis la ville de Paropus. Or, cette

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 44, 47, 59.
(*b*) Just. L. I. c. 9.
(*c*) Plin. T. II. p. 523. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 237.
(*d*) Plin. T. II. p. 524.

(*e*) Diod. Sicul. p. 564. Plut. Tom. I. p. 1012.
(*f*) Pomp. Mel. p. 154. Plin. T. I. p. 164. Diod. Sicul. p. 203, 204. Ptolem. L. III. c. 4.

ville étoit dans les terres, au midi à-peu-près de Solonte. Il n'est pas aisé de concevoir comment Ustica étoit vis-à-vis de Paropus, sans être vis-à-vis de Solonte. Ptolémée distingue ainsi les deux Isles.

Ustica insula & civitas.

Osteodes insula.

Il met dans la premiere, une ville de même nom; & la situation qu'il lui donne, ressemble assez à celle que M. de l'Isle donne à l'Isle qu'il appelle Ustica *ou* Ostéode. Quant à l'Ostéode de Ptolémée, elle devoit être assez voisine de Drepanum, & c'est ce qui a donné lieu de dire que c'est présentement Porcelli, ce qui ne s'accorde point avec l'indication de Pline, que nous avons rapportée ci-dessus.

Le mot *Ostéode* veut dire Isle des os. Diodore de Sicile nous apprend pourquoi elle fut nommée ainsi. » Plus avant, » dit-il, dans la pleine mer » & vers le couchant, on ren» contre une petite Isle déser» te, à qui l'aventure que nous » allons rapporter a fait don» ner le nom d'Isle des os. » Dans le tems des longues & » sanglantes guerres des Car» thaginois contre les Syracu» sains, les premiers entrete» noient des armées de terre » & de mer, composées de » gens de toutes nations, hom» mes turbulens, & toujours » prêts à se révolter, sur tout » lorsqu'on ne les payoit pas » assez exactement. Il arriva » enfin, que ces troupes ne » recevant point leur solde, » six mille des plus insolens la » demanderent d'abord à leurs » capitaines avec hauteur; mais » les capitaines n'ayant point » d'argent à leur donner & les » remettant de jour en jour, » ils menacerent de prendre les » armes contre les Carthagi» nois; & ils oserent même » porter la main sur leurs offi» ciers. Le Sénat instruit de » ce désordre en témoigna son » indignation; mais, cela n'a» yant servi qu'à enflammer da» vantage les esprits, le Sénat » envoya un ordre secret à ses » Généraux de faire périr tous » ces séditieux. Les Généraux » s'embarquerent aussitôt avec » eux sous prétexte de les con» duire à une expédition. Mais, » quand ils furent arrivés de» vant l'Isle dont nous parlons, » ils y débarquerent ces révol» tés, & se remirent en mer. » Ces misérables, outrés en vain » de ce qu'ils ne pouvoient se » venger des Carthaginois, y » périrent tous de faim & de » misere. Au reste, comme l'Isle » où on les avoit laissés, est » fort petite, elle fut bientôt » remplie des ossemens de tant » de corps morts; & c'est ce » qui lui a fait donner le nom » qu'elle porte. Exemple d'u» ne punition terrible qui peut » passer pour une infidélité cru» elle de la part des Cartha» ginois.

OSTHANE, *Osthanes*, au-

trement Ostane. *Voyez* Ostane.

OSTIA TIBERINA, (*a*) expression qui désigne la ville d'Ostie.

OSTIARIUM, *Ostiarium*, tribut qu'on faisoit payer de poste en poste. Il étoit très-injuste, puisqu'il étoit égal pour le pauvre & pour le riche.

OSTIE, *Ostia*, Ω'στία, (*b*) ville d'Italie, sur la rive gauche du Tibre, & à l'embouchure de ce fleuve, comme l'indique le nom même de cette ville. Denys d'Halicarnasse nous apprend par qui Ostie a été bâtie.

» Ancus Marcius, dit cet Auteur, procura à Rome toutes » les commodités de la vie, & » anima ses sujets à entreprendre de grandes choses; en » quoi il me paroît encore plus » digne d'admiration que dans » tout ce que nous avons dit » ci-dessus. Le fleuve du Tibre » prend sa source au pied du » Mont Apennin; il passe par » la ville de Rome & va se » décharger dans la mer Tyrrhene en un endroit du rivage qui étoit alors fort incommode, & où il n'y avoit » point de port. Quoiqu'il fût » navigable jusqu'à sa source » pour les gros bateaux de riviere, & qu'il pût même porter des vaisseaux de haut » bord depuis la mer jusqu'à » Rome; il n'étoit pas néanmoins d'une grande utilité » pour cette ville, parce qu'il » n'y avoit aucun fort à son » embouchure pour recevoir » les vaisseaux marchands qui » montoient ou qui descendoient. Ancus Marcius résolut d'y faire un port; & » pour cela il se servit de l'embouchure même du fleuve. » Car, en se déchargeant dans » la mer, il s'élargit considérablement & forme une espece de » golfe aussi grand que les meilleurs ports. Mais, ce qu'il » y a de plus admirable, c'est » que son embouchure n'est » point embarrassée de barres » ni de bancs de sable comme » celle de plusieurs autres » grands fleuves. Il ne se dissipe point dans des lacs ni » dans des marais, & ses eaux » ne se perdent point çà & là, » avant que d'arriver à la mer. » Il est par tout navigable & » se décharge par une bouche » que la nature même a formée. Quelque fréquent & » quelque impétueux que soit » le vent d'ouest qui souffle » à son embouchure, le Tibre » brise les flots de la mer qui » ne peuvent résister à la ra-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI c. 19.

(*b*) Dionys. Halicarn. L. III. c. 14. Tit. Liv. L. I. c. 33. L. VIII. c. 12. L. XXII. c. 11. L. XXIII. c. 38. L. XXV. c. 20. L. XXVI. c. 19. L. XXVII. c. 11, 23, 38. L. XXIX. c. 14. L. XXXVI. c. 3. Plin. T. I. p. 97, 152. Strab. p. 145, 219, 225, 231, 232. Ptolem. L. III. c. 1. Ovid. Metam. L. XV. c. 14. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 110. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 371.

» pidité de son cours. Ainsi, » les plus grandes galeres, & » même les vaisseaux de charge » capables de contenir trois » mille hommes, entrent ai- » sément par son embouchure; » on peut les conduire jusqu'à » Rome à force de rames & » en les tirant avec des cables. » Pour les gros vaisseaux, on » est obligé de les mettre à » l'ancre à son embouchure, » & d'en décharger les mar- » chandises dans des bateaux » propres à refouler le fleuve. » Dans une espece de coude, » entre la mer & le Tibre, le » roi Ancus Marcius fit bâtir » une ville à laquelle il donna » le nom d'Ostie à cause de » sa situation; c'est comme si » nous l'appellions en Grec Por- » te ou Embouchure. Par ce » moyen, il mit la ville de » Rome en état d'avoir com- » merce avec les gens de mer » comme avec les peuples de » la terre ferme; en sorte qu'ils » pouvoient jouir des biens & » des richesses, que produisent » les provinces qui sont au-de- » là de la mer. »

C'est ainsi que Denys d'Halicarnasse décrit la fondation d'Ostie. Tite-Live dit en moins de mots, en parlant d'Ancus Marcius: « Il étendit sa do- » mination jusqu'à la mer, bâ- » tit à l'embouchure du Tibre » la ville d'Ostie, & établit » des salines tout autour. « Ces salines fournissoient du sel, qui transporté à Rome & de-là dans la Sabine, donna lieu à un grand chemin appellé *via Salaria*; mais, d'Ostie à Rome, ce chemin s'appelloit *via Ostiensis*. Tite-Live parle d'Ostie en plusieurs autres endroits. Son abréviateur, dans l'Épitome du Livre LXXIX, nous apprend qu'Ostie fut prise & cruellement saccagée par C. Marius. Une ville, si avantageusement placée pour le commerce, fut bientôt rétablie.

Le port d'Ostie, tel qu'Ancus Marcius l'avoit fait, & qu'il étoit demeuré sous la république Romaine, étoit ouvert du côté de la mer. Jules César voulut en faire un port fermé, & fut rebuté par les difficultés. Mais, l'empereur Claude en vint à bout. Il fit avancer deux digues à droite & à gauche, & opposa un mole à la mer. Pour rompre les flots, & afin de donner plus de solidité aux fondemens, il fit couler à fond le grand navire qui avoit rapporté d'Égypte le grand obélisque; & ayant élevé dessus des piles, il fit bâtir une très-haute tour sur le modele de celle d'Alexandrie, pour servir de phare aux vaisseaux.

Le Pere Labat, qui a donné dans son voyage d'Italie une histoire de la ville d'Ostie, en parle ainsi. « Dans la suite » du tems deux choses contri- » buerent à ruiner la grandeur » de cette ville, & à rendre » son port inutile. Sous Ves- » pasien, le Tibre qui n'avoit » qu'une seule embouchure pro- » che des murs d'Ostie, par

» laquelle il se déchargeoit dans » la mer, charioit depuis bien » des années du limon, des » pierres, des arbres & des » terres, qui, après avoir oc» cupé une place considérable » dans la mer, devinrent une » isle par une ouverture que » le fleuve se fit dans ces terres » rapportées, au travers des» quelles il se creusa un canal » qui devint bientôt plus pro» fond que son ancien bras, » parce que tombant plus à » plomb, & sans faire un cou» de, son cours étoit plus ra» pide, & emportoit en pleine » mer les immondices & le li» mon, dont ses eaux se trou» voient chargées. Ainsi, l'an» cien canal se combla peu-à» peu, & ne fut plus capable » de porter de gros bâtimens, » & le port d'Ostie devint tel» lement inutile, que l'empe» reur Trajan fut obligé de » bâtir un autre port. » C'est Porto.

Le Tibre & l'isle Sacrée qui le partage à son embouchure, séparoient Ostie, située sur la gauche du fleuve & au midi oriental, du port de Trajan, qui étoit, comme Porto est encore, à la droite & au nord occidental. Malgré la célébrité qu'acquit ce nouveau port, Ostie ne laissa pas de se soutenir. Vopiscus observe que l'empereur Aurélien entreprit de fonder un marché de son nom au bord de la mer à Ostie où l'on avoit fait un prétoire public. Ostie ne laissa pas de tomber dans le dépérissement à la chûte de l'Empire Romain. Procope dit : Ville autrefois très-renommée, & qui est présentement presque sans murailles. Les barbares acheverent de la ruiner, lorsque l'Italie, déchirée par les guerres civiles des huitieme & neuvieme siecles, se vit en proie à tous ces barbares. Les Sarrasins prirent Ostie plusieurs fois, & la détruisirent de maniere qu'ils n'y laisserent pas pierres sur pierres. Ils n'en firent qu'un monceau de ruines. Les habitans furent emmenés en esclavage; ceux, qui échapperent au fer ou à la servitude, se retirerent bien loin de ce lieu fatal, qui devint un désert, abandonné & inculte.

Le pape Grégoire IV voulut rétablir cette ville si ancienne & si respectable; mais, au lieu d'une ville, il se vit contraint de n'en faire qu'une espece de forteresse, qu'il enferma de murailles avec des tours; & faute de Romains qui voulussent s'y établir, il la peupla de Corses, gens aguerris, accoutumés au mauvais air & à la fatigue, & qui se trouvoient encore mieux en cet endroit, tout mauvais qu'il étoit, qu'en leur païs. Ceci arriva vers l'an 830, mais la plûpart y périrent par les maladies; le reste se sauva autre part, & le nom même de cette malheureuse ville seroit perdu, si elle n'avoit été le titre du premier suffragant de Rome. On

voit que Saint Augustin écrivoit à l'Évêque d'Ostie au défaut de celui de Rome. Le droit de consacrer le Pape est attaché à cet Évêque, qui est toujours le doyen des Cardinaux. C'est à lui à sacrer l'Empereur en l'absence du Pape. Il a l'usage du Pallium, comme les Archevêques & les Patriarches, & il a conservé son rang & ses droits, quoique la ruine de son siege ait obligé les souverains Pontifes de le transférer & de l'unir à celui de Vélétri. Ce fut Eugene III qui fit cette translation en 1150. L'église cathédrale d'Ostie étoit sous l'invocation de Sainte Aurée. L'église qui subsiste aujourd'hui, a encore le même titre, avec un Prêtre qui n'y réside presque jamais, & qui n'y vient que les Dimanches & les fêtes pour y dire la Messe, & y administrer les Sacremens aux pâtres, gardiens des buffles, pêcheurs, sauniers, & autres gens en petit nombre, qui s'y assemblent. On distingue encore à présent les ruines de l'ancienne Ostie, bâtie par Grégoire IV & habitée par les Corses. Ni l'une ni l'autre ne subsistent plus. L'Ostie d'aujourd'hui ne consiste qu'en l'église, autour de laquelle il y a quelques misérables maisons à demi détruites. Elle est dans le milieu d'un isthme borné au couchant par l'ancienne branche du Tibre, & à l'orient par un lac ou marais nommé par les Latins *lacus Ostiensis*, & par les habitans Stagno. Ce lac ou étang est entouré de bois & de bruyeres.

Le corps de Sainte Lée, Dame Romaine, morte à Rome vers l'an 383, fut transporté à Ostie, où étoit apparemment le tombeau de sa famille; mais, on ne voit pas que sa mémoire y ait été honorée d'un culte plus particulier qu'ailleurs. Sainte Monique, mere de S. Augustin, mourut à Ostie, & y fut enterrée. On prétend que dans la suite des tems son corps en fut enlevé & transporté à Arouaise, au païs d'Artois.

OSTIENSIS PORTA, porte de Rome, du côté d'Ostie. On la nommoit aussi Porta Trigémina. C'est aujourd'hui la porte de Saint Paul.

OSTIENSIS VIA, chemin d'Italie, qui mene de Rome à Ostie. Dans le tems que ce port étoit florissant, toute cette route étoit bordée de maisons de plaisance & d'hôtelleries. Sa longueur est de douze mille pas.

OSTIENSIS AGER, (*a*) territoire de la ville d'Ostie. *Voyez* Ostie.

OSTIENSIS POPULUS, (*b*) le peuple d'Ostie. *Voyez* Ostie.

OSTIUS [L.], *L. Ostius*, (*c*) Λ. Ὄστιος, fut le premier des Romains qui tua son pere.

Il y en a qui prononcent avec

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 12.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 38.
(*c*) Plut. T. I. p. 32.

l'aspiration L. Hostius. *Voyez* Hostius [L.].

OSTORIA, *Ostoria*, (*a*) famille Romaine. Il nous reste de cette famille & de ses affranchis une urne qui représente cinq bustes de cinq personnes dont il est fait mention dans l'inscription.

OSTORIUS [P.] SCAPULA, *P. Ostorius Scapula*, (*b*) fut envoyé par Claude dans la Grande Bretagne, pour y commander en la place d'A. Plautius, l'an de J. C. 47. A son arrivée, il se vit tout d'un coup attaqué par une irruption violente des Bretons voisins de la province Romaine, qui avoient pris leur tems pour faire un effort, tandis qu'un nouveau Général, avec une armée qu'il ne connoissoit point encore, seroit obligé de combattre à la fois & les ennemis, & les difficultés de la saison rigoureuse, car l'on étoit en hiver. P. Ostorius Scapula, persuadé que les premiers succès décident de la réputation, qui est d'une conséquence infinie dans la guerre, marche promptement à la rencontre des Barbares, taille en pieces ceux qui lui résistent, disperse les autres, & les poursuit pour les empêcher de se réunir de nouveau; & voulant s'assurer une paix durable, il entreprit de désarmer ceux qui lui étoient suspects, & de garder les passages des rivieres de Nyne & de Saverne, en sorte que toute communication fut coupée entre les peuples qui habitoient au nord de ces deux rivieres, & la province Romaine.

Les Icéniens, qui habitoient les païs que nous nommons aujourd'hui les comtés de Norfolck, de Suffolk, de Cambridge, & d'Huntington, refusèrent de se soumettre à ces loix, & de livrer leurs armes. Le motif de leur refus étoit légitime, puisqu'ils étoient entrés volontairement dans l'alliance des Romains, sans avoir été vaincus par la force. Aux Icéniens se joignirent d'autres peuples, qui formerent une armée considérable, & se retrancherent avantageusement. P. Ostorius Scapula leur livra bataille; & malgré le désavantage des lieux, malgré la résistance courageuse des ennemis, il remporta une victoire complette. Son fils mérita dans cette action l'honneur de la couronne Civique. La défaite des Icéniens contint dans le devoir ceux qui flottoient incertains entre la paix & la guerre.

P. Ostorius Scapula pénétra assez avant dans l'isle. Il entra sur les terres des Canges, que l'on place dans la partie septentrionale de la principauté de Galles, & il n'étoit pas loin de la mer d'Ibernie, lorsque les mouvemens des Brigantes le ramenerent vers l'intérieur

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 77.

(*b*) Tacit. Anal. L. XII. c. 31. & *seq.* In Jul. Agric. c. 14. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 170, 223. & *suiv.*

de l'isle. Car, il étoit bien résolu de ne point tenter de nouvelles conquêtes, qu'il ne se fût assuré des anciennes. Il n'eut pas de peine à remettre le calme parmi les Brigantes. Mais, les Silures lui donnerent bien de l'exercice ; nation fiere, sur laquelle ne pouvoit rien ni la rigueur, ni la clémence, & qui défendoit sa liberté avec une opiniâtreté indomptable. Avant que de marcher contr'eux, P. Ostorius Scapula établit une colonie de vétérans à Camulodunum, dans le païs des Trinobantes, qui avoient été soumis par son prédécesseur. C'étoit un frein pour tenir la province en respect, une ressource contre les rébellions, & comme un centre, d'où les mœurs Romaines pouvoient se communiquer à des peuples nouvellement subjugués. Après avoir assuré ses derrieres par l'établissement de cette colonie, P. Ostorius Scapula alla chercher les Silures, qui l'attendoient de pied ferme.

Ils étoient pleins de confiance en leurs forces, & de plus ils comptoient beaucoup sur Caractacus, qui, depuis l'entrée d'A. Plautius dans l'isle, ayant constamment défendu la liberté de son païs avec des succès différens, mais avec un courage qui ne se démentit jamais, s'étoit acquis la réputation du plus grand homme de guerre qu'eût la Grande Bretagne. Ce prince s'étoit joint à eux, & sa renommée leur avoit donné encore d'autres alliés ; en sorte que leur armée étoit considérable pour le nombre. Elle l'étoit aussi pour l'ardeur & l'audace, qui brilloit tellement dans les yeux de tous les soldats, que le Général Romain en fut étonné, & ne se détermina qu'avec peine à engager le combat. Il fallut que les siens le lui demandassent à grands cris, & avec une assurance de vaincre, qui parut à P. Ostorius Scapula un gage de la victoire.

Il ne fut pas trompé dans son espérance. L'armée Romaine surmonta tous les obstacles, passa une riviere, força un retranchement, grossierement, mais solidement construit, & s'empara des hauteurs sur lesquelles les ennemis s'étoient postés. La défaite des Silures fut entiere ; & la femme, la fille & les freres de Caractacus demeurerent prisonniers. Lui-même fut obligé de se retirer dans les États de Cartismandua reine des Brigantes. Mais, les malheureux trouvent peu d'amis fideles. Cartismandua, qui lui avoit promis sûreté, ne laissa pas de le faire arrêter, & le livra aux Romains.

On décerna à P. Ostorius Scapula les ornemens du triomphe à l'occasion de sa victoire sur Caractacus. Mais, la suite ne répondit pas à des commencemens si brillans. Soit que P. Ostorius Scapula eût relâché quelque chose de son activité

& de sa vigilance, croyant avoir tout fait par la prise de Caractacus; soit que l'infortune d'un si grand Roi eût allumé dans le cœur des Bretons le désir de la vengeance, la guerre continua avec plus d'acharnement que jamais. Les Silures se distinguerent entre tous par leur obstination, & ils étoient encore animés par un mot qui avoit échappé au Général Romain. Ils sçurent que P. Ostorius Scapula avoit dit que de même que les Sicambres avoient été détruits, & leurs restes transportés en Gaule, ainsi ne devoit-on attendre aucun calme dans la Grande Bretagne jusqu'à ce que la nation des Silures fût entierement exterminée. Voyant donc qu'ils n'avoient aucun quartier à espérer, les Silures redoublerent de courage, remporterent divers avantages sur les Romains, & partageant leurs dépouilles avec les nations voisines, ils les engagerent à la défense de la liberté commune. Le chagrin qu'eut P. Ostorius Scapula de voir renaître une guerre qu'il avoit cru finie, lui causa une maladie dont il mourut. Les barbares en triompherent, se croyant vainqueurs d'un Général, qui véritablement n'avoit pas été tué dans un combat, mais à qui la guerre avoit causé la mort.

Tacite nous apprend dans la vie de Jul. Agricola, que P. Ostorius Scapula fit alliance avec un Roi de ce païs nommé Cogidunus, & qu'il agrandit les États de ce prince par le don de quelques villes; ancienne politique des Romains, qui faisoient servir les Rois mêmes à l'établissement de la servitude.

OSTORIUS [M.] SCAPULA, *M. Ostorius Scapula*, (a) fils du précédent, mérita dans un combat contre les peuples de la Grande Bretagne la couronne civique qu'on accordoit pour récompense à ceux qui avoient sauvé la vie à un Citoyen.

L'an de J. C. 62, le préteur Antistius Sosianus, ayant composé des vers satyriques contre Néron, les récita dans un grand repas chez M. Ostorius Scapula, & il fut déféré par un Sénateur qui, quelques années auparavant, avoit été condamné pour cause de concussion. Le procès fut instruit, & quoique M. Ostorius Scapula niât avoir rien entendu, le crime fut suffisamment prouvé par d'autres témoins, & le coupable confiné dans une isle.

Quelques années après, Antistius Sosianus trouva le moyen de dérober à Pamménès des papiers qui concernoient M. Ostorius Scapula, & qui contenoient l'exposition de son theme natal, & des prédictions de

(a) Tacit. Annal. L. XII. c. 31. L. XIV. c. 48. L. XVI. c. 14, 15. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 324, 351 & 352, 451, 452.

ce qui devoit lui arriver. M. Ostorius Scapula étoit en droit d'attendre quelque reconnoissance de la part d'Antistius Sosianus, à qui dans son affaire il avoit gardé le secret. Mais, un pareil motif a peu de pouvoir sur une ame de la trempe de celle d'Antistius Sosianus, qui, armé des pieces dont nous venons de faire mention, écrit en Cour, & demande la permission de venir à Rome pour révéler des mysteres qui intéressoient la sûreté & la vie de l'Empereur. Aussitôt on lui envoie des vaisseaux légers, qui l'amenent en diligence.

Dès que l'on sçut dans le public dequoi il s'agissoit, M. Ostorius Scapula fut regardé comme un homme perdu sans ressource, & on ne se trompa pas. Il étoit actuellement sur les confins de la Ligurie, & l'on se hâta d'y envoyer un Centurion avec des soldats pour le tuer. Néron le craignoit comme un homme de guerre, qui s'étoit acquis une grande réputation dans le métier des armes. D'ailleurs, il étoit grand & robuste de sa personne, en sorte que Néron, que ses crimes & une conjuration récemment découverte rendoient timide, appréhendoit qu'il ne tentât quelque mouvement. Si M. Ostorius Scapula en avoit la volonté, il n'en eut pas le tems. Il fut surpris par le Centurion, qui ayant posté des gardes à toutes les avenues de sa maison, vint lui notifier les ordres de l'Empereur. P. Ostorius Scapula tourna contre lui-même la bravoure qu'il avoit tant de fois signalée contre l'ennemi; & comme il sortoit peu de sang par les ouvertures faites à ses veines, il ordonna à un esclave de lui tenir ferme un poignard à la hauteur de la gorge, & prenant la main de cet esclave, il se perça & s'enferra lui-même, l'an de Jesus-Christ 66.

OSTORIUS SABINUS, (a) *Ostorius Sabinus*, chevalier Romain par qui Baréa Solanus fut accusé, au sortir de son Proconsulat d'Asie, l'an de J. C. 66. Les crimes qu'Ostorius Sabinus lui reprochoit, étoient ses liaisons d'amitié avec Rubellius Plautus, & une conduite suspecte dans l'administration de la province d'Asie, trop de complaisance pour les Peuples, & plus d'attention au soin de sa gloire, qu'au bien du service. L'accusé fut condamné, & l'accusateur récompensé de douze cens mille sesterces avec les ornemens de la Questure.

OSTRACISME, *Ostracismus*, (b) loi par laquelle le peuple Athénien condamnoit à dix ans d'exil, les Citoyens dont il craignoit la trop grande puissance, ou le trop de mérite, & qu'il soupçonnoit de vou-

(a) Tacit. Annal. L. XVI. c. 23, 30, 33.
(b) Plut. Tom. I. pag. 157, 197, 322, 323. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 146. *& suiv.*

loir aspirer à la Tyrannie.

Cette loi fut appellée Ostracisme du mot grec ὄστρακον, qui signifie proprement une écaille, ou une coquille, mais qui, dans cette occasion, est pris pour le bulletin, (s'il est permis de se servir de ce terme) sur lequel les Athéniens écrivoient le nom du citoyen qu'ils vouloient bannir. Les sçavans sont partagés sur la matiere dont étoit formé ce bulletin; les uns prétendent que c'étoit une petite pierre ou un morceau de brique, les autres une écorce, d'autres enfin veulent que ce fût une écaille ou une coquille. Ce mot est susceptible de la plûpart de ces interprétations; mais, ce qui en détermine le vrai sens, c'est l'épithete κεραμίκη μάστιξ, que lui donnent d'anciens Auteurs; épithete qu'on peut traduire en françois, fléau d'argile; ce qui nous paroît une preuve que le mot ὄστρακον signifie en cette occasion un morceau de terre cuite, fait en forme d'écaille ou de coquille; & c'est là sans doute l'idée que s'en étoient faite les Auteurs Latins, lorsqu'ils l'ont traduit par le mot *testula*.

Le Ban de l'Ostracisme n'étoit d'usage que dans les occasions où la liberté étoit en danger. S'il arrivoit, par exemple, que la jalousie ou l'ambition mît la discorde parmi les chefs de la République, & qu'il se formât différens partis qui fissent craindre quelque révolution dans l'État, le Peuple alors s'assembloit, & délibéroit sur les moyens qu'il y avoit à prendre pour prévenir les suites d'une division qui pouvoit devenir funeste à la liberté. L'Ostracisme étoit le remede ordinaire auquel on avoit recours dans ces sortes d'occasions; & les délibérations du Peuple se terminoient le plus souvent par un décret qui indiquoit à certain jour, une assemblée particuliere pour procéder au ban de l'Ostracisme. Alors, ceux qui étoient menacés du bannissement, ne négligeoient rien de ce qui pouvoit leur concilier la faveur du Peuple; ils faisoient des harangues pour montrer leur innocence, & l'injustice qu'il y auroit à les bannir; ils sollicitoient chaque citoyen en particulier, ils mettoient en mouvement tous les gens de leur parti, ils suscitoient des délateurs qui décrioient les chefs de la faction contraire. Quelque tems avant l'assemblée, on formoit au milieu de la place publique, un enclos de planches, dans lequel on pratiquoit dix portes, c'est-à-dire, autant de portes qu'il y avoit de tribus dans la République; & lorsque le jour marqué étoit venu, les citoyens de chaque tribu entroient par leur porte particuliere, & jettoient au milieu de cet enclos, le petit morceau de terre sur lequel étoit écrit le nom du citoyen qu'ils vouloient bannir. Les Archontes & le Sénat présidoient

à cette assemblée, & comptoient les bulletins. Celui qui étoit condamné par six mille de ses citoyens, étoit obligé de sortir de la ville dans l'espace de dix jours, car il falloit au moins six mille voix contre un Athénien, pour qu'il fût banni par l'Ostracisme.

Nous avons rapporté le détail de ces formalités, d'après le Scholiaste d'Aristophane, Plutarque & Julius Pollux, qui s'accordent tous à dire la même chose, avec cette seule différence que Julius Pollux semble insinuer que tous les citoyens n'étoient pas obligés de se trouver à l'assemblée.

Ubbo Emmius prétend, nous ne sçavons sur quel fondement, que le droit de condamner au ban de l'Ostracisme, n'appartenoit qu'aux citoyens âgés de soixante ans; & que ceux qui n'avoient pas atteint cet âge, en étoient exclus. L'opinion de ce sçavant ne paroît pas vraisemblable pour plusieurs raisons. 1°. Plutarque assure le contraire dans la vie de Nicias, où, parlant de l'Ostracisme par lequel Hyperbolus fut banni, il dit qu'il y eut une espece de combat entre les jeunes gens & les vieillards. Les premiers dit-il, vouloient faire tomber la peine de l'Ostracisme sur Nicias, & les derniers sollicitoient le bannissement d'Alcibiade; ce qui prouve bien clairement que les jeunes citoyens avoient le même droit que les vieillards. 2°. l'on peut assurer que la ville d'Athenes n'étoit ni assez étendue ni assez peuplée, pour compter six mille citoyens âgés de soixante ans; & comment les auroit-elle comptés, elle qui, à la journée de Marathon, ne put envoyer que neuf mille combattans contre les Perses, & qui, lorsqu'elle étoit dans son état le plus florissant, trouva à peine vingt mille hommes portant les armes, dans le dénombrement qu'elle fit de tous ses citoyens.

En convenant même que le nombre de six mille citoyens agés de soixante ans, se fût rencontré dans Athenes, il faut encore supposer que les six mille suffrages n'ayent jamais été partagés ni divisés; sans quoi la loi de l'Ostracisme n'auroit jamais pu avoir lieu, ce qui choque toute vraisemblance.

Ces mêmes passages du Scholiaste d'Aristophane, de Julius Pollux & de Plutarque, montrent l'erreur où est tombé Tzetzès, tant par rapport au lieu de l'assemblée, que par rapport au nombre des suffrages; car, il dit dans sa treizieme Chiliade, que mille suffrages suffisoient pour le ban de l'Ostracisme, & que l'assemblée se tenoit dans le Cynosarge. Mais, l'autorité de Tzetzès ne sçauroit balancer celle des anciens auteurs que nous venons de citer.

Il seroit à souhaiter qu'ils nous donnassent autant de lumieres sur l'époque précise de l'institution de l'Ostracisme,

ils étoient relégués ; on ne les éloignoit que pour un tems limité ; au lieu que le bannissement ordinaire étoit toujours suivi de la confiscation des biens des exilés, & qu'on leur ôtoit toute espérance de retour.

Le Scholiaste d'Aristophane rapporte une troisieme différence entre l'Ostrascime & le bannissement ordinaire; Il dit que l'on assignoit à ceux qui étoient mis au ban de l'Ostracisme, le lieu de leur retraite, ce que l'on ne pratiquoit pas à l'égard des autres exilés ; mais, cette circonstance nous paroît suspecte, parce que nous voyons que Thémistocle ne l'a point observée. car Thucidide dit que ce grand homme résidant à Argos, faisoit de-là des voyages dans tout le Péloponnese.

Loin d'attacher une idée d'infamie à cette peine, les Athéniens voulurent au contraire qu'on la regardât, pour ainsi dire, comme une preuve de mérite, ainsi que le témoigne le Sophiste Aristide dans sa seconde harangue contre le Gorgias de Platon, où il dit que l'Ostracisme n'étoit pas un effet de la haine du peuple contre ceux qu'il condamnoit ; que cette loi bonne ou mauvaise (car il ne veut pas examiner la question) n'avoit été établie que contre les personnes du premier mérite ; qu'elle les condamnoit à dix ans d'exil sur la seule accusation de s'être élevés au dessus des autres par leur vertu ; que dans ce jugement, le peuple ne témoignoit aucun de ces sentimens d'indignation qu'il a coutume d'avoir contre les criminels.

Tels furent les adoucissemens que les Athéniens apporterent à la rigueur de cette loi ; par où il est aisé de voir qu'ils en sentirent tous les inconvéniens.

Ils étoient en effet trop éclairés, pour ne pas prévoir qu'elle donneroit occasion à beaucoup d'injustices ; que si d'un côté elle étoit favorable à la liberté, de l'autre elle étoit odieuse, en ce qu'elle condamnoit des citoyens sans entendre leur défense, & qu'elle abandonnoit le sort des grands hommes aux caprices d'un peuple inconstant & envieux ; qu'elle pouvoit même devenir pernicieuse à l'État, en le privant de ses meilleurs sujets, & en inspirant aux gens de mérite, du dégoût & de l'éloignement pour l'administration de la République.

Quelque grands que fussent cependant les inconvéniens de l'Ostracisme, il n'auroit pas été impossible de les éviter, & l'on peut dire même que cette loi eût été avantageuse à l'État, si le même peuple qui l'avoit établie, eût toujours eu assez de discernement & d'équité, pour n'en faire usage que dans les occasions où la liberté auroit été en danger. Mais, il en a été de cette loi, comme de toutes les autres que les plus sages législateurs ont instituées pour le bien des Peuples. Destinées par leur institution à maintenir

maintenir le bon ordre, à réprimer l'injustice & à protéger l'innocence, les hommes ont trouvé le moyen de les tourner à des usages tout contraires, en les faisant servir à satisfaire leurs passions. Ainsi, l'Ostracisme n'avoit été établi que pour prévenir les entreprises des Grands, & affermir la démocratie; & le peuple Athénien, naturellement jaloux & envieux, ne s'en servit en effet, que pour éloigner les hommes de mérite, dont la présence lui étoit incommode. La crainte de la tyrannie ne fut presque jamais qu'un prétexte spécieux, dont il tâcha de couvrir son envie. Les victoires remportées sur les Perses, comme le dit Plutarque, avoit rendu ce peuple fier & insolent. Enflé de ses succès, il voulut seul en avoir toute la gloire; il étoit jaloux des Citoyens dont on vantoit en particulier les talens politiques & militaires. Il croyoit que ce que les grands hommes acquéroient de gloire, étoit autant de diminué sur la sienne propre; c'étoit assez qu'un Citoyen se distinguât par quelque action éclatante, pour être aussitôt exposé à l'envie publique; sa réputation devenoit un titre suffisant pour le faire bannir.

L'histoire de la République d'Athenes est remplie d'exemples qui prouvent l'abus que les Athéniens ont fait de l'Ostracisme. Nous ne les rapporterons pas tous en détail, parce que cette énumération ne nous paroît pas nécessaire; nous ne nous attacherons qu'aux plus fameux, tels que sont ceux d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon & de Thucydide. C'en sera assez pour faire connoître le caractere ingrat & envieux des Athéniens, & pour montrer jusqu'à quel point ils abuserent de l'Ostracisme.

Cet abus ne fut jamais si marqué que dans le bannissement d'Aristide. On en peut juger par l'aventure qui lui arriva dans l'assemblée du peuple, le jour même de son bannissement. Un Citoyen, qui ne sçavoit pas écrire, s'adressa à lui, comme au premier venu, pour le prier d'écrire le nom d'Aristide. Aristide étonné lui demande quel mal cet homme lui avoit fait, pour le bannir. Il ne m'a point fait de mal, répondit-il, je ne le connois même pas, mais je suis las de l'entendre par tout nommer le juste. Aristide écrivit son nom sans lui répondre.

C'est ainsi que la justice & la probité d'Aristide, qui avoient été si long-tems l'objet de l'admiration publique, devinrent à la fin la cause de ses disgraces. Jusques-là le peuple avoit conçu une si haute idée de l'équité de ce grand homme, que la plupart des Citoyens le prenoient pour arbitre de leurs différens, & s'en rapportoient à son jugement sur leurs intérêts les plus chers. Une sentence, prononcée par Aristide, avoit le même poids que si elle

fût émanée de l'Aréopage. Cependant, Thémistocle voulant écarter ce concurrent, l'attaqua par l'endroit même qui lui avoit attiré l'estime de toute la Grece, nous voulons dire, par sa justice. Ne trouvant pas de défauts dans son adversaire, il chercha à donner un mauvais tour à ses vertus. Il suscita des délateurs, qui l'accuserent d'usurper les droits de la souveraineté. Ces délateurs lui firent un crime de juger par lui-même les procès des particuliers; ils publierent que par-là il rendoit inutiles les Tribunaux établis pour administrer la justice; que sous ces belles apparences de probité, il cachoit des desseins pernicieux; que ses vues étoient de gagner la confiance du peuple, & de dépouiller peu à peu les Magistrats de leur autorité, pour l'attirer toute entiere à lui; qu'il étoit tems d'arrêter les progrès de sa puissance, qui étoit déjà montée à un point, qu'il ne lui manquoit plus que des gardes & l'appareil extérieur de la tyrannie, pour être un véritable tyran. Ces calomnies, répandues par les délateurs, eurent tout l'effet qu'ils pouvoient en attendre auprès d'un peuple ingrat & envieux, à qui l'injustice coutoit si peu, quand il s'agissoit de satisfaire sa passion.

Aristide fût banni, & Thémistocle débarrassé de ce concurrent, demeura maître du gouvernement de la République, avec plus d'autorité qu'auparavant; mais, il ne jouit pas long-tems de l'avantage qu'il avoit remporté sur son émule, il devint à son tour l'objet de l'envie publique; & malgré ses victoires & les grands services qu'il avoit rendus à l'État, il fut condamné au ban de l'Ostracisme.

C'est ainsi que les Citoyens qui étoient à la tête des affaires, sçavoient, en habiles politiques, tirer avantage de l'Ostracisme pour leur propre agrandissement; & que cette loi, établie pour la conservation de la liberté, pouvoit, par un effet contraire, en causer la ruine. Il étoit important & même nécessaire, pour maintenir la liberté, que les Citoyens chargés du maniement des affaires, eussent toujours des compétiteurs qui contrebalançassent leur puissance. La liberté n'avoit point de plus dangereux écueil à craindre, que la réunion de l'autorité en un seul homme; c'est à quoi cependant tendoit l'Ostracisme, en augmentant le crédit & la puissance d'un Citoyen, par l'éloignement de ses concurrens. Thémistocle fut le premier qui en sçut tirer avantage; mais, Périclès s'en servit encore avec plus de succès contre Cimon & Thucydide, ses rivaux dans le Gouvernement.

Cimon étoit en grande réputation auprès des Grands. Périclès sentit bien qu'il ne pouvoit élever sa puissance, que sur les débris de celle de Ci-

mon. Il eut pour cet effet recours à l'Ostracisme ; il excita l'envie du peuple contre son concurrent, & le fit bannir comme ennemi de la Démocratie, & fauteur de la puissance des Lacédémoniens.

Androcide dit, dans un de ses discours, que Cimon ne fut banni, qu'à cause du mariage qu'il contracta avec sa sœur Elpinice. Le Scholiaste d'Aristophane & Suidas ont assuré la même chose après lui. Mais, quelque poids que puisse avoir l'autorité de ce Rhéteur, qui vivoit peu de tems après Cimon, son opinion ne paroît pas vraisemblable, & on peut la réfuter par plusieurs raisons. La premiere, c'est qu'on trouve dans Cornélius Népos, que les mariages entre freres & sœurs n'étoient pas défendus par les loix d'Athenes ; la seconde est le long intervalle de tems qu'il y a eu entre le mariage de Cimon avec sa sœur, & son bannissement. Il étoit dans sa premiere jeunesse, lorsqu'il épousa sa sœur, & il ne fut banni que dans ses vieux jours. Elpinice n'étoit plus alors sa femme, il y avoit long-tems qu'il l'avoit cédée à Callias. Or, il n'est pas vraisemblable que le peuple eût si long-tems différé de punir Cimon, si le mariage qu'il avoit contracté avec sa sœur, eût été un crime contre les loix. En troisieme lieu, supposé même qu'un tel mariage fût punissable selon les loix, le peuple, en ce cas, ne se seroit pas servi de l'Ostracisme, parce que cette peine n'avoit pas été établie pour punir le crime, mais uniquement pour conserver la liberté contre les entreprises des Grands.

Thucydide succéda à Cimon, & suivit ses maximes dans le Gouvernement. Il forma un puissant parti, pour l'opposer à celui de Périclès ; mais, tous les efforts qu'il fit contre son concurrent, hâterent sa propre ruine. Le peuple tint l'assemblée de l'Ostracisme, pour reléguer l'un des deux Chefs; Thucydide fut banni, & laissa Périclès en possession de gouverner la République avec une autorité absolue, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

L'adresse avec laquelle Périclès se servit de l'Ostracisme pour affermir sa puissance, donne une grande idée de son habileté ; mais, nous trouvons encore plus admirable, qu'au milieu d'un peuple si remuant & si envieux, il ait sçu se garantir lui-même de ce bannissement. Qui, en effet, de tous les illustres bannis dont nous avons fait mention, porta jamais la puissance & l'autorité à un plus haut degré? Qui donna plus de crainte pour la liberté publique? L'enlevement du trésor de la Grece, qui étoit en dépôt à Délos, l'emploi qu'il en fit à construire de superbes édifices dont il orna la ville d'Athenes, l'autorité absolue avec laquelle il disposa des revenus de la République

sans en rendre compte, étoient de ces coups hardis, qui devoient naturellement attirer l'indignation du peuple sur leur auteur. Cependant, Périclès sçut se conserver pendant près de soixante ans, dans ce haut degré de puissance ; il trouva le moyen de subjuguer un peuple envieux & jaloux, ennemi plus redoutable à celui qui le gouvernoit, que les Perses & les Lacédémoniens.

Le musicien Damon éprouva un sort bien différent. C'étoit, dit Plutarque, un sophiste habile, qui avoit la réputation d'être très-versé dans la politique. Quoiqu'il ne se fût jamais mêlé du gouvernement, il fut cependant mis au ban de l'Ostracisme, sur la simple accusation de donner des leçons de politique à Périclès, dont il étoit maître de musique dans sa jeunesse.

Les Athéniens sentirent plus d'une fois le tort que l'abus de l'Ostracisme avoit fait à la République. Le rappel d'Aristide & de Cimon avant que le terme des dix ans fût expiré, en est une preuve éclatante ; mais, quelques raisons qu'ils eussent de détester une loi qui avoit causé tant d'injustices & porté tant de préjudice à l'État, ce ne furent pas ces motifs qui les déterminerent à l'abolir. Voici ce que Plutarque nous en apprend. Il s'étoit élevé, dit cet auteur, un grand différend entre Alcibiade & Nicias; leur mésintelligence croissoit de jour en jour, le peuple eut recours à l'Ostracisme. Il n'étoit pas douteux que le sort ne dût tomber sur l'un ou l'autre de ces Chefs. On détestoit les mœurs dissolues d'Alcibiade, & l'on craignoit sa hardiesse. On envioit à Nicias les grandes richesses qu'il possédoit, & on n'aimoit pas son humeur austere. Les jeunes gens qui désiroient la guerre, vouloient faire tomber le sort de l'Ostracisme sur Nicias; les vieillards qui aimoient la paix, sollicitoient contre Alcibiade. Le peuple étant ainsi partagé, Hyperbolus, homme bas & méprisable, mais ambitieux & entreprenant, crut que cette division étoit pour lui une occasion favorable de parvenir aux plus grands honneurs. Cet homme avoit acquis parmi le peuple une espece de crédit & d'autorité, mais il ne la devoit qu'à son impudence. Il n'avoit pas lieu de croire que l'Ostracisme pût le regarder, il sentoit bien que la bassesse de son extraction le rendoit indigne de cet honneur, mais il espéroit que si Alcibiade ou Nicias étoient bannis, il pourroit devenir le concurrent de celui qui resteroit en place. Flatté de cette espérance, il témoignoit publiquement la joie qu'il avoit de les voir en discorde, il animoit le peuple contr'eux. Les partisans d'Alcibiade & de Nicias, ayant remarqué l'insolence & la lâcheté de cet homme, se donnerent

le mot secrétement, ils réunirent leurs factions & firent en sorte que le sort de l'Ostracisme tombât sur Hyperbolus.

Le peuple ne fit alors que rire de cet évenement, mais il en eut bientôt tant de honte & de dépit, qu'il abolit la loi de l'Ostracisme, la regardant comme déshonorée par la condamnation d'un homme si méprisable. Par l'abolition de cette loi, les Athéniens voulurent marquer le repentir qu'ils avoient d'avoir confondu un vil délateur & de condition servile, avec les Aristides, les Cimons & les Thucydides; ce qui a fait dire à Platon le Comique, parlant d'Hyperbolus, que ce méchant homme avoit bien mérité d'être puni à cause de ses mauvaises mœurs, mais que le genre de supplice étoit trop honorable pour lui, & trop au dessus de sa basse extraction, que l'Ostracisme n'avoit point été établi pour des gens de son espece.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de l'Ostracisme, tel qu'il étoit en usage à Athenes. Aristote dit cependant dans le troisieme Livre de ses Politiques, que cette loi avoit été adoptée par toutes les villes où le gouvernement étoit démocratique. Le Scholiaste d'Aristophane nomme entr'autres villes, Argos, Milet & Mégare. Le rhéteur Andocide se trouve en contradiction avec Aristote sur ce point; il dit positivement que les Athéniens étoient les seuls de tous les Grecs qui fissent usage de l'Ostracisme, & qu'aucune autre ville ne vouloit les imiter en cela. Mais, nous croyons qu'il vaut mieux suivre le sentiment du Philosophe, qui en parle avec désintéressement & sans passion, que de s'en rapporter au témoignage du Rhéteur, qui se répand en invectives contre cette loi, dans un discours où il témoigne lui-même la crainte qu'il a d'en éprouver la rigueur.

A l'imitation de l'Ostracisme d'Athenes, la ville de Syracuse établit le Pétalisme; avec cette différence, qu'il ne condamnoit qu'à cinq années d'exil, & qu'au lieu d'écrire les noms sur des morceaux de terre, on les écrivoit sur des feuilles d'olivier.

OSTROGOTHS, *Ostrogothi*. *Voyez* Goths.

OSYMANDYAS, *Osymandyas*, Ὀσυμανδύας, (*a*) Roi d'Égypte. Nous trouvons dans Diodore de Sicile une description assez longue de plusieurs édifices magnifiques que ce Prince avoit fait construire, dont l'un entr'autres étoit orné de sculptures & de peintures d'une beauté parfaite, qui représentoient son expédition contre les Bactriens, peuple d'Asie, qu'il avoit attaqués avec une armée de quatre cens mille

(*a*) Diod. Sicul. p. 31, 32. Roll. Hist. Anc. T. I, p. 66, 67.

hommes de pied, & de vingt mille chevaux. On y voyoit dans un autre endroit une assemblée de juges, dont le Président portoit au cou une image de la Vérité qui avoit les yeux fermés, & avoit autour de lui un grand nombre de livres; symbole énergique, qui marquoit que les Juges devoient être instruits des loix, & juger sans acception de personnes.

On y avoit peint aussi le Roi qui offroit aux Dieux l'or & l'argent qu'il tiroit chaque année des mines d'Égypte, qui montoient à la somme de seize millions.

Non loin de là paroissoit une magnifique bibliotheque, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire. Elle avoit pour titre, *Le Trésor des remedes de l'ame.* Près de cette bibliotheque on avoit placé des statues de tous les Dieux d'Égypte, à chacun desquels le Roi offroit des présens convenables; par où il sembloit vouloir annoncer à la postérité que pendant sa vie il avoit eu le bonheur de montrer toujours beaucoup de piété envers les Dieux, & de justice envers les hommes.

Son tombeau étoit d'une magnificence extraordinaire. Il étoit environné d'un cercle d'or qui avoit une coudée de largeur, & trois cens soixante-cinq coudées de circuit, sur chacune desquelles étoient marqués le lever & le coucher du soleil, de la lune, & des autres planetes. Car, dès-lors les Égyptiens divisoient l'année en douze mois chacun de trente jours, & après le douzieme mois ils ajoutoient chaque année cinq jours & six heures. On ne sçavoit ce quon devoit le plus admirer dans ce superbe monument, ou la richesse de la matiere, ou l'art & l'indusdustrie des ouvriers.

O T

OTACILIUS [M.] CRASSUS, *M. Otacilius Crassus*, (*a*) fut élevé au Consulat avec M. Valérius Maximus, l'an de Rome 489, & 264 avant J. C. Ces deux Généraux furent envoyés en Sicile, où ils eurent le plus heureux succès. Ils prirent de force, après quelques jours de siege, la ville d'Adranum; & comme ils eurent investi celle de Centuripes, les Aléſiens leur envoyerent offrir leur ville par des députés. Ensuite, ayant partagé leurs légions, ils se mirent à parcourir les différentes parties de la Sicile, combattant tantôt séparés, tantôt réunis, selon que l'occasion & la prudence le demandoient, contre les Carthaginois & les Syracusains; & les ayant défaits dans toutes les occasions où ils oserent se présenter, ils répandirent par tous la terreur de leur nom & de leurs armes.

(*a*) Frinsh. Suppl. in Tit. Liv. L. XXVI. c. 43. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. II. p. 479. *& suiv.*

Enfin, la fortune seconda si bien toutes leurs entreprises, qu'en peu de tems on compta jusqu'à soixante-sept villes qui s'étoient soumises à la puissance des Romains, du nombre desquelles étoient celles de Taurominium & de Catane.

Par ce moyen les Consuls, ayant grossi leur armée d'autant de troupes auxiliaires qu'ils en voulurent exiger, oserent se camper même devant les murailles de Syracuse, méditant déjà le siege de cette capitale. Hiéron s'apperçut de leur dessein, & comme il commençoit à se défier de ses forces & de celles de ses alliés, persuadé d'ailleurs qu'il trouveroit plus de sincérité & de bonne foi dans les Romains que dans les Carthaginois, il résolut de faire amitié avec les premiers; & afin d'y parvenir, il envoya des Ambassadeurs aux Consuls, pour leur proposer la paix. Les Romains de leur côté n'étoient pas fâchés de détacher ce Prince de l'alliance des Carthaginois; leur principal but étant de trouver plus aisément par son moyen, les provisions dont ils auroient besoin pour nourrir leurs légions. Car, les Carthaginois étant les maîtres de la mer, les convois qu'on leur envoyoit d'Italie, n'arrivoient pas facilement en Sicile; & la disette des vivres avoit donné beaucoup plus de peine & d'embarras au Consul de l'année précédente, que les armes de ses ennemis. Mais, en faisant amitié avec Hiéron, ils espéroient que son Royaume, qui étoit fort fertile, fourniroit abondamment à leurs troupes les provisions qui leur étoient nécessaires.

La paix fut conclue, aux conditions qu'Hiéron rendroit gratuitement aux Romains & à leurs alliés toutes les places & tous les hommes qu'il avoit pris sur eux; qu'il payeroit cent talens d'argent; & que de son côté il regneroit paisiblement à Syracuse, & retiendroit sous sa domination les villes qui étoient de sa dépendance. Hiéron envoya à Rome des Ambassadeurs, avec qui le Sénat ratifia ces conditions, voulant que la paix qu'on avoit faite avec ce Prince fût religieusement observée; & quelques jours après le peuple confirma le tout par le décret qu'il porta à la requisition de Cn. Atilius Atratinus. Ce traité, fait pour quinze ans, fut toujours exécuté depuis, Hiéron s'attachant tellement à mériter de plus en plus l'amitié des Romains; & ceux-ci lui en témoignant tant de reconnoissance, que les deux peuples eurent toujours sujet de se louer l'un de l'autre.

On remarque que M. Otacilius Crassus usa d'une sévérité salutaire & digne de la discipline des armées Romaines. Quelques soldats s'étoient honteusement rendus à Annibal, sur la parole qu'il leur avoit donnée de les renvoyer sains

& saufs, après qu'il les auroit fait passer sous le joug. Pour punir leur lâcheté, il les fit camper hors des retranchemens, afin qu'étant exposés aux incursions des ennemis, ils missent toute leur espérance dans leur courage & dans leurs armes. Après quelques autres actions peu mémorables, les Consuls voyant que l'hiver approchoit, mirent des garnisons où ils les jugerent nécessaires; & ayant embarqué le reste de leurs troupes, ils repasserent en Italie, & s'en retournerent avec elles à Rome.

OTACILIUS [T.] CRASSUS, *T. Otacilius Crassus*, (*a*) étant Préteur l'an 217 avant J. C., s'engagea pour tout le peuple Romain à faire construire un temple à la Prudence. Il fut envoyé ensuite en Sicile, où il n'eut pas de trop heureux succès. De retour à Rome il fut créé Duumvir avec Q. Fabius Maximus pour faire, l'un la dédicace du temple de la Prudence, & l'autre celle du temple de Vénus Érycine.

Peu de tems après, les assemblées pour élire les nouveaux Magistrats ayant été convoquées, les suffrages se réunissoient en faveur de T. Otacilius Crassus pour le Consulat, lorsque Q. Fabius Maximus s'y opposa. « T. Otacilius Crassus, » dit-il, a épousé la fille de » ma sœur, & en a eu des » enfans; mais les bienfaits que » nous avons reçus de vous, » mes ancêtres & moi, Mes- » sieurs, ne me permettent pas » de préférer les intérêts de » ma famille à ceux de la Ré- » publique. Quand la mer est » calme, il n'y a point de pi- » lote qui ne puisse conduire le » vaisseau. Mais, lorsqu'il s'est » élevé une furieuse tempête, » & que le navire est devenu » le jouet de la marée & des » vents, c'est alors qu'il faut » placer au gouvernail celui » qui a le plus d'habileté & » d'expérience. Nous ne navi- » guons pas sur une mer tran- » quille. Plus d'un orage a déjà » été sur le point de nous sub- » merger. C'est pourquoi, nous » ne sçaurions prendre trop » de précautions pour bien choi- » sir un homme capable de nous » conduire au port. Pour vous » éprouver, T. Otacilius Cras- » sus, nous vous avons chargé » de quelques expéditions moins » considérables, dont vous ne » vous êtes pas assez bien tiré, » pour nous engager à vous » en confier de plus difficiles » & de plus importantes. La » flotte, que vous avez com- » mandée cette année, avoit » trois objets. Elle devoit ra- » vager les côtes d'Afrique, » mettre celles d'Italie en sû- » reté, & sur-tout empêcher » qu'on n'envoyât à Annibal, » de Carthage des secours d'ar-

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 10, 56. L. XXIII. c. 21, 31, 32, 41. L. XXIV. c. 7. & *seq*. L. XXV c. 31. L. XXVI. c. 1, 22, 23. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 341. & *suiv*.

» gent, d'hommes & de vivres. » Créez T. Otacilius Craſſus » Conſul, Meſſieurs, s'il a exé- » cuté, je ne dis pas toutes » ces commiſſions, mais une » ſeule. Si, au contraire, pen- » dant que vous commandiez » nos vaiſſeaux, Annibal a reçu » tout ce qu'on lui a envoyé » de Carthage avec autant de » sûreté que ſi la mer avoit été » abſolument libre; ſi les côtes » d'Italie ont été plus infeſtées » cette année que celles d'A- » frique, quelles raiſons pou- » vez-vous apporter, pour nous » prouver que nous pouvons » vous choiſir, préférablement » à tout autre, pour comman- » der contre Annibal? Si vous » étiez Conſul, il nous faudroit » à l'exemple de nos ancêtres, » créer un Dictateur; & vous » n'auriez pas lieu de vous éton- » ner, ni d'être fâché qu'il ſe » trouvât dans la République » un homme plus capable que » vous de faire la guerre. Il » n'importe à perſonne plus » qu'à vous, T. Otacilius Craſ- » ſus, qu'on ne vous charge » point d'un fardeau qui ne » manqueroit pas de vous ac- » cabler. » T. Otacilius Craſ-ſus fit bien du bruit, & pro-teſta, avec beaucoup de hau-teur, qu'il vouloit exercer le Conſulat, puiſqu'on lui avoit fait l'honneur de l'y nommer. Mais, Q. Fabius Maximus or-donna à ſes licteurs de s'appro-cher de lui, ce qui lui impoſa ſilence.

T. Otacilius Craſſus fut cependant nommé Préteur pour la ſeconde fois, & on lui continua le commandement de la flotte qui avoit été employée l'année précédente contre les Carthaginois. Après la réduction de la capitale de la Sicile, l'an 212 avant Jeſus-Chriſt, T. Otacilius Craſſus avec quatre-vingts galeres à cinq rangs, paſſa de Lilybée à Utique; & étant entré dans le port de cette ville avant le jour, il prit les vaiſſeaux de charge qu'il y trouva remplis de bled. Enſuite, étant ſorti à terre avec ſes ſoldats, il pilla tout le païs d'alentour, & rentra dans ſes galeres avec un riche butin. Il revint à Lilybée trois jours après en être parti, & amena dans ſon port cent trente barques chargées de différentes proviſions, & ſur-tout d'une grande quantité de bled, qu'il envoya ſur le champ à Syracuſe. Ce ſecours délivra les vainqueurs & les vaincus d'une famine qui commençoit à les preſſer, & des ſuites funeſtes qu'elle eût eues pour les uns & les autres, s'il fût arrivé plus tard.

T. Otacilius Craſſus fût nommé Conſul quelque tems après, avec T. Manlius Torquatus. Mais, à peine ſa nomination étoit-elle faite, qu'on apprit qu'il étoit mort en Sicile; & quoiqu'il fût alors Pontiſe, on ne lui donna point de ſucceſ-ſeſſeur, parce qu'il étoit mort à la fin de ſon année.

OTACILIUS, *Otacilius*, (a) Ὀτακίλιος, frère de M. Claudius Marcellus. Un jour qu'Otacilius se trouva en Sicile dans un grand danger, M. Claudius Marcellus le couvrit de son bouclier, tua tous ceux qui se jettoient sur lui, & lui sauva la vie.

OTACILIUS CRASSUS, *Otacilius Crassus*, Ὀτακίλιος Κράσσος, (b) Lieutenant de Cn. Pompée. Deux vaisseaux de Jules César, ayant été surpris par la nuit, demeurerent à l'ancre devant la ville de Lyssus. Là comme Otacilius Crassus se préparoit à les attaquer avec des barques & des chaloupes, l'un qui étoit chargé de nouveaux soldats, se rendit sous espérance de pardon; mais, on fit main basse sur tout contre la parole donnée. Ceux de l'autre vaisseau, quoique moindres en nombre, pour montrer ce que peuvent l'expérience & la résolution, laisserent couler les premieres heures de la nuit, sous prétexte de traiter; & ayant commandé au pilote de faire échouer leur vaisseau contre le rivage, ils se saisirent d'un poste avantageux, où ils se défendirent vaillamment. Car, Otacilius Crassus les ayant envoyé attaquer le lendemain dès le point du jour, ils soutinrent l'effort de la garnison, & d'environ quatre cens chevaux qui gardoient la côte; & après en avoir tué quelques-uns, ils se retirerent en sûreté au port de Nymphée. Ensuite, les Citoyens Romains de Lyssus, qui devoient à Jules César leur établissement, reçurent M. Antoine, & l'aiderent de tout leur pouvoir, de sorte qu'Otacilius Crassus fut contraint de se retirer vers Cn. Pompée.

OTANE, *Otanes*, Ὀτάνης, (c) fils de Pharnaspe, ne le cédoit point aux plus grands Seigneurs des Perses par ses biens & par sa naissance. Il se douta le premier que le faux Mage que l'on avoit placé sur le Trône, n'étoit point Smerdis fils de Cyrus; & la premiere conjecture qui lui donna cette pensée, fut qu'il ne sortoit point du château, & qu'il ne se faisoit voir à aucun des grands Seigneurs de Perse. C'est pourquoi, s'imaginant que Smerdis étoit un imposteur, il eut recours à cette ruse pour découvrir la vérité.

Il avoit une fille nommée Phédyme, que Cambyse avoit possédée quelque tems, & dont alors le Mage se servoit comme des autres femmes de Cambyse. Il lui envoya en secret quelqu'un des siens, pour sçavoir d'elle si elle étoit à Smerdis fils de Cyrus, ou à quelqu'autre; mais, elle lui fit sçavoir par le même homme qu'elle ne pouvoit lui faire de réponse sur ce sujet, parce qu'elle n'avoit jamais vu Smerdis fils de Cy-

(a) Plut. T. I. p. 298.
(b) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 606, 607.

(c) Herod. L. III. c. 68. *& seq.* L. V. c. 116, 123. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 500. *& suiv.* T. II. p. 183.

rus, & qu'elle n'avoit jamais connu celui avec lequel elle vivoit comme sa femme. Otane ne se contenta pas de cette réponse, il lui envoya une autre fois, & lui fit dire que si elle ne connoissoit point Smerdis fils de Cyrus, au moins elle demandât à Atosse, qui étoit celui avec lequel elles couchoient toutes deux, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'Atosse ne connût pas son propropre frere. Phédyme répondit à son pere qu'elle ne pouvoit parler à Atosse, ni à aucune des femmes du Roi Smerdis ou autre, parce que depuis son avenement à la Couronne, il les avoit dispersées, & les faisoit loger séparément. Otane s'imagina que cette réponse étoit une preuve de la fourberie dont il avoit des soupçons. C'est pourquoi, il envoya pour la troisieme fois à sa fille, à qui il fit dire qu'étant sortie d'une maison illustre, il lui seroit honorable de s'exposer au péril où son pere l'exhortoit. « En effet, disoit-il, si Smerdis n'est pas fils » de Cyrus, mais celui que » je soupçonne, il ne doit pas » avoir votre compagnie, ni » se glorifier impunément d'a» voir la domination des Per» ses ; mais, il doit être puni » comme un imposteur. Suivez » donc l'avis que je vais vous » donner. Quand il couchera » avec vous, & que vous au» rez pris garde qu'il sera » endormi, touchez lui les » oreilles, & si vous trouvez » qu'il en ait, croyez que vous » couchez avec Smerdis fils » de Cyrus ; mais, si vous trou» vez qu'il n'en ait point, » croyez que vous couchez » avec le mage Smerdis. » Phédyme fit réponse à son pere, que si elle exécutoit sa volonté, elle s'exposeroit à un grand péril, parce qu'elle sçavoit bien que si elle trouvoit le Roi sans oreilles, & qu'elle fût surprise les lui voulant toucher, il la tueroit infailliblement. Néanmoins, elle l'assura qu'elle ne manqueroit pas de le satisfaire, & enfin elle prit le soin d'éclaircir les soupçons de son pere. Car, pendant son regne, Cyrus avoit fait couper les oreilles du mage Smerdis, pour des raisons importantes. Phédyme exécuta donc exactement le commandement de son pere, aussi-tôt que son tour fut venu d'aller coucher avec le Mage, car les Perses voyoient leurs femmes tour à tour ; & au reste, elle n'eut pas beaucoup de peine à reconnoître qu'il n'avoit point d'oreilles. Le jour ne fut pas plutôt venu qu'elle donna avis à son pere de ce qu'elle avoit fait. Alors, Otane alla trouver Aspathine & Gobryas, grands seigneurs de Perse, en qui il avoit le plus de confiance, & leur découvrit ce secret dont ils avoient déjà quelque soupçon. Après avoir entendu parler Otane, ils convinrent que chacun d'eux choisiroit quelqu'un des Perses à qui il se feroit

le plus pour lui communiquer cette affaire. Otane choisit Intapherne ; Gobryas, Mégabyze ; & Aspathine, Hydarne. En même tems, Darius, dont le pere étoit Général de l'armée des Perses, revint du camp à Suses ; & dès qu'il fut arrivé, ces six Seigneurs l'attirerent à leur parti. Ils s'assemblerent donc tous sept, se donnerent leur foi les uns aux autres, & tinrent conseil sur ce qu'ils feroient. Quand le rang de Darius fut venu de dire son avis, il parla de la sorte : « Je m'étois imaginé, dit-il, qu'il » n'y avoit que moi qui sçût » que le Mage regnât, & que » Smerdis fils de Cyrus fût » mort ; & là-dessus j'étois venu » en cette ville pour poignarder le Mage. Mais, puisqu'il est arrivé que vous » sçavez aussi ce secret, il me » semble qu'il est nécessaire d'user de diligence, & de ne point » faire de délai. Fils d'Hystaspe, lui répondit Otane, » tu es sorti d'un pere illustre » & généreux, & tu n'es pas » moindre que ton pere ; garde-toi néanmoins de précipiter » inconsidérément cette affaire, » mais montre de la prudence » dans une entreprise que nous » ne devons pas commencer » que nous ne soyons un plus » grand nombre. » Alors, Darius prit de nouveau la parole, & insista encore sur ce qu'il avoit proposé.

Otane, voyant que Darius de la parole couroit à l'exécution : « Puisque vous voulez, » lui dit-il, nous obliger de » hâter cette entreprise, & que » vous ne nous donnez pas le » tems de disposer les choses » pour la faciliter, dites-nous, » je vous prie, comment nous » pourrons entrer dans le palais, & comment nous en » pourrons forcer les gardes ? » Car enfin, vous sçavez qu'il » y a par-tout des sentinelles, » & si vous ne l'avez vu, au » moins vous l'avez oui dire. » Comment pourrons-nous donc » les tromper, & passer au travers de tant de monde ? Il » y a beaucoup de choses, répondit Darius, qu'on peut » montrer par les effets, & qu'on » ne peut montrer par les paroles ; & au contraire il y » en a qui paroissent faciles, » & dont néanmoins on ne sçauroit tirer aucuns effets. Au » reste, vous devez croire » qu'il n'est pas fort mal aisé » de traverser tant de gardes. » Car enfin, nous sommes en » telle considération, que personne n'osera nous résister, » soit à cause du respect qu'on » nous porte, soit à cause de » la crainte qu'on aura de nous. » Outre cela, j'ai un prétexte » qui nous facilitera le passage ; » je dirai que je viens du camp » des Perses, & que j'ai des » choses secretes à dire de la » part de mon pere, que je » ne sçaurois dire qu'au Roi. » Là-dessus, nos sept Perses se mettent en devoir d'exécuter leur projet, & ils en viennent

heureusement à bout. Le faux Smerdis est tué, & avec lui tous les Mages.

Ils s'assemblerent ensuite pour délibérer sur l'état des affaires du Royaume. Otane fut d'avis que l'on fit une République de la Perse, & que les affaires fussent gouvernées en commun, & parla en ces termes sur ce sujet: « Je ne suis pas d'avis, » dit-il, qu'on mette le Gouvernement entre les mains » d'un seul, parce que cette » sorte de gouvernement n'est » ni bonne ni agréable. Vous » sçavez jusqu'à quel excès » Cambyse s'est porté, & jusqu'à quel point d'insolence » nous avons vu ce Mage se » porter. Et certes, comment » l'État pourroit-il être bien » ordonné dans une Monarchie, où il est permis à un » seul de faire impunément » toutes choses à sa fantaisie, » & où le plus homme de bien » qu'on y puisse élever se » corrompt facilement, & se » laisse bientôt dépouiller de » ses meilleures qualités? Car, » outre l'envie qui prend naissance, pour ainsi dire avec » l'homme, l'insolence naît des » biens & des prospérités présentes; & quiconque a ces deux » vices, a tous les vices ensemble. En effet, il est malaisé que » l'insolence ne fasse faire beaucoup de maux, & que l'envie n'y en ajoute une infinité, quand on est maître de » toutes choses. Cependant, » il est nécessaire qu'un bon Roi » soit exempt de haine & d'envie, & néanmoins il est souvent composé de telle sorte » qu'on le prendroit facilement » pour l'ennemi de ses peuples. » Il porte de la haine aux plus » gens de bien, il caresse les » plus méchans; & ce qui est » le plus indigne de la Majesté Royale, il croit qu'il » lui est utile d'entendre de » mauvais rapports & de fausses accusations. Si vous le louez » modestement, il s'offense de » la modestie de vos louanges, parce que vous ne le » louez pas avec excès; & si » vous le louez excessivement, » il ne laisse pas de s'offenser, » comme si votre louange étoit » une flatterie. Enfin, pour dire » en un mot, ce qui est le plus » important, il renverse les » loix & les coutumes du païs, » il attaque l'honneur des femmes, il fait mourir les innocens par son caprice & » par sa puissance. Mais, quand » la multitude a le Gouvernement en main, cette sorte » de Gouvernement reçoit premierement un beau nom, on » l'appelle Égalité; & après » tout on n'y fait rien de tout » ce que fait un Monarque. » Les Magistrats y sont élus » par le sort, ils y rendent » compte de leur administration, & l'on y prend en commun » toutes les résolutions. Ainsi, » pour dire mon opinion, j'estime que nous devons rejetter la Monarchie & introduire le Gouvernement

» populaire, parce qu'on trouve plutôt toutes choses en plusieurs qu'en un seul. » Ce fut-là l'opinion d'Otane. Mais, Mégabyze parla pour l'Oligarchie, c'est-à-dire, pour le Gouvernement resserré dans un petit nombre de personnes. Darius dit ensuite son avis, & se déclara pour la Monarchie.

Otane qui s'efforçoit de mettre l'égalité entre les Perses, voyant que son sentiment n'avoit pas été reçu, parla à ses compagnons en cette maniere: « Puisque vous l'avez résolu, » & que c'est une nécessité » que l'un de nous soit maître des autres, & qu'il ait » seul la puissance Souveraine, » soit que le sort, soit que le » choix des Perses, soit que » quelqu'autre voie le conduise sur le Trône, & lui » donne le pouvoir & la qualité de Roi, je ne m'opposerai pas à votre résolution, » & je ne serai point votre » compétiteur, parce que je ne » veux ni commander ni obéir. » Ainsi, je vous cede le droit » que je pourrois avoir à l'Empire; à condition toutefois » que ni moi, ni les miens, » ni mes descendans, nous ne » serons point assujettis, ni réduits sous votre obéissance. » On accorda à Otane ce qu'il demandoit, de sorte qu'il se retira sans contredire ses compagnons. C'est ce qui fut cause que cette famille seule demeura long-tems libre parmi les Perses; & que même elle étoit souveraine en toutes choses, pourvu qu'elle ne fît rien contre les loix du païs.

Tout le monde sçait que Darius fut déclaré roi par l'artifice de son Écuyer. Le nouveau Monarque choisit Otane pour être un des Chefs Généraux de ses armées. Il ne tarda pas même à le charger d'une commission importante. Ce fut d'aller rétablir Syloson dans l'isle de Samos sa patrie, & d'en chasser celui qui en avoit usurpé la domination. Otane s'en acquitta avec succès. Il avoit d'abord dépeuplé l'isle, & l'avoit remise toute déserte entre les mains de Syloson. Mais, sur un songe qu'il eut, & tourmenté d'ailleurs par une maladie honteuse, il la repeupla. Otane marcha depuis contre les Ioniens & les Éoliens, & il en revint victorieux & couvert de gloire. Darius, pour récompenser cet Officier général, lui avoit fait épouser une de ses filles.

Otane, ainsi nommé par Hérodote, est appellé Anaphas ou Onophas par Ctésias. *Voyez* Anaphas.

OTANE, *Otanes* Ὀτάνης, (a) fils de Sisamne, fut établi par Darius gouverneur des côtes maritimes de l'Asie mineure. Cambyse avoit fait mourir Sisamne, qui étoit un des Juges royaux, parce qu'il s'étoit laissé corrompre par argent. Quand il l'eut fait mourir, il fit cou-

(a) Herod. L. V. c. 25. & *seq.*

per sa peau par lanieres ; qu'il fit étendre sur le siege où il avoit coutume de rendre ses jugemens, & commanda à son fils de prendre la place de son pere, & de se ressouvenir sur quel Tribunal il rendoit la justice. Otane s'assit donc sur ce Tribunal ; mais dans la suite, ayant succédé à Mégabyse dans le commandement de l'armée, il prit les villes de Byzance, de Chalcédoine, d'Antandre & de Lamponium. Il s'empara aussi, avec le secours de l'armée navale de l'isle de Lemnos & de celle d'Imbros qui étoient alors habitées par les Pélasges. Mais, ceux de Lemnos en reçurent toute sorte de mauvais traitemens, parce qu'ils avoient attendu le combat & résisté quelque tems. Les Perses donnerent pour Gouverneur à ceux qui resterent, Lycarétus, frere de ce Méandrius, qui avoit regné dans Samos.

OTANE, *Otanes*, Ὀτάνης, (a) fut pere d'Amestris que Xerxès épousa, & d'Anaphe, ou Anaphane, à qui ce Prince avoit donné le commandement des Cissiens dans son expédition contre la Grece.

OTANÈS. *Voyez* Otane.

OTHÉI, *Othei*, Γνωθὶ, (b) de la tribu de Juda, étoit fils d'Ammiud.

OTHIR, *Othir*, Ὠθηρὶ, (c) un des fils d'Héman, fut établi Chef de la vingt-unieme famille des Lévites sous le regne de David.

OTHNI, *Othni*, Ὀθνὶ, (d) l'aîné des fils de Séméias, étoit un des plus vaillans hommes du tems de David.

OTHOLIA, *Otholia*, (e) Γοθολία, de la tribu de Benjamin, devoit être Chef de quelque famille de cette tribu.

OTHON [La famille d'], (f) originaire de Férentinum, étoit ancienne & honorée, & l'une des premieres d'Étrurie ou de Toscane.

OTHON [M.], M. *Otho*, (g) M. Ὄθων. Préteur romain, fut le premier qui pour faire honneur aux chevaliers, les sépara du peuple, & leur donna une place distinguée qu'ils conservoient encore du tems de Plutarque. Le peuple prit cette distinction des chevaliers pour une injure ; & un jour Othon étant entré dans le théâtre, il lui fit de grandes huées & le siffla ; les chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec de grands battemens de mains ; le peuple redoubla ses sifflets & ses huées ; & les chevaliers, leurs applaudissemens. De-là ils se tournent les uns contre les autres, en viennent aux injures, & tout le théâtre est plein de désordre & de confusion. Cicéron, averti de tout ce vacarme, se

(a) Herod. L. VII. c. 61, 62.
(b) Paral. L. I. c. 9. v. 4.
(c) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 28.
(d) Paral. L. I. c. 26. v. 7.
(e) Paral L. I. c. 8. v. 26.
(f) Sueton. in Othon. c. 1.
(g) Plut. T. I. p. 875.

transporte sur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il lui fait de si séveres remontrances, que s'en retournant sur l'heure au théâtre, il bat des mains pour Othon, & dispute avec les chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Ce M. Othon pourroit bien être le même qui suit.

OTHON [M. SALVIUS], (a) *M. Salvius Otho*, né d'un pere chevalier romain, & d'une mere de condition obscure, ou même servile, dit-on, fut fait Sénateur par le crédit de Livie, chez qui il avoit été élevé, & parvint à la Préture.

OTHON [L. SALVIUS], (b) *L. Salvius Otho*, fils de M. Salvius Othon, eut pour mere une Dame d'une très-grande naissance, & alliée aux meilleures familles de Rome. Il fut très-chéri de Tibere, & lui ressembloit de visage, au point que quelques uns le crurent son fils. Il exerça avec beaucoup de sévérité les magistratures de la ville, le Proconsulat d'Afrique & plusieurs commandemens extraordinaires. Dans celui d'Illyrie, il osa faire punir de mort en sa présence, au milieu de la place d'armes, les soldats qui, après avoir trempé dans la révolte de Fur. Camillus contre Claude, s'en étoient repentis, & avoient égorgé leurs chefs comme auteurs de la défection. Cette conduite de L. Salvius Othon, d'autant plus hardie que Claude lui-même avoit cru devoir récompenser ces soldats, lui acquit de la gloire, mais lui ôta son crédit auprès de l'Empereur. Il le recouvra bientôt en instruisant Claude de la conspiration d'un chevalier romain qui vouloit le faire périr, & que ses esclaves dénoncerent à L. Salvius Othon. Le Sénat lui fit l'honneur très-rare de lui décerner une statue sur le mont Palatin; & Claude, en l'agrégeant aux Patriciens, fit de lui le plus magnifique éloge, & ajouta : *Je serois trop heureux, si j'avois des enfans qui lui ressemblassent.* Il eut de son épouse Albia Térentia, femme d'une naissance très-illustre, deux fils, Lucius Titianus & Marcus Salvius, qui eut comme lui le surnom d'Othon. Il eut aussi une fille qu'il maria à Drusus, fils de Germanicus, avant qu'elle fût nubile.

OTHON [M. SALVIUS], (c) *M. Salvius Otho*, fils de L. Salvius Othon & d'Albia Térentia, naquit le 28 avril, l'an de J. C. 32, sous le Consulat de Cn. Domitius Aënobardus, & de M. Furius Camillus Scribonianus.

(a) Sueton. in Othon. c. 1.

(b) Sueton. in Othon. c. 1.

(c) Plut. T. I. p. 1066. Sueton. in Galb. c. 17. & seq. in Othon. c. 1. & seq. Tacit. Annal. L. XIII. c. 12, 45, 46. Hist. L. I. c. 13, 21. & seq. Juven. Satyr. 2. v. 99. Satyr. 6. v. 557. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 257, 270, 305. & suiv. T. III. 24, 31. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. I. p. 293. T. IV. p. 240. T. XII. p. 140, 147, 148, 267.

bonianus. Il fut dès son enfance tellement plongé dans le luxe & dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendu si célebres par leurs débauches. Aussi étoit-il fort agréable à Néron, qui en fit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un très-grand plaisir aux railleries & aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie & sur son avarice. En effet, on rapporte qu'un jour Néron, se parfumant d'une huile très-précieuse, en arrosa un peu Othon. Le lendemain, Othon lui donna à souper, & dès qu'il fut dans la salle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par tout des essences de grand prix avec autant d'abondance que si ce n'eût été que de l'eau, de sorte que les convives en furent tous trempés.

Comme Homere, dit Plutarque, appelle souvent Pâris, le mari de la belle Hélene, en le désignant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune Prince n'avoit rien de recommandable par lui même dont on pût lui faire honneur ; de même Othon étoit célebre à Rome par sa femme Poppéa. Elle avoit épousé en premieres noces Rufius Crispinus. Othon lui ayant persuadé de se séparer de lui, la prit pour sa femme ; mais, il ne fut pas si aise de l'avoir, qu'il fut chagrin de se voir contraint de la partager avec Néron, & bientôt de la céder entiérement à ce rival qui en étoit devenu passionnément amoureux. Othon se trouva même en grand danger de sa vie ; & c'est une chose très-étonnante que Néron, aprés avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les noces de Poppéa, ait épargné Othon. Mais, Othon avoit Séneque pour ami, & ce fut Séneque qui, par ses conseils & par ses sollicitations, porta le Prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Océan. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il y devint un autre homme. Il s'y comporta avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni désagréable aux peuples qui lui étoient soumis, car il sentoit bien que cet emploi lui avoit été donné comme un adoucissement & comme une couverture honorable de son exil ; & après que Galba se fut révolté, il fut le premier des Capitaines qui se joignit à lui, & qui, prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoie. Il lui donna les officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un Prince. Dans tout le reste, il lui marqua une entiere fidélité, & par les services qu'il lui rendit, on vit bientôt que personne n'avoit ni plus d'expérience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Il n'oublia rien pour faire sa cour à Ta

Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduités & par ses présens, & principalement en lui cédant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à être le second, mais il avoit sur lui cet avantage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se montrant toujours humain & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur tout, il protégea extrêmement les gens de guerre, & en avança plusieurs aux premieres charges qu'il demandoit, les unes à l'Empereur même, & les autres à T. Vinius & à ses affranchis Icélus & Asiaticus, car c'étoient ceux qui avoient le plus de crédit.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la cohorte qui étoit en garde en donnant à chacun des soldats une piece d'or. Ainsi, sous prétexte d'honorer le Prince par ses largesses, il gagnoit les troupes Prétoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba délibéroit sur le choix d'un successeur, T. Vinius lui proposa Othon; ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en vue le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser, s'il étoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais, Galba faisoit connoître visiblement qu'il préféroit l'intérêt public à l'intérêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agréable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon héritier de son patrimoine même, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché, & aussi dissipateur qu'il étoit, & le sçachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoi, après avoir écouté T. Vinius fort doucement sans rien répondre de positif, il remit cette affaire à une autrefois, & se contenta de désigner Othon Consul avec T. Vinius pour l'année suivante; ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année, il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préféré à tous les autres.

Mais, pendant que Galba délibéroit encore, & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit que les armées de Germanie s'étoient révoltées. A cette nouvelle, il ne différa plus l'adoption qu'il méditoit, & son choix tomba sur Pison Licinianus, en qui la vertu étoit accompagnée d'une modestie singuliere & d'une grande sévérité de mœurs. On vit bientôt sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une espérance qu'il croyoit sûre; car, après avoir été le premier jugé digne de l'Empire, & y

avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. Dès-lors il ne songea plus qu'à emporter par le crime ce que l'adresse & l'intrigue n'avoient pu lui faire obtenir. Il s'étoit mis, par sa mauvaise conduite, dans la nécessité de périr ou d'être Empereur ; il le disoit ouvertement, & accablé du poids de ses dettes, il protestoit qu'il lui étoit indifférent de succomber sous les coups des ennemis dans une bataille, ou sous les poursuites de ses créanciers devant les juges. Vivant donc dans un luxe onéreux même à un Empereur, & réduit à une indigence intolérable au plus petit particulier, agité de sentimens violens de vengeance contre Galba, d'envie contre Pison Licinianus, il se forgeoit encore des dangers & des craintes, pour allumer davantage ses désirs. Il se disoit à lui-même : » qu'il avoit été à charge » à Néron, & qu'il n'étoit plus » question pour lui d'attendre » un nouvel exil déguisé sous » un titre d'honneur. Que les » Princes ne manquoient pas » de tenir pour suspect & de » haïr quiconque leur étoit » destiné par l'opinion publique » pour successeur. Que cette » idée lui avoit nui auprès d'un » Empereur presque décrépit. » Combien plus lui nuiroit-» elle auprès d'un jeune Prin-» ce, sombre & malfaisant par » caractere, & encore aigri » par un long exil ? Qu'il ne » pouvoit donc espérer que la » mort ; & que par conséquent » il devoit agir & tout oser » pendant que l'autorité de » Galba étoit ébranlée, & que » celle de Pison n'avoit pas eu » le tems de s'établir. Que le » changement dans le Gouver-» nement étoit un moment avan-» tageux pour les grandes en-» treprises ; & que la circons-» pection étoit déplacée où le » repos est plus pernicieux que » la témérité. Enfin, que la » mort, assurée à tous par une » commune loi, ne laissoit d'au-» tre différence, que l'oubli » de la postérité ou la gloire, » & que si un même sort l'at-» tendoit, innocent ou cou-» pable, il étoit d'un homme » de cœur de mériter son in-» fortune plutôt que de s'y lais-» ser conduire lâchement. »

Ces horribles pensées étoient soutenues dans Othon par un courage ferme, & qui ne ressembloit en rien à la mollesse de ses mœurs. Tout ceux dont il étoit environné éguillonnoient encore son audace. Ses affranchis & ses esclaves, accoutumés à vivre dans une corruption égale à celle de leur maître, lui remettoient devant les yeux les plaisirs de la cour de Néron, le luxe, la licence de la débauche, & toutes les facilités que donne le rang suprême pour satisfaire ses passions, le flattant de l'espérance de jouir de tant de biens, s'il

avoit de la hardiesse, & lui réprochant comme une bassesse, l'inaction par laquelle il le laisseroit en d'autres mains. Ces exhortations étoient bien conformes à son goût ; & les astrologues venoient à l'appui, espece d'hommes, dit Tacite, qui fait métier de tromper les Grands, qui nourrit les fausses espérances, que toujours les loix condamneront, & que toujours la cupidité retiendra à son service.

Il y avoit long-tems qu'Othon avoit commencé à les consulter. L'un d'eux, nommé Ptolémée, avoit prédit à Othon, lorsqu'il partit pour l'Espagne, qu'il survivroit à Néron. Cette prédiction, vérifiée par l'événement, accrédita beaucoup l'Astrologue dans l'esprit d'Othon; & Ptolémée, devenu plus hardi, en ajouta une seconde, & lui promit l'Empire après Galba. Il étoit guidé par les circonstances, par les bruits publics, par une conjecture qui avoit de la probabilité. Mais, Othon, suivant la manie de l'esprit humain, qui croit volontiers l'extraordinaire, & pour lequel l'obscurité, sur tout si elle est flatteuse, devient une amorce de persuasion, ajoutoit une pleine foi à l'habileté de son devin, & ne doutoit point que ce ne fussent ses hautes connoissances qui lui avoient dicté cet oracle. Après l'adoption de Pison Licinianus, Ptolémée ne voulut point passer pour faux Prophete ; & puisque les événemens ne se prêtoient pas d'eux mêmes, il résolut de les aider, & il conseilla les attentats les plus criminels, suite toute naturelle de vœux semblables à ceux dont Othon s'étoit laissé repaître.

Il y avoit déjà long-tems qu'Othon avoit pris à tâche de gagner l'amitié des soldats. Il est à croire que voulant, à quelque prix que ce pût être, devenir Empereur, il eût mieux aimé arriver par les voies licites à ce qu'il souhaitoit, mais bien résolu de recourir au crime si les autres ressources lui manquoient. Dans les marches, dans les corps de garde, il reconnoissoit les vieux soldats, les appelloit par leur nom, les traitoit de camarades, comme ayant fait avec eux le service sous Néron; il demandoit des nouvelles de ceux qu'il ne voyoit pas ; il aidoit de son crédit ceux qui en avoient besoin, il leur donnoit de l'argent, mêlant à toutes ces caresses des plaintes sur ce qu'ils avoient à souffrir, des discours ambigus sur Galba, & tout ce qui étoit capable d'aigrir une multitude, & de la porter à la sédition.

Lorsqu'il eut pris son parti de lever le masque & d'attaquer Galba, il chargea Onomastus, l'un de ses affranchis, de la conduite du crime. C'est une chose incroyable, que la foiblesse des moyens qu'il employa pour une entreprise de cette conséquence. Un million

de sesterces, c'est-à-dire, cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie, qu'il venoit de tirer depuis peu d'un esclave de l'Empereur, à qui il avoit fait, par son crédit, obtenir un emploi, formoient tout son trésor; & Onomastus lui gagna par présens & par promesses Barbius Proculus & Véturius, Sergens aux Gardes, qui avoient de la ruse, de l'audace, & quelque talent pour manier les esprits. Deux soldats, dit Tacite avec étonnement, entreprirent de détrôner un Empereur, & d'en substituer un autre en sa place; & ils réussirent.

Le quinzieme de Janvier de l'an de Jesus-Christ 69., jour choisi pour l'exécution du complot, Othon vint le matin, selon son usage, faire sa cour à Galba, qui le reçut comme de coutume, en lui donnant le baiser. Il assista ensuite au sacrifice qu'offroit l'Empereur; & il entendit avec grande joie celui qui consultoit les entrailles des victimes, annoncer à Galba des présages de la colere céleste, un danger pressant, un ennemi domestique.

Dans le moment son affranchi Onomastus vint lui dire que l'architecte & les maçons l'attendoient. C'étoit le mot dont ils étoient convenus pour signifier que les apprêts de la conjuration se trouvoient en état, & que les soldats commençoient à s'assembler. Othon partit, & comme on lui demandoit pourquoi il se retiroit, il dit qu'il étoit sur le point d'acheter une maison déjà vieille, & qu'il vouloit la faire visiter avant que de consommer le marcher. Appuyé sur le bras de son affranchi, il gagna la colomne milliaire érigée dans la place publique; & là il trouva vingt-trois soldats qui le saluerent Empereur. Il fut effrayé de les voir en si petit nombre, il voulut reculer, si nous en croyons Plutarque, & renoncer à une entreprise qui lui paroissoit si mal concertée. Mais, les soldats ne lui en laisserent pas la liberté, & l'ayant mis promptement dans une chaise, ils le porterent au camp, tenant en mains leurs épées nues. Sur le chemin, environ un pareil nombre de soldats se joignirent aux premiers, quelques uns instruits du mystere, la plûpart poussés par la curiosité & la surprise, & ils accompagnerent la chaise, les uns en tirant leurs épées & jettant de grands cris, les autres marchant en silence, & attendant l'évenement pour se décider. Le Tribun qui gardoit la porte du camp, soit déconcerté par la nouveauté d'un évenement si étrange, soit frappé de la crainte d'une corruption qui eût déjà pénétré au dedans, & à laquelle il fût également inutile & périlleux de s'opposer, livra l'entrée sans résistance; & à son exemple les autres Officiers préférerent leur sûrete présente à l'honneur accompagné de risque & de danger; en sorte que cet horrible

attentat fut entrepris par une poignée de scélérats, un plus grand nombre le désiroient, tous le souffrirent.

Tout le camp reconnut donc Othon; & l'ardeur étoit si grande, que non contens de lui faire un rempart de leurs corps, les Prétoriens le placerent au milieu de leurs drapeaux, sur une élévation où paroissoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni Tribun ni Centurion n'avoit la liberté d'approcher; le soldat prenoit même soin d'avertir que l'on se tînt en garde contre les Officiers. L'air retentissoit d'acclamations & d'exhortations mutuelles; & ce n'étoient pas des cris oisifs d'une flatterie impuissante, comme parmi la Populace de la Ville. A mesure qu'un soldat arrivoit, les autres le prenoient par la main, l'embrassoient avec leurs armes, l'amenoient à Othon, lui dictoient les paroles du serment; & tantôt ils recommandoient les soldats à l'Empereur, tantôt l'Empereur aux soldats. Othon de son côté jouoit son rôle, saluant de la main, donnant le baiser, faisant des gestes de soumission à la multitude; & toutes sortes de bassesses serviles pour parvenir à dominer. Surtout, il s'épuisoit en promesses; & il répéta plusieurs fois qu'il ne prétendoit avoir pour lui, que ce que lui laisseroient les soldats.

Lorsqu'il sçut que la Légion de marine s'étoit déclarée en sa faveur, il commença à prendre confiance en ses forces; & au lieu que jusques-là il n'avoit agi qu'en corrupteur qui cherche à se faire des créatures, il crut devoir procéder en chef de Parti, qui se voit à la tête d'un Corps puissant & nombreux. Il convoqua l'assemblée des soldats, & leur fit cette harangue.

» Mes chers camarades, j'ignore sur quel pied je dois » ici m'annoncer. Il ne m'est » pas permis de me qualifier simple particulier, après que » vous m'avez nommé Empereur, ni Empereur pendant » qu'un autre jouit de l'Empire. » Le titre qui vous convient » sera également incertain, tant » que l'on doutera si c'est un » Empereur ou un ennemi du » Peuple Romain que vous avez » dans votre camp. Entendez-» vous les cris par lesquels on » demande en même tems ma » mort & votre supplice? Tant » il est évident que votre sort » & le mien sont inséparablement attachés, & que nous ne » pouvons périr, ni triompher » que conjointement. Galba, » doux & clément comme il est, » a peut-être déjà promis ce » qu'on lui demande. Il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, » après l'exemple de tant de » milliers d'innocens massacrés » par ses ordres, sans que personne l'en eût sollicité. Je » frémis d'horreur, toutes les » fois que je me rappelle la » funeste entrée de Galba, & » l'inhumanité barbare avec laquelle il a fait décimer aux

» portes de la ville des mal-
» heureux soldats qui s'étoient
» remis à sa foi ; seul exploit
» par lequel il se soit signalé
» &c. &c. &c. On attend, chers
» camarades, que votre valeur
» donne le signal ; c'est vous
» qui êtes la force de tout des-
» sein honorable & glorieux ;
» sans votre appui demeurent
» inutiles & sont privées de leur
» effet les plus belles entrepri-
» ses. Ce n'est pas qu'il soit
» ici question de guerre ni de
» danger pour vous. Tout ce
» qu'il y a de troupes dans
» Rome joint ses armes aux vô-
» tres. Et une seule cohorte,
» qui n'est pas même régulie-
» rement armée, est moins une
» défense pour Galba, qu'une
» garde qui le retient pour nous
» le livrer. Dès que ces soldats
» vous auront apperçus, dès
» que je leur aurai donné l'or-
» dre, il ne restera d'autre
» combat, sinon à qui me
» montrera plus de zele. Au
» reste, hâtons nous. Tout dé-
» lai est nuisible à une entre-
» prise qui ne peut être louée
» qu'après le succès. «

En finissant ce discours, Othon ordonna que l'on ouvrît l'arsenal, où tous prirent les armes qui les premieres leur tomberent sous la main, sans distinction de Prétorien ou de Légionnaire, de soldat national ou étranger. Aucun Tribun, aucun Centurion ne paroissoit. Les soldats se servoient à eux-mêmes de chefs & d'officiers, animés sur tout par la douleur des bons, puissant éguillon pour les méchans.

Cependant, on vient dire à Othon que le peuple prenoit les armes, & il ordonna en conséquence à ceux qui l'environnoient de partir en diligence, & de prévenir le danger. Dès que cette troupe armée parut, l'enseigne de la cohorte qui accompagnoit Galba, arracha de son drapeau l'image de ce Prince, & la jetta contre terre. Cette action insolente fut un signal qui décida tous les soldats en faveur d'Othon. La place devint déserte en un instant par la fuite de tout le peuple, & si quelques uns balançoient encore, les séditieux les déterminerent en mettant contre eux l'épée à la main. Galba se vit donc abandonné de tous, & périt au milieu du tumulte. T. Vinius en fuyant reçut une blessure mortelle. Pour Pison Licinianus, il fut égorgé à la porte du temple de Vesta.

On porta à Othon les têtes de ces trois victimes de son ambition, & il les considéra toutes curieusement. Mais sur tout, il ne pouvoit se lasser de promener ses regards avides sur celle de Pison Licinianus ; soit qu'alors seulement libre de toute inquiétude, il fût assez tranquille pour se livrer à la joie ; soit que le respect de la Majesté impériale dans Galba, le souvenir de l'amitié qui l'avoit lié avec T. Vinius, troublassent son ame de quelques remords, tout endurci qu'il étoit dans le

crime ; au lieu que n'envisageant dans Pison Licinianus qu'un ennemi & un rival, il goûtoit sans scrupule le plaisir de s'en voir délivré. Tout sentiment d'humanité étoit éteint. Les trois têtes attachées chacune au bout d'une pique, furent portées avec ostentation parmi les drapeaux près de l'aigle; & ceux qui prétendoient, avec vérité ou sans fondement, avoir pris part à ces horribles exécutions, s'empressoient de s'en faire un honteux honneur, & de montrer leurs mains sanglantes.

Jamais il ne parut mieux qu'au moment de la mort de Galba, combien l'on doit peu compter sur les témoignages d'attachement que donne une multitude, toujours disposée à recevoir la loi du plus fort. Le changement fut si subit & si complet, que vous eussiez cru voir, dit Tacite, un autre Sénat, un autre peuple Romain. Tous couroient au camp, il y avoit émulation à qui arriveroit le premier; ils blâmoient hautement Galba, ils louoient le jugement des soldats, ils baisoient la main d'Othon. Plus ces démonstrations étoient feintes, plus ils s'efforçoient d'en couvrir le faux par toutes les apparences d'un zele sincere. Othon de son côté ne rebutoit aucun de ceux qui se présentoient. Du geste & de la voix, il prenoit soin de calmer le soldat irrité & menaçant, & il montroit une douceur peut-être aussi trompeuse, que les hommages qu'on lui rendoit.

Après tous les crimes dont avoit été rempli ce jour funeste, le comble des maux fut la joie qui le termina. Le Préteur de la ville, devenu chef du Sénat par la mort des deux Consuls, assembla la Compagnie ; & l'adulation se déploya sans mesure. Les Magistrats, les Sénateurs, accoururent avec empressement, décernerent à Othon la puissance Tribunicienne, le nom d'Auguste, & tous les titres de la souveraine puissance, s'efforçant à l'envi d'effacer par des éloges excessifs les reproches injurieux dont ils l'avoient peu auparavant accablé. Leur politique eut sa récompense. Personne ne s'apperçut qu'Othon Empereur eût conservé du ressentiment des injures qu'il avoit reçues simple particulier. Si c'étoit oubli de sa part, ou seulement un délai de vengeance, c'est ce que la brieveté de son regne n'a pas permis de discerner. Othon, reconnu du Peuple & du Sénat, sortit du camp, vint dans la place publique encore inondée de sang, & passant à travers les cadavres étendus par terre, il monta au Capitole, & delà se rendit au Palais.

Il n'est pas besoin d'avertir que pendant qu'on lui applaudissoit au dehors, on le redoutoit intérieurement, on l'avoit en horreur ; & comme les nouvelles du soulevement de Vitellius, qui avoient été suppri-

mées du tems de Galba, commencerent alors à se répandre librement, il n'étoit aucun citoyen qui ne fût touché de compassion sur le triste sort de la République, destinée à devenir la proie de l'un ou de l'autre de ces deux indignes contendans. Non-seulement les Sénateurs & les Chevaliers, qui par leur état devoient prendre plus d'intérêt aux affaires publiques, mais le simple peuple gémissoit ouvertement de voir les deux mortels les plus dignes de haine & de mépris par leurs débauches honteuses, par leur lâcheté, par leur mollesse, mis en place & choisis exprès, ce semble, par un mauvais destin pour ruiner l'Empire. On se rappelloit, non les exemples récens des cruautés exercées par les Princes sur des particuliers pendant la paix, mais les désastres généraux des guerres civiles, la ville de Rome tant de fois prise par ses propres citoyens, la désolation de l'Italie, les Provinces ravagées, Philippes, Pharsale, Pérouse, & Modene, noms fameux par les combats sanglans de Romains contre Romains.

Cependant, la conduite d'Othon trompa l'attente de tout le monde. Il ne s'endormit point dans l'oisiveté ; il ne se livroit point aux délices ; de l'attention aux affaires, de l'activité, la décence de son rang soutenue par le travail & par des soins dignes d'un Empereur. Il est vrai qu'on ne se fioit pas à ce changement. On pensoit qu'il avoit fait simplement treve avec ses plaisirs, qu'il déguisoit ses penchans ; & l'on craignoit de fausses vertus, à la place desquelles reviendroient bientôt les vices qui lui étoient naturels. Il savoit que rien n'étoit capable de lui faire plus d'honneur, que la douceur & la clémence, & il en fit un usage très-bien entendu à l'égard de Marius Celsus, qui jusqu'à la derniere extrêmité étoit demeuré fidele à Galba. La noblesse du procédé d'Othon fit un grand éclat. Les premiers de la ville en furent charmés, la multitude la célébra par ses louanges, les soldats même n'en furent pas fâchés. Revenus de leur premier emportement, ils admiroient malgré eux une vertu qu'ils ne pouvoient aimer.

C'étoit la coutume que les nouveaux Empereurs prissent le Consulat. Ainsi, en la place de Galba & de T. Vinius, Othon se nomma Consul avec Salvius Titianus son frere, qui l'avoit dejà été sous Claude. Ils devoient être en charge jusqu'au premier de Mai. Dans l'arrangement des Consulats du reste de l'année, Othon se conduisit avec beaucoup de modération. Il garda leur rang à ceux qui avoient été désignés par Néron & par Galba. On lui sçut gré du soin qu'il prit d'élever aux dignités d'Augures & de Pontifes des vieillards illustres, à qui il ne manquoit que ces titres pour parvenir au faîte des

honneurs ; & on ne loua pas moins sa bienveillance envers la jeune noblesse, dont plusieurs nouvellement revenus d'exil reçurent de lui des Sacerdoces qui avoient autrefois été dans leurs familles.

Nous plaçons ici parmi les actions louables d'Othon une faveur accordée par lui aux soldats, mais avec prudence & sagesse, dès les premiers momens qui suivirent la mort de Galba. Ils se plaignoient d'une espece de tribut qu'ils étoient obligés de payer à leurs Centurions pour obtenir des exemptions de certains travaux militaires. C'étoit un usage, ou plutôt un abus établi, d'où résultoient plusieurs inconvéniens contre le bien de la discipline. Othon, qui trouvoit de la justice dans la plainte des soldats, & qui ne vouloit pas aliéner les Centurions, en les frustrant d'un émolument qu'ils regardoient comme appartenant à leur charge, prit un tempérament, & déclara qu'il payeroit du trésor impérial ce qui avoit été jusques-là une redevance des soldats envers leurs Capitaines; institution utile, & qui fut autorisée par la pratique constante de ses successeurs. A ces traits qui mériterent à Othon l'admiration publique, il en joignit d'autres qui avoient besoin d'être excusés par la nécessité des circonstances. Trois Sénateurs, condamnés sous Claude ou sous Néron pour cause de concussion, furent rétablis dans leur dignité. On fit passer ce qui étoit punition d'une cupidité injuste & tyrannique, pour une persécution occasionnée par de prétendus crimes de Lese-Majesté; nom odieux, dont l'iniquité justement détestée anéantissoit même les loix salutaires.

Tacite improuve pareillement des largesses & des privileges prodigués aux peuples & aux villes ; les colonies de Séville & de Mérida, recrutées par l'addition de plusieurs nouvelles familles ; le domaine de la Bétique, augmenté de plusieurs villes & territoires en Mauritanie ; le droit de bourgeoisie Romaine accordé à ceux de Langres. Othon étoit porté à donner, & cherchoit par tout à se faire des créatures. Mais, ce qui est absolument inexcusable, ce sont ses retours de tendresse vers Poppéa & ses témoignages de vénération pour la mémoire de Néron. Il fit rétablir par un Sénatusconsulte les statues de Poppéa, à qui tout ce qui pouvoit arriver de plus favorable étoit d'être oubliée. Il souffrit aussi que des particuliers relevassent les statues de Néron, étalassent ses portraits ; il remit en place les Intendans & les Affranchis que ce Prince avoit employés ; la premiere ordonnance sur le trésor impérial qu'il signa, fut pour destiner cinquante millions de sesterces à l'achevement du Palais d'or ; il ne rejetta point les acclamations d'une vile populace, qui le salua des noms

de Néron Othon ; & l'on assure que lui même il ajouta le nom de Néron au sien dans des lettres adressées à certains gouverneurs de Provinces. Néanmoins, lorsqu'il s'apperçut que les premiers & les plus gens de bien de la ville s'offensoient de ces tentatives hazardées dans la vue de faire revivre la mémoire d'un tyran si détesté, il eut assez de jugement pour y renoncer & s'en abstenir.

Les premiers commencemens du regne d'Othon furent signalés par un avantage remporté sur les Sarmates Rhoxolans. Othon fit grand trophée de cette victoire. Il récompensa M. Aponius Gouverneur de la Mœsie par une statue triomphale, & ses trois Lieutenans par les ornemens consulaires. Il vouloit s'acquérir l'honneur de passer pour un Prince heureux dans la guerre, & sous les auspices duquel les armes Romaines s'illustroient d'un nouvel éclat. Un genre de mérite qu'on ne sauroit lui refuser, c'est de s'être fait extrêmement aimer des soldats. Leur zele pour son service alloit jusqu'à la passion, & il donna lieu à une sédition, qui devint presque funeste à la Ville.

Othon avoit commandé que l'on amenât à Rome une cohorte qui étoit à Ostie, & le soin de l'armer fut donné à un Tribun des Prétoriens. Cet Officier, pour exécuter avec moins d'embarras ses ordres, choisit le moment de la nuit commençante, comme un moment de tranquillité, & ayant ouvert l'arsenal, il fit charger les armes nécessaires sur les chariots de la cohorte, Les soldats prirent ombrage des précautions mêmes affectées pour éviter le trouble ; tout leur parut suspect ; & déjà échauffés par le vin pour la plûpart, la vue des armes fut une amorce qui les enflamma. Ils accusent leurs Officiers de trahison, & leur imputent d'armer contre Othon les esclaves des Sénateurs. Ce bruit atroce se répand en un instant ; tous accourent, les uns de bonne foi, &, dans l'état où le vin les avoit mis, ne sçachant gueres ce qu'ils faisoient ; les méchans, par l'avidité de saisir l'occasion de piller ; le plus grand nombre par le goût qui est naturel à toute multitude pour la nouveauté & pour le tumulte ; & l'heure de la retraite avoit renfermé les bons dans leurs tentes; Le Tribun & les plus séveres des Centurions, ayant voulu résister aux séditieux, furent tués sur la place ; & les soldats fougueux s'emparent des armes, tirent leurs épées, & montans à cheval ils courent à la Ville & au Palais.

Othon donnoit un grand repas à plus de quatre-vingts tant Magistrats que Sénateurs, dont plusieurs avoient amené leurs femmes. L'allarme fut des plus vives, on ne sçavoit si c'étoit une fureur subite qui eût transporté les soldats, ou une per-

fidie de l'Empereur ; quel parti étoit le plus périlleux, ou de rester & d'attendre, ou de s'enfuir & de se disperser ; ils vouloient montrer de la confiance, & leur trouble les décéloit ; sur tout ils attachoient leurs regards sur le visage d'Othon, qui leur donnoit de la crainte, pendant qu'il craignoit lui même. Il ne méritoit pas que l'on se défiât de lui. Aussi touché du danger auquel il voyoit le Sénat exposé, que s'il eût été menacé lui même, il envoya des Préfets du Prétoire au devant des soldats pour les calmer, il ordonna à ses convives de se retirer promptement. Tous s'enfuirent en désordre. Les Magistrats, jettant les marques de leurs dignités, & évitant un cortege qui les auroit rendus reconnoissables, des vieillards & des femmes s'égarant dans les ténebres, se répandirent dans différentes rues, peu regagnerent leurs maisons ; la plûpart crurent trouver plus de sûreté chez leurs amis, & les plus obscurs de leurs cliens étoient ceux qu'ils choisissoient par préférence, comme les moins faciles à deviner.

Les barrieres même du Palais ne purent arrêter la fougue des séditieux ; & ayant blessé un Centurion & un Tribun qui vouloient les retenir, ils pénétrerent jusqu'à la salle du festin, demandant qu'on leur montrât Othon. Il ne sortoit de leurs bouches que des paroles de menaces, contre leurs Officiers, contre le Sénat entier ; & ne pouvant désigner en particulier aucun coupable, leur licence en vouloit à tous. Othon, obligé de s'abaisser, contre la majesté de son rang, aux prieres & aux larmes, eut bien de la peine à les appaiser. Ils retournerent dans leur camp à regret, sans avoir accompli leur dessein, mais en ayant assez fait pour se rendre criminels.

Le lendemain, l'aspect de la ville sembloit annoncer une ville prise. Les portes des maisons étoient fermées, peu de monde dans les rues, la consternation peinte sur les visages de ceux qui se montroient. Pour ce qui est des soldats, ils affectoient un dehors de tristesse, où le repentir avoit peu de part. Les deux Préfets du Prétoire les prirent par bandes, craignant de les assembler en corps, & leur parlerent d'un ton plus ferme ou plus doux, chacun selon leur caractere. La fin de ces harangues fut une distribution de cinq mille sesterces par tête. Après ces préliminaires, Othon osa entrer au camp. Aussitôt les Tribuns & les Centurions l'environnent, dépouillant les marques de leurs emplois, & demandant repos & sûreté. Les soldats sentirent quelle haine jettoit sur eux une pareille requête, & se composant, prenant des manieres soumises, ils invoquerent même la sévérité de l'Empereur contre les auteurs de la sédition.

Othon avoit l'esprit agité de

bien des pensées différentes. Il voyoit que les soldats étoient partagés de sentimens, que les bons souhaitoient un prompt remede à la licence, mais que la plûpart, amateurs de séditions, & ne pouvant souffrir qu'un Gouvernement mou & foible, avoient besoin de l'amorce des troubles & du pillage pour se laisser mener volontiers à une guerre civile. Réfléchissant sur lui même, il comprenoit que la vertu & la sévérité antiques ne convenoient gueres à un Prince monté au rang suprême par le plus noir des attentats. D'un autre côté, le danger de la Ville & du Sénat faisoit sur lui une impression profonde. Enfin, il prit son parti, & parla en ces termes :

» Mes chers camarades, je » ne viens point ici encourager » votre bravoure, ni animer » votre ardeur à mon service ; » ces sentimens sont chez vous » en un degré qui passe ce que » je puis souhaiter, & je n'ai » à vous prier que d'y apporter de la modération. Les » causes ordinaires des troubles qui s'excitent dans les » armées, sont la cupidité, les » haines, ou la crainte des » dangers. Rien de tout cela » n'a influé dans le tumulte » arrivé dernierement parmi » vous. Il n'a eu pour principe » qu'un trop vif empressement » pour votre Empereur, & un » zele dont vous avez plus » écouté la voix que celle de » la prudence. Car souvent des » motifs louables, si la sagesse » ne les gouverne, produisent » des effets pernicieux. Nous » partons pour la guerre. Faudra-t-il que tous les couriers » soient entendus en présence » de l'armée, que tous les conseils se tiennent en public ? » Une telle pratique conviendroit-elle au bien des affaires, à la rapidité des occasions, qui s'envolent dans » l'instant ? Il est des choses que » le soldat doit ignorer, comme il en est qu'il doit sçavoir. L'autorité des chefs, » la sévérité de la discipline » exigent que souvent les Officiers eux mêmes ne connoissent pas les motifs des ordres qu'ils reçoivent. Si » lorsqu'un ordre a été donné, il est permis à chacun » d'en raisonner & de faire des » questions, la subordination » périt, & les droits du souverain commandement périssent avec elle. Se donnera-t-on, lorsque nous serons à la » guerre, la licence de prendre les armes en pleine nuit ? » Un ou deux misérables, [car » je ne crois pas que les auteurs de la sédition passent ce » nombre) un ou deux forcenés, dont la fureur sera encore augmentée par l'ivresse, » tremperont leurs mains dans » le sang de leurs Officiers, » forceront la tente de leur » Empereur ? Il est vrai que » c'est par affection pour moi » que vous l'avez fait. Mais, » dans le trouble, dans les té-

» nebres, dans une confusion » générale, l'occasion peut se » présenter aux mal-intention» nés d'agir même contre moi. » Quels autres sentimens, » quelles autres dispositions, » Vitellius avec ses Satellites » nous souhaiteroit-il, si la » chose dépendoit de lui? Ne » seroit-il pas charmé que la » mésintelligence & la discorde » se missent parmi nous? Que » le soldat n'écoutât plus les » ordres du Centurion, ni le » Centurion ceux du Tribun; » afin que mêlés & confon» dus, cavalerie & infanterie, » sans regle, sans discipline, » nous courussions à une perte » certaine.

» C'est par l'obéissance, mes » chers camarades, que la mi» lice subsiste, & non par une » curiosité indiscrete, qui sou» met à l'examen les ordres » des Généraux. L'armée la » plus modérée & la plus sou» mise avant l'action, est tou» jours la plus courageuse dans » l'action même. Les armes & » la bravoure, voilà votre » partage; laissez-moi le con» seil, & le soin de gouver» ner votre valeur. Peu sont » coupables, deux seulement » seront punis. Que tous les » autres bannissent de leur sou» venir les horreurs d'une nuit » si criminelle. Et que jamais » ne se répetent dans aucune » armée ces cris audacieux » contre le Sénat. Demander » qu'on extermine une com» pagnie qui préside à l'Em» pire, qui renferme la fleur » & l'élite de toutes les Pro» vinces, non certes, c'est ce » que n'oseroient faire ces Ger» mains mêmes que Vitellius » arme actuellement contre » nous. Et des enfans de l'I» talie, une jeunesse vraiment » Romaine voudroit se porter » à une fureur sanguinaire con» tre cet Ordre auguste, dont » la splendeur nous donne une » supériorité éclatante sur la » bassesse ignoble du parti de » Vitellius? Vitellius a des » nations pour lui, il est ac» compagné d'un corps de trou» pes qui a figure d'armée. » Mais, le Sénat est pour nous; » & cette seule différence met » la République de notre côté, » & constitue nos adversaires » ennemis de la Patrie. Eh » quoi! pensez-vous que cette » grande & superbe ville con» siste dans les maisons, dans » les édifices, dans des amas » de pierres? Ces êtres muets » & inanimés peuvent se dé» truire & se renouveller sans » conséquence. C'est le Sénat » qui en est l'ame, & de sa » conservation dépendent l'é» ternité de l'Empire, la paix » de l'univers, votre salut & » le mien. Cette compagnie a » été instituée sous la direction » des auspices par le pere & » le fondateur de cette ville; » elle a subsisté depuis les Rois » jusqu'aux Empereurs, tou» jours florissante & immor» telle; nous devons en trans» mettre la Majesté à nos des-

» cendans, telle que nous l'a» vons reçue de nos ancêtres. » Car, de même que de vous » naissent les Sénateurs, du » Sénat sortent les Princes. «

Ce discours, mêlé de sévérité & d'indulgence, propre à réprimer & à flatter les soldats, fut extrêmement goûté & applaudi. Ils furent aussi charmés de ce qu'Othon se contenta du supplice de deux des plus coupables, auxquels personne ne prenoit intérêt ; & par-là si l'indocilité de ces mutins ne fut pas guérie, au moins se trouva-t-elle calmée pour un tems.

Cependant, la ville n'avoit pas recouvré sa tranquillité. Les apprêts de la guerre y entretenoient le trouble ; & quoique les soldats n'attentassent rien en commun contre le repos public, ils se répandoient dans les maisons comme espions, déguisés en bourgeois ; ils observoient malignement les discours de ceux que leur noblesse, leur rang, & leurs richesses exposoient plus que d'autres aux soupçons. On se persuada même qu'il s'étoit glissé dans la ville des partisans de Vitellius qui épioient furtivement la disposition des esprits. Ainsi, tout étoit plein de défiances, & les citoyens se croyoient à peine en sûreté dans l'intérieur de leurs maisons. En public l'embarras devenoit encore plus grand. A chaque nouvelle qui arrivoit, (car l'armée de Vitellius étoit déjà depuis long-tems en marche, & elle approchoit de l'Italie) on se tenoit alerte, on composoit son visage & son maintien, de peur de paroître ou mal augurer, si le bruit étoit fâcheux, ou ne pas se réjouir assez des succès. Mais sur tout, les Sénateurs, lorsqu'ils étoient assemblés, ne sçavoient comment tourner leurs avis, comment régler leur conduite, pour ne point donner prise. Le silence pouvoit être imputé à mauvaise humeur, la liberté devenir suspecte. Et Othon nouvel Empereur, & récemment sorti de l'état de particulier, se connoissoit en flatterie. Les Sénateurs prenoient donc le parti de s'envelopper dans des discours ambigus, dans des propos vagues, traitant Vitellius d'ennemi & de parricide, & l'accablant d'injures, dans lesquelles les prudens se donnoient de garde de rien spécifier.

Pendant que Vitellius faisoit des apprêts formidables de guerre, il recevoit souvent d'Othon des lettres pleines de fadeur, qui l'invitoient à la paix, en lui offrant de l'argent, un rang honorable, & tel lieu de retraite qu'il voudroit choisir pour y passer ses jours dans l'abondance & les délices. Vitellius répondoit sur le même ton ; & ce badinage ridicule & indécent dura quelque tems de part & d'autre. Ensuite, aux douceurs succederent les injures ; & dans les lettres qu'ils s'écrivoient, ils se reprochoient

mutuellement toutes sortes de désordres & d'infamies, & tous deux ils disoient vrai.

Othon voulut aussi sonder les dispositions des troupes de son ennemi, & il fit députer par le Sénat quelques membres de la compagnie vers les deux armées Germaniques. Les députés resterent auprès de Vitellius, à qui ils s'engagerent si aisément, qu'ils ne garderent pas même les dehors, & s'ôterent l'excuse de la contrainte. Les Officiers des gardes, qu'Othon avoit pris soin de leur joindre comme par honneur & pour leur faire cortege, furent renvoyés avant qu'ils eussent pu s'insinuer parmi les légions, & lier commerce avec elles. On les chargea de lettres adressées de la part des armées Germaniques aux cohortes Prétoriennes, & à celles de la Ville. Il y étoit parlé magnifiquement de la puissance du parti de Vitellius. On leur offroit de vivre en bonne intelligence avec elles. On se plaignoit de ce qu'elles avoient donné à Othon l'Empire, dont Vitellius étoit le premier en possession. On tentoit leur fidélité par des promesses & des menaces, en leur représentant l'inégalité de leurs forces pour la guerre, en même tems qu'on les assuroit qu'elles ne perdroient rien par la paix. Mais, les Prétoriens étoient trop affectionnés à Othon, pour se laisser ébranler.

Après les tentatives de corruption vinrent les embûches secretes. Vitellius & Othon envoyerent réciproquement l'un contre l'autre des assassins. Ceux de Vitellius se cacherent aisément dans Rome. Les émissaires d'Othon furent tout d'un coup découverts. De nouveaux visages se décéloient eux mêmes dans un camp où tout le monde se connoissoit.

Le parti d'Othon étoit très-bien appuyé. Outre l'Italie, les cohortes Prétoriennes, & celles de la ville, il avoit pour lui les légions de Dalmatie, de Pannonie, & de Mœsie, qui lui jurerent fidélité. C'étoit-là son vrai & solide soutien. Les Provinces d'Outremer, & tout l'Orient, l'Égypte & l'Afrique, lui avoient aussi prêté serment. Mais, ce n'étoit point par affection pour sa personne. Le nom de la ville & la majesté du Sénat pouvoient beaucoup dans ces Provinces éloignées, & l'on y étoit tout naturellement disposé à reconnoître pour Empereur celui qui étoit reconnu dans Rome. D'ailleurs, Othon étoit le premier des deux concurrens, dont la promotion leur eût été annoncée, & eût prévenu les esprits.

Vitellius comptoit aussi dans son parti des Provinces, que les circonstances, & non un véritable attachement, avoient déterminées en sa faveur. L'Aquitaine, l'Espagne, la Narbonnoise, ne tenoient à lui que par la crainte. L'Espagne même s'étoit d'abord déclarée pour Othon,

Othon, & Cluvius Rufus, qui en étoit Proconsul, en fut loué par un placard qu'Othon fit afficher dans Rome. On apprit dans le moment qu'il avoit changé de parti. L'Aquitaine passa aussi par les mêmes variations. Ainsi, les forces d'Othon & de Vitellius se balançoient, & le succès pouvoit paroître fort incertain.

Voici le plan de guerre que forma Othon. Comme il sçavoit que les passages des Alpes étoient déjà occupés par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer par mer la Gaule Narbonnoise, & dans ce dessein il équippa une Flotte. Ceux qui montoient cette Flotte, avoient pour lui un très-grand zele. C'étoient en premier lieu les restes de la légion de marine si cruellement traitée par Galba. Othon y joignit les cohortes de la ville, & un détachement de Prétoriens, sur la fidélité desquels il comptoit tellement, qu'il les regardoit même comme les surveillans de celle des chefs. Ces chefs étoient deux premiers Capitaines de Légion, & un Tribun cassé par Galba, & rétabli par Othon. Ils commandoient les troupes. Le soin des Vaisseaux rouloit sur l'affranchi Oscus; emploi au dessus de sa condition. Mais, Othon se fioit plus à un homme de cet état, qu'à ceux d'une naissance & d'un rang plus distingués.

Il se mit lui-même à la tête de son armée de terre, pour marcher à la rencontre des Lieutenans de Vitellius. Il choisit pour la commander sous son autorité les plus habiles Généraux que Rome eût alors, Suétonius Paulinus, Marius Celsus, & Annius Gallus. Mais, il ne comptoit pas pleinement sur leur attachement pour lui, & il réservoit toute sa confiance pour Licinius Proculus, l'un des deux Préfets du Prétoire, excellent Officier pour le service de la garde, mais sans aucune expérience dans la guerre. Avant que de partir, craignant que son absence ne donnât occasion à quelque mouvement dans Rome, il crut devoir prendre quelques précautions, dans lesquelles il ne consulta pas toujours les regles d'une exacte justice.

C'étoit une nouvelle dans Rome que des préparatifs de guerre. Depuis le calme rendu par Auguste à la République, le peuple Romain n'avoit connu que des guerres éloignées, dont l'inquiétude, comme la gloire, n'intéressoit que le chef de l'empire; au lieu que dans la circonstance actuelle on voyoit des Légions, des Flottes se mettre en mouvement; &, ce qui étoit inoui, les cohortes Prétoriennes & celles de la ville partirent pour aller combattre. Ainsi, le trouble regnoit dans Rome, & aucun ordre de citoyens n'étoit exempt de crainte.

Cependant, Othon faisoit

autant qu'il pouvoit dépendre de lui, ce qui étoit nécessaire pour hâter une décision. Le quatorze Mars, il convoqua le Sénat pour recommander le soin de la République à la vigilance de la Compagnie. En même tems, cherchant à se gagner les cœurs par une acte de bonté & de justice, il accorda à ceux qui étoient revenus d'exil, & dont les biens avoient été confisqués, ce qui n'étoit pas encore entré dans le fisc des neuf dixiemes des largesses de Néron revendiquées par Galba. Ce don étoit très-bien placé, & avoit une apparence magnifique. Mais, le produit en fut peu considérable, par l'effet des ardentes & exactes perquisitions des Officiers du fisc, qui avoient laissé bien peu de chose en arriere.

Othon harangua aussi le peuple, & dans son discours il vanta beaucoup la dignité de la Capitale, & il fit valoir en sa faveur le suffrage auguste de tout le Sénat. Il s'exprima fort modestement sur les partisans de Vitellius, qu'il taxa plutôt de prévention & d'ignorance, que de mauvaise volonté & d'audace ; & pour ce qui est de Vitellius, il n'en dit pas un seul mot. Tacite doute si cette grande circonspection doit être attribuée à Othon lui-même, ou à celui qui lui composoit ses discours. Les applaudissemens d'une multitude accoutumée à flatter, furent aussi excessifs que faux & menteurs. C'étoient des vœux empressés, c'étoient des témoignages d'une ardente affection, comme s'il se fût agi d'honorer le départ ou du dictateur César, ou de l'empereur Auguste. Tel étoit l'avilissement auquel l'accoutumance de la servitude avoit amené le peuple Romain. Il étoit devenu un peuple d'esclaves, qui, occupés chacun de leur intérêt personnel, comptoient pour rien la décence & l'honnêteté publiques. Othon en partant chargea son frere Salvius Titianus de tenir sa place dans la ville, & de gouverner en son absence les affaires de l'Empire.

Il fit prendre les devans à un corps considérable de troupes, composé de cinq cohortes Prétoriennes, de la premiere légion, & de quelque cavalerie. Il y joignit deux mille gladiateurs, renfort peu honorable au Parti qui s'en servoit, mais employés néanmoins dans les guerres civiles, même par des chefs attentifs aux regles. Annius Gallus & Vestricius Spurinna furent mis à la tête de ces troupes, & eurent ordre d'aller disputer aux ennemis le passage du Pô, puisque la barriere des Alpes étoit déjà franchie. Othon lui-même les suivit à peu de distance, avec le reste des cohortes Prétoriennes, & tout ce qu'il avoit de forces sous sa main. Il ne se donna pas le tems d'attendre quatre légions, qui lui venoient de Dalmatie & de Pannonie, &

dont trois étoient de vieux corps.

En sortant de Rome, ce Prince sembla y avoir laissé le goût du luxe & des délices. Revêtu d'une cuirasse de fer, il marchoit à pied à la tête des troupes, couvert de poussiere, négligé sur sa personne, entierement différent de ce qu'il avoit paru jusqu'alors. Il sçavoit être tout ce qui convenoit aux circonstances, & au besoin de ses affaires.

Dans les commencemens la fortune favorisa Othon, & lui donna de flatteuses espérances. Sa Flotte, quoique très-mal gouvernée, lui soumit toute la côte maritime de la Ligurie & de la Narbonnoise. Les troupes de terre d'Othon remporterent des avantages encore plus grands.

Aliénus Cécina, l'un des Lieutenans de Vitellius, ayant passé le Pô, tenta d'abord la fidélité des adversaires par de belles paroles & de magnifiques promesses, & on lui rendit le change. Après que les noms de paix & de concorde eurent été mis en avant, & employés avec aussi peu de bonne foi d'un côté que de l'autre, il fallut en venir à la guerre; & Aliénus Cécina se disposa à faire le siege de Plaisance. Mais, après deux assauts livrés sans succès, il y renonça & se retira à Crémone. Vestricius Spurinna, informé de la marche des ennemis, dépêcha promptement un courrier à Annius Gallus, pour l'avertir de la levée du siege & de la route que tenoit Aliénus Cécina. Annius Gallus étoit en chemin avec la premiere légion, qu'il amenoit au secours de Plaisance. Sur la nouvelle qu'il reçut de Vestricius Spurinna, la légion vouloit marcher à l'ennemi; & l'ardeur de combattre la porta jusqu'à la sédition. Annius Gallus avec bien de la peine s'en rendit pourtant le maître, & s'arrêta à Bédriac, village situé entre Crémone & Vérone, que deux batailles de Romains contre Romains, dans l'espace de peu de mois, ont rendu célebre dans l'Histoire.

Vers le même tems, Marcius Macer, qui commandoit les deux mille Gladiateurs dont nous avons parlé, passa avec eux brusquement le Pô près de Crémone, & tombant sur un corps d'auxiliaires d'Aliénus Cécina, il en tailla en pieces une partie, & mit le reste en fuite. Mais, il ne poussa point son avantage, dans la crainte que les ennemis venant à se reconnoître, n'appellassent du secours, & ne devinssent bientôt supérieurs.

Cette précaution de prudence donna des soupçons aux soldats du parti d'Othon, accoutumés à interprêter toujours en mal la conduite de leurs Commandans. Les plus lâches étoient, comme il ne manque jamais d'arriver, les plus insolens; & leurs discours n'attaquoient pas seulement Marcius Macer, mais les premiers chefs de l'armée,

Annius Gallus, Suétonius Paulinus, Marius Celsus. Sur tout, les meurtriers de Galba se montroient les plus violens boutefeux de trouble & de discorde. Agités par le remords de leur crime, & par la crainte d'un juste supplice, ils cherchoient leur sûreté dans le désordre; ils semoient la division, soit par des propos séditieux qu'ils tenoient publiquement, soit par des avis secrets qu'ils faisoient passer à Othon. Et ce Prince disposé à prêter l'oreille aux rapports de la plus vile canaille, parce qu'il craignoit les honnêtes gens, ne sçavoit à quoi s'en tenir; indécis dans le bon état de ses affaires, & plus sage dans la disgrace. Il prit le parti de mander Salvius Titianus son frere, & de lui donner le commandement général des troupes. Avant que ce nouveau chef arrivât, Suétonius Paulinus & Marius Celsus remporterent sur l'ennemi un avantage très-considérable.

Aliénus Cécina se sentoit piqué de n'avoir réussi dans aucune de ses entreprises, & de voir tomber de jour en jour dans le discrédit la réputation de son armée. La levée du siege de Plaisance, les auxiliaires surpris & défaits par Marcius Macer, les escarmouches mêmes entre les batteurs d'estrade des deux partis presque toujours décidés à son désavantage, tout cela le chagrinoit. Il voulut donc chercher, avec plus d'avidité que de circonspection, à réparer son honneur. Dans cette vue, il forma le plan d'une embuscade, où il prétendoit attirer les Généraux du Parti contraire. Mais, ceux-ci, en ayant eu avis, tournerent contre lui sa propre ruse, & il tomba dans le piege qu'il avoit tendu.

On remarque que les Généraux de Vitellius, cachant leur haine réciproque, se réunissoient pour tendre à l'utilité commune du Parti, & de concert ils écrivoient des lettres pleines de reproches outrageans contre Othon, ne ménageant rien & ne craignant point de s'ôter l'espérance du pardon en cas de disgrace; au lieu que les Généraux d'Othon s'abstenoient de toute invective contre Vitellius, quelque riche que fût la matiere.

Il est vrai qu'entre ces deux Princes si vicieux, le public faisoit alors une différence à l'avantage de Vitellius, dont les voluptés paresseuses sembloient moins à craindre, que les passions impétueuses d'Othon. Celui-ci, par le meurtre de Galba, avoit étrangement surchargé les sentimens de terreur & de haine dont les esprits étoient de longue-main prévenus. Personne n'imputoit à l'autre le commencement & l'origine de la guerre. Vitellius, gourmand & esclave de son ventre, ne paroissoit ennemi que de lui-même; le luxe d'Othon, sa cruauté, son audace, menaçoient la République. Telles sont les obser-

vations de Tacite, malgré lesquelles nous ne craindrons point de dire que si Othon étoit plus criminel, il y avoit en lui plus de ressource. Sa conduite, depuis qu'il eut envahi l'Empire, présente bien des parties louables ; au contraire tout est digne de mépris dans Vitellius, dont la facilité stupide ouvroit la porte à tous les maux, sans laisser aucune espérance de bien.

Cependant, toutes les troupes de Vitellius se trouvant réunies, cela les mettoit en état de livrer bataille, & rien ne retardoit une action générale, si Othon ne vouloit s'y refuser. Il tint un grand Conseil pour délibérer s'il devoit traîner la guerre en longueur, ou tenter les risques de la fortune. Suétonius Paulinus fut d'avis de temporiser; & comme il passoit pour le plus habile Capitaine qui fût dans l'empire, il crut qu'il étoit digne de sa réputation d'appuyer son avis sur des considérations profondes, qui embrassassent tout le plan de la guerre. Marius Celsus accéda au sentiment de Suétonius Paulinus. Annius Gallus, dont on envoya demander l'avis, parce qu'une chûte de cheval le retenoit au lit, pensa de même. Mais, Othon inclinoit vers le parti opposé. Son frere Salvius Titianus & le Préfet du Prétoire Proculus, hardis par inexpérience, promettoient avec emphase que les dieux & la fortune d'Othon présideroient au combat, recourant à la flatterie, afin que personne, n'osât les contredire. Cet avis l'emporta, & la témérité des adulateurs prévalut sur la sagesse des meilleures têtes.

Il est pourtant bon d'observer qu'Othon avoit plusieurs motifs de se hâter de combattre. Outre qu'il ne pouvoit supporter le poids de l'incertitude qui l'accabloit, & que par vivacité & par impatience succombant sous l'inquiétude, il aimoit mieux précipiter une décision, au hazard de ce qui pourroit en arrriver; l'ardeur des Prétoriens pour en venir aux mains avec l'ennemi lui faisoit la loi. Ces troupes, nullement accoutumées aux fatigues d'une guerre de campagne, soupiroient après leur tranquille service dans la ville; & d'ailleurs, pleines de présomption, elles comptoient que combattre & vaincre seroit pour elles une même chose, & qu'une action générale les mettroit en état de retourner sur le champ aux délices de Rome, qui faisoient la matiere de leurs continuels regrets.

Un autre intérêt encore plus puissant aiguillonnoit Othon, s'il est vrai, comme plusieurs l'ont prétendu, qu'il y ait eu quelque disposition dans les deux armées à se concilier, & à convenir de ne se point égorger mutuellement, pour la querelle des deux plus indignes mortels qui fussent sur la terre; mais de prendre plutôt le parti de les sacrifier tous deux, & de

de nouveaux ordres plus pressans que les précédens, & accompagnés de plaintes & de reproches contre la timidité & la lenteur des Généraux. Othon vouloit finir, fatigué par des délais, & ne pouvant supporter un État flottant entre la crainte & l'espérance. Il fallut donc que tous se rangeassent à l'avis de marcher, & courussent les risques de l'entreprise la plus mal concertée qui fût jamais.

Pendant que les légions, suivant un usage qui paroît digne de remarque, tiroient au sort le rang que chacune devoit occuper dans la bataille, la cavalerie sortit sur l'ennemi. Mais, elle ne put soutenir le choc de celle d'Othon, qui étoit pourtant moins forte en nombre; & elle auroit été acculée avec beaucoup de désordre & de danger contre les retranchemens du camp, si la légion Italique ne l'eût forcée l'épée à la main de retourner au combat. Ce premier trouble n'eut point de suite. L'armée de Vitellius se rangea tranquillement & sans confusion. Au contraire, du côté d'Othon, les Chefs étoient frappés d'un pressentiment sinistre, les soldats indisposés contre leurs Chefs; tout se trouvoit pêle mêle, combattans, valets, voitures; & le chemin, environné des deux parts de fossés escarpés & profonds, auroit été trop étroit même pour une armée qui n'eût eu à faire qu'une marche paisible. Plusieurs cherchoient leurs drapeaux, dont ils s'étoient éloignés; cris tumultueux, courses incertaines, nul rang assigné par les Généraux & les Officiers; mais, selon que chacun se sentoit du courage ou de la timidité, ils se plaçoient à la premiere ou à la derniere ligne.

A ce trouble, bien peu propre à assurer les courages, se joignit une fausse joie, qui en amortit encore la vivacité. Tout d'un coup, il se répand dans l'armée d'Othon un bruit, que les adversaires subitement changés abandonnent les intérêts de Vitellius. On ne sçait pas ce qui avoit donné lieu à ce bruit, soit indiscrete légereté de quelques partisans d'Othon, ou fraude d'émissaires secrets des amis de Vitellius. Quoi qu'il en soit, les soldats d'Othon qui étoient aux premiers rangs, saisissent cette espérance, & en approchant des ennemis ils leur font un salut de paix. Ils en reçurent des menaces pour réponse, & en même tems ils se rendirent suspects à leurs camarades des derniers rangs, qui ne pouvoient deviner le motif d'un procédé si singulier.

Cependant, le combat s'engagea par les gens de Vitellius, qui en bon ordre, serrant leurs files, supérieurs & pour le nombre & pour la force des combattans, commencerent la charge avec vigueur. Ceux d'Othon, quoique dispersés par pelotons, en plus petit nombre, fatigués d'une assez longue

marche, se défendent courageusement. L'action générale se partagea en une infinité de combats particuliers. Dans les endroits embarrassés d'arbres & de vignes, on combattoit diversement, de près, de loin, par bataillons, par compagnies. Sur la chaussée du grand chemin, appellée ailleurs par Tacite la voie Postumia, on se battoit corps à corps. Les combattans en vue à tous & se distinguant les uns les autres, faisoient les derniers efforts pour avoir l'honneur de décider par leur bravoure toute la querelle. Négligeant l'usage des javelines, qui se lançoient de loin, ils n'employoient que l'épée & la hache pour mettre en pieces les cuirasses & les casques, & ils se poussoient mutuellement jusqu'à ce que les plus foibles fussent obligés de reculer.

Entre le Pô & le grand chemin s'étendoit une plaine, où deux légions combattirent vaillemment, la premiere pour Othon, & la vingt-unieme pour Vitellius. Celle-ci étoit un vieux corps, depuis long-tems couvert de gloire. L'autre ne s'étoit jamais trouvée à aucune bataille; mais, pleine de fierté & de courage, elle brûloit du désir d'acquérir de l'honneur. Elle eut d'abord la supériorité, & ayant taillé en pieces la premiere ligne de la vingt-unieme légion, elle en enleva l'aigle. Ces vieux soldats, outrés de l'affront qu'ils recevoient, rappellerent tout ce qu'ils avoient de force; & ils se battirent avec tant de furie, qu'ils mirent en fuite leurs adversaires, après avoir tué le commandant de la légion, Orphidius Bénignus, & en avoir pris la plûpart des drapeaux & des enseignes. D'un autre côté, la treizieme légion eut le même sort que la premiere. Un détachement de la quatorzieme [car le corps de la légion ne se trouva point à la bataille] fut pareillement enveloppé, & toute la valeur de ces braves gens succomba sous l'effort du grand nombre. Ainsi, le parti d'Othon avoit par tout le dessous; & ce qui en acheva la défaite, fut un corps de Bataves amené par Alphénus Varus, qui, après avoir taillé en pieces sur la rive du Pô les gladiateurs dont il a été parlé plus d'une fois, vint prendre en flanc l'armée d'Othon, & l'ayant rompue & percée de part en part, mit le dernier sçeau à la déroute. Les vaincus n'eurent plus d'autre parti à prendre que la fuite, & ils tâchoient de gagner Bédriac, qui étoit à une fort grande distance. D'ailleurs, les tas de corps morts d'hommes & de chevaux couvroient les chemins. C'est ce qui rendit la fuite plus difficile, & le carnage plus grand. Car, dans les guerres civiles, on ne faisoit point de prisonniers, parce que ne pouvant devenir esclaves, ils n'auroient été qu'à charge à ceux qui les auroient pris.

Quant à l'armée de Vitellius, elle s'étoit arrêtée à cinq milles de Bédriac, & par conséquent à un mille du camp d'où étoient partis ceux d'Othon pour la bataille. Elle ne s'environna point de retranchemens; ses armes & la victoire lui en tinrent lieu. Mais, de quelque confiance qu'elle fût remplie, elle n'attaqua pas le camp des vaincus, soit par la crainte de ne pas réussir, soit dans l'espérance d'une soumission volontaire. Cette espérance ne fut point trompée. Le lendemain arriverent Marius Celsus & Annius Gallus, chargés de demander la paix sous la condition de reconnoître Vitellius pour empereur. La négociation ne fut ni difficile ni longue; l'accord se conclut dans le moment; & les députés étant revenus au camp, toutes les entrées furent ouvertes, & ceux qui avoient combattu pour Othon prêterent serment à Vitellius. Alors, les vainqueurs & les vaincus réunis ensemble, s'embrasserent mutuellement en versant des larmes, & détestant avec une joie mêlée de douleur le sort des guerres civiles. Ils trouvoient réciproquement dans le parti opposé, les uns un frere, les autres un ami blessé, dont l'état demandoit leurs soins, & excitoit leur tendresse. Les récompenses, dont l'espoir les avoit flattés, étoient encore incertaines; les blessures, la mort de leurs proches, voilà les fruits qu'ils avoient recueillis.

Cependant, Othon attendoit à Brixellum des nouvelles de la bataille, tranquille, & ayant pris son parti en cas de disgrace. D'abord, un bruit sourd & triste lui annonça son malheur; & bientôt après il en reçut la confirmation par un soldat arrivé du combat, qui, voyant qu'on faisoit difficulté de le croire, & que les uns le traitoient de fourbe, les autres de lâche, comme ayant fui avant la décision, se perça de son épée aux pieds de l'Empereur. L'affection des troupes pour Othon & leur ardeur étoient si vives, qu'elles n'attendirent point qu'il s'expliquât. De toutes parts, il s'éleva un cri pour l'exhorter à avoir bon courage. On lui représenta qu'il lui restoit encore de grandes forces qui n'avoient point été entamées. « Et nous-» mêmes, ajoutoient les soldats, » nous sommes prêts à tout » souffrir & à tout oser pour vo-» tre service. » Et ce n'étoit point flatterie qui les faisoit parler. Possédés d'une espece d'enthousiasme, ils ne respiroient que le combat, ils vouloient relever la fortune de leur parti. Ceux qui étoient trop éloignés d'Othon, tendoient leurs bras vers lui; ceux qui étoient proches, lui embrassoient les genoux.

Un Officier, Préfet du Prétoire, l'emportoit encore sur les soldats en vivacité. Soup-

connant le dessein d'Othon, il le prioit avec instance de ne point abandonner une armée si fidelle, & qui avoit si bien mérité de lui. Il lui disoit que le courage se montroit plus grand à supporter l'adversité, qu'à s'y soustraire; que les hommes de cœur & de tête se roidissoient contre la fortune, & malgré ses rigueurs conservoient jusqu'au bout l'espérance; & qu'il n'appartenoit qu'aux timides & aux lâches de courir au désespoir par pusillanimité.

Tout cela se passoit à la vue des troupes; & selon que l'air du visage d'Othon sembloit annoncer qu'il mollît un peu, ou qu'au contraire il s'affermît dans sa résolution, les cris de joie ou les gémissemens se faisoient entendre dans toute l'assemblée; & ce zele n'animoit pas les seuls Prétoriens, personnellement attachés à Othon. Les légions de Mœsie, arrivées récemment à Aquilée, s'étoient fait précéder de députés qui annonçoient de leur part même résolution, même constance. Ainsi, on ne peut douter qu'il n'eût été aisé à Othon de renouveller une guerre violente, terrible, & dont le succès eût été incertain entre les vaincus & les vainqueurs.

Mais, il avoit eu de tout tems une aversion décidée pour la guerre civile. On assure que les noms de Brutus & de Cassius, prononcés devant lui, le faisoient frémir, & qu'il n'auroit jamais tenté l'entreprise contre Galba, s'il n'eût été persuadé qu'elle pouvoit se terminer sans guerre. Ainsi, persistant dans les mêmes sentimens, il demanda du silence, & parla en ces termes: « Ma vie seroit » trop achetée, si, pour la » conserver, il falloit encore » exposer à de nouveaux pé» rils le courage fidele & ver» tueux que vous me témoi» gnez. Plus vous me montrez » de belles espérances, & plus » ma mort sera glorieuse. Je » me suis essayé avec la for» tune; & cette épreuve me » suffit. Ne considérez pas com» bien cette fortune a peu duré; » il est plus difficile de se mo» dérer dans un état de pros» périté, dont on n'espere pas » jouir long-tems. C'est Vitel» lius qui a commencé la guerre » civile; c'est à lui que l'on » doit s'en prendre de ce qu'il » a fallu que nous combattis» sions pour l'Empire. Il sera » beau pour moi d'avoir été » cause que l'on n'ait com» battu qu'une fois. Je veux » que la postérité juge d'O» thon par ce trait. Vitellius » retrouvera son frere, sa fem» me, ses enfans. Je n'ai be» soin de vengeance, ni de » consolation. D'autres auront » sur moi l'avantage d'avoir » possédé l'Empire plus long» tems. Aucun n'y aura renonca » avec tant de générosité. Quoi! » je souffrirai que la fleur de la » jeunesse Romaine, que de » florissantes armées soient de » nouveau taillées en pieces,

» & enlevées à la République » pour ma querelle? Je suis » charmé d'emporter avec moi » un témoignage éclatant de » votre zele. Mais, si vous » voulez me sacrifier vos vies, » il est de ma gloire de n'en » pas accepter le sacrifice. Ne » mettons pas plus long-tems » obstacle, moi à votre sûreté, » vous à ma courageuse réso- » lution. S'étendre beaucoup » en paroles sur le parti que » l'on dit avoir pris de mou- » rir, c'est se rendre suspect » de lâcheté. La meilleure preu- » ve, que je puisse vous don- » ner de ma fermeté à exécu- » ter ce que j'ai résolu, c'est » que je ne me plains de per- » sonne. Car, quiconque accuse » les Dieux ou les hommes, » souhaite de vivre. »

Ce discours, prêté par Tacite à Othon, exprime tout le fanatisme du suicide. L'amour de la gloire y domine, & l'intérêt public n'y fait que le moindre rôle, & ne semble amené que par bienséance. Nous osons dire que Plutarque a donné de plus belles couleurs à la résolution d'Othon, en lui attribuant pour motif principal & essentiel l'amour de la République. « Si j'ai été digne de » l'Empire des Romains, dit » Othon dans l'historien Grec, » je dois m'immoler au » salut de la patrie. Je sçais » que la victoire n'est point as- » surée décisivement à nos ad- » versaires. Mais, ce n'est point » contre Annibal, contre Pyr- » rhus, contre les Cimbres que » nous combattons pour l'Ita- » lie. Nous faisons la guerre » à des Romains; & les uns » & les autres, vainqueurs & » vaincus, nous nuisons égale- » ment à la patrie. Car, le bien » de celui qui remporte l'a- » vantage, est un mal pour » elle. Persuadez-vous qu'il » est plus glorieux pour moi » de mourir, que de com- » mander à l'Univers. Je ne » vois pas que je puisse être » aussi utile à la nation en » gagnant la victoire, qu'en » sacrifiant ma vie à la paix » & à la concorde, & en em- » pêchant que l'Italie ne voie » une seconde journée de Bé- » driac. » Si Othon pensoit comme Plutarque le fait parler, il mériteroit d'être mis au rang des Décius & des Codrus. Mais, nous craignons fort que le langage que lui fait tenir Tacite, ne soit plus dans le vrai. L'impatience de son caractere, & le préjugé qui lui faisoit regarder le meurtre de soi même comme la voie la plus sûre & la plus courte pour aller à la gloire, paroissent avoir été les principes de sa détermination. Et comment allier dans une même ame la noirceur d'un exécrable parricide, & l'héroïsme sublime du sacrifice de sa vie pour le bien de son païs?

Au reste, Othon fit paroître dans les dernieres heures qui précéderent sa mort, le même flegme, & les mêmes attentions

pour les autres, que Caton; à qui d'ailleurs il ressembloit si peu. D'un air sérein, d'un ton ferme, réprimant les larmes & les plaintes déplacées de ceux qui l'environnoient, il leur parla à tous avec douceur, les exhortant ou les priant, suivant les différences du rang & de l'âge, de partir promptement, & de ne point aigrir par leur retardement la colere du vainqueur. Il fit donner des bateaux & des voitures à ceux qui s'en alloient. Il brûla les mémoires & les lettres, qui contenoient les témoignages d'un zele trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua de l'argent, mais avec discrétion & sagesse, & non pas comme un homme qui ne ménage plus rien, parce qu'il va mourir.

Comme il vit que le jeune Salvius Coccéianus son neveu étoit tremblant & extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur, & blâmant ses craintes. Il écrivit aussi à sa sœur un billet de consolation; & il recommanda le soin de ses cendres à la veuve de Néron Statilia Messalina, qu'il se proposoit d'épouser. Il prit ensuite quelque repos. Mais, lorsqu'il ne pensoit plus qu'à mourir, une émeute subite parmi les soldats, qui troubloient par des menaces la retraite des Sénateurs, le rappella à d'autres soins. Ajoutons encore, dit-il, une nuit à notre vie. Il sortit, & réprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenoient congé de lui, jusqu'à ce que toutes les mesures fussent prises pour leur départ.

Sur le soir, il but un verre d'eau; & s'étant fait apporter deux poignards, il les examina soigneusement, & en mit un sous son chevet. Il passa la nuit, dit-on, fort tranquille; & même ses valets de chambre assurerent qu'il avoit dormi d'un profond sommeil. Au point du jour, il appella un affranchi de confiance, qu'il avoit chargé de veiller à la sûreté des Sénateurs & des personnes de distinction qui se retiroient, & ayant appris de lui, que tout s'étoit passé paisiblement: « Hâte-» toi de sortir, lui dit-il, de » peur que les soldats ne te re-» gardent comme complice de » ma mort, & ne t'en fassent » porter la peine. » Dès que l'affranchi fut dehors, Othon se perça de son poignard au-dessous de la mamelle gauche. Au gémissement plaintif que la douleur lui arracha, ses esclaves, ses affranchis, & Plautius Firmus Préfet du Prétoire, entrerent dans sa chambre; & il mourut en leur présence de l'unique coup qu'il s'étoit porté, l'an de J. C. 69.

On célébra incontinent ses funérailles, suivant ce qu'il avoit demandé par d'instantes prieres, dans la crainte qu'après sa mort on ne lui coupât la tête pour la faire servir de

jouet à ses ennemis. Son corps fut porté par les soldats des cohortes Prétoriennes, qui le combloient d'éloges, qui versoient des larmes sur lui, baisant sa plaie & sa main. Quelques uns se tuerent auprès du bûcher, non qu'ils se sentissent plus coupables que les autres, non par aucune crainte, mais par tendresse pour leur Prince, & par un désir forcené d'imiter la gloire prétendue de sa mort. C'étoit alors une espece de maladie épidémique, que cette fureur de se défaire soi-même. A Bédriac, à Plaisance, par tout où il y avoit des troupes, se multiplierent les exemples de ce genre de mort. On éleva près de Brixellum à Othon un monument, dont la simplicité assuroit la durée. Plutarque dit l'avoir vu plusieurs années après, avec la seule inscription du nom d'Othon. Il mourut après trois mois de regne, le quinze ou le seize d'Avril, achevant sa trente-septieme année.

Digression sur le caractere d'Othon.

Ce fut un caractere étrangement mêlé de bien & de mal, avec cette différence néanmoins, que ses mauvais endroits, sa débauche outrée, son horrible attentat sur la vie de son Prince, sont des faits constans & avérés; au lieu que la modération & la douceur, qui font honneur à son regne, sont susceptibles d'interprétation maligne & de doute, par la courte durée de sa fortune, & par le péril continuel dans lequel il la passa. Il est pourtant vrai que dans l'administration de la Lusitanie, il s'étoit montré capable de bonne conduite, lorsque ses affaires faisoient diversion à ses plaisirs. Nous laissons Tacite louer sa mort. Sa mollesse, qu'il poussoit jusqu'à prendre soin de son ajustement comme une femme, jusqu'à s'arracher les poils de la barbe, & à s'appliquer sur le visage de la mie de pain trempée dans l'eau, afin de se conserver le teint lisse & frais, a été justement blâmée de tous. L'idée peut-être la plus juste que l'on puisse se former de lui, c'est de le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre, s'il eût suivi ses premiers penchans; & tout à espérer, s'il eût tourné vers la vertu la vivacité de son esprit.

OTHONE, *Othone*, Ὀθόνη, (*a*) sorte de tunique de lin, que portoient quelques Philosophes. On en trouve des exemples. Mais, l'Othone étoit pourtant plus ordinairement un habit de femme.

OTHONIEL, *Othoniel*, (*b*) Γοθονιὴλ, de la tribu de Juda, étoit fils de Cénez. Il est dit dans l'Écriture qu'Othoniel étoit frere de Caleb; mais, on

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 23.

(*b*) Josu. c. 15. v. 13. *& seq.* Judic. c. 1. v. 12. *& seq.* c. 3. v. 8. *& seq.*

forme là-dessus quelques difficultés. 1°. Si Caleb & Othoniel eussent été freres, Othoniel n'auroit pu épouser Axa sa niece, fille de Caleb. 2°. Jamais l'Écriture ne donne à Caleb & à Othoniel le même pere. Elle nomme toujours Cénez le pere d'Othoniel, & Jéphoné le pere de Caleb. 3°. Enfin, Caleb étoit beaucoup plus âgé qu'Othoniel, puisqu'il donne à Othoniel sa fille Axa en mariage. Ainsi, il semble qu'il vaut mieux supposer que Cénez & Jéphoné étoient deux freres, & qu'Othoniel & Caleb étoient cousins germains, & en ce sens proches parens ou freres, selon le langage de l'Écriture. Ainsi, Axa n'étant que cousine germaine par rapport à Othoniel, il a pu l'épouser, sans rien faire contre le texte de la loi.

Caleb, ayant reçu son partage dans les montagnes de Juda, au milieu du païs qui étoit occupé par les géans de la race d'Énac, après qu'il eut pris la ville d'Hébron, s'avança vers Dabir, nommée autrement Cariath-Sépher, & il dit: » je » donnerai ma fille Axa en ma- » riage à celui qui prendra Ca- » riath-Sépher. « Othoniel la prit, & épousa Axa. Mais, dans le tems que l'on amenoit l'épousée en cérémonie chez son mari, Othoniel engagea Axa à demander à Caleb son pere un champ arrosé, qui étoit voisin & au-dessus d'un autre champ sec & aride qu'Othoniel lui avoit donné. Le texte hébreu porte que ce fut Axa qui pria Othoniel son mari de faire cette demande à Caleb. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Axa en fit la demande, & que Caleb lui accorda ce qu'elle demandoit.

Après la mort de Josué, les Israëlites ne s'étant pas mis en peine d'exterminer les Chananéens qui étoient encore dans le païs, & n'ayant pas conservé la fidélité qu'ils devoient au Seigneur, le Seigneur les livra à Chusan-Rasathaïm, roi de Mésopotamie, auquel ils demeurerent soumis pendant huit ans. Alors, ils crierent au Seigneur, qui leur suscita un libérateur en la personne d'Othoniel fils de Cénez, qui fut rempli de l'esprit de Dieu, & qui jugea Israël. Il se mit en campagne, livra la bataille à Chusan-Rasathaïm, le battit, & délivra Israël, & le païs fut en paix pendant quarante ans. Après cela, Othoniel mourut; mais on ignore l'année précise de sa mort.

OTHRYADE, *Othryades*, (*a*) Ὀθρυάδης, l'un des trois cens Lacédémoniens, qui combattirent contre trois cens Argiens, pour la possession du territoire de Thyréa, sur les confins de la Laconie. Il avoit été réglé entre ces deux Peuples, que ce territoire appartiendroit au

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 346. Valer. Max. L. III. c. 2.

vainqueur. Le combat fut si âpre entre les deux Partis, qu'il ne resta qu'Othryade sur le champ de bataille, les deux derniers Argiens ayant pris la fuite. Alors, ce brave homme dressa un trophée des dépouilles des ennemis qu'il dédia à Jupiter; & ayant écrit de son sang ces mots, *j'ai vaincu*, sur son bouclier, il se tua lui-même, ne voulant pas survivre à ses compagnons, & jouir seul du triomphe, pour une victoire qu'ils avoient remportée avec lui.

OTHRYADE, *Othryades*, (*a*) Ὀθρυάδης, Capitaine, qui défit une armée de Gaulois, & tua leur Général.

OTHRYONÉE, *Othryoneus*, (*b*) Ὀθρυονεὺς, Prince Thrace, qui, sur le bruit du siege de Troie formé par les Grecs, vint de Cabese au secours des assiégés, ne voulant pas perdre une si belle occasion de signaler son courage. La gloire & l'amour l'exciterent également, car il demandoit en mariage Cassandre, une des plus belles filles de Priam; il n'offroit point de l'acquérir par ses présens, mais il vouloit la mériter par ses services, car il s'étoit engagé à un grand exploit, il avoit promis de repousser les Grecs, & de les obliger à quitter le rivage de Troie. Priam, agréant sa recherche, lui avoit promis sa fille, & ce guerrier enflammé par cette promesse, se trouvoit à tous les combats, & s'attaquoit toujours aux plus braves. En dernier lieu, il se trouva opposé à Idomenée, & comme il marchoit fierement contre lui, Idomenée le prévint, & lui porta un coup de pique avec tant de force, que brisant la cuiracé il le perça d'outre en outre. Othryonée tomba avec grand bruit.

Homere dit qu'Othryonée demandoit Cassandre ἀνάεδνον, c'est-à-dire, sans dot, ou bien il ne se proposoit pas de l'acquérir par ses présens. On seroit fort trompé à ce passage, si on ne se souvenoit des usages de ces tems héroïques; car, Homere ne veut pas dire, comme on l'a cru, qu'Othryonée demandoit Cassandre sans biens, sans aucune dot donnée par le pere, mais au contraire sans s'obliger à lui faire des présens, & à la doter lui même selon la coutume usitée alors. L'on voit ici clairement la conformité de ces usages avec ceux du tems des Patriarches. Car, Othryonée fait précisément ce que fait David dans le premier livre des Rois. N'étant pas assez riche pour épouser la fille de Saül, en lui faisant les présens ordinaires, il veut la mériter en tuant cent Philistins. Othryonée veut mériter de même Cassandre par ses services, parce

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 881.

(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 363. & seq.

sans

que sans doute qu'il n'a pas assez de bien pour la doter.

OTHRYS, *Othrys*, Ὄθρυς, (*a*) montagne de Grece, dans la Thessalie. Selon Strabon, c'est à cette montagne que prend sa source le fleuve Énipée qui reçoit l'Apidanus, autre fleuve qui vient de Pharsale. Notre Géographe tombe ici dans une erreur grossiere. Ce n'est point l'Apidanus qui vient de Pharsale, mais l'Énipée. Ce dernier n'en sort pas moins du mont Othrys. Pour l'Apidanus il naît au mont Pinde. Strabon, dans un autre endroit, ajoute qu'Alos de Phthioride est à l'extrêmité du mont Othrys, qui vers le nord-est au dessus de la Phthiotide; qu'il touche au mont Tymphreste & aux Dolopes, & qu'il s'étend de là jusqu'au voisinage du golfe Maliaque. Stace fait mention du mont Othrys, ainsi que Virgile. Celui-ci y met des Centaures; & Pline, des Lapithes. Virgile dit que cette montagne est toujours couverte de neige, & la joint à une autre qu'il nomme Omolé. Pline la joint au mont Pinde.

Euripide, dans son Alceste, fait mention d'une forêt, qui étoit sur le mont Othrys.

OTIARTE, *Otiartes*, (*b*) Prince, qui, dans l'opinion des Chaldéens, avoit regné huit sares.

OTRÉUS, *Otreus*, Ὀτρεὺς (*c*) roi des Phrygiens. Il est fait mention de ce Prince dans Homere. Otréus étoit fils de Cisséus, & frere de Mygdon & d'Hécube. Il fut pere de Panthée.

OTRIADÈS, *Otriades*, (*d*) c'est-à-dire, fils d'Otréus. C'est le nom que les Poëtes ont donné à Panthée, parce qu'il étoit fils d'Otréus.

OTRICULANA [Villa]. (*e*) Cette expression qu'emploie Cicéron dans son Oraison pour T. An. Milon, signifie, ou la ville d'Otriculum, ou quelque maison de campagne située aux environs de cette ville.

OTRICULANA [La Tribu] *Tribus Otriculana*, tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

OTRICULUM. *Voyez* Ocriculum.

OTRYES, *Otryæ*, Ὀτρύαι, (*f*) nom d'un lieu ou d'une ville de l'Asie mineure, dans la Phrygie, au rapport de Plutarque. Cet auteur est le seul qui fasse mention de ce lieu. C'est une forte présomption qu'il ne devoit pas être considérable.

OTRYNTÉE, *Otrynteus*, (*g*) Ὀτρυντεὺς Roi d'un canton de l'Asie mineure, situé au pied

(*a*) Strab. pag. 356, 433. Stat. Achill. L. I. v. 238. Virg. Æneid. L. VII. v. 675. Plin. T. I. p. 199. Herod. L. VII. c. 129. Ovid. Metam. L. II. c. 5. L. VII. c. 9. Eurip. Alcest. v. 580.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 148.

(*c*) Homer. Iliad. L. III. v. 186. Virg. Æneid. L. II. v. 319

(*d*) Virg. Æneid. L. II. v. 319, 336.

(*e*) Cicer. Orat. pro T. an. Milon. c. 65.

(*f*) Plut. T. I. p. 491.

(*g*) Homer. Iliad. L. XX. v. 382. & seq.

du mont Tmolus, eut de la nymphe Naïs un fils appellé Iphition.

OTRYNTIDES, *Otryntides*, (a) Ὀτρυντείδης c'est-à-dire, fils d'Otryntée. On appelloit ainsi Iphition, parce qu'il étoit fils d'Otryntée.

OTUS, *Otus*, Ὦτος, (b) célebre Géant, fils d'Aloéus & d'Iphimédie. *Voyez* Aloïdes.

OTUS, *Otus*, Ὦτος, (c) un des Capitaines Grecs qui allerent au siege de Troie. Celui-ci étoit de Cyllene, & fut tué par Polydamas.

OTYS, *Otys*, *ou* plutôt Cotys. Il y en a qui lisent Otys pour Cotys, mais c'est mal-à-propos.

O V

OVA CURRICULORUM, les Œufs des courses. *Voyez* Cirque.

OVALE [Couronne], *Corona Ovalis*, nom que les Romains donnoient à une certaine Couronne faite de myrte, qu'ils décernoient aux Généraux qui avoient vaincu des esclaves, ou des gens indignes d'exercer la valeur Romaine.

OVATION, *Ovatio*, (d) petit Triomphe, qui ne consistoit qu'en une assez médiocre pompe, comparée à celle du grand Triomphe. Ici le vainqueur, vêtu seulement d'une robe blanche bordée de pourpre, marchoit à pied, ou à cheval, à la tête de ses troupes, sans autre marque de ses succès, que les acclamations populaires, que quelques couronnes de myrte, & qu'une partie de son armée qui le précédoit au son des flûtes. Le Sénat néanmoins, les chevaliers, & les principaux citoyens, assistoient à son Triomphe, dont la marche se terminoit au Capitole, où l'on sacrifioit aux Dieux des brebis blanches; mais, dans le grand Triomphe, le vainqueur monté sur un char, étoit couronné de lauriers, & précédé de lauriers; il parcouroit la ville jonchée de fleurs, & se rendoit au Capitole où il sacrifioit un taureau.

Cependant, la même liberté qu'avoient les soldats de brocarder leurs Généraux dans les grands Triomphes, regnoit aussi dans les ovations. Le consul C. Valérius ayant fait des levées malgré la faction de M. Ménius Tribun du peuple, & ayant repris par sa valeur la forteresse de Carventane sur les ennemis, le Sénat lui décerna l'honneur du petit Triomphe; il crut devoir le lui accorder, quoiqu'il fût vu de mauvais œil du peuple & de l'armée, tant à cause de l'opposition qu'il avoit faite à la loi Agraire, proposée par le même tribun M. Ménius, que parce qu'il avoit mis tout le butin dans le trésor de l'épargne. Le soldat ne manqua pas,

(a) Homer. Iliad. L. XX. v. 383.
(b) Homer. Iliad. L. V. v. 385.
(c) Homer. Iliad. L. XV. v. 518. Paul. p. 304.

(d) Plut. T. I. p. 310. Tit. Liv. L. IV, c. 53. Virg. Æneid. L. VI. v. 517, 518. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 165, 166.

dit Tite-Live, d'user de sa liberté ordinaire, & de brocarder son Général dans des chansons grossieres, où il affecta d'élever le mérite du Tribun par une infinité de louanges, auxquelles le peuple qui étoit accouru en foule, répondit à l'envi par ses acclamations. Les nouveaux applaudissemens du peuple jetterent plus d'effroi dans le Sénat, que n'avoit fait l'insolence du soldat à l'égard du Consul.

Le petit Triomphe a été nommé Ovation, dit Denys d'Halicarnasse, d'un mot grec que les Romains ont corrompu. Le mot grec, dont Denys d'Halicarnasse prétend que les Romains firent celui d'Ovation est εὐασμὸς, qui signifie clameur ou cri de joie, que poussent les soldats après le gain d'une bataille. La corruption de ce mot est le changement de l'*e* en *o*, qui n'est pas extraordinaire chez les Grecs. Ce sentiment est appuyé de Festus. *Quasi verò Romani*, dit cet auteur, εὐασμὸν, *Græcorum vocem, quâ clamorem significat, Ovationis nomine voluerint imitari.* » Comme si les » Romains eussent voulu imiter » des Grecs le mot εὐασμὸς, qui » signifie cri de joie, par ce» lui d'Ovation. «

Pour donner encore une interprétation plus précise du mot grec εὐασμὸς ou εὐαστὺς, d'où les Romains formerent le terme d'*Ovatio*, quelques sçavans croyent pouvoir le tirer de l'ancien cri de joie εὐοῖ ou εὐὰν, que les Grecs faisoient retentir dans les Bacchanales en l'honneur de Bacchus. Les Romains dans ce nouveau genre de Triomphe, emprunterent ces mêmes termes εὐοῖ, εὐὰν, par lesquels ils applaudissoient au vainqueur; & pour en conserver l'origine, ils le nommerent *Ovätio*; & comme les Grecs firent le mot εὐάζειν, pour signifier applaudir, les Latins firent de même celui d'*Ovari*, pour signifier la même chose. D'où vient qu'on lit dans Virgile :

Evântes orgia circum

Ducebat phrygias.

Ensuite du verbe *Evari*, les Romains firent le nom *Evationes*, pour rendre l'εὐασμοὺς des Grecs. Enfin, par une corruption qui fit perdre de vue l'ancienne étymologie, ils firent le mot *Ovatio*.

Plutarque, dans la vie de M. Marcellus, donne une autre origine au mot *Ovatio*; il prétend que les Romains l'ont tirée du Latin *Ovis*; parce que, dit-il, ceux à qui l'on accordoit le petit Triomphe, n'immoloient à Jupiter qu'une brebis; tandis que ceux, qui avoient les honneurs du grand Triomphe, sacrifioient un taureau. Cette étymologie de Plutarque est la plus généralement approuvée.

Quoi qu'il en soit, Posthumius Tubertus fut le premier Consul pour lequel on établit, vers

l'an de Rome 325, ce nouveau genre de Triomphe qu'on appella Ovation; on le lui décerna pour la victoire qu'il remporta sur les Sabins. Le Sénat voulut mettre quelque distinction entre lui & son collegue, qui eut les honneurs du grand Triomphe, pour lui faire sentir le mauvais succès de sa premiere entreprise. Dans la suite, on n'accorda que l'Ovation à ceux qui avoient remporté la victoire sans grande perte de la part des ennemis, sans terminer la guerre, ou qui n'avoient défait que des rebelles, des esclaves, des pirates, en un mot des ennemis de peu de conséquence pour la République.

Enfin, on décerna quelquefois l'Ovation à ceux, qui, n'étant chargés d'aucune magistrature, ni d'aucun commandement en chef, rendoient à l'État des services importans. Nous trouvons, par exemple, qu'un particulier obtint cet honneur l'an de Rome 800. Nous parlons d'A. Plautius, qui, sous les auspices de Claude, réduisit en Province la partie méridionale de la Grande-Bretagne. l'Empereur lui fit décerner le petit Triomphe, vint au devant de lui le jour qu'il entra dans Rome, l'accompagna pendant la cérémonie, & lui donna toujours la main. Il nous semble qu'on ne connoît point d'Ovation postérieure à celle d'A. Plautius.

O U

OUBLI [Le Fleuve d'], que les Grecs appelloient Léthé. *Voyez* Lethæus, Léthé, & Lethès.

OUBLI [La Loi de], (*a*) *Lex oblivionis*. C'est ainsi que Cornélius Népos appelle la Loi, qu'on nomme communément amnistie. *Voyez* Amnistie.

OUFENTINA, *Oufentina*, nom d'une Tribu Romaine *Voyez* Tribu.

O V

OVICULA, *Ovicula*, (*b*) Ὀουικούλας, nom que porta Q. Fabius Maximus Verrucosus. Ce fut dans son enfance qu'il eut ce nom, qui signifie petite brebis, à cause de la douceur de son naturel & de sa stupidité apparente.

OVIDE [P.] Naso, (*c*) *P. Ovidius Naso*, naquit à Sulmone, ville située au païs des Péligniens, l'an de Rome 709, & 43 avant Jesus-Christ, sous le Consulat d'A. Hirtius & de C. Vibius Pansa. Il étoit de l'ordre Équestre, c'est-à-dire, de l'ordre des Chevaliers Romains.

(*a*) Corn. Nep. in Thrasyb. c. 3.
(*b*) Plut. T. I. p. 174.
(*c*) Vellej. Paterc. L. II. c. 36. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 190. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 53, 60. *& suiv.* T. II. p. 287, 311. T. III. pag. 73. *& suiv.* T. IV. p. 61, 62. T. V. p. 37. *& suiv.* T. VI. P. 429. *& suiv.* T. VII. pag. 241. *& suiv.* Tom. IX. pag. 91, 92.

Il étudia l'art oratoire sous Arellius Fuscus, & déclama dans son École avec beaucoup de succès. Il avoit reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais, si l'inclination à la Poësie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son pere vit avec peine, son fils quitter la route ordinaire de la jeunesse Romaine, & renoncer absolument à l'espérance des Charges pour suivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont sans doute il prévoyoit toutes les suites fâcheuses. Il leur parla fortement, employa les remontrances & les prieres, en lui demandant quel fruit il espéroit donc tirer de cette frivole étude, s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homere qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de son pere firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, & de se préparer aux Emplois qui convenoient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fît, ou qu'il feignît d'employer, la nature l'emporta. Ovide étoit Poëte malgré lui; les pieds & les nombres se présentoient d'eux-mêmes sous sa plume; tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers. Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le style, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par rapport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses Poësies d'ordures & de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler, très-louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relégué pour ce sujet. De tels Poëtes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles Poësies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais, ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont Euxin, vers les embouchures du Danube. L'empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *reléguer*, qui, dans le droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*. Il étoit dans sa cinquante-unieme année, lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit

composé, ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrace. Mais, se voyant condamné à l'exil, il les jetta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniere main, & ne les avoit pas entierement achevées. Quelques copies, qu'on avoit déjà tirées de cet ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il a été relégué, fut pour lui un vrai lieu de supplice ; il en fait en plusieurs endroits de ses poësies, une description affreuse. Ce qu'il y trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes ; situation triste pour un Italien délicat, qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'Empereur ; & il continua invariablement de le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pied de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut apris sa mort. Non seulement il fit son éloge par un poëme en langue Gétique, pour le faire connoître & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins. Le successeur & la famille de ce Prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins, Ovide n'y trouva point le remede à ses infortunes. La Cour fut inexorable sous Tibere comme auparavant. Il mourut dans son exil la quatrieme année du regne de cet Empereur, & l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût au païs des Getes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante qu'il se fit lui-même :

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo:
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere: Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, avec plus de raison qu'il ne pensoit, & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps, car il ne vouloit point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi, en tout cas, il désiroit avoir un tombeau à Rome.

Il avoit composé avant & après son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs

sont perdus, & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, [car elle subsistoit encore de son tems] dequoi ce Poëte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. Les autres ouvrages d'Ovide, qui se sont perdus, étoient un livre contre les méchans Poëtes, le poëme des louanges d'Auguste, un traité de la nature des poissons, &c. On prétend que la meilleure édition de ceux qui nous restent, est celle de Heinsius le jeune.

Quintilien porte son jugement sur les ouvrages de ce Poëte en peu de mots, mais bien justes & bien expressifs, & qui, ce semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in heroïcis quoque Ovidius, & nimiùm amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & pour cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand, *lascivus*. Tout ce qu'il jettoit sur le papier, lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimiùm amator ingenii sui.* Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits. *Laudandus tamen in partibus.* Ainsi, dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très-bon goût. Aussi, étoit-ce l'ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalemnt il espéroit l'immortalité de son nom.

Jamque opus exegi, quod nec
Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Ses Fastes, ses Élégies, ses Épîtres, &c. sont des ouvrages dont il y a bien peu de personnes qui n'aient quelque connoissance.

OVINIUS [Q.], *Q. Ovinius*, (*a*) Romain qui fut envoyé au supplice par Octavien, l'an 30 avant Jesus-Christ. Ce Romain étoit un lâche courtisan de Cléopatre, qui avilit la dignité de Sénateur, dont il étoit revêtu, en se chargeant de l'intendance du linge, des meubles & des étoffes qui se fabriquoient pour la Reine d'Égypte ; emploi qui passoit pour servile chez les Romains.

OVIS. (*b*) Il est à remarquer que ce terme, quand il

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 516.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 166.

s'agit de sacrifice, se prend souvent pour un bélier.

OVIUS, *Ovius*, (*a*) l'un des premiers de Capoue, fut pere d'Ofilius Calavius.

OVIUS PACCIUS, *Ovius Paccius*, (*b*) Prêtre des Samnites, dont Tite-Live fait mention dans le passage suivant. « Toutes les troupes des Samnites au nombre de quarante » mille hommes, les plus robustes & les plus braves de » toute la nation, eurent ordre de se rendre à Aquilonie. » Là au milieu du camp on » avoit désigné un quarré de » deux cens pieds en tous sens, » qu'on entoura de claies & » de planches, & qu'on couvrit de toile. Ce fut dans » cette enceinte qu'un ancien » Prêtre nommé Ovius Paccius, fit un sacrifice suivant » le rit & les cérémonies qu'il » avoit trouvés dans un vieux » parchemin, & qu'il assuroit » avoir été pratiqués par les » anciens Samnites, lorsqu'ils » avoient fait une conspiration » secrete pour ôter Capoue » aux Toscans. »

O U

OURAN, OURANOS, *Ouranos*, le même que les Latins ont appellé Cœlus. *Voyez* Cœlus.

OURANIA, *Ourania*, (*c*) O'υρανία, partie de la Sphéristique des Anciens, ou jeu de balle très-usité parmi eux, & dont Homere fait une description au VIII[e]. Livre de l'Odyssée. Ce jeu, suivant M. Burette dans sa dissertation sur cette matiere, consistoit en ce que l'un des joueurs se courbant en arriere, jettoit en l'air une balle qu'un autre joueur tâchoit d'attraper en sautant, avant qu'elle retombât à terre, & avant que lui même se retrouvât sur ses pieds, ce qui demandoit une grande justesse de la part de celui qui recevoit cette balle, & qui devoit pour sauter prendre précisément l'instant que la balle qui retomboit, pût être à une juste portée de sa main.

OURS, *Ursus*, (*d*) animal sauvage, dont quelques-uns parmi les anciens mangeoient la chair. Habinnas dit dans le festin de Trimalchion, qu'il en avoit mangé jusqu'à une livre en un repas. D'autres avoient cette viande en aversion. Nos païsans des Pyrénées en font encore aujourd'hui des pâtés.

O X

OXATHRE, *Oxathres*, (*e*) Oξαθρης, fils de Darius Nothus & de sa femme Parysatis.

OXATHRE, *Oxathres*, (*f*) O'ξόθρης, fils d'Arsane & frere de Darius Codoman. Un jour,

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 6.
(*b*) Tit. Liv. L. X. c. 38.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. I. p. 166.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 117, 118.
(*e*) Plut. T. I. p. 1012.
(*f*) Q. Curt. L. III. c. 13. L. VI. c. 2. L. VII. c. 5. L. X. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 599, 710.

Alexandre le Grand, ayant commandé qu'on lui amenât tous les prisonniers, & ayant reconnu la condition de chacun, sépara du commun les personnes d'éminente qualité, dont il s'en trouva dix, entre lesquelles étoit Oxathre, non moins illustre par son propre mérite, que par la fortune & la grandeur de son frere. Il le reçut au nombre de ses confidens, lui faisant tous les honneurs qui étoient dûs à sa haute naissance. Il épousa même une fille de cet illustre Seigneur; & lorsque Bessus, le meurtrier de Darius, eut été pris, & qu'on le lui eut amené, il le remit entre les mains d'Oxathre, afin qu'après qu'on lui auroit coupé le nez & les oreilles, & qu'il seroit attaché en croix, les barbares le tuassent à coups de fleches, & gardassent si bien le corps que les oiseaux mêmes ne pussent en approcher. Oxathre se chargea volontiers de tout le reste; & pour ce qui étoit de chasser les oiseaux, il dit que personne ne s'en pouvoit mieux acquitter que Catene; voulant par-là lui faire entendre son adresse merveilleuse à tirer de l'arc.

OXATHRE, *Oxathres*, (*a*) Ὀξάθρης, Satrape des Bactriains, fut accusé devant Alexandre. Ce Prince ne le renvoya pas seulement absous, mais il étendit encore les limites de son Gouvernement. Cet Oxathre pourroit bien être le même que le précédent.

OXIBAPHE, *Oxibaphus*, mesure des choses seches chez les Grecs. C'étoit la quatrieme partie de la Cotyle, un peu plus que le posson de Paris. *Voyez* Oxobathon.

OXI-PETRA. *Voyez* Petra Oxiana.

OXIENS [Les Monts], *Oxii Montes*, montagnes d'Asie, au travers desquelles couloit l'Oxus, suivant les cartes de M. d'Anville..

OXIME, *Oximum*, ville que l'on appelle aussi Auxime. *Voyez* Auxime.

OXIONES, *Oxionæ*, (*b*) peuple dont parle Tacite. On dit que les Oxones avoient la tête d'homme & le corps de bête. Vraisemblablement cette fable étoit fondée sur ce qu'ils portoient des habits de peaux, le poil en dehors, comme font encore les Samojedes & d'autres nations sauvages. On ne sçait où placer les Oxiones. Peut-être que Tacite ne le sçavoit pas plus que nous

OXIUS. *Voyez* Orius.

OXOBATHON, *Oxobathon*, (*c*) mesure Attique. l'Oxobathon étoit la quatrieme partie de la cotyle, & avoit deux holques, une obole & quatre chalques.

OXUMORON, *Oxumoron*, Ὀξύμωρον, nom Grec donné par

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 8.
(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 46.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153.

les Rhéteurs à la figure que nous appellons opposition. On la trouve souvent employée dans les Orateurs & dans les Poëtes. Horace dit *arcani fides prodiga*, une fidélité indiscrete; *perjura fides*, une fidélité parjure; *insaniens sapientia*, *sævus jocus*, *amabilis insania*, *lene tormentum*, *dulce periculum*, &c.

OXUS, *Oxus*, Ὦξος, (a) grand fleuve d'Asie. Comme il arrose beaucoup de païs, soit en les traversant, soit en les terminant par quelqu'endroit, de-là vient que les Anciens ne parlent pas le même langage à l'égard de ce fleuve. Par exemple, l'Oxus terminoit l'Hyrcanie au nord, & ce païs s'étendoit jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer d'Hyrcanie. Depuis cette embouchure, en remontant l'Oxus jusqu'à sa source, on trouvoit au midi de son cours les païs suivans, la Margiane, la Bactriane, & la Sogdiane. Les Anciens ne paroissent pas bien d'accord sur les détails de ce fleuve; il y a eu un tems où ils le connoissoient si peu, qu'ils l'ont confondu avec l'Araxe. Pline en met la source dans un lac de même nom. Ptolémée porte ailleurs ce lac, quoiqu'il place assez bien la source de l'Oxus auprès de celle de l'Indus au nord des mêmes montagnes qui terminent aujourd'hui au septentrion le royaume de Cachemire, & qui sont une extension du Caucase & de l'Imaüs. Suivons le cours de l'Oxus, suivant Ptolémée.

Ce fleuve court vers le nord, baigne Pharaerva, Suragana, Choana, où il reçoit le Dargide, passe à Maruca & à Oxiana, où il se grossit d'un second fleuve qui vient de Drepsa, métropole des Drepsiens dans la Sogdiane. Il se replie ensuite vers le couchant, passe à Xaripsa, reçoit du nord un autre fleuve à Alexandrie surnommée Oxiana, & deux autres du midi, sçavoir le Zariaspe & l'Artame unis dans un même lit; il baigne le peuple *Candari*, & reçoit du nord un fleuve qui vient de Tribactra, & qui traverse l'*Oxiana Palus* de Ptolémée. Plus loin il reçoit du midi l'Ochus, grand fleuve déjà uni au Dargomene, ensuite le Margus, arrose le païs des Derbices & se jette dans la mer d'Hyrcanie. Tel est le cours que Ptolémée donne à l'Oxus; mais malheureusement le tableau qu'il nous en fait, ne s'accorde pas bien avec l'état présent de ce fleuve. Il suppose que ces principaux fleuves viennent du midi, & n'en met que trois qui viennent du nord; cependant, il y en a plus d'une douzaine. On ne voit pas comment il a pu appeller *Oxiana Palus*, le lac qu'il met sur un fleuve différent de l'Oxus. En un mot, il ne paroît pas que ni lui, ni les autres Anciens, aient eu une idée fort nette de ce fleuve.

M. d'Anville, dans ses car-

(a) Ptolem. L. VI. c. 9. & *seq*. Plin. T. I, p. 310, 314. Strab. p. 309. & *seq*. Q. Curt. L. VII. c. 4; 5, 10. Polyb. p. 264. Plut T. I, p. 697.

tes, met la source de l'Oxus dans les montagnes dans lesquelles les Saces avoient leurs habitations. De-là il coule dans une plaine bordée de montagnes, & sépare ensuite la Sogdiane de la Bactriane & de la Maggiane. Jusques là, il a grossi ses eaux de celles d'un nombre d'autres fleuves. Il continue après cela son cours, qui est toujours d'orient en occident, passe au travers des monts Oxiens, & puis se partage en deux branches, dont l'une va arroser le païs des Derbices, où elle se jette dans la mer Caspienne, & l'autre va arroser les terres des Chorasmiens, & se jette aussi dans la mer Caspienne, à quelque distance de la branche précédente.

Polybe fait sortir l'Oxus du mont Caucase, ce qui ne doit pas s'entendre de la montagne de ce nom, située entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, mais de quelqu'une de ces montagnes des Indes où ce fleuve a sa source.

L'eau de l'Oxus, selon Q. Curse, est toujours trouble & mauvaise à boire, parce qu'elle traîne quantité de limon. Alexandre étant arrivé sur le bord de ce fleuve qu'Arrien dit être le plus grand de tous ceux que ce Prince passa en Asie, à l'exception de ceux des Indes, le passage fut très-difficile. Car, le Roi n'avoit point de bateaux, ni de bois pour dresser un pont, & l'on n'en pouvoit faire venir qu'avec beaucoup de peine & de tems, outre qu'il étoit fort profond & rapide, & large de sept à huit cens pas, avec un fond sablonneux; de sorte que le courant pouvoit emporter les pieux aisément. Dans cette extrêmité, il prit toutes les peaux dont étoient composées les tentes des soldats; & les ayant remplies de paille & d'autres matieres seches & légeres, il les fit bien coudre pour empêcher l'eau d'y entrer, & passa là-dessus en cinq jours toute son armée.

Le nom moderne de ce fleuve est Gihun ou Gihon, ou Gichon, ou, selon quelques-uns, Amou ou Amu. Il prend sa source au nord-nord-est du royaume de Cachemire vers la frontiere de Bucharie, dans ces hautes montagnes qui séparent les États du grand Mogol, d'avec la grande Tartarie à 39 d. 30′. de latitude. Il traverse la grande Bucharie, en courant de l'est à l'ouest, & continuant son cours sur la même ligne, il se partage en deux bras dans le païs de Charasme, à quarante lieues de son embouchure. Celui de la gauche poursuit son cours vers l'ouest, & va se jetter dans la mer Caspienne, aux frontieres du païs d'Astarabat qui est sous la domination du Roi de Perse, à 48 d. 20′. de latitude. Celui de la droite passoit autrefois devant la ville d'Urgens, & alloit aussi se jetter dans la mer Caspienne à douze lieues au nord du premier; mais, depuis plus d'un

siecle, il a quitté son ancien lit à six lieues de l'endroit où il se sépare du bras gauche, va se jetter au nord d'ouest dans la riviere de Khesell de l'autre côté de la petite ville de Luk. Son ancien canal, qui passoit devant Urgens s'étant desséché, a laissé le territoire de cette ville si aride qu'il ne produit plus rien; d'où la ville s'est tellement dépeuplée qu'elle est presque déserte. Le Gihon ou l'Amu est abondant en poissons de toute espece; ses bords sont charmans, il y croît des melons & d'autres fruits qui sont tres-recherchés en Perse & en Russie, à cause de leur grande bonté.

OXYARTE, *Oxyartes*, (a) Ὀξυάρτης, Roi des Bactriens, & contemporain de Ninus I. Justin, Arnobe, S. Augustin & Oroze ont confondu mal à propos ce prince avec Zoroastre. Sur les premieres nouvelles qu'eut Oxyarte, que Ninus marchoit contre la Bactriane avec des troupes innombrables, il fit assembler toute la jeunesse de ses États, & en composa une armée de quatre cens mille hommes. Il la conduisit sur les frontieres de son Royaume à la rencontre de Ninus; de telle sorte pourtant qu'il laissa entrer dans la Bactriane une grande partie des troupes ennemies. Quand il crut qu'il y en avoit assez pour rendre sa victoire décisive, il se mit en bataille dans la plaine; & après un sanglant combat, les Bactriens, ayant défait les Assyriens, les poursuivirent jusqu'au détroit des montagnes, & leur tuerent cent mille hommes.

OXYARTE, *Oxyartes*, (b) Ὀξυάρτης, Prince Asiatique, qui reçut chez lui Alexandre le Grand & lui fit un festin superbe, où il déploya toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille, appellée Roxane, qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de graces & d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, & l'épousa.

OXYATHRE, *Oxyathres*, Ὀξυάθρης, (c) que d'autres appellent Oxathre. *Voyez* Oxathre.

OXYCANUS, *Oxycanus*, (d) Roi des Prestes, peuple Indien. Lorsqu'Alexandre le Grand arriva dans les États de ce Prince, il s'étoit enfermé dans la meilleure de ses places avec grand nombre de ses gens. Alexandre l'assiégea, & ayant en trois jours emporté la ville, Oxycanus se retira au château d'où il envoya des Ambassadeurs au Roi pour traiter; mais, avant qu'ils fussent arrivés, on fit sauter deux grosses tours, par où les Macédoniens monterent à l'assaut, & le tuerent combattant à la breche avec peu des siens.

(a) Diod. Sicul. p. 66, 67. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 362.

(b) Strab. pag. 517. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 730, 731.

(c) Strab. pag. 544.

(d) Q. Curt. L. IX. c. 10.

OXYDATE, *Oxydates*; (*a*) l'un des plus grands Seigneurs de Perse, avoit été destiné par Darius au dernier supplice. Alexandre le Grand ne se contenta pas de le délivrer, il lui donna encore le Gouvernement de la Médie ; mais, il le lui ôta dans la suite, pour le confier à Arsace.

OXYDRAQUES, *Oxydracæ*, Ὀξυδράκαι, (*b*) peule des Indes, que M. d'Anville dans ses cartes met sur les bords de l'Indus. On prétendoit, au rapport de Strabon, que les Oxydraques étoient des descendans de Bacchus, à cause des vignes dont le païs étoit couvert, & des pompes ou cérémonies Bacchiques qui étoient en usage parmi cette nation.

Les Oxydraques formoient un peuple puissant, ainsi que les Malliens leurs voisins. Lorsqu'Alexandre arriva dans leur païs, ils étoient continuellement en guerre les uns contre les autres ; mais, l'intérêt commun les ayant alors réunis, ils avoient assemblé dix mille chevaux, & quatre-vingt mille hommes de pied, tous jeunes & vigoureux, avec neuf cens chariots.

Cependant, les Macédoniens, qui se croyoient quittes de toutes sortes de dangers, voyant qu'il se présentoit une nouvelle guerre contre les plus belliqueuses nations des Indes, vinrent à se décourager, & se mirent à tenir des propos séditieux. Le Roi, inquiet du trouble de ses soldats, les assemble, & leur remontre que ces peuples qu'ils redoutoient n'étoient point aguerris ; & que cela fait il n'y avoit plus rien qui empêchât qu'après avoir traversé toute la terre, ils ne se vissent au bout du monde & de leurs travaux ; que le Gange, & ce grand nombre de nations, situées au-delà, leur ayant fait peur, il avoit pour l'amour d'eux, pris une autre route où la gloire étoit égale, & le péril moindre ; qu'ils voyoient déjà l'Océan, & commençoient à sentir l'air de la marine ; qu'ils ne lui enviassent point une louange qu'il désiroit avec ardeur, & qu'en passant les bornes de Bacchus & d'Hercule, ils pouvoient, presque sans peine, lui acquérir un immortel renom ; qu'au moins ils souffrissent qu'on les retirât des Indes avec honneur, & qu'ils n'en sortissent pas comme s'ils fuyoient.

C'est la coûtume d'une multitude, & sur-tout de gens de guerre, de tourner au premier vent qui la pousse ; c'est pourquoi, comme il ne faut rien pour l'émouvoir, peu de chose aussi est capable de l'appaiser. Jamais l'armée n'avoit fait un cri de joie pareil à celui qu'elle fit alors disant qu'il les menât où bon lui sembleroit, & qu'il égalât la gloire de ceux dont il suivoit les traces. Le

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 2. L. VIII. c. 3.

(*b*) Strab. p. 687, 688, 701. Diod. Sicul. p. 613, 614. Q. Curt. L. IX. c. 4, 5. Plin. T. I. p. 314. Plut. T. I. p. 696. Pausf. p. 10. Roll. Hist. Anc. T. III. P. 767. & *suiv.*

Roi, fort aise de ces acclamations, marcha aussi-tôt contre ses ennemis, qui faisoient toutes sortes de préparatifs pour le bien recevoir. Ils avoient élu un Chef de la nation des Oxydraques, plein de valeur & d'expérience; ils s'étoient campés au pied d'une montagne, & avoient allumé quantité de feux de toutes parts, pour faire montre d'une plus grande multitude, avec des cris & des hurlemens à la mode des barbares, dont ils pensoient étonner les Macédoniens. Dès le point du jour, le Roi parut gai & déterminé; & voyant ses gens en bonne disposition, il leur commanda de prendre les armes, & de se mettre en bataille. Mais, les barbares, soit que la peur les saisît, ou plutôt que la division se mît parmi eux, gagnerent les montagnes écartées; & le Roi les poursuivit en vain, n'ayant pu atteindre que le bagage. Tout de suite, il marcha vers la ville des Oxydraques, où la plûpart s'étoient retirés, quoiqu'ils se fiassent moins sur la bonté de la place, que sur leur courage & sur leurs armes. Sans perdre de tems, il fait planter les échelles, & comme on tardoit trop à son gré, il monta le premier.

Le cordon du mur étoit fort étroit, & il n'y avoit point de crenaux, comme il y en avoit d'ordinaire ailleurs; ce n'étoit qu'un chapiteau fort avancé en dehors, & qui regnoit tout au tour pour en défendre l'accès; de sorte que le Roi n'eût sçu s'y tenir debout. Mais, il s'y étoit comme accroché, recevant dans son bouclier tous les coups qu'on lui tiroit de loin de dessus les tours. Ses gens aussi ne pouvoient monter sans être accablés de traits qui pleuvoient de tous côtés; néanmoins, quelque grand que fût le péril, quand ils virent que s'ils ne se hâtoient, le Roi étoit perdu, ils tâcherent tous à l'envi de l'aller dégager, & chargerent si fort les échelles, qu'elles rompirent sous le poids, & laisserent le Roi sans espérance de secours.

Cependant, il étoit à la vue de toute son armée, aussi abandonné que s'il eût été seul; ayant le bras gauche si las de parer aux coups, qu'il ne pouvoit plus s'en servir. Ses principaux Officiers lui crioient du pied de la muraille, qu'il se laissât couler, & qu'ils le recevroient, quand il entreprit une chose incroyable, & qui passe plutôt pour un prodige de témérité que de valeur. Il sauta dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant attendre autre chose que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir le moyen de se défendre, & de venger sa mort. Mais, par bonheur, il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses pieds; & se trouvant de bout l'épée à la main, il écarta ceux qui étoient les plus proches. La fortune aussi avoit pourvu à sa défense; car, il y avoit assez près du mur un

vieux arbre, dont les branches larges & touffues s'étendoient comme pour couvrir le Roi; & de peur d'être environné, il s'appuya contre le tronc qui étoit fort gros, recevant dans son bouclier tous les traits qu'on lui tiroit par-devant. Il est vrai qu'on les tiroit tous de loin, personne n'ayant la hardiesse de l'approcher, & il en tomboit plus sur les branches que sur le bouclier. Mais, ce qui lui servoit le plus, c'étoit premierement sa renommée, sous qui toute la terre trembloit, puis le désespoir plus puissant que tout pour exciter les hommes à mourir glorieusement. Néanmoins, accablé d'un si long travail, il tomba sur ses genoux; & alors les barbares courant sur lui précipitamment, comme s'il n'y eût plus eu de danger, il les reçut si bien à coups d'épée, qu'il en mit deux par terre, & après cela on n'eut plus d'envie de l'attaquer de si près.

Mais, comme il étoit en butte à tous les traits, il avoit bien de la peine à se défendre en une posture si désavantageuse, quand un Indien décocha contre lui une fleche de deux coudées, car les fleches des Indiens étoient de cette longueur. Cette fleche perçant sa cuisse, lui entra bien avant dans le corps, un peu au dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tomberent des mains, & il demeura comme mort, n'ayant pas seulement la force de tirer le dard de la plaie; de façon que celui qui l'avoit blessé, accourut incontinent, plein de joie, pour le dépouiller; mais, il ne sentit pas si-tôt mettre la main sur lui, qu'ému de l'indignité de l'opprobre, il rappella ses esprits, & tâtant son ennemi au défaut des armes, lui plongea le poignard dans le flanc. Ces trois corps étendus autour de lui inspirerent un tel étonnement aux autres, qu'ils le regardoient de loin sans faire autre chose.

Le Roi, qui vouloit mourir en combattant, essaya de se relever avec son bouclier; & sentant que les forces lui manquoient, il se prit aux branches de l'arbre pour faire un dernier effort. Mais, avec tout cela, il retomba sur ses genoux, défiant le plus hardi des ennemis à combattre contre lui de près. Enfin, Peuceste, ayant forcé par un autre endroit ceux qui défendoient le mur, se rendit auprès du Roi, qui l'ayant apperçu, crut qu'il étoit arrivé là plutôt pour le consoler de sa mort, que pour lui sauver la vie; & sur le point de rendre l'ame, il se reposa sur son bouclier. Un moment après, Timée survint, puis Léonatus, puis Ariston. Les Indiens aussi, sçachant que le Roi étoit dans la ville, accoururent là de toutes parts, en laissant les autres endroits, & presserent vivement ceux qui le défendoient, entre lesquels Timée, après avoir reçu plusieurs blessures par devant, & soutenu un glorieux combat,

demeura sur la place. Peuceste, quoique percé de trois coups de fleches, n'avoit soin que de couvrir le Roi de son bouclier, qu'à la fin il abandonna, ne le pouvant plus soutenir à cause de ses plaies, & Léonatus repoussant vigoureusement les barbares qui venoient fondre sur eux, reçut un si grand coup sur la tête, qu'il en tomba demi-mort au pied du Roi. Il n'y avoit plus d'espérance qu'en Ariston ; mais, que pouvoit un seul homme fort blessé, contre une si grande multitude ? Cependant, le bruit court parmi les Macedoniens que le Roi est mort. Ce qui eût étonné tous les autres hommes, anima ceux-ci, qui, sans plus songer au péril, abattent le mur à coups de pics & de pieux, & entrant en foule, tuent un grand nombre d'Indiens, qui songeoient bien plus à s'enfuir qu'à se défendre. Ils n'épargnerent ni âge, ni sexe. Qui que ce soit qu'ils rencontrent, ils croient que c'est celui qui a blessé le Roi. Ils sacrifient tout à leur colere, & se rassasient de sang & de vengeance.

Le premier soin fut de transporter Alexandre dans sa tente. Quand sa santé fut un peu rétablie, & qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apporterent sa litiere ; mais, il se fit amener son cheval, & monta dessus. Alors, tout le rivage & les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croyoit en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre, & marcha pendant quelqu'espace environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques-uns se contentoient de toucher ses habits, ou de le voir, tous fondeoient en larmes, & le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé & pour sa vie.

Dane ce moment arriverent des députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent cinquante, outre les Gouverneurs des villes & des provinces, qui lui apportoient des présens, & lui venoient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avoit retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts à recevoir un Satrape de sa main, à lui payer tribut, & à lui fournir des ôtages. Il demanda mille des principaux dont il se pût servir même à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le païs sous son obéissance. Ils lui donnerent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux, ce qui le toucha tellement qu'il remit leurs ôtages. Il leur laissa Philippe pour gouverneur.

OXYLUS, *Oxylus*, Ὄξυλος, (*a*) prince Grec, dont l'histoire

(*a*) Pauf. p. 291. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 92, 93.

mérite

mérite d'être connue, supposé qu'elle soit vraie.

Les Doriens, avec les fils d'Aristomaque, ayant équipé une flotte, tenterent de revenir au Péloponnese sous le regne d'Éléus. Les Commandans de la flotte furent avertis par un Oracle de prendre trois yeux pour guides de leur expédition. Comme ils cherchoient le sens de ces paroles, il vint à passer par hazard un homme monté sur un mulet qui étoit borgne. Chresphonte, selon sa prudence, comprit que ce pouvoient être là les trois yeux désignés par l'Oracle. C'est pourquoi, ils associerent cet homme à leur entreprise. Celui-ci leur conseilla de passer par mer au Péloponnese, & les détourna de passer par l'isthme de Corinthe. Il s'embarqua même avec eux, & les mena de Naupacte au promontoire de Molycrie. Ensuite, ayant demandé l'Élide pour récompense de ses services, les Doriens convinrent de la lui céder. Cet homme se nommoit Oxylus; il étoit fils d'Hémon, & petit-fils de Thoas, qui avoient eu l'honneur d'accompagner les fils d'Atrée au siege de Troie, & qui descendoit d'Étolus fils d'Endymion par six degrés de génération. Mais, les Héraclides & les Rois d'Étolie étoient encore parens d'une autre maniere; car, la mere de Thoas fils d'Andrémon, & la mere d'Hyllus fils d'Hercule, étoient sœurs. Oxylus avoit été obligé de quitter l'Étolie, parce qu'en jouant au palet, il avoit malheureusement tué un homme; les uns disent que celui qu'il tua étoit Thermius son propre frere; & les autres, que c'étoit Alcidocus fils de Scopius.

Quelques-uns ont dit qu'Oxylus appréhenda que les fils d'Aristomaque, s'ils voyoient une fois l'Élide, qui étoit un beau & bon païs, ne voulussent la garder, & que par cette raison il mena les Doriens au Péloponnese, non par l'Élide, mais par l'Arcadie. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il crut s'en rendre maître sans combat, il se trompa; car, Dius, qui en étoit le possesseur, ne jugea pas à propos de la lui abandonner. Cependant, au lieu d'exposer toutes leurs forces aux risques d'une bataille, ils convinrent de choisir un Étolien & un Éléen, qui par un combat singulier terminassent la querelle des deux Princes. Leur résolution ayant été approuvée, Degménus archer fut choisi de la part des Éléens, & Pyrechmès frondeur de la part des Étoliens. Pyrechmès remporta la victoire, & aussitôt Oxylus fut reconnu pour roi. Il épargna les anciens Épéens qui en furent quittes pour recevoir les Étoliens, & pour partager leurs terres avec eux. Ensuite, il rendit à Jupiter le culte prescrit par les loix, même à tous les Héros du païs, de qui la mémoire étoit en vénération, & particulierement à Augée, en l'honneur de qui il institua des

cérémonies qui se pratiquerent fort long-tems. On dit qu'ayant attiré dans sa capitale une grande quantité d'hommes qui demeuroient dans les villages circonvoisins, il agrandit Élis à proportion, & en fit une ville très florissante & très peuplée. Un jour qu'il consultoit l'Oracle de Delphes, le Dieu lui ordonna de choisir un descendant de Pélops & de l'associer à l'Empire. Oxylus, après y avoir bien pensé, jetta les yeux sur Agorius fils de Damosius, petit-fils de Penthile, & arriere petit-fils d'Oreste. Il le fit venir d'Hélice, ville d'Achaïe, avec un petit nombre d'Achéens choisis, & lui donna part aux affaires du Gouvernement. La femme d'Oxylus se nommoit, dit-on, Piéria; c'est tout ce que l'on en sçait. Il en eut deux fils, Étolus & Laias. Étolus mourut jeune, de sorte qu'après la mort d'Oxylus la couronne passa à Laias.

OXYLUS, *Oxylus*, Ὄξυλος; (a) fils de Mars, suivant certains Auteurs. C'est apparemment le même que quelques-uns font pere des Hamadryades.

OXYNTAS, *Oxyntas*, (b) Ὀξύντας, fils de Jugurtha. Pendant la guerre Sociale, comme le consul L. Julius avoit dans son armée des Numides auxiliaires, Papius Mutilus fit amener dans son camp Oxyntas qui avoit été mis en garde à Vénusie; & lui ayant fait prendre tous les ornemens de la Royauté, il le montroit souvent aux Numides. Ceux-ci déserterent en foule pour aller se rendre auprès de leur Roi; & L. Julius n'eut d'autre parti à prendre que de renvoyer en Afrique tout ce qu'il avoit de Numides dans son armée.

O Z

OZA, *Oza*, Ὀζά, (c) fils d'Abinadab, conduisoit avec son frere Ahio le char neuf sur lequel étoit portée l'Arche d'alliance, que David faisoit transporter de Cariath-ïarim à Jérusalem. Lorsqu'on fut arrivé près de l'Aire de Nachor, Oza porta la main à l'Arche de Dieu & la retint, parce que les bœufs regimboient, & l'avoient fait pencher. En même tems, la colere du Seigneur s'alluma contre Oza; il le frappa à cause de sa témérité; & Oza tomba mort sur la place devant l'Arche du du Seigneur. David fut affligé de ce que le Seigneur avoit frappé Oza; & ce lieu en fut appellé le châtiment d'Oza. Alors, David eut une grande crainte du Seigneur, & il dit: Comment l'Archec du Seigneur viendroit-elle chez moi?

On est fort partagé sur le sujet de la mort d'Oza. Les uns croient que le Seigneur le fit mourir, parce qu'il avoit touché l'Arche à nu, & sans lui marquer assez de respect. D'autres veulent que le Seigneur ait été irrité de la défiance qu'il témoigna en cette occasion, en la

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 386.
(b) Apian. p. 376. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 512.
(c) Reg. L. II. c. VI. v. 3. & seq.

retenant, comme si Dieu n'avoit pas eu le pouvoir de la soutenir sans son secours. Mais, la vraie cause de cet accident nous est assez bien marquée par David lui-même, lorsqu'il dit qu'il arriva, parce qu'il n'y avoit point de Prêtres pour porter l'Arche; Oza, qui n'étoit point de la race d'Aaron, ayant eu la témérité de la toucher, & ayant été, comme on le présume, l'auteur de la résolution que l'on prit de la mettre sur un chariot, au lieu de la faire porter sur les épaules des Prêtres. Au reste, on croit que la mort qu'Oza souffrit dans cette rencontre, lui servit à expier la faute qu'il avoit pu faire, en touchant l'Arche du Seigneur; & que Dieu lui fit miséricorde pour l'éternité.

OZAIAS, *Ozaias, ou* OSAIAS. *Voyez* Osaias.

OZAN, *Ozan*, Ο'ζὰ, (*a*) de la tribu d'Issachar, fut pere de Phaltiel, un de ceux qui furent choisis par le Seigneur pour faire le partage de la Terre promise.

OZAZIU, *Ozaziu*, Ο'ζίας, (*b*) un de ceux, qui, sous le regne de David, chantoient des chants de victoire & d'actions de graces sur des guitarres à huit cordes.

OZENSARA, *Ozensara*, (*c*) Ο'ζαὶ Σενρὰ, ville de Judée dans la tribu d'Éphraïm, fut bâtie par Sara, fille de Béria, & petite-fille d'Éphraïm.

OZI, *Ozi*, Ο'ζὶ, (*d*) de la tribu de Lévi, étoit fils de Bocci & pere de Zaraias. Il fut le sixieme grand Pontife des Juifs de la race d'Éléazar. Il eut pour successeur Héli de la race d'Ithamar. On ignore combien de tems Ozi fut grand Prêtre; mais, on sçait qu'Héli fut établi l'an du monde 2848, & avant Jesus-Christ 1152.

OZI, *Ozi*, Ο'ζὶ, (*e*) l'aîné des fils de Thola, & pere d'Izrahia, étoit de la tribu d'Issachar.

OZI, *Ozi*, Ο'ζι, (*f*) de la tribu de Benjamin, étoit fils de Mochori, & pere d'Éla.

OZI, *Ozi*, Ο'ζὶ, (*g*) de la même tribu de Benjamin, étoit le second des fils de Béla.

OZI, *Ozi*, Εὐζαΐ, (*h*) fut pere de Phalel, un de ceux, qui, au retour de la captivité de Babylone, eurent part à la reconstruction de Jérusalem.

OZIAS, *Ozias*, Ο'ζίας, Roi des Juifs appellé aussi Azarias. *Voyez* Azarias.

OZIAS, *Ozias*, Ο'ζία, (*i*) de la tribu de Lévi, étoit fils d'Uriel, & pere de Saül. Mais, ce Saül ne doit pas être confondu avec le Roi de ce nom.

OZIAS, *Ozias*, Ο'ζίας, (*k*) fils de Micha, de la tribu de Siméon, commandoit dans Béthulie, lorsqu'Holopherne vint assiéger cette place. Il soutint vigoureusement le siege contre ce Général, & reçut dans sa

(*a*) Numer. c. 34. v. 26.
(*b*) Paral. L. I. c. 15. v. 21.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 24.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 5, 6. Esdr. L. I. c. 7. v. 4.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 2, 3.
(*f*) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(*g*) Paral. L. I. c. 7. v. 7.
(*h*) Esd. L. II. c. 3. v. 25.
(*i*) Paral. L. I. c. 6. v. 24.
(*k*) Judith. c. 6. & seq.

maison Achior, qui avoit été chassé du camp des Assyriens. Osias, voyant Béthulie réduite à l'extrêmité faute d'eau, & le peuple s'étant mutiné contre lui, & l'accusant du malheur auquel ils étoient exposés, promit de rendre la ville dans cinq jours, si Dieu ne leur envoyoit point de secours. Judith, étant informée de cette résolution, envoya chercher Ozias & les principaux de la ville, leur fit une sage remontrance sur ce qu'ils sembloient prescrire au Seigneur le tems auquel il devoit les secourir, les anima à la patience; & sans leur découvrir son dessein, elle leur dit qu'elle sortiroit pendant la nuit, & qu'ils la laissassent aller, sans s'informer de ce qu'elle alloit faire. Ozias se trouva donc à la porte de la ville, l'ouvrit à Judith, & en attendant son retour & le succès de son entreprise, il demeura dans la ville, priant avec le peuple qu'il plût au Seigneur de les délivrer. Leurs prieres furent exaucées. Holopherne fut mis à mort par Judith, Béthulie délivrée, & l'armée des Assyriens dissipée.

OZIAU, *Oziau*, Ο'ζία, (*a*) de la tribu de Lévi, étoit fils de Mérari, & pere de Benno.

OZIEL, *Oziel*, Ο'ζιήλ. (*b*) fils de Caath, fut chef de la famille des Oziélites.

OZIEL, *Oziel*, Ο'ζιήλ, (*c*) fils d'Iési ou Jési, est mis au nombre de ceux qui, à la tête de cinq cens hommes de la tribu de Siméon, allerent attaquer à la montagne de Séir, les restes des Amalécites qui avoient pu échapper jusqu'alors, les défirent & se rendirent maitres du païs.

OZIEL, *Oziel*, Ο'ζιήλ. (*d*) fils Béla & petit-fils de Benjamin, fut chef d'une famille remplie d'hommes très-forts pour le combat.

OZIEL, *Oziel*, Ο'ζιήλ, (*e*) Lévite, étoit un des descendans d'Idithun.

OZIÉLITES, *Ozielitæ*, (*f*) famille Juive qui eut pour chef Oziel.

OZINE, *Ozines*, (*g*) l'un des plus grands Seigneurs de Perse, ayant voulu se révolter contre Alexandre le Grand, fut arrêté, & condamné au dernier supplice.

OZNI, *Ozni*, Α'ζενί, (*h*) de la tribu de Gad, fut chef de la famille des Oznites.

OZNITES, *Oznitæ*, (*i*) famille Juive, dont le chef fut Ozni.

OZOLES, *Ozolæ*, Ο'ζόλαι, (*k*) nom d'une partie des Locriens. *Voyez* Locriens Ozoles.

OZRIEL, *Ozriel*, Ο'ζιήλ, fils de Jérimoth de la tribu de Nephthali.

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 26, 27.
(*b*) Numer. c. 3. v. 19, 27.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 42, 43.
(*d*) Paral. L. I. c. 7. v. 7.
(*e*) Paral. L. II. c. 29. v. 14.
(*f*) Numer. c. 3. v. 27.
(*g*) Q. Curt. L. IX. c. 10.
(*h*) Numer. c. 26. v. 16.
(*i*) Numer. c. 26. v. 16.
(*k*) Paral. L. I. c. 27. v. 19.

FIN du trente-unieme Volume, dont l'approbation est au suivant.

A CHAALONS, chez SENEUZE Imprimeur du Roi.